

REVUE
ARCHÉOLOGIQUE

JUILLET-DÉCEMBRE 1941

COMITÉ DE RÉDACTION

DE LA REVUE ARCHÉOLOGIQUE

- I. *Préhistoire et Antiquités nationales.* — R. LANTIER, conservateur du Musée des Antiquités nationales, professeur à l'École du Louvre.
- II. *Orient asiatique.* — R. DUSSAUD, membre de l'Institut, conservateur honoraire des Musées nationaux.
- III. *Préhellénisme, Sculpture grecque et romaine.* — Ch. PICARD, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.
- IV. *Architecture grecque et romaine.* — R. VALLOIS, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Bordeaux.
- V. *Céramiques antiques.* — Ch. DUGAS, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Lyon.
- VI. *Histoire et Institutions grecques.* — P. ROUSSEL, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.
- VII. *Épigraphie grecque.* — G. DAUX, professeur à la Faculté des Lettres de Dijon.
- VIII. *Épigraphie latine.* — A. MERLIN, membre de l'Institut, conservateur au Musée du Louvre. — J. GAGÉ, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg.
- IX. *Histoire et Antiquités romaines.* — J. CARCOPINO, membre de l'Institut, Secrétaire d'État à l'Instruction Publique.
- X. *Archéologie latine et africaine.* — L. LESCHI, professeur à l'Université d'Alger.
- XI. *Antiquités gallo-romaines et Numismatique.* — A. BLANCHET, membre de l'Institut, bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque nationale.
- XII. *Religions orientales.* — F. CUMONT, membre de l'Institut.
- XIII. *Antiquités chrétiennes.* — J. ZEILLER, membre de l'Institut, Directeur à l'École pratique des Hautes-Études.
- XIV. *Histoire et Art byzantins.* — Ch. DIEHL, membre de l'Institut, professeur honoraire à la Faculté des Lettres de Paris.
- XV. *Histoire et Art du Moyen âge et de la Renaissance.* — M. AUBERT, membre de l'Institut, conservateur au Musée du Louvre, professeur à l'École des Beaux-Arts.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

Raymond LANTIER

Conservateur
du Musée des Antiquités nationales,
Professeur à l'École du Louvre.

Charles PICARD

Membre de l'Institut,
Professeur à la Sorbonne,
Directeur honoraire de l'École française d'Athènes.

SIXIÈME SÉRIE. — TOME XVIII

JUILLET-DÉCEMBRE 1941



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

—
1941

TOUS DROITS RÉSERVÉS

LE PEINTRE DES HYDRIES DITES DE CAERÉ

Parmi les peintres de vases antiques, il y en a certainement un qui a possédé une forte personnalité ; c'est un homme doué d'une grande imagination, fin et spirituel, ayant un remarquable sens décoratif ; enfin, chose rare, un véritable paysagiste. — Il s'agit du peintre des hydries dites de Caéré, dont le nom nous est inconnu ; je crois que tous ces vases, ainsi que l'amphore de Philadelphie sans scène figurée, ont été l'œuvre d'un seul artiste¹. La prédilection pour une seule forme est curieuse, mais il ne faut pas s'étonner si un jour, dans des fouilles nouvelles, on découvre de nouveaux vases, autres que les hydries, décorés par la même main. Les inscriptions sur l'hydrie d'Odios nous montrent que notre peintre était un Grec (CVA., pl. 11, nos 1 à 3) ; mais nous avons aussi des inscriptions grecques sur des vases apuliens fabriqués par des colons grecs

1. Je renvoie par la suite au *Corp. Vas. Antiq.*, Louvre 9, III Fa, où les pièces du Louvre ont été publiées, et à l'article consacré aux hydries de Caéré, par WEBSTER, *Journ. hell. stud.*, XLVIII, 1928, p. 196-205, avec une liste de ces vases, qui ne comprend pas l'hydrie d'Odios et les fragments de plusieurs autres du Louvre. Ajouter aux bibliographies du CVA. : E 696, ROBERTSON, dans *Journ. Hell. stud.*, LVIII, 1938, p. 49 et note 47 ; E 701, NEUGEBAUER, dans *Röm. Mitteil.*, XXXVIII-XXXIX, 1923-1924, p. 411, n. 5 ; E 702, V. MÜLLER, dans *Röm. Mitteil.*, 1923-1924, p. 69-70. — Je cite ici aussi les ouvrages suivants : d'abord, trois études dans la série *Monumenti della pittura antica scoperti in Italia* : DUCATI, *Le pitture delle tombe delle leonesse e dei vasi dipinti* (I, Tarquinii I), 1936 ; ROMANELLI, *Le pitture della tomba della caccia e pesca* (I, Tarquinii II), 1937 ; BIANCHI BANDINELLI, *Le pitture delle tombe arcaiche* (I, Clusium I), 1938. Puis, certaines traductions d'auteurs grecs de l'Association Budé : J. HUMBERT, *Homère, Hymnes*, 1936 ; Th. REINACH et PUECH, *Alcée* ; *Sapho*, 1937. Enfin, MESSERSCHMIDT, *Nekropolen von Vulci*, 1930 ; WEEGE, *Etruskische Malerei*, 1921. Pour le *Corpus*, je me borne à indiquer simplement les planches et les numéros des reproductions.

en Italie. Le style des hydries les apparente aux produits de Clazomènes, et le type des daims tachetés aux larges bois prouve qu'il s'agit d'un animal de l'Asie Mineure, étranger à la Grèce et l'Italie (cf. Orth dans Pauly's, *Real Encycl.*, XVI, 1913, s. v. *Hirsch*, col. 1942 sqq.).

Commençons par dire quelques mots du peintre lui-même. C'était un artiste qui savait manier le burin avec virtuosité. Les incisions sont largement employées par lui, et c'est justement un trait typique qui existe aussi sur les peintures murales étrusques où les contours sont souvent incisés. Je renvoie le lecteur à des images où ce procédé est particulièrement bien visible, comme par exemple Bianchi Bandinelli, *l. l.*, p. 11, fig. 13 (Tombe du singe), p. 33, fig. 27 et p. 34, fig. 28 (Tombe Paolozzi). On admirera surtout les incisions très fines et soignées, qui dénotent une grande sûreté de main et qui aident à indiquer les dents (pl. 3, n° 1 ; pl. 4, n° 2 ; pl. 9, n° 1), les ongles aux doigts des pieds (pl. 9, n° 3) ; elles servent à rendre quelques fins plis ondulés (pl. 6, n° 1), et de nombreux autres détails. Les rotules chez les hommes et les Centaures sont très stylisées, on peut dire qu'elles sont calligraphiées. Mais en général notre peintre est réaliste, et le dessin splendide des animaux dénote un fin observateur (je ne mentionnerai que les plumes cachant les oreilles des aigles qui ont été dessinées : pl. 4, n° 5). Quant à l'imagination toujours en éveil, on peut s'en rendre compte en admirant : les griffes de la peau de lion servant d'agrafe (pl. 9, n° 2) ; la queue de cette peau, trop longue, attachée en nœud afin de ne pas gêner la marche d'Héraklès (pl. 9, n° 3) ; un chien coupé en deux par un sanglier : on voit les intestins qui s'échappent de chaque moitié du corps (pl. 1, n° 1 ; pl. 2, n° 5)¹.

Un autre trait caractéristique est l'humour. Ainsi, l'enfant Hermès, après avoir volé les bœufs d'Apollon, fait semblant

1. Dans un fragment conservé, Pindare nous dit qu'on a besoin d'un chien tenace pour la chasse au sanglier : *κάπρω δὲ βουλευόντα φόνον κύνα χρὴ τλάθυμον ἐξευρεῖν* (A. PUECH, *Pindare*, IV, 1923, p. 230, n° 109).

de dormir (pl. 10, n° 2)¹ ; Héphaïstos est à cheval sur un âne, les pieds dessinés de travers à cause de sa difformité naturelle (qui provoquait le rire inextinguible des dieux, *Il.*, I, 599) ; les orteils sont crispés comme si on lui chatouillait la plante des pieds (Vienne, 218 ; Webster, n° 7 ; von Lücken, *Greek Vase Paintings*, 1921, pl. 62) ; Eurysthée se cache dans un énorme pithos (pl. 8, n° 1), levant les deux mains, comme un Oriental, et jurant ses grands dieux qu'il n'est pour rien dans toute l'aventure ; Héraklès devant Busiris saisit un prêtre noir égyptien comme un merle ou un volatile auquel on tord le cou et qui sursaute une dernière fois (Webster, n° 1 ; Pfuhl, *Mal. u. Zeichn.*, fig. 152) ; tableau vraiment homérique, qui nous fait songer à la rangée des servantes pendues par Odysseus (*Od.*, XXII, 465-473) comme des grives ou des colombes, tandis que Busiris et d'autres Égyptiens frétilants rappellent les prétendants gisant par terre, tels poissons pris au soleil (*ib.*, 384-389) ; cependant que la garde noire, à l'instar des gendarmes d'opérette, arrive trop tard ; un croquis sous le pied d'une hydrie (pl. 2, n° 4) fut sans doute fait « quand le maître avait tourné le dos » (Beazley dans *Journ. hell. stud.*, LIX, 1939, p. 304) pour immortaliser les traits d'un compagnon d'atelier. Ce maître, ou chef de fabrique, il semble, était peut-être sur le point de se sentir aisé ; il se couchait de temps à autre près du feu avec une coupe de vin, laissant aux ouvriers le soin de faire le travail (Platon, *Rép.*, IV, 420, cf. 421).

Une vive polychromie caractérise toutes les hydries de Caeré. Le blanc est largement employé et parfois on rencontre un jaune clair (vase de Busiris et Louvre E 698). Les couleurs ne sont pas toujours bien conservées, mais partout on en distingue les traces, quand ces rehauts sont tombés.

1. XÉNOPHANE : « Homère et Hésiode ont attribué aux dieux tout ce qui, chez les hommes, est honteux et blâmable ; le plus souvent, ils leur prêtent des actions criminelles : vols, adultères, tromperies réciproques » (cité par TANNERY) ; « ils ont raconté sur le compte des dieux beaucoup, beaucoup d'actes contraires aux lois : vols, adultères et tromperies réciproques » (*id.*, BURNET). (Cf. ISOCRATE, *Busiris*, 38.)

L'état de conservation médiocre de plusieurs pièces a induit en erreur Mingazzini (voir Pottier dans *Mon. Piot*, XXXIII, 1933, p. 76, note 3).

Notre peintre est aussi un habile décorateur qui sait bien placer ses sujets ; je ne citerai qu'un cas — la façon de disposer deux aigles très stylisés (corps ovale, queue en éventail et ailes recoquillées, cf. Romanelli, pl. D, avec un oiseau très ressemblant) et un lièvre (pl. 8, n° 2 : voir aussi pl. 5, n° 4 qu'on comparera à pl. 4, n° 4), pour remplir tout l'espace libre sur le revers d'une hydrie. Cette chasse à l'aigle est intéressante ; d'abord l'aigle s'apprête à foncer sur sa proie (pl. 8, n° 2, cf. R. Hampe, *Frühe griechische Sagenbilder in Böotien*, 1936, pl. 18, n° 1) ; puis il la saisit (pl. 4, n° 5, autant que je me le rappelle, les aigles, en réalité, s'y prennent autrement) — ἔστι δ' αἰετὸς ὠκὺς ἐν ποτανοῖς, ὃς ἔλαθεν αἰψά, τηλόθε μεταμαιόμενος, δαφνοῖνδ' ἄγραν ποσὶν (Pindare, 3^e Néméenne, 80 suiv.). Un didrachme d'Agrigente nous montre la fin : deux aigles posés sur un lièvre mort (Imhoof-Blumer und Otto Keller, *Tier und Pflanzenbilder auf Münzen und Gemmen des klassischen Altertums*, 1889, pl. IV, fig. 29).

Je viens de comparer un aigle à un oiseau d'une peinture murale étrusque. En général, il y a certains détails sur nos hydries, qui, tout en étant grecs, devaient plaire aux Étrusques, et c'est ce qui doit expliquer le nombre des poteries décorées par notre maître, qui ont été découvertes en Étrurie. Selon H. R. W. Smith, *The origin of Chalcidian ware*, 1932, p. 133, note 119, il serait « romantique » qu'une petite fabrique (d'un seul homme ?), isolée en Asie Mineure, eût pu investir le marché étrusque, nonobstant la concurrence attique, corinthienne et locale. L'art étrusque a des traits communs avec l'art grec oriental ; il a beaucoup emprunté aux autres, et il a imité¹. Enfin les Étrusques ont certainement employé

1. J'ai publié une coupe étrusque avec inscription étrusque, imitant une coupe attique à figures rouges, à placer vers le milieu du v^e siècle (*Journ. hell. stud.*, LVII, 1937, p. 22-27 et pl. I, II). Il s'agit même d'une copie simplifiée.

des artistes grecs. Mais tout cela est déjà un autre problème ; je reviens aux détails des hydries de Caeré qui devaient plaire aux Étrusques et qui sembleraient avoir été traités dans leur goût (cf. Smith, *l. l.*, p. 133-134).

En premier lieu, il y a les paysages (pl. 1, n° 2 et pl. 2, n° 6 ; pl. 8, n° 3 et pl. 10, n° 1) et de nombreux arbrisseaux et buissons (pl. 2, n° 6 ; pl. 4, n° 2 ; pl. 9, nos 6, 7 ; pl. 10, nos 1 et 6, etc.). On comparera ces représentations à : Romanelli, p. 11, fig. 11 ; p. 12, fig. 12 ; p. 13, fig. 13 ; pl. B, C (Tombe de la chasse et de la pêche ; les petites îles ressemblent à l'île de Crète, Louvre E 696, île qui me fait songer à la légende concernant la motte de terre donnée à Euphémios) ; et Weege, *Beilage I* et pl. 3, 32, 38 (Tombe du Triclinium)¹. Les mouvements et les gestes d'Eôs et de Képhalos (pl. 10, nos 4 et 3) ont une certaine parenté avec ceux des danseurs et danseuses de Tarquinii (Tomba del triclinio : Weege, pl. 31, 33 ; Pfuhl, fig. 488 ; Tomba delle leonesse : Ducati, pl. A, 1, 3 ; p. 2, fig. 2 ; Weege, pl. 3, 4). Eôs avec ses quatre ailes n'est pas éloignée des Sirènes, sur des vases étrusques et sur des peintures murales : par exemple, Bianchi Bandinelli, p. 7, fig. 8. En outre, on note la bulle dessinée sur le col de l'hydrie du Vatican (Albizzati, *Vasi dipinti del Vaticano*, p. 75 et note 1 et fig. 22 ; p. 76, fig. 23). Enfin, la façon dont un Lapithe saisit un Centaure par une boucle des cheveux, pour lui porter le coup mortel (pl. 5, n° 3 et pl. 7, nos 3, 4), se retrouve sur les peintures murales de Vulci (Messerschmidt, p. 111, pl. 3, 24, 25, 32, 38, 39 (18)².

La recherche d'expression sur les hydries de Caeré n'a

1. On peut parler d'une véritable « phytomanie » étrusque. La Tombe de la chasse et de la pêche est très instructive, sous ce rapport (on y remarquera aussi le même myrte que sur l'hydrie de Busiris : ROMANELLI, p. 6). Voir également DUCATI, pl. c, IV à VI, p. 13 à 17, fig. 13 à 17 (Tombe des vases peints).

2. Cette manière de prendre l'adversaire par les cheveux, et la façon de plonger l'épée dans la poitrine de haut en bas, qui nous sont connues par les peintures étrusques, reparaissent plus tard sur des vases polygnotéens (par exemple PFUHL, fig. 508 a).

jamais été aussi accusée chez les peintres attiques à figures noires. Les têtes des Centaures combattant — de véritables cuirassiers moustachus — sont animées d'une vie intense (pl. 7, n^{os} 1 et 4) ; on sent leur férocité ; Alkyoneus (Albizzati, *l. l.*, n^o 229, pl. 19 ; Webster, n^o 4) a un visage analogue, avec le même nez bestial ; sa main gauche a quelque chose à la fois d'une pince de crustacé et d'un outil ; tout le bras montre une certaine affectation (ou abandon), forme et attitude¹ ; on n'oubliera pas la terreur des Égyptiens qui se démènent fébrilement et hurlent d'épouvante, bouches ouvertes, sur l'hydrie de Busiris ; ni le regard torve d'Héphaïstos aviné (vase de Vienne), regard qu'il essaie vainement de pouvoir arrêter sur une personne ou un objet.

Les Étrusques, à en juger par leurs miroirs de bronze et le reste, devaient bien connaître la mythologie grecque ; tout le répertoire figuré sur nos hydries devait leur plaire, leur étant sans doute familier.

Le peintre des hydries de Caeré devait être un artiste fort instruit pour son époque et pour son rang social : il paraît montrer une bonne connaissance de la littérature grecque, qui l'inspirait et lui fournissait des sujets à traiter. Il en faut tenir compte, car certaines scènes considérées comme des compositions purement décoratives, pourraient bien avoir eu un mythe déterminé à leur origine. Le sujet de l'hydrie d'Odios n'aurait été qu'une « rencontre de guerriers » si les inscriptions faisaient défaut.

1) CVA., Louvre E 696. J'aurais dû dire dans ma description que les trois arbres dressés sur l'île de Crète (pl. 1, n^o 2 et pl. 2, n^o 6) doivent être des platanes² ; une monnaie nous

1. On remarquera, à gauche, le pétase avec une boucle sur le sommet qui est comme celui d'Odios (pl. 11, n^o 7), cf. PFUHL, fig. 146. [Un autre détail ionien et oriental est le coutelas de sacrifice du serviteur de Phœnix sur l'hydrie d'Odios (*Monum. Piot*, XXXIII, p. 71, fig. 1 et pl. VII) ; nous le retrouvons sur la stèle étrusque de Pomarance (Volterra) dans la main de *Larth Atharnie* (P. DUCATI, *Le Problème étrusque*, 1938, p. 85 et n. 1, fig.).]

2. [Sic, déjà, P. DE LA COSTE-MESSELIÈRE, *Au Mus. Delphes*, p. 163, n. 3 ; tout le chapitre, p. 153 sqq., est intéressant pour le commentaire des hydries de

montre Europe assise sur un platane (Roscher, *Myth. Lex.*, I, col. 1410, 1416 et 1417, fig.). L'histoire d'Europe sur le tau-reau résonnera comme un chant de cygne dans la bouche du Psycharpax de la *Batrachomyomachie*. La petite figure simiesque (pl. 2, n° 3) pourrait être déjà apparentée à ce héros d'épopée animalière¹ ;

2) Louvre E 698 (cf. *Philol. Wochenschr.*, LIX, 1939, col. 795-796). Il s'agit bien d'une louve, et non d'une lionne.

*Maledetta sie tu, antica lupa,
Che più che tutte l'altre bestie hai preda
Per la tua fame senza fine cupa !*

Le λῆς ἡυγένειος (*Il.*, XVIII, 318) au fond d'une épaisse forêt, auquel on a enlevé ses petits, est présent à ma mémoire² ; mais le lion a une tête différente et surtout une autre queue, avec une touffe au bout (Pottier, *Cal. Vas.*, p. 506) ; cf. le lion de Berlin (*Ant. Denkm.*, II, pl. 28) et les peaux de lion du Louvre (pl. 8, n° 1 et pl. 9, n° 3) ou de la Villa Giulia (Webster, n° 3 ; *Boll. d'arte*, III, 1924, p. 502, fig. 7)³. Au contraire, la

Caeré. Le motif des trois arbres, comme l'a noté Sir Arthur Evans, est déjà connu dans la céramique dite minoenne. — *La Réd.*]

1. Cf. FURTWÄGLER-REICHOLD, *Griech. Vas.*, I, 1904, p. 260, fig. ; BIANCHI BANDINELLI, pl. A. Cf. un article intéressant de BONACELLI, *La scimmia in Etruria*, dans *Studi etruschi*, VI, 1932, p. 341-382, pl. XIV-XVI. Le petit singe du Louvre (qui doit être lié d'une façon ou d'une autre à la Crète)—un Thersite bouffon (PLATON, *Rép.*, X, 620) — fait songer à PINDARE (2^e *Pythique*) : καλός τοι πίθων παρὰ παισίν, αἰεὶ καλός. Mais selon Héraclite, « le plus beau singe est laid comparé à l'homme » (PLATON, *Hipp. maj.*, 289 A et B (BYWATER renvoie aussi à PLOTIN, *Enn.*, VI, 3, p. 626 (§ 11), cf. ARISTOTE, *Top.* III, 2, 117 b ; MARC-AURÈLE, IV, 16) ; en général, W. COFFMAN MAC DERMOTT, *The ape in Antiquity*, 1938.

2. Il y a une scène similaire chez Empédocle : « Parmi les animaux, ils deviennent des lions qui font leur repaire sur les collines, et leur gîte sur le sol ; et les lauriers parmi les arbres au beau feuillage » (BURNET).

3. Cf. DUCATI, pl. A et 1 ; p. 2, fig. 2 ; p. 5, fig. 5 (tombe des lionnes) et ROMANELLI, pl. III (tombe de la chasse et de la pêche) ; LOUKOMSKY, *L'art étrusque*, 1930, pl. 4 (Tombe des taureaux), pl. 36 en bas (Tomba dei Baccanti). On voit que des félins sont traités en lions.

queue de notre animal (pl. 4, n° 2) est comme celle d'un chien (pl. 1, n° 1 ; pl. 4, n° 2) ou de Cerbère (pl. 8, n° 1). C'est donc une louve ; la scène représente tout simplement une chasse, comme la chasse aux daims, Louvre E 697¹ (pl. 1, n° 3 ; pl. 3, n° 6), et fragments de Leipzig (*Corpus* du Louvre, texte p. 5). Je ne puis admettre la reconstitution du vase par M. A. Rumpf (*Archäol. Anz.*, 1923-1924, p. 87, fig. 21). Les fragments de Leipzig ne sont peut-être pas ceux de la collection Ruspoli décrits par Lœschecke dans *Athen. Mitteil.*, XIX, 1894, p. 516-517, note 1 ; en outre, on ne peut placer la chasse autour de l'anse verticale, comme cela a été le cas sur l'hydrie d'Amsterdam (Webster, n° 13 ; *Corp. Vas. Antiq.*, La Haye. III F, pl. 1 [Pays-Bas 19], n° 4), où il n'y a qu'un seul animal, un bouc poursuivi par un « chasseur à pied ». L'ἐλαφθόλος ἀνήρ (*Il.*, XVIII, 319) est obligé de faire fonction de cavalerie démontée ; quant aux daims entre la manchette d'une anse horizontale et la palmette presque obligatoire sous l'anse verticale², il faudrait que la distance entre les naseaux des daims fût au grand maximum de 0 m. 038. J'ai fait le calcul sur l'hydrie Louvre E 697, au revers ; cette distance sur l'avvers est de 0 m. 052 ; or, sur les fragments de Leipzig, elle dépasse 0 m. 042. C'est dire qu'il est obligatoire que la croupe

1. Pour la lance ondulée, cf. BIANCHI BANDINELLI, pl. VI en bas (Tomba del Colle) (PFUHL, *op. cit.*, § 180, p. 182 ; § 182, p. 184).

2. Les têtes de canard ou de cygne de l'hydrie d'Odios (pl. 12, nos 2 et 4) reparaissent par la suite sous forme plastique, également aux attaches des anses, sur les grands vases apuliens. (Cf. SMITH, *l. l.*, pl. 9, 10 et p. 89, fig. B). On rencontre parfois des canards sur des reliefs étrusques, mais notre peinture les a pris aux styles orientalisants grecs : voir COOK, *Fikellura pottery*, dans *Ann. Brit. Sch. Athens*, XXXIV, 1934, p. 65 (cf. *ibid.*, p. 60 sqq. pour divers animaux, ce qui prouve une certaine parenté avec nos hydries). POTTIER, *Monum. Piot*, XXXIII, p. 24-25, note 7, parle des cous de canard de l'hydrie d'Odios, qui sont tachetés comme les serpents (E 701). Je ne crois pas qu'il y ait quelque assimilation entre les cols de cygnes et les corps de serpents sur le vase en question, car notre peintre emploie les mêmes gros points blancs pour la robe des daims (E 697, et fr. de Leipzig) et parfois sur les habits de ses personnages (E 696, 702, etc.). Des peintres corinthiens, thasiens, etc., ont souvent mis de gros points rouges sur les cous de leurs cygnes.

d'un animal se trouve sous l'attache de l'anse verticale ; il n'y a alors plus d'espace pour la palmette. Le fragment avec la tête du taureau à visage humain devrait provenir du revers, et il y avait sans doute là deux de ces monstres¹.

Je reviens à l'hydrie du Louvre. Tout d'abord, notons qu'il n'y a pas eu de fourreau, pour les chasseurs (pl. 4, n° 3), comme le voudrait Amyx, *Amer. journ. archaeol.*, XLIII, 1939, p. 714. La scène pourrait-elle être expliquée autrement que par une scène de chasse ? Je ne le crois pas, mais on ne connaît qu'une seule légende avec une louve, et qui semblerait d'ailleurs tardive, c'est celle de Létéo changée en louve pour se protéger contre Héra : elle quitte le pays des Hyperboréens afin de donner naissance à Apollon, et atteint Délos en douze jours et douze nuits². Selon une autre variante, où il est question de la rivière Xanthos en Lycie, des pâtres ou paysans de Lycie — les Βουκόλοι — voulaient empêcher la déesse de s'approcher d'une source ou d'un lac. Ils furent métamorphosés en grenouilles.

Le sujet de l'hydrie de Londres, Br. Mus. 1923, 4-19, 1 (Webster, n° 18, pl. XI-XII) se rattache au cycle hyperboréen³, et Webster a raison d'y vouloir reconnaître l'influence du poète Aristéas de Proconnèse qui vivait vers 580 av. J.-C.⁴. Je voudrais citer ici deux vers qui caractérisent la

1. Pour les taureaux à visage humain, cf. DUCATI, *Pontische Vasen*, 1932, p. 10 et note 14, qui mentionne entre autres la Tombe dei Tori (*Anl. Denkm.*, II, pl. 41). Voir aussi LOUKOMSKY, *L'art étrusque*, pl. 4-5.

2. R. DE BLOCK, *Le loup dans les mythologies de la Grèce et de l'Italie anciennes*, *Revue de l'Instruction Publique (supérieure et moyenne) en Belgique*, XX, 1877, p. 228 ; ROSCHER, *Myth. Lex.*, II, col. 1961 s. v. *Leto* ; PAULY's, *Real. Encycl.*, suppl. V, 1931, col. 569 ; ECKELS, *Greek Wolf-lore*, 1937, p. 66-69 (cf. p. 75 et n. 27-28).

3. La légende des Hyperboréens est crétoise et délienne ; par la suite, Pythagore fut identifié avec Apollon Hyperboréen ; pour ces questions et les rapports entre Pythagore et Abaris, Aristéas, voir BURNET, *L'Aurore de la philosophie grecque*, 1919, p. 99, n. 1 (p. 94, n. 1).

4. Les fragments des œuvres de ce poète ont été réunis par KINKEL, *Epicorum græcorum fragmenta*, 1877, p. 243-247. Les six vers conservés dans le Περὶ ὕψους, X, 4 doivent se rapporter, il me semble, à des palafittes.

race robuste des Arimaspes à l'épaisse chevelure flottante :

ὀφθαλμὸν δ' ἔν' ἑκάστος ἔχει χαρίεντι μετώπῳ
χαίτησιν λάσιοι, πάντων στιβαρότατοι ἀνδρῶν¹.

3) Louvre E 700 (pl. 7, n° 3, texte p. 8 ; cf. *Amer. journ. archaeol.*, XLIII, p. 714). J'ai simplement voulu dire ici que les reproductions anciennes de ce vase sont incorrectes, et qu'en réalité, il n'y a pas d'incisions pour le contour de la hampe de la lance. Cela rappelle quelques amphores panathénaïques ; cf. p. ex. fig. 308-309. Si l'incision pour le contour du casque a été interrompue par la lance et que celle-ci passe, ou semble passer, *devant* le panache, cela ne veut pas encore dire que la lance devrait passer devant le visage et le casque. Je ne puis expliquer cette particularité ici, et je dois me borner à renvoyer à un compte rendu du *Bulletin des Musées de France*, 1934, p. 146-148.

E. Pottier, dans un article consacré à l'hydrie d'Odios, a démontré que le sujet de ce vase est une scène décrite dans l'*Iliade*. Notre peintre devait bien connaître cette œuvre, car le nom d'Odios ne figure sur aucun autre monument antique ; il n'est mentionné dans toute la littérature ancienne qu'une seule fois (*Il.*, IX, 170). On a vu que l'*Arimaspeia* d'Aristéas de Proconnèse a fourni l'inspiration de l'hydrie de Londres. Quelles autres œuvres littéraires, ou quels poètes, étaient connus par le peintre des hydries de Caeré ?

Je suis convaincu que notre artiste a connu l'*Hymne homérique à Hermès*, et qu'il en a tiré un épisode pour décorer l'hydrie Louvre E 702.

Il ne faut pas perdre de vue que les sujets peints sur les vases antiques ne représentent pas toujours une seule scène, ou un seul moment. Parfois plusieurs épisodes se trouvent condensés, et figurent en même temps sur la poterie ; nous avons, pour ainsi dire, devant nous tout un récit. On éprouvera certainement des difficultés, parfois insurmontables, à l'exégèse

1. Peut-être avons-nous ici Apollon sur un char accompagné d'un griffon (cf. DUCATI, *Pontische Vasen*, pl. 18-20).

des motifs, si l'on s'obstine à chercher là les fameuses trois unités pseudo-classiques. Il y a pourtant maints tableaux de primitifs italiens où le même personnage revient plusieurs fois sur la même toile ! Nous voyons Pélée luttant avec Thétis et un lion se promenant sur son dos comme un grand insecte, avec un serpent : le tout n'indiquait que les métamorphoses consécutives de Thétis, déjà figurée sous la forme d'une femme ; le lion et le serpent sont des attributs clairs, qui rendent le récit plus complet. Si Athéna a été peinte sur la coupe Louvre G 104, signée par Euphronios, près de Thésée, cela ne veut pas dire que la déesse descendit au fond de la mer pour assister à l'entrevue sous-marine entre la mère et le fils ; mais la figuration sur le vase indique une « présence invisible », autrement dit une protection constante. Il fallait que les peintures fussent compréhensibles au premier regard, à tous, même à ceux qui étaient illettrés¹ ; donc il fallait que des attributs caractéristiques remplissent les fonctions d'armoiries parlantes. Ces attributs, très souvent, surchargent les mains des dieux, mais on ne sent pas qu'ils aient pu être gênants, encombrants, représenter des *impedimenta* pour une action quelconque. Les dauphins, que les Néréides étaient obligés d'emporter dans leur fuite, ne devaient pas leur faciliter leur déplacement ; mais on n'analyse point, et nous saisissons tout de suite qu'il s'agit bien de Néréides. Une attention poussée nous montre que les dieux, sur la coupe célèbre de Berlin, signée par Sosias (Sal. Reinach, *Rép. Vas.*, I, p. 70 ; Furtwängler-Reichhold, *l. l.*, pl. 123) n'ont presque pas de liberté pour agir, à cause des innombrables objets qu'ils tiennent ; mais le dessin est tellement beau, varié, explicite, qu'on ne s'arrête pas à cette idée.

4) Louvre E 702. Étudions le sujet de l'avvers, après avoir lu l'*Hymne* homérique à Hermès. Trois personnages se trouvent autour du berceau. A gauche, c'est sans doute Apollon parlant de ses troupeaux disparus. A droite, nous voyons Maïa et un homme barbu. Ce dernier est probablement Zeus,

1. M. A. Merlin a bien voulu attirer mon attention sur un exemple en sculpture : les frontons d'Olympie avec une figure centrale, invisible, mais présente.

et sa présence doit indiquer qu'Hermès est son fils. Autrement, il s'agirait du Vieux rencontré par Hermès (vers 87 sqq.) avec lequel s'entretint ensuite Apollon (187-211). Ni Zeus, ni le Vieux, n'assistent à la conversation entre Apollon et Hermès, telle qu'elle a été décrite dans l'*Hymne*, mais deux scènes différentes et consécutives peuvent être réunies dans le même tableau. La justification devant Zeus, à l'Olympe, est un autre épisode (322 sqq.). Hermès après le vol, revient dans son antre, qui est indiqué par un trait incurvé sur notre hydrie; il se remet dans son berceau, comme un *Bambino* de primitif italien, enveloppé de ses langes (150-154, cf. 241). Puis commence sa conversation avec sa mère Maïa (155 sqq.) : conversation malicieuse, Hermès tranquilisant sa mère tout en l'assurant de sa lassitude d'être pauvre (déjà !), et de son désir de devenir riche par tous les moyens. Toute cette atmosphère est admirablement rendue par notre peintre. Les vers 227 sqq., 235 sqq. ont trait à la scène même représentée sur notre hydrie : arrivée d'Apollon, Hermès rentrant bras et jambes sous ses langes, fermant les yeux et faisant semblant de dormir « comme l'enfant après son premier bain » (241); la lyre doit se trouver sous son bras; elle est invisible. A gauche (pl. 10, n° 1), se voient les bœufs dans une caverne près de Pylos, mais les peaux de deux bêtes immolées par Hermès n'ont pas été représentées (135-136, 403-404). Ce n'est pas tout : le revers du vase doit être mis en rapport avec l'avvers (184). L'auteur de l'*Hymne à Hermès* (182-185) fait suivre la conversation entre Hermès et sa mère, après le retour du premier, en se glissant « obliquement par la fermeture de la salle, pareil à la brise d'automne, comme un brouillard », — retour auquel j'ai déjà fait allusion — par ces paroles : « Ainsi s'entretenaient la noble Maïa et le fils de Zeus qui porte l'égide. Aurore, fille du Matin, surgissait des courants profonds de l'Océan, et apportait aux hommes la lumière...¹ » Puisque Eôs ne pouvait être dessinée que d'un côté

1. « Sus l'heure que la joyeuse Aurore aux doigtz rosatz déchassera les ténèbres nocturnes. »

de l'anse verticale, il restait un vide ; or il a été comblé par Képhalos (poursuivi au petit jour), ce qui permet de reconnaître la déesse immédiatement. Aucune inscription n'est nécessaire. La scène se passe au lever de l'aurore.

Jusqu'à présent, nous avons parlé d'Homère, d'un hymne homérique, et d'Aristéas de Proconnèse, φοιβόλαμπτος. Poursuivons notre enquête et cherchons un autre poète à la mode, qui a pu également être la source de l'inspiration du peintre des hydries de Caeré. Une date est ici indispensable, mais fort heureusement elle existe, car on a placé l'activité de notre artiste entre 540 et 525 av. J.-C. Je crois que cet autre poète doit être Alcée, qui a vécu pendant la fin du VII^e et le début du VI^e siècle, environ entre 620 et 580 av. J.-C. : « Qu'Apollon eût un grand amour pour les bœufs, c'est ce qu'a montré Alcée dans son *Hymne à Hermès*, où il raconte comment Hermès vola les bœufs d'Apollon » (p. 33, n° 8). Peut-être la scène, Louvre E 702, reflète-t-elle la connaissance des vers d'Alcée, plutôt que ceux de l'hymne homérique ?

Je laisse de côté la légende de Léo, comme improbable ; mais ce qui est certain, c'est que nous avons un assez important fragment d'un péan en l'honneur d'Apollon, par Alcée (p. 1-2, n° 1), où il est question du voyage du dieu chez les Hyperboréens. Plusieurs autres vers appartiennent au cycle des Scythes, et peuvent être rapprochés du péan [Achille régnant sur la terre des Scythes (p. 41, n° 21), et les chaussures scythiques (p. 51, n° 34)]. On a déjà vu que la scène de Londres, Br. Mus., 1923, 4-19, 1, est exotique. Les griffons ont été mis en rapport avec Apollon plus tôt qu'on ne l'a généralement pensé (cf. Roscher, *Myth. Lex.*, I, col. 1770)¹. Alcée n'a été que le continuateur d'Aristéas, en ce qui concerne les récits des pays lointains et mystérieux.

1. J. D. BEAZLEY a cité une « grypomachie » très ancienne (*Journ. Hell. stud.*, LII, 1932, p. 184, que j'ai comparée aux figures de la coupe Louvre A 242 (*Corp. Vas. Antiq.*, III He, texte p. 82). Il s'agit d'une coupe de petit maître qui a appartenu à Turpin de Crissé et est entrée au Musée d'Angers avec la collection de cet amateur. Elle avait été achetée par lui à la vente Durand en 1836, avec d'autres pièces.

5) Louvre. E 699. L'avvers pourrait montrer Lédè entre les deux Dioscures. Nous savons qu'Alcée a écrit un *Hymne aux Dioscures* (p. 40-41, n° 20). Les deux doryphores font songer aux paroles suivantes de Pindare (4^e *Pythique*, 306) : *δοιοὶ δ' ὕψι χαῖται ἄνδρες*. (On voit une scène apparentée dans la Tombe del Barone : Poulsen, *Etruscan Tomb Paintings*, 1922, fig. 14.)

Parmi les autres fragments d'Alcée, il y en a deux qui ont trait à Héphaistos (p. 33-35, n°s 9 à 11); l'un doit faire allusion aux liens invisibles qui retenaient Héra et que personne, sauf Héphaistos, ne pouvait enlever (p. 34, n° 10); et l'autre, au plan audacieux d'Arès de ramener le forgeron par force (p. 35, n° 11). Le retour d'Héphaistos est peint sur les hydries de Vienne (Webster, n° 7) et de Rome, Pal. Conservateurs (Webster, n° 8). Le premier vase est bien conservé, mais, à en juger par la reproduction du second, publiée par Brommer, *Arch. Jahrb. Inst.*, LII, 1937, p. 200, fig. 1, Héphaistos doit être entièrement refait. Je suis d'avis qu'il devait être monté sur son âne, comme on le voit sur le vase de Vienne. L'hydrie de Rome gagnerait beaucoup à être nettoyée, pour élimination des repeints, qui ressemblent à ceux de la Collection Campana. Héphaistos devenu une Ménade ne doit pas nous étonner, car on connaît déjà Héra en femme à barbe, Thésée érotisant ailé, Thétis bicéphale, divers êtres qui changent de sexe comme Tirésias, et qui pourraient être invités à trancher la dispute entre Zeus et Héra, voire quelques autres créations du même genre, dues à l'imagination déréglée des restaurateurs¹.

En dernier lieu, je voudrais parler d'une hydrie de Caerè très peu connue, dont je n'ai malheureusement pas pu obtenir à temps de photographie. La lutte d'Héraklès avec l'hydre de Lerne y est traitée d'une manière magistrale². Sans doute,

1. La *Juno Sospita* ou *Lanuvin* du Louvre, qui a été reproduite et citée dans maints ouvrages ou manuels, est encore *divinisée* par DUCATI (*Pontische Vasen*, p. 15, note 51). Quelques fragments de cette œuvre d'art sont antiques, mais la partie la plus intéressante — cornes et oreilles — est entièrement moderne.

2. Au moment de l'impression de cet article, une photographie vient de nous en être adressée par le D^r Zahn, que nous remercions vivement.

est-ce le chef-d'œuvre de tous les vases dus à notre peintre. Je me suis demandé combien de têtes peut avoir le monstre figuré là, à cause d'une citation (p. 145, n° 200) : τὴν Ὑδραν Ἀλκαῖος ἐννεακέφαλόν φησι.

Plusieurs archéologues ont signalé divers détails égyptisants sur les hydries de Caeré, et le fait que la légende de Busiris ait tenté notre peintre ne doit pas nous étonner : Alcée serait allé en Égypte (p. 144, n° 193); il aurait pu décrire l'aventure de Busiris dans une de ses poésies disparues.

Je voudrais rappeler ici l'opinion de M. E. Buschor, *Griech. Vas.*, p. 114 : la connaissance des races égyptienne et noire, des habits sacerdotaux égyptiens, des singes, doit avoir été acquise en Afrique. Smith, *op. cit.*, p. 133, note 119, pense que cette connaissance de l'Égypte par le peintre n'a pas de base suffisante. On se souviendra (Pottier dans *Mon. Piot*, XXXIII, p. 79, note 1) que Studniczka a placé le centre de production des hydries de Caeré en Afrique; G. Karo a été de la même opinion, tandis que Gardner tenait plutôt pour Daphnae, en excluant Naucratis, car on n'y avait trouvé aucun spécimen de vase dans le genre des hydries de Caeré. Tout cela paraît maintenant sous un autre jour, grâce à une dernière découverte d'importance capitale. Je remercie sincèrement M. Merlin d'avoir bien voulu m'apprendre que parmi les fragments rapportés par M. Seymour de Ricci d'une mission en Égypte, se trouve un morceau d'une hydrie de Caeré. Le tesson en question a été découvert à Naucratis, et cette indication semble même avoir été portée au crayon sur l'objet. Je ne l'ai pas vu; malheureusement, il est inaccessible en ce moment.

Ainsi notre peintre n'était ni un Étrusque, ni un artiste ionien immigré en Étrurie ou en Italie. Cela est extrêmement important; et aussi, indirectement, pour l'origine des vases pontiques et chalcidiens. Ces derniers sont bien grecs.

De tous les vases pontiques, celui de Munich avec le Jugement de Pâris est le plus proche des hydries de Caeré (Ducati, *Pontische Vasen*, 1932, pl. 1-2). Voici certaines particularités de cette poterie, qu'on retrouve sur nos vases. Décor : svastikas

(méandres formant une croix) disloqués — pl. 10, n° 5 ; pl. 1, n° 1 ; pl. 8, nos 2 et 4 ; étoiles — pl. 1, n° 3 ; pl. 4, nos 1 et 4 ; pl. 5, nos 1 et 2 (à noter le point blanc central). Scènes figurées : bord inférieur des draperies intégralement — pl. 4, n° 3 à droite (pl. 10, n° 3) ; pl. 12, n° 5 ; petites croix peintes — pl. 11, n° 3 ; pl. 7, n° 3 (incisées) ; kerykeion — pl. 11, nos 1 et 5 (cf. *Monum. Piot*, XXXIII, pl. VII-VIII) ; nez charnus des personnages avec narine forte — pl. 6, n° 1 ; pl. 9, n° 2 ; pl. 10, n° 4 ; pl. 11, n° 2 ; pl. 12, n° 1 ; cf., la forme des yeux ; le petit crochet à la cheville, etc. ; le troupeau de Pâris et d'Apollon (pl. 10, n° 1, cf. pl. 1, n° 4). Je me refuse à croire que cette amphore ait pu être fabriquée en Étrurie, avec un bon nombre de vases pontiques.

Puis vient l'amphore du Cabinet des Médailles avec la mort de Tityos (Ducati, *l. l.*, pl. 18-20) ; mais le dessin de presque tous les autres vases du même groupe VI (Ducati, *l. l.*, p. 25) s'éloigne considérablement de celui de nos hydries. Je voudrais encore signaler à l'attention du lecteur le dessin des rotules sur l'amphore Br. Mus. B 57 (Ducati, *l. l.*, pl. 13).

Je ne crois pas que l'hydrie de Busiris doive impliquer un voyage de notre peintre en Égypte. L'*uræus* est indistinct, les nègres ont des corps de Grecs, les habits sacerdotaux à franges sont plutôt assyriens. Notre artiste n'est pas allé en Assyrie. On trouve des souvenirs venus de ce pays dans l'art ionien et dans l'œuvre de l'artiste ici étudié. E. Pottier, *Cat. Vas. Louvre*, II, 1896, énumère une série d'emprunts faits aux Assyriens : taureaux à face humaine (p. 507 ; cf. fragm. de Leipzig), scènes de chasse (p. 512), taureaux ailés (p. 536) et divinités à quatre ailes (p. 537 ; cf. Ducati, *l. l.*, p. 11 et n. 25 à 27 et p. 12, n. 28-29). J'ai déjà cité plus haut Eôs, qui, poursuivant Képhalos, est représentée avec quatre ailes. Elle ne nous évoque pas la belle et délicate déesse aux doigts de rose (ροδοδάκτυλος), parée d'une tunique couleur de safran (κροκόπεπλος), mais plutôt ainsi le dieu féroce d'Orient, Pazouzou.

Comme je l'ai déjà dit, je crois que l'atelier où les hydries de Caeré ont été fabriquées devait se trouver en Asie Mineure,

quelque part autour de Clazomènes : car ces vases sont influencés à la fois par les produits de style clazoménien et par la connaissance des poètes ioniens¹.

N. PLAOUTINE.

1. Je ne puis malheureusement pas parler ici de la belle thèse de DOHRN, *Die schwarzfig. etruskischen Vas. der zweiten Hälfte des sechsten Jahrh.*, 1937, que j'ai pu lire seulement après avoir écrit cet article. Je dois me contenter de quelques additions faites en corrigeant les épreuves. — 1. Contours incisés : HERBIG dans *Stud. etr.*, VII, 1933, p. 353 sqq., et DOHRN, *l. l.*, p. 98, 134 ; 2. Louvre E 701 et E 698, aigle fonçant sur un lièvre : cf. CVA., *Braunschweig*, pl. 3 (149), fig. 4 et pl. 4 (150), fig. 4 ; le sujet fait penser aux fables d'Ésope, p. ex. : « l'aigle et l'escarbot » et « l'aigle aux ailes écourtées » ; 3. Pour l'attitude, chère aux Étrusques, qui consiste à saisir l'adversaire ou la victime par les cheveux : cf. A. RUMPF, *Berlin. Kat. der etrusk. Skulptur*, 1928, pl. 37 et 40 ; stamnos de Vienne, *Studi etr.*, XII, 1938, p. 286, n° 1 ; pl. LII, fig. 2. En 1934, j'ai attribué à la même main le stamnos Louvre, CA 2510, de l'anc. Coll. Hirsch (Héraklès et Triton ; combat avec l'hydre de Lerne), donc au peintre de Kaineus. Le Triton, MINGAZZINI, *Vasi Castellani*, 1930, pl. XXXV, 1-2, ressemble à celui du Louvre ; 4. Nous retrouvons le coutelas oriental sur le fragment Heidelberg E 40 a d'Orvieto : HERBIG, *Stud. etr.*, VII, p. 356-357 et pl. XVI, fig. 3 ; CALÒ, *ibid.*, X, 1936, p. 437, n° 25 ; DOHRN, *l. l.*, p. 134, 136, 158, n° 307 (a) (atelier du peintre du stamnos de Vienne, 318) ; casque assez ressemblant : CVA., *Florence*, pl. 4, fig. B 35 ; 5. La *Batrachomyomachie* est généralement attribuée au Carien Pigrès, frère d'Artemisia. Cette œuvre n'a pas pu influencer notre peintre ; il faut la placer vers 480 ; 6. Têtes de canard près de l'attache de l'anse de l'hydrie d'Odios : cf. Munich, SIEVEKING-HACKL, p. 13, n° 235, fig. 19-20 et pl. VII, surtout p. 13, fig. 20 (PAYNE, *Necrocorinthia*, p. 27, n° 34 ; protocorinthien tardif, 650-640 av. J.-C.) ; 7. En terminant, je voudrais faire constater qu'il n'y a qu'un seul auteur moderne dont le langage puisse plus ou moins évoquer, parfois, une atmosphère proche de celle des hydries de Caeré. J'ai déjà cité ci-dessus Rabelais ; voici encore deux passages, qui semblent pouvoir se rapporter, l'un au Retour d'Héphaïstos, sur le vase de Vienne : « le villain jambe torte » ; l'autre, à Eurysthée assiégé par les « larves bustuaires et mastins cerberiques » (III, 17, 12 et *prol.*).

L'ATHLÈTE THÉOGÈNE ET LE ΙΕΡΟΣ ΓΑΜΟΣ D'HÉRAKLÈS THASIEN

I

Πάντα γυναῖκες ἴσαντι, καὶ
[ὥς Ζεὺς ἀγάγεθ' Ἡρᾶν.
(THEOCR., XV, 64.)

Pausanias, visitant le sanctuaire d'Olympie, après les statues de quatre rois macédoniens rencontrait celle du Thasien Théogène. A cette occasion, le Périégète s'attarde à raconter la vie du prodigieux athlète ; elle s'ouvre par un épisode singulier, qui ne semble pas avoir jusqu'ici¹ retenu l'attention, sans doute parce que son allure légendaire en a dissimulé la véritable signification. « Près des rois mentionnés se dresse la statue de Théagène, fils de Timosthène, Thasien. Mais les Thasiens prétendent que Théagène n'est pas le fils de Timosthène ; d'après eux, alors que celui-ci était prêtre d'Héraklès Thasien, Héraklès apparut à la mère de Théagène sous les traits de Timosthène et s'unit à elle². »

1. Une bibliographie sur Théogène est donnée dans la bonne étude, documentée, de H. LAMER, *R. E. s. v. Theogenes*, 2, col. 252-257 (1936). La même Encyclopédie contient aussi un article insignifiant de GÖBER, *s. v. Theogenes*, 7, col. 1970 (1934), où n'est exposé, d'après une source unique, Suidas, qu'un seul épisode de la jeunesse de ce Thasien ; l'auteur n'a pas reconnu qu'il s'agit de l'athlète célèbre ; il ignore que le rapt d'une statue de l'Agora Thasienne par Théogène enfant est rapporté dans PAUSANIAS, VI, 11, 2-3, source de Suidas. Bref article de HÖFER dans ROSCHER, *Myth. Lex. s. v. Theogenes*, col. 542-3 (1918).

2. VI, 11, 2 : τῶν δὲ βασιλέων τῶν εἰρημένων ἔστηκεν οὐ πόρρω Θεαγένῃς ὁ Τιμοσθένης Θάσιος. Θάσιοι δὲ οὐ Τιμοσθένης παῖδα εἶναι Θεαγένην φασίν, ἀλλὰ ἱερᾶσθαι μὲν Ἡρακλεῖ τὸν Τιμοσθένην Θασίῳ, τοῦ Θεαγένους δὲ τῇ μητρὶ Ἡρακλέους συγγενέσθαι φάσμα ἑοικὸς Τιμοσθένει.

Avant de passer à l'examen du récit, il convient de rendre au nom de l'athlète et à celui de son père leur véritable forme ; l'argumentation deviendra plus claire. Les manuscrits des auteurs qui ont parlé d'eux nomment le fils Théagène, le plus souvent, parfois Théogène ; le père, tour à tour, Timosthène et Timoxène. Deux inscriptions ont heureusement fixé la forme de leurs noms. L'une, gravée sur la base d'une statue élevée à Delphes, donne, après un poème de six distiques, une liste des victoires de l'athlète, qui est nommé à deux reprises, à la ligne 10, Θεογένης (avec synérèse de εο), à la ligne 13, Θευγένης ; le nom du père est, deux fois, Τιμόξενος (l. 1 et 13)¹. En second lieu, R. Herzog a su retrouver², dans une liste de théores thasiens, datée des environs de l'année 400, un fils de l'athlète, né, comme l'indique son nom, peu après la seconde victoire olympique (476 av. J.-C.) de son père, Δισολύμπιος Θεογένευσ³. Le nom était donc Θεογένης, ou, avec une contraction fréquente en ionien, Θευγένης ; en aucun cas, il ne s'écrivait Θεαγένης. Aussi, bien que je n'aie pas cru devoir corriger le texte traditionnel de Pausanias, ne sera-t-il question dans la suite que de Théogène et de son père Timoxène.

Ou plutôt de son prétendu père, si nous en croyons la version thasienne, rapportée par Pausanias, de la naissance, plus exactement de la conception de Théogène. Notre première réaction est de sourire d'une histoire amusante, passablement scandaleuse, sous laquelle nous flairons l'adultère ; qu'en tout cas pourraient bien avoir imaginée plus tard les ingénieux et malicieux compatriotes de l'athlète, pour expliquer son extraordinaire carrière : celui qui, en vingt-deux ans, était capable d'accumuler plus de 1.300 victoires⁴ au pugilat, au pancrace,

1. Ρομτωρ, *Delphica* II, *B. Phil. Woch.*, 1909, p. 252-3 et 765 ; *SIG*³, 36 A.

2. *Hermes*, L, 1915, p. 319-320.

3. *IG*. XII, 8, 278, l. 31. La scansion établissait déjà la forme Θευγένης ou Θεογένης, en trois syllabes, dans une épigramme de Poseidippos citée par ΑΤΗΝΕΕ, X, 412, 4.

4. Chiffre et délai officiels donnés par la base delphique, l. 10-12 : αἱ δὲ ἴδιαί | νῖκαι τρίς τε ἑκατὸν καὶ χίλιναι, οὐδὲ σέ φημι | πυγμῇ νικηθῆν' εἴκοσι καὶ δύ'

à la course (δολιχος), était mieux qu'un être ordinaire ; il possédait quelque chose de divin. Quoi de plus naturel que de lui reconnaître pour père le patron même des athlètes, le protecteur du gymnase, le robuste Héraklès ? Explication d'autant plus évidente, d'autant plus inévitable pour des Thasiens, que le culte d'Héraklès était un des principaux de leur cité¹, et que, coïncidence singulière, Timoxène était prêtre d'Héraklès quand Théogène fut conçu.

A la réflexion, il paraît un peu insuffisant de chercher dans cette direction l'origine de cette tradition. Non moins que les Thasiens, les autres Grecs s'émerveillaient des exploits athlétiques de Théogène : ils ne songeaient pourtant pas à le dire fils d'Héraklès. A Olympie, sur la base de sa statue, Pausanias devait lire : « Théogène, fils de Timoxène, Thasien » ; la base de Delphes donne, elle aussi, une ascendance tout humaine à l'athlète ; le poème lui-même qui y précède la liste de ses victoires ne fait nulle allusion à sa naissance miraculeuse, et pourtant bien des hyperboles sont permises aux poètes. La façon même dont le périégète introduit la version thasienne indique qu'ailleurs l'histoire n'avait point cours. Pausanias, qui en a entendu bien d'autres, ne semble pas y voir malice, et n'en sourit pas, pas davantage qu'il ne suggère une explication symbolique. En fait, il la rapporte comme un λόγος particulier, local, qui n'a de sens qu'à Thasos, ailleurs est inconnu, ou demeurerait incompréhensible. A Thasos seulement

ἐτῶν. A ces 1.300 victoires ἔδαι, il faut ajouter celles des grands jeux, 2 à Olympie, 3 à Delphes, 10 à l'Isthme, 9 à Némée, et 1 à Argos. Suidas, *s. v.* Νίκων, annonce 1.400 victoires, comme Pausanias ; PLUTARQUE, *Praec. ger. reip.* 15, 7 seulement 1.200, dont la plupart lui paraissent sans valeur : ὧν συρφετὸν ἂν τις ἡγήσαιο τοὺς πλείστους.

1. Sur le culte d'Héraklès à Thasos, je prie le lecteur de se reporter aux études suivantes : Ch. PICARD, *BCH.*, XLVII, 1923, p. 241-274 ; H. SEYRIG, *ibid.*, LI, 1927, p. 185-198 ; M. LAUNEY, *ibid.*, LVIII, 1934, p. 173-183 et 484-491 ; LXI, 1937, p. 380-409. Sur les fouilles de l'Hérakleion, *ibid.*, LVIII, 1934, 261-263 ; LIX, 1935, 292-297 ; LX, 1936, 482 ; *CRAI.*, 1934, 123-125 ; 1935, 186 ; 1937, 183. — Une publication d'ensemble fera l'objet d'un ouvrage que je prépare, *Le Sanctuaire et le Culte d'Héraklès à Thasos*, où seront aussi réunis et discutés tous les documents que nous possédons sur cet Héraklès.

étaient réalisées les conditions très particulières qui rendaient cette version vraisemblable.

De plus, l'examen même du nom de ce fameux Thasien ne permet pas de soutenir que la qualité de fils d'Héraklès lui fut reconnue et décernée après ses victoires, et pour en expliquer la surhumaine abondance. Dès sa naissance, il fut Théogène, fils d'un dieu : même si une exceptionnelle vigueur le désignait pour un futur athlète, elle ne pouvait donner aux parents du bébé la prescience de sa prodigieuse carrière. Notons bien ceci : il ne s'agit nullement ici d'une histoire d'adultère, caché d'abord par la coupable, plus tard romancé sous l'aspect d'une intrigue avec la divinité locale. Si l'enfant est appelé Théogène, c'est avec le consentement, voire par la décision du mari de sa mère. En le nommant Théogène, Timoxène, dès le début, reconnaissait et proclamait sa naissance miraculeuse.

Premier résultat de cet examen : il confirme les conclusions qui ont été tirées ailleurs sur le double culte, héroïque et divin, d'Héraklès à Thasos¹. Timoxène était prêtre : ce n'est pas lui qui, comme quelques fidèles², risquait de confondre les deux personnalités. Celui qui avait engendré Théogène, ce n'était pas le héros né d'Alcmène, mais le dieu.

Cette constatation ruine du même coup une autre hypothèse que l'on pourrait former en expliquant l'histoire de Théogène par une réminiscence de celle d'Héraklès. Le héros n'était-il pas, dans la très orthodoxe légende, le fruit d'une union entre une mortelle et un dieu ? Le récit des amours de la Thasienne et d'Héraklès ne représenterait-il pas tout simplement un doublet du récit thébain relatif aux amours d'Alcmène

1. H. SEYRIG, *BCH.*, LI, 1927, p. 194-198 ; M. LAUNEY, *ibid.*, LVIII, 1934, 488-491 ; LXI, 1937, 394-400.

2. Pour remédier à l'ignorance desquels, fut rédigé et exposé le rituel héroïque du Prytanée, publié par Ch. PICARD, *BCH.*, XLVII, 1923, p. 241-274. Ce règlement, entièrement négatif, a pour objet de proscrire, dans les cérémonies du culte héroïque, certains rites du culte divin, qui, suivis inopportunément, constitueraient un sacrilège : H. SEYRIG, *l. l.* — Théogène, fils de dieu, devint plus tard dieu lui-même : PAUS., VI, 11, 8 ; P. ROUSSEL, *REA.*, XIV, 1912, p. 379 ; dieu épiphane (P. ROUSSEL, *ibid.*) et guérisseur (LUC., *Deor. concil.* 12).

et de Zeus ? Ici et là, même subterfuge de l'amant, trop heureux de se dissimuler sous les traits du mari, Amphitryon ou Timoxène, pour obtenir les faveurs de sa belle. Pourtant, il est certain que les deux récits sont sans rapport : le λόγος thasien, qui paraît d'origine populaire, ne s'est pas inspiré de la légende thébaine ; il est véritablement local, né dans l'île thrace, dont il n'a pas dû beaucoup dépasser le cercle étroit. D'ailleurs, nous l'avons vu, ce n'est pas le fils d'Alcmène qui visita la couche de la Thasienne, mais un dieu tout différent.

Ce n'est pas tout : Théogène et sa mère ne vivaient pas au temps des héros, mais en pleine époque historique. Théogène a dû voir le jour dans les toutes dernières années du ^v^e siècle, puisque, la chose paraît certaine, sa première victoire olympique est de 480, l'année de Salamine ; son fils Disolympios naquit vers 475. Si les Thasiens de l'an 500 n'avaient eu d'évidentes et palpables raisons de le croire fils de dieu, ils se seraient contentés de voir en lui le rejeton de Timoxène. Dira-t-on que bien des personnages, même postérieurs au ^v^e siècle, furent tenus, eux aussi, pour des fils de dieux ? Cela est vrai ; mais dans le récit thasien, apparaît une curieuse coïncidence : de toutes les Thasiennes, il a fallu qu'Héraklès choisît pour ses amours celle-là même qui était l'épouse de son ministre. Une circonstance si particulière différencie nettement cette tradition de celles qui entourent d'un même prestige miraculeux beaucoup d'autres naissances de grands hommes. Le plus souvent les indices sont tout autres, et souvent suspects ; l'un des thèmes favoris est la présence d'un serpent près du lit. Ainsi le Messénien Aristomène avait pour père un δαίμων ou un dieu, apparu à sa mère Nikotéleia sous la forme d'un serpent¹. Les Sicyoniens voulaient que leur Aratos fût issu d'Asklépios ; les Macédoniens prétendaient Alexandre fils d'Ammon² : l'indice était toujours le serpent. Philippe

1. PAUS., IV, 14, 7.

2. PAUS., IV, 14, 7-8. Cf. une inscription d'Alexandrie (RA., XL, 1880, II, p. 166 et suiv. et RA., I, 1883, I, p. 194 et suiv.), l. 27-28 : Ἀλέξανδρος | ἐν τίκτεν Ἀμμων θέμενος εἰς ὄφιν μορφήν.

lui-même reconnaissait, dit-on¹, qu'Alexandre n'était pas son fils ; il n'avait pas à se tromper aux signes évidents que lui envoyaient les dieux, la foudre atteignant le ventre de son épouse, le sceau marqué d'un lion, enfin l'inévitable reptile, qui, près du lit d'Olympias, révélait la présence d'un dieu. J'avoue que ces visites de serpents me paraissent moins dignes de créance que la franche histoire thasienne, où le dieu lui-même, sous la figure de son prêtre, apparaît à la femme de celui-ci. Objectera-t-on enfin que maintes divinités helléniques se sont manifestées à leurs fidèles et qu'à toute époque les épiphanies sont chose courante² ? Mais le φάσμα d'Héraklès, qui visita la Thasienne, lui laissa un témoignage tangible, apprécié par Timoxène à sa juste valeur, de son étreinte miraculeuse.

Nous ne croyons plus aux miracles d'Héraklès ; mais, puisque cette union fut féconde, pour que le récit demeure vrai, il suffira d'en renverser les termes : c'est le prêtre, jouant le personnage du dieu, vêtu comme le dieu, invoqué par son nom, qui vient visiter et féconder son épouse. Telle est la preuve évidente que possédaient les Thasiens, telle est la conclusion à laquelle nous n'échappons pas : dans le culte de l'Héraklès-dieu de Thasos existait un mariage sacré, un *ἐπὶ γάμος* où le prêtre, assumant le rôle du dieu et sous son nom, s'unissait rituellement à son épouse légitime. Les Thasiens ne rêvaient donc pas. Selon la réalité humaine, pour tous les autres Grecs, Théogène était fils de Timoxène : c'est qu'ils ignoraient le rite de cette épiphanie nuptiale. Les Thasiens ne s'y trompaient pas ; ils savaient bien que leur Héraklès était différent de celui des autres Grecs ; ils savaient bien que, charnellement même, c'était un dieu qui, cette fois, avait aimé la femme de Timoxène. S'ils affirmaient, sur la foi de Timoxène en personne, que Théogène était fils de ce dieu, c'est qu'il avait été conçu la nuit de la hiérogamie³.

1. PLUT., *V. d'Alex.*, 2.

2. Sur les épiphanies, voir PFISTER, *RE.*, *Supplbd* IV, 1924, col. 277-323 ; P. ROUSSEL, *Le Miracle de Zeus Panamaros*, *BCH.*, LV, 1931, particulièrement p. 95-116.

3. Ou qu'on le crut, ce qui est la même chose dans le cas présent.

*
* * *

A Athènes, le second jour des Anthestéries¹, la femme de l'Archonte-roi était solennellement mariée à Dionysos. La chose se passait dans un édifice voisin du Prytanée, le Boukoleion, dans lequel Aristote reconnaissait l'antique résidence officielle de l'archonte-roi : ὁ μὲν βασιλεὺς εἶχε τὸ νῦν καλούμενον Βουκολεῖον πλησίον τοῦ Πρυτανείου· σημεῖον δέ· ἔτι καὶ νῦν γὰρ τῆς τοῦ βασιλέως γυναικὸς ἡ σύμμειξις ἐνταῦθα γίγνεται τῷ Διονύσῳ καὶ ὁ γάμος². En quoi consistait la cérémonie, les anciens qui en font mention ne le dévoilent qu'incomplètement³ ; elle appartenait, partiellement, à ces ἄρρητα qu'il est bon de taire, et, comme pour les Mystères d'Éleusis, le secret a été bien gardé. Nous ne sommes renseignés avec quelque précision que sur les conditions de pureté exigées de la Reine : elle devait être Athénienne, et vierge lors de son mariage avec l'archonte-roi⁴. Le règlement qui fixait ces conditions était gravé sur une stèle érigée, près de l'autel, dans le sanctuaire de Dionysos aux Marais et ne pouvait être consulté qu'une fois l'an, le 12 Anthestérion, seul jour de l'année où le sanctuaire fût ouvert⁵. La gravure de la stèle était antérieure à l'archontat d'Euclide (403) : καὶ αὕτη ἡ στήλη ἔτι καὶ νῦν ἔσθηκεν, ἀμυδροῖς γράμμασιν Ἀττικοῖς δηλοῦσα τὰ γεγραμμένα⁶ ; de combien, nous l'ignorons. En tout cas le règlement même devait être sensiblement plus ancien que sa

1. 12 Anthestérion, jour des Χόες. C'est la date communément admise pour le ἱερὸς γάμος de la Reine avec Dionysos. Nous n'avons pas de preuve formelle qu'il fût réellement partie des Anthestéries ; aussi quelques érudits l'en ont-ils détaché ; cf. J. HARRISON, *Themis*, p. 288, n. 3, citant Frazer ; M. P. NILSSON, *Jahrb.* XXXI, 1916, p. 330. Ce γάμος paraît cependant en liaison étroite avec le Limnaion, qui n'ouvre qu'un jour par an, le jour des Χόες (cf. ci-dessous, n. 5). Sur les Anthestéries, voir L. DEUBNER, *Alt. Feste* (1932), p. 93-123, qui y incorpore le ἱερὸς γάμος (p. 101-102) ; A. KLINZ, *ΙΕΡΟΣ ΓΑΜΟΣ*, p. 72-74.

2. Ἀθ. Πολ., III, 5.

3. Le document principal est le discours attribué à Démosthène, *Contre Néaira*, surtout chap. 72-76 et 78.

4. *C. Néaira*, 75.

5. *Ibid.* C'est cette mention du 12 Anthestérion qui a fait fixer à ce jour la célébration du ἱερὸς γάμος ; voir ci-dessus, n. 1.

6. *Ibid.*, 76.

rédaction et sa publication ; il remontait, sinon à la royauté, au moins à un temps où le vieux Dionysion des Marais était le seul, ou le principal sanctuaire dionysiaque de la ville¹. La femme de l'archonte-roi se faisait assister, dans l'exécution des actes dont elle était chargée, par un héraut sacré et par 14 Athéniennes, les *γεραραί*², également soumises à certaines conditions de pureté rituelle.

Mais sur le mariage même, l'acte le plus significatif, les textes sont muets. On a cherché un complément de documentation dans les représentations qui ornent quelques vases attiques des musées de Londres, New-York, Bologne et Munich³, vases que leur illustration et leur forme caractéristiques doivent rattacher à la fête des *Choes*. L. Deubner, dans l'étude qu'il a consacrée, dans ses *Attische Feste*, à cette partie de la cérémonie⁴, s'est efforcé de démontrer que le mariage divin comportait une *πομπή*. Dionysos, monté sur un char en forme de navire, en compagnie de son épouse, était conduit, avec le même cérémonial que celui de tout mariage athénien, du Limnaion au Boukoleion ; les *γεραραί* jouaient dans le cortège le rôle ordinaire de la *νυμφευτρια*.

Est-il certain toutefois que Dionysos et son épouse se rencontraient *avant* l'arrivée au Boukoleion ? Car que se passait-il dans cet édifice ? Quand fut découverte la *Constitution d'Athènes*, plusieurs savants conçurent l'espérance de saisir la nature réelle de ce γάμος ; ils pensèrent retrouver, dans l'expression qu'emploie Aristote, ἡ σύμμειξις ... καὶ ὁ γάμος, l'indication qu'il y avait, outre les cérémonies déjà rappelées, une union physique, à tout le moins un simulacre. Mais dernièrement, avec cette rigueur de la démonstration et cette sûreté de la conclusion que confère une longue pratique

1. *Ibid.* : ἐν τῷ ἀρχαιοτάτῳ ἱερῷ τοῦ Διονύσου καὶ ἀγιωτάτῳ ; THUC., II, 14, 4 : τὸ ἐν Λίμναις Διονύσου (ἱερὸν) ᾧ τὰ ἀρχαιότερα Διονύσια τῇ δωδεκάτῃ ποιεῖται ἐν μηνὶ Ἀνθεστηριῶνι.

2. *C. Néaira*, 78 ; POLL., *Onom.*, VIII, 108.

3. Les plus importants dans L. DEUBNER, *Att. Feste*, pl. IX, X, XI.

4. *Att. Feste* (1932), p. 101-110.

des méthodes épigraphiques, Ad. Wilhelm a prouvé¹ de manière péremptoire que le mot *σύμμιξις*, loin de jamais désigner, comme *μῆξις*, l'union des sexes, n'a signifié que « rencontre, réunion ». La lueur que l'on avait cru voir briller s'éteint donc : tout ce que dit Aristote, c'est que, dans le Boukoleion, avaient lieu la réunion et le mariage de la Reine avec Dionysos. Il est donc à souhaiter qu'un spécialiste des cultes attiques reprenne, à la lumière de l'explication d'Ad. Wilhelm, l'étude des cérémonies du *ἱερὸς γάμος* et en particulier de la *πομπή*.

Pour notre objet, la seule question à examiner ici est celle-ci : l'étude d'Ad. Wilhelm exclut-elle l'idée d'une union sexuelle ? Dans l'ordre des choses humaines, on ne pourrait certes pas restreindre le sens du mot *γάμος* au point de n'entendre par ce terme que les cérémonies publiques, extérieures, comme le cortège et l'arrivée chez l'époux. Ce n'est là que la partie préliminaire, et la phase essentielle du mariage — la consommation du *γάμος* — est représentée par les actes physiques qu'abrite l'intimité de la chambre nuptiale. Je crois, d'une part, que, si l'on célèbre par des cérémonies peut-être identiques à celles d'un mariage humain, un *γάμος* où l'épouse est une femme en chair et en os, et non un simulacre, cela suppose que l'union de cette femme et du dieu est prévue, attendue comme leur conclusion normale et naturelle ; et, du même coup, j'imagine qu'il n'y a pas lieu de penser que les Athéniens aient refusé à leur dieu une intimité qu'ils accordaient à leurs concitoyens, et que la pudeur de la Reine, quand elle s'unissait à Dionysos, ait été soumise à plus rude épreuve que lorsqu'elle avait épousé le mortel son mari².

1. Ad. WILHELM, *Σύμμιξις*, *Anz. Akad. Wien*, LXXIV, 1937, p. 39-57. On trouvera dans cet article, avant la démonstration proprement dite, une collection des opinions modernes sur cette *σύμμιξις*, p. 40-44.

2. Il serait assez tentant de rapporter au Boukoleion ce qui est dit dans *C. Néair*, 73, de l'isolement de la reine quand elle pénétrait dans un certain local : *εἰσῆλθεν οἱ οὐδεὶς ἄλλος Ἀθηναίων τοσούτων ὄντων εἰσέρχεται, ἀλλ' ἡ τοῦ βασιλέως γυνή*. Mais, avec DEUBNER, *l. l.*, p. 108, je crois qu'il s'agit là d'un moment de la cérémonie du Limnaion. — Les Samiens avaient assez de tact pour laisser seul,

Il devient moins choquant, dans ce cas, de se représenter dans sa réalité l'union sexuelle de la Reine et du Dieu. Tant que l'on imagine cette union comme publique, elle est offensante pour le bon goût et, de fait, maints savants ont hésité devant un tableau scandaleux. Croire que le dieu était représenté par une statue¹, un hermès², ou un mannequin, n'enlève rien à notre déplaisir. L. R. Farnell écrit³ : "It is quite conceivable that the ritual of the marriage with a simulated physical consummation of it was effected by means of a puppet and a sacred couch ; old world religion was less timid than modern and only diseased moral thought would charge such a ceremony with obscenity." Une caricature d'union entre un mannequin et une femme paraîtra à bon droit à d'aucuns plus révoltante que l'union de deux êtres de chair. Ad. Wilhelm, pour qui nulle preuve n'est apportée d'une union physique sous quelque forme que ce soit, écrit⁴ : "Solange er [cette preuve] nicht erbracht ist, sind Erwägungen über die Unanständigkeit, welche die Darstellung einer Eheschliessung "with a simulated physical consummation of it" für gesundes hellenisches Gefühl gebrach habe, überflüssig. Der schönen Worte, mit denen U. von Wilamowitz dieses gesunde hellenische Gefühl gegen Unverstand und Voreingenommenheit verteidigt hat (*Der Glaube den Hellenen*, I, s. 160), wird man gerne gedenken ; ich kann aber nicht umhin zu betonen, dass mir zwischen der öffentlichen Darstellung einer wenn

aux Tonaia, le *xoanon* d'Héra pendant la prétendue visite de son époux ; cf. M. P. NILSSON, *Gr. Feste*, p. 48. A plus forte raison ici, où la partenaire du dieu est une femme !

1. P. FOUCART, *Culte de Dion. en Att. (Mém. Ac. Insc., XXXVII, 1906, p. 1-204)* ; p. 129 : « ... on couchait dans le même lit la statue de Dionysos et la Reine. » Pour Foucart, l'union est fictive : « Rien de ce que nous savons des Athéniens n'autorise à croire que, même à l'âge primitif, ils aient admis dans leur culte le spectacle obscène que leur impute M. Nilsson. » Celui-ci, en effet, dans ses *Studia de Dion. Att.*, croit réelle l'union de la statue et de la reine ; cf. MOMMSEN, *Feste der Stadt Athen* (1898), p. 391 sqq.

2. G. VAN HOORN, *L'Idole de Dionysos Limnaïos, RA.*, XXV, 1927, p. 104-120 ; sur le γάμος, fictif d'après l'auteur, cf. p. 110 sqq.

3. *Cults of the Gr. states*, V, p. 218.

4. *L. I.*, p. 44-45.

auch nur scheinbaren Liebesvereinigung und der üblichen unbefangenen Verführung und Verehrung von Phallen, um nur diese zu erwähnen..., denn noch ein Unterschied zu bestehen scheint."

Je n'ai pas l'illusion d'apporter la preuve, attendue, de cette union : je crois seulement que l'on doit renoncer à l'idée de la publicité. L'on conciliera sans peine les exigences de la décence avec les inéluctables nécessités d'un rite magique. L'interprétation proposée du récit de Pausanias sur la conception de Théogène nous permet d'imaginer sans sacrilège contre le bon goût et la nature, l'union sexuelle d'une mortelle et d'un dieu : si, de toutes les Athéniennes, l'on choisissait, pour la couche de Dionysos, la Reine, et toujours elle, c'est apparemment que l'archonte-roi lui-même jouait le rôle du dieu¹. Il me semble que le λόγος thasien apporte une confirmation à une telle hypothèse, présentée comme possible déjà par Farnell², qui cependant ne s'y arrête pas, lui préférant visiblement l'idée du mannequin : "It is possible that for the occasion the Basileus himself might play the part of the god ; it would be against Athenian sentiment that the priest should play it, as the priest in this case was not her husband... ; but the Basileus, though he inherited the religious traditions of old royalty, is not known to have officiated as a god in any public ceremony." L. Deubner, au terme d'une étude approfondie des représentations céramiques de ce ἱερός γάμος, qui montrent le dieu sous l'aspect d'un homme, non pas d'un mannequin ou d'une statue, écrit d'une manière plus assurée³ : "Das Bedenken, das naturgemäss auftaucht wenn wir uns vorstellen, dass eine männliche Person die Rolle des Dionysos beim Hieros Gamos gespielt habe, fällt dahin, wenn

1. Sur les rôles des dieux tenus dans le culte par des humains travestis, voir Fr. BACK, *De Graecorum caerimoniis in quibus homines deorum vice fungebantur*, Diss. Berlin, 1883 (très sommaire sur les Anthestéries, p. 12-13) ; Ch. PICARD, *Eph. et Claros*, p. 687, n. 4 ; G. QUANDT, *De Baccho ab Alex. aetate in As. Min. culto*, Diss. Halle, 1912, p. 265-267.

2. *Culls of the Gr. States*, V, 217.

3. *Att. Feste*, p. 108-109.

wir uns... den Basileus mit dieser Rolle betraut denken. Der Gatte der Basilinna was in der Tat der gegebener Akteur für die heilige Handlung." Et, dans une dissertation sur le *ἱερὸς γάμος*¹, A. Klinz reprenait la même hypothèse : « Equidem mihi persuasi caerimoniam non aperte coitu Basilinnae et lignae dei imaginis significari, ut Augustus Mommsen contendit, sed archontem regem ipsum, Basilinnae maritum, dei officio fungi. »

Cette solution, de beaucoup la plus simple et la plus heureuse, à laquelle on était arrivé par ailleurs, tire une force nouvelle du rapprochement avec le rôle de Timoxénos et sa femme dans le culte thasien. J'ajouterai deux arguments. Tout d'abord, le rôle éminent de l'archonte-roi dans le culte dionysiaque n'est pas à démontrer. La *Constitution d'Athènes* le souligne² ; et aucun personnage de l'État athénien, pour tenir le rôle d'un dieu, n'est plus qualifié que celui qui, héritier des fonctions religieuses de l'ancienne royauté, *ὡς ἔπος εἰπεῖν καὶ τὰς πατρίους θυσίας διοικεῖ... πάσας*³.

En second lieu et surtout, pourquoi, seul de tous les actes du culte dionysiaque en général, des *Χόες* en particulier, le *ἱερὸς γάμος* se déroulait-il au Boukoleion, et non pas, comme on aurait pu croire, à l'antique Dionysion ἐν Λίμναις ? Aristote lui-même fournit la réponse : parce que le Boukoleion était l'ancienne résidence officielle du Basileus. C'est donc que jamais la chambre nuptiale de la Reine et du dieu n'avait été située dans un temple ou dans les dépendances d'un temple de Dionysos, mais toujours au Boukoleion, où siégeait primitivement l'archonte-roi en fonctions. Or, où finit le cortège nuptial athénien, où abandonne-t-il les nouveaux mariés ?

1. Halle, 1933, p. 73 (cité dans la suite sous l'abréviation I. Γ.). L'article plus sommaire d'A. KLINZ, *RE.*, *Supplbd VI*, 1935, col. 107-113, n'approfondit pas la question (col. 110) (cité sous l'abréviation *RE*).

2. LVII, 1.

3. *Ibid.* Le *C. Néair.*, 74, a un passage comparable : τὸ γὰρ ἀρχαῖον δυναστεία ἐν τῇ πόλει ἦν καὶ ἡ βασιλεία τῶν αἰεὶ ὑπερεχόντων διὰ τὸ αὐτόχθονας εἶναι, τὰς δὲ θυσίας ἀπάσας ὁ βασιλεὺς ἔθουε, καὶ τὰς σεμνοτάτας καὶ ἀρρήτους ἢ γυνὴ αὐτοῦ ἐποίει.

Toujours à la résidence de l'époux. Si Dionysos avait été représenté par une statue, un mannequin, c'est à son temple qu'on aurait amené la reine, pour la σύμμειξις et le γάμος. Venir au Boukoleion, n'est-ce pas avouer que l'époux, c'est l'archonte-roi lui-même, devenu en l'occurrence, parce qu'il faut à une femme de chair un époux de chair, bien plus important qu'une statue de culte ? Et l'explication donnée par Aristote ne prend-elle pas tout son sens si l'on admet que, comme ses lecteurs, le philosophe savait, sans juger nécessaire de le proclamer en infraction aux ἄρρητα, qui personnifiait Dionysos dans le mariage sacré ?

L'Attique encore, dont les cultes sont dans l'ensemble mieux connus que ceux d'autres régions du monde grec, à part les grands sanctuaires, fournit une autre hiérogamie du même type, où un couple humain joue le rôle d'un couple divin. Il est superflu de reprendre cette fois la discussion de manière aussi complète que pour les Anthestéries ; il suffira de rappeler que, dans l'époptie, grade supérieur de l'initiation éleusienne, l'un des δρώμενα qui se jouaient en présence des initiés figurait l'union de Zeus et de Déméter : leurs rôles étaient tenus par le hiérophante et la prêtresse de Déméter. Les circonstances extérieures sont assez différentes de celles qui entourent le mariage de Dionysos. A celui-ci et à son épouse, l'intimité est assurée par leur isolement dans le Boukoleion, à la porte duquel ils laissent leur escorte ; à Éleusis, dans le vaste Téléstérion, il faut que les fidèles soient présents, puisqu'il s'agit de leur initiation : mais le couple divin s'unit dans les ténèbres. Car, pour la circonstance, les torches sont éteintes. C'est ce qui découle à l'évidence d'un texte d'Astérios, évêque d'Amasia, souvent cité¹ : « Οὐκ ἔκεῖ τὸ καταδάσιον τὸ σκοτεινὸν καὶ αἱ σεμναὶ τοῦ ἱεροφάντου πρὸς τὴν ἰέρειαν συντυχίαι, μόνου πρὸς μόνην ; Οὐχ αἱ λαμπάδες σβέννυνται καὶ ὁ πολὺς καὶ ἀναρίθμητος δῆμος τὴν σωτηρίαν αὐτῶν εἶναι νομίζουσι τὰ ἐν τῷ σκότῳ παρὰ τῶν δύο πραττόμενα ; » « Les lumières ne

1. *Elog. mart.* 113 B, cité par exemple par P. FOUCART, *Myst. d'El.*, p. 477, n. 1 ; L. DEUBNER, *Alt. Feste*, p. 84, n. 10.

sont-elles pas éteintes, et la foule innombrable n'attend-elle pas son salut de ce qui se passe entre eux deux dans le noir ?¹ »

Les exemples étudiés jusqu'ici, dont la liste serait peut-être à allonger², ne doivent pas nous faire croire que la hiérogamie prenait toujours cette forme. La pratique de l'union sexuelle magique a dû primitivement être plus répandue, et maintes légendes semblent faire allusion à des actes rituels de ce genre : observés pendant la période minoenne, mais délaissés par les Grecs qui n'en ont gardé dans leurs récits que le souvenir amusé ou scandalisé. Toutes proches encore de celles des primitifs, ces pratiques magiques ont parfois comporté des déguisements animaux : la légende de l'union monstrueuse de Pasiphaé, dissimulée dans une statue de génisse, avec un taureau, a pu avoir son origine dans un acte cultuel où un homme et une femme déguisés en bovins, cherchaient à provoquer par ce procédé la fécondité des troupeaux. N'est-ce pas aussi à un fait analogue que se réfère un récit arcadien, rapporté par Pausanias, de l'union de Déméter et de Poseidon³ ? « Tandis que Déméter errait à la recherche de sa fille, Poseidon la suivit, désirant s'unir à elle ; elle, prenant l'apparence d'une jument, se cacha, dans les pâturages, parmi les cavales d'Onkios ; mais Poseidon, comprenant la ruse, s'unit à elle, ayant pris, à son tour, la forme d'un étalon. »

1. P. FOUCART, p. 481 et L. DEUBNER rapprochent les mystères institués à l'imitation de ceux d'Éleusis par Alexandre d'Abonoteichos : ici, la représentation du *ἱερὸς γάμος* d'Endymion et de Séléné, où les acteurs sont Alexandre lui-même et sa maîtresse Rutillia, n'est pas poussée jusqu'à l'union sexuelle, car l'obscurité n'est pas faite. Mais c'est la seule raison ! Cf. LUC., *Alex.*, 39 : *φιλήματά τε ἐγίγνετο ἐν τῷ μέσῳ καὶ περιπλοκαί* · *εἰ δὲ μὴ πολλὰ ἦσαν αἱ δῶδες, τάχ' ἂν τι καὶ τῶν ὑπὸ κόλπου ἐπράττετο*. Cf. M. CASTER, *Études sur Alexandre ou le faux prophète* (1938), p. 61-64.

2. A. KLINZ (I. Γ., p. 115-6 ; *RE.*, col. 111) admet l'existence d'un mariage d'Athéna et de Poseidon-Erechthée aux Skirophoria. L. DEUBNER, *Alt. Feste*, p. 46-48 ne donne pas un caractère nuptial au cortège de la prêtresse d'Athéna et du prêtre de Poseidon se rendant au Skiron sous un dais. Sur la Théogamie d'Héra et de Zeus, le 24 Gamélion, cf. DEUBNER, *l. l.*, p. 177-178 : il ne s'agit sans doute que d'une commémoration sans *rite* hiérogamique. Sur le couple Poseidon-Athéna à Athènes, cf. A. KLINZ, I. Γ., p. 29-35 et p. 116.

3. PAUS., VIII, 25, 5 (Thelpousa) ; cf. à Phigalie, VIII, 42, 1.

De ces vieux rites, les Grecs n'ont en général conservé qu'une forme atténuée. Les pratiques athéniennes et thasienne, étudiées dans les pages qui précèdent, sont encore très fidèles aux usages primitifs, puisque l'efficacité du rite dépend de l'union sexuelle réalisée : on notera cependant que, dans deux cas, à Thasos et aux Anthestéries, la morale humaine est sauve, les personnages divins étant figurés par des époux.

Des formes plus adoucies du *ἱερὸς γάμος* apparaissent ailleurs. Dans bien des cas où une prêtresse vierge est attachée au service d'un dieu mâle, l'on peut soupçonner une forme de hiérogamie, répandue dans tout l'Orient, comme suffirait à le prouver un passage d'Hérodote¹ : « Aucune statue de divinité n'est placée en ce lieu (l'*Esagil*, temple de Bel-Mardouk, à Babylone) et aucun être humain n'y passe la nuit, si ce n'est une seule femme du pays, que le dieu a choisie entre toutes, à ce que disent les Chaldéens qui sont les prêtres de ce dieu. Ces mêmes Chaldéens disent... que le dieu en personne vient dans le temple et repose sur le lit ; les choses se passeraient comme à Thèbes d'Égypte, à ce que disent les Égyptiens (car là également une femme couche dans le temple de Zeus Thébain, et ni l'une ni l'autre de ces femmes n'a, dit-on, de commerce avec aucun homme) ; comme il en va aussi à Patara de Lycie pour la prêtresse du dieu quand elle est en fonctions ; alors elle est enfermée avec le dieu pendant les nuits dans l'intérieur du temple². » Je m'arrêterai seulement à un cas fort curieux sur lequel j'aurai à revenir et qui établit par quel processus une pratique d'union sexuelle peut dégénérer en sacerdoce d'une vierge. Pausanias³ rapporte qu'en son sanctuaire de Thespies, Héraklès avait pour ministre de son culte une vierge désignée à vie. L'*ἄλτιον* local était celui-ci :

1. I, 181-182 (traduction Ph.-E. LEGRAND).

2. La présence d'une fille au service d'un dieu n'est pas nécessairement l'indice d'une hiérogamie. Je ne classerai pas ici la prêtresse d'Apollon Deiradiotès à Argos (PAUS., II, 24, 1) dont fait état A. KLINZ, I. F., p. 88 ; *RE.*, col. 110. Aucun fait d'union n'est attesté ici, pas même de la manière réaliste dont les prophétesses se font parfois pénétrer par l'esprit de leur dieu (Ad. WILHELM, I. L.).

3. IX, 27 6.

Héraklès, en une nuit, s'était uni aux cinquante filles de Thestios, sauf une qui s'y était refusée et qu'Héraklès avait condamnée à rester fille sa vie durant, et attachée à son temple¹. On restitue ici une pratique fort ancienne, une sorte de « droit du seigneur » exercé sur toutes les jeunes mariées par le dieu local, c'est-à-dire par son prêtre. Mais Pausanias lui-même reconnaît que ce seigneur, aux exigences féodales, n'est pas un Grec, mais un Préhellène, le Dactyle Idéen. Plus décents, les Hellènes remplacèrent cet usage par un symbole, la consécration de la virginité d'une seule femme au dieu.

Que de telles pratiques aient pu exister, on s'en persuadera en se souvenant qu'ailleurs les jeunes épouses offraient leur virginité à un dieu fluvial ; le rite était celui d'un bain, l'intention demeurerait². En Troade, les jeunes filles sur le point de se marier — et la plupart d'entre elles se mariaient à un même moment de l'année, ce qui suggère une pratique de noces collectives, comme à Thespies — se rendaient au Scamandre et s'y baignaient en prononçant une invocation rituelle : « Λαβέ μου, Σκάμανδρε, τὴν παρθενίαν » ; le même usage se répétait à Magnésie du Méandre³. Une dégradation différente apparaît dans le rite prénuptial de la nuit passée par la future épouse, à Naxos, avec un jeune garçon⁴, à Phaistos avec la statue de Leukippos⁵ : l'acte a définitivement fait place au symbole. Parfois pourtant, une mimique subsiste, sur laquelle nous regrettons d'être insuffisamment renseignés : « L'on dit que le mariage de Zeus et d'Héra eut lieu sur le territoire de Knossos, en un lieu proche du fleuve Thérèn, où se trouve actuellement un sanctuaire dans lequel, chaque année, les gens du pays célèbrent de saints sacrifices et

1. Pausanias rappelle qu'il existait, ailleurs qu'à Thespies, une version différente de l'aventure des filles de Thestios ; toutes avaient été déflorées par Héraklès, toutes avaient enfanté des garçons, l'aînée et la cadette des jumeaux (IX, 27, 7).

2. Sur le bain prénuptial, cf. A. KLINZ, I. F., p. 4.

3. [ESCHINE], *Epist.* X, 2 et 8.

4. CALLIMAQUE, *Orig.* IV (éd. E. Cahen) v. 1-5. Αἴτιον rattaché à la légende d'Héra, cf. *Schol. Il.*, XIV, 296.

5. ANTON. LIBERAL., *Métam.* 17.

imitent (ἀπομιμῆσθαι) le mariage selon la manière dont la tradition rapporte qu'il se déroula à l'origine¹. »

Il ne saurait être question de passer en revue tous les rites relatifs au ἱερὸς γάμος : aussi bien aurons-nous par la suite à revenir sur quelques-uns d'entre eux. Pour le reste, je renvoie le lecteur à la dissertation et à l'article déjà signalés d'A. Klinz². J'en ai dit assez pour faire voir que l'union physique entre deux êtres humains figurant des immortels y semble devenue plutôt exceptionnelle ; habituellement, le ἱερὸς γάμος n'a survécu que sous des formes atténuées.

II

Οὐ γῆ γυναῖκα μεμίμηται
κυήσει καὶ γεννήσει, ἀλλὰ
γυνὴ γῆν.

(PLAT., *Méneux*, 238 a)

Le rite élucidé, reste à rappeler sa signification, la portée qu'on lui attribue, les espoirs qu'il éveille : élément essentiel de notre étude, qui cherche à ajouter quelques traits à la physionomie de l'Héraklès Thasien et à identifier quelques-unes de ses fonctions.

A. Klinz, dans une de ses études déjà citées³, a classé avec soin un grand nombre de ἱεροὶ γάμοι, et en a reconnu quatre types principaux. Le plus fréquent est le mariage de deux divinités rapporté par la légende : par exemple celui de Zeus et d'Héra, le plus célébré des couples divins. Une autre forme comporte l'union d'une divinité et d'un être humain : c'est le type des Anthestéries ; à la lumière de la première partie de cette étude, je l'appellerais plutôt ἱερὸς γάμος de deux humains personnifiant deux divinités. Puis viennent les ἱεροὶ γάμοι qui sont des fêtes cultuelles où les hommes commémorent le mariage de deux immortels : ainsi, en divers

1. DIOD. SIC., V, 72, 4.

2. Voir ci-dessus, p. 12, n. 2.

3. RE., col. 110-112.

lieux, les fêtes en mémoire des noces d'Héra et de Zeus¹. Enfin, le *ιερός γάμος* tient lieu de modèle pour les usages nuptiaux des mortels : ainsi l'épreuve pré-nuptiale imposée aux futures épouses à Naxos et à Samos.

Ces coutumes diverses ont un point commun : toutes elles font partie de cultes où nous reconnaissons la place fondamentale de l'idée de fertilité². Que le *hiéros gamos* ne subsiste que dans la légende, qu'il consiste en un rite réservé à deux acteurs ou observé à tous les mariages, que l'*ἄλτιον* en soit mythique ou prétendu historique, il n'est pas bien difficile de voir ses affinités avec les phénomènes naturels, croissance des plantes, naissance des bêtes et des humains. Tout en fournit la preuve, les dieux qui y participent ou y président, la périodicité du rite, là où nous pouvons l'observer, le cadre où il se déroule.

Autour de mainte divinité, féminine ou mâle, s'organise, sous une forme ou une autre un *ιερός γάμος*³. Bien des héroïnes dont la légende relate les amours — leur liste serait trop longue à rappeler ici, et on en trouvera l'essentiel dans la dissertation d'A. Klinz — représentent de vieilles divinités chthoniennes préhelléniques, rabaissées au rang de mortelles. Parmi les grandes déesses qui ont usurpé les attributions de personnalités désormais effacées, quelques-unes n'apparaissent qu'assez rarement : ainsi Athéna, qui, en Élide, sous l'épiklésis de Μήτηρ, rend douces et fécondes les unions des mortels⁴ ; dans la majorité des cas, il est plus aisé de reconnaître, sous le nom d'une divinité aux fonctions résolument

1. Je ne sais trop où classer le récit de PLUT., *V. de Démétrius*, 25, 1. Le Poliorcète célèbre ses noces avec Déidamia, sœur de Pyrrhus, alors qu'il est agônôthète des Héraïa d'Argos. S'il était prouvé que chaque année, l'agônôthète et son épouse personnifiaient le couple divin, nous aurions un exemple de plus à ajouter à ceux de la première partie de cette étude.

2. Cf. A. KLINZ, I. Γ., p. 7-8 et *passim*.

3. Voir par exemple, A. KLINZ, I. Γ., p. 24 sqq.

4. PAUS., V, 3, 2 : c'est une Athéna préhellénique, chthonienne, comme celle qui, à l'Itonion de Coronée, était sans doute l'épouse d'Hadès (STRAB., IX, 2, 29). Sur l'Athéna chthonienne, cf. J. BAYET, *Orig. Herc. Rom.*, p. 402 ; A. KLINZ, I. Γ., p. 30 sqq.

chthoniennes, la Terre, mère de toute chose. Si elle demeure parfois anonyme, comme la partenaire de Dionysos aux Anthestéries athéniennes, elle est le plus souvent Héra ou Déméter, l'épouse et la mère par excellence. C'est l'union de Zeus et d'Héra que mimaient les gens de Knossos¹, ce sont leurs furtifs rendez-vous que répétaient les fiancés de Samos et de Naxos², c'est la purification d'Héra dans la source Kanathos, propre à lui rendre sa virginité, que célébrait un λόγος d'Argolide³. A Samos, les Tonaia⁴, à Platées, les Daidala⁵ commémorent son mariage. Et, de l'humble terre cuite de Samos⁶ aux charmantes monnaies de Gortyne⁷ en passant par tel vase orientalisant de Knossos⁸, c'est elle que, par prédilection, reproduisent les artistes, attendant ou rencontrant son époux. Ailleurs, la déesse sera Déméter, unie à Iasion⁹, unie à Poseidon¹⁰, unie à Hadès¹¹, protectrice des Mystères d'Éleusis, actrice d'un drame sacré.

Dans le couple divin, l'époux n'est pas moins changeant : tantôt il est Poseidon, le Γαῖόχορος, époux d'Athéna, de Déméter, d'Hippothoé, d'Alopé¹², tantôt Dionysos, le dieu

1. DIOD. SIC., V, 72, 4.

2. Schol. II., XIV, 295 sqq.

3. PAUS., II, 38, 2.

4. ATHÉNÉE, XII, 30, 525 E ; XV, 12, 672 B-E ; VARRON, *ap. LACT., Instit. div.*, I, 17, 8 ; AUGUST., *Civ. Dei*, VI, 7 ; M. P. NILSSON, *Gr. Feste*, p. 46-49 ; A. KLINZ, I. Γ., p. 104-106.

5. PAUS., IX, 3, 2-8 ; PLUT., *Dæd. Plat. ap. EUSEB., Præp. evang.*, III, 1, 83 sqq. ; M. P. NILSSON, *I. L.*, p. 50-56.

6. Trouvée dans les cendres de l'autel de l'Héraion : A. ANZ., 1933, p. 255, fig. 16.

7. J. HARRISON, *Themis*, p. 180-182, fig. 39-42 ; A. B. COOK, *Zeus*, I, p. 528-529, fig. 391-400 ; M. P. NILSSON, *Min. Myc. Relig.*, p. 479 ; et surtout, E. BABELON, *Traité des monnaies gr. et rom.*, II, 3, 967-978, pl. CCLIII-IV.

8. ELDERKIN, *AJA.*, XLI, 1937, p. 424-435. Quant à la célèbre métope de Sélinonte, jadis interprétée comme représentant le mariage de Zeus et d'Héra, l'exégèse la plus récente y voit le dévoilement nuptial de Koré devant le Dionysos-Hadès infernal : Ch. PICARD, *RA.*, VIII, 1936, II, p. 32-43 ; J. TOUTAIN, *REA.*, 1940 (*Mél. Radet*), p. 345-353 (à qui l'étude de Ch. Picard a échappé).

9. HOM., *Od.*, V, 125-7 ; HES., *Théog.*, 969-971.

10. PAUS., VIII, 25, 5.

11. SERVIUS, *Comm. in Verg. Georg.*, I, 344.

12. A. KLINZ, I. Γ., p. 24-72.

mêlé si intimement aux mystères de la végétation, uni à Ariane, à Koré, à l'inconnue des Anthestéries qui s'incarne dans la Reine¹ ; il est surtout Zeus, dont toute la Grèce connaît et célèbre les amours légitimes, et les autres². Et, ici encore, à côté des grands Olympiens, se rangent, dans les listes d'époux divins, de petits dieux locaux, des héros, autrefois indépendants, aujourd'hui repoussés à un rang subalterne, et dans lesquels essaie de survivre la vieille religion des Préhellènes.

Les hiérogamies sont fêtes saisonnières, annuelles comme l'est le rythme de la végétation, la vie même de la terre. Tous les ans, mais une seule fois par an, à Knossos, à Samos, à Argos, à Éleusis, les humains célèbrent le mariage de leurs dieux. Une fois par an seulement Héra, dans la source Kanathos, recouvre sa virginité ; tous les ans, quelques jours avant l'éveil fleuri du précoce printemps attique³, Dionysos prend femme. A l'origine, les mariages humains sont, eux aussi, chose périodique, et l'on célèbre collectivement, dans les bourgades et les cités, les noces de tous ceux qui ont atteint l'âge nubile. En Troade, en pleine période classique encore, la plupart des unions se faisaient en même temps, ainsi qu'à Magnésie, à Thespies, en Élide, en Crète⁴ ; le philosophe Aristote, docile à l'usage établi, conseillera encore de faire les mariages en même temps, l'hiver finissant⁵, sans doute parce que le printemps qui approche les rendra bientôt féconds ; ainsi, avant la fin de l'hiver, Gamélion est le mois des mariages. Si l'on désirait des troupeaux féconds, l'on avait parfois recours, nous l'avons vu, à des déguisements animaux, bovins en Crète, équins en Arcadie. Fertilité de la terre, fécondité du bétail, fécondité des humains s'entre-appellent et se répondent. Même là où nous n'observons ou ne connaissons nulle

1. *Ibid.*, p. 72 sqq.

2. *Ibid.*, p. 89-111.

3. P. FOUART, *Culte de Dion. en Att.*, p. 112.

4. [ESCHIN.], *Epist.* X, 2 (Magnésie) ; PAUS., IX, 27, 6 (Thespies) ; V, 3, 2 (Élide) ; STRAB., X, IV, 20 (Crète).

5. *Polit.*, VII, 14, 7.

périodicité pour les mariages, ils sont l'occasion de rites et de croyances étranges ; avant le mariage, sommeils prénuptiaux, à Samos, à Naxos, à Phaistos ; pendant l'union, travestissement des deux sexes, réel à Argos¹, à Kos², à Sparte³, connu seulement par la légende à Phaistos⁴ ; après l'union, bain purificateur, à Nauplie, à Thelpousa⁵. Sous tant de formes, c'est le même souvenir des rites magiques de la fécondité, combinés parfois avec des rites primitifs de passage⁶.

Fait plus significatif encore, des décors ruraux, champêtres, abritent les hiérogamies. Sur une jachère trois fois retournée, νεῖω ἐνὶ τριπλόω⁷, Déméter se donne à Iasion, Κρήτης ἐν πείονι δῆμω. Dans un vallon du Pélion « où soufflent les tempêtes », Apollon s'unit à Kyrénè⁸. Poseidon conquiert Déméter dans les herbages qui bordent le Ladon⁹. Pour leurs amours secrètes, Zeus et Héra choisissent la solitude des monts, le rocher de Gargaros sur l'Ida¹⁰, le Cithéron béotien¹¹, le Dirphys ou l'Ocha eubéens¹², en Argolide le Thornax, mont des Coucous¹³.

Les arbres et les fleurs participent à la fête. Pour célébrer le mariage de Zeus et d'Héra, c'est dans un chêne du bois d'Alalcoménai, réputé pour nourrir les plus beaux fûts de toute la Béotie, que se taille le *xoanon*, souvenir de la super-

1. Fête des *Hybristika*, barbe portée la nuit par les femmes mariées : PLUT., *De mul. virt.* 4 ; coutume expliquée à tort par un αἵτιον historique. Sur ces travestissements, A. KLINZ, I. T., p. 6 ; V. MAGNIEN, *Ant. class.* V, 1936, p. 123-4.

2. PLUT., *Quæst. Gr.* 58.

3. PLUT., *V. de Lyc.* 15, 4.

4. ANTON. LIBERAL., *Métam.* 17. Légende du changement de sexe de Leukippos et culte de Létô Phytîè.

5. PAUS., VIII, 25, 6.

6. Sur les rites du passage à l'adolescence, cf. H. JEANMAIRE, *Couroi et Courètes* (1939).

7. HOM., *Od.*, V, 127 ; HÉS., *Théog.* 971.

8. PIND., *Pyth.* IX, str. 1.

9. PAUS., VIII, 25, 5.

10. *Il.*, XIV, 292-296 ; 346-353.

11. PAUS., IX, 3, 7-8 ; PLUT., *Dæd. Plat.* III ; cf. *V. d'Arist.* 11.

12. STEPH. BYZ., s. v.

13. PAUS., II, 26, 1. Des naissances miraculeuses arrivent aussi sur les monts : les Dioscures ont été mis au monde sur le Taygète (HOM., *Hymn. Diosc.*).

cherie de Zeus, quand un corbeau a désigné l'arbre qu'il faut abattre¹. Sur les monnaies de Gortyne, toute l'histoire de cette union divine² est détaillée en tableaux charmants. Héra, mince jeune fille, est assise, pensive, dans un platane dépouillé. Soudain elle dresse la tête, attentive à un bruit d'ailes, car l'époux divin approche et voici que les feuilles s'épanouissent. L'époux est arrivé, c'est un oiseau posé près d'elle et l'arbre se charge de fruits. L'aigle la couvre de ses ailes, la quitte et déjà la déesse a les formes plus amples d'une femme. C'est le miracle renouvelé, celui qu'au milieu des eaux vives et des bêtes sauvages, vit jadis l'Ida troyen, Ἰδην πολυπίδακα, μητέρα θηρῶν³ et que décrit Homère en quelques beaux vers⁴ :

Ἦ ῥα, καὶ ἀγκὰς ἔμαρπτε Κρόνου παῖς ἦν παράκοιτιν·
τοῖσι δ' ὑπὸ χθὼν δῖα φύεν νεοθηλέα ποίην,
λῶτὸν θ' ἐρσήεντα ἰδὲ κρόκον ἡδ' ὑάκινθον,
πυκνὸν καὶ μαλακόν, ὃς ἀπὸ χθόνος ὑψόσ' ἔεργεν.
Τῷ ἔνι λεξάσθην, ἐπὶ δὲ νεφέλῃν ἔσσαντο
καλήν, χρυσεῖην · στυλπναὶ δ' ἀπέπιπτον ἔερσαι.

Bien souvent, c'est au bord des eaux fécondantes que s'accomplit l'union divine. Près de Knossos, sur la berge du Thérèn, Héra s'est donnée à son maître ; elle ira se purifier dans la source Kanathos, à Nauplie, tandis qu'en semblable circonstance, Déméter choisira le Ladon. Le vieux βρέτας de l'Héra samienne ne veut pour couche nuptiale que les osiers qui bordent une rivière⁵, l'Imbrasos près duquel la déesse est née⁶ ; le *xoanon* des Daidala prendra son bain dans l'Aso-

1. PAUS., IX, 3, 4.

2. Ou celle d'hypostases préhelléniques (Europa-Velchanos ?) : A. KLINZ, I. Γ., p. 11-12. E. BABELON, *Traité des monn. gr. et rom.*, I. I., propose pour la déesse le nom de Britomartis ou Europé.

3. II., VIII, 48.

4. II., XIV, 346-352. Imitation dans PÉTRONE, *Satyr.* CXXVII, 9.

5. ATHÉNÉE, XV, 12, 672 b-c.

6. PAUS., VII, 4, 4.

pos¹. Près d'un fleuve éléen, l'union conseillée par Athéna la Mère est si douce que le fleuve méritera le nom de Βαδύ (Fαδύ). C'est au Scamandre, au Méandre, que les jeunes filles d'Asie Mineure réservent leur virginité.

Traduction de l'émotion sensuelle qu'éprouve devant l'éveil de la nature une race préhellénique² que nous devinons bien différente des Grecs; rite magique de la fécondité, tous deux souvenirs d'un temps presque oublié où l'homme sentait directement la vie profonde de la nature, cherchait à la favoriser comme à se la rendre propice, voilà ce qu'est le *ἑρὸς γάμος*, fête pour les dieux, fête pour les hommes, fête pour les bêtes, toujours fête de la nature, où s'associent la terre fertile, les monts, les arbres, et les fleuves.

Dans cette fête de la nature, que vient donc faire notre Héraklès ?

*
* *

La hiérogamie n'est pas, dans le culte d'Héraklès, chose tout à fait inconnue³. Il nous faut revenir tout d'abord au sanctuaire de Thespies, dont Pausanias a rapporté la singularité ; le culte y est assuré par une prêtresse vierge⁴ en souvenir de la seule des cinquante Thestiades qui repoussa les hommages d'Héraklès, et fut punie de ce refus. Après avoir transcrit l'*ἄλτιον* local, Pausanias, le commentant, s'étonne

1. PAUS., IX, 3, 7. La fréquence des noms Ἀσωπόδαρος, Καφισόδαρος, en Béotie atteste peut-être la pratique de bains analogues à ceux du Scamandre et du Méandre. Voir S. REINACH, *RA.*, 1924, I, p. 153-162, surtout p. 156 et 159 ; et généralement, sur les noms théophores tirés des noms de fleuves, E. SITTIG, *De Graec. nominibus theophoris*, Diss. Halle, 1911, p. 127-139.

2. Sur le caractère préhellénique du *ἑρὸς γάμος*, A. KLINZ, I. Γ., p. 7-23 ; *RE.*, col. 108-109.

3. Voir FARNELL, *Greek Hero Cult*, p. 165-166, qui ne met ces hiérogamies qu'en rapport avec le mythe du mariage du héros déifié avec Hébé, développement bien postérieur ; A. KLINZ, I. Γ., p. 82-87, qui s'attache surtout au mythe et aux épouses légendaires d'Héraklès (Iole, Déjanire, Augé, Omphale), montrant le caractère chthonien, infernal, de celles-ci.

4. PAUS., IX, 27, 6 ; cf. p. 17, n. 1. Signalé sans commentaire dans A. KLINZ, I. Γ., p. 84.

qu'Héraklès se soit montré si dur pour la fille d'un ami : « Qui plus est, tandis qu'il séjournait encore parmi les humains, châtiant toutes les démesures et surtout l'impiété, ce n'est certes pas lui qui se fût attribué un temple et une prêtresse, comme à un dieu. Pour moi, ce sanctuaire est évidemment plus ancien que l'Héraklès fils d'Amphitryon, et est consacré à celui des Dactyles Idéens qu'on appelle Héraklès, et dont je me suis aperçu que des sanctuaires existaient à Érythrées d'Ionie et à Tyr. » Ainsi, nous avons là un dieu antérieur aux Grecs, et venu de Crète ; l'usage primitif que traduit le λόγος n'est resté de leur temps dans le culte que sous une forme bien édulcorée, dernière trace de la hiérogamie.

A Thespies, l'accent est mis sur le côté pré-nuptial du ἱερὸς γάμος ; ailleurs, c'est l'aspect purement chthonien qui occupe la première place¹. Au nombre des exploits que la légende classique attribue au héros figure sa lutte contre Achélôos, *daimon* chthonien aux formes changeantes. Sophocle dans *Les Trachiniennes*, a mis un récit de l'épisode dans la bouche de Déjanire : « Lorsque j'habitais encore à Pleuron, dans la maison d'Oinée, mon père, j'eus à redouter douloureusement l'hymen, plus qu'aucune femme d'Étolie. Mon prétendant était un fleuve, l'Achélôos ; sous trois formes, il me demandait à mon père. Tantôt c'était un taureau véritable, tantôt un dragon sinueux aux changeants replis, tantôt il avait un corps viril avec une tête de bœuf et de son menton barbu jaillissaient des sources d'eau vive... Dans le temps qui suivit, à ma grande joie, vint l'illustre fils de Zeus et d'Alcmène. Il entra en lutte avec lui et me délivra². » Vainqueur d'Achélôos, Héraklès hérite de son attribut, la corne d'abondance, emblème de ses nouvelles fonctions chthoniennes. Mais le plus clair symbole de cette substitution, le gage le plus sûr

1. Sur l'Héraklès Chthonien, J. HARRISON, *Themis*, 1912, p. 364-370 ; J. BAYET, *Les Orig. de l'Herc. Romain*, p. 396-407, et 463-7 ; G. R. LEVY, *JHS.*, LIV, 1934, p. 43-45 ; A. KLINZ, *I. Γ.*, p. 82 ; *contra*, FARNELL, *Gr. Hero Cult*, p. 149 et 152-153.

2. SOPH., *Trach.* V, 6-21 (trad. MASQUERAY). Pour l'illustration de l'épisode, cf. J. HARRISON, *Themis*, p. 368, fig. 99.

de cette prise de possession, c'est qu'Héraklès lui prend aussi sa promise, Déjanire.

Dans la légende et le culte de l'Héraklès lydien¹ passe encore un reflet atténué d'un *ἱερὸς γάμος*. Vu à travers le prisme hellénique, ce n'est plus que le mariage du héros, vendu en Méonie en expiation du meurtre d'Iphitos², avec une esclave d'Iardanos³, ou la fille de celui-ci, Omphale, souveraine du pays⁴. Mais derrière les récits dédaigneux ou railleurs où apparaît un héros efféminé dont la massue s'est muée en quenouille, nous devinons tout autre chose. Si Héraklès porte la robe de safran ou de pourpre, se fait tresser la chevelure, éventer par les servantes, s'il peigne la laine aux pieds d'Omphale, tandis que la Méonienne se pare de la dépouille du lion et tient l'invincible massue « tout comme si elle était Héraklès⁵ », ce ne sont point là divertissements de harem, indignes du grand héros et où s'énervent sa vigueur ; il y faut reconnaître un de ces travestissements des deux sexes, que nous avons trouvés ailleurs parmi les rites du mariage⁶ : ainsi aux *Hybristika* d'Argos, les hommes portent les robes et les voiles de leurs femmes, celles-ci les chlamydes, les chitons de leurs maris ; dans la même ville, les femmes mariées se paraient d'une barbe⁷ ; ainsi, sur une couche de feuillage, dans son logis obscur, la jeune Lacédémonienne, la tête rasée, vêtue d'une tunique masculine, attend la visite furtive de son époux⁸. Et nous savons précisément par un autre témoi-

1. Sur l'Héraklès Lydien, O. GRUPPE, *RE.*, *Suppltd.* III, col. 974-6.

2. APOLLOD., *Bibl.* II, 6, 3.

3. HÉROD., I, 7.

4. DIOD. SIC., IV, 31, 5 ; APOLLOD., II, 6, 3.

5. PLUT., *An seni*, IV, 6 : τὸν Ἡρακλέα ἐν Ὀμφάλῃς κροκωτοφόρον ἐνδιδόντα Λυδαῖς θεραπαινίσιν ῥιπίζειν καὶ παραπλέκειν ἑαυτὸν ; LUC., *Hist. conser.*, 10 : ἐκείνην μὲν τὸν λέοντα αὐτοῦ περιβεβλημένην καὶ τὸ ξύλον ἐν τῇ χειρὶ ἔχουσαν ὡς Ἡρακλέα δῆθεν οὖσαν, αὐτὸν δὲ ἐν κροκοτῷ καὶ πορφυρίδι ἔρια ζαίνοντα καὶ παιόμενον ὑπὸ τῆς Ὀμφάλῃς τῷ σανδαλίῳ ; cf. *Dial. deor.* 13, 2.

6. Autre explication, d'après O. Gruppe, adoptée par H. SEYRIG, *RHR.*, 98, 1928, p. 91-93.

7. PLUT., *Mul. Virt.* IV (Ἀργεῖαι).

8. PLUT., *V. Lycurg.*, XV, 4.

gnage¹, que certains actes du culte d'Héraklès Lydien comportaient un tel travestissement : c'étaient apparemment ceux d'une hiérogamie.

Le culte d'Héraklès, à Kos, nous offre un fait analogue. D'après Plutarque², à Antimacheia, le prêtre prenait rituellement, avant le sacrifice, une robe et une coiffure féminines ; l'ἄϊτιον local justifiait ce déguisement par le souvenir d'un épisode du séjour d'Héraklès dans l'île, au cours duquel, dans un moment de grave danger, il avait dû son salut à un travestissement de ce genre, prêté par une Thrace. Cette mascarade paraîtrait obscure, si Plutarque n'ajoutait que les jeunes mariés du lieu se vêtaient d'une robe féminine. Plutarque a sans doute généralisé l'emploi du vêtement rituel qui n'était de mise que lorsque le prêtre, personnifiant le dieu, célébrait sa hiérogamie : nous ne savons si elle était seulement symbolique, ou, comme à Thasos, réelle³.

Il faut, pour terminer, revenir à la Béotie, pour y retrouver

1. NICOMACHOS, in JOH. LYD., *De Mens.*, IV, 49 : διὸ δὴ καὶ ἐν τοῖς τούτου μυστηρίοις τοὺς ἄρρενας γυναικείαις στολαῖς κοσμοῦσιν.

2. PLUT., *Quaest. Gr.* 58 ; FARNELL, *Gr. Hero Cull*, p. 165 ; O. GRUPPE, *l. l.*, 959 ; A. DE RIDDER, *RA.*, XXXV, 1900, I, p. 110-112. Il n'est pas indifférent, pour les rapports de ce dieu avec celui de Thasos, que la femme qui sauve la vie d'Héraklès soit une Thrace ; c'est-à-dire que les jeunes mariés, peut-être, prennent des vêtements de femmes thraces. Tout aussi intéressant est le fait qu'à Érythrées, seules les femmes thraces (interprétation différente de WILAMOWITZ, *Eurip. Herakl.*, par une confusion avec Trachis ; de FARNELL, *Gr. Hero Cull*, p. 164, par le privilège des esclaves) avaient accès au sanctuaire d'un Héraklès lui aussi sûrement préhellénique, à qui elles consacraient leur chevelure (PAUS., VII, 5, 3). Je laisse délibérément de côté le problème des origines que je reprendrai ailleurs.

3. FR. BACK, *De Graec. caerimon. in quibus hom. deor. vice jungéb.*, Berlin, 1883, p. 14 sqq., avait cru reconnaître dans le règlement du culte d'Héraklès fondé par Diomédon, la mention d'un γάμος Héraklès-Chalkiopè et d'un repas de noces (p. 19-20). W. DITTENBERGER, *SIG*², 734, n. 32, a réfuté cette manière de voir ; cf. M. P. NILSSON, *Gr. Feste*, p. 452 et déjà DIBBELT, *Quaestiones Coae mythologiae*, Diss. Greifswald, 1891, p. 61-62. Dernière édition du texte : R. HERZOG, *Heilige Gesetze von Kos, Sitzb. Ak. Berl.*, 1928, 6, p. 28, n. 10. Voir col. A, l. 19, 26, où paraissent associées les divinités féminines à une théoxénie et à un sacrifice (Héra et Hébè ?). Le γάμος mentionné dans la colonne C a une tout autre signification. A. KLINZ, *I. Γ.*, p. 83-4, qui reprend à tort l'explication de Back, ignore la réédition de Herzog.

un Héraklès dans un culte de la fertilité : « Près de la mer, à Mykalessos, il est un sanctuaire de Déméter Mykalessia ; on dit qu'il est fermé tous les soirs, ouvert tous les matins par Héraklès, et cet Héraklès est le Dactyle Idéen. On montre là le prodige que voici : aux pieds de la statue (de Déméter) l'on dépose tous les fruits que la terre produit à l'automne, et ils demeurent frais pendant toute l'année¹. » Le don de la *pan-karpia* est parlant ; il traduit, l'automne venu, la gratitude des paysans qui n'ont pas en vain imploré au printemps la déesse de la Terre. Mais ici, point de hiérogamie, tout au moins avouée, point de couple divin. Héraklès n'a qu'une fonction subalterne, celle d'un portier attentif. Qui sait pourtant si Déméter dédaigne de s'unir parfois à son serviteur² ?

A Thasos, Héraklès, divinité de la Terre, est un propriétaire foncier : il possède, outre un χωρίον assez mal connu, un jardin où poussent les noisetiers, les figuiers et les myrtes, et qu'arrose une eau courante³, jardin des Bienheureux comme celui qu'il possède à l'Æta⁴, et où des banquets rituels réunissent ses fidèles⁵. Ne serait-ce point dans ce décor champêtre que le dieu de la végétation, de la fertilité, le *daimon* chthonien, recevait tous les ans son épouse ?

D'autres indices nous conduiraient à la même conclusion sur la nature et les fonctions de l'Héraklès Thasien. Plus tard, bientôt j'espère, en même temps que l'ensemble des éléments

1. PAUS., IX, 19, 5 ; O. GRUPPE, *l. l.*, 932.

2. L'Héraklès Idéen est associé à Déméter également à Mégapolis : PAUS., VIII, 31, 3.

3. *IG.*, XII, 8, 265 (cf. Ch. PICARD, *BCH.*, XXXVI, 1912, 240-247) ; M. LAUNEY, *BCH.*, LXI, 1937, 380-409 ; Ch. PICARD, *RA.*, 1938, II, p. 245-247.

4. OINOMAS, dans EUSEB., *Praep. evang.* V, 22, 1-2.

5. *BCH.*, LXI, 1937, p. 402-403 ; Ch. PICARD, *RA.*, 1939, II, p. 65-67. M. Ch. PICARD, dans l'étude écrite en 1923 (*BCH.*, 1923, p. 241-274) soupçonnait déjà les affinités chthoniennes de l'Héraklès Thasien. La coexistence, maintenant établie, des deux cultes, divin et héroïque, permet de prendre la question de manière un peu différente. Au reste, le héros venu de Paros, comme on l'examinera ailleurs, pouvait avoir, lui aussi, des attributions chthoniennes. Je n'aborde pour cette fois que par un côté le domaine à explorer ; il est fort riche, comme on s'en convaincra en lisant par exemple, dans l'ouvrage de M. J. BAYET, *Les Origines de l'Hercule Romain* (1926), les pages 396-432 (surtout 396-407).

qui confirment ces résultats, festins du jardin sacré, offrande d'une *panspermia* ou d'une *pankarpia*, association multiforme d'Héraklès avec Dionysos, je reprendrai, dans un livre sur *Le Sanctuaire et le Culte d'Héraklès à Thasos*, la question des origines de ce dieu. Qu'il me suffise pour cette fois d'avoir montré qu'Hérodote, ni Pausanias, n'eurent tort de voir dans l'Héraklès de Thasos un dieu bien différent du héros fils d'Alcmène ; peu nous importe, pour aujourd'hui, qu'ils l'aient cru phénicien¹. La présente étude montre entre les deux homonymes une nouvelle dissemblance. L'Héraklès-héros du Prytanée ne voulait pas de femmes à ses autels : οὐδὲ γυναῖκί θέμις². Le vieux *daimon* de la Terre, comme tous ses congénères, savait fournir la preuve, au moins une fois l'an, au renouveau, qu'il n'était pas si misogyne.

Marcel LAUNEY.

Mars 1941.

Addendum à la page 23. — Les documents épigraphiques établissant que le nom de l'athlète était Théogène reçoivent une précieuse confirmation d'une découverte récente, signalée ici par M. Ch. Picard, dans une note (*RA.*, 1941, I, p. 101) parue après la rédaction de l'article que l'on vient de lire. Un tronc cylindrique, trouvé en 1939 à l'Agora thasienne, porte deux inscriptions relatives à l'offrande (ἀπαρχή) à présenter à Théogène. J'accueille avec satisfaction cette garantie supplémentaire en faveur de la forme Θεογένης, si importante pour ma démonstration.

[Signalons, d'autre part, à propos des aventures de la statue de Théogène jetée à la mer et ramenée dans un filet de pêcheur, le curieux bas-relief d'Ostie, *Bullett. commiss. Governatorato di Roma*, 67, 1939, p. 37 sqq., pl. I : le rapprochement a été fait par G. Becatti, *ibid.*, p. 51-52].

1. HÉROD. II, 44, 5 ; PAUS. V, 25, 12.

2. Rituel publié par Ch. PICARD, *BCH.*, XLVII, 1923, p. 241-274, l. 3-4.

DEUX SÉPULTURES

DU DÉBUT DE L'ÂGE DU FER EN CHAMPAGNE

Sur le territoire d'Écury-le-Repos (Marne), à 1.200 m. au Sud du village, prend naissance le ruisseau dit de « l'Étang ». Près des sources nombreuses qui l'alimentent, dans un rayon de 500 m., nous explorons depuis longtemps des foyers ou fonds de cabane groupés en grand nombre à travers cette contrée plutôt aride du terroir, et qui appartiennent au Néolithique, au Bronze, au Hallstatt, et à La Tène II.

En mars 1940, au cours d'une permission agricole, sur une légère éminence, à proximité des sources du ruisseau, lieudit le « Haut de la Grève », parcelle 758 de la section B du plan cadastral, nous avons rencontré, pour la première fois, des sépultures (fig. 1).

Disons tout de suite, sans que l'on puisse être affirmatif, qu'un sondage rapide laisse croire que ces tombes seraient isolées. Cependant, dès que possible, nous continuerons nos recherches avec l'espoir que d'autres découvertes apporteront de nouvelles données sur une question tout particulièrement importante pour la Protohistoire dans la Marne.

Un labour très profond laissait apparentes deux belles taches de terre noire comme celles qui marquent les fonds des sépultures marniennes. Après un repérage sommaire, nous explorâmes deux inhumations et une troisième fosse indéterminée. Nous les désignons sur le plan comme suit : fosse ABC — fosse D — fosse E (cf. fig. 1).

Fosse ABC — Cette fosse est ainsi désignée parce qu'elle renfermait trois inhumations (cf. croquis au 1/25, fig. 2).

Après avoir enlevé la terre végétale sur une épaisseur de 0 m. 20 environ et dégagé les parois de sable crayeux, nous découvrîmes la tombe remplie de belle terre noire. Orientée

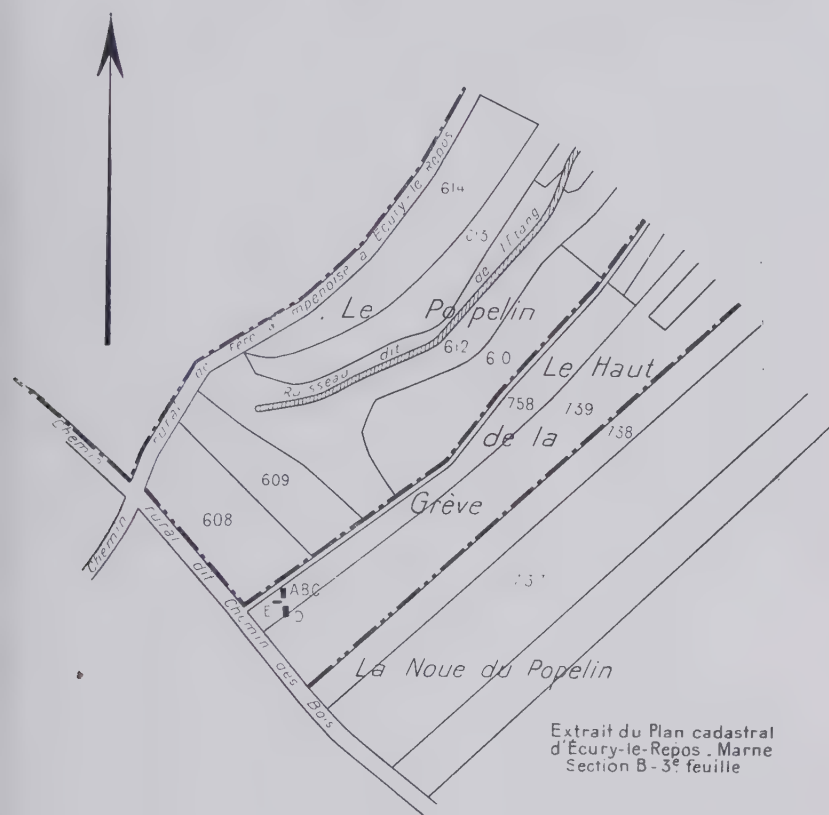


Fig. 1. — Croquis de situation ; en A-E, les tombes explorées.

Nord-Sud, elle mesurait 3 m. 70 de longueur avec une largeur de 1 m. 40 au Nord et de 1 m. 70 au Sud. Les coins étaient bien arrondis.

Puis, dès les premiers fers de bêche, apparurent les ossements du squelette A, les pieds dirigés vers le Nord-Est. Le crâne et la partie supérieure du tronc manquaient, entraînés

probablement par les labours. C'étaient les restes d'un adulte de taille moyenne.

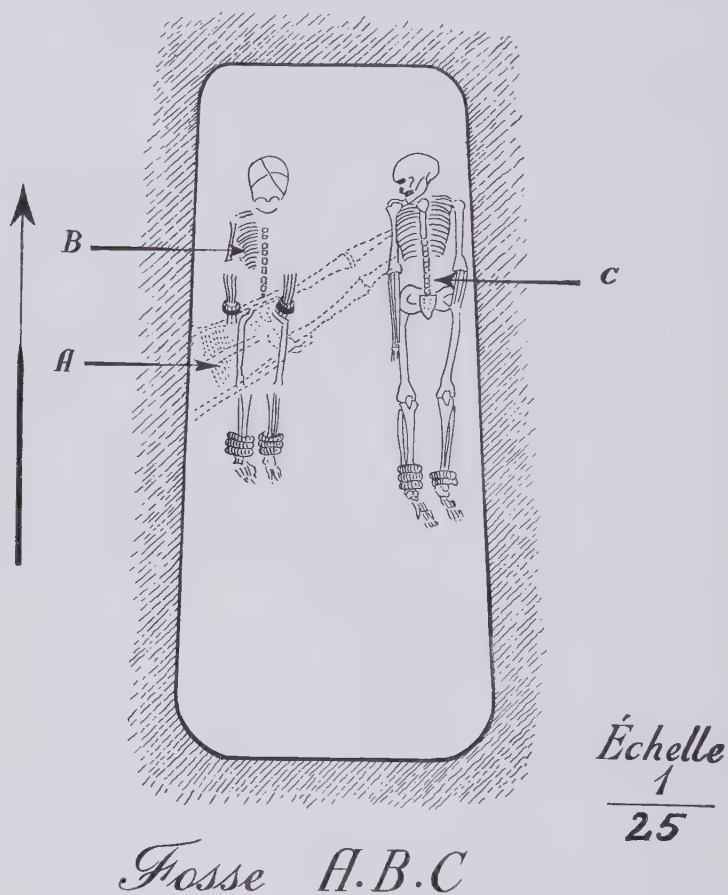


Fig. 2. — Écury-le-Repos : une des sépultures.

Aucun mobilier ne fut retrouvé.

Le squelette B était celui d'un jeune sujet (16 à 18 ans), de petite taille : apophyses non soudées ; os mal conservés, inutilisables pour une étude. Déposé à droite de la fosse, sur

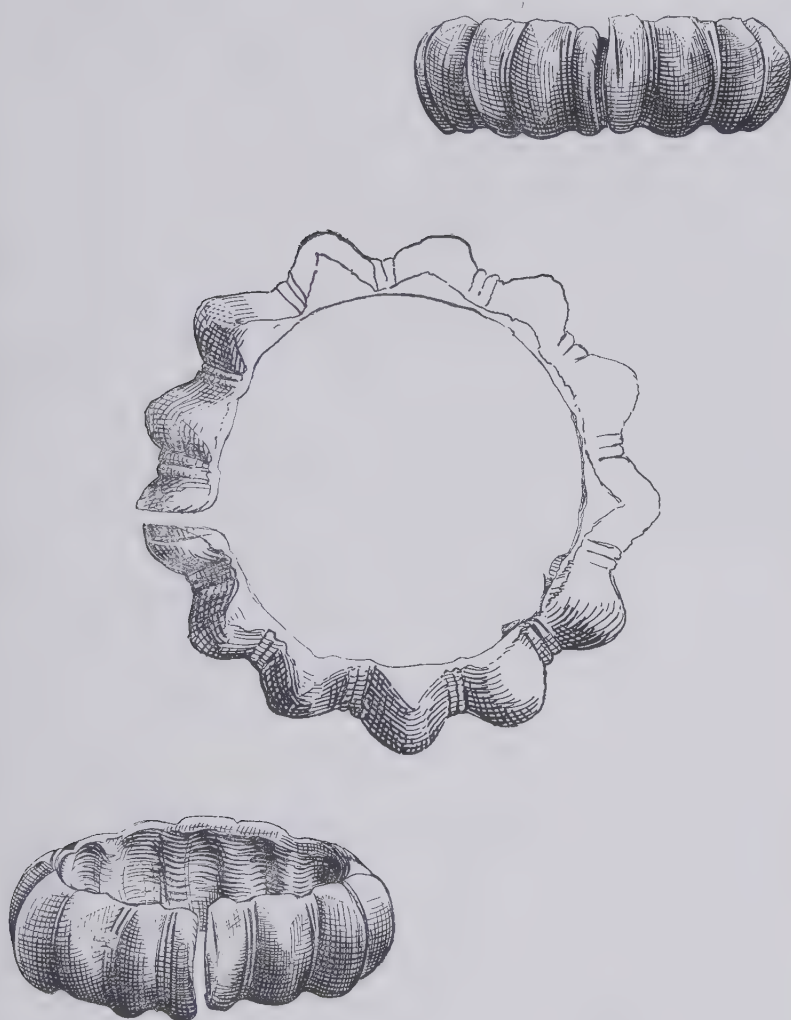


Fig. 3. — Écurey-le-Repos : bracelet en bronze.

le fond, à 0 m. 80 de profondeur, les pieds dirigés vers le Sud, il était en juxtaposition avec le squelette C.

Partant de la tête, nous retrouvons des traces de bronze sur les pariétaux et sur les vertèbres cervicales. Les animaux fouisseurs avaient dû disperser le mobilier : fibules, boucles d'oreilles (?) et les ossements (humérus gauche, vertèbres, côtes). Nous n'avons retrouvé que quelques parcelles d'une très mince feuille de bronze.

Aux avant-bras, vers chaque poignet étaient deux bracelets : l'un en bronze (fig. 3), circulaire, hémicylindrique, creux, orné de treize bossages ou oves séparés par un double petit bourrelet, d'un diamètre extérieur de 0 m. 07 et haut de 0 m. 025 ; l'autre en fer (fig. 4) également orné de bossages, mais ovale, plein et plus ouvert que le premier, avec une hauteur moyenne de 0 m. 02 et des diamètres de 0 m. 06 et 0 m. 07. Le diamètre intérieur, ou ouverture utile, de ces bracelets n'était que de 0 m. 05. Pour chaque type, ces bracelets sont absolument identiques.

Aux pieds, à chaque cheville étaient trois anneaux de bronze (fig. 5) de même technique que les précédents, ornés eux aussi de douze oves également délimités par un léger bourrelet. Ces six anneaux semblent sortis du même moule.

Le squelette C était celui d'un adulte de 25 ans environ, de taille moyenne (le crâne et les os longs ont été conservés aux fins d'étude).

Le mort avait été déposé avec soin au fond de la tombe, à gauche, les pieds également au Sud. Les animaux fouisseurs avaient là aussi laissé leurs traces. Sous le crâne, nous avons retrouvé une très petite perle de verre blanc et sur les vertèbres cervicales et les clavicules une grande quantité de petites perles de bronze, très fragiles et dont quelques-unes seulement ont pu être conservées.

Les chevilles étaient ornées, au pied droit de trois anneaux de bronze et de deux au pied gauche, anneaux toujours du même modèle (fig. 6) avec 17 oves, d'un diamètre extérieur de 0 m. 105 et d'une hauteur de 0 m. 035. Le diamètre intérieur ne dépasse pas 0 m. 072, l'épaisseur de la lame

de bronze est de 0 m. 003, un peu plus forte que dans les types précédents.

Tous ces anneaux de bronze avaient été fondus *fermés*, mais une forte rainure réservée lors de la fonte sur un des



Fig. 4. — Écury-le-Repos : bracelet en fer.

oves devait faciliter l'ouverture de l'anneau par brisure ou par limure. Sur l'un d'eux, la rainure, peut-être insuffisamment profonde, a résisté et l'ouverture a été pratiquée entre deux oves voisins.

Les squelettes B et C étaient recouverts de terre noire contenant divers tessons de poterie, dont quelques-uns

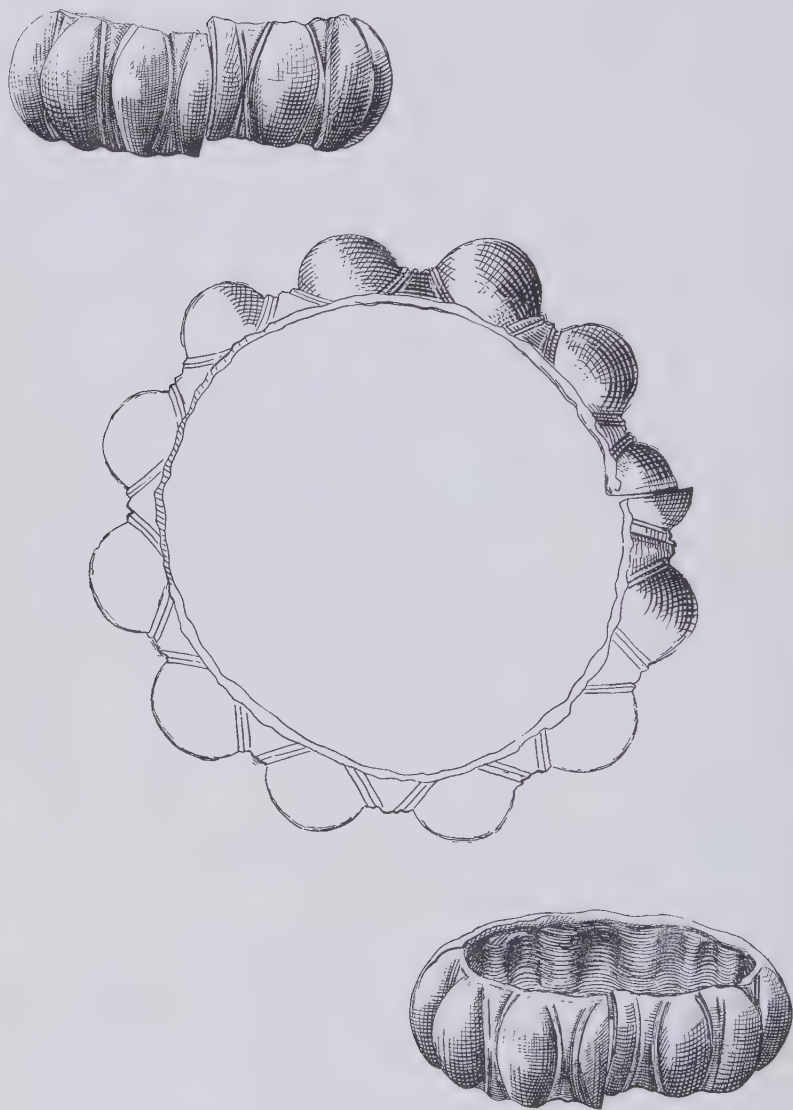


Fig. 5. — Écurey-le-Repos : anneau de cheville.

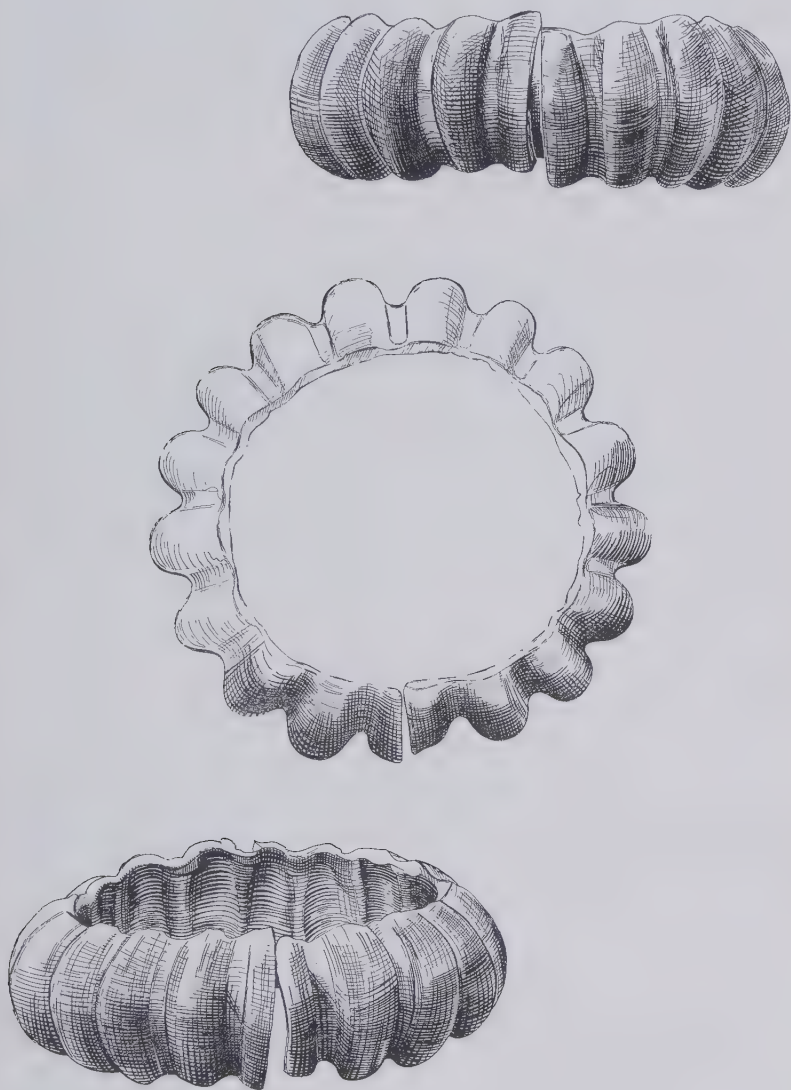


Fig. 6. — Écurey-le-Repos : anneau de cheville.

sont graphilés. Cette céramique est identique à celle qui nous a été si abondamment livrée par de nombreux fonds de cabane explorés dans cette même région ; et ces sépultures sont bien les tombes des habitants de ces fonds de cabane.

Fosse D. — Du même type que la précédente, cette fosse avait une longueur de 3 m. 50, avec une largeur de 0 m. 95 au Nord et de 1 m. 20 au Sud. A 0 m. 85 de profondeur gisait le squelette d'un adulte assez jeune, de taille moyenne. Les ossements très désagrégés ne purent être conservés. Aucun mobilier n'accompagnait ce mort, qui pourtant avait été inhumé avec autant de soins que les précédents.

Fosse E. — Cette fosse, orientée Est-Ouest, de forme ovale, longue de 2 m. 50, large de 0 m. 60 et profonde de 0 m. 50, était remplie de terre noire, mais n'offrait pas l'apparence d'une sépulture. Elle ne renfermait, sans aucun tesson de poterie, que des craies brûlées.

*
* *

L'intérêt de cette découverte réside dans le fait que, sauf erreur, c'est la première trouvaille signalée, pour la Marne, de sépultures appartenant nettement aux premières phases de la civilisation hallstattienne ; et la présence de bracelets de fer associés à des bracelets de bronze pourrait *peut-être* permettre de l'attribuer au Hallstatt I¹.

Il semble bien y avoir dans cette forme godronnée une survivance de la technique du Bronze. Celui-ci a fourni nombre de bracelets ornés de côtes saillantes « annonçant déjà », écrit Déchelette, le « bracelet à bosselage de l'Âge du Fer ». Aussi, sommes-nous portés à rapprocher du Hallstatt I, sinon à l'y incorporer, ce type de bijoux.

Comme points de comparaison, nous pouvons rapprocher ces anneaux de ceux de Chamesson (Côte-d'Or), Attencourt (Haute-Marne), Droupt-Saint-Basle (Aube), Neu-Ulm

1. DÉCHELETTE, *Manuel*, III, p. 320, reconnaît qu'il « serait prématuré de tenter un classement chronologique de ces parures ».

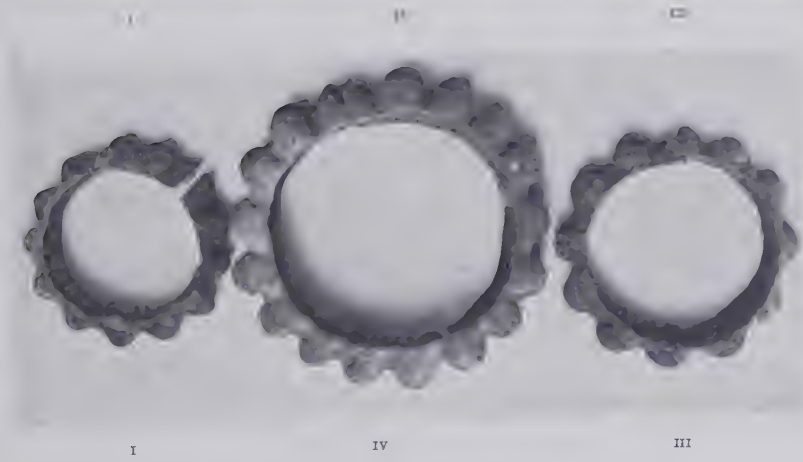


Fig. 7. — Découverte d'Écurey-le-Repos, types de bracelets de bronze.

(Souabe), et de celui signalé par Chantre dans la vallée de Barcelonnette.

La trouvaille d'Écurey-le-Repos (fig. 7) est importante, car elle permet de combler encore une lacune dans la série des civilisations qui se sont succédé à travers la région occupée aujourd'hui par le département de la Marne : où, entre le Bronze mieux représenté qu'on ne le soupçonnait naguère, et le Hallstatt IIb des Jogasses, il paraissait y avoir un hiatus trop facilement admis par les préhistoriens.

Nous espérons que d'autres découvertes nous aideront à mieux resserrer les mailles de la chaîne reliant le Néolithique des Grottes du Petit-Morin aux civilisations barbares que nous révèlent de nombreuses nécropoles.

A. BRISSON.

PROPOS ARCHÉOLOGIQUES

SUR DE PRÉTENDUS « COQS SASSANIDES »

Νῆ τοὺς θεοὺς, ἐγὼ γοῦν
ἤδη ποτ' ἐν μακρῷ χρόνῳ νυκτὸς διηγρύπνησα
τὸν ξουθὸν ἱππαλεκτρύονα, ζητῶν τις ἐστὶν ὄρνις.

ARISTOPHANE,
Les Grenouilles, 930-932.

A la courte note critique publiée ici-même (*Rev. archéol.*, 1938, II, p. 257-260), surtout pour mettre en garde contre certaines conclusions *religieuses*, jugées abusives, d'une étude présentée par M. R. Pfister sous le titre péremptoire, mais assurément hypothétique de « *Coqs sassanides* » (*Rev. des Arts asiatiques*¹, XII, 1938, p. 40-47, pl. XXV-XXVIII), l'auteur a cru devoir répliquer en grand format et non sans humeur (*RAA.*, XIII, 1939, p. 28-35).

Ce n'est pas seulement parce que M. R. Pfister m'accuse de ne l'avoir pas « très bien compris » — ce qui, veut-il bien ajouter lui-même, serait « excusable » — et aussi, dit-il, de n'avoir pu, ensuite, « m'empêcher de le critiquer tout de même »², qu'il me sera permis de me disculper, et de me faire un peu grâce sur de tels arrêts. J'aurais volontiers laissé sans réponse tout ce qui m'était reproché, car on verra assez, ci-après, comment M. R. Pfister lit, regarde et raisonne.

Mais le débat qui se trouve — bon gré mal gré — rouvert peut permettre, à mon sens, de préciser utilement plusieurs

1. Citée ci-après : *RAA.*, 1938 (1^{er} article), 1939 (2^e article).

2. *RAA.*, 1939, p. 33. — Les pages 33-35, du même article, à la suite, concernent une étude de Mlle M.-Th. SCHMITTER, *Rev. archéol.*, 1939, I, p. 73 sqq. — L'auteur me signale qu'elle répondra, le moment venu.

questions ; voire de recommander ici, si l'on ose, certaines règles de méthode archéologique, dans l'étude des documents d'art, textiles ou autres. J'ai pensé ainsi que nos lecteurs de la *Revue archéologique*¹ trouveraient quelque intérêt à cette reprise de la question.

Dans ma petite note, j'avais voulu signaler, sans aller au delà, que les six beaux fragments d'étoffes trouvés en *Égypte*, dont M. R. Pfister s'était occupé en les publiant hardiment sous le titre « *Coqs sassanides* », n'autorisaient guère, par eux-mêmes des conclusions ambitieuses et formelles sur le rôle sacré du coq en *Perse* : conclusions auxquelles M. R. Pfister conviait autoritairement. Les raisons que je donnais de ma défiance étaient : 1^o que les prétendus *coqs* (deux, les principaux, sans têtes ni pattes ; ceux de la pl. XXVII *b* avec pattes de palmipèdes !) paraissaient visiblement des canards ; 2^o que la provenance attestée des tissus (Égypte) pouvait rendre hésitant devant l'étiquette « sassanide », attribuée sans nulle réserve (au moins dans le titre)² au motif de tels palmipèdes. « Ne faisons pas éclore », ajoutais-je en conclusion, « dans l'œuf d'un canard d'Égypte, une religion du coq iranien ». Revoyons donc tour à tour la question d'identification et celle d'attribution.

*
* *

D'abord, le premier point, pour lequel je me permets de rappeler sommairement ma position, dans la critique succincte qui a si fort courroucé M. R. Pfister. — Sur les six fragments d'étoffes trouvés en Égypte, pièces de choix que M. R. Pfister possède, et a publiées, mais peut-être sans les avoir tout à fait regardées d'assez près, comme on va voir — figurent des oiseaux qui ont été, dans *RAA.*, XII, 1938, *l. l.*, baptisés

1. M. R. Pfister a coutume de les traiter, ainsi que nos auteurs, avec un dédain souverainement apitoyé, cf. p. ex., *RAA.*, 1939, p. 35 ; ou *Textiles Palmyre* III. *passim*, et ci-dessus, p. 61, n. 2. Peut-être verra-t-on bientôt s'il avait droit, ici ou là, à tant de superbe.

2. Cf. ci-après, pour le texte, p. 63, n. 1.

« coqs sassanides » : sur le mot *coq*, il y a, dans le texte, quelques réserves d'identification, qui n'avaient point du moins influencé le titre de la publication¹. — Alarmé de voir tirer tant de conclusions, même et surtout d'histoire religieuse, de la présence douteuse de ces oiseaux, j'avais signalé d'abord qu'ils paraissaient bien peu identifiés : la tête manquait, et ni les pattes ni les plumes de la queue *relevées d'arrière en avant* ne paraissaient, à première vue, celles de l'« oiseau-perse », traditionnelles. Les dessins dits reconstitutifs du dossier Pfister 1938, p. 41, fig. 2 ; p. 44, fig. 4, m'avaient donc paru inexacts. — En le notant, j'ajoutais qu'au Taq-i-Bostân, sur le vêtement de cornacs indiens conducteurs d'éléphants en chasse, on voyait surtout les mêmes oiseaux : visiblement *des canards* (fig. 1). Je relevais que le coq nimbé du Trésor de *Sancta Sanctorum* était tout à fait différent. Enfin, pour m'en tenir ici à la question d'identification, la première que je veuille ici reprendre, je mettais les lecteurs de M. R. Pfister encore en garde, en passant, contre l'interprétation donnée pour une frise de l'église pré-romane de Burgos (p. 260, n. 1). Contrairement à ce qu'avait pensé M. R. Pfister, cette frise — sur laquelle il préfère maintenant se taire plus judicieusement — n'est pas, certes, tout en faveur des prétendus coqs « sassanides » ; car elle n'est guère « sassanide », au jugement des plus compétents ; aussi bien, on y voit côte à côte des coqs *et des canards*, ceux-ci assez comparables aux représentations des étoffes d'Égypte de la Collection Pfister, principalement en cause.

M. R. Pfister étant parti en guerre contre ma critique, qui eût pu lui être salutaire, j'examinerai maintenant les procédés et la valeur de sa réponse, sur la question matérielle : coqs ou canards. J'utiliserai cette fois, comme pièces à convic-

1. M. R. Pfister, qui doit avoir eu des remords, triomphe en 1939 d'avoir fait ces utiles réserves, et il me reproche implicitement de les avoir méconnues. Ce n'est pas vrai ; je les lui portais en compte, formellement et équitablement, dans ma note, p. 258, qui, par son ton, ne justifiait guère l'aigreur de la prétendue réponse. Cf. l. 14 : « Lui-même a des doutes, *qui lui seront comptés*. »



Fig. 1. — Un vêtement de cornac de la Grande Chasse (Taq-i-Bostân)
décor non reproduit par M. R. Pfister (il ne représente visiblement que des
canards).

lion, dessins et figures, laissant le lecteur à même de juger de visu. Liquidons la question de la documentation fournie par les oiseaux du Taq-i-Bostân, tout d'abord allégués¹ par M. R. Pfister comme pièces à conviction (ici, fig. 1-5).

J'avais dit uniquement qu'il existait *certain*s canards — et non des coqs — sur les vêtements des cornacs de la Grande Chasse du Taq-i-Bostân, mise en cause dans la RAA., 1938. Je reproduis aussi les deux seuls dessins donnés par M. R. Pfister, non seulement pour en signaler, ce qui est d'ailleurs accessible — par rapport aux vrais documents présentés en face — les insuffisances et les négligences, mais surtout pour permettre

1. Mais d'ailleurs bien partiellement, comme on voit ! Si on se reporte à O. von FALKE, *Kunstgesch. d. Seidenweberei*, 1913, I, p. 78, on note qu'il y avait à citer trois exemples de vêtements décorés avec des volatiles : pl. nos 92, 93, 94. Le n° 92, (ici, fig. 1), non utilisé par M. R. Pfister, n'offre, bien entendu, que des canards. — Comme il évoquait une chasse au marais, le décorateur du Taq-i-Bostân a choisi des palmipèdes, plaisamment, pour décorer les étoffes des vêtements des cornacs. M. R. Pfister qui pense sans doute écrire, à l'ordinaire, pour des lecteurs beaucoup mieux informés que ceux de la *Revue archéologique*, n'a pas daigné expliquer, en passant, de quoi il s'agissait sur la Grande Chasse de la Grotte du Taq-i-Bostân (F. SARRE et E. HERZFELD, *Iranische Felsreliefs*, 1910, pl. 38-39 ; E. HERZFELD, *Am Tor von Asien*, pl. 45-48, notamment). Il n'eût pas été inutile, je crois, de faire remarquer en ce débat, que si la Chasse est « sassanide », par le lieu de la découverte, elle met en cause bien des éléments exotiques, et ceux-mêmes du décor utilisé par M. R. Pfister. Un puissant roi iranien étant montré dans la poursuite des sangliers — non vers 620 apr. J.-C., devrait-on croire avec M. Kurt ERDMANN (*Ars islamica*, 1937, p. 79 sqq.) contre E. HERZFELD et d'autres, mais dans le troisième quart du v^e siècle déjà, au temps du roi Peroz (cf. aussi *Bericht 6^{en} Kongress Berlin*, 1940, p. 249-251) — on voit là, en un immense tableau influencé par tout l'art « triomphal » antique — de l'Égypte à l'Occident romain — et par les chasses hellénistiques (voir le sanglier débûsqué d'un marais à roseaux, sur la mosaïque de la Chasse et de la Mégalo-*psychia* à Yakto (*Antioch on the Orontes. Excav.*, 1932, p. 125, fig. 9), des scènes de vénerie qui se passent dans un marais. Les éléphants de chasse y sont sur divers registres superposés, aux côtés. Pour le costume des cornacs d'éléphants, on admettra assez légitimement qu'il ait pu n'être pas spécialement iranien, ici ; il est seul d'ailleurs de son type, et il eût été attendu qu'il fût plutôt indien, comme les éléphants chasseurs. Le décor se compose de files de canards, en général. Or chacun peut vérifier que ces files ne sont pas rares non plus, dans les régions plus à l'Orient et jusqu'à l'Inde (cf. p. ex. Gisbert COMBAZ, *L'Inde et l'Orient classique*, 1937, pl. 143-144). M. R. Pfister me permettra-t-il de rappeler, d'autre part, qu'il y avait eu aussi, à l'occasion, des files de canards à l'Occident sur des vêtements grecs et byzantins ? On reviendra plus loin là-dessus, en discutant l'hypothèse « sassanide ».

de juger la manière dont M. R. Pfister prétend me taxer moi-même d'inexactitude :

Voici, en effet, ce qu'il écrit : « Or¹, sur les vêtements du cornac représenté à droite (c'est ici le détail de la fig. 2, cf. 3), il y a manifestement deux espèces très différentes : en haut, ce sont des canards sans queue apparente, la pointe de l'aile relevée en crochet ; en bas sur le pantalon, ce sont des oiseaux à grande queue relevée en avant, comme les nôtres. » — Mais quels peuvent bien être, dira-t-on, ces oiseaux « comme les nôtres », représentés fort près du naturel ? Des coqs ?

Que le lecteur bienveillant veuille bien prendre la peine de juger lui-même d'après les documents. Sur les figures 2-3, ici (RAA., 1938, fig. 1 à dr.), voudra-t-on dire qu'il y ait autre chose que *canards et canards*, avec plumes de queue plus ou moins développées, mais toutes ramenées en avant ? *Le bec et les pattes sont-ils, oui ou non, partout, de palmipèdes*² ? Dans les médaillons mêmes que le dessinateur du dossier de RAA. 1938, a oublié de remplir en haut — M. R. Pfister s'en est-il même aperçu, et de quel droit, pourrait-on dire, raisonne-t-il à nouveau sur son document resté incomplet ? — il n'y a, manifestement, encore que *canards* (fig. 2). Cela seul importait, et ce n'est pas de mon côté qu'est l'erreur, quand M. Pfister continue à vouloir parler de coqs.

Au contraire, M. R. Pfister, qui ne dit rien dans sa réplique 1939, de son dessin de gauche (ici, fig. 4-5), m'autorisera peut-être à lui faire remarquer, à mon tour, que c'est là seulement qu'il y a autre chose, en haut, que des canards : un seul oiseau, le plus en bas sur le pantalon bouffant du cornac, est palmipède. Plus haut, pour les autres, comme on voit, on eût pu peut-être

1. Cette particule semblerait annoncer ici la conclusion d'une démonstration serrée, qu'on cherche en vain dans le texte antérieur.

2. Aucune observation sur ces « détails » chez M. Pfister ! — Pour ce qu'il aime appeler des détails, cf. ci-après, p. 71, n. 1. Notons que M. R. Pfister parle de canards *sans queue apparente*, là où la queue est parfois bien *visible*, et distincte de l'aile. Il eût fallu faire remarquer, en tout cas, que le « crochet » est partout tourné en avant.

parler, ~~par~~ ex., de huppés¹. Cela n'ajouterait rien au débat : car, en tout cas, ni à gauche, ni à droite, ni en bas, ni en haut, *nul coq* ! Sinon, renonçons à jamais à l'usage honnête de nos yeux. — M. R. Pfister, dont le tempérament est autoritaire dans les questions de tissus, a-t-il cru qu'on ne ferait pas la vérification sur pièces ? Lorsqu'il parle, pour l'autre décor du Taq-i-Bostân, « d'oiseaux à grande queue relevée en avant » en ajoutant innocemment « *comme les nôtres* », il oublie sans doute qu'il postule cela même qui est en cause, car les oiseaux à queue relevée en avant « *comme les siens* » ne sont précisément pas, *de visu*, des gallinacés. Je ne vois là ni rigueur scientifique, ni clarté acceptable. Pourquoi écrire², à la fin : « Nous avons vu au Taq-i-Bostân [et à Samarra] des coqs placés à côté des canards » ? Il n'y a pas le moindre coq au Taq-i-Bostân.

La suite du raisonnement est plus étrange encore, mais plus instructive³ :

« Herzfeld (*Am Tor von Asien*, 1920, pl. LXIII et p. 126), dit M. Pfister, les appelle [ces oiseaux] coqs, en faisant remarquer qu'ils sont sans crête, mais que la queue est bien celle d'un coq. — Cet auteur arrive donc à une conclusion diamétralement opposée à celle de M. Ch. Picard. » — Et voilà ! Le docile lecteur devra conclure, pour aider M. R. Pfister dans l'embarras, que je dois avoir eu bien tort de penser, avec le commun des villes et des campagnes, que les vrais coqs ont crêtes et ergots, et n'ont pas à la queue de plumes rebroussées d'arrière en avant. — Mais les erreurs d'Herzfeld ne transforment pas celles de M. Pfister en vérités. — J'en suis fâché : quand un auteur qui a droit à tout mon respect — c'est de

1. Plutôt que de faisans ou perroquets : cf. le décor du vase d'argent du Trésor de l'Oxus, au Brit. Museum, reproduit par E. HERZFELD, *Die Malereien von Samarra*, p. 27, fig. 12. Mais je ne crois pas qu'on puisse tant préciser sur ce point. L'oiseau à *petite* aigrette dentelée, qui n'est certainement pas un coq, rappelle surtout d'assez près un oiseau à *double* aigrette analogue qu'on utilisait comme hiéroglyphe déjà en Égypte, et que Gardiner, p. ex. dans sa *Grammaire*, a signalé là comme « indéterminé ».

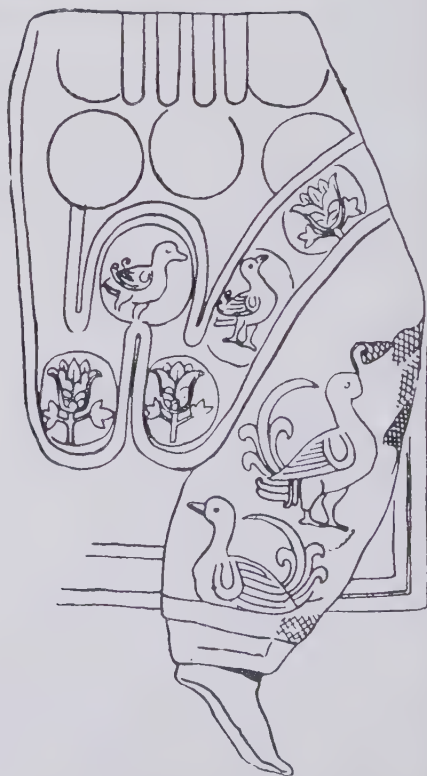
2. *RAA.*, 1939, p. 32.

3. *Ibid.*, p. 28.



2

Fig. 2-3. — Taq-i-Bostân : un décor de vêtement de cornac, reproduit *en bas* (incomplet) par M. R. Pfister (*RAA.*, 1938, p. 40, fig. 1 à dr.). Les deux oiseaux d'en bas seraient, d'après M. R. Pfister, des « coqs ». — *En haut*, le dessin d'O. v. Falke. E. Herzfeld, etc.



3



Fig. 4-5. — Taq-i-Bostân. Autre décor (reproduit *en bas* par M. R. Pfister, *RAA.*, 1938, p. 40, fig. 1 à g.). — *En haut*, le dessin de O. v. Falke, E. Herzfeld, etc.

M. E. Herzfeld que je parle — s'est égaré, faut-il donc lui emboîter toujours le pas ? C'est ce que M. R. Pfister avait préféré faire pour son compte ; et il a trouvé sans doute très décevant que je ne l'imites pas. — Mais faut-il donc lui redire que l'argument d'autorité dont il m'accable n'est jamais bon, et qu'il devient détestable, quand l'autorité invoquée est manifestement dans l'erreur ? C'est sur de tels consentements qu'une méthode critique peut être jugée, en histoire des textiles comme ailleurs. Aussi bien, M. R. Pfister ne cite pas plus exactement E. Herzfeld qu'il ne m'a cité moi-même, on le verra. Voici les passages invoqués, dont on jugera : P. 126 : « 7. Enten und Hühner (?), in wechselnder Reihung nach rechts schreitend, Tfl. LXIII, vom Rock der Mahauts der zweiten Reihe treibender Elefanten. Die Vogelgattung ist bei der Kleinheit und Stilisierung der Bildchen nicht ganz deutlich. ... 8 : Hähne in einfachen Reihen mit wechselndem Richtungssinn. Tfl. LXIII u. r. Hosen der Mahauts der dritten Reihe treibender Elefanten. Die Hähne haben weder Kamm noch Bart, aber einen Hahnenschwanz. Ihre Gattung bleibt unbestimmt ; vielleicht dachte man an Fasanen. »

On voit, en comparant le texte allemand, combien la transcription de R. Pfister en force et dénature le caractère réservé. M. E. Herzfeld a parlé de *canards*, de *gallinacés* et de *coqs*, c'est vrai, mais en ajoutant aussitôt, pour les « coqs » (?), que leur espèce lui paraissait « rester indistincte », et qu'on pourrait penser aussi à des *faisans*. S'il s'est trompé sur les pseudo-coqs, ce n'était pas à fond, ni autoritairement ! Voilà donc la conclusion « diamétralement opposée » dont M. R. Pfister tient à se prévaloir contre moi.

J'avoue que je n'en suis guère troublé. C'est que j'ai gardé pour clore ici la discussion un argument que le lecteur trouvera peut-être de quelque poids. — Dans la Chasse du Taqi-Bostân, le prétendu *coq* — je veux dire l'oiseau principal des figures 1-5 — ne figurait pas seulement sur les vêtements des cornacs. Il est posé, identique, sur l'eau du marais, parmi les poissons et à côté d'un plongeur qui fait la pêche sous-marine.

Où voir ce « détail » ? Chez M. E. Herzfeld lui-même, *Die Malereien von Samarra*, 1927, p. 35, fig. 18. J'attendrai donc dorénavant que M. R. Pfister m'ait fait connaître des *cogs* qui vont sur l'eau (fig. 6), comme ceux-ci (?).



Fig. 6. — Détail de la Chasse du Taq-i-Bostân (pêche au marais).

On aurait pu, en acceptant ma critique vénielle, faire l'économie de tout débat. Mais une fois lancé, hélas ! voici ce que nous suggère encore, à la suite¹, M. R. Pfister : « Nous allons rencontrer plusieurs autres exemples dans le même

1. *RAA.*, 1939, p. 28-29. M. R. Pfister, qui ne semble plus très rassuré sur ses premières affirmations, ajoute en note : « On peut évidemment discuter à perte de vue sur tel ou tel détail des oiseaux représentés. On a dû, comme le dit LAUER (*Mon. Piot*, 1906, p. 116), choisir un type et l'enrichir ensuite d'éléments pris de divers côtés. » D'accord, si l'on veut bien que le type *canard* ait été choisi, comme il paraît assez : mais le recours au point de vue de M. Lauer, en cette occasion, n'est-il pas hors de propos, et débile ?

sens, *tel le coq de Saint-Josse* ; lorsqu'il y a hésitation, c'est entre coq et faisan, et jamais entre coq et canard, dont la tenue est très différente. »

Recueillons la leçon d'ornithologie au vol. Mais ai-je donc confondu moi-même coq, canard ou faisan ? Ne déplaçons pas trop les rôles ! N'est-il pas instructif de saisir, en un cas précis, comment opère M. R. Pfister mué en professeur d'histoire naturelle, pour faire valoir sa méthode infaillible de distinction des volatiles ? Il a, lui-même, versé au débat, quoiqu'il n'y en eût nul besoin, l'oiseau d'un plat d'argent dit sassanide, n° 90 du Musée de l'Ermitage (Smirnof, pl. 56), dont il donne une reproduction (*RAA.*, 1939, fig. 2 à la p. 29) : reproduction d'ailleurs assez insuffisante, de son point de vue même, car il aurait dû tenir à faire apparaître autour de l'oiseau la bordure décorée de cœurs, et les rinceaux du pourtour, quelques-uns décorés des fameux fleurons dits « sassanides ». Ce qui est amusant, c'est la légende donnée dans l'article 1939 de M. R. Pfister : « *coq ou faisan*, d'après un plat d'argent, etc. ». Où M. R. Pfister a-t-il pu voir, étiqueté sous le nom de coq, mais à tort, le faisan si reconnaissable du médaillon (il y en a deux autres, plus petits, dans les rinceaux circulaires, au fond du plat), oiseau qu'il place lui-même sous nos yeux ? Toujours dans E. Herzfeld (*Am Tor von Asien*, p. 132), dont les erreurs lui sont décidément chères et fatales. Ni Orbeli et J. Trever, en 1935 ; ni Smirnof, pl. LVI, n° 90 ; ni A. Strelkov et M. Diakonov, *Bullet.*, 1936, I, p. 23 (à dr.), n'ont jamais bronché à ce sujet. Tous parlent d'un *faisan*, justement, car les longues plumes relevées en avant, de la queue, n'ont pris leur aspect que par suite de la nécessité d'inscrire la figure dans un médaillon. Tout l'*habitus* de l'oiseau, à cela près, reste caractéristique. — Pourquoi M. R. Pfister ne daigne-t-il pas répéter en cette occasion, comme lorsqu'il s'agissait de mes prétendues erreurs : « M. Herzfeld « arrive à une conclusion *diamétralement opposée* », en énumérant les multiples opposants ? N'avait-il donc eu que moi à accabler sous le fameux argument d'autorité ?

Pour le coq de Saint-Josse encore, il faut regarder l'image,

les images, car le dessin du tissu de Saint-Josse, exécuté pour M. R. Pfister dans le dossier de la *RAA.*, n'est guère fidèle :



Fig. 7-8. — Un vrai coq : le coq du tissu de Saint-Josse ; Louvre, *x^e* siècle. — On reconnaît l'oiseau, quoique fortement stylisé, d'après la tête et les pattes : *en haut*, le document, *Monum. Piot* ; *en bas*, le dessin (approximatif), *RAA.*, 1939, p. 29, fig. 1.

on en jugera ici en comparant la soierie¹ et le croquis fourni, que je reproduis à dessein côte à côte (fig. 7-8). Il n'avait pas été question du coq du tissu de Saint-Josse, dans le premier

1. Publiée par C. ENLART, *Mon. Piot*, XXIV, p. 145 sqq.

article de M. Pfister, et je n'avais pas eu à en parler, certes, à propos de canards. Ceux qui le verront maintenant apparaître, dans *RAA.*, 1939, ou ici, ne vont-ils pas penser comme moi, tout de même :

1^o Qu'il s'agit bien ici d'un *coq* (mais qui a dit le contraire ?), traité, au vrai, avec quelque fantaisie¹ ;

2^o Mais que M. Pfister, qui l'a si pauvrement fait dessiner, l'a sans doute aussi mal regardé, s'il le croit peu ou prou comparable aux oiseaux de ses broderies et à ceux du Taq-i-Bostân. C'était le cas de dire, ou jamais, mais en ce sens : « la tenue est très différente ». Raisonnons un peu : en quoi donc le fait que le coq du tissu de Saint-Josse est *un coq* (et certainement pas un faisan, d'ailleurs !) vient-il alléger l'erreur que M. R. Pfister a commise, en 1938 et répète en 1939, sur les propres pièces de sa collection, et sur les canards du Taq-i-Bostân ? Ce n'est pas moi qui le découvrirai.

A ce point du débat, n'oublions pas que M. R. Pfister nous annonçait, comme il dit : « *plusieurs* autres exemples dans le même sens »². Mais s'il nous veut apporter à nouveau des exemples de vrais coqs, tel celui du Trésor de *Sancta Sanctorum*, qui n'est comparable d'ailleurs qu'à des « médaillons de tapisserie copte » (Lauer, p. 112), en quoi cela éclaire-t-il le débat ? Cela ne sert qu'à le noyer dans les inutiles détours d'une érudition oiseuse, invertébrée, et qu'on ne réclamait guère. Car il suffira encore de regarder les coqs d'un côté, les canards de l'autre, pour se convaincre des différences. Je n'ai jamais dit que le coq nimbé de *Sancta Sanctorum* (fig. 9) ne fût pas un coq, puisqu'il en est un de la crête aux ergots. Mais son apparition, après celle du coq de Saint-Josse, pourrait-elle

1. Cf. les paons de la cathédrale de Toulouse : O. v. FALKE, *l. l.*, pl. V à la p. 16.

2. En quel sens ? Ce n'est pas clair. M. R. Pfister est volontiers puriste pour les écrits de ses contradicteurs (cf. *Textiles Palmyre*, III). Je ne voudrais pas lui faire de peine, mais quand il m'a reproché de ne pas savoir le comprendre, je me suis demandé si ce n'était pas là confession d'ordre stylistique. Cf. *RAA.*, 1939, p. 29 : « pour d'autres oiseaux, *en dehors* de ce coq ». Le latin ne réussit pas mieux à l'auteur. N'a-t-il pas intrépidement parlé un jour d'un *gossypium* (neutre !) *arboreum soudanensis* (*RAA.*, X, 2, 1936, p. 81, l. 11) ?

consommer la métamorphose des canards de M. R. Pfister, crus par lui *cogs*, en autre chose ? Qu'on en décide ! Or, la réplique 1939 de M. R. Pfister — d'une aussi surprenante confu-



Fig. 9. — Un autre vrai coq : le coq nimbé du Trésor de *Sancta Sanctorum*.

sion que l'article de *RAA*, 1938 — rejoint sitôt après ces allégations si inutiles la question « art sassanide » amorcée au début (où nous étaiement signalés les faux pas de doctrine de M. G. Migeon), puis sitôt abandonnée. Nous risquerions bien de ne rien savoir de plus sur la question d'identification coq ou canard, si nous en restions là.

*
* * *

Venons donc maintenant à réexaminer nous-mêmes les documents de la Collection Pfister, l'un après l'autre. M. R. Pfister avait fait reproduire ses fragments d'étoffes sur de luxueuses planches (gr. in-8°) : certaines en couleurs, dont le lecteur retrouvera ici les photographies en noir, plus modestes, mais suffisantes. Il a ajouté des reconstitutions graphiques (1938, 1939). Alarmé par les dessins d'oiseaux aristophanesques ainsi présentés, j'ai préparé moi-même des *calques*, et le lecteur soucieux de raisonner sur documents verra ici par rapport aux étranges dessins de M. P. PFISTER (*RAA.*), les résultats obtenus (fig. 10 *a-b* et 11 *a-b*).

Je crois pouvoir postuler que personne ne sera tenté de restituer, sur le col de pareils oiseaux, *notoirement palmipèdes*¹, des têtes de coqs, même « sans caractère » (*sic*, *RAA.*, 1939, p. 32) ! Il eût été facile et naturel de compléter les silhouettes ici plutôt avec des cols, des têtes et des becs de canards². Mais le lecteur ne doit pas être influencé, et il trouvera au besoin, d'ailleurs, ici-même, des éléments de restitution, d'après d'autres documents comparables.

Ce qui était essentiel, c'est de remonter ici, faute des pattes (palmées, sans éperons), les *jabots* : un des modèles est plus redressé ; pour celui-ci, certains des *canards* des vêtements du Taq-i-Bostân donnent la silhouette, voire les compléments attendus et nécessaires. Les plumes de la queue relevées et comme frisées, la grande penne si *large*, descendante, plutôt propre aux dindons, qui retombe lourdement, font partie des conventions tardivement adoptées pour le rendu de variétés fantaisistes, comme le canard-dindon de Samarra (*Malereien*, pl. XLVI), ou adaptées au plumage de certaines races de

1. Ceci résulte, ci-après, du fragment de la figure 16, p. 95, à laquelle le lecteur voudra bien se reporter pour les parties manquantes des autres fragments (notamment les pattes).

2. Ainsi a fait, p. ex., M. Gisbert COMBAZ, *L'Inde et l'Orient classique*, 1937, pl. 144, pour les canards de Bāmyiān (tête restituée).



a



b

Fig. 10 a et b. — L'un des canards de la Collection R. Pfister : photographie du tissu (aquarelle R. Pfister), *en haut* ; notre calque, *en bas*.

canards ; la variété Aix-Mandarin n'avait été signalée par moi, une première fois, qu'*exempli gratia*¹.

Mais il convient d'indiquer, dès ici, quelques remarques importantes, touchant certaines particularités de la stylisation pour les oiseaux représentés. Il y a de la fantaisie dans le dessin, certainement, des contaminations libres associant diverses espèces. Les petites plumes frisées du cou et du jabot se rencontrent surtout chez les pintades. Les deux canards auxquels M. R. Pfister a donné ses soins, mais sans les reconnaître, sont, de l'un à l'autre, oiseaux assez analogues. On ne s'en douterait guère d'après les figures 2 et 4 que la *RAA.* 1938, p. 41, 44, avait publiées, et qu'il n'a pas paru utile de reproduire ici, tant elles sont inattendues, incomplètes, et surtout inexactes². Je laisse ici, à la photographie fig. 11 *a* (d'après l'aquarelle de la planche, *RAA.*, 1938, XXVI), son inclinaison insolite qui redressait à tort l'oiseau représenté. Mais notre dessin 11 *b* rectifie en bas la présentation (plus oblique) à donner en accord avec la direction des fils : j'ai noté, en établissant mes calques, la similitude du corps des deux oiseaux, pour lequel diffèrent surtout les plumes enroulées, encore que nous ne puissions trop savoir, *RAA.*, 1938, pl. XXVI, comment il en allait, vers l'arrière, avec cet empennage si conventionnel, amplifiant les volutes redressées de la queue des palmipèdes.

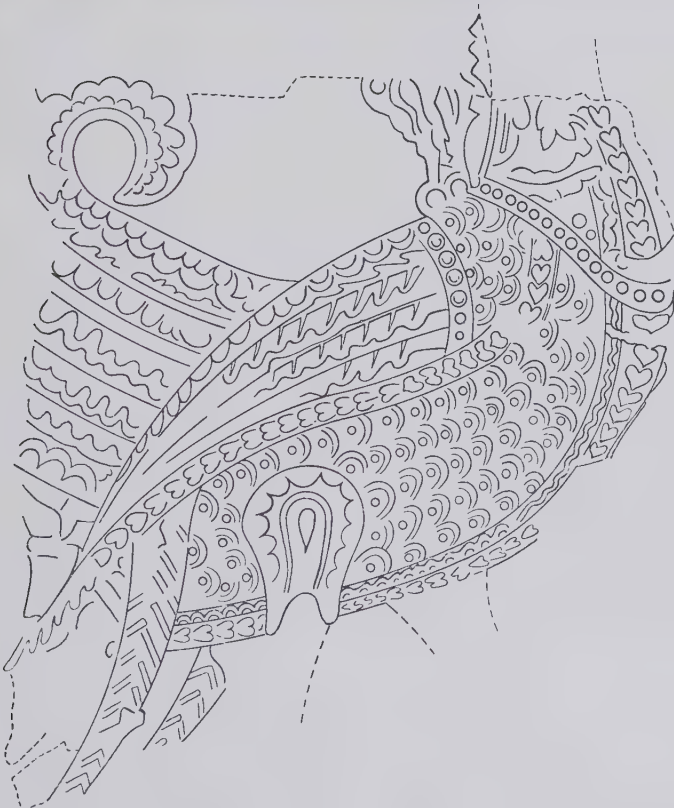
J'ai dit ci-dessus que M. R. Pfister ne gagnait rien en

1. On comparera ci-après (fig. 12-13) d'autres modèles ; surtout, fig. 12, *Ars islamica*, III, 1936, I, fig. 10 (sur pl. à la p. 106) : canard sur un bol *byzantin*. Le coq du Trésor de *Sancta Sanctorum* (fig. 9), n'a que des pennes retombantes très étroites.

2. Le cou n'est pas mieux dessiné que la tête ; la restauration des pattes est purement arbitraire, dans l'un et l'autre cas ; encore qu'on remarque avec amusement qu'il s'agit, sur les dessins de M. R. Pfister, de pattes de *palmipèdes* données à de prétendus « coqs ». Peut-on exprimer un vœu ? C'est que pour les reproductions de tissus, lorsqu'elles sont en couleur — ce qui est parfait, mais coûteux — on reproduise des *photographies* coloriées, et non des aquarelles. L'aquarelle introduit en règle une interprétation, qui, dans les cas délicats, est toujours un risque.



a



b

Fig. 11 a et b. — Autre canard de la Collection R. Pfister : photographie du tissu, *en haut* (trop redressée) ; *en bas*, notre calque, orienté comme il devait l'être.

versant à l'occasion d'inutiles coqs — des vrais ! — au débat¹. Ne faut-il pas, du moins, remarquer que là où il eût pu trouver, à portée de sa main, certains arguments (ou documents) peut-être plus spécieux, il passe lui-même au large, négligeant ce qui pouvait le mieux tenter l'esprit de son lecteur, ou le sien ?

Puisqu'il avait pris soin d'alléguer si inutilement le faisan de l'Ermitage, le coq de Saint-Josse, et le coq nimbé du Vatican, oiseaux divers chez qui — *pour des raisons ornementales qu'on entrevoit déjà* — les plumes de queue ont été plus ou moins conventionnellement dessinées, comment a-t-il laissé passer, sans vouloir en tirer plus d'avantage, l'oiseau d'un autre tissu de l'Ermitage, qu'il avait d'ailleurs brièvement signalé lui-même² ? On se reportera à *Ars islamica*, III, 1936, fig. 3, pl. à la p. 100 (revers), où M. D. Talbot-Rice, à propos du III^e Congrès international de Léninegrad, a reproduit³ un coq (tête et pattes conservées), *en médaillon* bordé de deux rangs de perles. L'oiseau, certes, a pu fournir sur un point à M. R. Pfister une passagère satisfaction ; car ici, la fantaisie est totale, et les plumes de queue reviennent en avant ; mais observons que l'oiseau perse n'a subi cette violence conventionnelle, et d'ailleurs tardive, qu'au mépris de la nature,

1. Non seulement je doute, malgré E. Herzfeld, qu'il y ait le moindre coq-faisan sur les vêtements des cornacs du Taq-i-Bostân, mais je ne suis guère convaincu, non plus, que les oiseaux d'un tissu de Berlin (E. HERZFELD, *Am Tor von Asien*, p. 127, et Tf. LXIII, en bas au centre) soient proprement des coqs, même des coqs de combat asiatiques. Ces oiseaux (E. Herzfeld le remarquait lui-même, p. 127) n'ont ni crête, ni caroncules ; la tête est proportionnellement très grosse ; le bec trop large et trop accentué ; la maigreur et le redressement du corps sont inattendus ; les pattes restent assez indistinctes ; cf. O. VON FALKE, *l. l.*, n° 103, p. 80 : « Perse du VI^e au VIII^e s. », qui, lui aussi, a inscrit : « *Hahnenstoff*. » Au vrai, il s'agit d'un hybride indistinct (perroquet ?). Les longues plumes de la queue, surtout lorsqu'elles reviennent d'arrière en avant, ne sont guère l'apanage du coq ! On les a redressées parfois à cause des motifs environnants : effet de style.

2. *RAA.*, 1938, p. 40, n. 3 ; p. 42, p. 44 (*RAA.*, 1939, p. 30).

3. P. 100 : « A cock with head turned round to admire his own tail » ; « textile Sasanian, probably VI. century », dit la légende de la figure 3. — Ni la date, ni la localisation ne sont rien ici qu'hypothèses, malgré les affirmations de Talbot-Rice, p. 100 : « A Sasanian piece beyond possibility of doubt. »

parce qu'il s'agissait occasionnellement de l'inclure en un médaillon ovale (irrégulier). Le cas est le même que, déjà, sur la frise pré-romane de l'église de Burgos (*Syria*, XV, 1934, p. 19 et fig. 15 : médaillon central de la figure).

C'est l'application, plus poussée, du principe qui redressait en partie aussi, de façon non moins inattendue, la queue du coq du tissu de Saint-Josse, et si curieusement déjà, on l'a dit, celle du faisan du plat 90 du Musée de l'Ermitage. Que faut-il donc noter pour cette série de documents, tout d'abord¹ ? C'est que la plus *lardive* fantaisie ornementale, dans les tissus de cette sorte, a compté largement en certains cas. Elle prime le naturel. Elle se montre capable, s'il le faut, de faire oublier vérité et nature. Le faisan 90 de l'Ermitage est aussi inscrit au centre d'un médaillon, et il avait bien fallu, ainsi, retourner sa queue arbitrairement. Le coq du tissu de Saint-Josse n'eût pu être, non plus, dessiné tout à fait au naturel en son étroit cadre quadrangulaire. Mais les palmipèdes des fragments de la Collection R. Pfister n'étaient gênés par rien de tel. Ce à quoi on les pourra comparer, c'est encore, pour le mieux, à l'oiseau du Musée de Kiev que M. D. Talbot-Rice a signalé, lui aussi, sur un fragment de poterie *byzantine* polychrome, présenté à l'Exposition du même Congrès de Léninegrad² : or, cet oiseau, pourvu des mêmes plumes de queue que les volatiles des tissus d'Égypte, Collection Pfister, a un bec court et épais, visiblement de pal-

1. Même chose arrive même à des *paons* (?) : cf. ci-après l'hydrie Bobrinski. Cf. aussi les tissus mésopotamiens (avec paons en médaillons circulaires), publiés par G. WIET, *Ars islamica*, 1937, p. 54 sqq., fig. 1 (x^e siècle). Cela n'empêche pas M. R. Pfister d'écrire (*RAA.*, 1939, p. 32) : « La queue dont les plumes se courbent vers la tête... est propre à une série d'oiseaux *iraniens* qu'on a classés comme coqs. » Il compte naturellement dans sa liste les canards du Taq-i-Bostân ! « On peut y ajouter une soierie du Musée de Berlin (FALKE, I, fig. 113) », continue M. R. Pfister. — Il doit s'agir sans doute, au vrai, de la figure 112 (113 représentant un bélier). Or, les oiseaux de la fig. 112 (aigrette, queue *droite*, pattes *sans éperons*) ne sont pas, manifestement, des coqs.

2. *Ars islamica*, l. I., fig. 10 (2^e pl. à la p. 106, en haut) ; cf. *Mémoires de l'Académie de Kiev*, 1930, avec résumé en français. — M. D. Talbot-Rice ne s'est pas prononcé sur l'identification.

mipède et non de gallinacé. Ses pattes, quoique fâcheusement grêles, semblent aussi celles d'un palmipède (fig. 12).

Retenons donc que c'est *tout l'ensemble*¹ des représenta-



Fig. 12. — Musée de Kiev : canard d'un plat byzantin polychrome.

tions d'oiseaux qui devrait, chaque fois, être examiné de près, puisque certains arrangements stylistiques ont pu intervenir, çà et là à l'occasion, provoquant des rendus arbitraires, qu'il

1. Comparant *les oies* de Kyzil, M. R. PFISTER ne disait-il pas lui-même à propos de ses « coqs » (RAA., 1938, p. 44) : « Les pattes aussi sont traitées de façon analogue » ?

n'y a pas lieu d'éluder, mais d'expliquer, comme dans les cas ci-dessus examinés au passage.

Au vrai, si M. R. Pfister — après avoir promis à ses lecteurs d'insaisissables canards-coqs — avait voulu chercher



Fig. 13. — Canard, Coll. Bobrinsky : vase à parfum, de bronze.

des exemples à comparer vraiment à ses oiseaux, il les eût sans doute trouvés, comme j'ai fait. Il eût aisément rencontré, p. ex., le vase à parfum, de bronze, gravé, que reproduit ici notre figure 13. C'est un produit curieux de la Perse du Nord ou de la région caucasienne, que Fr. Sarre¹ a étiqueté comme

1. *Die Kunst des alten Persien*, pl. 130.

appartenant à la Collection du Comte Bobrinsky, à Léninegrad : travail, notons-le bien, du VIII^e ou du IX^e s., et dont les différences avec les documents plus réalistes du Taq-i-Bostân s'expliquent ainsi aisément. — Le lecteur pensera sans doute, *en comparant le bec, qui ici existe*, les pattes et la queue surtout — avec ses ornements qu'on dirait frisés ! — que la vue de cet oiseau eût été fort instructive pour M. R. Pfister et son dessinateur, lorsqu'ils se sont décidés à baptiser coqs les oiseaux si comparables, figurés sur les tissus d'Égypte mis en cause. On ne nous reprochera pas d'avoir nous-même, ici, ramené le lecteur à l'Asie. — Mais lorsqu'on voudra mesurer la différence avec ce que peut être un coq ou paon (?) traité d'après les modèles iraniens, il suffit de regarder, dans la même Collection Bobrinsky¹, l'oiseau si différent qui décore la panse d'une aiguière de bronze : de l'œil à l'aigrette, jusqu'aux pattes où les ergots sont marqués, tout le détail n'est-il pas tout autre ? Il peut s'agir d'un paon, plus que d'un coq. L'oiseau porte ici aussi la cravate perlée en collier à bouts flottants. Et voilà, soit dit en passant, un exemple possible de collier d'oiseau que M. R. Pfister eût pu ajouter au besoin à sa liste. — Mais j'arriverai à ce débat particulier, ci-après. Le dessin est ici aussi, d'ailleurs, très fantaisiste : certains « détails », comme les plumes ocellées de la queue, sont plutôt d'un paon. Ce n'est pas moi qui contesterai la part de convention de ces diverses manières décoratives. Encore une fois, la queue est redressée ; c'est, cette fois, la forme du vase qui en a le plus décidé ; encore une fois, la variante reste ici stylistique. — Mais nous n'avons pas à juger que sur ce « détail ».

Tout ce que M. R. Pfister a allégué au chapitre des cravates et des colliers, dans un paragraphe de sa prétendue réfutation de ma note, m'avait d'abord procuré une sensation

1. FR. SARRE, *I. L.*, pl. 135 : haut. 0 m. 40. Le plumage est figuré, soit par des palmettes inscrites en des losanges, soit (au col) par des plumes-palmettes, qui marquent un des stades pour la stylisation, avant qu'on parvienne au type (récent !) présenté par l'oiseau figuré dans la publication « Coqs sassanides », *RAA*, 1938, pl. XXV. Le style est plutôt celui qu'affectionnent les arts populaires slaves. Le document est à retenir pour fixer la date des tissus R. Pfister.

de découragement ; je crois bien qu'il aurait été difficile d'être, en un débat, plus discursif et moins démonstratif. Il s'agit (RAA., 1939, p. 29-30) d'une série d'allégations jetées au hasard, après quoi M. R. Pfister tient à écrire triomphale-



Fig. 14. — Hydrie, Coll. Bobrinsky : bronze : coq-paon (?).

ment : « *Que signifie, en face de ces exemples, la phrase de M. Ch. Picard (p. 259) : « Mais nous n'entendons parler nulle part de coqs à collier, ni en Grèce, ni ailleurs. »* — M. R. Pfister m'excusera de rappeler ce que j'avais dit, et seulement à propos des colliers et des cravates des *palmipèdes* mêmes auxquels il s'est intéressé : « Tout ne s'explique pas par l'Orient. »

Je crois qu'on peut maintenir une opinion si modeste, même à propos des cravates de coqs, d'oiseaux palmipèdes, ou d'autres animaux de toute sorte, que je n'ignorais pas. Les documents dont s'occupe M. R. Pfister étant, selon lui, essentiellement « sassanides », devraient être datés dans la période de 226 apr. J.-C. à 637 (époque de la conquête arabe) : ère qui, seule, correspond, je crois, depuis qu'il y a une histoire et des historiens, aux limites de la dynastie qui remplaça, en Iran, celle des Arsacides. Mais laissons, en ce moment, la question de chronologie, à laquelle on reviendra ci-après.

Notons d'abord, puisqu'il s'agissait de tissus *trouvés en Égypte*, que j'étais fondé à rappeler l'antériorité marquée du décor des colliers ou « cravates » passés plaisamment aux cous d'oiseaux, en Égypte même, là où M. R. Pfister se refuse trop obstinément à regarder. J'avais, à cette occasion, signalé les cravates de feuillages et de fruits passées au cou de *canards*, précisément dans les défilés funéraires des parois sculptées du Tombeau de Petosiris (Hermoupolis Magna)¹. J'aurais voulu attirer, ainsi, l'attention sur ce fait que ce ne sont probablement pas les « Sassanides » eux-mêmes qui ont inventé, avec les colliers d'oiseaux, un détail amusant et fantaisiste, connu trois cents ans déjà au moins avant notre ère, des Alexandrins du Delta d'Égypte.

Mais veut-on bien voir aussi, en cette occasion, comment M. R. Pfister comprend l'usage des citations, lorsqu'il les prend dans les écrits des autres ? Je mets ici sur deux colonnes la vraie phrase de ma note, et la réjouissante transcription qu'on en trouve dans la *RAA.*, 1939, p. 28, sous la plume de M. R. Pfister :

Ch. PICARD, *Rev. arch.*, p. 259, n. 2 : « Les canards offerts à Petosiris sur le célèbre tombeau d'Hermoupolis... découvert et si bien publié par M. G. Lefebvre, portent aussi des colliers de feuilles et de fruits (300 av. J.-C.). »

R. PFISTER, *I. I.*, p. 28 : « M. Ch. Picard estime... que des colliers se trouvent au tombeau de Petosiris, antérieur aux Ptolémées. »

1. *Rev. archéol.*, p. 259, n. 2. Au tombeau de Petosiris, tout est cravaté à l'occasion, même les veaux et les bouquetins ! Cf. Ch. PICARD, *Bull. Inst. français du Caire*, t. XXX, pl. II (*Les influences étrangères au Tombeau de P.*), et surtout G. LEFEBVRE, *Le Tombeau de P.*, planches, *passim*, 1923-1924, t. III.

Présenté de la sorte, mon raisonnement m'effarerait le premier ! Mais ai-je le droit de m'apercevoir qu'il a été curieusement déformé dans la citation ? On en jugera ci-dessus. — Que M. R. Pfister ne tienne pas à connaître le Tombeau de Petosiris et ses frises, pour lesquelles je lui avais pourtant fourni une instructive référence¹, c'est parfaitement son droit. Mais il a l'air de penser — et, en tout cas, il fait croire à ses lecteurs — que j'aurais parlé au hasard de colliers quelconques découverts *dans un tombeau*, ce qui n'aurait, certes, aucun intérêt ici : on vérifiera, de plus, qu'il me prête bénévolement une fâcheuse erreur historique, introduite par lui seul dans mon texte. Car un document daté de 300 av. J.-C. n'est pas « antérieur aux Ptolémées » ; il appartient au contraire, comme on devrait le savoir, au règne de Ptolémée I^{er} Soter, installé comme gouverneur en Égypte depuis 320 au moins et qui eut titre de roi de 306 à 284².

M. R. Pfister est évidemment très vétilleux sur les façons de citer qu'ont les autres, et il en a donné certains exemples dans sa lamentable polémique des *Textiles de Palmyre*, III, p. 75 sqq., à propos d'un article de la *Rev. archéol.* — je n'en suis pas l'auteur — qui lui a donné et lui donnera encore, lorsque le débat sera repris, bien de l'embarras. — Je ne puis pas juger que sa propre manière de comprendre et de transcrire les textes soit exemplaire.

De toutes façons, les canards *ptolémaïques* à colliers de végétaux, sur les frises du Tombeau de Petosiris, avaient déjà une assez belle ancienneté historique par rapport à toutes les bêtes, grandes ou petites, fantaisistes ou réelles, que l'art dit « sassanide » a pu vouloir parer à son tour d'ornements de cou,

1. Il en a pris d'autres au besoin dans ma courte note, et notamment à propos des Manichéens de Kyzil, qu'il fait apparaître à son tour, en 1939, pour prétendre m'en accabler. Le moins que je puisse dire, c'est que j'y avais pensé avant lui (*Rev. archéol.*, I. I., p. 259, n. 2).

2. M. R. PFISTER jingle assez volontiers avec les dates : on s'en apercevra quand on examinera aussi son tableau « historique » des *Textiles* III, de Palmyre, p. 43, où le style du Dipylon grec apparaît au bas et à la suite de documents divers, dont certains sont d'époque hellénistique.

de toutes sortes : et cela suffisait pour que j'aie eu licence de mettre en garde, à propos d'étoffes *trouvées en Égypte*, contre l'argument prétendu d'un « *élément caractéristique pour le style sassanide* », sur lequel M. R. Pfister tient tant à maintenir son point de vue. Pas plus que les semis d'oiseaux sur vêtements n'ont été inventés par les Sassanides¹ ou post-Sassanides, les colliers n'ont eu vogue au cou des hommes et animaux, d'abord, chez les successeurs iraniens des Arsacides, dans un art qui, on le voit trop, est mal connu, sauf en ceci qu'il a emprunté de toutes mains.

Peu me chaut alors qu'on veuille bien me rappeler savamment ce que je n'ignorais guère (*RAA.*, 1939, p. 29), à savoir que les colliers et cravates sont restés un motif très répandu après notre ère, en Iran comme ailleurs. Du moins, il eût été d'une bonne méthode de faire remarquer qu'alors même, s'il y en a eu un peu partout — jusqu'à Kyzil pour les *oies*² d'un sanctuaire manichéo-indien (fig. 15) — la mode, amusante mais, disons-le, incomprise, dénaturée, de la bandelette, perlée ou non, de la cravate, etc., pour les animaux dits sassanides, venait de loin, et d'un pays étranger à l'Iran.

Les Sassanides n'ont d'ailleurs pas inventé, non plus, le prétendu « socle », pour lequel M. R. Pfister s'attache à

1. De ceci, M. R. Pfister convient, p. 28, citant notamment DALTON, *Trésor de l'Oxus* ; mais n'eût-il pas fallu ramener la pensée aussi vers Alexandrie et la Grèce ? Canards sur une étoffe de Panticapée, O. VON FALKE, *l. l.*, p. 9, fig. 5 (IV^e s. av. J.-C.). — Il est possible que le trésor de l'Oxus soit à rapporter partiellement à des influences alexandrines ; on comparerait maintenant le vase d'argent du British Museum (E. HERZFELD, *Malereien von Samarra*, p. 27, fig. 12) au gobelet des Amours vendangeurs d'Alexandrie (A. ADRIANI ; cf. *Rev. archéol.*, 1941, I, p. 140-141).

2. Car il s'agit là proprement d'*oies*. — Sur l'oie aux Indes, cf. ma note de la *Rev. arch.*, *l. l.* — M. Gisbert Combaz, dans un livre d'ailleurs soigneux et bien documenté, a avancé que les oies de Kyzil « copiaient un *tissu sassanide* », dont « on n'aurait même pas su dissimuler les raccords » (cf. *L'Inde et l'Orient classique*, 1937, p. 210). Je crois difficile de l'établir fortement, sur le simple indice signalé (cf. p. 144 : petits cercles du haut et du bas incomplets ?). Il y aurait lieu de remarquer qu'à Samarra, on trouve aussi des frises d'*oies murales* ; elles sont cravatées, et présentées dans des médaillons emperlés (cf. E. HERZFELD, *Die Malereien v. S.*, pl. XLVIII : Djausaq, harem) ; en XLIX, canards (petites plumes des ailerons ramenées en avant, dans des rinceaux).

défendre une dénomination fort impropre ; car il s'agit, tout au plus, d'un appui-pattes : d'une petite ligne de sol conventionnelle, qui, à ce titre, n'est bien qu'un élément de bordure, comme je l'avais dit : un élément de bordure détaché, en quelque sorte (cf. ici, p. ex., les oies de Kyzil, fig. 15), qui n'est nullement « sassanide » en lui-même, on le verra aussi plus loin. Si j'avais, d'ailleurs, souligné le danger de parler de *coqs* sur *socle* (donc présentés *pour l'adoration* !), là où il n'y avait

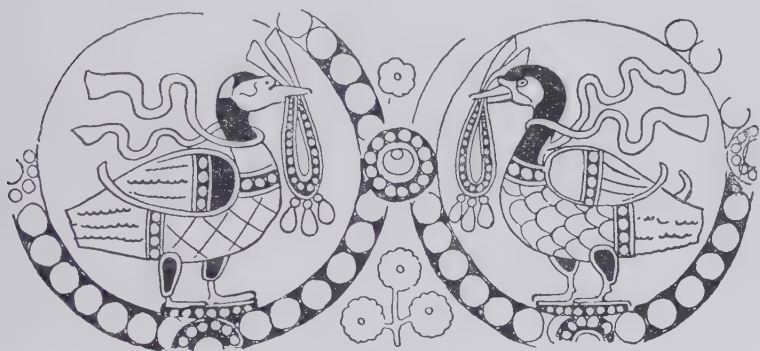


Fig. 15. — Les oies de Kyzil.

que des canards sur ligne de sol¹, c'est parce que — je suis bien forcé de le redire, quoique M. R. Pfister esquivait maintenant toute discussion de ce côté, où il s'était aventuré d'abord — il s'agissait pour lui de nous rappeler « que le coq était un des animaux sacrés de la Perse ancienne », et cela à l'aide d'une référence au *Bundahishn* (!). Il mettait en cause le coq nimbé du Vatican. Il voulait attribuer ainsi à des tissus décoratifs tardifs, dont la provenance dans sa collection est égyptienne, et qui n'attestent pas une dérivation iranienne manifeste, un intérêt religieux (!) au profit de l'Iran sassanide (*RAA.*, 1938, p. 44).

1. Id. à Bāmiyān (G. COMBAZ, *l. l.*, pl. 144-145). Les vrais coqs sur socles (et cippes) existent en Grèce, où ils sont bien connus. Mais c'est là une présentation toute différente ; cf. la note 1, p. 90.

C'était là l'essentiel, le vœu, de ma critique initiale, et je retiens du silence de M. R. Pfister qu'elle a porté là où il le fallait. La religion du coq n'avait pas à être mise en cause. En tout cas, elle a existé ailleurs qu'en Perse¹, et bien avant les Sassanides, ou même les Achéménides, déjà.

Mais sans doute reste-t-il intéressant aussi, à l'occasion de cette discussion, de justifier ce que j'avais indiqué seulement sur les origines du collier, de la bandelette, passés si tardivement au cou des animaux décoratifs qu'on voit, ici ou là, sur des tissus asiatiques ou autres.

M. R. Pfister a écarté assez dédaigneusement les souvenirs du nœud vital, du symbole de l'*ankh*, ou du nœud d'Isis, etc. qu'on pouvait bien rappeler, pourtant, à propos des pièces égyptiennes de sa collection². Mais on a là, redisons-le bien, les vraies origines d'un décor dont le sens s'était altéré au cours des âges en Égypte même³, comme à Kyzil ou à Bāmiyān tout aussi bien. Nous connaissons en Syrie des aigles funéraires, dont M. F. Cumont avait relevé l'importance en ses

1. La religion du coq a commencé ailleurs qu'en Perse, dès l'époque préhellénique (Crète) : elle est attestée par les rhytons du Tombeau de Rekhmaré (tributaires insulaires en Égypte). On a, plus tard, les figurations de vrais coqs funéraires sur vrais socles, dans la Grèce classique : tout cela fort différent de ce qui nous occupe ici ; cf. p. ex. G. WEICKER, *Athen. Mitt.*, 30, 1905, p. 207-212 (à propos du coq sur socle d'un vase d'Athènes (Érétrie) = COLLIGNON-COUVE, *Vases du Mus. d'Athènes*, n° 1002) (Hähne auf Grabstelen).

2. Sur l'invitation de M. R. Pfister (*RAA.*, 1939, p. 30), je me suis reporté à l'un de ses articles : *RAA.*, VII, 1931 (et non 1932, référence de M. R. Pfister), p. 121 sqq., pl. XLI b (cf. p. 125). Ce fut d'abord pour découvrir que M. R. Pfister confondait le signe de l'*ankh* avec le nœud d'Isis : il me permettra — ayant travaillé la question du costume d'Isis plus d'un an, à Lyon, avec le spécialiste égyptologue qu'est V. Loret — de lui dire que ni V. Loret, ni moi ne partageons là-dessus ses erreurs. Je n'accueille pas non plus l'hypothèse inattendue, d'après quoi, sur le médaillon de l'Ermitage, « l'inscription ΓΗ serait due à une erreur du tisseur ». Il n'y a pas la moindre erreur dans l'association de Gé-Isis (pourquoi donc écrire *Gaea* (?) en cette occasion ?) et du Nil. Je le montrerai prochainement en une note, ici, à propos d'un article de M. ROSTOVZEFF, *Mél. Radet*, 1940, p. 508 sqq. — Absolvons le tisseur ! Au contraire, doit-on dire, il y a beaucoup d'erreurs, hélas ! graves, dans l'article de M. R. PFISTER, *Nil, Nilomètres*, etc. dans *RAA.*, t. VII, l. l.

3. Dès le temps du Tombeau de Petosiris, sans nul doute.

Études syriennes ; et ceux-ci utilisent colliers ou bandelettes : décor typique en ces régions où l'aigle était l'oiseau funéraire. Il y a un cas où un aigle syrien porte un médaillon au cou, et tient le signe *ankh*, comme portent leurs colliers emperlés les oies de Kyzil ou les canards de Bamiyan. — Ce décor a été signalé sur une fresque *copte*, précisément¹.

L'Égypte ou l'Inde ont beaucoup plus fait, pour la consécration religieuse du canard du Nil, de l'oie de Sérinde, des hamsas, que l'Iran sassanide. On ne peut être aucunement surpris de voir çà et là, de ces côtés si divers, les colliers sacrés, les bandelettes flottantes, aux cous des palmipèdes, ou dans leur bec². A ce titre, les canards des collections de M. R. Pfister appelaient nombre de directes comparaisons, instructives.

Mais il est au moins un autre pays³, qui, lui-même, a influencé le tardif décor des tissus ici en cause. — Convient-il d'oublier que le bandeau fut d'abord un signe sacré, souvent d'immortalité, à travers toute la civilisation hellénique ? Dès les origines, les Préhellènes savaient la « vertu » magique des *nœuds dorsaux*⁴, des bandelettes sacerdotales que la Grèce classique, à son tour, nouera autour des thyrses et des stèles, par précaution prophylactique, ou fera déborder des *calathoi*, des cistes éleusiniennes. — Le bandeau protecteur peut être porté sur la tête, ou au corps des humains. Il devient tour à tour le nœud d'Héraclès, le voile d'Ino-Leucothéa propre à préserver Ulysse des périls et des souffrances de la mer, le ruban des seins d'Aphrodite (*Iliade*, XIV, 190), talisman de désir et de tendresse « où résident tous les charmes »⁵. — Du voile de tête, bandeau frontal de Dionysos ou des génies de

1. Cf. à propos des études de M. Fr. Cumont, et des controverses qu'elles entraînèrent, R. DUSSAUD, *Syria*, VI, 1925, p. 204.

2. La prise au bec des colliers ou bandelettes leur redonne la forme du signe de l'*ankh*.

3. G. MIGEON, *Les arts du tissu*, 1909, p. 12, pour les rubans flottants des archers, songeait à une coiffure de *Scythie*.

4. Ou de chevelure : le nœud dit d'Héraclès est magique aussi.

5. Ce *strophion*, que la déesse de l'amour peut prêter, est brodé déjà dans l'*Iliade*, I. I. : « Tout figure dans ses dessins variés. »

son thiasé, dont j'ai montré un jour l'importance mystique¹, devaient dériver, à n'en pas douter, et le bandeau des prêtres et le bandeau hellénistique des diadoques, repris par Auguste en costume officiel d'apparat (sardoine du British Museum. p. ex.)². Ses bouts flottants ont agrémenté d'abord le chef des maîtres du monde, avant d'aller s'égarer — mais sur les suggestions de l'Égypte encore — car Anubis chacal portait déjà la cravate sur de très anciens documents pharaoniques³ ! — autour du cou des aigles syriens, des canards et des oies sacrées, en Syrie, ou Sérinde. Bandeaux et bandelettes, tant qu'ils ont gardé quelque sens, n'ont-ils pas été, çà ou là, signes du sacré, et de l'héroïsation après la mort, par exemple ? Bien avant les Sassanides — ou leurs successeurs ! — les Attalides, les Séleucides, les Lagides, faisaient figurer à bon escient sur les portraits posthumes, monétaires ou autres, ce signe symbolique des êtres élevés au-dessus de la condition mortelle⁴. C'est *tardivement* l'Iran qui l'a distribué plus au hasard⁵ ; et bien tardivement, au vrai, on le verra !

1. *Mélanges Goltz*, I, *Dionysos Mitréphoros*.

2. Cf. P. PERDRIZET, *Bronzes Fouquet*, p. 45 sqq. ; G. F. HILL, *Priester diademe*, *Oesterr. Jahresh.*, II, 1899, p. 245, pl. VIII.

3. P. ex. sur le Papyrus Ani (fac-similé au Musée Guimet). Dans la grammaire égyptienne de Gardiner, on récolterait de nombreux hiéroglyphes à bandelette, signes osiriens et autres ; il y a même des sceptres enrubannés.

4. Philétairos, de Pergame, p. ex., ne l'a porté qu'après sa mort. La coiffure des Sassanides ne fait plus la distinction : cf. le Varahran I^{er} d'un plat de l'Ermitage, notamment, qui a figuré en 1935-6, à l'Exposition des Arts de l'Iran à Léninegrad, A. STRELKOV et M. DIAKONOV, *Bulletin*, I, 1936, p. 21. Vivant aussi, et bien vivant, quoique titulaire de la cravate-bandelette flottante, est le roi Chapour III tirant un léopard, d'un autre plat sassanide, en argent doré, du Musée de l'Ermitage (cf. A. STRELKOV et M. DIAKONOV, *l. l.*, pl. I à la p. 23, à g.).

5. Aux mentions fort incomplètes, dans la réplique de M. R. PFISTER (*RAA.*, 1939, p. 29), d'animaux portant la cravate ou le collier à bouts flottants, que n'ajouterait-on pas ? Bien entendu, il ne s'agit pas seulement d'art « sassanide », ni d'oiseaux cravatés, mais d'autres animaux, de toutes sortes, à l'occasion, et dans des séries bien diverses. Cf., p. ex., le capricorne du Musée de l'Ermitage portant un collier à rubans, A. STRELKOV et M. DIAKONOV, *l. l.*, pl. III à dr. (à la p. 23) : D. TALBOT-RICE, *Ars islamica*, III, 1936, fig. 6 (pl. à la p. 106, en haut) ; cf. encore les magnifiques béliers sauvages des tissus d'Antinoé à Lyon : E. HERZFELD, *Am Tor von Asien*, pl. LXI (au centre) ; N. P. TOLL, *Seminarium Kondakovianum*, V, 1932, p. 299-314 (en russe) ; à propos de ce document et

*
* *

Aussi bien, le problème traité ici perdrait-il trop en intérêt, s'il s'était réduit à une discussion pour qualifier ou non les oiseaux étudiés de *coqs*, ce que, visiblement, ils ne sont guère. Répétons que notre première critique s'était orientée en ce sens, parce que l'identification prétendue de cet oiseau « un des animaux sacrés de la Perse sassanide », formait argument dans l'esprit de M. R. Pfister pour son appréciation fautive de la date et de l'origine des tissus de sa collection.

Au vrai, la désinvolture dont il avait fait preuve pour aboutir à de si étranges conclusions ne manque guère à tout l'ensemble des deux articles qu'il a déjà voulu écrire successivement à ce sujet.

Pour un œil habitué aux tissus du Haut Moyen Age, le jugement d'attribution de tels documents aurait eu de quoi étonner. Ni le dessin, ni le coloris n'imposent immédiatement à l'esprit, disons-le, l'étiquette sassanide. Nous allons tenter de le montrer maintenant.

Aussi bien, là où il y aurait eu besoin d'une argumentation serrée pour emporter la conviction, on ne trouve hélas ! dans les deux articles de M. R. Pfister, que des affirmations hâtive-

d'autres très comparables, de même origine égyptienne (*Antinoé*). — M. N. P. Toll a, très justement, interprété le bandeau des béliers comme *sacré*, et signe royal ; il ajoute explicitement que c'est là « le bandeau diadème antique hypertrophié » ; *I. I.*, p. 300. Ce bélier à bandeau royal incarnait, soit Hvarenah (« gloire royale »), soit Verethragna (la Victoire) ; sur le symbolisme du bélier, cf. aussi J. PRZYLUŚKI, *RHR.*, CXXII, 1940, p. 9. — Nombreux exemples dans les peintures murales de Samarra, E. HERZFELD, *Die Malereien*, pl. VI, pl. XLVIII, pl. L (cervidés), pl. XLVIII (oies), et surtout le beau canard cravaté, au-dessus d'une figure de femme *signée*, pl. LXVII (en couleurs), LXVIII, LXXII en haut (Salle du Trône).

[On peut encore ajouter, aux animaux « cravatés », ceux qui sont reproduits sur les gravures rupestres de l'Afrique du Nord. Voir R. VAUFREY, *L'Art rupestre nord-africain*, *Archives de l'Institut de Paléontologie humaine*, mém. 20, *passim* ; cf. pl. XXIII, partie méridionale de la paroi gravée de la Kraloua Sidi Cheikh = bélier avec collier et coiffe hémisphérique ; pl. XXXVIII, bélier de Bou-Alam, collier festonné, tête surmontée du disque ; pl. XXXIX, 2^e bélier de Bou-Alam, collier, tête surmontée du disque ; pl. XVI, Guelmouz-el-Abiod, petit ovidé à collier. Dates : 4500, maximum ; 1500-1000 av. J.-C., minimum. — R. L.]

ment assemblées, comme on a vu, et sur des points de détail. Aucun des problèmes scientifiques essentiels qui devaient retenir l'esprit — dessin et composition du décor, coloris, utilisation de l'étoffe, datation, etc. — n'a été, ni résolu, ni même sérieusement étudié.

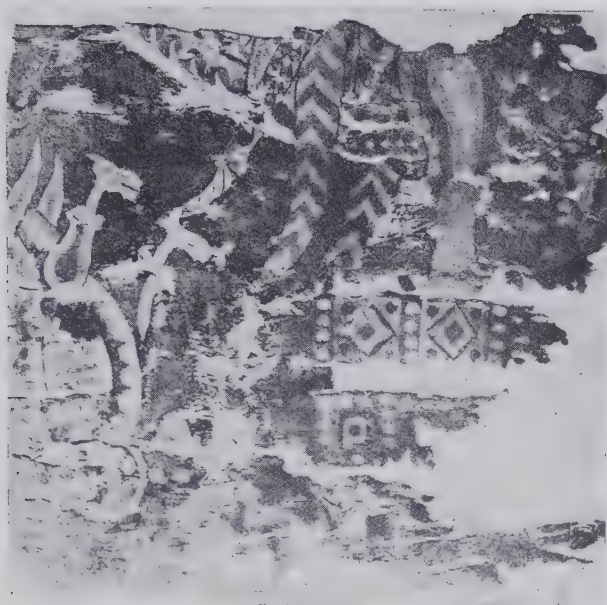
En veut-on les preuves ? Seule, a été esquissée — pour ce qui est du dessin des oiseaux — une comparaison avec les *oies* de Kyzil¹ (fig. 15) : comme si M. R. Pfister eût eu, d'ailleurs, l'obscur sentiment qu'elles ressemblaient tout de même assez, dans l'ordre de la bonne nature, à ses étranges coqs-canards² !

Les documents égyptiens conservés par M. R. Pfister, qui sont d'une très grande beauté, méritaient meilleure étude. Deux traitements différents ont été employés : la pl. XXVI, 1938, en couleurs (cf. notre fig. 11, en noir) présentait un oiseau dont tout l'avant est formé de plumes écailleuses où domine le bleu-vert, dégradé en vert clair et jaune-vert. Ces plumes sont pointillées à leur base, de rouge. Richesse qui fait penser à une transposition colorée d'un plumage analogue à celui du paon, ce que ne contredisent pas les longues plumes traînantes, la forme et la stylisation des ailes. Toutes décorations que l'on peut comparer avec celles de deux tissus attribués par O. von Falke³ à la Sicile, d'après l'analogie avec les peintures d'un écoinçon de chapelle, à Palerme. Le luxe du coloris, le soin et la vérité avec lequel les indentations traduisent, sur les touffes de plumes de l'aile et de la queue, la souplesse soyeuse et nuancée des volatiles, tout éloignait de la figuration plus sèche de Kyzil. — Là, le croupion balourd

1. O. VON FALKE, *Kunstgesch. der Seidenweberei*, Berlin, 1913, I, fig. 100, à la p. 80.

2. Le dessin de M. R. Pfister, reproduit ici, est resté assez incomplet. Cf. plutôt Gisbert COMBAZ, *l. l.*, pl. 144, et O. VON FALKE, *l. l.* : ci-dessus, n. 1.

3. Id., *ibid.*, fig. 208-209. A rapprocher la fig. 206, à la p. 126, reproduisant « im Schloss zu Palermo, eine Deckmalerei in der Pfalzkapelle » (p. 124) : paon nimbé. Le tissu de la fig. 208 est à Utrecht, et O. VON FALKE le date du XII^e s. ; pour 209, *l. l.* : Sicile, 2^e moitié du XII^e s.



a



Fig. 16 a et b. — Fragment d'étoffe de la Collection R. Pfister. *En haut*, photographie ; *en bas*, la reproduction (inexacte) de M. R. Pfister, *RAA.*, 1939 (fig. 4 à la p. 31). — On notera combien l'étoffe est déchiquetée sous la patte de l'oiseau du haut. Assemblage douteux en b.

b

est celui d'oies, d'ailleurs : mais M. R. Pfister n'a pas manqué de parler plutôt de canards !

Le col de ce même volatile (fig. 11), le corps de l'autre présenté *ibid.*, pl. XXV (en couleurs : cf. notre fig. 10 *a-b*), l'oiseau de la pl. XXVII *b* et *c* (ici fig. 16 *a* et *b*, fig. 17), nous montrent des manières plus conventionnelles. Les mêmes couleurs dominent, mais se présentent groupées comme en palmettes. Ce traitement n'est pas exceptionnel¹. Il se retrouve sur la croupe des Pégases qui décoraient deux étoffes conservées, l'une au Musée Kestner du Hanovre, l'autre au Musée chrétien du Vatican. Elles sont attribuées l'une et l'autre, par O. von Falke², à Byzance. — On voit aussi un arrangement comparable sur la croupe d'une Chimère, du Riksmuseum d'Amsterdam³, et sur celle d'un cheval, à Berlin⁴. Même stylisation, çà ou là, avec, dans les soieries, et pour des raisons à la fois de technique et de convenance, une moindre polychromie.

Les seules caractéristiques, les seules réminiscences mêmes, dont on pourrait affirmer qu'elles sont « sassanides », resteraient à chercher. La Perse n'a pas d'ailleurs — antérieurement à la période arabe — si spécialement affectionné la représentation, sur les étoffes, des palmipèdes⁵ ; mais plutôt celle des

1. Cf. p. ex. l'aigle du tissu de soie byzantin, dit Suaire de Saint-Germain, à l'église Saint-Eusèbe d'Auxerre : G. MIGEON, *Les arts du tissu*, 1909, p. 28 et p. 29, figure. On retrouve là même décoration écailleuse, et, pour les grandes rémiges d'arrière, le décor de longues plumes, avec enfilades d'ornements en cœur. Les aigles semés sur le « Suaire de Saint-Germain » ont, dans leurs becs, un anneau vert, d'où pend une perle de même couleur. Le tissu, concluait déjà G. Migeon, n'est que « pseudo-sassanide ».

2. *Id.*, *ibid.*

3. *Id.*, *ibid.*, *passim*.

4. *Id.*, *ibid.*, fig. 107. On le voit aussi, au Musée de Berlin, sur une étoffe décorée d'un éléphant. Cette pièce attribuée par O. von Falke à la production persane, provient d'une église espagnole, et l'on s'accorde aujourd'hui pour la considérer comme un exemple du tissage local.

5. Pour Samarra, cf. E. HERZFELD, *Die Malereien von Samarra*, 1927 ; p. ex., chap. VIII, p. 38 sqq. et fig. 23 (p. 39) : frise des buveurs accroupis, avec bordures de perroquets (*cravatés* !), cailles ou plutôt *perdrix* aux angles (avec cravates, aussi). Au Djausaq al-Khâqâni (Grand Palais), canards-pintades, coqs, etc., bien différenciés : cf. p. ex., *l. l.*, pl. XLVI, n° 10 (dindon ?), n° 12 (coq) : peintures

aigles, éperviers, faucons, rapaces chasseurs encore élevés dans le Turkestan ; ou bien, on évoquait là le gibier, les faisans par exemple (plat de l'Ermitage), les perdrix et perroquets (Samarra). Au contraire, les figurations du paon, du canard, des oies, sont restées dans le Proche ou lointain Orient, comme d'ailleurs en Égypte, les thèmes folkloriques les plus recherchés¹.

M. R. Pfister a fait grand état, pour imposer sa qualification « sassanide », du collier à bouts flottants². Mais il ne peut suffire, on l'a vu, d'affirmer : « Cette cravate est très répandue dans le monde sassanide³. » On a montré ci-dessus qu'elle venait de loin, et d'où elle venait. Encore eût-il fallu prouver qu'à la date des tissus d'Égypte mis en cause, un tel ornement ne se rencontrait que dans l'iconographie sassanide, puisqu'il ne peut être question qu'il ait été l'invention même des Iraniens aux premiers siècles de notre ère. Or, à la liste des documents jetés dans le débat par M. R. Pfister, que ne pourrait-on ajouter⁴ ! Tout en faisant remarquer que le collier tenu au bec par des canards et des oies figure, par exemple,

du Harem. — Notre observation pourrait paraître en contradiction avec le décor célèbre des vêtements de cornacs du Taq-i-Bostân (fig. 1-5). Mais nous avons signalé déjà leur caractère exotique (d'où aussi le réalisme relatif de leur dessin), Le décor du vêtement de Bahram Ghour, sur un plat sassanide (*Aréthuse*, 1926, pl. XXIII), s'il est authentique, serait le seul autre exemple à alléguer jusqu'ici, au compte de l'Iran même.

1. Cf. pourtant, canard et paon, rapprochés des décors de Ctésiphon, à Berlin et New-York : J. Heinrich SCHMIDT, *Syria*, XV, 1934, pl. III *a* et *b*. — Mais les figurations d'oies et de canards paraissent, à Ctésiphon notamment, en rapport avec les influences occidentales. On en peut trouver une preuve dans un pavement du Musée de Berlin, provenant de Turfan ; cf. E. WALDSCHMIDT, *Gandhara, Kutscha Turfan*, pl. 49. — Pour l'Inde, cf. encore G. COMBAZ, *L'Inde et l'Orient classique*, p. 128, qui relève la fréquence aux Indes des paons, des canards, des oies (frises d'oies de Rampurvā et répliques, paons « somptueux » de Sanchi, volatiles des fresques d'Ajanta) ; *ibid.*, p. 208, 210, sur les frises de hamsas palmipèdes symboliques et sacrés qu'on retrouve à Fostat.

2. Mais le dessin donné, dans la restitution publiée (« Coqs sassanides »), est très équivoque ; on dirait du nœud isiaque, de l'*ankh* égyptien, alors qu'il s'agit de deux rubans flottants.

3. *RAA.*, 1939, p. 29.

4. *Ibid.*, p. 29 : cf. ci-dessus, p. 92, n. 5.

sur un tissu du Trésor de Sens, attribué par O. von Falke à Antinoé¹, tandis que, par singulière disgrâce, les canards du vêtement des cornacs du Taq-i-Bostân — les plus authentiquement *sassanides*, donc antérieurs ! — qui soient, n'ont eu, au cou, pas la moindre banderolle.



Fig. 17. — Éléments de bordure : Collection R. Pfister.

Ce symbolisme si dénaturé avait eu de bonnes raisons pour n'être pas, on l'a dit, l'exact apanage des Iraniens, qui, au vrai, ont bien pu l'emprunter à l'occasion, de l'Occident, comme tant d'autres formes ou d'usages. M. R. Pfister n'était donc pas là sur un terrain des plus favorables.

Passons-nous à la bordure (cf., ici, fig. 17), elle aussi représentée comme « sassanide »² ? Le principal terme de

1. O. VON FALKE, *l. l.*, fig. 42 (pl. à la p. 36). M. Gisbert Combaz a dit à tort ce tissu « sassanide » ; autres exemples, dans G. COMBAZ, pl. 144.

2. Elle pourrait bien être présentée à l'envers sur la planche XXVII, c, de *RAA.*, 1938 (en bas), ainsi que semble l'indiquer ici une volute (à gauche, tête en bas)

comparaison que M. R. Pfister ait allégué pour les « carrés posés sur angle » lui est — étrangement — fourni par une mosaïque, et de Jérusalem¹ ! Était-il donc nécessaire de chercher si loin² ? La bordure en cause se compose de deux éléments : d'abord, dans le bas (?), une ligne de losanges dessinés par des perles, encadrant d'autres losanges multicolores. Or, la division du champ des étoffes en losanges fut l'un des plus vieux procédés du décor des tissus. Il était communément employé par les Grecs, notamment, bien avant que naquît, en Iran, le premier roi sassanide³.

M. R. Pfister ne peut guère l'ignorer. O. von Falke a groupé, par exemple, au début même de sa *Kunstgesch. der Seidenweberei*, tout un lot d'exemples, empruntés au répertoire des vases grecs⁴. On voudra peut-être insister sur les « perles »⁵. Mais comment oublier aussi que les réseaux de perles, formant une sorte de gaine qui recouvre la tunique

qui serait celle des plumes caudales (?) de l'oiseau. Mais il est difficile de bien juger d'après la planche ; voir ce qui est dit, *RAA.*, 1938, p. 42 : « tête de la pièce en bas » ; *ibid.*, M. R. Pfister parle lui-même, p. 43, « de restes importants, qui, peut-être, ont appartenu à un oiseau ». Dans le doute, notre figure 17 a été orientée comme *RAA.*, XXVII, c (1938).

1. Cf. *RAA.*, 1938, p. 45 (losanges de la Koubbat es Sakhra : 691/692).

2. Certaine bordure de Ctésiphon, cf. J. Heinrich SCHMIDT, *Syria*, XV, 1934, pl. I D, présentée par M. R. Pfister comme « analogue », est d'un type fort banal et très répandu.

3. Mais d'ailleurs, avant la Grèce et les Grecs, on pourrait remonter plus haut encore. Les divinités hurrites de Ras Shamra avaient des vêtements de laine dessinant des losanges (cf. F. A. SCHAEFFER, *Ugaritica : Miss. Ras-Shamra*, III, pl. XXVIII, XXXI) dès le Moyen Bronze. Et les étoffes à compartiments ou damiers sont attestées dès le début du II^e millénaire en Syrie, par les monuments égyptiens ou autres : cf. p. ex., H. THIERSCH, *Ependytes und Ephod*, 1936, p. 104 sqq. Le décor en losanges est fréquent pour les plaquettes décoratives (d'étoffes ?) dans les tombes de Mycènes : G. KARO, *Schachtgräber von Myk.*, pl. LXI, 346 (tombe IV) ; autres, pl. LXVI, notamment. — En Égypte, le décor en losange était connu depuis la XVIII^e dynastie : M. Th. SCHMITTER, *Rev. archéol.*, 1939, I, p. 90.

4. P. ex., O. VON FALKE, fig. 1, 2, 9.

5. Il est traditionnel de parler de « perles », pour ces décorations et d'autres (Palmyre, etc.). Et l'on tire de là des conséquences historiques, sur le caractère orientalisant des costumes, tissus, représentations, etc. — Est-ce tout à fait prudent ? Plus avisé, M. Ph. LAUER ne parlait, en des cas analogues, que de « gros pois » (*Monum. Piot*, XV, 1906, p. ex. p. 115 et n. 1). L'usage luxueux

avaient fait partie aussi du costume d'apparat des femmes égyptiennes ? De là à imiter ce décor dans la tapisserie, il n'y eut qu'un pas, que n'avaient pas manqué de franchir les artisans égyptiens eux-mêmes : des rangs de perles décorent un tissu — un « gobelin » comme dirait M. R. Pfister — trouvé dans le tombeau même de Touth-anekh-Amon¹. Un autre fragment, daté de l'ère chrétienne et provenant d'Antinoé, est conservé au Musée des tissus de Lyon. A côté d'une scène représentant le Sacrifice d'Abraham, nous voyons là un décor en réseau, formé de petites « perles », avec, aux points de tangence, une « perle » plus grosse². Gerspach avait publié³ une bordure formée de losanges perlés encadrant d'autres losanges : arrangement assez semblable, par conséquent, à celui de la pièce venue dans la collection de M. R. Pfister. — Mais celui-ci n'avait-il pas lui-même reproduit⁴ une bordure conservée au Musée du Louvre, sans faire, à son sujet, aucune réserve qui permit de penser qu'il l'attribuât à la production sassanide ?

Aucun exemple textile proprement *sassanide* ne peut être invoqué. Au-dessus (?), le second élément de la bordure, décrit par M. R. Pfister comme formé « d'une enfilade de feuilles trilobées »⁵, témoignerait encore plus nettement, si possible, contre un qualificatif exclusif : l'éternelle épithète « sassanide ».

Deux bandes parmi les tissus coptes du Louvre présentent cette même guirlande⁶ ; celle-ci encadre aussi une

des perles vraies ou fausses n'a pas dû être tout de même si répandu ; en tout cas, il n'a nullement été l'apanage des races iraniennes, ce qu'il faudrait bien partout retenir.

1. P. PFISTER, *Les textiles du tombeau de Touthankh-Amon*, RAA., XI, 1937, pl. LII, n° 932.

2. Cf. R. COX, *Les soieries d'art*, Paris, 1914, pl. 19, IV.

3. *Les tapisseries coptes*, Paris, 1890, fig. 97 ; cf. aussi fig. 44.

4. *Tissus coptes du Musée du Louvre*, Paris, s. d., pl. 20.

5. RAA., 1938, p. 43.

6. R. PFISTER, *l. l.*, pl. 9 ; cf. la couronne d'un sarcophage de Tyr, *Syria*, XXI, 1940, pl. XIX et p. 121-122 (H. SEYRIG). En publiant le sarcophage de Tyr, M. H. Seyrig indique bien que le bouquet des trois feuilles (de laurier ?) — lorsqu'elles sont réunies, avec, entre chacun des bouquets, l'apparition d'une spire du ruban qui forme la guirlande — est une invention hellénistique et occidentale, dont les

tapisserie du British Museum¹, décorée d'une scène que M. R. Pfister lui-même a appelée « *nilotique* », et qu'il n'hésitait pas tant, d'ordinaire, à attribuer à la production copte. — Un carré du Musée des tissus de Lyon, où l'on voit le lièvre typiquement égyptien, aux longues oreilles, manger une grappe de raisins, est entouré par cette même guirlande. Mais le document le plus probant qu'on puisse ici alléguer,

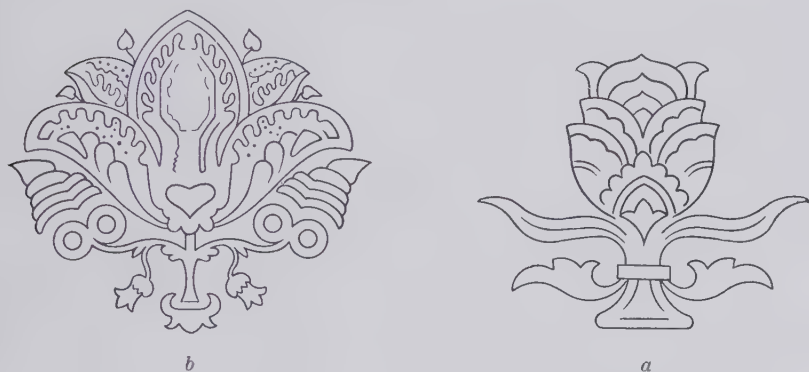


Fig. 18. — En *a*, fleuron d'une des étoffes de la Collection R. Pfister (cf. *RAA.*, 1938, pl. XXVII *a*, et *ibid.*, fig. 5 à la p. 44). — *A gauche*, en *b*, fleuron du Trésor de *Sanc'ta Sanctorum*, plus épanoui (partie centrale restituée ici).

pour le dit élément, se trouve aussi au Musée de Lyon. Il s'agit d'un élément de bordure de grande échelle, dont le décor sur fond de lin est obtenu par des boucles de laine multicolores². Le fragment appartient sans doute à la partie centrale de la bordure. Deux guirlandes, dirigées symétriquement³, sont là

premiers exemples seraient à trouver à Délos, à Priène : H. SEYRIG, *l. l.*, p. 121, n. 2 : *ibid.*, longue liste des imitations constatées postérieurement çà et là, notamment en Palestine, en Phénicie, en Syrie, en *Asie Centrale* ; et même du côté de l'Occident !

1. G. MIGEON, *Les arts du tissu*, 1909, fig. à la p. 33.

2. R. COX, *Les soieries d'art*, pl. 18, III.

3. Il est à noter que M. R. Pfister possède un autre élément de bordure, dont le feuillage est dirigé en sens inverse de celui du fragment publié. Il estime que ces fragments appartiennent aux extrémités opposées de la pièce. Mais ne pour-

séparées par un médaillon où figure une tête, tête de Dionysos, ou « dionysiaque », en tout cas du plus net dessin hellénistique. Comment ne pas penser que cette bordure a dû faire partie ensuite du répertoire usuel des tapissiers coptes ?

C'est, aussi bien, l'étude du fleuron (fig. 18 *a*) qui peut permettre de constater, une fois de plus, l'incertitude de la méthode de M. R. Pfister. Devant la qualification de « sassanide » qui était octroyée à ce fleuron, dès le premier article de la *RAA.*, je n'avais risqué qu'un « peut-être pas », non péremptoire. M. R. Pfister expliquait avec assurance : « Le fleuron de notre fragment (fig. 5) est *bien sassanide*. » Mais il a ajouté lui-même aussitôt, pour nous en faire douter : « Ce type ne paraît pas figurer dans les fleurons du Taq-i-Bostân et du chapiteau de Qal'a-i-Kuhna¹. Nous voyons *par contre (sic)* un dispositif analogue dans un des écoinçons intérieurs de l'octogone de la Koubbat es-Sakhra à Jérusalem... Jérusalem a emprunté un grand nombre de motifs sassanides². »

rait-on supposer aussi, en se référant à cet exemple, aussi bien qu'à celui du lièvre à la grappe, que le feuillage de la bordure était symétrique par rapport au centre, et que les deux fragments représentent deux morceaux de la même bordure ?

1. *Cogs sassanides*, p. 44. — Pour les documents de comparaison invoqués, cf. p. ex., la planche donnée par E. HERZFELD, *Am Tor von Asien*, fig. 30 et 31, p. 117-119, avec 33 variétés. Pour certaines, on pourrait bien dire, honnêtement, (cf. 3, 4, 5) qu'elles ont eu, tout de même, quelque rapport ! Cf. aussi E. HERZFELD, *l. l.*, chapiteau de la pl. LIV en haut (Taq-i-Bostân). Si nous nous élançons docilement à la poursuite d'« analogies » signalées ailleurs par M. R. Pfister lui-même, à Jérusalem, quelle déception ! Le copieux ouvrage de K. A. C. CRESWELL et de Mlle Marg. VAN BERCHEM (*Early Muslim architecture*, I, V : *The mosaics of the Dome of the Rock at Jerusalem*, etc., p. 150 sqq.), qui nous était recommandé, n'ajoute rien de plus, en 1932, aux relevés d'E. Herzfeld lui-même : ni à la p. 203, ni à la pl. XX, il n'y a *rien* qui se rapproche, peu ou prou, du fleuron des étoffes d'Égypte étudiées ; je me suis reporté là, non moins vainement, au relevé du chapiteau de Taq-i-Bostân (d'après Riegl) : fig. 253 ; au motif floral du chapiteau de Qal'a-i-Kuhna, *ibid.*, fig. 255 ; *rien* en tout cela qui soit plus proche, par exemple, que le n° 4 de la figure 30, dans les dessins d'E. Herzfeld. A quoi bon, alors, l'excursus palestinien ? J'ai vérifié aussi par hasard, avec le même insuccès, et croyant à de fausses références, les fleurons de la fig. 203.

2. R. PFISTER, *l. l.*, p. 45. La référence de M. R. Pfister à sa propre planche XXVII, pour sa figure 5, en 1938, est à corriger (cf. ci-dessus, légende de la fig. 18).

Il le faudrait bien en vérité, pour diminuer en tout cas notre étonnement de voir un spécialiste des tissus refuser si obstinément la comparaison la plus démonstrative : celle avec d'autres documents textiles ! Mais qu'en sait-on ? Ce fleuron « bien sassanide » qui n'a pas d'équivalent direct (selon M. R. Pfister lui-même !) dans l'art de même appellation, a du moins un répondant sur une des plus belles soieries byzantines, conservée au Musée chrétien du Vatican (Saint-Jean du Latran), et provenant du Trésor de *Sancta Sanctorum*. Il s'agit de deux fragments présentant un décor en cercles entrelacés, qui encadre une Annonciation et une Nativité¹. Le fleuron sert là de motif intermédiaire entre les grands cercles. Il est bien plus épanoui que celui du tissu égyptien de M. R. Pfister, qui serait, par rapport à lui, ce qu'est le bouton à la fleur. Mais on retrouve la même palmette centrale, le même calice triangulé, et les pétales sont dessinés par les mêmes indentations (fig. 18 b)².

Il n'est pas jusqu'aux couleurs employées qui ne marquent maintes similitudes.

Sur le fond rouge, la palmette s'enlève en vert, jaune d'or, blanc vert et bleu violet foncé. Or, regardons le fleuron du tissu d'Égypte (Coll. R. Pfister) : « jaune d'or, beige (qui a pu être un blanc), bleu vert clair, bleu foncé », nous dit-on. Le rapprochement pourrait-il être plus complet ? En outre, le fleuron est présenté sur un empattement, avec aussi les deux tiges qui s'écartent suivant le schéma du tissu d'Égypte mis en cause ; au vrai, ces tiges plus riches présentent deux pal-

1. Ph. LAUER, *Monum. Piot, I. I.*, pl. XV ; reproduit par G. MIGEON, *Les arts du tissu*, 1909, p. 22 sqq. (fig. à la p. 23) ; par O. VON FALKE, *Kunstgesch., I. I.*, fig. 68 (en couleurs), pl. à la p. 48. Nous ne garantissons pas le motif central, restauré, fig. 18 b.

2. Mesurons ainsi la valeur du raisonnement (historique ?) de M. R. PFISTER, qui, dans *RAA.*, 1939, p. 32, se tranquillise sur la qualité bien « sassanide » du fleuron des pièces de sa collection, en nous rassurant nous-mêmes sur l'accointance — dont nous n'avons pas douté — du fragment au fleuron et des morceaux aux canards-« coqs ». Mais, pour qu'il y eût là quelque preuve, il serait bien nécessaire que l'appellation « coqs sassanides » fût hors de discussion. Toute cette étude vise à montrer qu'il n'en va pas ainsi.

mettes nuancées. Mais s'il n'y a pas similitude, c'est bien, du moins, la parenté la plus étroite. — Danger des raisonnements qui s'adressent trop au détail¹ ! Faudra-t-il donc, pour assurer gain de cause à M. R. Pfister dans le débat qui nous divise, classer cette soierie parmi la production *sassanide*, alors que les scènes religieuses représentées sont du plus pur style byzantin ? Dans l'*Annonciation*, la Vierge est la Madone vêtue de pourpre, siégeant sur une cathèdre entre ses corbeilles à ouvrage ; l'Ange est le « Messenger » tenant à la main la longue baguette, et faisant la salutation antique. La scène de la Nativité est aussi purement byzantine : la Vierge *assise* a pour pendant, de l'autre côté de la crèche, saint Joseph également assis.

Ainsi, d'après l'étude du décor, on pourrait conclure que, tant pour les motifs que pour le style, nous serions ramenés, par le plus grand nombre des comparaisons, vers Byzance, plutôt que vers la Perse². Le si dogmatique qualificatif « sassanide » de M. R. Pfister n'appelait-il pas un peu notre réserve, et le premier point d'interrogation prudent d'un simple « peut-être pas » ?

Les quelques indications reçues de M. R. Pfister au sujet de l'ordonnance des fragments étudiés par lui sont-elles plus clairement démonstratives ? C'est bien là qu'on eût attendu d'un « technicien » appui et secours, les fragments étant très mutilés, comme un profane le voit trop. Peut-être trouvera-t-on de mauvais goût, là encore, mon attitude réservée ; mais pourtant ! — Il est difficile, je crois, de lire sans sourciller :

1. En vérité, l'artisan de ces étoffes a pris les fleurons où il les trouvait, comme les bouquets des guirlandes (ci-dessus, p. 100, n. 6) : dans l'immense répertoire de l'art décoratif méditerranéen ; on commençait à jeter des fleurons dans le champ, sur les miroirs de bronze grecs, dès le IV^e s. (miroir de Corinthe-Leucade, trésor de Canosa, etc.) ; les orfèvres des coupes sassanides imiteront à leur tour, longtemps après, cet usage.

2. Au temps même des études, encore si provisoires, de G. MIGEON, *Les arts du tissu*, 1909, on hésitait à propos de certaines compositions, entre Byzance et l'Iran (cf. p. ex., p. 15, à propos de la chape dite de Charlemagne, à la cathédrale de Metz, et du suaire de saint Germain, à la cathédrale d'Auxerre). Ces ouvrages, G. MIGEON lui-même les déclarait « pseudo-sassanides », p. 26, *l. l.*

« Dans les fragments b et c, les coqs sont placés dans tous les sens ; (au Taq-i-Bostân), selon toute apparence également, voir fig. 1 »¹ (cf. ici fig. 16 a-b, pour les fragments dits b et c).

C'est supposer que le lecteur, confiant, ne se reportera pas au terme de comparaison, ou bien qu'il a été trop pauvrement pourvu de critique visuelle. Les cornacs indiens de la Chasse du Taq-i-Bostân portent, on l'a vu, des vêtements ornés d'oiseaux, mais ces oiseaux ne sont guère « selon toute apparence », comme on nous invitait à le croire, « placés dans tous les sens » (fig. 1-5, ci-dessus). Déjà, l'un des tissus (fig. 1, ci-dessus) est orné de canards semés régulièrement *en files* qui se contresemplent. — Si quelque oiseau (fig. 2, 4) est placé un peu plus obliquement, cela tient à ce que le sculpteur a voulu, d'une manière peut-être maladroite, donner l'impression d'une étoffe qui ne serait pas inerte, et jouerait sur le corps. On le pourrait voir pour les files des jambes du pantalon, surtout, car l'un des cornacs a un pantalon orné d'oiseaux contresemplés, et une tunique sur laquelle d'autres palmipèdes, encadrés dans des médaillons, alternent avec des palmettes encadrées aussi².

Impossible de ramener la composition de la tapisserie, pour les fragments R. Pfister, à l'un de ces types, purement et simplement, ou à d'autres exemples datés, comme le plat sassanide dit de Bahram Ghour³.

1. RAA., 1938, p. 44.

2. O. VON FALKE, *l. l.*, fig. 93, et ci-dessus, mais *pour le pantalon seulement*, notre fig. 4-5.

3. Le dispositif a bien l'air comparable à celui du Taq-i-Bostân, sur ce plat sassanide (« Bahram Ghour aux lions ») qu'a publié sommairement M. DELAPORTE, *Aréthuse*, 1926, p. 143-148, pl. XXIII ; à ce document, M. R. PFISTER a lui-même renvoyé (RAA., 1939, p. 28). Le prince porte un justaucorps décoré, semble-t-il, de *canards*, qu'on reconnaît (?) à la loupe malgré l'usure extrême de l'épiderme du métal. M. Delaporte en a compté huit ; le pantalon est orné de signes en S à extrémités peu marquées, qu'on revoit sur le pelage d'un des lions (abattu plutôt qu'en fuite !). Par ce décor de costume royal, M. L. Delaporte a parlé de la persistance de traditions assyriennes. — Les canards (?) ne sont pas non plus, ici, jetés au hasard, ni placés dans tous les sens ; ceux qu'on distingue (bras gauche) semblent former des files contresemplées. Bahram V — si c'est lui — a régné de 420 à 438 apr. J.-C.

M. R. Pfister ne l'avouait-il pas lui-même, en proposant la restitution donnée dans son second article, p. 31, fig. 4 (ici fig. 16 *b*). Il y a fait figurer à droite deux oiseaux symétriques, tête-bêche, de part et d'autre d'un pseudo-socle (ligne de sol), horizontalement posé. — Mais la référence aux reliefs du Taq-i-Bostan est fort inopérante, comme on voit : aussi bien n'a-t-elle été donnée, peut-être, que pour justifier l'appellation « sassanide ». Rien de plus différent !

Du moins, il était un témoignage aussi connu, qui eût pu être allégué, et que M. R. Pfister traite par prétérition : c'est la célèbre mosaïque de Ravenne représentant l'impératrice Théodora entourée des dames de sa cour. Là, la seconde des suivantes porte une robe également décorée de canards alternant avec des fleurons. — Cette étoffe, dont le dessin a cheminé de Byzance à l'Iran, a bien pu susciter en cours de route, quelque part, des copies exécutées en tapisserie ou en soierie. A qui donner la priorité dans cet échange ? Les historiens du tissage n'ont pas encore résolu, à ma connaissance, ce problème ou d'autres analogues. — Quoi qu'il en soit, ni les reliefs antérieurs du Taq-i-Bostân, ni la mosaïque de Ravenne, n'expliquent assez les fragments de tapisserie de la collection de M. R. Pfister.

Non plus, d'ailleurs, que la reconstitution tentée par lui (cf. fig. 16 *b*). — Y avait-il bien, par exemple, à reconnaître deux oiseaux opposés de part et d'autre d'un galon-ligne de sol, divisé en carré par des perles ? La photographie de la pl. XXVII (ici, fig. 16 *a-b*), rapprochée du dessin prétendu reconstitutif, laisse plus de doute que de conviction¹ : des points de couture sont visibles, rejoignant la bande d'appui au fragment principal : on voudrait être plus assuré, p. ex., que les fils de chaîne se continuaient bien, du morceau de droite à celui de gauche, d'autant que, dans celui-ci, un important décor en cercle ne semble pas parfaitement en rapport avec l'oiseau auquel il paraît joint. — On aimerait aussi à savoir

1. Je n'ai pu travailler que sur les planches de M. R. Pfister. Me trompai-je en soupçonnant qu'elles arrangent parfois les documents originaux ; il y a eu des traits renforcés, peut-être certains raccords : on croit les deviner.

comment M. R. Pfister a pu arriver à découvrir, pour son dessin reconstitutif, une patte d'oiseau symétrique à celle de l'oiseau du haut : le document reproduit (fig. 16 *a-b*, ici) présentait une évidente lacune en cet endroit.

Que penser, donc, de l'ordonnance de ces divers fragments ? Et à quoi les comparer ?

Malgré la difficulté résultant du fait que les échelles adoptées pour les reproductions varient toutes, on constate d'abord que l'oiseau figuré en haut de la pl. XXVII *a* est, à peu de chose près, semblable à celui de la pl. XXVI. — Cette grande analogie, qui semble avoir échappé à M. R. Pfister, lui aurait peut-être permis d'enrichir sa restitution de tout l'oiseau figuré pl. XXVI, dont il n'a tiré aucun parti¹.

Ces deux oiseaux sont présentés sans chaîne. Il en va de même pour l'oiseau de la pl. XXV (ce fragment marque, en outre, l'amorce d'un segment de cercle décoré d'une palmette).

Deux autres morceaux (pl. XXVII *a* et *c*) nous montrent un décor exécuté dans le sens de la trame, c'est-à-dire perpendiculairement au premier. Sur ce dernier morceau — qu'il eût mieux valu présenter avec l'oiseau dirigé vers le haut — on devine un oiseau aux ailes déployées, dont le détail n'a pas retenu l'attention de M. Pfister². S'il n'est pas possible, étant donné le caractère fragmentaire des documents³, de restituer l'en-

1. Ici, une expertise technique rigoureuse devrait intervenir pour déterminer dans quelles conditions les deux oiseaux ont été exécutés. — Avant d'abandonner la comparaison des deux planches, remarquons que l'amorce de l'oiseau, obliquement présenté, pl. XXVII *b* (fig. 16 *b*, ici), se retrouve, mais un peu différente, sur la pl. XXVI. Enfin les deux documents sont disposés en sens horizontal : il ne peut s'agir de canards affrontés, puisqu'ils se dirigent dans le même sens. Ils appartiennent à deux motifs se répétant l'un l'autre, soit dans la même présentation horizontale, soit tête-bêche.

2. M. R. Pfister rappelle les oiseaux décorant le petit médaillon placé au point de tangence des grands cercles, dans une étoffe du Musée de Berlin, qualifiée par O. VON FALKE : « *Sassanidischer Jagdstoff unter römischen Einfluss* », I. I., fig. 107. Ces rapaces (aigles) sont figurés en fin de vol, au moment où ils enfoncent leurs serres dans le dos de deux quadrupèdes affrontés.

3. Il importerait de savoir si les fragments acquis en Égypte par M. R. Pfister — appartenant à une même étoffe, comme il nous a été dit (*RAA.*, 1938, p. 40), qui aurait été découpée ensuite en morceaux rectangulaires — sont les seuls suscep-

semble de la composition, on pourrait du moins évoquer, soit une disposition dite « *rotata* », en « roue » (fig. 19), que justifieraient les oiseaux placés obliquement dans le champ¹, soit admettre du moins une ordonnance proche de celle de la soierie fatimite au nom du calife Hakem², soit encore comme sur une pièce copte du Musée de Lyon, présentant une alternance de décors en cercles et de motifs libres³. — Si l'on ne considère pas comme une pièce d'encadrement le détail de droite sur la planche XXV, on pourra enfin présumer une de ces dispositions que présentaient des pièces postérieures au x^e s., dont une soierie du Monastier est un magnifique exemple⁴.

Toutes les comparaisons nous éloignent, en tout cas, des vêtements brodés du Taq-i-Bostân — et de la vraie période sassanide, par conséquent — pour nous ramener vers une date plus récente, et à des compositions qui ont leurs équivalents plutôt dans le décor du Proche-Orient ou de Byzance⁵.

Si nous passons — en tremblant du moins de n'être pas nous-même « expert » en ce domaine — à l'examen de la tech-

libles d'être groupés pour la reconstitution, et si d'autres n'ont pas été trouvés en même temps. On peut remarquer ici, en passant, combien sont laconiques les indications données par le collectionneur sur la provenance de telles pièces, et combien insuffisants les renseignements recueillis ! Trop de documents entrent ainsi (par le commerce ?) dans des collections, sans nulle indication d'état civil : ce n'est pas pour faciliter la tâche future ou actuelle des historiens des tissus.

1. M. R. PFISTER a publié sous le titre : *Matériaux pour servir au classement des textiles égyptiens postérieurs à la conquête arabe* (RAA., X, 1, mars 1936, pl. II b' et pl. III b") deux fragments qui se réfèrent à ce genre de composition. Ils sont à rapprocher d'un autre document publié aussi par lui : *Les toiles imprimées de Fostat et de l'Hindoustan*, Paris, 1938, pl. II a.

2. Cf. G. MIGEON, *l. l.*, p. 41. Reproduction dans O. VON FALKE, *l. l.*, fig. 170.

3. R. COX, *l. l.*, pl. 20, III.

4. Cette pièce, encore inédite, fera prochainement l'objet d'une publication.

5. On rappelle encore, à ce point de vue, le canard d'un bol byzantin (polychrome), au Musée de Kiev, signalé in *Ars islamica*, III, 1936, I, fig. 10 (sur une des pl. à la p. 106). Cet oiseau (fig. 12, ici) a la touffe de plumes arrière relevées et frisées, et aussi la longue penne pendante des oiseaux de la coll. R. Pfister. Une telle stylisation ne serait-elle pas typiquement byzantine ? Cf. Ph. LAUER, oiseau stylisé de *Sancta Sanctorum*, *Monum. Piot*, XV, 1906, p. 115 et fig. 18.

nique, nous n'avons pas, hélas ! chance de rencontrer, chez M. R. Pfister, des précisions plus instructives. Il nous apprend que le « gobelin » en cause est une serge. Mais le rapproche-



Fig. 19. — Fostât. Disposition dite en roue :
Les toiles imprimées de Fostât, 1938, frontispice.

ment avec une autre pièce de la collection de l'auteur (*RAA.*, 1938, p. 45 et pl. XXVIII *a*) enlève beaucoup de force à l'hypothèse selon laquelle ce mode de tissage prouverait une origine « sassanide ». Car cette pièce est, quant au décor, dans la tradition égyptienne. L'encadrement des cercles par rinceaux et fleurons à trois feuilles, se retrouve sur une soierie

d'Akhmim¹, où le sujet principal est une paire de danseuses nues, de tradition alexandrine². L'oiseau, qui n'a guère l'air d'un coq, lui aussi, a des quantités de « répondants » dans l'art copte, et, en particulier, celui qui décore le réseau entourant le Sacrifice d'Abraham³. La bordure même, formée d'un « chien courant », est également du répertoire méditerranéen le plus antique⁴. Au surplus, l'emploi sur cette pièce, côte à côte, de l'*armure* toile et de la serge, montre que l'on pouvait passer facilement de l'une à l'autre⁵.

Mais, que la tapisserie ait une chaîne de laine ou de lin, elle présente des particularités de tissage qu'il aurait peut-être valu la peine d'étudier et de nous expliquer à nous, profanes.

Ne sont signalées que les liures de ce qu'on appelle des « gobelins-serges »⁶. Ces liures ne sont-elles pas employées dans les tapisseries coptes ? Ce n'est pas l'explication assez confuse donnée, p. 46, qui peut satisfaire notre légitime curiosité : « On accroche un fil de trame d'un îlot au fil de chaîne voisin, comme cela se pratique dans les gobelins coptes et sassanides⁷. » — Si donc, il n'y a pas de différence technique à noter d'un centre à l'autre, comment être bien assuré que nous ayons ici des pièces *sassanides* ? M. R. Pfister n'a à proposer de comparaison (*RAA.*, 1938, p. 46) qu'avec des tapisseries persanes du xvii^e s. ; encore est-ce uniquement

1. Cf. O. VON FALKE, *I. I.*, fig. 64 à la p. 46.

2. J. Heinrich SCHMIDT, *Ars islamica*, IV, 1937, p. 175 sqq. (cf. ci-après).

3. R. COX, *I. I.*, pl. 19, IV.

4. Lorsque M. R. PFISTER parle (*RAA.*, 1938, p. 45) de la *ressemblance* constatée par lui entre cette pièce et une autre de la Coll. Marcel Guérin, qu'il a publiée (*Matériaux*, etc., ci-dessus, p. 108, n. 1 : *RAA.*, 1, 1936, X, 2, pl. E, 3), il n'insiste pas assez sur les différences de style, entre les deux documents : car seuls les *motifs* sont comparables.

5. M. Th. SCHMITTER, *Rev. arch.*, 1939, I, p. 86 (*Chine ou Proche-Orient?*).

6. Ph. LAUER, dans son étude sur le Trésor de *Sancta Sanctorum*, appelait déjà l'attention — vainement — sur le danger de ces appellations modernistes (gobelins, etc.), qui ne sont pas seulement des anachronismes, mais des erreurs, tant les procédés de fabrication diffèrent, de l'antiquité à nous.

7. Autrement intéressante, précise, et documentée, est l'étude consacrée par C. RAZY (*Soierie de Lyon*, 1919, p. 331-332) à la technique de quelques pièces du Musée de Lyon : tapisseries coptes, 1920, p. 26, 131, 251, 423, 542.

pour souligner certaines différences de technique ! Si donc les pièces étudiées, dites « sassanides », n'ont eu que des différences de « liures » avec les documents persans du XVIII^e s., la présence de la serge dans ceux-ci ne fournit guère une preuve, semble-t-il, de l'origine *iranienne* de l'emploi de la serge par les tapisriers.

N'y aurait-il pas une explication autre ?

M. R. Pfister aurait pu, d'après ses propres études antérieures, chercher peut-être, et remarquer par exemple que des tapisseries entièrement exécutées en laine n'étaient pas une rareté en Égypte. Non seulement, il en signalait un jour tout une série dans son mémoire intitulé : *Gobelins sassanides du Musée de Lyon*¹, mais il y revenait en un second article : *Matériaux pour servir au classement des tissus égyptiens postérieurs à la conquête arabe*². Or, dans le premier travail — à propos de documents choisis par lui en raison de certains détails de leur décor, qui lui paraissaient d'origine iranienne — M. R. Pfister ne concluait-il pas ainsi : « Pour les étoffes en laine, on pourra souvent se demander s'il s'agit d'importation ou de fabrication indigène³. » Comme il est dommage que la prudence des sages subisse parfois des éclipses ! Même, revenant dans les *Matériaux*, sur le même sujet, M. R. Pfister avait marqué une légère progression dans la réserve, déclarant : « Il est très possible que ces documents viennent de la Mésopotamie, pour laquelle nous n'avons malheureusement presque pas de points de comparaison⁴. »

Mais alors ? Observons que depuis lors, et jusqu'ici, nulle pièce de tapisserie importante n'a été trouvée, à ma connaissance du moins, dans le domaine de la Perse et pour l'époque sassanide même. A Léou-Lan⁵, les tapisseries recueillies sont

1. RAA., VI, I, p. 1-23.

2. RAA., X, 2, p. 73-85. Cet article est le second paru sous ce titre.

3. RAA., I. I., p. 22.

4. L. I., p. 83. A la p. précédente, l'auteur signale justement « la pauvreté de notre documentation pour les époques achéménide, parthe et sassanide ». Cf. aussi RAA., 1938, p. 40 (début de l'article).

5. On regrettera en passant que M. Ed. SALIN, CRAI., 1940, p. 88, n° I et

attribuées par Sir Aurel Stein à la production occidentale, et A. Ippel vient de déceler à son tour, sur un fragment de Noin-Oula (Mongolie du Nord), de façon irrécusable, l'empreinte victorieuse de l'hellénisme occidental¹. N'y a-t-il pas, à Noin-Oula, des figures de cavaliers scythes présentées de profil en trois-quart, caractéristiques ? A Léou-Lan même, n'y a-t-il pas un Hermès avec le caducée² ?

La Perse aurait été un fournisseur plus proche ! Mais on ne s'est pas adressé à elle.

Quelle que soit d'ailleurs la prédilection de M. R. Pfister pour les Sassanides — elle n'a parfois d'égale que sa faveur pour les qualificatifs « chinois » ! — il ne semble pas qu'il ait encore réussi à nous baptiser, de cette période iranienne, une seule pièce parmi les tapisseries de Palmyre. L'intéressant document de l'Ermitage auquel M. R. Pfister s'était référé par de rapides mentions dans ses deux articles sur les « coqs sassanides » est postérieur, quoi qu'en pense D. Talbot-Rice, au VIII^e siècle. Il n'y avait, certes, plus de Sassanides alors³ !

Cherchons un peu maintenant nous-mêmes quelle a pu être l'utilisation des pièces de la Collection R. Pfister. Elles ont servi au costume, peut-on croire⁴, et là, quelques remarques s'imposaient aussi. La tapisserie n'a pas été dans l'antiquité un métier réservé à des spécialistes : occupation préférée des femmes, et même des plus nobles, elle se faisait à la maison. Depuis Athéna et la légendaire Arachné, depuis Pénélope

fig. 1, ait, récemment, cru devoir situer géographiquement Léou-Lang en Corée, ce qui a passé trop inaperçu.

1. *Arch. Jahrb.*, 54, 1939, *Anz.*, col. 599-619 : tissu de Léningrad : cavaliers et chevaux ; cf. BOROFKA, *Die Antike*, 1927, p. 64-69 (pl. VII-VIII).

2. Sir Aurel STEIN, *On ancient Central-Asian trecks*, London, 1933 : « tapestry designs unmistakably Western » (p. 143) : l'Hermès est reproduit en couleurs, pl. 65, et la tapisserie confirme absolument l'indication donnée, quoi qu'en doive peut-être penser M. R. PFISTER.

3. Cf. D. TALBOT RICE, *Ars islamica*, 1936, III, p. 100.

4. *R.A.A.*, 1938, p. 40. — M. R. PFISTER signale que, à son avis, les tissus de laine étudiés par lui, *R.A.A.*, 10, II, ont tous appartenu au costume ; il indique (p. 83) les causes de conservation.

parmi les mortelles, ou Électre travaillant pour Oreste absent, jusqu'aux matrones complimentées par Sidoine Apollinaire pour leur habileté à exécuter des tapisseries figurées, les textes antiques sont nombreux à nous fournir témoignage.

Dans l'Empire byzantin, certains ateliers de tissage ne portaient-ils pas encore le nom significatif de *gynaecaea*?

Or, les tapisseries ainsi exécutées, qui répétaient fort souvent les mêmes modèles, communs à d'autres répertoires d'arts mineurs¹, et les tiraient volontiers par esprit d'exotisme de l'Orient, ne sauraient avoir prétendu à l'originalité du décor. On s'inspirait souvent, soit d'une autre tapisserie, soit d'une étoffe ; parfois se mêlaient imitation et invention. Nous en avons un exemple probant pour une pièce d'Antinoé, partagée entre le Musée des tissus de Lyon et le Musée Guimet de Paris. Cette tapisserie présente, dans le bas, une bordure sur fond rose décorée d'un réseau, puis une seconde bordure beaucoup plus importante que la première et limitée vers le haut par des lignes sinueuses. Sur fond bleu sombre, sont semés des cercles et des étoiles. Or, le Musée des tissus de Lyon conserve une autre soierie qui a pu servir de modèle : sur fond bleu, des cercles et des étoiles, d'un dessin beaucoup plus parfait, sont exécutés dans les tonalités, les habitudes de style et de technique qui distinguent aussi des pièces célèbres comme les béliers passants (ci-dessus, p. 92, n. 5), ou les Pégases encadrés dans des médaillons perlés : pièces qui, en ce même Musée de Lyon, ont pu être attribuées à la production « sassanide »². Ce tissu est comparable à un autre de Lyon, qui a pu lui servir de modèle, et qu'on eût classé aussi comme « sassanide », à la rigueur. Il y a là, du moins, un décor placé au-dessus des bordures, et qui montre l'emprunt destiné, comme disent les décorateurs, à « créer l'ambiance ». Il

1. FR. VON LORENTZ, *Röm. Mitt.*, 52, 1937, p. 165-222 : Βαρθάρων ὑφάσματα.

2. La pièce de Lyon est reproduite par R. Cox, *l. l.*, pl. 20. Elle a été étudiée par M. N. TOLL, dans le *Recueil d'études consacrées à la mémoire de N. P. Kondakov*, Prague, 1926, p. 93 à 100 (en russe), et reproduite en couleurs, pl. II. Pour la pièce de Paris, cf. *Catal. Expos. tempor. Mus. Guimet* (*Annales Mus. Guimet*, XXXVII, 1908, pl. XII).

s'agit de scènes de « Persaneries »¹, comme les Grecs aimaient à en mettre déjà sur leurs étoffes, dès le temps où l'on brodait l'himation célèbre d'Alcisthènes de Sybaris². Mais les proportions, les couleurs, le sens de la vie décèlent une main occidentale³. Ce n'est pas là le véritable art sassanide, qui reste si hiératique jusque dans le déchaînement des chasses ou le tumulte des batailles⁴.

C'est bien par souci de « couleur locale », non par incapacité

1. La scène figurée représente un chef perse assistant à un combat (tel autrefois Xersès à Salamine). Son attitude rappelle le Chosroès du camée de la Bibliothèque Nationale ; assis, les genoux écartés, il tient à deux mains devant lui l'épée sur laquelle il s'appuie. — Son costume n'est pas celui des souverains perses. Il porte les chausses collantes et la tunique courte à la mode byzantine. Il est coiffé d'une tiare plus arsacide que sassanide. — La tête trop grosse, caractéristique des dessins coptes, présente, selon une habitude byzantine, deux grands yeux cernés régulièrement. Mêmes caractères éclectiques (certains alexandrins !) chez les combattants : le Parthe qui tire de l'arc en passant le bras gauche derrière son dos, a un profil orientalisé jusqu'à la caricature. Tel autre Perse à barbe pointue, à tiare élégante, ne le cède en vérité ironique qu'aux magnifiques Nubiens au front bas, aux lèvres épaisses, qui roulent des yeux blancs, tandis que leur vainqueur les emmène attachés. Certains raffinements dans l'emploi des tons bistres, certaines habiletés de dessin (accentuation de contours, donnant l'illusion de modelés, p. ex.), sont bien d'un décorateur occidental.

2. P. JACOBSTHAL, *JHS.*, LVIII, 1938, p. 205-216 ; cf. D. S. ROBERTSON, *ibid.*, LIX, 1939, p. 136.

3. Ci-dessus, n. 1.

4. Je note au passage que le Perse armé du Trésor de l'Oxus, à l'époque achéménide, personnage dont M. R. PFISTER (en un autre de ses articles auquel il renvoie) a étudié le costume (*RAA.*, VIII, *Études textiles*, p. 77 sqq.) ne porte nullement, quoi qu'on en dise là, de *jambières* décorées d'oiseaux (cf. O. M. DALTON, *The Treasure of Oxus*, 2^e éd., 1926, p. 22 et pl. XV, 70 : plaque en or). Une mosaïque de Naples, dite mosaïque d'Alexandre : Bataille de Gaugamèles (?) : (costume du chef perse tué par Alexandre), et la Chronique de Lindos s'accordent à nous montrer que ce sont les *ἀναζυρίδες*, les *pantalons mêmes* des Iraniens qu'on brodait si richement à l'époque achéménide. Chr. BLINKENBERG l'a dûment noté dans son édition française (1912) de la *Chronique du temple lindien*, en commentant les offrandes des rois Achéménides, faites à l'occasion des guerres médiques, dans l'illustre sanctuaire d'Athéna (offrande d'un pantalon brodé, par Artaphrènes, p. 396-397 et n. 19 c). L'erreur de M. R. Pfister consiste à avoir voulu interpréter là des faits datés du temps des Achéménides, avec des documents palmyréniens, postérieurs à notre ère (cf. son renvoi à H. INGHOIT, *Syria*, VII, p. 140, et pl. XXXIV) : (l'inscription à propos de laquelle M. Ingholt allègue le document vestimentaire est datée elle-même de 243 apr. J.-C. !). Que d'affirmations à réviser, partout ! — Mais j'en laisse...

d'invention, ou plagiat, que l'auteur de ce scénario a travaillé : or, l'œuvre compte parmi les meilleurs dessins de l'art byzantin. Et cette « persanerie » a été encadrée d'une authentique bordure orientale !

L'art du XVIII^e s. français pourrait d'ailleurs, au besoin, fournir certaines comparaisons. N'a-t-on pas eu là des tentures avec un décor de « chinoiseries », où figurent côte à côte maints motifs empruntés aux papiers peints ou aux broderies d'Extrême-Orient, et de pures fantaisies exotiques ? Parfois l'Orient a seul prêté à l'inspiration. Plus près de nous, les palmes du décor des châles du Cachemire ont fourni un leit-motiv en vogue aux dessinateurs du tissu. Faudra-t-il donc qualifier « indiennes » toutes les pièces qui admettent de tels emprunts ?

Il n'était peut-être pas non plus nécessaire de penser qu'à une époque où le commerce apportait en Égypte maintes étoffes du Proche-Orient et même de l'Orient plus lointain, les décorateurs locaux n'auraient pas cédé aussi aux engouements de la mode. C'est oublier, au surplus, le sort aventureux de l'Égypte, et que, dès le VII^e s., elle a été englobée dans l'Empire arabe, profitant des échanges avec tout le reste du monde oriental. — Les motifs qu'elle empruntait devaient, parfois, lui donner une impression de retour au logis : *nostoi* d'enfants prodiges ou non ! — En tout cas, nous savons assez que les origines de l'art dit « sassanide » ne sont guère pures, ni surtout purement iraniennes.

On n'a pas encore assez mesuré tout ce qu'il devait à l'art hellénistique, bien que cette source ne soit plus contestée. Ici, comme dans l'art égyptien tardif, c'est moins par le motif lui-même que par le style — certaine conception du dessin et de la couleur — que l'on pourra peut-être, peu à peu, déceler les différences, la part d'originalité. L'art byzantin lui-même a ressuscité, ou assimilé avant de les transformer, quantité de vieux thèmes orientaux. L'imitation, même exacte, par un tapissier, d'une pièce sassanide, est donc toujours à envisager, toujours possible. Elle est souvent sensible.

N'oublions pas que la question de l'emploi de la serge

était à l'origine de cette discussion, qui n'est pas ici tout à fait une digression. Je n'ai pas qualité pour ajouter plus de technicité. Mais, en l'absence de toute indication précise sur des différences de travail, le profane comme le docte ne sont-ils pas admis à penser que la tapisserie — inspirée d'une étoffe sergée — a pu pousser jusqu'à reproduire l'aspect même du tissu imité ? Qu'il s'agisse ou non d'une pièce de costume, on y gagnait, entre autres avantages, un aspect plus soyeux. Les palmipèdes de M. R. Pfister auraient-ils même orné quelque jour une soierie sassanide ? C'est incertain. Composition, thèmes décoratifs, dessin, couleurs, reportent plutôt ici, au total, à la soierie byzantine¹.

*
* *

M. R. Pfister, qui a peut-être montré dans certains de ses articles antérieurs plus de prudence, me pardonnera-t-il d'avoir voulu lui expliquer ici — à sa demande — que je ne le critiquais pas « sans le comprendre », ou peut-être par malin plaisir ?

Arrêtons du moins un débat qui, dans sa première partie, n'était pas ce qui importait le plus, après tout.

Car si E. Herzfeld s'est trompé plus ou moins sur des canards, qu'il a pu prendre parfois pour d'autres oiseaux²,

1. La couleur n'est pas celle des pièces classées comme sassanides, où dominent les bleus ; plutôt celle des plus belles pièces byzantines, exécutées sur fond rouge avec des jaunes d'or, des verts, des bleus, des blancs (ceux-ci manquent ici, mais leur absence n'est pas significative). Il est évidemment curieux d'apprendre (RAA., 1938, p. 46-47) que ce fond rouge est teint « à la cochenille polonaise (*sic*) ou au kermès ». Mais cela ne prouve rien quant à la provenance. Les velours de la Renaissance teints « en graine », ne l'étaient-ils pas avec un colorant *importé* ? Des textes comme le Tarif du maximum de Dioclétien prouvent assez l'existence active d'un commerce antique de colorants.

2. Cf. encore *Die Malereien von Samarra*, p. 53 sqq., à propos de la figure 36, p. 53 (sceaux sassanides). L'oiseau n° 10 a tout l'*habitus* d'un canard ! Et il y a, près de lui, dans les vignettes de la même figure, plusieurs *coqs* évidents, tous dessinés comme on attendait (p. ex. : « LAYARD, XLII, 12 », première rangée, « Le Clercq », n° 12). En se reportant à ces dessins, on verra nettement que seul l'oiseau n° 10 (un canard), avec ses petites plumes du bout des ailerons frisées et

l'erreur, vénielle, eût pu, même répétée et défendue par un autre, passer plus ou moins inaperçue ; j'étais tout prêt à la reconnaître secondaire, quoiqu'elle entraînaît déjà certains propos d'histoire religieuse inacceptables, sous la plume de M. R. Pfister.

Plus importante reste pour nous la question de la dénomination « sassanide » : en ce domaine, il faut de la prudence, car le décor des étoffes a été plus ou moins interchangeable, plus ou moins « *res nullius* » autrefois ; on a beaucoup emprunté, d'un atelier à l'autre, d'un pays à l'autre, surtout. Cela risque d'arriver encore aujourd'hui, le présent continuant le passé.

Donc, ce qui m'a semblé surtout légitime — comme historique de l'art, non spécialiste des études de tissus antiques — ce qui m'a déterminé ici à reprendre le débat, c'est le désir de voir soumis, si possible, à un peu plus de circonspection, l'emploi, aujourd'hui bien trop général, de dénominations autoritaires qui mettent en cause, sans preuve, des pays et des temps circonscrits par la géographie et l'histoire. Ainsi, on avait pris, par exemple avant 1939, en France, l'entraîne-ment fâcheux de parler au besoin d'art « hellénistique », même pour des documents du plein Moyen Age occidental ou oriental. Or, la période hellénistique est comprise entre la mort d'Alexandre et la bataille d'Actium, 31 av. J.-C. — Si les mots ont un sens, appeler « sassanides » des tissus qui risquent bien de n'avoir été fabriqués que vers le ix^e ou x^e s.¹, quand

ramenées d'arrière en avant, peut ressembler aux prétendus « coqs » de la collection R. Pfister. Les « coqs » en octogones dont M. P. Pfister a cru devoir parler aussi, à propos d'une autre pièce de sa collection (cf. *RAA.*, 1938, p. 45 et pl. XXVIII a) risquent bien d'être eux-mêmes, soit des *hansas*, soit des canards.

1. Les peintures murales de Samarra (HERZFELD, *Die Malereien von S.*) fournissent tant de termes de comparaison (cf. ci-dessus), qu'on est bien forcé de remarquer aussi leurs dates. Celles du Djausq-al-Khâqâni (Grand Palais : Harem, Salle du trône) sont datées seulement de 836-839. — C'est *seulement* par les comparaisons cherchées (inutilement) à Jérusalem — on a vu ci-dessus combien elles étaient inopérantes ! — que M. R. PFISTER s'était déterminé, en 1938 (*RAA.*, p. 45), pour une date « de peu postérieure à la chute des Sassanides », encore qu'il parlât, dès son titre, de « coqs sassanides ».

le dernier des Sassanides avait disparu dès 637, n'est peut-être pas non plus de bonne méthode historique.

J'avais environné de paisibles « peut-être », les réserves d'abord marquées sur ce point dans ma note de la *Rev. archéol.*, note à laquelle M. R. Pfister s'est jugé en droit de répondre. Les observations faites ci-dessus développeront, et le sens de mes premières réserves, et les raisons pour lesquelles je ne me sens pas tenu de les amoindrir.

C'est M. R. Pfister lui-même¹ qui nous a raconté comment, il y a peu, on n'était pas encore très au clair sur l'art sassanide. Et ne l'eût-il pas dit que nous le saurions assez ! Il est savoureux qu'on ait évoqué, pour notre édification, en 1939, les hésitations de G. Migeon, quand celui-ci, dans un traité provisoire, assez imparfait et destiné en tout cas au grand public, en 1909², avait cru pouvoir caractériser la décoration sassanide, par des critères tous jugés, depuis lors, déficients. Trente ans d'autres hésitations n'ont pas rendu plus net, plus évident, qu'il fallût parler d'art « sassanide », forcément, là où l'on trouvait certains arrangements soit en registres, soit par disques, et aussi des sujets affrontés : rien de cela n'étant plus insolite sur les métiers à tisser de la terre, que l'emploi même des semis de canards sur les étoffes³. Car il faudra bien s'apercevoir maintenant que, si l'on trouve « des vêtements entiers semés d'oiseaux » au Taq-i-Bostân ou ailleurs⁴, c'est que

1. *RAA.*, 1939, p. 28.

2. *Les arts du tissu*, Paris (H. Laurens) ; cf. R. PFISTER, *RAA.*, 1939, p. 28. M. R. Pfister, qui aime beaucoup accabler moi-même ou les autres de l'argument d'autorité, écrit hardiment, après nous avoir relaté les erreurs de G. MIGEON, en 1909, que les oiseaux de sa collection « correspondent dans leur caractère, leur décoration, et leur coloris, à ce qui est attesté depuis des années pour le style sassanide ». C'est moi qui souligne, et je demande : depuis combien d'années ? et aussi : pour combien d'années encore ?

3. Un exemple du IV^e s. av. J.-C. est sur une étoffe grecque de Kertch à Lénin-grad : C. R. *Comm. archéol. Saint-Petersbourg*, 1878-9, p. 43 ; O. VON FALKE, *Kunstgesch. d. Seidenweberei*, 1913, I, p. 9, fig. 5 ; on le voit rappelé aussi, déjà, par G. MIGEON, *Les arts du tissu*, p. 2.

4. M. R. Pfister, que je cite, ajoute le plat d'argent de la Coll. Feuadent, DELAPORTE, *Aréthuse*, oct. 1926 : cf. ci-dessus, p. 105, n. 3.

l'habitude de ce décor était prise au moins depuis le temps des colonies grecques de la mer Noire, par exemple, et en Grèce propre au moins depuis une dizaine de siècles. Si M. R. Pfister le concède¹, où seront les nouveaux critères décisifs, dans la question qui nous occupe ? Il ne peut être question, ni de la stylisation, qui a toujours existé (canards de Panticapée, IV^e s. av. J.-C.), ni de particularités propres à l'art d'Ardašir et de ses successeurs, puisque les dites « particularités », on l'a vu ci-dessus, ne sont aucunement particulières à l'Iran sassanide ou autre. Ce n'est pas le rayonnement de l'art sassanide qui les a transportées ailleurs, ici ou là. L'art sassanide lui-même n'était qu'un art « à la suite », art dont la formation représente un complexe d'éclectisme². Il ne faudrait pourtant pas oublier, en passant, ce que M. Fr. Cumont rappelait il y a peu : que, dans l'organisation « très lâche » de l'État *arsacide*, déjà, « d'anciennes colonies séleucides ont probablement dépendu directement de souverains qui se paraient du titre de *Philhellènes* ». Ces « Philhellènes » avaient sans doute passablement à apprendre de l'Occident ; leurs successeurs non moins, après 220 de notre ère, ou plus tard.

Ne nous embarquons donc plus, si possible, dans des voies téméraires, et rendons à César — à Alexandre, à l'occasion — ce qui leur a appartenu. Il n'y a pas bien longtemps que M. A. Adriani a restitué à l'Égypte des Ptolémées, justement, certains rhytons, œuvres de toreutique alexandrine (Russie méridionale, Erzingan), qu'on prenait doucement l'habitude d'attribuer à l'art perse³. On ne perdra rien à d'autres recti-

1. Renvoi rapide à Dalton, Trésor de l'Oxus, et à RAA., VIII, 1934, p. 83 (cf. ci-dessus, p. 88, n. 1). Mais que n'ajouterait-on pas pour la Grèce ? Cf. J. D. BEAZLEY, *Der Pan Maler*, pl. VI, n° 5 (Villa Giulia 50422, avec toute une liste de références à des décors d'oiseaux sur vêtements grecs !).

2. D^r CONTENAU, *Rev. archéol.*, 1941, I, p. 153 sqq. Les fouilles de M. R. Ghirshman à Chapour viennent de multiplier, dans la capitale sassanide, les preuves de l'importance des influences grecques, constructives et décoratives ; cf. aussi *Rev. archéol.*, 1941, I, p. 154, n. 3, à propos des piédestaux distyles.

3. H. LUSCHEY, *Arch. Jahrb.*, 53, 1938, *Anz.*, col. 760-772 ; contra, A. ADRIANI, *Bull. Soc. royale Alexandrie*, 33, 1939, p. 350-362. Cf. p. 88, n. 1, pour les Amours vendangeurs d'un vase d'argent du Trésor de l'Oxus (British Museum).

fications de certificats d'origine, et pour beaucoup plus tard encore, l'étiquette « sassanide » étant devenue un peu trop, depuis peu, le « tarte à la crème » de bon nombre d'Orientalistes en incertitude de doctrine. — Et l'on prendra ainsi, peu à peu, une vue plus juste de ce qu'a dû être l'éclectisme iranien, pendant ou après les règnes des Sassanides, par exemple¹. L'essentiel est de ne pas se payer de mots, les mots ne payant guère, non plus, d'ailleurs, que les inutiles dénégations du droit à la critique historique. — A Palmyre aussi, on pourra discuter un jour sur le sens dans lequel se sont établis d'autres emprunts : les « routes de la soie », dont on parle beaucoup, sans toujours les bien connaître, n'ont pas eu de « sens interdit », et la circulation s'y est faite jadis en toute direction, sans doute².

C'est un sujet dont il pourra être reparlé.

Ch. PICARD.

1. Étudiant certaines représentations sassanides d'après les décors stuqués de Ctésiphon (E. KÜHNEL et F. WACHTSMUTH, *Die Ausgrab. d. 2^{en} Kt. Exped.*, 1931-1932), M. J. Heinrich SCHMIDT relevait récemment (*Ars islamica*, IV, 1937, p. 175 sqq. ; cf. p. 183-184), pour les formes des oiseaux, comme pour les types de danseuses aux castagnettes, ou pour un motif de fleur de lotus de Ma'aridh VI (*Syria*, XV, 1934, p. 22, pl. VI G H), les influences sensibles de la civilisation égyptienne grécisée. Il remarquait que la tradition littéraire confirme les emprunts faits au décor hellénistique oriental : au temps de Chapour II et de Khosroës I, les campagnes menées à l'Ouest n'avaient-elles pas pourvu les princes sassanides de tisseurs de soie et d'artistes syriens de la mosaïque, emmenés en Perse ? Ainsi, l'art sassanide, environné de tous côtés d'arts plus riches, n'aurait été qu'un agrégat d'influences convergentes. Ne vaut-il pas la peine de transcrire ici, et de retenir, la dernière conclusion de l'auteur : « Die Anregungen aus Ägypten und Indien scheinen jedenfalls für die figürlichen Elemente der dekorativen sasanidischen Bauplastik bedeutsamer gewesen zu sein, als die Anregungen aus Byzanz, die nach den geographischen Voraussetzungen mindestens ebenso nahe lagen. » Cf. déjà J. H. SCHMIDT, *Syria*, XV, 1934, p. 1 sqq. ; et G. MIGEON, *Les arts du tissu*, 1909 ; celui-ci, à propos des décors en médaillons ronds ou carrés (décoration *rotata* ou *scutulata*), rappelait les pavements de mosaïque syriens, « imités, ajoutait-il, plus fréquemment encore, dans les tissus byzantins ».

2. A. IPPEL, *Arch. Jahrb.*, 54, 1939, *Anz.*, col. 599 sqq. (ci-dessus, p. 112, n. 1, pour Noin-oula).

VARIÉTÉ

La vitesse des navires anciens.

Les savants, archéologues ou marins, qui ont fait des recherches sur la vitesse des navires anciens, ont presque tous établi qu'elle n'était guère inférieure à celle de nos voiliers, au commencement du XIX^e siècle. Seul, en ces dernières années, le Commandant Lefebvre des Noëttes a prétendu que, faute d'un bon gouvernail, la marine antique était frappée d'infirmité, vouée au cabotage, et que les voyages en Méditerranée étaient très lents.

Il voulait prouver que l'invention du gouvernail d'étambot, au XIII^e siècle, avait complètement révolutionné l'art nautique, décuplé les possibilités humaines en permettant de construire des vaisseaux de gros tonnage et de tenter des traversées rapides¹. Cette thèse, qui fit assez de bruit, a été vivement combattue². Un technicien, M. G. La Roërie³, a réhabilité la rame-gouvernail de l'antiquité, montré que cet organe n'était pas si débile, et que le gouvernail d'étambot à charnières, avec ses faiblesses, ne pouvait pas être considéré comme un progrès si considérable. En confrontant les textes latins et les monuments figurés, j'ai soutenu que le Commandant Lefebvre des Noëttes avait négligé les chiffres fournis par les auteurs anciens, et péché par esprit de système en exagérant la faiblesse de la rame-gouvernail, en affirmant que les plus grands navires de l'antiquité ne furent que des barques, et que leurs dimensions ne pouvaient croître au delà des limites imposées par les forces d'un seul timonier. J'ai conclu que si l'organe de gouverne était, à bord des petites embarcations, un simple aviron maintenu en place par le timonier ou retenu par une estrope grossière, il était, à bord des plus gros navires de

1. Cdt LEFEBVRE DES NOËTTES, *Le gouvernail*, dans *Mém. Soc. Ant. de France*, t. 78, 1934, p. 24-44 ; *L'invention du gouvernail*, dans *La Nature*, 15 juillet 1932 ; *L'évolution technique et ses conséquences*, dans *Vu*, n° 259, p. 280-281 ; *Les Nefs médiévales contre les galères antiques au siège de Constantinople en 1453. Contribution à l'histoire du gouvernail*, dans *Revue de Paris*, 1^{er} oct. 1933 ; *Le gouvernail à pivot en bois*, dans *La Nature*, 1^{er} août 1934 ; *De la marine antique à la marine moderne*, Paris, 1935.

2. Cf. L. LAURAND, *Note sur le gouvernail antique*, dans *Rev. Phil.*, 1937, p. 131-132 ; et *Manuel des Etudes gr. et lat.*, 2^e suppl., 1939, p. 242-244.

3. G. LA ROËRIE, *Les transformations du gouvernail*, dans *Annales d'hist. éco-nom. et soc.*, nov. 1935, p. 564-583.

l'époque romaine, plus perfectionné, et la manœuvre facilitée : 1° par le fait que le timonier agissait sur une seule des deux rames-gouvernails pour virer, et qu'il pouvait abandonner l'autre sans dommage ; 2° par l'existence de sauvegardes, qui permettaient de descendre, de remonter les gouvernails, et qui les maintenaient à la hauteur voulue ; 3° par le jeu des *clauī*, manettes qui facilitaient l'action de la rame-gouvernail travaillant comme un levier ; 4° par l'existence d'une drosse qui reliait les extrémités de ces manettes, et qu'il suffisait de tirer ou de lâcher pour agir sur les pelles ou les abandonner¹. — Dans un travail plus récent, Mme Hermine de Saussure a opposé aux affirmations du Commandant Lefebvre des Noëttes des exemples et des chiffres, touchant la capacité des navires antiques, pour arriver à cette conclusion que l'antiquité soutient fort bien la comparaison avec les temps modernes².

Le problème de la vitesse méritait d'être repris. Dans l'ouvrage où il a ramassé sa doctrine sur la révolution du gouvernail : *De la marine antique à la marine moderne*, le Commandant Lefebvre des Noëttes a choisi trois exemples, pour montrer que « les voyages en Méditerranée étaient des entreprises risquées et de longue haleine » :

1° Le voyage de saint Paul, en 61 ap. J.-C. : il dura, de Palestine à Ostie, plus de six mois. Départ de Césarée ; navigation du Sud au Nord, le long de la côte ; relâche à Sidon ; arrivée en vue de Chypre ; traversée de la mer de Cilicie et de Pamphylie ; arrivée à Myrrha en Lycie ; débordement sur un grand vaisseau d'Alexandrie, en route vers l'Italie ; navigation fort lente de plusieurs jours ; tempête à hauteur de la Crète ; dérive de 14 jours vers la Grande Syrte et vers l'Ouest ; hivernage de 3 mois à Malte ; avec le beau temps revenu, embarquement sur un navire d'Alexandrie qui avait passé l'hiver dans l'île ; arrivée à Syracuse ; escale à Rhégium ; enfin débarquement à Ostie³. Oui, le voyage de saint Paul avait duré plus de six mois. Mais la chronique de la marine à voiles, depuis l'invention du gouvernail d'étambot et jusqu'au xix^e siècle, abonde en exemples semblables ; on ne calcule pas la vitesse d'un navire, en choisissant une relation de voyage malheureux, retardé par la tempête et les déboires de navigation. Au contraire, il faut calculer la meilleure moyenne de vitesse atteinte dans un voyage normal. Or le texte des *Actes*, utilisé par le Commandant Lefebvre des Noëttes fournit quelques précisions. Le vaisseau d'Adrumette, qui côtoie la terre d'Asie, en partant de Césarée, arrive à Sidon le jour suivant⁴ ; soit environ 130 km. parcourus en moins de 24 h., et une vitesse moyenne de 6 km. à l'heure, ou de 3 nœuds. Plus rapide était le navire d'Alexandrie qui, poussé

1. Cf. E. DE SAINT-DENIS, *Le gouvernail antique. Technique et vocabulaire*, dans *Rev. Et. lat.*, 1934, p. 390-397 ; *Le vocabulaire des manœuvres nautiques en latin*, Mâcon, 1935, p. 64-67, 136-137.

2. H. DE SAUSSURE, *De la marine antique à la marine moderne*, dans *Rev. arch.*, juillet-sept. 1937, p. 90 sqq.

3. Cdt LEFEBVRE DES NOËTTES, *De la marine antique...*, p. 71-72.

4. *Act. Ap.*, 27, 3.

par le vent du midi, vint en deux jours de Rhegium à Pouzzoles¹ ; cela représente un parcours journalier de 200 km., soit une vitesse de 8 km. 3 à l'heure, ou de 4 nœuds. De même, dans un voyage antérieur, en 51 ap. J.-C., saint Paul, parti de Troas, avait débarqué le lendemain à Néapolis² ; ce qui fait un trajet de 200 km., et une vitesse de 4 nœuds.

2° Le voyage de Cicéron à Éphèse ; ayant le choix à l'aller entre des galères de Mytilène, des navires de charge ou des aphractes de Rhodes, Cicéron hésita longtemps et opta pour un aphracte rhodien ; mais bientôt, de Délos, il écrivait pour se plaindre de la mer, chose terrible, et des aphractes rhodiens, qui ne résistaient pas au gros temps. Au retour, il s'embarque à Éphèse le 1^{er} octobre et n'arrive à Brindes que le 25 novembre, près de deux mois après son départ³. Même critique : comme le texte des *Actes*, la *Correspondance* de Cicéron a été utilisée d'une manière incomplète et tendancieuse. Voici ce qu'elle nous apprend de ses voyages maritimes. En 58 av. J.-C., Cicéron exilé, part de Brindes le 29 avril pour n'arriver à Thessalonique, en Macédoine, que le 23 mai ; mais il ne fit par mer que la traversée de l'Adriatique ; nous savons seulement que cette navigation fut *perdifficilis*⁴. Au retour d'exil, Cicéron, parti de Dyrrachium la veille des nones d'Août, arrive à Brindes le jour des nones⁵ ; soit une traversée d'environ 150 km. en moins de 24 h., et une vitesse moyenne de 7 km. à l'heure, ou de 4 nœuds. En 51 av. J.-C., allant prendre sa charge en Cilicie, le proconsul Cicéron met 8 jours pour se rendre par mer de Brindes à Actium ; navigation très lente, en vérité, ... à cause d'agréables haltes et banquets à Corcyre et dans les îles Sybota⁶ ! D'Actium, Cicéron gagna le Pirée par voie de terre ; puis un jour de navigation, par vent debout, du Pirée au cap Zoster⁷ ; la flotille du proconsul est composée d'unités disparates : des aphractes rhodiens, cinq dicrola de Mytilène, et quelques barques⁸ ; le 8 juillet, traversée agréable de Zoster à Céos, 60 km., ce qui correspond à une très courte navigation de jour ; les jours suivants, la navigation dans les chenaux des îles est assez rude, par un vent non contraire mais brutal ; on n'arrive à Délos que le 11 ; il a fallu 6 jours, du 6 au 11 juillet, pour passer du Pirée à Délos, ... où il faut encore attendre que le temps se nettoie ; bref Cicéron n'arrive à Éphèse que le 22 juillet, à cause, dit-il, de la débilité des aphractes rhodiens. L'année suivante, au retour de

1. *Ibid.*, 28, 13.

2. *Ibid.*, 16, 11.

3. Cdt LEFEBVRE DES NOËTTES, *De la marine antique...*, p. 72. Je rectifie la date donnée (29 septembre) pour l'arrivée à Brindes : faute d'impression pour 29 novembre ; en réalité 25 novembre, d'après Cic., *ad Att.*, 7, 2, 1 ; *ad Fam.*, 16, 9.

4. Cic., *ad Att.*, 3, 8, 2.

5. Cic., *ad Att.*, 4, 1, 4.

6. Cic., *ad Att.*, 5, 9.

7. Cic., *ad Att.*, 5, 12.

8. Cic., *ad Att.*, 5, 11 : ἀφρακτα Rhodiorum et dicrola Mitylenaeorum habebam et aliquid ἐπιχώπων. Les aphractes étaient des vaisseaux longs non pontés, les dicrola des navires à deux rangs de rames, et les ἐπιχώπα de simples barques à rames.

Cilicie, il se plaint encore de ces embarcations ; d'Éphèse à Athènes, la traversée est très lente ; à Athènes, il rencontre Acaste qui a mis 21 jours pour faire la route de Rome au Pirée, ce qui est aller rondement, *sane strenue*, écrit Cicéron¹ ; le Commandant Lefebvre des Noëttes aurait dû s'emparer de cette indication ; mais il s'agit là d'un courrier faisant escale dans beaucoup de ports, d'un service de cabotage qui comprend beaucoup d'heures de station. Quant à Cicéron, il est à Alysia le 3 novembre, à Leucade le 6, à Actium le 7 ; escale d'un jour à Actium, à cause du mauvais temps ; le 9 novembre, journée magnifique, passage à Corcyre, où il reste cloué par la tempête pendant 7 jours ; le 17, il parcourt 120 stades du port de Corcyre à Cassiopé, où les vents le retiennent encore jusqu'au 23 novembre ; ces jours-là ont été marqués par de nombreux naufrages ; enfin, grâce au plus doux des austers, en une nuit et un jour, Cicéron arrive en se jouant (*ludibundi*) à Hydrunte, en Italie² : cette traversée de l'Adriatique représente un trajet de 150 km. effectué en moins de 24 h., et une vitesse de 7 km. à l'heure, ou de 4 nœuds. Telle est donc la meilleure moyenne fournie par deux passages de Cicéron, dans la *Correspondance*.

3° Le voyage de Rutilius Namatianus, en 417 ap. J.-C. ; avant de prendre la mer à Ostie, Rutilius doit attendre 15 jours le vent propice que lui promet la nouvelle lune ; après plusieurs escales motivées par des vents contraires, il n'atteint Luna que le 11 novembre, alors qu'il était venu de Rome à l'embouchure du Tibre, le 16 octobre, et qu'il s'était embarqué le 31 octobre à l'aube³. Ici encore nous avons affaire à une navigation particulièrement anormale et retardée par le mauvais temps : vents contraires à l'embouchure du Tibre, violent corus à Vada Volaterrana, bourrasque d'africus à Triturrita. En outre, le poète-voyageur signale qu'il a frété des barques légères, parce qu'on est en automne et que les navires de charge sont des vaisseaux d'été. D'où le Commandant Lefebvre des Noëttes tire cette déduction que les gros navires, au début du ve siècle ap. J.-C., ne pouvaient se risquer sur les flots qu'en été. En réalité, le texte de Rutilius fait une constatation très judicieuse pour des marins ; sur une côte plate et rectiligne, où manquent les ports profonds, mais où les petites échancrures abondent, il est plus sûr, quand vient la mauvaise saison, de pouvoir s'esquiver vite, en gagnant la terre ; en effet les gros navires de charge sont obligés de se tenir assez loin d'une côte plate, et risquent d'être surpris par le gros temps :

*Progredimur paruis per littora proxima cymbis
quarum perfugio crebra paleret humus.
Aestiuos penetrant oneraria carbasa fluctus :
tutior autumnus mobilitate fugae⁴.*

1. CIC., *ad Fam.*, 14, 5.

2. CIC., *ad. Att.*, 7, 2, 1 ; *ad Fam.*, 16, 9.

3. Cdt LEFEBVRE DES NOËTTES, *De la marine antique...*, p. 73.

4. RUT. NAM., *De reditu suo*, v. 219-222.

Enfin les vitesses que l'on peut calculer d'après la relation de Rutilius ne doivent pas surprendre, puisqu'il s'agit d'embarcations légères, de *paruae cymbae* : 60 km. de Porto à Centumcellae, de l'aube à l'après-midi¹, soit 60 km. en 8 h., ou 7 km. 5 à l'heure ou 4 nœuds ; 60 km. de Centumcellae au Portus Herculis (Porto Ercole), du matin à la tombée de la nuit, soit 5 km. à l'heure ou 3 nœuds ; 50 km. de Portus Herculis à Falérie, en un jour et une matinée, avec escale de l'Umbro et une station d'une nuit entre l'Alma et la Pecora², soit 50 km. en 12 h., ou 2 nœuds ; 55 km. de Falérie à Populonia, de l'aube au soir³, soit 5 km. à l'heure, ou 3 nœuds ; 60 km. de Triturrita à Luna, en un jour⁴, soit 5 km. à l'heure, ou 3 nœuds.

Mais nous connaissons d'autres voyages que ceux de Cicéron, de saint Paul et de Rutilius. Dans un passage de son *Histoire naturelle*, Pline l'Ancien a réuni quelques exemples pour montrer que le lin, dont on fait la toile à voiles, avait rapproché les distances. Du détroit de Sicile à Alexandrie, Galérius mit 7 jours, et Balbillus, lui aussi préfet d'Égypte, 6 jours. Parti de Pouzzoles, le sénateur Valérius Marianus, par vent très doux, atteignit Alexandrie le 9^e jour. A l'époque de Pline, on allait de Gadès à Ostie en 7 jours ; de l'Espagne citérieure à Ostie, en 4 jours ; de la Province narbonnaise à Ostie en 3 jours ; de l'Afrique à Ostie, en 2 jours ; et ce dernier record fut atteint par C. Flavius, lieutenant du proconsul Vibius Crispus, même avec une brise très molle⁵. Mme Hermine de Saussure a calculé que ces trajets représentent des vitesses moyennes de 6 à 8 nœuds et demi. Je renvoie au tableau suggestif dressé par elle dans son article de la *Revue archéologique*, et à sa conclusion très sage : sans doute ces vitesses de la marine antique ont été dépassées par les grands clippers de la technique moderne, arrivés à des prodiges de vitesse allant jusqu'à 400 milles en 24 h., ou par les yachts de course qui atteignent un maximum de 15 nœuds ; mais si l'on considère la navigation marchande à voiles, on doit constater que les vitesses de l'antiquité, oscillant entre 2 et 8 nœuds, étaient encore celles de notre marine en bois, au xix^e siècle⁶.

Je voudrais pénétrer plus avant, car le texte de Pline, parlant de progrès avide et de perfectionnements modernes, nous invite à poser une question : des marines primitives à la marine romaine, y a-t-il eu vitesse croissante ? N'est-il pas dangereux de traiter de la marine antique, en bloc ? Après avoir complété le tableau de Mme de Saussure par d'autres exemples, tirés des textes grecs et latins, après les avoir raisonnés et comparés, j'ai constaté que la suggestion de Pline était fructueuse. Les savants, qui ont fait des recherches sur la vitesse

1. *Ibid.*, v. 217 sqq.

2. *Ibid.*, v. 314 sqq.

3. *Ibid.*, v. 399 sqq.

4. *Ibid.*, v. 615 sqq. Pour l'emploi du temps de Rutilius, voir Edit. Vessereau-Préach, *Les Belles-Lettres*, Paris, 1933, p. xv sqq.

5. PLIN., *N. H.*, 19, 3.

6. H. DE SAUSSURE, *l. l.*, p. 95-98.

des navires anciens, l'ont négligée. Pour le Commandant Lefebvre des Noëttes, le monde romain ne vit se réaliser aucun perfectionnement dans les constructions navales, ni dans les procédés de navigation et par suite aucun progrès en vitesse¹. Commentant les indications de distances et de durées fournies par Avienus dans l'*Ora maritima*, M. A. Berthelot a écrit : « Nous ne voyons pas que la marche des navires se soit accélérée entre ce siècle (vi^e av. J.-C.) et celui où vivait Avienus (iv^e après J.-C.)². » Et s'efforçant de conjecturer quelle était la vitesse du navire de Pythéas, M. G.-E. Broche s'appuie sur les chiffres de Strabon, « exemples probants de vitesses réalisées de son temps, époque à laquelle il n'y avait pas eu, relativement à celle de Pythéas, de progrès sensible » ; ce qui conduit l'auteur, en l'absence de textes concernant le vaisseau de l'explorateur marseillais, à proposer 1.000 stades par jour de 24 h., soit 157 km. comme vitesse moyenne raisonnable³. Ne nous livrons pas aux conjectures, et contentons-nous de calculs précis.

*
* *

Précis ? ou approximatifs. Car l'évaluation des distances parcourues, dans les périples ou dans les textes littéraires, manque souvent de rigueur, et moins rigoureuse encore est la mesure du temps ; le nombre d'heures est rarement indiqué ; on compte généralement par journées complètes, navigations diurnes et nocturnes, et quelquefois par fractions de jour ou de nuit, mais en chiffres ronds. Suivant la saison, il y avait, pour le navigateur, jours longs ou courts ; et lorsque les textes parlent de première, seconde, troisième ou quatrième heure, il est parfois malaisé de préciser s'il s'agit d'une heure d'été ou d'hiver⁴. Enfin quand le stade⁵ est choisi comme unité de distance, il n'est pas toujours possible de discerner si cette unité est le stade olympique de 185 m., le stade attique de 177 m. 60, ou le stade roulier de 157 m. 50. Déjà, dans son *Epitome Peripli Menippeï*, comme dans son *Periplus maris exteri*, Marcien d'Héraclée dissertait sur les discordances des appréciations fournies par les périples et sur l'inexactitude des évaluations antiques⁶. Il convient donc de rapprocher et de comparer avec prudence les données des textes anciens. Et surtout il convient de distinguer d'abord les navires mixtes, marchant à la rame et à la voile, et les vaisseaux de charge, ne marchant qu'à la voile.

En effet les premiers, qui furent surtout des navires de guerre, reçurent vite des formes adaptées à leur destination : proue effilée, coque étroite et longue, faible tirant d'eau ; d'où aptitude à fendre les ondes et à glisser plutôt qu'à s'y carrer. Les galères homériques,

1. Cdt LEFEBVRE DES NOËTTES, *De la marine antique...*, p. 67.

2. A. BERTHELOT, *Avienus, Ora maritima*, Paris, 1934, p. 132.

3. G.-E. BROCHE, *Pythéas le Massaliote*, Paris, 1935, p. 53.

4. Cf. J. VARS, *L'art nautique dans l'antiquité*, Paris, 1887, p. 13 sqq.

5. Cf. PAULY-WISS., *Real-Encyc.*, s. v. *Stadion*.

6. MARC., *Epit.*, 5 ; *Peripl.*, 1, 2.

malgré l'inconfort de leur aménagement intérieur, présentaient déjà des qualités de sveltesse nerveuse, et la trière athénienne fut, pour l'élégance des formes et la vitesse, un idéal jamais dépassé dans l'antiquité gréco-romaine. On put construire des vaisseaux longs de plus haut bord, accroître les dimensions et multiplier les rangs de rames pour obtenir des quadrirèmes, des quinquirèmes, des hexères, etc. ; mais le poids augmentant avec la hauteur et l'effectif des soldats de marine, la vitesse ne pouvait guère être améliorée.

Dans l'*Iliade*¹, Ulysse part du camp des Grecs, près d'Ilion, pour ramener Chryséis à son père ; il navigue vers le Sud et profite des vents du Nord qui sortent généralement des Dardanelles avec le lever du soleil ; parti dès l'aurore, il arrive à Chrysa avant la fin du jour ; Strabon, commentant l'épisode, déclare qu'Ulysse a ainsi parcouru 700 stades, ce qui représente à peu de chose près une journée de navigation, du lever au coucher du soleil². Le stade de Strabon³ étant le stade routier de 157 m. 50, le calcul donne pour la journée de navigation homérique, dans les conditions les plus favorables (avec vent et courant propices), 110 km. en 14 ou 15 h., soit 8 km. à l'heure, ou 5 nœuds au maximum.

Dans l'*Anabase*, Xénophon donne cette appréciation : « D'Héraclée à Byzance, il y a, pour une trière, un long jour de marche en s'aidant des rames⁴. » Graser entendait *κώπαις ἡμέρας μάλα μακρᾶς πλοῦς* : un long jour de marche à la rame seulement ; A. Cartault a judicieusement estimé que 174 rameurs n'auraient pu imprimer à la trière une pareille vitesse, et qu'il fallait comprendre : un long jour de marche en s'aidant des rames, l'usage de la voile n'étant pas exclu⁵. On obtient ainsi pour la trière athénienne, à l'époque classique : près de 300 km parcourus en un long jour de 16 h., soit une vitesse moyenne de 18 km. à l'heure, ou de 10 nœuds.

En 218 av. J.-C., au début de la seconde guerre punique, P. Cornélius Scipion range la côte de Pise à Marseille, avec sa flotte de 60 vaisseaux longs ; il arrive à Marseille le 5^e jour⁶, soit 600 km. parcourus en 5 jours, et une vitesse horaire de 5 km. ou de 3 nœuds⁷. C'est peu, mais cette flotte emmenait des troupes avec armes et bagages, toute une légion, d'après Tite-Live.

En 170 av. J.-C., Paul-Émile, d'après Appien, met un jour pour

1. *Il.*, 1, 432 sqq.

2. STRAB., 13, 612. Cf. V. BÉRARD, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, Paris, 1902, t. 1, p. 87.

3. Cf. A. BERTHELOT, *Les données numériques fondamentales de la géographie antique*, dans *Rev. arch.*, juill.-déc. 1932, p. 1-34.

4. XÉN., *An.*, 6, 4, 2.

5. Cf. A. CARTAULT, *La trière athénienne*, Paris, 1881, p. 253-4.

6. D'après POLYBE, 3, 41, 4, complété par TITE-LIVE, 21, 26, 3.

7. Mme H. DE SAUSSURE ne compte que 40 milles par jour et un nœud et demi (*l. l.*, p. 96) ; c'est prendre, me semble-t-il, la distance à vol d'oiseau, de Pise à Marseille, alors que la flotte de P. Cornelius Scipion rangea la côte de l'Etrurie et des Ligures, dit TITE-LIVE : *P. Cornelius... projectus ab urbe sexaginta longis naubus praeiter oram Etruriae Ligurumque et inde Salluum montes peruenit Massiliam*. J'ai ainsi rectifié quelques-uns des calculs de Mme H. DE SAUSSURE, pour tenir compte des conditions du cabotage antique.

passer de Brindes à Dyrrachium (150 km.)¹, soit une heure pour parcourir 10 km. et une vitesse moyenne de 5 nœuds et demi.

En 49 av. J.-C., Pompée traverse en sens inverse le canal d'Otrante; le départ subreptice de sa flotte a lieu à la tombée de la nuit; César s'efforce vainement d'empêcher la sortie; quand le petit jour luit, Pompée tient la mer et il arrive de l'autre côté de l'Adriatique à la chute du jour², ce qui représente encore une vitesse approximative de 5 nœuds et demi.

La même année, en août 49, C. Curion passe de Lilybée en Afrique; il débarque à Anquillaria, après une navigation de 2 jours et 3 nuits, favorisée pourtant par un aquilon peu violent³. La distance de Lilybée à Anquillaria n'étant que de 180 km., la traversée de C. Curion fut très lente, mais il emmenait, dit César, deux légions et 500 chevaux.

Le 4 janvier de l'an 48 av. J.-C., César lève l'ancre à Brindes, avec sept légions; l'appareillage se fait au coucher du soleil; le lendemain matin, malgré une immobilisation passagère au large par calme plat, la flotte de César arrive à Palaeste, après avoir traversé à hauteur des monts Cérauniens⁴; ce qui représente une navigation de 180 km. en 12 h., et une vitesse de 15 km. à l'heure, ou de 8 nœuds.

Peu de temps après, la flotte d'Antoine fait la traversée du même canal d'Otrante; partant de Brindes, elle est surprise au large par une saute de vent pendant la nuit, profite de l'Auster qui s'établit au retour du jour, et elle aborde à Nymphée⁵; les indications de temps, chez César et Lucain, sont moins précises pour cet épisode; la navigation fut plus longue; on peut conjecturer 10 à 12 km. par heure, ou 6 nœuds.

Après la bataille de Pharsale, César se lance sur mer à la poursuite de Pompée. D'après Lucain, après avoir quitté Troie, il range les côtes d'Asie, dépasse Rhodes, et grâce aux brises favorables qui ne détendent jamais ses cordages, il aperçoit, la septième nuit, les rivages égyptiens où brille le Phare⁶. De Rhodes au Phare, la flotte de César a dû, suivant les habitudes des navigateurs anciens, passer par Chypre; on peut compter de Troie au Phare 1.600 km. parcourus en 7 jours, soit une moyenne de 10 km. à l'heure, ou de 5 à 6 nœuds.

L'ordre chronologique veut que les données de l'*Énéide* prennent place ici, car les vaisseaux troyens, mis en scène par Virgile, ne sont pas des galères homériques, mais ils ressemblent aux birèmes et tri-rèmes de la flotte de Misène, telles que le poète les voyait évoluer au

1. APP., 9, 17.

2. CAES., *B. C.*, 1, 28; LUCAN., 2, 719 sqq.; 3, 44-45.

3. CAES., *B. C.*, 2, 23; LUCAN., 4, 583 sqq. D'après APPIEN (*B. C.*, 2, 44), la flotte de Curion comprenait 12 vaisseaux longs et des transports.

4. CAES., *B. C.*, 3, 6; LUCAN., 5, 424-461. La flotte de César était composée de vaisseaux de charge et de navires de guerre, alors que celle de Pompée comprenait surtout des vaisseaux longs; cf. P. FABRE, *Caesar, De Bello Ciuili, Les Belles-Lettres*, t. 2, p. 28, n. 2.

5. CAES., *B. C.*, 3, 25-26; LUCAN., 5, 700-721; APP., 2, 59.

6. LUCAN., 9, 1004-5. D'après CAES., *B. C.*, 3, 106, la flotte de César poursuivant Pompée comprenait 10 navires de guerre rhodiens et quelques autres venus d'Asie.

large de Naples¹. Anchise compte que la flotte troyenne, quittant Délos, atteindra la Crète le 3^e jour :

*Tertia lux classem Cretaeis sistet in oris*².

Il s'agit de navigation diurne, puisque la flotte doit pénétrer dans des parages inconnus, parmi les chenaux des îles, et se faufiler parmi les terres avant de prendre le large et dévaler en Crète. Comptons 250 km. pour 30 h. de navigation, soit 8 km. à l'heure, ou 5 nœuds au maximum. C'est la vitesse adoptée plus haut pour la galère homérique. Mais voici dans l'*Enéide* d'autres trajets plus rapides. Les Troyens traversent en une nuit le canal d'Otrante³, ce qui représente, nous l'avons vu, une vitesse de 12 km. à l'heure, ou de 6 nœuds et demi. Ils vont en un jour de Carthage à Drépane⁴, mais le début du chant V montre qu'ils font un crochet : après avoir mis le cap sur l'Italie et fait le Nord, ils sont obligés par un grain et par l'obscurité de virer pour regagner la Sicile ; comptons une navigation de 1.800 stades, au lieu des 1.500 stades donnés par Strabon pour le trajet direct de Carthage à Lilybée ; soit 290 km en une journée, ou 12 km. à l'heure, ou 6 nœuds et demi.

Tableau récapitulatif :

Vitesse des vaisseaux mixtes (marchant à la voile et à la rame)

Époque	Sources	Nombre de km. à l'heure	Vitesse en nœuds
Guerre de Troie	HOM., <i>Il.</i> , 1, 432 sqq.	8	5
IV ^e siècle av. J.-C.	XEN., <i>An.</i> , 6, 4, 2.	18	10
218 av. J.-C.	POLYB., 3, 41, 4 ; LIV., 21, 26, 3.	5	3
170 av. J.-C.	APP., 9, 17.	10	5 1/2
49 av. J.-C.	CAES., <i>B. C.</i> , 1, 28 ; LUCAN., 2, 719 sqq. ; 3, 44-45.	10	5 1/2
49 av. J.-C.	CAES., <i>B. C.</i> , 2, 23 ; LUCAN., 4, 583 sqq.	3	1 2/3
48 av. J.-C.	— 3, 6 ; LUCAN., 5, 424 sqq.	15	8
48 av. J.-C.	— 3, 25-26 ; LUCAN., 5, 700-721.	10-12	6
48 av. J.-C.	LUCAN., 9, 1004-5.	10	5 1/2
Époque d'Auguste	VERG., <i>Aen.</i> , 3, 117.	8	5
—	— 3, 507-8 ; 3, 521-522.	12	6 1/2
—	— 5 début.	12	6 1/2
—	— 5, 835 sqq.	22	12
—	— 7, 8-9 ; 7, 25-32.	15	8

1. Cf. ma démonstration dans *Le Rôle de la mer dans la poésie latine*, Paris, 1935, p. 251-256.

2. VERG., *Aen.*, 3, 117.

3. *Ibid.*, 3, 507-508 ; 521-522.

4. *Ibid.*, 5 : début.

La flotte d'Énée va, en un jour et une partie de la nuit, de Drépane aux îles des Sirènes¹; comptons, en suivant d'abord la côte septentrionale de la Sicile pour escalader ensuite la péninsule bruttienne et lucanienne, 400 km. en 18 h.; soit une vitesse de 22 km. à l'heure, ou de 12 nœuds.

Enfin il faut une nuit à Énée pour aller de Gaète à l'embouchure du Tibre², c'est-à-dire pour parcourir 140 km. du crépuscule à l'aurore; soit une vitesse de 15 km. à l'heure, ou de 8 nœuds. Ces deux dernières navigations sont d'ailleurs, dans le poème virgilien, favorisées par les brises et par la protection divine.

Si l'on excepte quelques-unes de ces moyennes, dont l'infériorité anormale a été expliquée plus haut, il n'y a pas eu progrès appréciable de la trière athénienne aux birèmes et trirèmes d'Auguste.

*
* *

Aux vaisseaux longs, effilés et nerveux, s'opposaient les voiliers, vaisseaux ronds, transports et navires de charge, plus ventrus, plus massifs et par suite plus lents, surtout dans les marines phénicienne, carthaginoise et grecque.

Si, comme l'a démontré M. A. Berthelot³, Festus Avienus a utilisé dans l'*Ora Maritima*, pour certaines distances nautiques, des périple très anciens, remontant jusqu'au VI^e siècle av. J.-C., il faudrait lui emprunter notre première évaluation: celle qui concerne l'Æstrymnis et l'estimation de la traversée, du promontoire armoricain à l'Irlande:

*ast hinc duobus in Sacram (sic insulam
dixere prisce) solibus cursus rati est*⁴.

La distance de l'Abervrach à Cork étant de 2.500 stades attiques, c'est-à-dire d'environ 450 km., nous comptons par journée complète de navigation 225 km., et une vitesse horaire de 9 à 10 km., ou de 5 nœuds.

Cela correspond à l'estimation d'Hérodote⁵, qui compte pour un long jour d'été 70.000 orgyies (124 km.), et pour une nuit d'été 60.000 orgyies (106 km.), soit au total, par 24 heures, 230 km., et, par heure, en moyenne 9-10 km., ou 5 nœuds. Ainsi Hérodote compte

1. *Ibid.*, 5, 835 sqq.

2. *Ibid.*, 7, 8-9; 25-32.

3. A. BERTHELOT, *Avienus, Ora maritima*, Paris, 1934, p. 132.

4. AVIEN., v. 108-9. La navigation d'Armorique en Irlande était favorisée par les courants que les marins anciens connaissaient. Au II^e siècle av. J.-C., Appien signale que les habitants de l'Espagne ne traversent pas l'Océan occidental et septentrional, sauf pour passer en Bretagne, grâce au reflux de la mer; cette traversée, ajoute-t-il, est d'une demi-journée. Il y a, dans l'explication d'APPIEN, une exagération. Mais on sait que les géographes anciens, calculant les distances d'après les journées de navigation, ont rapproché des Pyrénées la pointe occidentale de la Grande-Bretagne, orienté les Pyrénées du Sud au Nord, et cru que la côte gauloise de la Manche était à peu près parallèle à la côte méridionale de l'Angleterre; cf. CAES., *B. G.*, 5, 13; STRABON, 2, 5; 3, 1; TAC., *Agr.*, 10; APP., *Rom.*, 6, 1.

5. 4, 86.

de l'embouchure du Pont-Euxin au Phase, 9 jours et 8 nuits de navigation, soit 1.110.000 orgyies (1.964 km.) ; de la côte des Sindes à Thémiscyre, 3 jours et 2 nuits, soit 330.000 orgyies (584 km.).

Lycurgue dit que Léocrate, quittant Athènes pour Rhodes au moment de la bataille de Chéronée, s'en est allé dans un pays éloigné de 4 jours de mer¹. Du Pirée à Rhodes, la distance à vol d'oiseau est de 440 km. ; mais la navigation se faisait, très sinueuse, de terre en terre, de chenal en chenal. On peut donc compter une distance double, et une moyenne de 9 à 10 km. à l'heure, ou 5 nœuds.

De la ville d'Abdère à l'embouchure de l'Ister, Thucydide compte pour un vaisseau rond, ayant en poupe un vent régulier, 4 jours et autant de nuits². La distance est de 1.000 km. environ pour un vaisseau rangeant la côte. L'estimation de Thucydide peut être rapprochée des précédentes : le calcul donne 250 km. par 24 heures, soit 10 km. 5 par heure, ou 5 nœuds et demi.

Le périple de Scylax, qui date du iv^e siècle av. J.-C., évaluée à 500 stades la journée de navigation³. A première vue, il y aurait reculé sensible sur les estimations d'Hérodote, de Lycurgue et de Thucydide ; en réalité, tandis qu'Hérodote comptait 70.000 orgyies (ou 700 stades) pour un jour d'été, le périple de Scylax entend jour moyen, ce qui fait, pour 24 h., 1.000 stades (1.300 chez Hérodote). Le détail du périple le montre ; par exemple, la circumnavigation de l'Espagne, des colonnes d'Hercule aux Pyrénées, est de 7 jours et 7 nuits⁴ ; cela fait une moyenne de 1.000 stades par jour de 24 h. De même le trajet des Pyrénées à l'embouchure du Rhône est compté pour 2 jours et 1 nuit⁵, soit 600 km. en 36 h. ; celui du Rhône à Antium (1.000 km.), pour 4 jours et 4 nuits⁶ ; celui de Sardaigne en Libye (200 km.), pour 1 jour et 1 nuit⁷ ; en un mot le périple de Scylax est établi d'après une vitesse moyenne de 8 à 10 km. par heure, ou de 4 nœuds et demi.

Vient ensuite, au iii^e siècle av. J.-C., une donnée précise d'Apolonios de Rhodes : l'Athos est séparé de Lemnos par la distance qu'une holcade bonne marcheuse parcourrait du matin au milieu du jour⁸. Cette distance est de 70 km. ; si l'on place le matin à 6 h., on calcule une vitesse de 11 à 12 km. à l'heure, ou de 6 nœuds.

Au ii^e siècle av. J.-C., peu de temps avant la troisième guerre punique, Caton le Censeur, jetant en pleine curie romaine des figues qu'il portait dans sa toge, s'écria que la terre africaine qui les produisait était distante de moins de 3 jours de mer⁹. Si l'on compte 600 km. à vol d'oiseau de Carthage à Rome, le mot de Caton suppose une vitesse supérieure à 200 km. par jour ; mais, pratiquement, on

1. LYC., *C. Leocr.*, 70.

2. THUC., 2, 97.

3. PS. SCYL., 69.

4. *Ibid.*, 2.

5. *Ibid.*, 3.

6. *Ibid.*, 4.

7. *Ibid.*, 7.

8. APOLL. RH., 1, 602.

9. PLIN., *N. H.*, 15, 74.

cinglait d'abord de Carthage au promontoire de Mercure pour traverser de là vers Lilybée, puis on remontait la côte septentrionale de la Sicile, les îles éoliennes, pour atteindre la côte italienne qu'on rangeait jusqu'au Tibre. Si le mot de Caton ne cache pas d'hyperbole, on pourrait calculer une vitesse de 260 km. par jour, soit 10 km. 5 par heure, ou 6 nœuds. En réalité, quarante ans plus tard, en 107 av. J.-C., Marius mit 4 jours pour effectuer ce voyage ; lorsque Métellus lui accorda son congé en Afrique, il vint du camp à Utique, et de là 4 jours de navigation lui suffirent, dit Plutarque, pour arriver en Italie¹ : soit une vitesse de 9 à 10 km. à l'heure, ou de 5 nœuds.

Nous avons déjà réuni, dans la partie initiale de cette étude, les données fournies par Cicéron, dans sa *Correspondance*, sur ses voyages de 58, de 57, de 51 et de 50 av. J.-C. Extrayons seulement les exemples de traversées normales, et les meilleures moyennes : en 57, de Dyrrachium à Brindes, 7 km. à l'heure, ou 4 nœuds ; en 50, d'Actium à Corcyre, 8 km. à l'heure, ou 4 nœuds et demi ; de Cassiopé à Hydrunte, 7 km. à l'heure, ou 4 nœuds.

Cette traversée de l'Adriatique fut effectuée dans le même sens par César, en 48 av. J.-C. ; d'après le récit dramatisé de Lucain, César emprunta le canot du pêcheur Amyclas ; l'embarquement eut lieu de nuit, après la troisième heure, et poussé par un vent violent qui soufflait en tempête, le canot est jeté sur le rivage calabrais, aux approches du jour² ; l'épisode se plaçant en hiver, nous comptons une traversée de 150 km. entre 9 h. du soir et 6 h. du matin, soit 16 km. à l'heure, ou plus de 8 nœuds.

Au début de l'ère chrétienne, Strabon évalue à 700 stades la journée de mer³ : Il s'agit de navigation diurne ; il faut doubler ce chiffre pour obtenir la distance parcourue en 24 h. Notons le progrès, d'Hérodote (1.300 stades), et de Scylax (1.000 stades) à Strabon (1.400 stades). On peut dire, il est vrai, que le stade, pour Strabon, est le stade routier de 157 m. 50. De Cyrène à la pointe occidentale de la Crète, Strabon compte 2 jours et 2 nuits de navigation⁴, ce qui ne fait que 150 km. par jour de 24 h., 6 km. à l'heure, ou 3 nœuds. De la pointe orientale de la Crète à la côte d'Égypte⁵, il compte 4 jours et 4 nuits, mais ajoute que certains prétendaient faire le voyage en 3 jours ; dans ce dernier cas, comptons 180 km. par jour, soit 7 km. 5 par heure, ou 4 nœuds. On voit que les indications de Strabon ne sont pas très concordantes.

Diodore de Sicile nous fournit plusieurs données. Des navires

1. PLUT., *Mar.*, 8, 7.

2. LUCAN., 5, 504 sqq. Cf. DION C., 41, 46 ; PLUT., *Caes.*, 38. D'après PLUTARQUE, César s'embarqua sur un bateau à douze rames ; d'après DION CASSIUS, sur un ἀγκύριον (brigantin) ; d'après APPIEN (*B. C.*, 2, 56), sur un κελήτιον (petit vaisseau léger) ; d'après FLORUS (4, 2), sur un *speculatorium nauigium* (vedette d'observation) ; d'après LUCAIN, qui a dramatisé l'épisode, sur une barque de pêche. Quoi qu'il en soit, le vent et la voile jouent, dans ces récits, le rôle principal.

3. STRAB., 13, 612.

4. *Ibid.*, 10, 475.

5. *Ibid.*, 10, 475.

de charge, marchant à la voile et partant du Bosphore cimmérien, arrivent à Rhodes le dixième jour¹. Il s'agit, suivant les habitudes antiques, d'un cabotage rangeant les côtes d'Asie ; comptons 250 km. par jour de 24 h., soit 10 km. 5 par heure, ou près de 6 nœuds. De Rhodes à Alexandrie, dans les mêmes conditions nautiques, Diodore de Sicile compte que l'arrivée se fait le quatrième jour² ; nous calculons, en passant par Chypre (route habituelle), 1.000 km., soit 10 km. 5 par heure, ou près de 6 nœuds. Le même Diodore situe comme suit les îles Pityuses ; de ces îles aux colonnes d'Hercule, 3 jours et 3 nuits de navigation ; à la Libye, 1 jour et 1 nuit ; à l'Espagne, 1 jour seulement³. Des Pityuses à Gibraltar, il y a 700 km. ce qui donne, par journée de 24 h., 230 km., presque 10 km. par heure, ou 5 nœuds et demi. Des Pityuses à la côte d'Afrique, en ligne directe, il y a 200 km. ; à la côte d'Espagne, 60 km. La meilleure moyenne donnée par Diodore de Sicile est donc de 6 nœuds.

Nous reproduisons maintenant les meilleures moyennes fournies par les *Actes des Apôtres*, à propos des voyages de saint Paul, déjà discutés plus haut : en 51 ap. J.-C., de Troas à Néapolis, 200 km. en 1 jour, ou 4 nœuds ; en 61, de Césarée à Sidon, 130 km. en moins de 24 h., ou 3 nœuds ; en 62, de Rhégium à Pouzzoles, 400 km. en 2 jours, ou 4 nœuds.

Puis voici les temps records cités par Pline l'Ancien⁴ : de Pouzzoles à Alexandrie, voyage de Valérius Marianus, par vent très doux ; arrivée le 9^e jour ; soit 225 km. par 24 h., 9 km. par heure, ou 5 nœuds. De Messine à Alexandrie, voyage de Balbillus ; arrivée le 6^e jour ; soit 250 km. par 24 h., plus de 10 km. par heure, ou 5 nœuds et demi. De l'Espagne citérieure à Ostie, arrivée le 4^e jour ; soit 300 km. par 24 h., 12 km. 5 par heure, ou 7 nœuds. De Gadès à Ostie, arrivée le 7^e jour ; soit 320 km. par 24 h., 13 km. par heure, ou 7 nœuds. D'Afrique à Ostie, voyage de C. Flavius ; arrivée le 2^e jour, même avec une brise très molle ; soit 360 km. par 24 h., 15 km. par heure, ou 8 nœuds et demi. Soulignons ce rapprochement suggestif : en 107 av. J.-C., Marius était venu d'Utique en 4 jours ; au 1^{er} siècle ap. J.-C., Pline signale la possibilité de faire le même voyage en 2 jours.

Ces records donnés par Pline n'ont pas été dépassés pendant les siècles suivants. Le navire d'Alexandrie, décrit par Lucien, est arrivé, 7 jours après avoir appareillé de Pharos, à hauteur d'Acamas, pointe occidentale de Chypre⁵. Cela fait moins de 150 km. par journée de 24 h., mais le texte grec dit que le navire était chargé de céréales et que le vent manquait de force.

Au contraire, Arrien, dans le *Périple du Pont-Euxin*, cite une navigation de plus de 500 stades, effectuée de l'aube à midi⁶ ; ce qui repré-

1. DIOD. SIC., 3, 33.

2. *Ibid.*, 3, 33.

3. *Ibid.*, 5, 16, 1.

4. PLIN., *N. H.*, 19, 3.

5. LUCIEN, *Nav.*, 9.

6. ARR., *Per. pont. eux.*, 7.

sente une vitesse de 15 km. à l'heure, ou de 8 nœuds et demi.

Aristide affirme qu'un navire, marchant vent en poupe pendant un jour entier, peut dépasser 1.200 stades¹. Il s'agit d'un jour de 24 h. Ce qui nous ramène à l'estimation d'Hérodote.

Mais Philostrate nous fournit ces trois indications : Apollonios de Tyane, parti de Pouzzoles, arrive le 3^e jour à Tauromenium, par le détroit de Messine² ; la distance, le long de la côte, est de 450 km. ; comptons une moyenne de 6 km. à l'heure, ou de 3 nœuds. Même moyenne pour la traversée de Syracuse aux bouches de l'Alphée, près d'Olympie³ ; la distance est de 800 km. et Apollonios arrive le 6^e jour. Enfin, parti de Corinthe le soir avec un vent favorable et une mer paisible, il arrive à Pouzzoles le 5^e jour⁴ ; ce qui correspond à une journée de 250 km., et à une vitesse de 6 nœuds.

En septembre 400, Porphyre de Gaza s'embarque, malgré l'approche du solstice d'hiver, à Césarée et met 10 jours pour atteindre Rhodes⁵ ; ce qui fait à peine 100 km. par 24 h., 4 km. à l'heure, ou 2 nœuds. Mais, le 18 avril 402, par un vent exceptionnellement favorable, il arrive, en 5 jours, de Byzance à Rhodes⁶. Si l'on évalue à 800 km. le périple de l'Asie Mineure, on obtient une moyenne de 7 km. à l'heure, ou de 4 nœuds. Nous ne tiendrons pas compte du voyage de Rhodes à Gaza, dont la durée fut anormale (7 jours), par suite de la tempête.

Les *Dialogues* de Sulpice Sévère montrent Postumius s'embarquant à Narbonne, et arrivant en 5 jours à Carthage⁷. L'itinéraire n'est pas indiqué. La distance la plus courte, par les Baléares, est d'environ 1.200 km. et la vitesse moyenne serait de 10 km. à l'heure, ou de 5 nœuds et demi. Postumius revint d'Égypte à Marseille en 30 jours⁸, ce qui représente une moyenne de 100 km. par jour.

Marcien d'Héraclée, qui vivait au début du v^e siècle, notait que la vitesse des navires varie suivant leur conformation et les circonstances ; aussi comptait-il 500, 700, ou 900 stades par jour de mer⁹. Le maximum de 900 stades représente, pour une navigation diurne, une moyenne de 12 km. à l'heure, ou de 6 nœuds et demi.

Enfin, en 417 ap. J.-C., se place le voyage de Rutilius Namatianus, dont il a été question plus haut. La meilleure moyenne, que nous ayons calculée d'après sa relation en vers, ne dépasse pas 4 nœuds ; mais Rutilius avait frété des embarcations légères, qui ne sont pas comparables aux vaisseaux de charge, et aux longs-courriers dont il a été surtout parlé dans cette section.

1. ARISTID., 48, 360.

2. PHILOSTR., *Vit. Apoll.*, 8, 15.

3. *Ibid.*, 8, 15.

4. *Ibid.*, 7, 10.

5. MARC. DIAC., *Vit. Porph.*, 33-34.

6. *Ibid.*, 54-55.

7. SULP. SEV., *Dial.*, 1, 3, 1.

8. *Ibid.*, 1, 1, 3.

9. MARCIEN HER., *Ep., Per. Menipp.*, 5.

Tableau récapitulatif : Vitesse des voiliers

Époque	Sources	Nombre de km. à l'heure	Vitesse en nœuds
vi ^e siècle av. J.-C.	AVIEN., <i>Or. mar.</i> , v. 108-109.	9-10	5
v ^e siècle av. J.-C.	HEROD., 4, 86.	9-10	5
—	THUCYD., 2, 97.	10,5	5 1/2
iv ^e siècle av. J.-C.	LYC., <i>c. Léocr.</i> , 70.	9-10	5
—	Ps. <i>Scyl.</i> , 69.	8-10	4 1/2
iii ^e siècle av. J.-C.	APOLL. RH., 1, 602.	11-12	6
Milieu du ii ^e siècle av. J.-C.	PLIN., <i>N. H.</i> , 15, 74.	10,5	6
107 av. J.-C.	PLUT., <i>Mar.</i> , 8, 7.	9-10	5
57 av. J.-C.	CIC., <i>Ad Att.</i> , 4, 1, 4.	7	4
50 av. J.-C.	— <i>Ad Fam.</i> , 16, 9.	8	4 1/2
—	—	7	4
48 av. J.-C.	LUCAN., 5, 504 sqq.	16	8 1/2
i ^{er} siècle ap.-J.-C.	STRAB., 13, 612.	9-10	5
—	Diod. Sic., 3, 34, 7.	10,5	6
—	— 5, 16, 1.	10	5 1/2
—	<i>Act. Ap.</i> , 16, 11.	8,3	4
—	— 27,3.	6	3
—	— 28, 13.	8,3	4
—	PLIN., <i>N. H.</i> , 19, 3.	9	5
—	—	10	5 1/2
—	—	12,5	7
—	—	13	7
—	—	15	8 1/2
ii ^e siècle ap.J.-C.	LUCIEN., <i>Nav.</i> , 9.	6,3	3 1/2
—	ARR., <i>Per. pont. euz.</i> , 7.	15	8 1/2
—	ARISTID., 48, 360.	9-10	5
—	PHILOSTR., <i>Vit. Apoll.</i> , 8, 15.	6	3
—	— 7, 10.	10,5	6
400 ap. J.-C.	MARC. DIAC., <i>Vit. Porph.</i> , 33-34.	4	2
402 ap. J.-C.	— 54-55.	7	4
Fin du iv ^e siècle	SULP. SEV., <i>Dial.</i> , 1, 3, 1.	10	5 1/2
—	— 1, 1, 3.	4	2
v ^e siècle	MARCIEU HER., <i>Ep. Per. Menipp.</i> , 5.	12	6 1/2
—	RUTIL. NAM., 217 sqq.	7,5	4

Ainsi, le progrès signalé par Pline l'Ancien fut très sensible ; notre tableau chronologique le fait ressortir. Il nous reste à expliquer pourquoi la vitesse des voiliers crût ainsi, vers le début de l'ère chrétienne.

*
* *

Après avoir montré que le lin, dont on fait la toile à voiles, avait rapproché les distances et permis aux vaisseaux d'atteindre des vitesses-records, Pline ajoute que l'audace des hommes est sans limites ; ils emploient des arbres entiers pour leurs vergues ; au-dessus ils ont ajouté d'autres voiles ; ils en tendent d'autres à leurs proues, d'autres à leurs poupes, et provoquent la mort par tant de moyens ; comme si la mort naturelle ne suffisait pas, on y ajoute la mort sans sépulture : *iam uero nec uela satis esse maiora nauigiis ; sed quamuis amplitudini antemnarum singulæ arbores sufficiant, super eas tamen*

*addi uelorum alia uela, praeterque alia in proris et alia in puppibus pandi, ac tot modis prouocari moriem*¹. Il me suffira de commenter ce texte pour répondre à la question posée.

Les voiles de proue n'étaient pas, à l'époque de Pline, une invention récente. La trière athénienne portait un mât à l'avant (ιστός ἀκάτειος), en plus du grand mât ; et la voile qu'il portait s'appelait ιστίον ἀκάτειον². Elle s'appela plus tard δόλων, en latin *dolon* ou *dolo*³ ; elle jouait un rôle important, pendant et après le combat, quand le navire devait fuir, les rameurs une fois épuisés, ou les rames perdues, ou l'équipage hors de combat. Dans la navigation, à bord des vaisseaux longs comme des navires de commerce, elle jouait le rôle de notre foc, bien qu'elle fût carrée, tandis que notre foc est triangulaire : elle facilitait la marche par vent de côté et servait surtout pour virer de bord. Les monuments figurés et les textes montrent qu'elle fut utilisée dans toute l'antiquité gréco-latine.

Au contraire, le mât et la voile de poupe ne figurent, ni dans les monuments figurés, ni dans les textes classiques se rapportant à la trière athénienne et au navire marchand de la belle époque. Le mot ἐπίδρομος n'apparaît, pour les désigner, que dans les définitions de Pollux⁴, d'Hésychius⁵ et d'Isidore de Séville. Celle d'Isidore, qui est la plus nette, indique l'intérêt de cette voile qui, par vent arrière, augmente la surface de toile agissante, et qui, dans les virements, facilite la manœuvre : *genera uelorum ἀκάτιος, δόλων, ἀρτέμων, ἐπίδρομος, siparum, mendicium. Ex quibus acatium uelum maximum est et in media naui constitutum. Epidromus secundae magnitudinis sed ad puppim. Dolon minimum uelum et ad proram defixum*⁶. En résumé, le passage de Pline est le premier en date qui fasse allusion à la voile de poupe, et nous sommes en droit de supposer qu'elle était, à son époque, d'invention récente.

Quant à la voile supérieure du grand mât (hunier ou perroquet), dont Pline signale l'addition au-dessus de la vergue, elle n'existe pas chez les Grecs à l'époque classique, ni dans les textes ni dans les monuments figurés⁷. Le *supparum*⁸ (tel est le nom latin de cette voile triangulaire) est figuré sur les navires marchands de l'époque romaine impériale, par exemple sur le relief Torlonia⁹. Pour la première fois,

1. PLIN., *N. H.*, 19, 4.

2. Cf. A. CARTAULT, *La trière athénienne*, Paris, 1881, p. 180 sqq.

3. Cf. E. DE SAINT-DENIS, *Le vocabulaire des manœuvres nautiques en latin*, Mâcon, 1935, s. v. *dolo, erigo, tollo*.

4. 1, 91 : καὶ ὁ μὲν μέγας καὶ γνήσιος ιστός ἀκάτειος, ὁ δὲ κατόπιν ἐπίδρομος, ὁ δὲ ἐλάττων δόλων.

5. Fragment mutilé ; cf. A. CARTAULT, *l. l.*, p. 185.

6. ISID., *Orig.*, 19, 3, 2.

7. Cf. A. CARTAULT, *l. l.*, p. 193.

8. Ou *siparum*.

9. Voir DAREMBERG et SAGLIO, *Dict. des Ant. s. v. nauiis*, fig. 5295 ; S. REINACH, *R. P. G. R.*, p. 274, fig. 5 ; A. GRENIER, *Archéol. gall. rom.*, p. 532, fig. 170 ; Cdt LEBEUVRE DES NOËTTES, *l. l.*, fig. 56. Le *supparum* de l'époque romaine est triangulaire, tandis que, dans les temps modernes, il a reçu une forme rectangulaire ou trapézoïdale, et par suite une surface plus grande, grâce à l'addition au-

il en est question à propos de la flotte de César quittant le port de Brindes, en 48 av. J.-C., si le texte de Lucain ne contient pas d'anachronisme¹. A côté du texte de Pline, citons trois passages de Sénèque, et un de Stace. En particulier, dans une lettre, Sénèque dit l'apparition des *tabellariae* qui précèdent la flotte apportant des céréales d'Alexandrie à Pouzzoles ; on les reconnaît à leur *supparum* ; car à partir de Caprée, les autres navires doivent se contenter de leur voile principale ; seuls les Alexandrins gardent le hunier². C'est à bord d'un transport alexandrin faisant le service de l'annone entre le Phare et Pouzzoles que devait s'embarquer Métius Céler ; dans un passage plein de vie et de grâce, Stace invite les Néréides à favoriser l'appareillage, et certaines d'entre elles à fixer le hunier en haut de la voile :

... uos summis adnectite suppara uelis³

Quant au rôle du hunier, il était nettement aperçu par Sénèque lorsqu'il disait que le *supparum* pressait le plus le navire. En effet le hunier capte la brise d'autant plus fraîche et agissante qu'on s'élève au-dessus du pont. Ce qu'Isidore de Séville exprimait aussi : *siparum, genus ueli unum pedem habens, quo nauigia iuuari solent in nauigatione, quoties uis uenti languescit*. C'est un transport alexandrin que saint Paul prit pour venir de Crète à Ostie, et qui couvrit en 2 jours la distance de Rhégium à Pouzzoles⁴. C'est encore un de ces longscourriers qu'emprunta Agrippa, petit-fils d'Hérode, sur le conseil de Caligula, pour retourner de Rome en Judée : au lieu de s'embarquer à Brindes et d'entreprendre une navigation fatigante, Caligula lui conseillait de prendre à Pouzzoles la ligne d'Alexandrie, lui vantant

dessus de la grande vergue, en haut du mât, d'une vergue secondaire (vergue de hunier ou de perroquet). Isidore DE SÉVILLE (*l. l.*) dit que le *supparum* n'a qu'une écoute : *siparum, genus ueli unum pedem habens* ; en effet les deux coins du triangle, à sa base, étaient fixés aux deux cornes de l'antenne, tandis que le cordage, commandant cette voile et amarré à son sommet, passait par une poulie à la pomme du mât et redescendait sur le pont ; c'est à cette sorte d'écoute que fait allusion Isidore de Séville.

1. LUCAN., 5, 429.

2. SEN., *Epist.*, 77, 1-3. De même, dans *Med.*, 327, le contexte montre que *sipara* désigne des voiles :

*cum iam totos auibus nimium
nauita flatus optat et allo
rubicunda tremunt sipara uelo*

(lorsque le matelot trop cupide désire capter toute la force des brises, et que les huniers rougeoient en frémissant en haut de la voile). Il ne s'agit donc pas du pavillon dominant tout le navire, comme l'a entendu M. L. Herrmann (SÉNÈQUE, *Tragédies* ; Les Belles-Lettres, Paris, 1924, t. I, p. 148, n. 2.). De même, dans *H. Oct.*, 698, le poète montre les *sipara* frappant les nues.

Au contraire, je ne fais pas état des textes de LUCIEN (*Nav.*, 5) et d'ATHÉNÉE (5, 39), auxquels on renvoie parfois à propos du *supparum*. En effet, il s'agit dans ces textes du *παράσειρον*, qui désigne le pavillon ou la flamme flottant au sommet du mât, comme l'a montré A. CARTAULT (*l. l.*, p. 194).

3. ST., *Silv.*, 3, 2, 27.

4. ACT. AP., 28, 11-13.

la rapidité des vaisseaux, l'habileté des pilotes, semblables à des cochers de courses. Agrippa descendit à Pouzzoles et peu de jours après (ὀλίγαις ὕστερον ἡμέραις) il arrivait à destination¹.

Ce faisceau de témoignages montre que le hunier peut être d'origine égyptienne, et qu'il a facilité grandement les transports en Méditerranée, à partir du 1^{er} siècle avant J.-C. A l'invention du hunier, il faut sans doute rapporter les vitesses-records citées par Pline l'Ancien; cette trouvaille a marqué, peut-être, dans l'histoire de la marine un progrès plus considérable que celle du gouvernail d'étambot au XIII^e siècle.

E. DE SAINT-DENIS.

1. PHILON, *In Flacc.*, 5.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

CH. GUIGNEBERT (1867-1939).

Dans une notice consacrée à Ch. Guignebert par la *Revue historique* (1940, p. 179-183), il avait été rappelé justement, sous la plume d'Alfred Loisy — qui devait accompagner de si près dans la tombe celui à qui il disait lui-même « survivre bien faiblement ! » — quelle avait été la position de l'historien des débuts du christianisme à la Sorbonne. Ch. Guignebert fut amené jeune par l'évolution de sa carrière non seulement à étudier, mais aussi à enseigner l'histoire du christianisme. Il ne pouvait le faire qu'en essayant de définir des temps et des faits qui sont difficiles à connaître, mais bien plus encore à faire bien connaître. Les aspects et les obstacles de son œuvre sont ainsi marqués. Bornons-nous à signaler qu'on lui doit une première esquisse monumentale, sa thèse, sur *Tertullien, étude de ses sentiments à l'égard de l'Empire et de la société civile* (1902). Depuis lors, et jusqu'en 1937, Ch. Guignebert a représenté la critique « libérale » à Paris, ajoutant à son travail professoral des traités qui dépassaient le manuel d'enseignement ou le livre destiné au grand public : deux surtout, *Jésus* (1933) et *Le Monde juif vers le temps de Jésus* (1935). Frappé des aspects hellénistiques du christianisme paulinien, il préparait un *Saint Paul* qu'il n'a pas eu le temps de publier. Une bibliographie de ses travaux avait paru en 1939, *Annales de l'Université de Paris*, p. 372-380 ; elle est complétée dans la notice ci-dessus visée de la *Rev. historique*, p. 183. Ch. P.

ALFRED LOISY (1857-1940).

On trouvera dans la *Revue historique*, janvier-mars 1941, p. 188-189¹, une courte notice émue sur cet historien des religions qui, dit si justement Mlle M. Brunot, « a tenu en son temps une place unique », et « synthétisé l'aspect intellectuel du mouvement religieux que l'Église a nommé — en le condamnant — le *modernisme* ».

Exclu en 1908 de la vie ecclésiastique, A. Loisy continua au Collège

1. Cf. aussi la *Chronique*, très informée et mesurée, de Maurice GOGUEL, *RHR.*, 122, 1940, p. 180-186.

de France sa tâche d'historien, par laquelle il nous intéresse ici. Mentionnons seulement le principal : son *Histoire du Canon de l'Ancien Testament* (1890), ses *Études bibliques*, peu après ; la traduction des *Liures du Nouveau Testament*, 1922, et vers la fin de sa vie, l'ouvrage où il a exposé ses vues originales sur *La Naissance du Christianisme*, 1936 (avec les suites). Pour les études d'histoire générale des religions, A. Loisy a principalement donné un *Essai historique sur le Sacrifice* (1920), et le traité discuté, discutable, mais capital : *Les mystères païens et le mystère chrétien* (1919, 2^e éd., 1930). De 1930 à 1931, il a publié trois curieux volumes intitulés : *Mémoires pour servir à l'histoire religieuse de notre temps*, où il a raconté l'évolution de sa pensée.

Ch. P.

HENRI OMONT (1857-1940).

Né à Évreux, H. Omont avait commencé en 1940 sa 83^e année, et il aura été membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres pendant près de 41 ans. Son existence studieuse fut surtout celle d'un chartiste et médiéviste, mais il appartient à nos études par plusieurs publications, plus spécialement. Attaché de bonne heure au département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, il avait été mis en contact dès avant 1883 avec le fonds grec ; il en a publié plusieurs recueils, en fac-similé ; de là, il passa aux reproductions de manuscrits et miniatures de la Bibliothèque Nationale et donna ainsi divers répertoires de prix pour l'étude de la miniature byzantine depuis ses origines. Il avait fait partie longtemps du Comité des Travaux historiques et de la Société nationale des Antiquaires de France. Il a collaboré notamment, dès le début, aux *Monuments Piot*, où il publia maintes études qui intéressent les archéologues. Familier de l'humanisme militant et des missions archéologiques en Orient, aux xvii^e et xviii^e s., c'est lui qui a édité en 1898, d'après les collections de la Bibliothèque Nationale, *Athènes au xvii^e s.*, *Dessins des sculptures du Parthénon attribués à J. Carrey*, in-folio fondamental, précieux recueil, dont les recherches récentes de feu R. Heberdey avaient rappelé justement la valeur¹.

Ch. P.

AIMÉ PUECH (1860-1940).

Bien qu'A. Puech n'ait pas, à proprement parler, fait une carrière d'archéologue, il ne conviendrait pas d'oublier ici quelle place ce savant avait prise dans nos études par ses travaux sur *Prudence et la poésie latine au iv^e s.*, sur la *Correspondance de Paulin de Nole et d'Ausone*. A. Puech a été aussi l'historien de *Priscillien et du Priscillianisme* ; celui de *Saint Jean Chrysostome*, dans un mémoire publié en 1891, où il étudiait accessoirement les mœurs du temps. — Tous ceux qui ont à travailler sur la littérature grecque chrétienne sont les

1. Une bibliographie des travaux d'H. OMONT avait paru en 1933, à Paris, chez Didier.

tributaires de ses livres, notamment de sa grande *Histoire de la littérature grecque chrétienne*, en trois volumes (1928-1930). Mentionnons encore les *Recherches sur le Discours aux Grecs de Tatien* (1903), qui intéressent tout particulièrement les curieux de l'apologétique chrétienne du II^e s. de notre ère. Sur les *Apologistes grecs*, et pour ce temps, une étude magistrale fut donnée aussi par le disparu en 1912. — Aux archéologues mêmes, A. Puech aura rendu les plus directs services par ses éditions de la Collection G. Budé : par son *Pindare*, en quatre volumes (le IV^e malheureusement presque introuvable), et par la reprise des textes d'*Alcée et Sappho* (1937), laissés inachevés par Th. Reinach, qu'il fit paraître à point.

A. Puech ne se donnait, trop modestement, que comme philologue et historien. Pourtant, sa méthode et les résultats de ses recherches prouvent assez qu'il appréciait les ressources de l'archéologie. Les archéologues, à leur tour, confesseront volontiers tout ce qu'ils peuvent recueillir pour leur profit dans ses études. Ch. P.

ERNST PFUHL (1876-1940).

Les difficultés du moment ne rendent guère possible de consacrer aux savants étrangers les plus en vue les notices nécrologiques que leur notoriété leur mériterait. Il nous faut dire en peu de mots l'importance de l'œuvre d'E. Pfuhl, et attester ainsi la perte que nos études viennent de subir à sa mort.

E. Pfuhl qui disparut pendant cette guerre, subitement, à 64 ans, dans un train, d'une crise cardiaque, était Suisse de langue allemande : il résidait à Bâle, où il a professé longtemps à l'Université. Par son mariage, il était attaché familialement à la Grèce où il n'avait que des amis. On peut dire qu'il l'aura admirablement servie, dans son histoire et celle de ses arts, à travers une existence tout entière consacrée au labeur. Tous les érudits ont eu entre les mains, outre ses travaux premiers d'histoire religieuse, — le *De Pompis*, notamment —, les trois volumes essentiels intitulés *Malerei und Zeichnung der Griechen*, Munich, 1923. Quand cet ouvrage parut, on fit remarquer en Allemagne (sous la signature de G. Karo) l'importance exceptionnelle d'un pareil traité. L'effort surhumain qu'il avait nécessité paraissait dépasser les moyens d'un seul travailleur ; et pourtant E. Pfuhl avait mené à bien, tout seul, jusqu'au bout, une tâche de cette sorte. En 1924, à Munich, il publiait presque aussitôt les *Meisterwerke griechischer Zeichnung und Malerei*, qui s'offrent comme l'album complémentaire attendu pour les chefs-d'œuvre, à côté de l'illustration plus documentaire du troisième tome de *Malerei*. Toute cette contribution gigantesque à l'histoire céramographique classe E. Pfuhl à côté d'Ed. Pottier, son maître¹, de J. D. Beazley, aujourd'hui, parmi ceux qui ont le mieux mérité de la céramographie.

1. Il aimait à rappeler ce qu'il leur devait, ainsi qu'à Jacob Burckhardt. E. Pfuhl parlait volontiers de la *charis* de notre pays, et des heureux moments qu'il avait passés en France, comme étudiant en 1898 (lettre du 7 janvier 1936).

Depuis longtemps, E. Pfuhl avait pris en charge l'héritage scientifique de A. Conze, pour l'étude des stèles funéraires, et la mort l'a surpris quand il achevait la publication monumentale commencée avec les 19 livraisons parues : *Die attischen Grabreliefs*, 1890-1922. Il s'agissait pour lui de compléter l'entreprise par un répertoire critique de la production funéraire hors de l'Attique, pour la Grèce orientale et les îles de l'Archipel. Travail difficile et étendu qui obligea E. Pfuhl à nouveau¹ à des enquêtes, à des voyages, dont la longueur et la difficulté eussent rebuté tout autre. La science y gagna ce bénéfice, dès maintenant acquis, que E. Pfuhl tourna son attention vers l'histoire de la sculpture, qu'il n'avait jamais d'ailleurs négligée, car on lui doit une foule de notes et de publications, en ce domaine même. En attendant que paraisse le nouveau *Corpus* des stèles ioniennes, qui sera œuvre posthume, nous pouvons compter, à l'actif de E. Pfuhl, toute une série de grands mémoires, ayant l'importance de livres, successivement consacrés aux principales périodes de la sculpture ionienne et qui semblaient préparer, présager, quelque grand traité d'ensemble. Toutefois, je noterai que E. Pfuhl me répondit un jour à ce sujet qu'il ne songeait pas à présenter ses *Bemerkungen* sous cette forme. C'est sous le titre, modeste, de *Bemerkungen*, en effet, qu'il a publié ses principales « observations ». Outre celles qui touchent plus spécialement à l'histoire de l'art ionien, dans sa floraison principale et ses suites (cf. p. ex. *Attische und ionische Kunst des fünften Jahrhunderts*, *Arch. Jahrbuch*, XLI, 1926, p. 129-175 ; *Spätionische Plastik*, *Arch. Jahrbuch*, L, 1935, p. 9-48), on doit signaler l'admirable travail critique que constituent les *Bemerkungen zur Kunst des vierten Jahrhunderts*, *Arch. Jahrbuch*, XLIII, 1928, p. 1-53. — On ne mettra pas à un rang moindre, malgré quelques faux pas inévitables, les *Ikonographische Beiträge zur Stilgeschichte der hellenistischen Kunst*, *Arch. Jahrbuch*, XLV, 1930, p. 1-61. — Tous ceux qui ont travaillé sur les difficiles questions posées partout à travers de si magistrales études savent que E. Pfuhl a été pour eux et restera un « dux itineris » de premier rang. — Sa méthode est d'une prudence et d'une conscience qui n'ont été nulle part dépassées ; il avait le jugement droit et le goût fin, et savait parler en artiste (ses ascendances l'y portaient), quand il avait débarrassé le terrain en érudit.

A Bâle, E. Pfuhl avait formé école, et s'il a parlé avec affection, plus d'une fois, des disciples de son séminaire baslois, d'où sont déjà sortis de bons travailleurs (cf. p. ex. *Arch. Jahrb.*, 50, 1935, p. 9, n. 1), on le lui a bien rendu. Son commerce était agréable et sûr. Sa critique, jamais complaisante, sut se défier d'être agressive. Sa loyauté lui faisait aussi volontiers reconnaître ses propres erreurs, rares, que résister aux entraînements de l'erreur des autres. — Lorsqu'il écrivit, en 1927, les *Anfänge der griechischen Bildniskunst*, où — voulant retarder l'apparition du portrait grec à la seconde moitié du iv^e s. —

1. Il rappelle, *Arch. Jahrb.* 50, 1935, p. 9, qu'il avait commencé à s'occuper des stèles de ces régions en 1904 (cf. *Jahrb.* 20, 1905, p. 47 sqq. ; 22, 1907, p. 113 sqq.). On a publié récemment certains de ses souvenirs de voyage.

il s'exposait à voir sa thèse contredite par l'illustration même de son livre, il eut, avec A. Hekler et d'autres, une difficile controverse où sa courtoisie, du moins, atténua le désavantage. D'ailleurs, en certaines questions concernant l'authenticité d'œuvres célèbres, la correspondance que j'ai de lui prouve aussi qu'il eut, à la fois, du goût et du caractère : un mérite qui n'était pas seulement silencieux et négatif, malgré les risques et la caballe. Il parlait de sa science et de sa tâche à ses amis et confrères avec une ardeur et une hauteur de vues magnifiques.

Car ce grand savant était aussi — avantage précieux — un parfait lettré. Nul n'aura plus travaillé, et plus utilement. Ch. P.

NICOLAS JORGA (1871-1940).

La carrière tumultueuse de Nicolas Jorga, terminée par une fin tragique, en novembre dernier¹, appartient à l'archéologie par plus d'un livre ou mémoire intéressant. Né le 5/18 juin 1871 à Botoshani en Moldavie, ce grand travailleur et polygraphe avait donné place souveraine au passé historique des Daces, dans son *Histoire des Roumains*, notamment, dans ses *Études et documents*, dans la *Revue historique roumaine*, dans le *Bulletin de la Commission des Monuments historiques*, qu'il fonda. Il avait été d'ailleurs un des créateurs de l'École roumaine de Rome, et de l'Institut roumain d'archéologie de Sânta-Quaranta. Citons encore, particulièrement, certains de ses mémoires, comme celui sur *La survivance byzantine dans les pays roumains*, 1913. — On sait qu'il était intervenu récemment, devant notre Académie des Inscriptions, dans le débat historique relatif à la date du Monument d'Adam-Kilissé. Si son point de vue d'alors ne paraît plus devoir être retenu, il a donné du moins occasion à la mise au point récente, et très appréciable, de J. Guey². Ch. P.

Le D^r MARCEL BAUDOIN (1860-1941).

Né à Croix-de-Vie (Vendée), le 15 novembre 1860, le D^r Marcel Baudoin est mort, dans sa maison natale, le 25 janvier 1941. Ancien interne des Hôpitaux et publiciste médical distingué, il vint de bonne heure à la Préhistoire, et fut, en 1904, l'un des membres fondateurs de la Société préhistorique française. Il laisse de nombreux travaux d'archéologie pré- et protohistorique, consacrés principalement à la Vendée. L'étude des mégalithes l'avait particulièrement attiré, et ses recherches sur l'orientation de ces monuments, sur la signification des cupules qu'ils portent parfois, l'avaient conduit à émettre, dans

1. Sur l'ensemble de la vie de N. Jorga, cf. l'émouvante notice de Mario ROQUES, *CRAI.*, 6 déc. 1904.

2. Cf. JORGA, *Mém. Acad. Roum.*, 17, 1935-1936, mém. n° 9 ; et *CRAI.*, 1936, p. 12-13 ; *Istoria Românilor*, II, Bucarest, 1936 ; pour la mise au point de J. GUEY, *REA.*, XL, 1938, p. 387-398

son livre *La Préhistoire par les étoiles*, des opinions plus que téméraires. Il en fut de même de ses théories sur les hommes atlantidiens. Mais on rendra hommage à son inlassable curiosité, à sa vaste érudition, et à son profond désintéressement. R. L.

R. P. HIPPOLYTE DELEHAYE (1859-1941).

Le R. P. Hippolyte Delehaye, qui vient de mourir, était né à Anvers. Entré dans la Société de Jésus, attaché aux Bollandistes, il était devenu président de leur Compagnie, adonnée comme on sait à l'étude de la vie des saints. Outre sa collaboration aux *Acta Sanctorum*, publication officielle des Bollandistes, le R. P. Delehaye a donné divers ouvrages qui s'intitulent : *Les Stylites*, *Les légendes hagiographiques*, *Les légendes grecques des saints militaires*, *Les origines du culte des Martyrs*, *Les Passions des Martyrs et les genres littéraires*, *L'œuvre des Bollandistes* (1615-1915), *Saint-Jean-Berchmans* (1599-1621), *Sanctus*, *Essai sur le culte des saints dans l'antiquité*, *Les lettres d'indulgence collective*, *Étude sur le légendier romain*. — Les qualités et la rigueur de sa méthode lui avaient acquis une réputation qui dépassait les frontières de son pays et qui reçut sa consécration, en 1925, quand l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres l'élu, chez nous, associé étranger. Ch. P.

La caverne de La Baume Ladrone (Gard).

Les grottes ornées du Sud-Est français sont encore peu nombreuses. On ne connaissait jusqu'à ce jour que les grottes Chabot et du Figuier, dans le canyon de l'Ardèche, et la caverne Bayol, dans celui du Gard. *L'Œuvre* du 8 décembre 1940 a signalé la découverte d'une nouvelle caverne à peintures, située dans une falaise de la gorge du Gardon, près du village de Resson-Sainte-Anastasie, dite La Baume Ladrone. A une profondeur de 300 mètres, une paroi de roche blanche, longue d'une quinzaine de mètres, est décorée de gravures et surtout de peintures.

M. Henri Breuil (*L'Anthropologie*, t. 49, 1939-1940, p. 782-784) a donné sur cette nouvelle grotte quelques premières précisions. Les figures peintes de La Baume Ladrone sont, par leur technique, étroitement apparentées à celles de la galerie des Serpents de la caverne de La Pileta (Malaga). Elles ont été tracées avec les doigts souillés d'argile ou d'ocre, et représentent des entrelacs et de très grossières figures animales. Celles-ci sont cependant plus nombreuses qu'à La Pileta (Espagne) : deux Élans, des Éléphants, et probablement des Rhinocéros sans cornes. Un animal offre un caractère passablement fantastique, le corps étiré, long de 3 m. 50, mais sans replis, et la gueule ouverte rappelant celle d'un grand Carnassier.

Ces peintures sont à rapprocher des tracés digitaux sur argile, relevés dans les grottes françaises et cantabriques : Gargas (Hautes-Pyrénées), Les Trois-Frères (Ariège), Cabrerets (Lot), Hornos de La Peña, Altamira, La Clotilde (Santander), qui appartiennent au début

de l'art pariétal aurignacien. De l'analogie presque absolue avec les figures de la caverne de La Pileta, en Andalousie méridionale, on est amené à conclure à d'intéressantes relations entre deux régions méditerranéennes si éloignées, et qui tracent une ligne de migrations par le littoral méridional de l'Espagne.

R. L.

Le champ d'urnes de Saint-Père-sous-Vézelay (Yonne).

Au dossier des découvertes nouvelles relatives aux champs d'urnes (*Urnenfelder*) de la Gaule (*Rev. arch.*, 1941, I, p. 245-247), il faut encore ajouter celle d'un cimetière situé dans une sablière, au-dessus des thermes gallo-romains des Fontaines-Salées. Les tombes, disposées en rangées parallèles et orientées, ont donné des urnes en terre noire à décor incisé, des objets de bronze (bracelet ouvert, anneaux, boucle d'oreille, manche de poignard), ainsi qu'une pointe de flèche en silex.

Les sépultures des Fontaines-Salées marquent un nouveau jalon sur l'une des routes suivies par les porteurs de la civilisation des champs d'urnes dans leur descente vers la Gaule centrale.

R. L.

Le pendentif d'or de Mallia (Crète).

Sans même mentionner M. P. Demargne, auteur de la découverte, et qui a le premier publié le document qualifié ici « die Krone kretischer Goldschmiedekunst », M. O. Deubner — qui se réfère seulement à H. Th. Bossert, *Die kretische Kunst*, fig. 381 — vient de publier quelques observations d'entomologie, à propos du pendentif d'or dit « des abeilles » de Mallia (P. Demargne, *Bijoux minoens de Mallia*, *BCH.*, 54, 1930, p. 404-421, pl. XVII-XIX).

Il ne s'agirait pas, comme on l'a partout dit jusqu'ici (*sic*, Sir Arthur Evans, *The Palace of Minos*, IV, 1, 75, fig. 48) d'abeilles ou de frelons ; la boule traitée en grénétis qui est placée entre les insectes et roulée entre leurs pattes, la forme allongée des corselets, dénonceraient la Mordwespe, une guêpe assez redoutable, constructrice de nids (d'où la boule d'argile roulée) : cf. *Arch. Jahrb.*, 52 1937, *Anz.*, col. 308-310.

Voilà ruinées certaines comparaisons qu'on eût été tenté peut-être de chercher du côté du signe hiéroglyphique, pour l'abeille, en Égypte. La guêpe devait à son agressivité, en Crète comme en Grèce, une autre réputation : Καὶ νῦν ἔτι | μηδὲν Ἀττικοῦ καλεῖσθαι σφηκὸς ἀνδρικό-τερον, dira le chœur des *Guêpes* d'Aristophane (v. 1089-1090)¹.

Ch. P.

Les « Idoles préhelléniques ».

Ces représentations primitives (des troisième et deuxième millénaires) — surtout de femmes nues — sont à la mode depuis un siècle, et on leur a consacré récemment plusieurs études d'ensemble qui ont

1. Ce passage donne des renseignements très curieux sur les mœurs des guêpes.

été signalées ici. La dernière en date était celle de K. Majewski, *Figuralna plastyka Cykadzka* (Lwow, 1935), consacrée surtout aux idoles dites « cycladiques » (cf. Ch. Picard, *Man. archéol., Sculpt.*, I, 1935, p. 90 sqq.).

M. J. Wiesner a repris à son tour la question, et en 1937 il a donné à la Société archéologique de Berlin (*Arch. Jahrb.*, 52, 1937, *Anz.*, col. 252-265) un aperçu intéressant de ses recherches. Beaucoup d'incertitudes subsistent, sur l'interprétation de cette sorte d'idoles¹, et sur les problèmes de leur origine, de leur diffusion, celle-ci de plus en plus étendue. Bien que M. J. Wiesner ne fasse guère état des travaux français, on notera qu'il doute lui aussi (cf. déjà, en ce sens, *REA.*, 32, 1930, p. 97 sqq., contre D. G. Hogarth et M. P. Nilsson) que ces figurines aient eu rôle de concubines funéraires, sortes d'*oushabti* cycladiques (*l. l.*, col. 255 sqq.), encore qu'on en ait trouvé beaucoup dans les tombes. Il relève justement qu'il y en a eu même dans des tombes féminines, qu'on les trouve aussi dans des habitats, que certaines étaient trop grandes pour avoir servi dans les sépultures. De plus, d'autres pouvaient être suspendues (à Thermi, Lesbos : trous d'attache), et certaines, très petites, se portaient comme amulettes. — C. Schuchhardt, *Vorgesch. Deutschlands*, p. 63 ; *Alt Europa*¹, p. 101 sqq., pensait à des objets ayant servi pour un culte ancestral ; mais les idoles féminines prédominent. M. J. Wiesner estime aussi, en conséquence, qu'il s'agit bien des représentations d'une déesse-mère protectrice des vivants et des morts : le traditionalisme plastique, le caractère hiératique des idoles témoigne d'ailleurs en ce sens. Une gemme de la grotte de l'Ida montre une scène de culte où une « idole cycladique » est représentée près d'un autel où sacrifie une femme (*Evans, Palace*, IV, 210 sqq.).

Ajoutons que ces idoles sont parfois courotrophes : plus intéressées en ce cas à la maternité qu'à l'amour.

L'étude donne au passage des aperçus à retenir : l'idole polymaste de l'Ephesia (col. 257) aurait été préparée par des idoles à forme ronde avec nombreux cercles incisés (Hogarth, *Excav. at Ephesus*, pl. 37, 1-4, 7, 8). — On ajoutait, dans les tombes, du matériel sacré pour le culte redouté de la déesse protectrice (col. 257-258), ce qui assurait au mort l'éternité. Ce sont les tombes pauvres des Cyclades et de Crète qui s'attachent le plus à cette forme de la piété, comme si les humbles avaient compté davantage avec la peur de l'autre vie (col. 259).

M. J. Wiesner s'est occupé à son tour des questions relatives à l'origine et à la diffusion. L'idole préhellénique de l'Égée n'est pas indo-germanique, non plus que la civilisation néolithique et du Bronze Ancien en Méditerranée orientale : conclusion fortifiée par la brusque disparition de l'idole sur le continent à l'époque du Moyen Bronze, époque qui a correspondu à l'apparition des premiers Indo-Européens (sauf en Crète et à Chypre, où l'invasion n'a pas progressé). Il y a

1. Une de pierre ponce, à Berlin, fig. 4 (n° 31573).

réapparition sur le continent à l'époque avancée du Bronze (xiv^e s.) ; mais le type a subi des changements, notamment dans la position des bras¹ ; il y a moins de figures assises et de *courotrophes*, dans une civilisation moins favorable à la femme.

Pas plus à cette époque que précédemment, malgré MM. M. P. Nilsson et A. W. Persson (*Dendra*, p. 89), il ne peut s'agir d'effigies de concubines, mais plutôt d'une réapparition — partout, près des hommes comme des femmes, dans les habitations comme dans les tombes — du pouvoir de la déesse-mère ; et c'est ainsi qu'il faut expliquer la fréquence des idoles à Égine et à Delphes, par exemple. La coiffure est plus développée, il y a des formes insolites². Ce sont encore les tombes pauvres qui donnent la priorité à la déesse ; on y voit associer des ex-voto appropriés au culte : les sépultures riches n'ont reçu les idoles que tardivement, ce qui est significatif. C'est la Crète (col. 264) qui a dû inspirer au continent les idoles-colonnes, type Gazi. — Il y a eu alors réviviscence d'idées religieuses, traditionnelles à l'époque de l'Ancien Bronze, et même reprise de types « archaïsants ». Les nouvelles invasions nordiques, à l'époque du Fer, n'ont pas manqué de gêner ces reprises jusque vers la fin de la période géométrique : quand reparaitront, en Béotie p. ex., avec les idoles archaïsantes, des éléments religieux non indo-européens³.

Ch. P.

Les tombes à coupole d'Étrurie.

Les tombes à coupole d'Étrurie ont déjà fait l'objet d'études successives, dont beaucoup sont récentes : de G. Patroni, p. ex. (*Historia* 1928, p. 371 ; *Studi etruschi*, t. VII, 1933), de Schachermeyr (*Etruskische Frühgeschichte*, 1929), de Å. Åkerström (*Studien über die etruskischen Gräber*, 1934), et de G. Cultrera (*Studi etruschi*, XI, 1937, p. 57 sqq.) ; sans compter les récentes synthèses de B. Nogara, de P. Ducati, etc.

M. Antonio Minto était particulièrement qualifié pour reprendre les questions d'origine de ces sépultures « en ruche » ; il l'a fait récemment dans *Palladio*, t. III, 1939, p. 1-19, par une étude très documentée, consacrée, selon le titre, aux « pseudo-coupoles et aux pseudo-voûtes dans l'architecture étrusque des origines ». — L'idée directrice de M. A. Minto est que la coupole étrusque dérive bien, quoiqu'on ait pu dire, des constructions pré-helléniques du monde méditerranéen oriental. Il n'est pas insolite que celles-ci se soient conservées, puisqu'on retrouve à Mézek (Bulgarie) une tholos du iv^e s., comparable

1. On en évite parfois la représentation : usage qui subsistera, malgré ce qu'objecte Mme Quarles Van Ufford à mes observations sur certaines des terres-cuites de Sélinonte : *Les terres-cuites siciliennes*, 1941, p. 78, n. 1 : il ne peut s'agir là dans tous les cas de « porteuses de vasques ».

2. Idole d'Ægira (Achaïe) avec chapeau à trois pointes (fig. 7).

3. L'auteur signale à cette occasion que le mot *κολοσσός* est préhellénique, et qu'Eschyle appelle encore *κολοσσοί* les images d'Hélène (*Agamemn.* 416) ; mais il ne paraît pas avoir retenu qu'on l'avait déjà reconnu en France (cf. p. ex. : Ch. PICARD, *Rev. philol.*, 1933, p. 341 sqq., avec la bibliographie de la question).

au « Trésor d'Atrée » (*Bull. Inst. bulg.*, 1937, 1 sqq.) : dès le début, et en Orient aussi, on remarquait l'association de la *tholos* et du *tumulus*. Ainsi le savant italien prend-il une position nette dans le débat qui opposait les partisans mêmes de l'origine *orientale* des Étrusques : ceux-ci avaient-ils bien apporté avec eux du Levant cette formule d'architecture funéraire ? Fallait-il y voir plutôt un type de sépulture méditerranéenne, et même européenne ? Tel était le débat.

M. A. Minto, qui renouvelle l'étude, tient compte des différences d'aspect des tombes étrusques à coupoles ; elles peuvent aller avec des chambres rectangulaires ou circulaires ; les tumuli qui les couvrent peuvent présenter, ou non, des murs de soutènement à leur pourtour. Différences instructives : *tout cela est-il donc apparu en même temps ?* Les faits semblent s'y opposer. A Populonia, p. ex., les différentes sépultures que M. A. Minto a fouillées, ne sont pas contemporaines¹. La nécropole du Poggio delle Granate, qui a des aspects restés villanoviens, présente aussi des chambres quadrangulaires, avec angles arrondis vers l'entrée ; là, la couverture n'est faite que d'une pseudo-coupole, avec dalles en encorbellement. Le plan du tumulus correspond à celui de la chambre, tout d'abord. Puis on constate certains progrès dans la nécropole de San Cerbone. Là le tumulus, circonscrit par des blocs plantés en terre, recouvre un *dromos*, et une chambre carrée à pendentifs, déterminant un tambour sur lequel pose la pseudo-coupole. — Il y a à San Cerbone des types plus évolués encore, où le soubassement est entouré d'une sorte de trottoir dallé en pente douce : le mur de soutènement est aussi construit de façon particulière. Divers types de tumulus montrent des soubassements flanqués d'un avant-corps. On s'est préoccupé en outre, au cours des temps, en Italie, de la meilleure adaptation des matériaux à leur rôle ; les éléments de protection, plus exposés, sont en calcaire plus résistant.

Ainsi peut-on croire à l'importation et à l'adaptation progressive de modèles étrangers, *qui auraient été perfectionnés sur place, patiemment et peu à peu, par les indigènes*. — D'autre part, les tombes à chambre sont parfois à demi enterrées (chambres de Saturnia et du Lago dell'Accesa, près de Massa Maritima). Certaines chambres circulaires à coupole ont un aspect relativement récent, par rapport à d'autres, et seraient à classer dans la première moitié du VI^e s. (tombes de Casal Maritimo, de Casaglia près Montecatini², de la Mula à Florence).

Il y a à distinguer des types de pseudo-voûtes : p. ex. au tumulus de Monte Calvario, près de Castellina in Chianti : type primitif dont nous voyons les suites dans les deux Meloni del Sodo à Cortone ; la Tanella di Pitagora, au même endroit, nous montre un des premiers essais de voûte à coins³.
Ch. P.

1. Il n'insiste pas à propos du tumulus à coupole, sur chambre à plan *circulaire*, de Poggio delle Granate, un des plus anciens à Populonia.

2. Cf. P. MINGAZZINI, *Studi etruschi*, VIII, 1934, p. 59.

3. On note qu'il y aurait eu aussi des comparaisons fructueuses à faire avec les types de tombes d'Ougarit (Ras-Shamra, Minet-el-Beida) ; cf. Claude F. A. SCHAEFFER, *Arch. Jahrb.*, 52, 1937, p. 139 sqq. (notamment plans et photos, fig. 8-18).

Encore les « Pyramides » d'Argolide.

Depuis la note de M. Y. Béquignon, parue ici-même (*Rev. arch.*, 1939, II, p. 48-52), certains travaux ont été commencés par M. R. Scranton, à la « pyramide » de Ligourio (O. du Hiéron d'Asclépios), à fin de déterminer s'il s'agit, ou d'une tour de guet hellénistique, ou de la curieuse « Tombe des Argiens », mentionnée par Pausanias (II, 25, 7). Les premiers travaux avaient été interrompus en 1937, par le mauvais temps ; mais on pensait alors pouvoir les reprendre au moment utile, en menant aussi une nouvelle enquête générale sur cette curieuse classe de monuments, à travers l'Argolide.

Rappelons ce que dit Pausanias du monument mis en cause (*οἰκοδόμημα πυραμίδι μάλιστα εἰκασμένον*), qu'il semble bien avoir vu lui-même à main droite, sur la route d'Argos à Épidaure. L'édifice était décoré (extérieurement ?) de représentations de boucliers argiens, sculptées, et cette ornementation pourrait avoir quelque intérêt pour l'interprétation de certaines classes de Trophées monumentaux. Le folklore local rapportait à ce qu'on considérait comme un *polyandrion* un épisode des luttes primitives de Proetos contre Acrisios : les adversaires, en bataille, auraient été armés là pour la première fois du bouclier argien ; on n'aurait fait qu'une sépulture commune aux combattants tombés, tous de même cité et apparentés. — On attendra avec intérêt les nouvelles fouilles annoncées.

Ch. P.

Nouvelles coupes laconiennes.

Deux viennent d'être signalées presque à la fois :

La première, des plus curieuses, est à Rome, au Musée de la Villa Giulia. Trouvée dès 1927, à Bisenzio, elle a été publiée seulement en 1937¹. La représentation intérieure, malheureusement usée, est assez énigmatique. Sur un fond blanc-jaune, les couleurs employées sont le noir et le rouge sombre (principalement pour les vêtements) ; diam. 0 m. 20 ; haut. avec le pied, 0 m. 12. — L'extérieur n'a que des décors traditionnels dans la série : bandes circulaires, ornements en rayons, points, dents de loup, palmettes.

À l'intérieur, le champ est divisé en trois registres : en bas, deux lions affrontés ; dans la bande médiane, la plus large, marche vers la gauche un homme barbu portant un *chiton* et un bonnet phrygien. Il porte une outre sur son dos, et il est accompagné de deux chiens, petits. Devant lui, un groupe de deux hommes vêtus à l'orientale, le corps renversé en arrière, exécutent l'un en face de l'autre une danse endiablée. — Au registre supérieur, deux hommes, vêtus de même manière à l'orientale, se sont avancés de droite à gauche, vers un être

1. M. PALLOTTINO, *Bollett. d'arte.*, 31, 1937, p. 149 sqq. (avec deux œnochoés italo-corinthiennes, et une amphore attique à figures noires). Une reproduction de la coupe, d'après une aquarelle, est donnée : *Arch. Jahrb.*, 52, 1937, *Anz.*, fig. 21, col. 409-410 (cf. aussi col. 406-407).

étrange, velu et visiblement ithyphallique ; les deux hommes s'efforcent de l'entraîner hors d'une petite construction qui synthétise une entrée de temple (colonne avec un serpent enroulé). De pareils démons semblent avoir eu le rôle des Silènes dans l'art spartiate (F. Brommer, *Satyroi*, 28 sqq.). M. Pallottino a pensé qu'il s'agirait de la capture de Silène par les gardes du roi Midas. Si c'est là l'exégèse à retenir, ce nouveau document ajoutera, à ce que nous savons, et sur les goûts indépendants des Spartiates en matière religieuse ou légendaire, et sur les affinités de la Laconie avec l'Orient lydo-phrygien¹. Il n'est pas impossible que la coupe de Bisenzio se soit inspirée d'une scène théâtrale.

Plus banale est l'autre pièce, qui nous vient des fouilles de Samos ; elle a été découverte dans la couche de ruines qu'on rapporte à l'époque du célèbre tyran Polycrate. Cette coupe est divisée en deux registres. Au-dessus de deux coqs affrontés (à la « prédelle »), Héraclès y combat le lion de Némée. Les deux adversaires sont comme environnés, et d'un grand vol d'oiseaux (de remplissage ?), et aussi de symboles olympiques (parmi lesquels l'aigle et le serpent) : cf. *Arch. Jahrb.*, 52, 1937 ; *Anz.*, col. 207-208, fig. 3. Ch. P.

Un nouveau sarcophage de Clazomènes.

M. Sv. Marstrander a publié, dans les *Symbolae Osloenses*, XX, 1940, p. 160-172, un sarcophage jusqu'ici inédit de la série de Clazomènes : il appartient à la collection ethnographique de l'Université d'Oslo. Il montre au chevet une Gorgone ailée, entourée, des deux côtés, de guerriers combattants en char, que conduisent par les rênes de petits personnages ailés.

Sur les montants, il y a en haut, de part et d'autre, un griffon ailé, par-dessous un bouquetin ; sur la bande inférieure, est représentée une frise d'animaux (avec sanglier, panthère et lion). D'après la figuration des griffons et le dessin de certains motifs, le sarcophage serait à dater du début du v^e siècle. Ch. P.

Sotadas, Thesprien, et l'Aurige de Delphes.

M. R. Hampe, reprenant (*Arch. Anz.*, 1940, col. 654 sqq.) une indication ancienne d'Homolle, voudrait regrouper en un même socle deux pierres delphiques : celles qui portent, l'une la dédicace de Polykalos, l'autre la signature Σοτάδας Θεσπι[εύς] ἐποίησε. Ainsi Sotadas serait l'auteur de l'Aurige, Thespies deviendrait un centre d'art de première importance, et enfin on s'expliquerait l'insuccès des comparaisons entre l'Aurige et des œuvres siciliennes, éginètes, etc.

Les deux pierres en question sont bien connues des « delphiens ». Ce sont des plaques de couronnement, et non des dalles de socles bas,

1. La tradition figurée sur la capture de Silène était jusqu'ici très différente ; d'autre part, c'est une *péliké* de la fin du v^e s. qui illustrait pour la première fois l'épisode (*Athen. Mitt.*, 49, 1934, p. 142 sqq., pl. 12).

en dépit du dessin, fort agréable, de Krischen, qui illustre les suggestions de M. Hampe (cf. notamment, sur la plaqué de l'Aurige, les remarques de Keramopoulos, *Ath. Mitt.*, 1909, p. 34 sqq.). Dans l'espoir de corriger les conclusions, négatives déjà, d'Homolle (*Mon. Piot*, IV, 1898, p. 185 sqq.), leur rapprochement a été souvent essayé (en dernier lieu : mai 1938) : en vain. Des raisons matérielles s'y opposent, dont l'essentiel se trouve d'ailleurs indiqué, un peu sommairement mais sans inexactitudes, dans l'article d'Homolle, et aussi dans la publication de Courby (*FD.*, II ; *Terr. Temple*, p. 235).

Seuls pouvaient d'abord faire illusion les crampons latéraux, approximativement analogues, des deux pierres. Mais l'identité de hauteur ne saurait être invoquée : il s'agit tout simplement du pied de 0 m. 296, mesure courante à Delphes. Tout le reste est dissemblable — y compris, malgré l'apparence, les mortaises rondes où se fixaient, d'une part (Polyzalos) les sabots des chevaux, d'autre part (Sotadas) les deux talons d'une statue (Apollon ?) devant laquelle l'artiste avait apposé sa signature.

Pierre DE LA COSTE-MESSELIÈRE.

Autour du trophée de Platées.

M. Ulf Jantzen — dont on connaît les intéressants travaux sur les ateliers de bronziers en Grande-Grèce et Sicile, signalés ici même à nos lecteurs — a récemment appelé l'attention sur la série des supports de miroirs non décorés d'une figure humaine. On en connaissait (sur un ensemble de 130 environ) seulement jusqu'ici cinq ; tous, à l'exemple du Trophée de Platées (après 479), ayant pour « pied » une colonne serpentine. M. U. Jantzen, qui les énumère (*Arch. Jahrb.*, 52, 1937 ; *Anz.*, col. 336-339) a ajouté un nouvel exemplaire du Musée National d'Athènes (Collection Carapanos) avec seulement deux grands reptiles entrelacés, dont les têtes féroces, latéralement disposées et très vivantes, suggèrent comment apparaissait, par le haut, le célèbre trophée delphique¹ ; à la différence, bien entendu, du troisième enroulement et du troisième reptile, qui n'avait pas eu place ici. Mais comment M. U. Jantzen pouvait-il écrire dans l'*Arch. Jahrb.*, en 1937, que la tête de serpent arrachée à l'ex-voto visible sur la place de l'Atmeidan à Istanbul était « leider unpubliziert » ? Renvoyons-le p. ex. à P. Devambez, *Grands bronzes du Mus. de Stamboul*², qui, tandis qu'il écrivait, a comblé son vœu : p. 9-12, pl. II.

C'est une crainte superstitieuse qui avait fait décapiter, à l'Hippodrome de Byzance, les reptiles dangereux. La relique des Musées turcs n'a pas de chance, car il faut bien ajouter qu'elle figurait déjà, et depuis longtemps, dans le *Catalogue des bronzes de Constantinople*, dressé par M. A. Joubin : sous le n° 148, p. 26. Ch. P.

1. Le serpent était symbole de guerre et d'actions militaires : APOLLOD., II, 8, 4-5.

2. Paris, De Boccard, 1937.

Sur une tête tarentine en terre-cuite, d'Apollon.

M. Heinrich Bulle a étudié dans le 99^e *Winckelmanns Programm der arch. Gesellsch. zu Berlin* (1939)¹, une intéressante terre-cuite de Tarente, d'une collection particulière. C'est une petite tête d'Apollon (haut. 0 m. 085), aux traits dissymétriques, intéressante à la fois par ses particularités techniques (polychromie), et sa valeur artistique. L'aspect inattendu de la section du cou, le traitement — tantôt soigné, tantôt négligé — de certaines parties du visage, suggèrent l'hypothèse d'une tête amovible pouvant avoir servi de modèle à des bronziers. Quoi qu'il en soit, il est remarquable que l'Apollon ἀβροχάλτης conserve ici — avec certaine mollesse juvénile, bien tarentine — toute sa noblesse d'expression et tout son divin orgueil. La comparaison avec les types du dieu figurés sur certaines monnaies de Grande Grèce (tétradrachmes de Leontini, fig. 10) permet de dater cette œuvre des années 460-450 av. J.-C. En raison de la rareté des documents tarentins connus pour toute la première moitié du v^e s., cette publication soignée retiendra l'attention.

R. TRIOMPHE.

Le chef-d'œuvre de Phidias à Olympie et le Zeus assis de Stara Zagora.

M. D. P. Dimitrov a fait connaître (*Arch. Jahrb.*, 52, 1937, *Anz.*, col. 310-335) une intéressante statuette de bronze², d'un Zeus assis et couronné, provenant de Stara-Zagora (Augusta Trajana, Bulgarie); elle a été trouvée avec sa base rectangulaire en 1935, à cinq kil. au N.-E. de la ville (fig. 1-3 ensemble, fig. 6-8, détails de la tête).

La comparaison avec les monnaies d'Élis (fig. 4-5) montre qu'il s'agit d'une des nombreuses répliques du Zeus de Phidias à Olympie; mais elle ne se réfère à aucun des types déjà classés, pas même à la statuette de bronze de Munich bien connue (Dimitrov, fig. 9), en rapport avec le Jupiter Capitolin d'Apollonios (J. Sieveking évoque le Zeus d'Otricoli, W. Amelung pensait au Zeus Verospi; de même encore G. Lippold).

Ce qu'on pourrait le mieux rapprocher est une statuette de marbre de Lyon (Dimitrov, fig. 10), et une monnaie d'Élide (fig. 4), frappée sous Hadrien (Berlin); une autre, de même origine, à Florence (fig. 5). L'arrangement de l'*himation* au dos n'est pas sans analogie avec ce que nous montre le Zeus debout de Dresde (cf. fig. 11-12): ce qui ramène au cycle de Phidias, ainsi que la comparaison du drapé de l'Apollon assis, sur la frise des Panathénées. Pour la tête, c'est la tête de bronze de Vienne (Autriche) qui semble comparable, au plus près (fig. 14): au moins pour la chevelure, car la barbe, sur la statuette de Stara-Zagora est plus stylisée, de façon un peu archaïsante.

Il doit s'agir d'une œuvre d'époque hadrienne ou antonine, de

1. *Tarentiner Apollonkopf*, Berlin, 1939: Walter de Gruyter, in-4°, 28 p., 19 fig. dans le texte, 2 pl.

2. Haut, 0,18; avec la base, 0,24.

fabrication locale ; car la ville d'Augusta Trajana avait ses ateliers de fondeurs, comme l'attestent certaines dédicaces de statues retrouvées sur place.

Ch. P.

Parrhasios et le Philoctète du skyphos d'Hoby.

Nous avons signalé ici même certains doutes qu'avaient pu susciter les deux vases d'argent du Trésor d'Hoby, apparu en 1920¹, et conservé au Musée National de Copenhague. — Ces doutes ne sont certainement partagés encore aujourd'hui, ni par M. K. Friis Johansen, qui le premier a publié le Trésor, ni par M. G. Rodenwaldt, dont on apprécie la haute compétence. — Celui-ci, en présentant à la Société archéologique de Berlin, le 2 mars 1937, de nouvelles photographies du *skyphos* du Philoctète², a appuyé de commentaires intéressants une hypothèse subjective de M. K. F. Johansen, au sujet de la figure du héros blessé, dans la scène lemnienne. Elle se référerait, selon le savant danois, à une peinture de Parrhasios. — Présenté ainsi sous de nouveaux aspects, le débat d'âme du Philoctète, vieilli, hirsute, accablé par dix années de solitude et de misère, lorsqu'il écoute l'astucieux Ulysse posé de profil vers lui, prend une grandeur douloureuse, devant laquelle M. G. Rodenwaldt n'a pas hésité à évoquer les peintures de Michel-Ange aux plafonds de la Sixtine. — Il faudrait faire hommage du prototype de cette pathétique création à l'artiste ionien³, collaborateur de Phidias pour son Athéna de bronze (E. Pfuhl, *Maler. u. Zeichn.*, II, 689 sqq.). Correspondant à l'esprit d'un spectacle si dramatique, on mentionnerait certains tableaux des bas-reliefs à trois figures récemment réétudiés par M. Heintz Götze (cf. *Rev. archéol.*, 1941, I, p. 97). Même présentation psychologique, p. ex., sur le relief des Péliades, ou sur celui d'Orphée et d'Eurydice (cf. L. Deubner, *Arch. f. Rel. Wissensch.*, 33, 1936, p. 102). Ce serait encore un débat psychique, comparable, que nous montrerait la peinture sur marbre trouvée à Herculaneum (« Les Joueuses d'osselet »), œuvre qui remonte aussi à un prototype de la seconde moitié du v^e s.⁴

Sans prendre parti lui-même sur le rattachement du Philoctète d'Hoby à Parrhasios, M. G. Rodenwaldt a souligné l'intérêt de l'hypothèse⁵.

Ch. P.

1. Cf. S. REINACH, *G. B.-Arts*, 1923, II, p. 129-134 (époque d'Auguste : signature de « Cheirisophos » « l'homme habile de ses mains »).

2. *Arch.*, *Jahrb.*, 52, 1937, *Anz.*, col. 237-242.

3. Cf. l'épigramme de GLAUCOS, *Anthol. palat.*, XVI, III : *Rec. Milliet*, p. 228, n. 270. (Cf. aussi XVI, 113 : *Rec. Milliet*, p. 230, n. 271).

4. M. G. Rodenwaldt affirme le symbolisme de ce « jeu », d'après l'interprétation de C. Robert « qui n'aurait pas dû être mise en doute » (*A. RUMPF, Arch. Jahrb.*, 49, 1934, p. 19 sqq.). Le débat se jouerait ici dans l'âme de Lété, de face, que Niobé et Phoibé, chacune à sa façon, posées de profil, essayent d'influencer (G. MÉAUTIS, *Les chefs-d'œuvre de la peinture gr.*, p. 37 sqq., fig. 2, parle d'une « réconciliation de Lété et de Niobé » (?)).

5. Le *Philoctète* d'Euripide dont la donnée semble avoir été suivie (S. REINACH, *l. l.*), était de 431. Parrhasios, avait subi sans doute l'influence d'Euripide ; L. SÉCHAN, *Etudes sur la trag. gr. dans ses rapports avec la céramique*, p. 485 sqq.

Les *cadoi* cinéraires.

J'ai tenté de montrer par quelques études récentes¹ pourquoi les grands vases de bronze généralement appelés *hydries*, de structure légère, que l'on décora à l'époque classique d'appliqués sculptés *funéraires*, étaient des réceptacles utilisés après incinération. On les a trouvés parfois en place dans les tombes, et parfois remplis de cendres ; ils sont à parois légères et pourvus d'une décoration adaptée à leur rôle ; ils nous renseignent ainsi sur l'existence et la persistance de rites primitifs en pleine époque classique.

La décoration de ces urnes cinéraires comportait déjà des motifs sculptés, et un type à peu près canonique, au ^v^e siècle : on n'est donc pas surpris de voir l'un des *cadoi* typiques de l'époque présenté légèrement par Oreste lui-même à Électre, dans une scène théâtrale où se retrouve le souvenir de l'*Électre* de Sophocle : c'est Oreste en personne qui tend l'« urne fatale » à sa sœur, suivi de Pylade. Le vase est au Musée de Vienne, et provient d'Apulie (L. Séchan, *Études sur la tragédie grecque*, 1926, p. 142-143 et fig. 44). Ajoutons-le à tous ceux par lesquels le rôle funéraire du *cados* est attesté, les premières mentions de l'usage remontant, comme on sait, à l'*Odyssee* même.

Ch. P.

Autour de l'« Elpénôr » de Timothéos de Milet.

Des incertitudes assez sérieuses persistent autour de la carrière de ce brillant poète-musicien, fils de Thersandros, qui donna au dithyrambe grec une forme plus romantique peut-être que le goût de ses contemporains n'eût parfois attendu : au point de scandaliser (?) les puristes lacédémoniens de la Skias². On savait qu'il avait concouru à l'Artémision d'Éphèse, un jour, à l'occasion d'une mise en service d'un des temples ; et aussi que son nome *Elpénôr* avait valu, en 320/319, à Athènes, un prix au chœur monté par Nicias, fils de Nicodemos. Cela était inscrit sur l'entablement du Monument chorégique qui a été édifié par Nicias au S.-E. du Portique d'Eumène, et la pierre gravée a été retrouvée à la Porte Beulé. Il doit s'agir là d'une « reprise », sans quoi nos données traditionnelles deviendraient difficilement conciliables. Si Timothéos est né vers 450, il était déjà difficile de le faire mourir à 94 ans et plus, après 356. Son concours d'Éphèse, tumultueux et hardi, dut être un succès de jeunesse. J'ai indiqué les raisons qu'on aurait de le placer peu après 430. — Ce n'est ensuite que le jeune poète anatolien alla, semble-t-il, en Grèce, par la Macédoine ; il eut bientôt à son actif aussi le nome des *Perses*, qui a dû être composé lors de l'expédition d'Agésilas au plus tard, en Asie Mineure.

L'inscription retrouvée à la Porte Beulé prouverait que Timothéos obtint à Athènes, même après sa mort, plus de succès qu'à Sparte de

1. *Monum. Piot*, 37, 1940, p. 73-103, pl. VI-VIII ; et *Bull. corresp. hellén.*, 63, 1939, p. 246-255.

2. En dernier lieu, cf. P. MAAS, P. W., R.-E., s. v., *Timotheos* (9), col. 1331 sqq. (1937).

son vivant (si l'on accepte de croire à l'anecdote de la Skias !). Mais longtemps encore après, on citait toujours Timothéos en Arcadie, au bénéfice de la gloire de Philopœmen, par exemple.

Les archéologues et les historiens de la littérature grecque n'ont peut-être pas assez prêté attention à l'inscription du Monument chorégique de Nicias¹. La papyrologie vient d'apporter elle aussi une autre contribution, précieuse, à une renommée qui n'a jamais paru indiscutable. Parmi les *Griech. Papyri* publiés par G. A. Gerhard en 1938, il y a des fragments de Timothéos (n° 178), les uns appartenant au British Museum, les autres à la collection d'Heidelberg. — On reconnaît — d'ailleurs avec assez de peine, en raison des mutilations — l'*Ὀδύσσεια*, partielle et renouvelée, que formaient quatre dithyrambes : *Elpénôr*, *Le Cyclope*, *Scylla*, *Laerte*. Il s'agit là, après la Trilogie perdue d'Eschyle, de cette nouvelle présentation de la matière épique et légendaire, dont M. M. Rostovtzeff avait deviné l'existence et l'intérêt, et qui a servi un jour de thème à l'inspiration des décorateurs hellénistiques : broderie en marge des vieux textes. — Timothéos, et les autres adaptateurs de cet immortel legs poétique, faisaient-ils, vraiment, du neuf ? Les fragments retrouvés pour Timothéos montrent surtout un procédé de contamination littéraire, qui s'accorde avec ce dont les arts plastiques témoignent aussi à l'époque alexandrine : le vocabulaire est assez artificiel, prétentieux plus que grandiose ; on a cousu, en quelque sorte, les *sesquipedalia verba* d'Eschyle à la vieille poésie homérique. — Il n'en serait pas moins précieux de mieux connaître, dans l'ensemble, une *Odyssée* remise ainsi au goût de la Grèce du iv^e s., et qui devait porter la marque de l'évolution de la pensée grecque : *Elpénôr* annonce une *Nekyia* : de même, semble-t-il, déjà une Trilogie perdue d'Eschyle², complétée par un poème satyrique sur Circé. Ch. P.

Les temples du Forum Boarium à Rome.

Signalons ici une étude, méritoire — mais aventureuse pour bien des détails, voire pour certains points importants — de Helge Lyngby, intitulée *Die Tempel der Fortuna und der Mater Matuta am Forum Boarium in Rom*³.

Dans la seconde partie de ce travail, l'auteur propose de reconnaître, sur la Piazza Bocca della Verità à Rome, les titulaires du temple rectangulaire et du temple circulaire. Ce seraient Fortuna (temple rectangulaire) et Mater Matuta, pour la *tholos*⁴. Les deux divinités seraient associées plus ou moins ; on retrouverait un autre

1. Nous avons les ruines de l'édifice : il devait être décoré de statues, comme l'est le monument qui lui ressemble le plus, à Thasos : cf. maintenant P. DEVAMBEZ, *Monum. Piot*, 1940-1941, p. 93 sqq. — A Athènes, la décoration avait pu être tirée du nome *Elpénôr* : mais c'est là simple conjecture. Le Monument chorégique de Thasos assemble, autour de Dionysos, des genres littéraires personnifiés.

2. Les *Psychagogoi*, *Pénélope*, les *Ostologoi*.

3. Berlin, 1939, 58 p. dans la collection des *Historische Studien*, Heft 358.

4. M. H. L. explique le nom par un rapport avec la lumière matinale (?).

exemple de cette sorte de « symbiose » dans le peuplement des deux temples qui, à Tibur, dominent l'Anio ; celui qui est circulaire aurait appartenu à Albunea, proche de Carmenta, à identifier aussi avec Mater Matuta.

On verra, p. 32-33, p. 41, ce qui est dit des sanctuaires romains à plan circulaire groupés avec d'autres édifices. — Au Largo Argentina (cf. *Rev. archéol.*, 1941, I, p. 265), nous avons un autre cas d'association par voisinage entre une *tholos* et un édifice à plan rectangulaire. Le souvenir d'Épidaure s'impose évidemment à l'esprit, mais il ne faut pas perdre de vue que là, la Tholos était une *thymélé*, donc qu'elle participait plutôt à la nature de l'autel, comme les autels circulaires du Sanctuaire des Tyndarides à Agrigente¹. — On s'associe volontiers au regret qu'exprime M. J. Bayet (*REL.*, XVIII, 1940, p. 240) sur le retard injuste que subit en ce moment le travail, très perspicace, de M. F. Robert, *Thymélé*. L'ouvrage, une thèse, porte la date de 1939. C'est parce que l'auteur est actuellement prisonnier, et qu'il n'a pu ainsi satisfaire à la soutenance du doctorat, que le livre ne peut être mis en circulation présentement. Ch. P.

Chronologie de la peinture romaine sous Auguste.

Rendant compte à la Société archéologique de Berlin des premières publications de M. G. E. Rizzo, *Monumenti della pittura antica scoperti in Italia*, M. G. Rodenwaldt (*Arch. Jahrb.*, 52, 1937, *Anz.*, col. 265 sqq.) a donné son avis, de façon autorisée, sur la chronologie des styles décoratifs pompéiens : notamment au sujet de la fin du « deuxième style » et du passage au « troisième ».

Intangible paraît jusqu'à présent le *terminus ante quem* posé par A. Mau², pour le commencement du troisième style : d'après les graffitti datés des années 15, 17, 19 apr. J.-C., qu'on a trouvés sur des décorations appartenant à ce style.

Si, dans la « Maison de Livie », il faut bien, comme il est de plus en plus probable, reconnaître la Maison d'Auguste, sa décoration est à dater, d'après Suétone (*Aug.*, 72), des années 20 et suivantes av. J.-C. — Elle appartient par conséquent à l'évolution stylistique que Vitruve a critiquée : architecte dont l'œuvre serait à placer, semble-t-il aujourd'hui, entre 25 et 23³.

Plus récentes, mais peut-être appartenant aussi à l'avant-dernière décennie avant J.-C., sont les décorations de la maison retrouvée dans

1. Asclépios avait son autel devant son temple ; ainsi le *bothros* monumental de son sanctuaire devait appartenir à un culte annexe : peut être bien, à mon sens, celui de Damia et Auxesia, déesses de la végétation associées. L'efflorescence végétale dans le décor sculptural de la *tholos* est un fait instructif. Les deux déesses qui faisaient croître les « simples » à vertu médicale, avaient droit à une crypte-labyrinthe ; leur présence près d'Asclépios ne serait nullement insolite.

2. *Gesch. d. decorat. Wandmaler. in Pompeji*, p. 287, p. 407.

3. SCHANZ-HOSIUS, *Gesch. d. röm. Lit.*, II¹, p. 387.

les Jardins de la Farnésine, cependant que les peintures principales de l'*Aula isiaca* seraient à dater de la dernière décade.

On peut trouver confirmation de cette chronologie en d'autres endroits.

Ch. P.

Le « Forum pacis » des Flaviens.

M. A. M. Colini lui a consacré une notice soignée, dans le *Bullett. della Commiss. archeol. comunale di Roma*, 65, 1937 (paru en 1938), p. 7-40, pl. I-IV.

Après avoir rappelé que cet ensemble monumental fut édifié entre la Basilique Æmilia et l'Argiletum — sitôt après le triomphe de Vespasien et Titus : donc de 71, semble-t-il, à 75 — et qu'il est commémoré par certaines monnaies de Vespasien et Titus — montrant d'un côté une Paix assise, de l'autre la reproduction de la Vache de Myron, un des chefs-d'œuvre dérobés qui vinrent orner le dit Forum — l'auteur reprend, période par période, le dossier des fouilles exécutées dans la région et des découvertes fortuites, afin d'extraire ce qui peut encore nous instruire sur l'aménagement d'un Forum réputé jadis, temple et entours, comme une des constructions les plus magnifiques de l'Urbs. De nombreuses dépouilles artistiques (p. 10, n. 14) y avaient été transférées de Grèce — sculptures et peintures — outre le butin du temple razié de Jérusalem : chefs-d'œuvre de Naucydès, de Polyclète, de Myron, de Léocharès : peintures de Timanthe, de Nicomachos, de Protogène de Caunos, d'Hélène, fille de Timon ; même des œuvres archaïques s'y trouvaient exposées.

C'était là un véritable Musée ; comment donc se présentait-il aux vues, avant de périr en 191, à la veille de la mort de Commode, dans l'incendie qui détruisit Rome en ces quartiers¹ ?

Reprenant les notices de R. Lanciani (*Storia degli scavi di Roma*) et les comptes rendus des sondages ou fouilles archéologiques, M. A. M. Colini retrace rapidement l'histoire des ruines, du Moyen Âge à nos jours. En 1934, les fouilles de M. Muñoz, dans la région du Palais Niccolini et de la Tor de' Conti, ont rendu le dispositif d'une exèdre latérale ; un chapiteau des portiques a été récupéré aussi depuis lors. La base du Pythoclès de Polyclète avait été retrouvée en 1891 (Mus. Mussolini)².

La partie reconstitutive de l'étude due à M. A. M. Colini note les ressemblances de l'ensemble monumental avec le Portique d'Octavie (deux temples au centre, et au milieu, du côté du fond, les deux Bibliothèques et une Schola : cf. Jordan, *Forma Urbis*, pl. V). D'autres analogies³ se marquent aussi avec les « *Zardini Domiziani* »,

1. Sur les reconstructions de Septime Sévère, ensuite, cf. p. 11, et le témoignage de Procope, mentionnant la persistance de la Vache de Myron et d'autres chefs-d'œuvre.

2. Elle ressemble à celle du Ganymède de Léocharès (Mus. de Florence), pour la forme, les dimensions et même l'écriture.

3. Rappelons que, pour l'étude de l'architecture romaine au temps des Flaviens, on va disposer maintenant du traité de P. H. v. BLANCKENHAGEN *Flavische Architektur und ihre Dekoration*, annoncé chez G. Mann, Berlin,

que dessina Palladio près S. Silvestro in Capite (Lanciani, *Bullett. comun.*, 1894, p. 285 sqq., pl. XII-XIV; 1895, p. 94 sqq.). Mais l'édifice le plus voisin par le plan serait la Stoa ou Bibliothèque d'Hadrien, telle que l'a reconstituée graphiquement l'architecte Sisson (*Papers of British School at Rome*, XI, p. 51 sqq.)¹. Le *Forum pacis*, fermé de grands murs, aménagé avec des portiques sur les quatre côtés comme un cloître, orné de niches et exèdres latéralement sous les portiques, abritait, semble-t-il, ses richesses d'art parmi ses jardins mêmes, ou dans les constructions du côté du fond, en face et dans l'axe des Propylées. A l'aide des indications du plan en marbre de la *Forma urbis*², M. A. M. Colini a reconstitué théoriquement l'ensemble de cette œuvre architecturale flavienne (pl. I-IV), dont l'inspiration était certainement gréco-orientale : elle dérive du plan carré des Agoras grecques, évoquant la Schola des *negotiatores* italiens de Délos, en plus grandiose, et même l'enceinte de Bel à Palmyre.

Ch. P.

A Orvieto.

Ce site inépuisable, qui a enrichi tant de Musées, continue à nous rendre lentement ses riches trésors. La nécropole de la Caunicella a été explorée récemment par M. A. Minto (cf. *Not. scav.*, 1939, p. 3-44). La fouille a été menée à aux deux extrémités. Vers l'un des côtés de l'aire ainsi reconnue, on a découvert une première série de tombes à chambre occupant deux terrasses superposées. — Une des sépultures de la terrasse inférieure présentait une banquette sur chacun des murs intérieurs, pour recevoir les cadavres ; au milieu du mur de fond était aménagé un *loculus*.

Les terres d'éboulement et d'ensevelissement ont livré de nombreux débris, parmi lesquels des vases attiques à figures noires, comportant les fragments de deux ou trois amphores panathénaïques ; il y a aussi des vases à figures rouges et de la poterie locale.

Sur la deuxième terrasse, quatre tombes de dimensions presque constantes, réparties en deux groupes, ont fourni des vases attiques à figures noires et rouges : notamment, une coupe décorée d'un Pégase est signée : Πάνθαι[ος ἐποί]ησεν.

A l'autre extrémité de la nécropole, également distribuée en deux terrasses, c'est surtout le niveau supérieur qui a permis des découvertes importantes. A côté de sépultures à crémation, et à inhumation aménagées dans le tuf, on a rencontré une grande tombe à chambre, dont le linteau portait une inscription.

1. Une reconstitution plastique (maquette) de la dite Bibliothèque d'Athènes figurait à l'Exposition de la Mostra. On la trouvera reproduite, p. 28, dans la brochure de M. P. E. ARIAS, *La Grecia nell' impero di Roma*, s. d. : n° 17 de la Collection *Civiltà romana*, publiée à l'occasion du Bimillénaire d'Auguste.

2. JORDAN, nos 75 et 332 + *Bullett. comun.*, 1889, pl. I-II, n° 26 ; ce plan en marbre avait été apposé, sous Vespasien lui-même, dans le Temple de l'Urbs que fit construire, comme on sait, cet empereur : il était voisin du Forum de la Paix (cf. A. M. COLINI, *l. l.*, p. 33, fig. 21). Après l'incendie de 191, Septième Sévère le fit reconstituer.

Divers travaux de protection et d'aménagement ont été faits aussi à la nécropole du Crocofisso del Tufo, et au temple du Belvédère (*Studi Etr.*, XI, 1938, p. 248).

Ch. P.

La « regio VI » de Pompéi, quartier étrusque.

D'Alma Folco Carozzi a publié (*Rendiconti del R. Ist. Lombardo*, LXXI, 1938, p. 566-582) d'intéressantes remarques sur cette partie de la ville campanienne. D'après les données archéologiques diverses recueillies, et selon la chronologie de G. Patroni (*Rendiconti Ist. Lombardo*, LXX, 1937), il y aurait eu là un quartier particulièrement étrusque. Les noms des propriétaires sont le plus souvent caractéristiques; certaines particularités des maisons, plans et élévations, ou des édifices publics, concourent à donner la même impression. Ce quartier de Pompéi aurait été ajouté et installé quand les descendants des Tyrsènes s'emparèrent de la ville au pied du Vésuve et la firent bénéficier pour un temps des aspects d'une petite capitale régionale.

Ch. P.

Sur les scènes de vénerie d'une mosaïque de Coroni, et leurs suites.

Une intéressante mosaïque d'Haghia Triada, près Coroni (Péloponèse), trouvée en 1929, plusieurs fois mentionnée ou décrite depuis lors, a été publiée en 1938 dans l'ouvrage de M. Natan Valmin, *The Swedish Messenia expedition*¹, avec une excellente aquarelle de M. A. Andrén, qui donne cette fois l'ensemble² (fig. 1). Le travail serait du même temps — et peut-être de la même équipe — que les mosaïques de la « Maison de Néron » à Olympie. — Autour du médaillon central, qui représente un *symplegma* dionysiaque (Dionysos et Satyre), et jusqu'à la tresse qui forme la bordure du cadre, sont figurées quatre *venationes*, selon les axes. Les angles de la mosaïque utilisent deux par deux, en opposition, les emblèmes caractéristiques du culte dionysiaque, canthares environnés de rameaux, et panthères en attaque (l'une, à restituer). Des quatre bestiaires qui paraissent dans les tableaux symétriques du pourtour, l'un combattait un tigre, l'autre un lion, l'autre un taureau; le quatrième épisode a disparu (peut-être lutte contre un ours ?); quatre masques de théâtre expressifs meublaient les vides³.

Cette mosaïque n'est pas la seule qui ait échappé à M. L. Robert⁴,

1. Cf. ci-après, p. 183.

2. Pl. V, et *l. L.*, p. 469-475.

3. Cf. le dispositif de la grande mosaïque dionysiaque de Djemila-Cuicul, L. LESCHI, *Monum. Piot*, 35, 1935-1936, p. 139 sqq. (fig. 1 à la p. 141).

4. Cette série de documents qu'il mentionne seulement au hasard des notes, parfois — et d'après des publications vieilles —, n'a évidemment pas retenu beaucoup son attention; voir aussi p. ex. la magnifique mosaïque d'Ostie (Thermes, Salle ronde), reproduite dès 1937, *Arch. Jahrb.*, 52, 1937, *Anz.*, col. 383-384; fig. 11; elle date du début du III^e s., et tout le dispositif (en Labyrinthe) annonce,

pour son minutieux ouvrage récent, *Les gladiateurs dans l'Orient grec*, 1940, où il a surtout d'ailleurs curieusement démontré, ainsi que nous le ferons bientôt voir, le contraire de la thèse qu'il affirmait avec quelque éclat. Le costume des *venatores* de la mosaïque de Coron l'eût intéressé. Il est varié d'un tableau à l'autre. Comme on l'atten-



Fig. 1. — Mosaïque de Coron (Péloponèse).

dait, le bestiaire adversaire du tigre porte une cuirasse à épaulières ; il combat avec une lance-épée, ainsi que celui qui attaque le lion, et qui, en partie disparu, pouvait être équipé de même manière. L'adversaire du taureau a un costume de gladiateur, un bouclier rectangulaire à *umbo*, des bandes molletières aux jambes, et deux bracelets de force au bras droit, mais il n'a pas de casque. Le chasseur qui s'opposait au quatrième animal (celui-ci disparu) tient un épée

prépare le décor fleuri de la mosaïque de Yakto, près d'Antioche. M. L. Robert a ignoré aussi ce document et d'autres ; cf. mosaïque de Thyssrus (ci-après).

ou une lance, et porte un costume plus léger, protégeant le corps ; des bandes entourent son bras droit. La mosaïque de Coron évoque celle des Chasses de Yaktō, près d'Antioche¹, dont M. L. Robert a voulu, après d'autres, reprendre à son tour l'interprétation. Il garde², contre l'hypothèse de J. Lassus, l'exégèse la plus suivie, qui dérive d'une note d'H. Seyrig (*Berytus*, II, 1935, p. 42 sqq.).

Il y a aussi à Yaktō un médaillon central et des chasses disposées comme à Coron. Mais la mosaïque d'Anatolie, plus vaste, plus tardive (v^e s. apr. J.-C.), a groupé deux épisodes de vénerie sur chacune des deux faces latérales du médaillon, et il y a ainsi — le haut et le bas n'étant décorés que d'un groupe — six chasseurs. De plus, le remplissage du fond, assuré suffisamment à Coron par les quatre masques scéniques et quatre emblèmes dionysiaques (groupés en deux paires, semble-t-il), a été beaucoup plus insistant et développé dans la composition voisine d'Antioche. Là, tout un monde animal — avec arbres et marais, des herbes, des fleurs, etc. — s'évoque. On a compliqué à l'extrême un « carton » dont la mosaïque d'Antioche, antérieure, donnerait le schéma : à l'état, dirait-on, de la Grèce du continent³.

À Coron, il n'y a évidemment pas le moindre rapport entre le sujet central dionysiaque et les scènes de vénerie latérales⁴. Et voici la question qu'on doit se poser, désormais : à Antioche-Yaktō, n'en aurait-il pas été de même, malgré ce que *tous* les exégètes, défenseurs d'hypothèses contradictoires, ont cru jusqu'ici ? Précisément, à Coron, il n'y a pas de différence de traitement entre l'*emblemata* et le reste du décor, tandis qu'à Yaktō on a relevé, au contraire, le contraste du style entre le panneau central et la bordure⁵.

M. H. Seyrig a cru du moins que les six scènes de chasse « constituaient l'illustration » de l'*emblemata*, où il voit seulement, dans le buste de la Μεγαλοψυχία, la personnification, et de la magnanimité, et du courage viril. Mais, s'il a peut-être quelque raison de noter que l'autre sens de Μεγαλοψυχία, celui qu'a adopté M. J. Lassus, était rare⁶,

1. Cf. J. LASSUS, *Antioch-on-the-Orontes : Excavat.* 1932, I, p. 114 sqq. (et p. 127, pour l'explication de la Magalopsychia). — J'avais, en séance même d'Académie, suggéré oralement l'interprétation possible dont M. J. Lassus a bien voulu librement faire état. Ce n'est pas moi qui l'ai publiée le premier. Il est assez significatif que ce soit à moi seul, du moins, que M. L. Robert en fasse grief, sur le ton qu'il a cru devoir adopter pour ces discussions scientifiques.

2. Cf. notamment p. 176, n. 4, p. 329, n. 5, p. 330, n. 5.

3. Ici et là les bêtes sont représentées blessées, mais attaquant encore.

4. [Dans les mosaïques d'Afrique, le plus souvent aussi, il n'y a aucun rapport entre l'*emblemata* central et les scènes disposées en tableaux d'encadrement. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à feuilleter un répertoire de ces pavements. Le plus souvent, il y a eu amalgame de « cartons », de sources et de natures fort diverses. R. L.] Cf. Thyrsdrus : A. MERLIN, *Mon. Piot*, 34, 1934, pl. IX.

5. H. SEYRIG, *l. l.*, p. 44 : « Le panneau central est conçu dans un esprit essentiellement décoratif. Son vrai sujet est dans le buste de Megalopsychia. Les six scènes de chasse n'en constituent que l'illustration, et sont ordonnées à l'entour d'une manière strictement géométrique. »

6. Quoique « bien attesté », dit H. SEYRIG, *l. l.*, p. 42. Cf., en tout cas, *RHR.*, CXI, 1935, p. 234-236, sqq., où j'ai signalé les variations subies tardivement par le sens du mot, certaines péjoratives.

comment oublier, aussi, que nous n'avons, non plus, aucune attestation nette d'une signification comme celle qu'il faudrait requérir : « courage viril » ? M. H. Seyrig a marqué lui-même, sous une forme prudente, les difficultés de son exégèse : il a supposé qu'au ^{ve} s., par exemple, la mythologie se mourait, et que sur six noms « deux furent choisis avec peu de discernement ». Au vrai, Adonis, Hippolyte, Méléagre, Actéon et surtout Narcisse ne furent guère qu'accessoirement des « chasseurs », au cours de leurs vies divines ou héroïques ; on les voit mal en chasseurs d'amphithéâtre, cautionnant un métier dont M. L. Robert nous a signalé à son tour l'habituel discrédit ! De plus, même avec les vues d'un régent de collège sur des sports périlleux, comment juger que Tirésias, devenu aveugle à 7 ans — et qui n'a jamais chassé, pas même les oiseaux de son *oiónoscopeion* thébain ! — aurait pu fournir un nom de guerre apprécié (et compris des lettrés d'Antioche), à un bestiaire marqué d'infamie ? M. H. Seyrig a dit lui-même¹ que des arrogants justiciables du péché d'*hybris* et qui ont *tous* attiré la colère divine, apparaissaient mal sous l'aspect de chasseurs, aspect « qui ne convient pas à deux d'entre eux, et n'a, même pour les autres, *pas de rapport au sujet principal* » (H. Seyrig).

Mais en va-t-il mieux, dès lors, avec son hypothèse, et ne serait-ce pas, tout bonnement, que, comme à Coron, il n'y avait pas eu de rapport des véneries avec le sujet principal ?² Peut-être...

Cela laisserait, en tout cas, liberté de mieux interpréter la *Μεγαλοφυχία*, en y voyant autre chose que le « courage viril », animateur des bestiaires et gladiateurs, comme l'admet si gaillardement M. L. Robert, à son tour. — Je relèverai encore ici l'existence d'un document qu'il n'a pas connu, parmi d'autres, avant de se lancer dans le débat où il se prononce autoritairement, sans apporter d'ailleurs quoi que ce soit de nouveau, pas même la preuve souhaitée que des bestiaires de l'amphithéâtre aient pu être réellement un jour appelés Tirésias ou Actéon³.

Dans le *Codex Dioscorides* de la Bibliothèque d'État à Vienne (cf. Kömstedt, *Vormittelalterliche Malerei*, Augsburg, 1929, p. 29, fig. 76)⁴, la miniature dédicatoire montre la princesse Juliana Anicia (463 ± -527 ±) sur un trône, face au spectateur ; un peu comme

1. H. SEYRIG, *l. l.*, p. 44.

2. Rien ne prouve que la *Μεγαλοφυχία* jette ses fleurs, et les jette à des bestiaires en signe de récompense après victoire. Car la victoire n'est pas plus acquise qu'à Coron, et on ne jette pas de fleurs la paume ouverte.

3. Cf. p. 330, 331. Pour Narcisse, qu'on trouve quelquefois (L. ROBERT, p. 301), il n'y a pas preuve de sobriquet *mythologique*. — On eût pu relever toutefois que chez les Romains, seuls coupables du goût pervers qu'ils imposèrent à un petit nombre de leurs sujets de Grèce et d'Anatolie, ce n'étaient pas seulement les gens de peu qui descendaient dans l'arène pour livrer combat aux fauves. Les fragments d'une *Vie de Constantin*, découverts par P. Heseler dans le Sabaiticus gr. 366, nous informent, p. ex., qu'à la cour de Dioclétien, avant sa fuite, le jeune Constantin lui-même affrontait en public les animaux des amphithéâtres (extr. de l'*Hist. eccles.* de Philostorge, du début du ^{ve} s.).

4. Cf. R. HINKS, *Myth and Allegory in Ancient art*, 1939, p. 105, pl. 27 a, qui a traduit *Megalopsychia* par « magnanimity ».

Héraclès entre Vice et Vertu, mais assise, elle siège, sous les aspects de *Sophia*, entre *Megalopsychia* et *Phronésis*, personnifiées, assises aussi ; à ses pieds est prosternée Eucharistia ; un enfant allégorique lui présente un livre.

Le sens à donner à *Megalopsychia*, difficile, s'accorderait encore pour le mieux avec ce que j'avais cru pouvoir suggérer en passant : s'il est à penser qu'on a voulu dire que chez la jeune princesse, fille de l'empereur d'Occident, en 472, et protectrice des arts, la sagesse acquise résulterait d'un mélange heureux, sans excès, des qualités de l'intelligence et du cœur.

Nous sommes ici à peu près à l'époque de la mosaïque de Yakto.
Ch. P.

Le fer en Périgord.

Strabon a noté la célébrité des fers du Périgord. Or, pendant la seconde partie de la civilisation de La Tène, le Nontronnais apparaît comme une région de fort peuplement, alors qu'au Néolithique et à l'âge du Bronze, ce territoire a été très peu occupé. Il n'est pas douteux que cette prospérité, au second âge du Fer, coïncide avec l'exploitation des minerais de fer. Aux temps gallo-romains, d'importantes villas sont installées sur les croupes qui dominent des pentes douces aux cultures variées. Les scories sont toujours abondantes dans leurs ruines. L'exploitation du minerai semble bien avoir été à l'origine du domaine. Un très ancien réseau de chemins réunit entre eux les établissements. Agriculture et industrie minière ont marché de pair dans ces régions (P. Barrière, *L'exploitation métallurgique et le peuplement dans la commune de Piégut-Pluviers*, in *Mélanges Radet*, p. 560-567).

R. L.

Les origines de la callaïs.

Le problème de l'origine de la callaïs reste toujours ouvert. Les gisements de cette pierre vert pâle, avec des marbrures blanches ou bleuâtres, noires ou brunes, ont été recherchés, tantôt dans les alluvions stannifères du Morbihan, tantôt dans ceux de la Creuse ou de l'Espagne. Dans un article du *Bulletin de la Société polymathique du Morbihan*, 1938, p. 2-27, le commandant Houssemaine repousse l'hypothèse de l'origine espagnole et suggère que la callaïs est arrivée en Morbihan avec l'étain des mines de Montebbras (Creuse). Mais il est loin d'être affirmatif, et ne rejette point l'hypothèse d'un gisement morbihannais. Il est à remarquer que les perles de callaïs, ou les pendeloques, ont été recueillies, entre Arzon et Carnac, sur un territoire qui ne dépasse pas 20 kilomètres en longueur et 6 en largeur. De plus, les roches du Morbihan sont contemporaines de celles qui, dans la Creuse et la Haute-Vienne, ont fourni la callaïs, et présentent aussi les mêmes formations. Pour intéressante que soit la présente étude, elle n'apporte encore que des hypothèses.

R. L.

A propos des découvertes de céramiques sur les côtes provençales.

Sur les côtes de Provence, principalement entre Toulon et Marseille, on a signalé à plusieurs reprises la découverte d'amphores vinaïres, recueillies en pleine mer. L'importance du port de Marseille, point d'arrivée très important pour les vins de la Méditerranée orientale, expliquerait ces trouvailles, représentant les restes de cargaisons chargées sur des navires qui, surpris par la tempête, auraient sombré en vue du littoral.

Dans le *Bulletin archéologique du Comité* (décembre 1940, p. III-V), M. A. Blanchet propose une explication historique de ces récoltes. En 49 avant notre ère, lors de sa lutte contre César, Marseille aurait saisi dans les ports voisins les navires qui y étaient ancrés, pour les armer en guerre. Il ne serait pas impossible qu'un certain nombre de ces bateaux, chargés d'amphores, aient été brutalement délestés de leurs cargaisons. D'autres auraient coulé lors d'opérations navales. Le bien fondé de cette interprétation pourrait être contrôlé par l'étude des marques doliaires et des objets, tels que les monnaies, susceptibles de fournir une date. Il ne faut malheureusement pas songer à ouvrir une enquête sur les amphores provenant des anciennes trouvailles. Mais il n'est pas impossible que des découvertes futures puissent apporter des éléments d'information.

R. L.

A Saint-Bertrand-de-Comminges.

Le dernier rapport sur les fouilles de Saint-Bertrand-de-Comminges avait été publié en 1933 (*Rev. arch.*, 1934, 1, p. 76). Depuis cette époque, on a beaucoup travaillé sur cet important chantier. De larges acquisitions de terrains, faites par la Société archéologique du Midi de la France, ont permis de vastes déblaiements, jusqu'alors limités à la basilique chrétienne et à la *cavea* du théâtre. Les résultats des découvertes faites dans l'enceinte du temple et au forum viennent d'être exposés, par la Commission des Fouilles, dans le *Rapport sur les fouilles de Saint-Bertrand-de-Comminges (Lugdunum Convenarum)*, I^{re} partie (extrait des *Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France*, t. XX, 1940, p. 39-99 et pl. I-XII).

Le péribole du temple a été complètement dégagé, ainsi que les substructions d'un autel monumental, et les portiques à l'entour ; les thermes reconnus, en 1933, ont été déblayés, et leur plan a pu être dressé depuis les origines de la construction ; un second établissement de bains, dit « Thermes du Nord » est presque totalement fouillé ; entre les deux édifices, un quartier de la ville basse a été mis au jour, avec ses *insulae* et ses rues. Dans cette région, les niveaux archéologiques reconnus correspondent à la stratigraphie établie dans les grands édifices publics, et apportent d'importantes précisions à l'histoire urbaine. — Au forum, les sondages exécutés dans l'axe, et non loin de la partie postérieure du temple, puis à l'Ouest de son enceinte, au quartier des Bourdettes, ont démontré l'existence d'importantes substructions ; au Nord de la basilique chrétienne, on a

reconnu l'emplacement d'une demeure privée ; dans la ville haute, la reprise des sondages, au Nord de la cathédrale, sur le site de l'ancien jardin du monastère, a amené, à 4 mètres de profondeur au-dessous de l'évêché du XIII^e siècle, la découverte de piscines rattachées à un grand édifice public, peut-être un temple, dont les ruines ont été recouvertes par les constructions de la cathédrale.

Deux très importants ensembles architecturaux — le temple entouré d'un péribole à portiques et le forum — s'élevaient dans la ville basse. Le temple était séparé du forum par un mur de faible épaisseur, construit dans les prolongements de la muraille fermant au fond la *cella*, et supportant une colonnade qui séparait, tout en les réunissant, les deux complexes de monuments. A l'extrémité de la galerie Nord-Est, un passage, flanqué de colonnes ou de statues, ouvre sur le forum.

Les trois autres faces du péribole, au Nord-Est, au Sud-Est et Nord-Ouest, étaient entourées de portiques à colonnades, et deux niches semi-circulaires pratiquées dans la muraille, au milieu des deux grandes galeries. Au centre de la face Sud-orientale, s'ouvre la porte, à seuil de marbre, donnant accès dans la cour. Elle était précédée d'un porche dont le linteau portait la dédicace de restauration du monument. Deux marches descendent vers l'*area* et, à 2 m. 50, se dressent les trois piédestaux des statues de Trajan, Plotine, et Serenus. Le centre de la cour était occupé par un autel monumental de calcaire blanc, de 4 mètres de côté, élevé sur un soubassement formant marche au-dessus du dallage.

L'ensemble monumental qui vient d'être fouillé appartient à une campagne de reconstruction parallèle à celle qui fut entreprise au forum dans les premières années du II^e siècle. Les sondages pratiqués en plusieurs points du péribole ont fait connaître un premier état, contemporain de l'édification des deux groupes d'édifices à l'époque d'Auguste. Les matériaux employés sont alors très différents, pierre calcaire de Belvéze ou d'Aurignac, alors que dans la reconstruction apparaissent les marbres de Saint-Béat, pour les revêtements et les ornements d'architecture. Au IV^e siècle, le temple est abandonné. Les portiques étaient déjà en ruines, lorsqu'à la fin du même siècle, une salle à abside pentagonale, chauffée par un hypocauste, et d'autres pièces, furent élevées sur l'emplacement du portique Sud-Est et de l'entrée principale.

Témoignages archéologiques et épigraphiques concordent pour placer, vers l'an 100 avant J.-C., les travaux de reconstruction des portiques par les soins d'un haut fonctionnaire, Calpurnius, et peut-être de Serenus, prêtre de Rome et d'Auguste, aux frais du *concilium*. A la même date se place l'érection des statues de Trajan et de Plotine. On remarque que Trajan est spécialement honoré à *Lugdunum Convenarum*, au lendemain de son avènement et de ses victoires en Germanie. C'est ainsi que, de nouveau, s'est posé le problème de la datation des trophées. Pour M. Ch. Picard (*CRAI.*, 1933, p. 138-159), le style de ces statues, classique et hellénisant — les yeux des statues étant sans évidemment des prunelles — les ferait contemporaines de l'époque julio-claudienne, et le trophée commémorerait une victoire

sur des peuplades pyrénéennes. Si, d'après les indications du présent rapport, on n'est pas assuré de pouvoir rapporter les trophées au 1^{er} siècle de notre ère, il n'est pas possible de les rattacher à une répression victorieuse de soulèvements mal connus survenus dans l'Espagne du Nord et les Pyrénées Occidentales, antérieurement à l'avènement de Trajan, rébellion que celui-ci aurait été chargé de combattre avant son commandement de Germanie (p. 95-96, n. 93). Le peu que l'on sait de l'histoire de l'Espagne, dans les vingt dernières années de ce 1^{er} siècle, ne permet pas une telle supposition. Le dernier soulèvement connu, celui des Astures, se place pendant le règne de Néron, et l'histoire de la *legio VII Gemina* incline à penser que le pays était alors pacifié, puisque pendant l'hiver de 88/89, Domitien, pour combattre la révolte de Saturninus, fait appel aux troupes cantonnées dans la Péninsule, et à son légat, Trajan. Bien qu'arrivée sur le Rhin après la défaite de Saturninus, il ne semble pas que la légion ait aussitôt regagné ses garnisons espagnoles, et il n'est pas impossible qu'elle ait pris part à l'expédition contre les Cattes¹. Enfin, aucun détail ne permet de reconnaître, dans les personnages de ce trophée, des captifs ibériques. Il serait également étrange qu'un événement d'une importance locale suffisante pour être ainsi commémoré à *Lugdunum Convenarum*, n'ait laissé d'autres traces que ces images. Il n'en est pas de même des dernières campagnes des Flaviens qui, en Germanie, venaient d'assurer aux provinces romaines une réelle sécurité. Aussi, l'hypothèse d'une victoire sur l'Espagne ne pouvant être admise, incline-t-on vers une glorification de Trajan, vainqueur des Germains. Ce n'est là, toutefois, qu'une hypothèse. Il n'est pas facile, en effet, de tirer des conclusions précises d'une stratigraphie assez mal assurée à ce qu'il semble d'après les renseignements contenus dans le *Rapport*. Si les trophées étaient contemporains du 1^{er} siècle de notre ère, c'est aux révoltes survenues, dans les Asturies, sous le règne de Néron que l'on peut et doit en rapporter l'érection.

Mais ce n'est pas là le seul problème que posent les découvertes de Saint-Bertrand-de-Comminges ; elles tendent encore à confirmer l'existence d'une assemblée de la province de Novempopulanie, dès l'époque du Haut Empire (p. 97-99). Diverses cités, Lectoure, Eauze, Auch, avaient été proposées pour siège de cette assemblée. Dans une communication, faite au Congrès de l'Association Guillaume Budé tenu à Nîmes en 1932 (*Actes du Congrès*, p. 185), M. R. Lizop avait mis en avant le nom de *Lugdunum Convenarum*. Les résultats des dernières fouilles apportent de nouveaux arguments en faveur de cette hypothèse. Le plus probant serait un passage de la dédicace des portiques, dans lequel il est mentionné que ces travaux ont été exécutés *[pecuni]a et in[p]endio [co]ncl[ii]* : à ce qu'il semble au frais de l'assemblée des *Novem populi*. L'archéologie fournit encore d'autres arguments : les dimensions de l'autel paraissent bien importantes, s'il

1. [M. Ch. Picard, *CRAI.*, 25 juillet 1941, a maintenu son point de vue, à l'aide d'arguments archéologiques nouveaux.]

ne s'agit que d'un simple sanctuaire local ; d'autre part, temple et péribole appartiendraient à un ensemble monumental très important, auquel on pourrait rattacher les thermes et, dans le voisinage, le théâtre et une vaste salle, découverte sur le terrain Bordères.

Il serait alors tentant de reconnaître, dans ce complexe, le sanctuaire de l'assemblée provinciale des *Novem populi*. Mais, comme le font observer les auteurs du *Rapport*, il est bon de garder une prudente réserve, jusqu'au jour où de nouvelles découvertes permettront d'apporter de décisives précisions.

R. L.

Au théâtre d'Autun.

Le Service des Monuments Historiques a fouillé, de 1935 à 1938, le théâtre gallo-romain d'Autun, le plus grand de toute la Gaule (diam. 148 mètres). Construit vers la fin du 1^{er} siècle, il fut peut-être restauré au début du 11^e siècle et sans doute vers 311.

De même que nombre de ces théâtres, en Gaule, il offre cette particularité d'avoir été aménagé aussi bien pour les représentations scéniques que pour les jeux de l'amphithéâtre. Les gradins, au lieu de descendre jusqu'au niveau de l'orchestre, s'arrêtent à 2 m. 10 au-dessus, et l'orchestre est limité par une bordure de pierre portant une assise de blocs que devait encore surmonter une rampe ou une balustrade, jusqu'à la hauteur du premier gradin (P. Willeumier, *Le théâtre romain d'Autun*, in *Mélanges Radet*, p. 699-706 ; cf. *Rev. arch.*, 1940, 2, p. 175-176).

R. L.

Au théâtre d'Alésia.

Le théâtre d'Alésia, qui vient d'être entièrement déblayé, présente en avant du proscenium, et empiétant sur l'orchestre, le soubassement d'une construction rectangulaire (8 m. 90 × 4 m. 10), renforcée par un mur de refend dans le sens de la longueur. Au milieu du long côté qui fait face à l'orchestre, un petit massif de pierre supportait, soit un motif décoratif, soit peut-être un escalier le reliant à l'orchestre. Les murs étaient décorés d'un revêtement mouluré dont plusieurs fragments sont conservés. M. J. Toutain, auquel j'emprunte ces renseignements (*Bull. arch. du Comité*, janvier 1941, p. v-x, pl. I-II), reconnaît dans cet ensemble les restes d'un *logeion*.

Le théâtre d'Alésia appartient à cette catégorie d'édifices qui ne sont pas à proprement parler des théâtres, et ne sont pas cependant de véritables amphithéâtres (*Rev. arch.*, 1940, 2, p. 173-174). Dans *Archæologia*, t. LXXXIV, 1934, p. 213 sqq., Miss Kathleen M. Kenyon à propos du théâtre de *Verulamium*, étudie cette catégorie de monuments, dont l'aire de répartition s'étend sur la Gaule, à l'exception de la Narbonnaise, la Grande-Bretagne et gagne même la Croatie (Stobi). Il n'y a pas qu'à Alésia, semble-t-il, qu'un pareil dispositif ait existé. M. Toutain le retrouve au théâtre de Champliu, en forêt de Compiègne. Aux théâtres d'Avenches (Suisse) et d'Hedernheim (Allemagne), une construction rectangulaire, adossée à la scène, s'avance

également dans l'orchestre (*Archæologia*, t. LXXXIV, 1934, p. 248 et 249, fig. 4 ; 250), et, au théâtre du Vieil-Évreux, en avant de la scène et la prolongeant vers l'orchestre, s'étendent les soubassements d'une plate-forme, sur laquelle on ne possède que peu de renseignements (L. Coutil, *Département de l'Eure. Archéologie gauloise, gallo-romaine, franque et carolingienne*, t. IV, fig. 73 à p. 151-154).

Il semble que ce dispositif ne soit donc pas exceptionnel. Dans ces sortes de théâtres, à Vieux, Berthouville, Drevant, Valognes etc., on est frappé par l'exiguité des dimensions de la scène, il n'est pas étonnant qu'on ait cherché, dans certains cas, à l'agrandir en empiétant sur l'orchestre. L'hypothèse d'un escalier, reliant la scène à l'orchestre, est préférable à celle d'un motif de décoration. Au théâtre de *Verulamium*, dans la période comprise entre les années 140 et 150 après J.-C., il ne serait pas impossible qu'un escalier ait été aménagé entre la scène et l'orchestre (*Archæologia*, t. LXXXIV, 1934, pl. LXVIII). R. L.

Chenets gaulois et gallo-romains.

Dans les *Mélanges Radel* (p. 553-559), M. Aug. Audollent apporte des compléments à la description des chenets gaulois et gallo-romains, conservés au Musée de Clermont-Ferrand et publiés par J. Déchelette (*Rev. arch.*, 1918, I, p. 63-81, 245-262). Parmi les exemplaires nouveaux, on retiendra celui qui porte, gravée, l'image d'un archer, vêtu d'une courte tunique, comparable aux tireurs d'arc des poinçons céramiques de La Graufesenque. Cette ressemblance pose le problème de l'origine des chenets, qu'il serait bien tentant de rattacher aux fabrications sorties des ateliers de potiers de La Graufesenque, et peut-être même de Lezoux, ceux-ci ayant été déjà fort actifs dès les temps de La Tène III. N'a-t-on pas d'ailleurs recueilli, à La Graufesenque, sur l'emplacement des célèbres officines de poteries, trois chenets de pierre à tête de bélier (Déchelette, *Vases céramiques ornés*, I, p. 64), peut-être les modèles utilisés pour l'établissement de ces modestes imitations d'argile.

A la liste des départements ayant fourni des exemplaires de ces objets domestiques, on ajoutera celui du Gard. J'ai publié (*Bull. arch. du Comité*, décembre 1936) trois nouveaux chenets, découverts l'un à Uzès, les deux autres sur le plateau de Laval, à Collias. J. Déchelette avait posé en règle (*Manuel*, IV, p. 907) que tous les chenets d'argile, tant gaulois que gallo-romains, étaient ornés d'une tête de bélier. Or, le chenet d'Uzès et l'un de Collias se terminent par une tête de chien, l'autre par une tête de cheval. Le bestiaire des fabricants de chenets était donc moins monotone que ne le pensait J. Déchelette. Cette diversité rapproche les productions des ateliers gaulois des prototypes villanoviens. Il apparaît, dans le monde celtique, que le chien a joué, comme le bélier, le rôle de gardien et de protecteur du foyer. On s'explique ainsi, qu'après l'avènement du christianisme, l'image du chien ait été substituée, sur ces objets domestiques, à celle du bélier, emblème du sacrifice aux Lares, et par cela même

condamné. Les lettres de noblesse du « chiennet » du Moyen Age ont ainsi des origines encore plus anciennes que ne le supposait J. Déchelette (*Manuel*, IV, p. 913).

R. L.

La Bourgogne gallo-romaine.

La Commission des Antiquités du département de la Côte-d'Or a publié, en 1940, cinq volumes de *Mémoires* qui, pour une période de dix ans (1927-1937), présentent un tableau intéressant de l'archéologie gallo-romaine en Bourgogne.

Les lecteurs de la *Revue archéologique* (1939, 1, p. 155-156 ; 1940, 1, p. 110-111) ont été tenus au courant des fouilles conduites par le regretté Henry Corot, dans le sanctuaire des Sources de la Seine. Ils trouveront d'utiles compléments d'information dans les rapports publiés par cet archéologue à la suite de chacune de ses campagnes qui se poursuivirent, chaque année, à partir de 1932 (1932, p. 9-10 ; 1933-5, p. 48-49, 173, 177-180, 328-329, 359-360 ; 1936, p. 69, 175-176). Au sujet des ex-voto en forme d'étrier découverts dans le lieu de culte, M. F. Lebel (1936-7, p. 181-183) rappelle qu'au xve siècle, les jeunes mariés étaient obligés d'apporter, devant l'image de Notre-Dame, dans l'église de Saint-Seine, une chandelle de cire du poids d'un demi-quarteron et en forme d'étrier, curieuse survivance d'une forme qui remonte à la période gallo-romaine.

Étudiant l'origine du nom de Dijon, M. l'Abbé M. Chaume (1933, p. 17-19) observe que si le nom de *Divio* s'est imposé au *castrum*, construit au moment des invasions germaniques, « c'est, sans contestation possible, qu'il existait auparavant, sinon dans le lieu même, du moins dans son voisinage immédiat ». Il propose de rechercher le *Divio* primitif sur les bords de la source sacrée de Larrey. Au III^e siècle, l'établissement a été transporté vers les bords du Suzon, en un point d'où l'on pouvait mieux surveiller les abords de la vallée de l'Ouche et la voie d'Agrippa. M. E. Fyot (*ibid.*, p. 28) a émis l'hypothèse que le ruisseau qui aurait donné son nom à Divio, serait non la source de Larrey, mais celle de Champmaillet, à mi-pente de la colline de Montmuzard, région très riche en vestiges gallo-romains, alors que le site de Larrey n'a rien donné. Répondant à ces objections, M. l'Abbé Chaume fait observer que le nom ancien de Dijon étant celtique, la présence de monuments ou d'objets gallo-romains ne peut être regardée comme un indice sérieux en vue de la localisation. Au contraire, le choix de la fontaine de Larrey s'impose en raison de la proximité d'un carrefour très important de voies préromaines, au pied de hauteurs occupées bien avant la conquête romaine. D'autre part, M. G. Grémaud attire l'attention sur l'existence de travaux de construction, entrepris depuis un siècle, sur les pentes de Montmuzard et d'Argentières ; ils suffisent à expliquer les trouvailles, faites sur ces emplacements, aux abords de la voie d'Agrippa.

Les travaux d'édilité ont apporté d'utiles précisions à l'étude de la topographie dijonnaise à l'époque gallo-romaine. Un nouveau tronçon de la muraille du *castrum*, et l'une de ses tours, ont été retrou-

vées au pied du bâtiment de l'Hôtel de Ville, dit « Galerie de Bellegarde », place des Ducs-de-Bourgogne. La tour, située dans l'axe du porche, donnant accès à la tour de Bar, est construite à l'extérieur sur un plan semi-circulaire, et non en fer à cheval, comme les tours gallo-romaines. Elle a donc été remaniée, au ^{xv}^e siècle, lors des travaux exécutés par ordre de Philippe le Bon (G. Grémaud, XXI, 1933, p. 51). Dans la banlieue Nord-Est, de nouvelles découvertes confirment les conclusions précédemment proposées par G. Fournier, sur le tracé de la *via Agrippa* dans cette région. De la route se détachaient, à la hauteur du lieu dit « Les Petites Houëttes », où l'on a recueilli une statuette en pierre d'un Génie (G. Grémaud, XXI, 1936-7, p. 141-142), deux diverticules se dirigeant vers les portes Nord-Ouest et Nord-Est du *castrum* (*Ibid.*, XIX, 1927-32, p. 166-167). Au quartier de La Maladière, rue Marivaux, des cippes funéraires avec inscriptions marquent l'emplacement d'un ancien cimetière, près de l'emplacement où fut retrouvé le milliaire de Tetricus (*Ibid.*, p. 151-154). Entre Dijon et Chenôve, des tombes de l'époque des Grandes Invasions, pouvant même appartenir au Romain tardif, précisent l'existence d'une ancienne bourgade à Trémolois (G. Grémaud, XIX, 1932, p. 362 ; XX, 1933, p. 21-23). Au Nord du *castrum*, dans toute cette partie de la cité, le niveau gallo-romain est situé à une profondeur moyenne de 2 m. 80 sous le sol actuel (*ibid.*, p. 66-67, 74).

Les fouilles de M. X. Aubert (XIX, 1927-32, p. 103) dans l'église de Saint-Philibert de Dijon, à 1 m. 10 sous le sol du ^{xii}^e siècle, ont amené la découverte, sous une plate-forme faite de cinq dalles funéraires, d'une abside d'appareil gallo-romain (diam. 4 mètres) et d'un puits antérieur à la construction de l'édifice. L'abside est contemporaine des temps mérovingiens, et semble avoir appartenu à une basilique de plan latin, antérieure au ^{vi}^e siècle, date assignée par Grégoire de Tours à la construction de la première église de Saint-Bénigne. On serait ainsi en présence des ruines de la basilique que l'on dit avoir été dédiée à sainte Paschasie.

L'occupation territoriale de la Bourgogne, à l'époque gallo-romaine, a suscité un important mémoire de M. l'Abbé M. Chaume, *Les anciens domaines gallo-romains de la région bourguignonne* (XX, 1934, p. 201-310). La difficulté de dresser, d'après les fouilles, une statistique tant soit peu générale des villas, est la raison qui a conduit l'auteur à fonder uniquement son étude sur l'indice toponymique, d'après les principes posés par Camille Jullian à propos de l'analyse des territoires ruraux (*REA.*, XXVIII, 1926, p. 139-151). Des exemples bien choisis montrent tout ce qu'il est possible de retirer d'une judicieuse interprétation des documents d'archives, de l'examen du cadastre et des noms de lieu. L'interprétation des résultats acquis par l'histoire ne donne que des renseignements d'intérêt secondaire. Une explication plus profonde et plus complète est fournie par la géographie : « Autrement, il faut nous souvenir que dans cette vaste région qui s'étale sous nos yeux, il y a des quartiers tout à fait dissemblables : la forêt, le marécage, la « champagne », la « montagne » (p. 301) ».

C'est qu'en effet l'économie agricole des Gallo-Romains, si elle ne s'est pas inspirée d'une connaissance exacte et complète des ressources du sol de la Bourgogne, recherche surtout les possibilités immédiates et pratiques, susceptibles d'assurer une meilleure exploitation. C'est ainsi que les grands domaines apparaissent dans les régions où l'eau s'écoule difficilement : Puisaye, Bresse, Pays-Bas dijonnais ; dans les pays forestiers : Othe, Plateau de Langres, Montagne châtilonnaise, Morvan ; sur les plateaux calcaires : Donzois, Auxerrois méridional, Tonnerrois, Barséquanais, Plateau de Langres, Châtillonnais. A l'inverse, les petits domaines se multiplient partout où les conditions naturelles favorisent les cultures du blé, du lin et de la vigne : Terres Plaines, Auxois, Charrolais, Bazois, Clunysois, Val de Loire et Val de Saône. Quant aux moyens domaines, on les rencontre dans ces régions complexes de la vallée et de la plaine qui s'appuient à un arrière-pays, sans doute moins riche, mais utile par ses ressources variées : lisière du Plateau de Langres, Côte dijonnaise, Vallée et Vallage, Val de Yonne, Val de Seine. Au point de vue de l'occupation, on constate encore une opposition entre Bourgogne champenoise et Bourgogne éduenne. On ne peut que souhaiter de pareilles études pour les autres provinces françaises.

Les rapports entre les voies romaines et les villas se précisent à la lumière des récentes découvertes. Dans la région de Cîteaux et du Val de Saône, de nombreux emplacements d'établissements s'échelonnent au long des chemins, qui, si quelques-uns ont été créés par les moines, principalement aux environs de l'abbaye, doivent remonter pour la plupart à l'antiquité. La découverte de fermes dans une région, aujourd'hui occupée par la forêt, témoigne de la prospérité du pays à l'époque gallo-romaine (B. Moreau, XIX, 1927-32, p. 69-78). Le long de la voie d'Agrippa, la présence de ruines hallstattiennes et gallo-romaines (G. Grémaud, XIX, 1927-32, p. 144-145), dans la région de Norgé-le-Pont, semble indiquer que cette route aurait emprunté un très ancien chemin, utilisé dès les âges du Bronze et du Fer, et d'autre part des traces de voies ayant été rencontrées dans les environs, on peut se demander s'il n'y aurait pas eu, sur ce même emplacement, un carrefour important. A proximité de l'un de ces chemins, à Saint-Julien, un cimetière à incinération et inhumation est situé au centre d'agglomérations rurales, dont les vestiges sont particulièrement nombreux dans la vallée de la Norgé : villas de Vernes, de la rente de Mars, temple de Beire-le-Châtel (G. Grémaud, XIX, 1927-32, p. 173-17', 188-189). Là encore les ingénieurs romains auraient adapté au lieu de créer. La continuité de l'occupation d'un même lieu, depuis le Néolithique jusqu'au temps mérovingiens apparaît au mont des Anges, au Sud-Ouest de Bordes-Bricard, à proximité de la voie romaine de Langres (G. Grémaud, XIX, 1927-32, p. 87-87). Un cimetière mérovingien a été découvert près des ruines d'une autre villa, à Belleneuve (Champy, XIX, 1927-32, p. 57-58). Dans la région du Brognon, la relative densité des établissements agricoles s'expliquerait par l'existence d'un réseau routier assez important (Champy, XIX, 1927-32, p. 79). Les fouilles de M. G. Grémaud à La Marzelle,

dans les villas de Versingue et des Mazières, apportent des éclaircissements sur les troubles qui ravagèrent la Bourgogne à la fin du II^e siècle de notre ère, cette destruction pouvant être attribuée aux bandes de Maternus en l'an 197. Sur un emplacement occupé à l'époque de La Tène, au lieu dit « En Groniot », à Corcelles-lès-Monts, M. E. Guyot a mis au jour une curieuse construction en sous-sol des II^e-IV^e siècles, qui est peut-être un abreuvoir (XIX, 1927-32, p. 99-102). Peu d'établissements industriels ont été retrouvés. On signale cependant un four fait de tuiles se chevauchant les unes les autres, formant voûte, avec de distance en distance des soupiraux d'échappement. A l'intérieur, on recueillit des débris de céramiques. Une voie antique reliait cet atelier à la route de la Saône.

Au dossier de la question de l'origine antique du fer à cheval, on versera les découvertes de plusieurs fers à larges étampures et clous dits en « clé de violon », recueillis à la villa de Vernes et sur le tracé d'une voie romaine allant de Mirebeau à Barjon, près de substructions au lieu dit « Les Pâtis », au pied du bois de La Garenne (Champy, XIX, 1927-32, p. 200).

A propos de la navicelle gallo-romaine de Blessay, M. G. Grémaud (XX, 1935, p. 335-338) apporte de nouvelles précisions sur l'origine de ce curieux objet qui aurait été trouvé dans les ruines d'un petit sanctuaire campagnard, élevé à la source du ruisseau de Blessay.

La Colonne de Cussy a été l'objet d'un projet de restauration destiné à lui rendre l'aspect qu'elle avait dans l'antiquité (E. Thévenot, XXI, 1936-7, p. 200-213). On envisage la suppression du chapiteau moderne qui la couronne, le retrait de la partie restituée en 1825 et la remise en place du chapiteau antique gisant au pied de la colonne. C'est d'ailleurs sur ce même chapiteau que devait reposer le Cavalier à l'Anguipède, dressé au sommet du monument. Il serait fort utile d'entreprendre des fouilles dans la villa, dont les ruines s'étendent, presque à fleur de terre, au voisinage de la colonne. R. L.

Les marques céramiques de Lezoux.

Au cours de ces dernières années, l'étude des fabrications céramiques de Lezoux a provoqué nombre de travaux; ils ont sensiblement modifié l'état de nos connaissances sur les origines de ces ateliers, les modalités du commerce et de la répartition de ces poteries (*Rev. arch.*, 1935, I, p. 91-110; 1939, I, p. 158-159; 1940, I, p. 82-85; — *Germania*, t. 19, 1935, p. 322-3; *Bull. soc. Antiq. Fr.*, 1936, p. 207-213). Une nouvelle et importante contribution vient d'être apportée à l'histoire de cette industrie par le Dr R. E. Doranlo qui, dans les *Mélanges Radet* (p. 613-621), publie les premiers résultats de la minutieuse enquête qu'il conduisit dans *La collection Plicque au Musée des Antiquités nationales*.

Son examen a été strictement limité aux *vascula gallica* que J. Déchelette (*Vases céramiques*, I, p. 142-143) signalait comme formant un ensemble purement « local ». En réalité, la collection Plicque n'est ni locale, ni homogène, comprenant des fragments recueillis

aux Martres-de-Veyre et à Clermont-Ferrand, ainsi que des estampilles provenant des ateliers de Montans et de La Graufesenque. Déjà, cette constatation pose un premier problème. Comment expliquer, dans un ensemble provenant de récoltes faites à Lezoux, la présence d'un nombre aussi considérable de noms de potiers ayant travaillé à La Graufesenque ? On peut admettre qu'un certain nombre de ces pièces aient été importées, et rien ne s'oppose à ce que les officines rutènes aient diffusé leurs produits vers Lezoux, comme elles l'ont fait dans le reste de la Gaule, à une époque où les ateliers lédosiens ne fabriquaient pas encore de poterie sigillée. Clermont-Ferrand, à 25 kilomètres de Lezoux, fut un entrepôt pour les vases de La Graufesenque. Cependant une pareille proposition est insuffisante pour expliquer que — parmi les noms de potiers qui apparaissent le plus fréquemment sur les estampilles trouvées à Lezoux — 25 % appartiennent à La Graufesenque. Il n'est pas vraisemblable que ces marques se rapportent à une époque où Lezoux ne possédait aucune officine. L'industrie de la terre était déjà florissante à *Condatomagus*, aux temps de La Tène III. Les fouilles de M. Ch. Fabre, dans le quartier occidental de Lezoux, entre la mairie, l'hôpital et l'église, ont amené la découverte, sur une assez vaste surface, de tessons à engobe blanc, décorés de bandes tracées au pinceau en rouge brun, identiques à ceux qui ont été retrouvés à Gergovie, Ensérune, Montfau et dans d'autres oppida de la fin du second âge du Fer. Il semble que l'on ait, sur cet emplacement, localisé les ateliers fabricant cette catégorie de vases peints. Dans les fours de la propriété Rimbart, ces fragments étaient associés à des tessons de vaisselles grises, décorées de bandes ondulées, de hachures, de feuilles de fougères, d'arêtes de poisson, de réseaux de mailles, exécutées au peigne ou à l'ébauchoir. Ce sont les témoins des modes gauloises qui se prolongent pendant près d'un siècle après la conquête. Deux gobelets (Drag. 57); découverts par M. Ch. Fabre dans la nécropole dite de Chassagne, à Lezoux, sont inspirés des fabrications semblables de Saint-Remy-en-Rollat, et prouvent, s'il ne s'agit pas là encore d'une importation, l'existence d'un atelier lédosien, s'essayant, dans le premier tiers du 1^{er} siècle de notre ère, au travail de la poterie sigillée. D'autre part, dès avant l'apparition sur le marché rutène des bols hémisphériques (Drag. 37), les officines de Lezoux avaient déjà fourni des vases carénées (Drag. 29) à décor moulé, et cela antérieurement à la fin du 1^{er} siècle de notre ère. Les fours de Lezoux — Libertus signe des vases après l'an 60 — sont en pleine activité et cependant, entre 70 et 85, on trouve, dans la collection Plicque, les estampilles rutènes de Mansuetus, Secundus, Silvanus, Damonus et Mercator et, fait particulièrement curieux, non seulement sur des vases fabriqués à La Graufesenque, mais aussi à Lezoux. Proviennent-ils d'entrepôts établis à Lezoux même ? Sont-ce de simples contrefaçons lédosiennes ? Ou bien les œuvres de potiers de La Graufesenque, ayant déserté leurs ateliers ruinés et installés à Lezoux ? Cette dernière hypothèse me paraît la meilleure. Le long passé industriel de Lezoux expliquerait, dans une certaine mesure, que les

potiers rutènes, obligés de quitter La Graufesenque, aient transporté leurs officines à Lezoux. Mais le D^r Doranlo reconnaît que ces tentatives d'explication ne sont pas suffisantes, et que seul un examen plus approfondi de la nature et de la forme des vases, de leurs décors, pourra apporter autre chose que des hypothèses.

Ce n'est pas seulement le problème des rapports entre les ateliers rutènes et lédosiens que posent les découvertes du D^r Doranlo. Elles renouvellent ce que l'on entrevoyait des modalités du commerce de la céramique et font apparaître l'insuffisance des renseignements que donne le *CIL.*, XIII, 10011. Le nom de Lezoux ne revient qu'une trentaine de fois seulement, au lieu de plus de sept cent fois, si l'on y incorporait les noms que révèle l'examen de la collection Plicque (p. 618-619). L'addition de ces nouvelles estampilles aura pour effet de préciser l'origine lédosienne de maintes céramiques ; elle fera ressortir l'existence de véritables entrepôts à Poitiers, à Vechten, à Trion. Ces centres de répartition devaient être entre les mains de ces *negociatores artis cretariae* que font connaître les inscriptions.

Enfin, lorsque l'on connaîtra de façon plus précise quelles sont les marques proprement lédosiennes, il sera possible d'établir la carte de dispersion de cette si importante série céramique. J'ai déjà signalé qu'une ligne allant de l'estuaire de la Seine au Jura marque une frontière entre les divers groupes de poteries, à l'époque gallo-romaine et pendant la période des Grandes Invasions, frontière qui correspond à celle entre la Gaule Belgique et la Gaule proprement dite, et à la limite entre l'habitat dispersé et l'habitat aggloméré. Seuls, des travaux, comme celui que poursuit le D^r Doranlo, pourront apporter la confirmation d'un essai d'interprétation que l'absence des grands répertoires archéologiques ne permet pas de développer avec toute la précision nécessaire.

R. L.

Opinions téméraires.

Nos philosophes divaguent parfois, en voulant trop parler technique d'art. Mais ils ont d'illustres antécédents. Les Éditions Bernard-Grasset viennent de nous en rendre le sentiment, depuis qu'elles ont, à nouveau, exhumé les *Cahiers* de Montesquieu.

Car voici ce qu'écrivait, par exemple, l'auteur de l'*Esprit des lois* : « Une des raisons pourquoi nos sculpteurs ne font pas les draperies si bien que les Anciens, c'est que le marbre de Carrare dont on se sert aujourd'hui est plus dur que celui des Anciens. »

Montesquieu n'eût-il pas été mieux inspiré en préférant les « autres raisons », ou le silence ?

— Huxley, *L'ange et la bête*, p. 72-73 :

« Tous les dieux doivent recevoir des louanges », dit *Pausanias dans le Banquet*. Tous — la « commune » aussi bien que la « céleste » Aphrodite, Athéna aussi bien qu'Arès et Bacchus, Pan, Priape et les Satyres non moins qu'Artémis, Apollon et les Muses. En d'autres termes, toutes les manifestations de la vie sont divines, et chacun

des éléments de la nature humaine a le droit — le droit divin, même — d'exister et de s'exprimer ».

Le *Banquet* de Pausanias n'est pas encore très connu, à la différence de plusieurs autres.

Mais c'est peut-être là, après tout, simple question de malchance.

— A. Bonnard, de l'Académie française, *Congrès du régionalisme à Lille*, le 30 juin 1939 :

« C'est parce que ces vérités commencent à être, chez nous, senties de tous, qu'on se met enfin à rendre l'estime qu'on leur doit à ces paysans qu'une société de bavards avait méprisés, et en qui nous reconnaissons les *hommes fondamentaux*, les *Caryatides* qui portent sur leurs épaules le palais de la France. »

M. A. Bonnard, qui a écrit sur l'Erechtheion des pages délicieuses, a certainement un peu oublié que les Caryatides étaient plutôt — à Athènes ou ailleurs — des femmes, et que c'est sur leurs têtes qu'elles soutenaient à l'ordinaire un entablement. — Renvoyons le lecteur français aux exemples des Atlantes, portefaix « fondamentaux », qui eux, sur leurs nuques et leur dos, porteront et supporteront tout ce qu'on veut, même les métaphores.

— Dans *Aujourd'hui*, le 10 mai 1941, M. C. Mauclair ne dédaignait pas d'invectiver à son tour Lord Elgin, pour l'enlèvement des marbres du Parthénon. — Puis, il a eu une belle vision : tandis qu'il entend, dit-il, le canon tonner « vers Thèbes ou Chalcis », il lui semble apercevoir dans le ciel les figures des Panathénées revenant (en parachutes ?) : « Elles descendaient de la voûte céleste avec lenteur... » Et M. C. Mauclair évoque tour à tour toute la sculpture du Parthénon : « Sur les frontons, Pallas disputait à Poseidon la possession de l'Attique, tandis que de la mer naissait l'irrésistible *Aphrodite*. » [Extrait de « *Les Panathénées doivent revenir*. »]

Dans le trouble des événements, M. C. Mauclair a dû oublier un peu, à Athènes, la Naissance d'*Athéna*, et confondre avec les sculptures de Bourdelle au théâtre de Marseille. Cela ne rend que plus inexcusable l'enlèvement pratiqué jadis par Lord Elgin. Si les statues étaient restées en place, on saurait au moins, peut-être, de quoi il s'agit.

M. C. Mauclair voit aussi, par les airs, revenir « avec un grand cri de joie » des figures qui appartiennent, plutôt que celles des frontons (et des métopes !), au cortège des Panathénées : « Les jeunes filles apportant le nouveau *péplos* voué à la statue d'Athéné Poliade s'avançaient avec leur grâce et leur dignité infinie. » — Celles-ci ne devaient pas toutes revenir de Londres, et voilà Lord Elgin un peu excusé.

BIBLIOGRAPHIE

Henri Breuil, *Bone and antler industry of the Choukoutien Sinanthropus site*. Palaeontologia sinica, new series D, n° 6, whole series n° 117. Peiping, 1939 ; in-4°, iv-40 p., XXVI pl. ; — **Pei Wen Chung**, *The Upper Cave industry of Choukoutien*. Même collection. New series D, n° 8, whole series n° 120. Peiping, 1939 ; in-4°, 41 p., VIII pl., 16 fig. ; — **du même**, *A preliminary study on a new palaeolithic station known as locality 15 within Choukoutien region*. Extr. du *Bulletin of Geological Society of China*, t. XIX, 1939, p. 147-187, 25 fig. — En 1930, l'examen d'un bois de Cerf, rapporté de Choukoutien par le R. P. Teilhard de Chardin, avait permis à M. Henri Breuil d'affirmer l'existence du feu et d'instruments tranchants de pierre et d'os dans les couches contenant les restes du *Sinanthropus*. Depuis cette date, des restes osseux de cet Hominien et un important outillage lithique et osseux ont été recueillis dans la colline calcaire de Choukoutien, au voisinage de Peiping.

Le principal gisement, localité I, représente le remplissage d'une caverne qui, dès la fin du Pléistocène, était écroulée et nivelée. Le dépôt, dont l'épaisseur dépasse 50 mètres, présente, de haut en bas, la stratigraphie suivante : 1. Travertin d'effondrement. — Niveaux supérieurs : 2. Nappes de foyers formés par des amas de cendres de bois à structure rubannée ; 3. Brèche épaisse, pauvre en vestiges archéologiques ; 4. Complexe d'amas de cendres lenticulaires, couches de sable ou d'argile, alternant avec la brèche. — Niveau inférieur : 5. Horizon sablo-argileux contenant de nombreux ossements roulés et des dents. Les restes du *Sinanthropus* ont été recueillis dans ces diverses couches. La même répartition se manifeste pour l'outillage et, dans la partie haute du gisement, apparaissent de notables changements et perfectionnements dans l'industrie.

Dans la même colline, les localités 1, 4 et 15 ont également donné des couches archéologiques apportant des modifications aux faciès observés dans l'horizon ancien de la caverne principale (localité 13), faisant connaître un outillage plus développé (localité 15) et une civilisation plus jeune.

La faune, associée à tous les niveaux aux restes du *Sinanthropus*, est assez uniforme. Elle se distingue de celle du Sanménien de Nihowan par la disparition du *Calicotherium* et de l'*Hipparion*, animaux tertiaires ; mais elle s'enrichit d'éléments malais, Buffle, Cerf Rusa et Muntjack. Stratigraphie et paléontologie font de Choukoutien un

gisement antérieur au loess de Chine à *Rhinoceros lichorinus* et industrie moustéro-aurignacienne.

Les fouilles de M. Pei Wen Chung, à 70 mètres au Sud-Est de la localité I, dans une fissure de la même colline calcaire, apportent des éléments nouveaux à l'étude de la faune. L'apparition, pour la première fois dans cette région, de la Gerboise (*Dipus*) et la présence de l'Autruche indiquent que le steppe environnant, peuplé de Spermothiles et Gerbillés, où apparaîtrait probablement le Cerf Élaphe, présentait à la fois des aires désertiques locales et des espaces boisés.

L'industrie de la pierre est représentée par des instruments en quartz, grès, cornéennes, silex. Des galets de granit ou autre roche ont servi de percuteurs pour briser les os et tailler d'autres pierres. Le quartz laiteux a été débité sur enclume en petits éclats bulbeux dont on a tiré, par retouches secondaires, des outils spécialisés : racloirs, coches, pointes, perçoirs et de curieux petits ciseaux écaillés aux deux bouts usés par l'usage. L'outillage recueilli dans la localité 15 fait connaître des instruments plus perfectionnés, en particulier trois gros couperets en grès vert, dont le cortex a été partiellement réservé ; la partie utile n'a pas subi de retouches, mais celles-ci apparaissent sur le côté du bulbe, aménagé pour la préhension ou l'emmanchement.

Les découvertes de Choukoutien ont révélé qu'un âge de l'Os et du Bois avait précédé celui de la Pierre. Si l'utilisation de ces deux premières matières n'a pas été signalée, sauf exception, en Europe avant le Moustérien, la cause doit en être recherchée dans l'état de décomposition des matières osseuses dans les gisements de plein air les plus anciens. Pour la détermination de cet outillage, un examen particulièrement attentif est nécessaire : de nombreuses causes d'erreur peuvent, en effet, être provoquées par l'action des Carnassiers et des Rongeurs (Hyène, Castor, Porc-Épic) ou de certaines fractures naturelles, dans lesquelles l'action de l'Homme n'est, en aucun cas, intervenue (voir *Rev. arch.*, 1939, I, p. 260 ; 1941, I, p. 278-279). Celui-ci, cependant, a dû être incité de très bonne heure à ravir à l'animal ses armes naturelles et cette idée est plus primitive encore que celle de la taille des cailloux. A Choukoutien, des bois de Cerf, tombés ou non, ont été couramment utilisés. La technique d'appropriation, très primitive, est la même que celle employée par les Moustériens de la Caverne du Castillo (Santander, Espagne) et paraît s'être faite en trois temps : a) application du feu au point à sectionner ; b) taraudage avec un outil de pierre autour de cette zone par une suite de trous irréguliers ; c) fracture brutale de la partie à détacher. Les fragments de base ont été utilisés comme marteaux ou comme massues ; les andouillers, dont la pointe ne porte pas de traces de retouches, comme poignards. Les mâchoires supérieures ont été plus ou moins équarries, et les pointes saillantes des molaires émoussées et brisées (râpes) ; les inférieures ont été transformées en une sorte de piochon. Quant aux frontons de Cerf et parfois même à la boîte crânienne, ils furent aménagés en coupes, semblables à celles recueillies au Castillo. Les os longs, systématiquement fracturés pour en extraire la moelle, après avoir été débités en fragments, principalement ceux

conservant une extrémité articulaire favorable à la préhension, ont été retouchés et façonnés pour servir de poinçons, d'étuis, de manches. Un carpe d'Éléphant a été utilisé comme billot.

La grotte supérieure (*Upper Cave*) de la localité 1 a fourni un outillage osseux peu abondant, mais bien défini, en particulier une aiguille et un manche en bois de Cerf. Les objets de parure, canines percées de Renard et de Cerf, pierres et coquilles perforées, perles colorées en rouge font leur apparition, en même temps que le polissage de l'os et du bois de Cerf. Avec l'Hyène, le Guépard, l'Autruche, le *Paradoxus*, des fossiles humains ont été recueillis dans la partie moyenne du gisement. Ils appartiennent à l'*Homo sapiens*. Piège naturel à l'origine, cette fissure de la colline calcaire de Choukoutien pourrait bien être devenue ensuite une grotte sépulcrale. Certains détails parlent en faveur de cette interprétation : réunion en un point du gisement de squelettes humains en partie retrouvés en connexion anatomique et abondance de l'hématite. Cet ensemble correspond à un Paléolithique final, bien plus évolué que le moustéro-aurignacien des Ordos. Il apparaît comme l'équivalent oriental du Magdalénien ancien de l'Occident. A la suite de cette découverte, la séquence des civilisations paléolithiques de la Chine du Nord peut être ainsi établie : Pléistocène ancien = niveau primitif : industrie du *Sinanthropus*, localité 13 de Choukoutien ; — niveau ancien : industrie de la localité 15 de Choukoutien. — Pléistocène moyen = Paléolithique moyen : industries des Ordos, Sjara-Osso-Gol, Shuai-Tung-Kou. — Pléistocène supérieur = Paléolithique supérieur : industrie de la grotte supérieure de Choukoutien, industrie de la terre noire de Harbin.

Quel est l'auteur de cette industrie primitive ? Les rapprochements qui s'imposent avec le Pithécanthrope ont conduit des préhistoriens à admettre que le *Sinanthropus* avait été incapable, aussi bien d'avoir allumé les feux des foyers de Choukoutien que d'avoir taillé les outils. Ces travaux seraient l'œuvre d'un autre Homme, le véritable occupant de la caverne, qui aurait chassé le sauvage *Sinanthropus* et rapporté, comme trophées, ses crânes dans la grotte. Dans la préface au premier de ces travaux, M. Henri Breuil maintient l'opinion qu'il a maintes fois soutenue : le *Sinanthropus* est déjà l'Homme, malgré ses caractères d'animalité, avec un commencement de suprématie sur les autres animaux, grâce au feu et à la pierre taillée (*Bull. of geolog. Soc. of China*, t. XI, 1931, p. 154). Il n'y a pas de raison, parce qu'on n'a pas retrouvé dans ce gisement d'autres crânes que ceux du *Sinanthropus*, pour supposer l'existence d'un autre occupant. On n'a pas oublié qu'aux temps héroïques de la Préhistoire, Rutot, tablant sur la radicale et prétendue incapacité de l'Homme de Néanderthal pour ouvrir l'outillage moustérien, en faisait l'esclave et la bête de chasse de l'*Homo sapiens*. L'argument tiré de la présence des crânes dans la caverne, restes dont on ferait les trophées d'une hypothétique chasse aux crânes, n'est pas plus satisfaisant que la méthode qui consiste à préjuger du degré d'intelligence d'après la capacité de la boîte crânienne. La pratique de la chasse aux crânes correspond à un état de civilisation autrement avancé que celle révélée par les

découvertes de Choukoutien. On remarquera encore que les vertèbres cervicales font défaut, alors qu'une tête coupée sur un corps encore frais fait corps avec elles. On se trouve donc en présence de crânes décarnisés par putréfaction, ramenés dans la caverne et conservés comme de pieuses reliques : un fait analogue a été constaté dans un groupe de Pygmées, les Andamanais, et chez le peuple le plus ancien de l'Australie, les Kurnai.

R. L.

Raymond Furon, *Manuel de Préhistoire générale. Europe, Asie, Afrique, Amérique*. Paris, Payot, 1939 ; in-8°, 397 p., 8 pl. et 150 fig. — On ne saurait demander à un manuel, rédigé par un auteur qui n'est pas préhistorien, de constituer une œuvre originale. Mais ce que l'on est en droit d'exiger d'une compilation de ce genre, c'est une information exacte, au courant des découvertes et des travaux récemment publiés. Il n'est pas inutile, lorsqu'on prétend fournir un manuel de préhistoire générale, de prendre connaissance des ouvrages de même nature rédigés par les prédécesseurs, même étrangers. On s'étonne de ne pas trouver, dans ce volume, la mention de quelques travaux particulièrement importants : *El Hombre fosil* et *Urgeschichte* d'Hugo Obermaier, *Alteuropa* de K. Schuchhardt, *Weltgeschichte der Steinzeit* d'O. Menghin, *Etnologia de la Peninsula iberica* de P. Bosch Gimpera. Cette carence de l'information rend totalement illisible tout ce qui, dans ce manuel de préhistoire générale, traite du Néolithique, des âges du Bronze et du Fer. L'information est là plus qu'insuffisante. J'ai cherché en vain quelques lignes sur les champs d'urnes et la civilisation des Jogasses. Quant à ce qui regarde l'extrême complexité des cultures de l'Europe centrale, pendant l'Énéolithique et l'âge du Bronze, il semblerait que les travaux de von Tompa et de W. Buttler n'aient jamais été publiés. Un dépouillement des *Berichte* de Francfort eût permis à l'auteur d'apporter au moins d'utiles compléments à l'excellent *Manuel* de J. Déchelette.

L'information est plus au courant pour les chapitres consacrés aux civilisations paléolithiques. M. Furon, géologue de profession, est mieux à son aise pour traiter de ces périodes.

On regrettera que de semblables traités, destinés au grand public, ne soient pas mieux informés des progrès réalisés dans la connaissance de temps qui, comme le remarque lui-même l'auteur (p. 341), sont en Europe occidentale contemporaines de l'Athènes de Périclès et de la République romaine.

R. L.

Handbuch der Archäologie, publié sous la direction de **Walter Otto**. T. I, 3^e livraison, Munich, Beck, 1939 ; in-8°, 1-xx + 643-873, et VII-XXXVI p., pl. h.-t. 113 à 204. — Avec ce troisième fascicule, que j'aurais voulu recenser plus tôt, se termine le premier tome du *Manuel d'archéologie* dont M. Walter Otto assure la direction¹. On y trouvera

1. Sur la 1^{re} livraison, cf. *Rev. arch.*, 1938, II, p. 265-266 ; sur la 2^e, *Rev. arch.*, 1939, I, p. 169-170.

donc, outre la fin de l'exposé prévu pour cette première partie, des *addenda* et des tables.

M. Walter Andrae a rédigé une notice sur l'Asie antérieure, moins la Phénicie, la Palestine et Chypre (pp. 643-796) : il y considère l'art des peuples qui occupaient le bassin du Tigre et de l'Euphrate, les Sumériens et les Babyloniens. Pareille entreprise n'allait pas sans difficulté. L'objet de l'auteur n'était point de retracer l'histoire de ces régions, mais de marquer les étapes des civilisations qui se sont succédé là souvent, sans aucun lien entre elles (cf. pp. 646, 698-699). Au lieu de décrire les vicissitudes par lesquelles ont passé les différents peuples disparus, sans même que leur nom soit connu, M. Andrae a préféré adopter un plan chronologique, tandis que M. Delaporte avait choisi un plan topographique, si j'ose dire¹. On a donc divisé le sujet en trois parties : dans la première, nommée période prédynastique (pp. 648-654), l'auteur distingue les civilisations de Tell Halaf et de Tell el 'Obeid, entre autres (5000 à 3500 env.), puis la civilisation de Sinn (Ourouk, Djemdet-Nasr, de 3500 à 3100 env.) ; la seconde partie, déjà plus longue (pp. 655-666), nous fait connaître Mesilim et Our I (vers 3000), la période d'Akkad (vers 2600), le temps de Goudéa de Lagash, l'époque de Our III (vers 2250), celle de Isin et de Larsa (vers 2100) et l'époque d'Hammourapi, ou I^{re} dynastie de Babylone. Dans la troisième partie, époque des peuples (*Völkerzeit*), nous trouvons des noms de races, de là l'étiquette proposée : les Kassites, les Élamites, les Hourri, les Hittites, les Assyriens, les Hétéens, les Babyloniens, et l'auteur nous conduit, après un chapitre sur les Perses, et un autre sur les Grecs à l'époque d'Alexandre et des Séleucides, jusqu'aux Parthes Arsacides (du II^e siècle avant notre ère au III^e siècle après J.-C.). Dans une synthèse d'ensemble, M. Andrae marque enfin les traits fondamentaux de l'art de l'Asie antérieure (pp. 747-796). Chacun des chapitres comporte une subdivision qui permet de retrouver, sous une forme monographique, abrégée mais commode, les champs de fouilles, avec leur bibliographie, et des illustrations hors-texte des principaux documents. Cette bibliographie, qui ne prétend pas être exhaustive, donne pourtant l'essentiel, avec les informations les plus récentes.

M. C. Watzinger, bien connu par ses études sur la Palestine, a uni la Phénicie et la Palestine ; le terrain était ici moins malaisé à circonscrire dans le temps comme dans l'espace ; de là, trois parties : I. Les origines jusqu'à la fin de l'époque du bronze (pp. 798-805) ; II. La floraison, du XII^e siècle au VII^e siècle avant J.-C. (pp. 805-816) ; III. La période perso-grecque (pp. 816-824) ; Chypre fait l'objet d'une étude particulière, où M. C. Watzinger ne distingue que l'époque primitive (pp. 825-834), puis l'art chypriote à l'époque archaïque et à l'époque classique (pp. 834-848) ; on montre là le peu d'originalité des manifestations esthétiques chypriotes (pp. 835-836). — Le volume est précédé de la préface de Walter Otto et des tables (pp. v-xx).

1. Dans son ouvrage *Les peuples de l'Orient méditerranéen*, Paris, 1938, que M. Andrae n'a pu citer.

Il se termine par de copieuses additions (pp. 851-868), où, en particulier, l'exposé sur les fouilles a été entièrement refait ; nous aurions mauvaise grâce à y relever çà et là quelques erreurs ou oublis, tandis que des lacunes signalées naguère (*Rev. arch.*, 1938, II, pp. 264-265) ont disparu ; il n'était pas dans l'intention des auteurs de nous donner un répertoire des champs de fouilles, qui nous manque toujours, et leurs indications chronologiques fournissent déjà une base de départ satisfaisante. — Reste maintenant à souhaiter que le second volume ne se fasse pas trop attendre ; en archéologie, les ouvrages comme celui-ci doivent être publiés dans un temps court ; sinon leur unité en souffre. Si l'époque actuelle a ralenti ce genre de travaux, il faudrait du moins, malgré les difficultés présentes, qu'on pût espérer avoir à bref délai, la somme de nos connaissances pour la date de 1940.

Y. B.

Fr. Poulsen, etc., *From the Collections of the Ny-Carlsberg Glyptothek*. Copenhagen, Einar Munksgaard, 1938 ; gr in-8°, XII + 257 p., nombreuses illustrations. — Nous avons ici le second tome d'un recueil de mémoires relatif à la Glyptothèque Ny-Carlsberg : véritable périodique, pourrait-on dire désormais, d'un Musée d'antiques riche entre tous, notamment pour l'iconographie.

L'ouvrage contient neuf travaux originaux (index à la fin). Il y a partout une illustration brillante et bien adaptée à son objet. A la manière des *Metropolitan Studies*, le recueil qui nous est offert maintenant prend texte de certains monuments du Musée, qu'il commente ; mais ces publications donnent lieu à des exposés de fond, où les discussions les plus étendues sont aussi abordées ; ainsi M. Fr. Poulsen lui-même a repris tout le problème de la valeur originelle de l'art alexandrin dans son étude liminaire : *Gab es eine alexandrinische Kunst ?* Question délicate qu'il résoud à juste titre par l'affirmative, non seulement à cause de magnifiques portraits, tels que le Ptolémée Soter de Copenhague, mais d'autres pièces de catégories diverses, comme le Poseidon retrouvé en Crète, le Poseidon Barsanti, etc.¹ La série des portraits des premiers Ptolémées tient naturellement — bien que l'auteur se défende d'en avoir voulu traiter spécialement — une place importante (p. 14 sqq.), dans cet essai de détermination de l'art d'Alexandrie. Depuis l'important mémoire du regretté E. Pfuhr (*Arch. Jahrb.*, 45, 1930, p. 1 sqq.) qui avait montré l'utilité de la numismatique pour le contrôle des productions iconographiques du grand art ou de la petite plastique, il n'y avait pas eu de travail de contrôle aussi serré que celui qui nous est maintenant présenté. M. Fr. Poulsen n'est pas partout d'accord avec l'auteur des *Ikongraphische Beiträge* ; ses jugements, toujours savoureux, sont exprimés avec une franchise d'autant plus attrayante qu'elle s'accompagne d'une fine divination psychologique. Soit qu'il se défende (cf.-p. 14), soit qu'il critique lui-même (p. ex., p. 20-21), et toujours

1. Cf. déjà *REG.*, III, 1939, p. 168-169.

courtoisement, M. Fr. Poulsen motive fortement ses conclusions. Il ne croit pas que la tête des Thermes (Pfuhl, *l. l.*, p. 37, fig. 21-24) représente un Ptolémée III en Héraclès. On lui devra ici, par exemple, de reconnaître l'intérêt à attacher à des œuvres comme le Ptolémée I^{er} de Pergame (Berlin), provenant sans doute d'un monument de famille de Lysimaque et du temple ionique de la terrasse du théâtre. On lui devra aussi de pouvoir, malgré l'iconographie monétaire si changeante des Ptolémées II et III (il parle d'une « *chamäleonenhafte Abwechslung* », p. 21 !) arriver à poser quelques jalons plus sûrs dans l'étude des portraits respectifs des deux princes d'Égypte. Le buste de marbre d'Alexandrie que E. Pfuhl (*l. l.*, p. 35, fig. 18-19) attribuait à tort à Ptolémée III est renvoyé à Physkôn, tandis que sont mis en valeur, dans l'iconographie même de Ptolémée III, deux précieux documents d'Alexandrie et de Cyrène (ici, fig. 16-17, 18-19) et deux autres de la Glyptothèque (fig. 21, fig. 22-23). Les gains de cette sorte abondent à travers l'étude ; ils ne pourraient être tous signalés ici en détail¹. M. Otto Koefoed-Petersen a publié et commenté en français, à la suite, un hippopotame archaïque de la collection égyptienne de la Glyptothèque. — M. Vagn Häger Poulsen étudie trois têtes grecques archaïques : celle d'un Couros colossal inédit ; une autre venue de Thasos et qui avait appartenu à l'ancienne Collection de Wix, déjà connue ; une tête barbue inédite ; autour de ces beaux documents, sont développés d'érudits commentaires. — Mme Ada Bruhn s'est intéressée à une série de vases grecs de la Glyptothèque Ny Carlsberg. — M. P. J. Riis a publié des antéfixes de Campanie, et d'autres documents d'art de même source. — M. Fr. Poulsen, à nouveau, fait connaître les résultats de sa reconstitution d'une statue assise « lysippique » : le Socrate érigé au Pompeion d'Athènes. — M. Ejnar Dyggve, l'ingénieux architecte de l'*Hérôon* de Calydon, présente un lutrin chrétien décoré à l'antique, de la Glyptothèque. — M. Haavard Rostrup, divers dessins de Rodin. — M. V. Thorlacius-Ussing, quelque reliefs du sculpteur H. E. Freund (1786-1840) dans le goût antique, conservés aussi par le riche Musée de Copenhague, à qui cette seconde série d'études savantes a fait le plus grand honneur, de nouveau.

Ch. P.

Fr. Poulsen, *Ny Carlsberg Glyptothek, Katalog over Antike Skulpturer*, 1940 ; København, in-8°, 604 p. — On ne peut faire malheureusement beaucoup plus ici que de signaler aux usagers français cet excellent instrument de travail, qui, pourtant, ne rendra tous les services attendus qu'à des lecteurs de langue danoise. — Il est paru d'autre part en pleine guerre, sans illustration, mais on sait que les *Billedtavler (Tillæg til Billedtavler)*, publiés périodiquement, ont mis

1. Je reviendrai prochainement sur quelques points de la chronologie de l'art gréco-égyptien au temps des Ptolémées et sous l'Empire romain, en signalant les études de M. G. A. S. SNIJDER, *Mnemosyne*, 3^e série, VII, 1939, p. 241-280, auteur qui lui-même se réfère plusieurs fois aux récents travaux de M. Fr. Poulsen sur l'art alexandrin.

toutes les reproductions des œuvres essentielles sous les yeux ; actuellement encore, M. M. Fred. Poulsen et O. Brendel continuent la publication de photographies très précieuses, pour les objets nouvellement entrés, dans le recueil des *Einzelaufnahmen antiker Skulpturen*. — D'autre part, depuis que G. Lippold, en 1924, avait consacré une présentation érudite aux *Antike Skulpturen d. Glyptothek Ny Carlsberg* (Leipzig, 1924), il y a eu un livre fort important de Fr. Poulsen lui-même, *Graeske Originalskulpturer*, paru à Copenhague en 1934. Si l'on ajoute que la Glyptothèque Ny Carlsberg a publié jusqu'à la récente guerre deux séries de mémoires concernant ses propres collections (sous le titre : *From the Collections of the Ny Carlsberg Glyptothek*, 2 fascicules parus, 1931, 1938)¹, on se rendra compte qu'il n'est guère de Musée mieux desservi et plus remarquablement commenté devant le public ou les doctes, par ceux qui en ont la charge. Le dernier catalogue des sculptures, qui vient de paraître grâce à M. Fr. Poulsen recense 875 pièces (bibliographies très complètes) et 18 petits bronzes.

Ch. P.

M. Natan Valmin, *The Swedish Messenia Expedition*, in *Skrifter utgivna av Kungl. humanistiska Vetenskapssamfundet i Lund*, XXVI (*Acta reg. Societ. human. litterarum Lundensis*) ; Lund, C. W. K. Gleerup, 1938 ; in-4°, xvi + 484 p., 100 fig. dans le texte, 37 pl. dont 5 en couleurs, 7 plans, 1 dépliant (Malthi-Doriôn). — L'auteur de ce gros livre est, depuis une dizaine d'années, spécialiste de la Messénie du Nord-Ouest, à laquelle il avait déjà consacré diverses publications — suites de voyages et de fouilles — et des *Études topographiques*, parues à Lund en 1930. De juillet 1926 à juillet 1929, M. M. N. Valmin avait déjà visité cinq fois cette même province grecque (cf. les *Bull. de la Soc. royale des Lettres de Lund*, et ici, la carte de la fig. 1). On pourra s'accorder aux jugements qu'il porte en connaissance de cause, sur toute cette région fertile, pour le temps déjà des sept villes pyliennes de l'*Iliade* (IX, 149-153), si actives et peuplées. Le nombre des sites aujourd'hui encore reconnaissables dénonce l'importance du peuplement d'autrefois, mais aussi, hélas ! l'étendue de la ruine lentement subie. Elle eût paru ici ou là irrémédiable, sans la sagacité de l'explorateur suédois, qui vient de nous faire bénéficier de la somme de ses entreprises personnelles, et de ses connaissances.

Deux points, ici, ont appelé et retenu d'abord l'attention : le site de Malthi (Doriôn), d'une part ; le temple du Pamisos à Haghios Floros, ensuite. Vient enfin, en III^e partie, la publication des mosaïques romaines d'Haghia Triada, près Koroni. — Si l'on songe que la Pylos voisine de Navarin, et qui fut celle de Nestor, avait, d'autre part, bénéficié récemment de l'effort des archéologues grecs et américains — pour le grand profit des humanistes — on verra que

1. Cf. ci-dessus, p. 181.

la Messénie peut passer désormais pour privilégiée parmi les zones d'exploration, en Grèce, au xx^e siècle.

C'est un vassal de Nestor, pratiquant l'élevage et la culture, heureux et paisible, qui devait régner sur l'Acropole de Malthi, identifiable avec Doriôn, cité-citadelle qu'Homère ou un Homéride ont signalée, avec Kyparissia (*Iliad.*, II, 594). On nous donne ici l'analyse des ruines, depuis le plus ancien établissement (p. 25 sqq.) jusqu'à la ville de l'H. M. (p. 52), et à celle de l'H. R. (p. 169). A l'Helladique moyen II, appartiennent des fortifications¹ et un « palais » situé vers le Sud ; un quartier industriel a été reconnu au Nord. La ville-forte a été ensuite graduellement transformée en une cité « mycénienne », sans rupture. Le plan n'a pas été remanié, on a même continué à utiliser des maisons anciennes, mais en restreignant l'aire habitée vers le Sud de l'Acropole. De ce temps, date un petit *mégaron* (5 m. 50 \times 4 m. 50), le seul connu pour Malthi ; il y a peut-être eu alors aussi une chapelle (p. 78 sqq. et fig. 29) de type crétois, qui a fourni une double hache. C'est à la fin de l'Helladique récent II que les installations du plateau ont été incendiées et détruites. — Aux p. 186 sqq., M. N. Valmin étudie les usages funéraires de Malthi ; les tombes du début sont rares ; à l'époque de l'Helladique moyen, la plus prospère, les morts étaient inhumés sous les demeures dans la position propre aux *Hockergräber*. On a rencontré, près de la porte Sud, une série d'ossuaires groupés, un peu comme à Mycènes, dans une enceinte circulaire ; près de là, deux petites pièces, qui auraient été consacrées au culte funéraire. C'est le premier exemple en Grèce. A l'Ouest de la cité-citadelle, les deux *tholoi* fouillées en 1926 (*Bull. Lund.*, 1926-7, p. 53 sqq.) font l'objet d'une bonne étude (pl. V-VI, cf. p. 207 sqq.) ; elles n'ont livré qu'un matériel assez pauvre. Il y a d'autres tombes de l'Helladique récent (p. 225 sqq.) qui n'ont pas été elles-mêmes très riches ; dans l'ensemble, les constatations faites s'accordent plus ou moins avec celles de M. M. C. Blegen et A. J. B. Wace.

Le chap. IV est consacré en détail à la poterie recueillie sur le site et aux entours, et qui débute avec le Néolithique (M. N. Valmin baptise ici « adriatiques » (p. 239 sqq.)² certaines de ses trouvailles de l'époque ; il distingue le « proto-minyen » du même niveau. — A l'Helladique moyen I, la poterie « adriatique » se distingue à nouveau du minyen, qui domine à l'Helladique moyen II sous ses divers aspects ; il y a un petit groupe de tessons du style « Kamarès » (p. 302 sqq.). La poterie de l'Helladique récent est du « mycénien » en grande partie importé d'Argolide ou de la région pylienne ; on a recueilli des *keranoi* (p. 332).

M. N. V... étudie ensuite (chap. V, p. 234 sqq.) les trouvailles diverses, objets d'argile ou de pierre, parmi lesquels une petite statuette de stéatite verte — déesse ou femme stéatopyge — en posture assise (pl. I, 2 en couleurs ; pl. 27, I) ; des amulettes, des outils et des

1. 400 env. de périmètre ; épaisseur des murs : 2 m. 50 à 4 m. 75.

2. Cf. son étude : *Das adriatische Gebiet in Vor- und Frühbronze Zeit.*

armes; on a recueilli aussi des coquillages, un matériel d'os et de corne, dont un fragment de pyxis sculpté (pl. I, 3, et 29, B. 4) avec la partie supérieure d'un personnage humain curieusement coiffé. — Les objets métalliques (or, bronze, fer, plomb) sont peu nombreux; il y a quelques pâtes de verre. Un chapitre a été consacré aux poids, sur lesquels M. N. Valmin avait écrit déjà une étude spéciale (*Bull. Lund*, 1936-1937, p. 29-72) qui a été recensée ici-même; un autre chapitre traite des signes d'écriture rencontrés (p. 389 sqq.), qui, eux aussi, comme ceux de la Pylos de Nestor, évoquent l'écriture crétoise. Les pages 398-411 résument les conclusions de l'auteur sur toute cette première partie de son exploration. Elles replacent Malthi-Doriôn dans le cadre de nos connaissances touchant la Grèce occidentale, et, plus largement, le Péloponnèse: avant l'histoire proprement hellénique. Elles fixent aussi la chronologie du site: fin du Néolithique en 2500; Helladique ancien: 2500-2000; Helladique moyen: 2200-1800; Helladique récent, 1800-1000.

Relevons au passage (p. 406, n. 4) l'indication selon laquelle la relative pauvreté de la région d'Olympie en poterie mycénienne serait due seulement à l'insuffisance des fouilles dans cette région. C'est ce que nous avions déjà suggéré à propos des études de E. Norman Gardiner (Ch. Picard, *Journ. Savants*, 1927, p. 152-168; 405-410).

A la suite de deux courts appendices concernant Malthi, l'auteur passe, p. 419-465, à une étude toute différente, concernant le temple du Pamisos à Hagios Floros, seul temple de dieu-fleuve qui ait été retrouvé et exploré jusqu'ici: on voit quel en peut être l'intérêt, déjà relevé ici-même. Pausanias (IV, 3, 10) nous avait appris l'existence de ce lieu de culte, voisin de trois fontaines dont l'une d'eau chaude (fig. 81 à la p. 320); nous savons par le texte de la *Périégèse* que le Pamisos était honoré d'un sacrifice annuel du *basileus* régional (cf., dès le temps de l'*Iliade*, les sacrifices de Pélée et d'Achille au Sanctuaire du Spercheios, non repéré). Le rite messénien, au temple du Pamisos, avait été institué par un certain Sybotas fils de Dotadas, qui est resté inconnu. M. N. Valmin a du moins exhumé une haute stèle-pilier dédiée par Asclapiodoros au Pamisos (p. 439, fig. 88) et ornée de l'image symbolique d'un taureau; d'autre part, une dédicace (p. 423) d'un certain Dexippos, qui adressait un vœu: ἐπηρώ Παιέσιω. On sait par Pausanias encore (IV, 31, 4) que les sources du fleuve jouaient un rôle, selon la croyance populaire, dans la guérison des petits enfants. — La publication donne un plan des ruines (plan VII) et une reconstitution du petit temple (7 m. 42 × 6 m. 87): d'ordre dorique, il comportait seulement une *cella* et un *pronaos*. On y accédait par une rampe. On a trouvé l'autel de culte. Les fragments d'architecture conservés sont intéressants, car ils ont permis l'essai de reconstruction de M. A. Andrén (fig. 87, p. 437). Il n'y avait pas de sculptures à l'entablement, semble-t-il. Le groupe d'Héraclès combattant l'hydre, vieux sujet péloponnésien qui figurait déjà dans le *téménos* d'Orthia et sur le coffret de Cypselos, est ici plus justement commenté qu'en 1934 (pl. XXXIII, 7, et fig. 89 à la p. 440). De même, le matériel des ex-voto offerts au dieu-fleuve, parmi lesquels,

certaines offrandes sanitaires (fragments de membres, protomés phalliques) ; le Pamisos passait, évidemment, pour un *guérisseur*.

M. N. Valmin a terminé sa publication en reprenant l'étude des mosaïques d'Haghia Triada, près Koroni, qu'il avait déjà signalées et commentées ; il donne ici une reproduction en couleurs, due à M. A. Andrén (pl. V). Le commentaire (p. 469-475) a permis de corriger les premières descriptions et interprétations, dont le caractère incertain avait été signalé ici-même. Les auteurs du décor auraient été ceux-mêmes qui ont travaillé à Olympie, pour la « Maison de Néron » : on en juge ainsi d'après les affinités techniques, ici et là. Le sujet central est dionysiaque. Autour, quatre *venationes*, qui ne sont pas les seules à manquer au récent recensement de M. L. Robert (*Les gladiateurs dans l'Orient grec*, 1940 : ci-dessus, p. 159). Les angles de la mosaïque, dans le cadre formé par la torsade, utilisent deux par deux des emblèmes dionysiaques, canthares opposés environnés de rameaux, et panthères en attaque. Des quatre bestiaires, l'un attaquait un tigre, l'autre un lion, l'autre un taureau ; le quatrième épisode a disparu. Quatre masques de théâtre, expressifs, meublaient sobrement les vides ; des comparaisons avec la *Maison des masques* de Délos eussent été attendues.

Le médaillon central ne semble pas d'une technique plus soignée que le reste et il n'a pas été « rapporté ». L'interprétation reste difficile. Près d'un Dionysos *Mitréphoros* juvénile, couronné de pampres, qui a une vigne à sa droite, et qui verse la libation à sa panthère, il y a à gauche un jeune Satyre vigoureux. L'aquarelle de M. Andrén, mieux que les premières reproductions, montre ici que le Dionysos s'appuyait sur ce *propolos* de son thiasé, et qu'il n'y a pas eu de lutte ; mais bien des détails restent incertains. Le Dionysos est nu ; chaussé d'*embades*, il porte en sautoir un rudiment de nébride (?) ; il tient, renversé, un sceptre, semble-t-il, décoré *en bas* d'une double hache. Son acolyte, aux pieds nus, porte une nébride, une chlamyde (?) et un pagne ; il tient un rameau ou un cep de la main gauche, et de la droite, semble vouloir cueillir furtivement le raisin de la vigne sacrée. Sur la tête, ce personnage faunesque est couronné, dirait-on, d'abondants panaches végétaux ramifiés : on pourrait les comparer à l'attirail cérémoniel des féticheurs masqués et sorciers primitifs. Un tel détail suffirait à tenir assez loin des groupes hellénistiques, que M. N. Valmin a invoqués (fig. 97, 98). S'il n'y a pas de lutte, d'ailleurs, l'impression « de hâte et de violence » (p. 472) reste significative. Dionysos a l'air de s'interposer entre son compagnon et la grappe mûre. Aucun rapport avec les scènes de vénerie du cadre, tout ainsi que dans la mosaïque de la *Megalopsychia* de Yakto, près Antioche¹. On est assez loin aussi, quoiqu'en pense encore M. N. Valmin (p. 474), des souvenirs de l'école de Praxitèle². Ch. P.

1. Je reviens ci-dessus, p. 161, sur son interprétation, contrairement aux hypothèses de M. L. ROBERT, *Les gladiateurs*, p. 330, n. 5.

2. M. N. V. a sagement renoncé ici (p. 472, n. 1) à son interprétation première (1934) : « Dionysos guidé par Éros vers Ariadné (?) », dont j'avais dit moi-même,

E. Kirsten, *Pherai*; 5). *Stadt der Pelasgiotis Thessaliens*, dans *Pauly's Real-Encyclopaedie der klassischen Altertumswissenschaft*, Neue Bearbeitung beg. von Georg Wissowa, hrsg. von W. Kroll (†) u. Karl Mittelhaus, Supplbd. VII, col. 984-1026. Stuttgart, 1940. — La monographie que E. Kirsten a consacrée à la cité de Jason se divise en deux parties. Dans la première, géographique et archéologique, l'auteur considère successivement la situation de Phères et le Chalcodonion (§§ 1 et 2), le mur d'enceinte de la ville (§ 3), les restes antiques (§ 4), la fontaine Hypérie (§ 5), les nécropoles (§ 6), le temple de Phères et les cultes (§§ 7 et 8). La seconde partie est historique ; E. Kirsten explique par la position de Phères l'importance qu'elle eut dès les temps préhistoriques (§ 9) ; puis il étudie le nom de Phères (§ 10), les mythes (§ 11), les trouvailles, qui ne sont pas antérieures au viii^e siècle (§ 12) ; l'histoire de Phères ne commence pas avant le vi^e siècle (§ 13) ; elle n'est guère connue au v^e s. (§ 14) et elle prend toute sa valeur au iv^e s., grâce aux « tyrans », et surtout à Jason (§ 15) ; au iii^e siècle et au ii^e (§§ 16 et 17), ce sont les inscriptions de Thessalie et de Delphes qui fournissent notre information ; E. Kirsten étudie enfin la période de Cynoscéphales, puis Phères et le *koinon* thessalien (§ 18), Phères à l'époque romaine (§ 19), au Moyen-âge et à l'époque moderne (§ 20).

Il ne saurait être question de résumer cet article, où l'auteur a utilisé l'ouvrage, de portée limitée, que j'avais moi-même publié naguère¹, auquel il a ajouté les indications fournies par Lambros, sur Vélestino, Νέος Ἑλληνομνήμων (XV, 1921, 53 sqq.) et par sa visite sur place, un peu plus tard. Si, pour l'ensemble, M. Kirsten accepte les résultats auxquels étaient arrivés ses devanciers, ses conclusions diffèrent parfois, et il me sera permis de revenir rapidement sur quelques divergences constatées.

L'emplacement de la ville, au pied du Chalcodonion et au S.-E. du lac Boëbeis (auj. lac Karla) est fixé par les textes anciens, confirmés par les inscriptions, et il ne fait donc aucune difficulté. Il n'en est plus de même pour la superficie de la ville. Elle est déterminée par les restes de l'enceinte qui constituait, comme en mainte cité thessalienne, avec l'acropole, la défense contre une attaque ennemie. Les remparts sont assez bien conservés au Sud, à l'Ouest et à l'Est, mais leur tracé demeure incertain au Nord-Est. Leake avait pensé (IV, 439) qu'ils ne s'étendaient pas à la plaine et cette manière de voir a été acceptée par M. Kirsten (col. 991). J'avais supposé tout le contraire, et mon opinion se fonde sur plusieurs arguments. D'abord, le mur du *magazi* Dodos (*Phères*, p. 8) et l'angle de la maison Papatolias (*Phères*,

déjà, au moins, l'impossibilité, dans un « *Courrier* » dont je ne maintiendrais plus tout le détail ; il a sans doute échappé à l'auteur : cf. *Gaz. B. Arts*, 1935, I, p. 212, et fig. 18 à la p. 211 ; cf. aussi *Rev. archéol.*, 1935, I, p. 125-127. Répétons qu'il faut chercher l'exégèse parmi les thèmes chers à Nonnos de Panopolis.

1. *Recherches archéologiques à Phères de Thessalie*, Paris-Strasbourg, 1937 (cité ici : *Phères*). [C'est par une regrettable omission, due aux événements, que la recension de cet ouvrage a manqué au fascicule juillet-septembre 1939 de la *Revue*. — *L. Réd.*]

p. 8 et p. 17) : je ne sais si ces restes, que j'avais notés à plusieurs reprises, étaient encore visibles quand M. E. Kirsten parcourut les lieux, mais ils ne sauraient être négligés si l'on veut bien retenir leur orientation et leur appareil. De plus, j'avais relevé, dans la plaine, des blocs épars qui ne nous avaient pas semblé « errants », pas plus à H. Ducoux qu'à moi-même, et qui sont portés sur le plan (*Phères*, pl. XXIV) avec leur direction. Le tracé auquel conduisait notre relevé, établi sans aucune idée préconçue, s'accordait avec l'indication de Strabon (IX, p. 439) sur la position de la source Hypérie « au centre » de la ville¹. Il implique que le temple dorique du Nord-Ouest s'élevait en dehors des remparts, mais dans leur voisinage, ce qui n'est pas insolite en Grèce². De plus, dans la région septentrionale, entre la maison du garde-barrière n° 45 et l'église de Hagios Minas, nous n'avions pas donné de tracé, même conjectural, faute d'indications du terrain permettant une hypothèse. Je ne sais si des fouilles, que je n'ai pu faire encore, donneraient un résultat : cette région a dû subir des transformations quand fut établi le ballast de la voie ferrée (*Phères*, p. 17, n. 3). Mais je ne crois pas, jusqu'à plus ample information, que le mur visible à l'Est du temple soit un mur de péribole : il est en effet identique à celui du rempart méridional (épaisseur : 4 m. 50 ; voir *Phères*, p. 13, p. 17, p. 18). Cette extension du rempart dans la plaine au Nord s'explique par le désir de protéger les deux points d'eau importants, que M. E. Kirsten laisse, comme Fr. Stählin, en dehors de son tracé : les sources Hypérie et Messéis, et aussi les « jardins » qui faisaient non seulement la parure, mais encore la richesse de Phères, jadis comme aujourd'hui. Les exemples fournis (*Phères*, p. 9), auxquels on ajouterait le cas de Hérakleia, fixé par des fouilles, montrent que cette disposition n'a, elle non plus, rien d'inadmissible³.

Les monuments de la ville ne nous sont guère connus que par le plan de Rhigas, publié par Lambros, comme l'indiquait Fr. Stählin (*Das Hellenische Thessalien*, Stuttgart, 1924, p. 105, n. 7), auquel je n'avais pas renvoyé, tandis que j'ignorais encore une étude de Daskalakis, parue après le volume sur *Phères* ; ce sont donc surtout les fouilles qui nous ont documentés. — Le seul point solide, comme le rappelle judicieusement E. Kirsten, c'est la fontaine Hypérie. Encore faut-il ajouter, comme le fait E. Kirsten, que son nom a été discuté, et que certains

1. E. Kirsten n'accepte pas mon explication, dont le mérite consiste à n'être que très littéraire.

2. Aux exemples que j'avais fournis, ajouter maintenant que, dans la plaine de Calydon, la terrasse d'Apollon et d'Artémis est située hors les murs, et qu'il y a là, aussi, un Dionysion πρὸ πόλεως.

3. Sur la destruction des murs, E. Kirsten me prête (col. 993, l. 2-5) une opinion que je n'ai jamais eue : « Ganz willkürlich schreibt B. 19 die Zerstörung der Mauern, die dann im Laufe der Jahrhunderte erfolgt ist, einer Belagerung zu. » En fait, j'avais noté (*Phères*, p. 15) que le mur Ouest baignait dans une couche de cendres, et je l'avais expliqué là (*Phères*, p. 15) par l'incendie de palissades (E. Kirsten suppose des machines de siège, col. 992, l. 45, peut-être) ; et cet événement me semblait dater, à titre d'hypothèse, des opérations de Cassandre (*Phères*, p. 19) ; car Philippe ne semble pas avoir causé le moindre dommage matériel au rempart.

archéologues ont refusé de voir la source citée par Homère dans la très belle et très abondante fontaine qui arrose la région de Phères. Strabon a nommé ensemble Hypérie et Messéis dans le voisinage de Pharsale. J'avais essayé d'expliquer ces divergences : M. E. Kirsten annonce qu'il reviendra plus longuement sur la question dans sa notice sur Pharsale, à paraître dans le supplément VIII de Pauly-Wissowa. Il serait donc inopportun de le devancer. Ce qui demeure certain, c'est que, outre Hypérie, une autre fontaine importante jaillit à l'E. de Vélestino, et j'ai proposé d'y reconnaître la Messéis, en signalant (*Phères*, p. 21) qu'elle était peut-être alimentée par la même nappe (cf. E. Kirsten, col. 985, l. 55).

Pour les nécropoles, j'ajouterai un mot. Celle qui a été notée (*Phères*, p. 16, n. 4 et p. 27) me paraît bien établie : son existence est fondée, non seulement sur la découverte ancienne des tombeaux mentionnés par A. Arvanitopoulos, mais sur une réalité : on voyait encore les restes de ces tombes il y a quelques années.

Le temple dorique, dont l'état actuel rendait hypothétique tout essai de reconstitution (*contra*, E. Kirsten, col. 997, l. 39-41) pose un problème qui ne me semble pas résolu : celui de sa désignation. Jadis, et suivant la tradition établie par N. Giannopoulos et par A. Arvanitopoulos, j'avais proposé de lui conserver le nom de *Temple de Zeus Thaulios* ; reprenant une hypothèse de Fr. Stählin (*l. l.*, p. 107, n. 13), E. Kirsten propose le nom d'Enodia. Il est bien vrai que le culte d'Enodia est très connu à Phères et en Thessalie, et cette hypothèse ne laisse pas d'être séduisante. Elle ne saurait devenir une certitude et acquérir droit de ... cité, que si elle était étayée sur des découvertes épigraphiques ; en réalité, nous ne possédons qu'une dédicace à Enodia dont la provenance phéréenne soit assurée (*I. G.*, IX, 2, 421), et les fouilles en ont apporté une seconde (*Phères*, p. 83, n° 27) ; en revanche, quatre textes relatifs à Zeus Thaulios proviennent de Phères même. Noter en outre, comme le fait E. Kirsten, que la position d'un temple dédié à Artémis dans le voisinage d'une source soit caractéristique, voilà qui ne me paraît pas prouver grand-chose : je ne puis oublier que le temple d'Artémis Iolkia ne présente aucun trait comparable (Stählin-Meyer-Heidner, *Pagasai und Demetrias*, Berlin-Leipzig, 1934, p. 104-105 et p. 187), quant à sa position. Il ne me semble donc pas que l'hypothèse de E. Kirsten sur l'épiclèse du temple soit assise sur des arguments décisifs.

Dans la Partie historique, pour laquelle je serai plus bref, je note que E. Kirsten a utilisé les indications fournies récemment par les recherches de Grundmann (*Athenische Mitteilungen*, LXII, 1937, p. 59-69) à la Magoula Hadjimissiotiki ; il met à profit les recherches de Westlake et de Kahrstedt pour le IV^e siècle ; aussi ai-je été surpris que la dissertation dactylographiée de Karl Lemmermann, *Jason von Pherä*, Iena, 1927, ait été passée sous silence ; pas un mot, non plus, de l'article, pourtant si solide, de J. Hatzfeld, *Rev. Ét. anc.*, XXXVI, 1934, pp. 441-461 : *Jason de Phères a-t-il été l'allié d'Athènes ?*

En revanche, sur les événements qui précèdent la bataille de Cynoséphales, nous trouvons une hypothèse qui s'écarte de celle de Kro-

mayer, et qui a pour point de départ le travail récent de J. Dimitriadis, *Ἡ μάχη τῶν Κυνὸς Κεφαλῶν*, Athènes, 1939.

Ces réserves et cette discussion n'ôtent rien, selon moi, aux mérites de l'exposé de E. Kirsten; elles montreront seulement que je l'ai lu avec tout le soin qui était dû, et non sans profit. Y. B.

Marie Delcourt, *Sterilités mystérieuses et naissances maléfiques dans l'antiquité classique* (Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, fasc. LXXXIII). Liège et Paris, E. Droz, 1938; in-8°, 112 p. — L'auteur a groupé un certain nombre de faits relatifs d'une part au fléau de stérilité, d'autre part aux enfants anormaux, « signes » des dieux, dans l'antiquité grecque et romaine. Nous avons eu l'occasion d'exposer ailleurs (*REG.*, 1940, pp. 97 sqq.) les réserves qu'appelle la partie consacrée à Sophocle et au Fléau d'*Œdipe roi*. Ajoutons-le; des phrases comme celle-ci : « *Sophocle, qui doit avoir trouvé quelque part le vieux thème du Fléau, ne s'aperçoit pas qu'il introduit dans sa construction une double absurdité* » (p. 101; cf. p. 94 : « *cela est évidemment absurde* »), ne seraient acceptables que si l'absurdité existait en effet dans l'œuvre du poète; tel n'est pas le cas, et, si l'on usait ici de la même encre — ce qu'à Dieu ne plaise, — on dirait que le qualificatif s'applique plutôt au raisonnement qui s'efforce d'étayer ces accusations. D'une façon générale, le ton du livre a quelque chose d'assuré et de désinvolte, contre quoi il importe de mettre en garde le lecteur. Pour aboutir à des conclusions solides, il faudrait que l'auteur fût plus difficile envers lui-même, son imagination moins prompte, sa critique plus aigüe, son érudition plus nourrie et plus minutieuse à la fois. En outre, je suis frappé par le rationalisme et le dogmatisme d'un exposé qui prétend faire appel, au delà des déguisements rationalistes, aux tendances profondes, obscures, primitives de l'esprit religieux.

Après tant de critiques, ne manquons pas d'ajouter que le livre est agréablement écrit et propre à intéresser un large public : il brasse beaucoup de textes anciens; mais le lecteur fera sagement, dès qu'il s'agit d'interprétations, de réserver son adhésion et de ne la donner qu'à bon escient.

Georges DAUX.

Elena Zevi, « *Scene di giniceo e scene di idillio nei vasi greci della seconda metà del secolo quinto* ». *Memorie, Reale Accademia nazionale dei Lincei*, 1938, série VI, vol. VI, fasc. 4. Rome, G. Bardi, 1938. — L'étude de Mme E. Zevi se développe sur plusieurs plans. Elle intéresse d'abord l'histoire de l'art grec. En traitant en effet des « scènes de gynécée et d'idylle » représentées sur les vases de la Grèce, de 450 à 400, elle éclaire l'évolution stylistique de l'art céramique pendant ce demi-siècle où la technique des figures rouges produisit peut-être ses chefs-d'œuvre, tant pour la finesse du dessin que pour la profondeur de l'expression. Mme E. Zevi nous montre comment la céramique a conquis son originalité; elle est d'abord surtout une copie de la grande peinture du temps de Polygnote; puis, à partir de 450-440, elle subit des influences sculpturales : statues de Phidias et frises du Parthénon,

temple d'Athéna Nikè, stèles funéraires surtout. En même temps, elle s'applique davantage à peindre des scènes empruntées à la vie réelle : à cette habitude, nous devons des témoignages précieux sur la vie grecque. Profitant des inventions des autres arts, la céramique se développe dans le sens de la grâce et de la liberté, et de 430 à 410 produit ses œuvres les plus belles. C'est alors qu'on voit apparaître les tendances nouvelles vers un style plus fleuri ; c'est l'œuvre d'une école groupée autour de Meidias. En même temps, l'art s'industrialise, le dessin est souvent négligé ; au iv^e siècle, parfois la grâce deviendra du « maniérisme », et la simplicité du « schématisme ».

Ainsi, la céramique a subi diverses influences de la sculpture et de la peinture. Mme Zevi s'applique heureusement à noter les rapports entre les différents arts. Cela pose des problèmes de datation assez délicats. Par exemple, est-il vrai, comme le suggèrent plusieurs des rapprochements qui viennent à l'esprit, que ce soit de la sculpture du temps de Praxitèle, non de celui de Phidias, que se rapproche la céramique de cette période ? Y a-t-il antériorité d'un art sur un autre ? — En tous cas, il faut louer la réserve de Mme E. Zevi quand elle doit se prononcer sur la date d'une œuvre. Elle apporte la même prudence à l'attribution des vases qu'elle étudie ; il lui semble inutile et dangereux de reconnaître la main, par exemple, d'un même « Frauenbadmaler » dans toute une série de vases ; il suffit d'y discerner une tendance commune à une époque. Pareille sagesse, enfin, dans l'interprétation des scènes représentées. Les inscriptions placées, selon la coutume, à côté des personnages, et qui leur donnent parfois des noms mythologiques, ne sont souvent que des ornements destinés à relever et à idéaliser de pures scènes de genre. Mais peut-être Mme E. Zevi voit-elle trop volontiers dans tous ces vases de telles « scènes de genre », et néglige-t-elle trop leur signification religieuse, facteur sans lequel pourtant la quasi-totalité de l'art grec classique serait incompréhensible. Elle aurait pu gagner à signaler plus souvent l'interprétation religieuse, qui semble indispensable, par exemple, pour expliquer les scènes de musique, certaines représentations allégoriques, les scènes de mariage, auxquelles est donnée une si large place.

Elle a, du reste, amplement raison (et c'est le deuxième centre d'intérêt de son étude), de souligner le caractère de documents — sur la vie privée des Athéniens — qu'ont ces vases et, en notant l'importance prise, parmi ces peintures, à partir de 450, par les scènes où figurent des femmes et des enfants ; celles-ci attirent notre attention sur un aspect très souvent négligé de la vie privée des Grecs, à savoir la place importante qu'y occupaient les affections familiales. De tels documents sont une preuve évidente de l'intérêt avec lequel les Grecs observaient la vie et l'âme de la femme et de l'enfant. Mme E. Zevi a aussi le mérite de rapprocher ces observations de précieux témoignages littéraires, empruntés évidemment surtout à Euripide et Aristophane, et aussi à l'« *Économique* » de Xénophon.

Ainsi, sous un titre et une forme modestes, Mme E. Zevi a pu nous faire pénétrer un peu mieux dans l'âme de l'Athènes de Périclès et d'Alcibiade. Une légère critique pourrait être formulée contre sa

méthode d'exposition, qui est un peu trop analytique. Elle étudie successivement, en cinq chapitres, les « scènes de la vie réelle », les « scènes idéalisées », où apparaît Eros, les « scènes mythiques et allégoriques », les « scènes idylliques », et les « scènes nuptiales ». A l'intérieur de chaque chapitre, les vases sont de nouveau classés généralement suivant le nombre des personnages et des groupes de personnages qu'ils comportent ; d'où certaine monotonie, et, parfois, l'impression de légères redites. L'illustration est, en général, suffisante pour la compréhension des faits exposés. Jean MEYRIAT.

Exploration archéologique de Délos (faite par l'École française d'Athènes), fasc. XVIII. **W. Deonna**, *Le mobilier délien*, 1938. Paris, de Boccard, 1 vol. de texte, in-4° ; iv + 406 p. ; 1 vol. de planches, 6 p. + 113 pl. — Fasc. XIX : **E. Lapalus**, *L'Agora des Italiens*. Relevés et dessins de **Svend G. Albinus**, **H. Convert** et **Thomsen**, 1939 ; in-4°, xi + 114 p., 77 fig. dans le texte ; une pochette avec 24 pl. (héliotypies).

I. *Le mobilier délien*. — Les deux gros volumes que M. W. Deonna a consacrés, en 1938, au mobilier délien, préparés depuis 1905, viennent heureusement à la suite des belles études du regretté J. Chamonard, consacrées à la maison : ils n'ont pas seulement la valeur d'un complément d'évocation familière, pour tout ce qui touche à la vie des anciens habitants de l'île sacrée d'Apollon. C'est une parfaite leçon de choses qu'ils nous apportent. — Moins qu'à Pompei, pour les raisons que l'on sait, mais beaucoup plus qu'à Olynthe par exemple, voire à Priène, le temps et la catastrophe ont, à Délos, respecté les menus souvenirs de l'humble passé quotidien. Ceux qu'on appelait les « parasites d'Apollon » ont pu sauver leurs meubles ! Il ne fallait que nous les présenter, besogne difficile dont s'est chargé le savant directeur du Musée de Genève, habitué à la minutie des inventaires de collections. Travail précieux, dont on ne saurait trop remercier un collaborateur étranger, et fidèle, de notre École française d'Athènes. Si son livre, en des temps difficiles, n'a pas tous les lecteurs qu'il pourrait attendre et mériter, on y reviendra longtemps, comme à un inépuisable répertoire de documents, bien commentés. L'auteur a rappelé toute une série d'études qu'il avait consacrées, déjà, à part, à des monuments du lot délien (cf. *Avant-propos*). Il a expliqué pourquoi il laissait de côté les vases, publiés à part, certains objets de parure, les figurines de réchauds, les lampes. — Il faudra lire aussi, à part, une introduction générale qui avait été écrite, sur l'histoire du commerce et des industries à Délos. Elle n'avait pas place, normalement, dans une collection qui est et doit rester une suite d'inventaires analytiques et descriptifs.

Il n'est possible que de signaler ici le contenu d'un si riche répertoire, illustré de cartes, de photographies (album) et de dessins au trait (dans le texte) dus à Mme W. Deonna. Successivement sont étudiés les lits, les sièges, les tables — des sanctuaires, des maisons — celles à plateau rectangulaire et à plateau circulaire (importante documentation, qui intéressera aussi les historiens des religions

antiques). Puis vient le groupe des trépieds (mentions des inventaires, et matériel en pierre ou en métal) ; les bassins divers, vases, cuves et cuvettes, auges, le matériel des bains (baignoires). A ce sujet, M. W. Deonna a étudié en passant les questions d'approvisionnement en eau, les fontaines, les citernes, les puits et leurs margelles. — Pour les pressoirs à huile (p. 97 sqq.) on comparera volontiers le matériel d'Olynthos, qui a fourni aux savants américains, dans leur publication, d'utiles remarques complémentaires. Les fouilles de Délos ont livré encore une grande quantité de mortiers, des coupes en pierre servant de mortiers ou pour d'autres usages divers, et toutes sortes de broyeurs, par percussion, par friction, qui vont de l'époque préhellénique aux temps romains. M. W. Deonna a signalé et étudié aussi les meules rotatives, les cylindres édililaires (pour tasser le sol), etc.

Dans une cité de commerce qui fut aussi un port prospère, les éléments de mesure ne pouvaient manquer. Délos a fourni une foule d'instruments pour les mensurations, le calcul des poids (en pierre, métal, etc.) de pesons de pierre, de terre cuite, ou de plomb ; à cela s'ajoutent les *sekomata*, qui forment une riche série, pour les mesures de capacité liquides, grains, etc. ; un certain nombre portaient des dédicaces (p. 172). Pour le calcul du temps, et l'astronomie, nous avons une quantité importante d'horloges et de cadrans solaires.

M. W. Deonna n'a oublié d'inventorier, ni les instruments de navigation et de pêche, ni les armes, ni les instruments de métier (depuis l'époque préhellénique). Il s'est occupé de la médecine (ex-voto et instruments médicaux), de la cuisine, dans les sanctuaires et dans les demeures ; il a rassemblé diligemment les fragments de coffrets, boîtes, corbeilles, les fragments divers en os et ivoire, les clefs, les serrures, le matériel des écritoirs (styles, encriers, sceaux). Puis il donne, sur les vêtements, les indications recueillies dans les sanctuaires ; il inventorie le matériel de couture et de tissage des demeures, les accessoires de la toilette et de l'habillement, de la parure. S'occupant des cérémonies et des fêtes, il examine le matériel des musiciens, des athlètes à la maison, les jouets, les objets mobiliers en miniature, les rouelles. — La vie antique n'admettait pas, à Délos plus qu'à Pompéi, de pruderie, et il y a tout un chapitre intitulé « thèmes sexuels » où l'on verra rassemblées les figurations apotropaïques de toutes sortes retrouvées dans l'île¹ : de là, M. W. Deonna passe aux instruments de prophylaxie et de magie, à la description de quelques troncs d'offrande, à celle des encensoirs et brûle-parfums. Le christianisme même n'a pas été oublié : on sait qu'il a marqué son passage à Délos : des encensoirs, des croix, nous ont été conservés.

Faut-il répéter que si l'histoire antique et moderne n'était pas

1. Il semble bien que les nombreux *phalloi* des murs extérieurs de maisons soient en partie apotropaïques ; pourtant certaines « enseignes » publicitaires ont été reconnues à Délos (Quartier de l'Établissement des Poseidonias berytiens) M. W. Deonna n'a pas abordé, du point de vue du matériel qu'il classait, cette question des réclames commerciales (cf. récemment, l'étude générale de G. RASKIN, *Handelsreklame*, dans les *Etudes philologiques* de l'Université catholique de Louvain (1936).

généralement enseignée par des maîtres pour qui le monde extérieur n'existe pas, il y aurait à prendre, dans de tels ouvrages — malgré l'absence, ici, de vues générales — de quoi rendre savoureuse et plus vivante, une évocation qui n'est que trop souvent dépouillée de tout aspect concret ?

La méthode de M. W. Deonna est ici, comme en tous ses travaux, d'accumuler, fiche à fiche, un matériel d'une amplitude étonnante, d'une richesse pléthorique. — Le risque serait un peu, parfois, de submerger et de décourager le lecteur ; on pensera peut-être, ici aussi, qu'il y aurait eu des sacrifices possibles pour alléger certaines notes ; voire qu'il ne s'agissait pas tant d'évoquer, à travers le monde, et à propos de chaque catégorie d'objets, toutes les comparaisons possibles. *Felix culpa* ! Un tel répertoire deviendra comme le dictionnaire du mobilier délien — ou de ce qu'il en reste — à travers les âges ; et personne ne se plaindra des facilités supplémentaires que l'auteur lui aura apportées à domicile, pour son contrôle et ses propres recherches¹.

II. *Agora des Italiens*. — On doit savoir non moins de gré à M. E. Lapalus d'avoir accepté la mise au point et la publication, enfin réalisée, de ce fascicule², qui — on nous le rappelle — avait fait

1. Voici quelques remarques de détail, touchant la présentation ou le détail du répertoire. Les dessins du texte ne sont pas toujours d'une exactitude documentaire assez parfaite : p. 9, fig. 6 : la statuette d'Héra est méconnaissable. — On est surpris aussi de la figure 16, de la mention « tête d'oie » accompagnant les figures 47-48. La figure 378 n'a certainement pas été bien reconnue par la dessinatrice. — Parmi les planches, certaines ne sont-elles pas un peu trop chargées (p. ex. III), d'autres un peu trop vides, ou meublées d'objets insignifiants (p. ex. : I, 5, 46-47, 56 (en bas), 83).

Pour le texte même, à noter : p. 95, n. 2, les margelles de puits pompéiennes, qui sont décorées, l'une de triglyphes et de métopes, l'autre de guirlandes montrant l'emprunt fait à la décoration des autels : *bothroi*. Des *bothroi* circulaires ont dû recevoir la décoration de triglyphes et de métopes, que l'autel empruntait si naturellement aux temples : il n'y a aucune sorte d'influence cosmique ou métaphysique à chercher là, quoiqu'on ait dit. — Au sujet des navires dédiés en ex-voto, p. 197, on est surpris qu'il ne soit fait aucune allusion au grand Neôrion-Pythion, et aux questions qu'il a posées ; ni à la nature des barquettes archaïques mentionnées spécialement dans les vieux cultes déliens (elles sont parfois reproduites à Délos *par des lampes* : transfert du feu sacré ?). — Le document d'Albanie mentionné p. 352, n. 4 (cf. 881, pl. 100) a été retrouvé et republié dans *Albania*, après la mention de Degrand. On ajouterait aussi à l'étude des figurines d'envoûtement, et à la bibliographie donnée p. 365, n. 8 (cf. les statuettes magiques d'Égypte récemment publiées par Posener, et leurs antécédents). Pour les troncs d'offrandes, p. 367 sqq., il eût été bon de connaître une découverte récente faite à Thasos ; elle nous a rendu le tronc d'offrandes du héros Théogénès, célèbre athlète de l'île (*Rev. archéol.*, 1941, I, p. 100-101), et ci-dessus, p. 22 sqq.

2. Notons avec regret une présentation des figures moins soignée que pour les précédents ouvrages de la série. Pourquoi être allé chercher, par exemple, à titre de plan d'orientation, le *croquis* très insuffisant qui accompagnait (en 1916 !), comme simple *memento*, une thèse de la Bibliothèque des Écoles d'Athènes et Rome ? Le sanctuaire d'Anios n'y figure pas ; on y parle, pour l'étang ovale, de « lac sacré », ce qu'il faudrait au moins justifier. Le Létôn n'est même pas spécifié, ni aucun des temples voisins du mur de Triarius (on a oublié de dessiner celui d'Anios, comme les autres !). Les mises en place du Portique d'Antigone et de la Salle hypostyle sont lamentables ; que dire de ce qui paraît du Sanctuaire d'Apollon ? Si l'on tenait (pourquoi ?) à ne donner, au *frontispice*, qu'un croquis, pourquoi

l'objet, dès 1909, d'une étude préparatoire de J. Pâris († 1915), et qui, depuis, avait tardé à trouver son achèvement. Le plus spacieux, mais non pas le plus important des monuments déliens, dédié à Apollon et aux Italici, est enfin mis à portée d'étude. — C'était, comme on sait, un trapèze de 70 mètres environ Est-Ouest, de 83 mètres Nord-Sud¹. Une cour intérieure, à péristyle (112 colonnes en bas), comportait *deux étages* de soutiens isolés, ceux du bas d'ordre dorique (colonnes), les autres ioniques (pilastres), au-dessus. M. R. Vallois a, le premier, reconnu et étudié ce dispositif², qu'on connaît aussi à l'époque hellénistique, pour les constructions des Attalides, et autres. Le bâtiment a été consacré dans l'ensemble vers la fin du II^e s. av. J.-C., par certains *negotiatores* italiens établis à Délos ; les inscriptions des entablements des deux portiques superposés sont relatives à ces libéralités successives de particuliers enrichis sur place³.

L'entrée principale était à l'Ouest, aménagée avec un propylée à quatre colonnes doriques. Il y a une entrée secondaire à l'Est. — Sur les quatre faces du quadrilatère fermé régnaient, à l'Est et au Sud, particulièrement, des files de constructions parallèles, d'usage commercial, ateliers, boutiques. Mais il y a aussi, du côté intérieur, disposées sans symétrie, des séries de loges ou d'exèdres, plus richement décorées : avec stucs décoratifs, sols en mosaïques, monuments commémoratifs. A l'Ouest, sont ainsi les *loggias* de L. Orbius, de O. Cluvius, de C. Ofellius (statue en partie conservée signée par Dionysios et Timarchidès) ; au N., la *loggia* de P. Satricanus, et celle où a été retrouvé le groupe d'Agasias d'Éphèse, Gaulois renversé par une déesse combattante, qu'on s'accorde aujourd'hui à reconnaître comme consacré à l'occasion de la *legatio libera* de Marius (cf. *BCH.*, LVI, 1932, p. 491-530 (cf. p. 519-520) ; *id.*, A. Passerini, *Athenæum*, XVII, 1939, p. 54-77). — A l'Est, est la *loggia* de Munatius Plancus.

Pris, comme l'a suggéré très heureusement M. R. Vallois, sur l'ancien *téménos* de Lété, et bordé encore, du côté Nord, par l'étang ovale dit « lac sacré », l'édifice délien n'a pas eu une longue destinée : il fut saccagé une première fois, lors des guerres de Mithridate contre Rome, restauré alors en partie dans ses œuvres vives et sa décoration ; M. E. Lapalus date de 69 av. J.-C. la destruction ou la mise hors d'état.

Après une *Introduction* sur les voyageurs, l'historique des fouilles, l'identification et l'étude du monument — introduction dans laquelle sont marqués très équitablement les efforts des devanciers⁴,

n'avoir pas préféré celui du *BCH.*, 53, 1929, pl. VI ? — Dans le cours de l'ouvrage, les grands plans à dépliant ont été brochés parmi le texte, ce qui les rend difficilement maniables. — Fig. 6 : l'orientation a été oubliée. — Le plan de l'exèdre n° 15, à la p. 42, a été reproduit beaucoup trop grand ; il donne ainsi un vide déplaisant à l'œil, sur la page. En général, les réductions des documents n'ont pas été heureusement calculées. On espère voir revenir à un meilleur contrôle.

1. Plus grandes longueurs : côté Sud et côté Ouest.

2. *CRAI.*, 1912, p. 106-110.

3. J. HATZFELD, *BCH.*, XLV, 1921, p. 471-486. Cf. p. 474 pour la répartition des textes en grec et en latin.

4. Le nom de J. Replat à qui l'on doit les levés principaux, base de tous les

M. E. Lapalus décrit soigneusement les abords et l'ordonnance générale de l'édifice (p. 1 sqq.), en commençant par les portiques. Il examine ensuite (p. 41 sqq.) les « exèdres » et les niches, constructions décoratives, en commençant par la grande exèdre n° 15 à l'Ouest, puis par l'exèdre 42 (N.-E.). Viennent ensuite les niches, qui contenaient aussi des œuvres d'art, Sud, Est, Nord et Ouest : elles sont postérieures aux portiques. L'étude des magasins est faite aux pages 61 sqq. — Puis il nous est parlé des Propylées, sans que l'auteur dissimule que pour cette partie — rajoutée — de l'édifice, ses recherches n'ont pas été beaucoup au delà de celles de ses prédécesseurs : « La question de savoir comment on accédait des Propylées au portique intérieur de l'Agora... est, avec les éléments dont nous disposons, à peu près insoluble » (p. 74). Le reste de l'étude est consacré à des annexes diverses (Thermes, latrines, etc.). D'après les dédicaces de l'édifice, M. E. Lapalus reprend les conclusions de J. Hatzfeld (p. 89-91), sur la façon progressive dont s'est fait l'aménagement des portiques, « au rythme de la générosité publique ». D'autres conclusions portent sur les caractères généraux de l'édifice, sur l'état antérieur aux constructions latines, sur l'*abaion* triangulaire, qui a été englobé dans le complexe des bâtiments.

M. E. Lapalus ne suggère de rapprochements qu'avec l'Établissement des Poseidonias tes bérytiens à Délos (comparable seulement du point de vue technique et architectural), et le *Piazzale degli Corporazioni* d'Ostie. Le plan de l'Agora délienne a pourtant eu ses origines et suites, et peut-être eut-il convenu de le faire entrevoir. De ce point de vue, et le rapport une fois établi de ce qu'on a appelé jusqu'en 1904 la *Schola Italarum* ou *Romanorum* (Ἰταλικὴ παστάς) aux agoras en quadrilatères helléniques et hellénistiques, telles que l'Agora grecque de Délos elle-même, on eût eu, je crois, à marquer certains avantages d'antériorité par rapport aux Forums impériaux romains. M. A. M. Colini a, par exemple, récemment¹ cherché à retrouver sur le terrain, à Rome, en utilisant le dossier des fouilles successives, l'état premier de ce qu'avait dû être, dans son ensemble, le « Forum Pacis », commencé sitôt après le triomphe de Vespasien et Titus, et édifié ainsi de 71 à 75. — La reconstitution proposée par M. A. M. Colini d'après les ruines, les enquêtes archéologiques, et les indications de la *Forma Urbis Romae*, pl. I-IV, montre une parenté significative avec l'édifice délien. Les architectes flaviens de Rome regardaient vers l'Orient : leurs constructions contemporaines, au Palatin, en témoigneraient aussi. — Au Forum Pacis (cf. pl. III-IV), nous devinons un quadrilatère fermé, à portiques, avec propylées d'entrée, et exèdres symétriques sur les côtés latéraux ; tout cela dérive du plan déjà adopté pour l'Agora délienne ; et l'intérieur libre devait être aménagé avec des jardins, où prirent place certaines des

autres, n'aurait-il pas dû, pourtant, figurer sur la couverture à côté de ceux des col laborateurs ? Cf. p. xi, n. 2, 4, pour la part de J. Replat à l'entreprise commune.

1. *Bullett. comun. Roma*, 65, 1937, p. 7-40, pl. I-IV ; ci-dessus, p. 157.

œuvres d'art enlevées à la Grèce (cf. l'aménagement, à Athènes, de la Stoa d'Hadrien, telle que Sisson l'a restituée, *Papers of the British School at Rome*, XI, p. 51 sqq.). — Là aussi, quatre portiques fermés extérieurement, avec au fond des niches et exèdres, soit rectangulaires, soit en hémicycle, et un Propylée pour l'accès. Les Romains ont pu (Forum Pacis, Stoa d'Hadrien, etc.) développer sur un côté, en certains cas, dans l'axe des Propylées, de grands bâtiments de fond (temples ou bibliothèques) ; le principe de leurs créations, du moins, leur était suggéré *de Grèce*, dès l'époque républicaine, par des édifices comme celui dont M. E. Lapalus nous donne l'étude. L'ensemble monumental appelé « Jardins de Domitien » (San Silvestro in Capite) avec propylée, niches et exèdres symétriques sur *trois* côtés, expliquerait les étapes de l'adaptation¹. Notons que l'intérieur de l'Agora des Italiens, à Délos, non dallé, et d'où l'on n'a pu extraire en 1915 que des terres *rapportées*, pouvait être aménagé en « jardins », aussi, sur l'ancien *téménos* de Lété et près de l'étang ovale.

Quand on écrit donc, comme M. Boethius², que l'architecture romaine impériale ne doit rien à l'étranger, puisque, dès l'époque républicaine, on en pourrait discerner, paraît-il, les traits caractéristiques, on oublie un peu que c'est là seulement déplacer dans le temps le problème³. L'édifice délien — dont le dispositif est né du plan des agoras grecques, ainsi qu'on le voit sur place — servira à faire constater les fortes influences subies à l'Est de la Méditerranée. N'eût-il que cet intérêt — ce qui n'est pas le cas —, la publication maintenant réalisée serait précieuse.

Ch. P.

Lilian M. Wilson, *The clothing of the Ancient Romans. The Johns Hopkins University Studies in Archaeology*, n° 24. Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1938 ; in-8°, vii + 178 p., 103 fig. sur 96 pl. — L'auteur de cet essai si développé sur le costume romain cite à la fin de la bibliographie de son livre, p. 174, un travail antérieur qu'elle avait consacré, dans la même collection, à *The Roman toga*, dès 1924⁴. L'ouvrage est donc de main d'ouvrier : une spécialiste du costume étend cette fois sa recherche à tout l'apparat vestimentaire des Latins, sans limitation de temps. — En ouvrant le volume, on s'apercevra que Miss L. M. Wilson a même débordé le domaine occidental et l'ère de son étude, puisque les premiers chapitres (I-II, jusqu'à la p. 30) nous mènent plutôt en Orient, en Grèce notamment. Il faut donc postuler que la Grèce a influencé la latinité ; les usages de la vêtue sont parmi les arts qu'elle a, sinon importés dans « l'agreste

1. A. M. COLINI, *l. l.*, p. 36-37, fig. 23 (comparaison avec la Stoa d'Hadrien à Athènes).

2. *Das Rom der Caesaren*, in *Die Antike*, XI, 1935, p. 503 sqq.

3. Cf. en un cas voisin, les justes remarques de R. VALLOIS, *REG.*, 47, 1934, p. 48-49, à propos des théories de Ed. WEIGAND, *Forsch. u. Fortschritte*, 1933, p. 458-459.

4. Cf. le compte rendu de V. CHAPOT, *Propos sur la toge*, dans les *Mém. de la Soc. nat. des Antiquaires de France*, Paris, 1936 (1937), p. 37 sqq.

Latium », du moins perfectionnés à Rome même ; postulat qui ne sera pas partout reçu sans réserve. — Il en est un autre, dont nous sommes avertis dès la préface, p. v : « *The Roman sculptor was a realist.* » Cela semblerait indiquer qu'en Grèce, on était moins fidèle dans l'art à la chose vue ; et l'on sait bien, par exemple, qu'il est quasi impossible d'élucider d'après l'image, non seulement la question de l'*himation* oblique des Corés de l'Acropole, mais même celle, en général, du costume des Corés. Nous n'aurions pas eu de tels ennuis à Rome (?), avec l'art latin. Au vrai, l'auteur nous explique ici encore qu'on peut, à l'Occident, se servir sans risques pour s'informer du vêtement, et de la littérature, et de la peinture, voire de la sculpture surtout. D'autant que, loin d'être laissé, paraît-il, au goût personnel (comme en Grèce, où l'on faisait, de tout drapé et de tout désordre, un effet d'art !), le choix du costume, et son détail, à Rome, auraient été strictement réglés par la situation sociale du porteur, et le goût de son siècle. Nul moyen d'échapper à son temps et à sa condition, nous dit-on : il y a des toges républicaines et des toges « impériales » : formes, ornements, teintes, tout fut déterminé, en liaison avec les classes d'âge et l'activité des vivants, avec leur profession parfois (mais la Grèce n'avait-elle donc pas déjà le *tribôn* des philosophes, l'*exomis* des artisans, la *zeira* des militaires thraces ?). — Mme L. M. Wilson souligne l'adaptation du vêtement, pour chacun aussi, aux actes précis de la vie privée et publique, comme aux temps modernes. De tout cela, l'art romain rendrait compte *le plus exactement*, car — on nous le répète — si l'étude du vêtement grec a le plus de charme et d'utilité pour les historiens de l'art, c'est l'histoire même d'une société que nous apprenons utilement par le vêtement romain, dans la sculpture notamment. — Hélas ! risquera-t-on ici une objection ? Il n'y a pas bien longtemps que, dans son ouvrage, novateur et précis, sur les *cohortes prétoriennes*, M. M. Durry s'étonnait, — enquête faite, et minutieusement ! — du peu de prix des renseignements apportés par l'art latin sur le costume militaire le plus riche, celui des prétoriens, en particulier. Et il relevait que nous avons peut-être bien commencé par exagérer un peu le « réalisme dans l'art », prêté si traditionnellement aux Romains à travers les livres¹. Alors, qu'advierait-il, s'il en allait de même pour la vérité couturière ; si les discussions engagées, par exemple, pour la longue ou petite toge au temps des *Caïlinaires*², ou sur la coupe de la toge sénatoriale sur les diptyques consulaires, n'étaient fondées que sur une documentation plus ou moins infidèle à la chose vue ? L'avertissement mérite d'être donné une fois de plus à ceux qui auront à regarder attentivement les planches de ce livre, où, des représentations sculpturales, on a fait dériver si volontiers, chaque fois, et des

1. Mêmes observations déjà dans les *Propos sur la toge* de M. V. CHAPOT, p. 37-38, p. 51, 57, 66, etc.

2. Cf. W. GOETHERT. *Zur Kunst d. römischen Republik*, 1931. La question de la date du changement de la *toga exigua* soulevée dans cette étude n'a pas été envisagée ici par Miss L. Wilson ; pourquoi ?

« patrons de couture » et des « drapés vivants » à la mode de L. Heuzey.

Avant d'arriver au costume romain, l'auteur, nous l'avons dit, a traité trop au passage des questions fort générales. Elle a voulu passer en revue, ce qui ne pouvait être fait ici que sommairement, les phases successives de la préparation des tissus ; elle a voulu faire connaître les procédés de teinture, de filage, de tissage, de foulage, etc. C'est donc toute la technique *antique* qu'elle évoque ; on sera tenté de le regretter — ailleurs qu'en Amérique ; car un tel sujet exigeait des connaissances révisées, directes, et assez souvent, on s'est contenté d'informations de seconde main, tout en voulant donner l'impression d'une technicité qui risque d'égarer les profanes. Les Musées scandinaves de folklore, qui ont fourni la documentation figurée, à l'occasion, sont certes bien pourvus, et rendent ici service ; même ainsi, on ne parvient pas à dominer le sentiment que nous avons exprimé.

Voici d'abord diverses remarques au sujet de cette première partie.

L'emploi de la laine en Italie serait en rapport surtout avec l'économie de ce pays, « bien que le climat soit doux » : et le burnous de l'Afrique du Nord ? (p. 2). Faut-il observer que l'usage de la laine a été, bien avant, introduit dans des climats plus chauds (Mésopotamie, Égypte, Afrique du Nord) et aussi que le climat de l'Italie ne se caractérise pas uniquement par sa douceur. De plus, à partir de l'époque impériale, Rome a eu dans sa dépendance l'Égypte, productrice de lins d'une qualité remarquable. Rien ne l'eût empêché d'en importer.

L'étude concernant le coton (p. 2 sqq.) est tendancieuse. L'auteur est en contradiction ici avec H. Blümner¹, qui a pensé, sans doute avec raison, que le tissage de cotonnades en Asie Mineure, en Égypte, à Malte, avec des cotons importés, serait pure hypothèse. L'affirmation de Miss L. Wilson (p. 4) : « cotton was an important raw material at Rome, rivaling linen in popularity » est en contradiction avec Pline, *N. H.*, XII, 30 sqq., qui signale les Hindous seuls comme tissant le coton. Les textes cités ici à l'appui de la thèse sont empruntés aux poètes, et dans plusieurs cas désignent les voiles des navires. L'emploi du mot *carbasus*, choisi sans doute pour sa sonorité (il n'est même pas sûr qu'il désigne le coton), ne prouve nullement qu'on eût importé du coton brut pour le tisser dans l'Empire, et que ce fût un textile d'usage courant.

Les fouilles ont livré peu de tissus de coton. Dans le catalogue que Miss L. W. avait publié elle-même des collections de tissus de l'University of Michigan, elle n'a malheureusement pas consacré un chapitre à la recension des textiles. La plupart des pièces sont signalées comme étant de laine ou de lin. Pour quelques-unes, toute mention manque. Cependant, sous le n° 33², figure un petit fragment de coton-

1. *Technologie und Terminologie der Gerwerke und Künste*, Leipzig, 1875, p. 187-188.

2. L. WILSON, *Ancient Textiles from Egypt in the University of Michigan Collection*, University of Michigan Studies, Humanistic series, vol. XXI, Michigan, 1933.

nade avec la mention : « Probably imported from India. » Cela semble en contradiction avec la présente conclusion : « Cotton was an important raw material, rivaling linen in popularity. »

Pour l'étude de la soie, Miss L. Wilson s'en tient à une recension éclectique des textes les plus connus. Leur choix ne donne même pas une idée sommaire de l'usage des soieries dans l'Empire. On peut remarquer, d'ailleurs, que l'interprétation de ces textes a été renouvelée par les importantes découvertes de soieries antiques faites depuis un demi-siècle, et aussi par des articles récents¹.

Au 1^{er} siècle ap. J.-C., les Romaines portent des tuniques de soie. Sous le consulat de Taurus et Libon (16 ap. J.-C.), on crut devoir en interdire le port aux hommes « ne serica vestis viros fœdaret » (Tacite, *Ann.*, II, 33). Mais cette loi édilitaire semble avoir été peu respectée. — Tibère, de qui on veut exiger qu'il réprime le luxe des vêtements de soie, « promiscuas viris et feminis vestes » (Tacite, *Ann.*, III, 53), écrit au Sénat une lettre dilatoire. Si l'on en croit Dion Cassius (LIX), Caligula portait habituellement une tunique de soie (cf. aussi Sénèque, *Epist.*, XL : « Posse nos vestitos sine commercio Serum ? »). De nombreuses citations chez les poètes latins confirment ces renseignements.

Comment conclure sur la rareté de la soie par le fait que, dans le Tarif de Dioclétien, certaines mentions correspondent au poids en onces ? Il n'est pas rare, encore aujourd'hui, d'acheter une bobine de quelques grammes de soie. Il est inexact de dire que la soie n'était employée, au iv^e siècle, que pour de menues insertions décoratives, alors que le tarif signale le prix à payer au tisserand qui exécute des soieries « pure soie ». D'ailleurs, immédiatement après avoir nié la fabrication des soieries, Miss L. Wilson les signale sous le nom qui les désigne alors : « *holoserica* ».

P. 6 sqq., l'étude des colorants est à peu près exclusivement consacrée à la pourpre. Elle est très incomplète, tant pour la bibliographie que pour les indications données — vagues généralités connues de tous. — Ici, Miss L. Wilson a accompagné son texte d'une planche, dont les coloris sont obtenus, dit-elle, grâce aux recettes du Papyrus Holmiensis. L'auteur ayant indiqué elle-même les obstacles auxquels on se heurte en voulant appliquer telles formules — indéterminées quant aux colorants, dont on connaît rarement l'équivalence moderne et les proportions — on peut considérer cet essai comme une simple tentative pour obtenir, à l'aide de substances qui ont peut-être été employées par les Anciens, une gamme de rouge. Il est douteux que le n^o 1 de cette planche corresponde à la pourpre de Tyr ; mais il est certain (par les tissus conservés) que le colorant obtenu avec la cochenille n'est pas représenté par le n^o 2 ; c'est plutôt le n^o 4 qui s'en rapprocherait. N'est-ce pas avouer un échec, que de présenter sous le n^o 5, un gris légèrement teinté de mauve ? Cela, en nous disant

1. Cf. entre autres études, M. Th. SCHMITTER, *Subsericae vestes*, in *Rev. arc* 1937, I, p. 201 sqq.

que le coloris obtenu était, au dire des Anciens, « couleur de sang » ! Il n'était sans doute pas nécessaire de recourir à ces expériences pour conclure, p. 11 : « The term « purple »... was applied to distinctly different shades ». Il suffit de lire Pline, pour s'en douter.

L'étude de la filature ne mentionne pas la préparation de la laine pour le filage. De plus, un seul type de fuseau est présenté, alors qu'il y en eut plusieurs variétés, assez sensiblement différentes, et qui correspondent à des méthodes différentes de filage.

Du chapitre consacré au tissage, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il n'est guère au point. Les deux types de métier — métier vertical et métier horizontal — ont été en usage dès une haute antiquité.

Le métier vertical était utilisé à l'époque romaine pour la tapisserie et peut-être pour le tissage domestique, au moins pour certaines catégories d'étoffes destinées au vêtement, et où, bien souvent, le décor est du genre de la tapisserie. Ce métier était-il encore celui de l'époque homérique ? Ce n'est pas sûr¹. Du fait que Sénèque (*Epist.*, 90, 20) cite les *pondera* qui tendent la chaîne — et Ovide (*Her.*, I, 10) les *tela pendula*, du fait même que des pesons ont été trouvés en Rhénanie (cf. Ritsch, *Ueber antike Gewichtsteine*, Bonn, 1866), comme ailleurs (Olynthe, Délos, etc.), on ne peut guère conclure à la persistance générale dans l'Empire romain du mode de tension de la chaîne qui caractérise le métier homérique. Philosophes et poètes ont pu emprunter leur vocabulaire à des textes grecs, ou à des monuments figurés. H. Blümner (*l. l.*, p. 129) a fait aussi remarquer que de tels métiers ont pu être conservés pour des raisons de tradition et de liturgie, dans l'exécution de certains vêtements. Pour nous convaincre, Miss L. Wilson aurait dû pouvoir reproduire un monument figuré romain présentant un tel métier. En conséquence, il était sans doute inutile de consacrer à ce métier tant de pages et d'illustrations — dans un livre où la place réservée à la technique est forcément mesurée. Inutile aussi de décrire pour la seconde fois (cf. p. 5 sqq.) le métier des îles Féroë et son fonctionnement. Puisque l'auteur avait la bonne fortune de pouvoir montrer (fig. 11) un métier vertical de type romain et (fig. 13) un métier analogue de Naxos, elle eût pu laisser apprendre à ses lecteurs le tissage, plus facilement et plus sûrement, en remettant en état le métier naxien, par exemple.

L'étude du métier horizontal est inexacte, parce que faussée dès le principe. Miss L. Wilson croit, en effet, que ce métier — « *très primitif* » employé anciennement en Égypte — n'a pas été sûrement utilisé en Europe (p. 17), et qu'en Égypte même il a fait place à une date ancienne au métier vertical (p. 22). On peut objecter le texte d'Artemidoros (*Oneirocriticon*, 111) qui prouve que le métier horizontal n'était pas ignoré du monde classique. Le métier hori-

1. H. Blümner, qui a étudié avec beaucoup de soin les textes concernant le tissage, fait remarquer *l. l.*, 120-121, qu'il y a peu de notions sûres à tirer des écrivains : ils n'avaient pas sur ce sujet des connaissances techniques suffisantes ; non plus que des lexicographes, qui s'appliquent souvent à concilier des données contradictoires ou à suggérer des étymologies ingénieuses et vaines.

zontal n'a pas disparu en Égypte¹. Johl a cru pouvoir, non seulement conclure à la permanence en Égypte, sous la 18^e dynastie, du métier horizontal, mais encore indiquer que, dès cette époque, il comportait lisses et pédales. Des bâtons séparant les fils de chaîne, une navette sont conservés au Musée de Berlin. Ils ont appartenu à un métier horizontal du VIII^e-X^e siècle av. J.-C.² Une autre navette, de l'époque byzantine celle-ci, un peigne, des fragments de lisses sans doute byzantins, viennent prouver la permanence en Égypte du métier horizontal.

D'ailleurs, les documents textiles auraient pu confirmer ces découvertes. Des serges du type de celles que Miss L. Wilson a étudiées³, ou de celles trouvées à Palmyre, n'ont pas été exécutées avec un métier vertical, mais sur un métier horizontal. Miss L. Wilson en convient elle-même, p. 24 ; mais c'est pour conclure immédiatement, ce qui surprend, que, dans la période classique, les Romains et les Européens en général n'ont pas utilisé le métier horizontal. Doit-on en croire que Miss L. Wilson n'étudiait que le costume *classique* et *romain* ? Non pourtant, puisque, à la page suivante, elle fait intervenir des étoffes *coptes*, par conséquent de cette Égypte, qui utilise le métier horizontal. En bonne logique, on devait les écarter.

Un couturier, même tailleur de toges, serait déçu par la collection d'échantillons présentés par Miss L. Wilson. Dans la suite du livre, on y trouve un tapis, deux bandes de tapisserie qui ont pu être des extrémités d'écharpes. C'est trop et trop peu. Quelques reproductions de serges de laine, de bouclés de laine (il y en a dans la Collection de l'University de Michigan), des façonnés, des soieries, auraient remplacé avantageusement ces documents inutilisables. Les indications techniques sont trop vagues. Certaines broderies auraient pu aussi être mentionnées. Et la *mappa* de l'Antiquarium de Rome⁴.

En conclusion, l'étude technique paraît ici trop superficielle, trop littéraire, et trop livresque ; c'est un hors-d'œuvre, à travers lequel le sujet principal est perpétuellement perdu de vue, et qui ne manque pas de soulever l'inquiétude, par ses affirmations, çà et là. A part la mention, un peu inattendue, des pesons d'Olynthe, on est frappé, dans l'ensemble, du peu de place donné aux documents des fouilles : grâce à eux, l'étude de la tunique, p. ex., pouvait être renouvelée aujourd'hui. Elle ne l'a pas été.

On aborde pourtant un terrain plus sûr à partir du chapitre IV, *The toga* (p. 36-54). En général, la méthode suivie consiste à analyser les passages d'auteurs qui ont décrit ou mentionné diverses pièces du vêtement romain ; à identifier les représentations figurées, selon qu'il s'agit de cérémonies religieuses ou civiles. — Miss L. M. Wilson ne s'en tient d'ailleurs pas aux analyses : avec un goût pratique très

1. Cf. JOHL, *Alt-Ägyptische Webestühle*, Leipzig, 1924, p. 45.

2. Cf. JOHL, *l. l.*, p. 39-40.

3. *Ancient Textiles from Egypt in the University of Michigan*, n° 11, 12, 13, 23.

4. Trouvée dans une urne cinéraire sur la route Rome-Ostie, *Bullett. comun. Roma*, LXV, 1937, p. 73-82, pl.

américain, et ayant en vue sans doute l'enseignement, elle a ajouté aussi souvent que possible, pour chaque espèce de costume, des diagrammes de coupe et d'assemblage, des « patrons » ; naturellement aussi, comme dans les ouvrages de Mlle M. Bieber, on trouvera ici de nombreuses reconstitutions de drapés, sur le modèle vivant. Les leçons précieuses de L. Heuzey ont fait beaucoup d'adeptes. Tout n'est pas parfaitement heureux, à première vue, dans ces reconstitutions. L. Heuzey ne se servait que d'étoffes longuement sélectionnées ; on ne l'a pas imité depuis lors, en divers cas : ici aussi, certains tissus (cf. p. ex. fig. 91) trahissent tout au plus la beauté antique.

Toute cette partie « démonstrative » et pratique de l'ouvrage n'était possible que si les sculpteurs et peintres de la latinité ont travaillé *exactement*, comme pour des journaux de modes ; or, nous avons marqué ci-dessus qu'à Rome même, presque autant qu'en Grèce, on en pourrait douter. Quatre modèles au moins de toges, successifs, sont distingués, p. 36 sqq. : la toge de l'Arringatore, qui serait plutôt étrusque ; la toge de la République¹ ; celle dite de l'*Ara Pacis*, et la toge « impériale », pour laquelle diverses transformations sont constatées, à l'époque antonine, et jusqu'au iv^e s. de notre ère. — Ceux qui connaissent les critiques déjà formulées par M. V. Chapot, à propos de *The Roman toga, l. I.*, s'étonneront qu'il n'en soit pas fait ici mention, en 1938 ; peut-être le retard lamentable des *Mém. de la Société des Antiquaires* en est-il cause, car les observations de M. V. Chapot n'ont paru qu'en 1937. Si Miss L. Wilson n'a pas repris tous ses diagrammes critiqués, elle redonne, au moins, les cinq premiers ; le doute de M. V. Chapot reste donc valable, et il atteint, s'il est justifié, le principe même du travail : « La méthode suivie, écrivait-il², renverse l'ordre des opérations, celui que nos sources nous invitent à tenir pour vraisemblable : la matière première aurait été adaptée à des ajustements conçus d'avance. J'estime, au contraire, que ces ajustements ont été sinon commandés, au moins dominés, limités par la forme et la surface de la pièce utilisée à cette fin. » On verra aussi ce qui peut être opposé au calcul des unités de mesure (Wilson, p. 51), le tour de ceinture et la taille ; cette critique atteint encore un autre des principes du livre : la prétendue opposition du costume grec au costume romain (où tout aurait été déterminé d'avance, même dans le détail, par la coupe des pièces). M. V. Chapot n'a pas eu de peine à montrer que les Romains ne renonçaient pas, eux aussi, à faire valoir leur élégance, et à rechercher dans leur drapé une marque personnelle qui les rendit plus « avantageux »³. Je ne fais que renvoyer sur tous ces points à la contradiction spirituelle d'un spécialiste, qui, lui-même successeur de L. Heuzey dans l'ensei-

1. Sur la question de la *toga exigua* et de sa transformation, non envisagée ici, — où il n'est donné qu'un « patron » pl. 25, pour *the large toga* de la république cf. W. GOETHERT, *l. I.*, ci-dessus, p. 198, n. 2.

2. P. 44.

3. J. CARCOPINO, *La vie quotidienne à Rome*, 1939, a rappelé que même Cincinnatus, dont on n'a pas dit qu'il eût été réputé pour sa coquetterie, se faisait aider dans l'ajustage par sa femme Racilia.

gnement du costume antique à notre École des Beaux-Arts, a parlé en connaissance de cause, *et d'après ses expériences*. Il est au moins fâcheux que le livre américain n'ait pas eu l'occasion ou le désir de répondre. Sur l'ajustement des toges du Bas-Empire, d'après les diptyques consulaires, les objections faites à *The Roman toga*, et aussi aux conclusions de R. Delbrück, *Die Konsular Diptychen*, 1929, me paraissent bien garder leur valeur aujourd'hui. M. V. Chapot pourrait, certes, avoir gagné la partie en défendant le système de L. Heuzey contre ses récents contradicteurs. — Rappelons donc ici les conclusions de son étude, qui intéressent tout le costume officiel romain : « Quand on réfléchit à la volonté qui s'y exprime d'atteindre à un effet théâtral et solennel, on admire plus que jamais la parfaite simplicité, l'aimable aisance et l'ordonnance si claire de la draperie grecque, libre, mobile, harmonieuse comme le corps lui-même. Du moins, cette toge compassée, savante et pleine de détours, a-t-elle le mérite d'être pour nous très représentative, et de refléter à merveille un idéal, oserai-je dire : *administratif* ; de traduire à nos yeux, de la façon la plus frappante, l'esprit altier, dominateur, mais tortueux, de la *nobilitas* »¹.

Un chapitre (V, p. 55-75) est consacré à la tunique, qui, elle — par opposition à la toge, classée comme *amictus* — faisait partie des *indumenta* : à la fin (p. 71 sqq.), Miss L. Wilson définit les vêtements de dessous des hommes (*subucula*, *subligaculum*), et les *feminalia* (*tibiale*, *bracae*)². Le mot *licium*, donné comme équivalent de *subligaculum*, manque ici à l'index. La distinction de *subucula* comme tunique intérieure, par rapport à la *tunica exterior*, n'est pas signalée, et nous avons ici, plus qu'ailleurs, quelque mal à saisir les évolutions de l'usage. La page consacrée par J. Carcopino, dans sa *Vie quotidienne à Rome* (1939) à relater les précautions des frileux et les manies de l'Empereur Auguste, amusera certainement plus les lecteurs. Miss L. Wilson étudie ensuite (chap. VI) le *pallium* et l'*abolla* (p. 76 sqq.), notant nos incertitudes sur la nature du second mot. — Le *pallium* est rapproché dûment de l'*himation* grec. Il eut fourni l'occasion de rappeler pourquoi et comment, au II^e s. de notre ère, la toge fut délaissée, soit pour le *pallium*, imitation de l'*himation* hellénique, soit pour la *lacerna*, *pallium* de couleur, soit pour la *paenula* (*lacerna* complétée d'un capuchon : *cucullus*).

La *paenula* et ses variantes sont étudiées au chap. VII (p. 87 sqq.). Elle était mentionnée au temps de Plaute, mais ce sont des reliefs de l'Arc de Septime-Sévère (pl. 46-47) qui nous la montrent : elle a été d'origine étrangère, car le Téléphoros des Thraces s'en enveloppait déjà. On peut donc dire qu'avec tout cela nous assistons à l'invasion des modes gréco-orientales. Cette diminution du prestige du vêtement latin, déjà sensible pour la toge, atteste que les Romains ne dédaignèrent pas les exemples de confort qui leur venaient du dehors ; ce

1. V. CHAPOT, *l. l.*, p. 66.

2 Notons, à ce sujet, l'étonnante mention de la p. 75 : For reconstruction of the feminalia, see « Military dress of Equites », chapter VIII.

qui rend encore plus sceptique sur les prétendus raffinements de recherches qu'on voudrait nous faire constater d'âge en âge pour la toge, par exemple. Le *bardocucullus* et la *casula* qu'on voit à Arlon, à Dijon, sont des vêtements pour pays froids ou pluvieux, et qui décèlent aisément leur origine occidentale.

Les costumes particuliers à l'armée forment le sujet du chapitre VIII, où sont étudiés le *paludamentum*, le *sagum* (gaulois), et le costume militaire des *equites*. Si Miss L. Wilson avait eu l'occasion de recourir, à ce sujet, au récent travail de M. M. Durry sur les *Cohortes prétoriennes*, 1938, elle eût partagé, n'en doutons pas, la déception avouée là¹, sur la possibilité de trouver, auprès des stèles funéraires, par exemple, ou même ailleurs, l'illustration relative au *sagum* ou à la *paenula*. — Les appels faits à la Colonne Trajane, à la Colonne Aurélienne sont intéressants, mais il n'est pas sûr que nous connaissions, d'après ces documents, beaucoup mieux le costume des *equites* que celui des prétoriens mêmes. — En vient-on à la *laena*, à la *lacerna*, au *birrus* (chap. IX, p. 112-129), les mêmes difficultés se représentent : comment au juste interpréter les diptyques d'ivoire, ou les *tondi* de l'Arc de Constantin, voire les manuscrits illustrés du Vatican ? Miss L. Wilson n'en a pas moins tenu à multiplier les « patrons » de couture et les reconstructions sur « modèle vivant ».

A partir du chap. X, p. 130 sqq., on arrive au costume des enfants et des femmes, jeunes filles et matrones. Les mêmes méthodes ont été appliquées pour l'illustration des textes. A la fin, quelques explications sur des variantes vestimentaires, comme le *tunicopallium*, la *synthesis* et la *cenatoria*².

Ch. P.

Vasile Christescu, Istoria militară a Daciei romane (Fundatia regele Carol, I). Bucarest, 1937, in-8° ; 269 p., 26 fig. dans le texte, 1 carte. — Ce livre sera utile comme commentaire militaire — régional — des représentations de la Colonne Trajane. S'aidant principalement des illustrations de l'étude de M. K. Lehmann-Hartleben, *Trajansaüle*, 1926, l'auteur examine le détail, surtout quant aux résultats des luttes de Trajan contre Décébale. Il relate l'organisation de la Dacie à partir du temps du vainqueur, jusqu'aux Sévères et aux temps de l'anarchie militaire. — Puis il signale les défenses naturelles du pays, les fortifications, les camps (p. 128-157), en comparant les plans et relevés des fouilles avec la documentation fournie sur les opérations de guerre par les reliefs de la célèbre colonne romaine. L'étude porte ensuite sur les effectifs romains (les légions, les troupes auxiliaires (de réguliers et d'irréguliers), le personnel « romanisé » dans les armées latines. — Du point de vue spécial auquel l'auteur s'est placé,

1. Cf. p. 209 sqq.

2. Il y a un certain nombre de fautes d'impression et d'erreurs de transcriptions, de noms ou de titres à corriger : notamment p. 7, n. 2 lire : (Mémoires, étymologie expliquée, la pourpre verte, l'interprétation). P. 173, l'article *Toga* du *Dict. des Antiquités* n'est pas de F. Courbet, mais de F. Courby ; l'article *Tunica* (et non *Tunic*) est de G. Lafaye et non George La Faye.

il est appelé à nous instruire. Son commentaire s'adresse non seulement aux historiens des armées romaines, mais à ceux de la sculpture latine. Chaque chapitre est suivi d'une bibliographie très abondante, qui énumère les sources littéraires antiques, signale les inscriptions utilisées, les monnaies au bescin, avec les commentaires des érudits modernes, ceux-ci dans un ordre parfois un peu trop discursif. Il y a 26 figures, principalement empruntées à l'illustration de la Colonne Trajane, mais qui permettent à l'occasion certains rapprochements avec les ruines du *Limes romanus*, les ouvrages fortifiés (Bumbești, Fălfani-Izbășești, Racovița, Săpata de Jos, Frumoasa, etc.).

Ch. P.

Dr Fritz Fremersdorf, *Römische Gläser aus Köln. Überblick über die Bestände der Römischen-Germanischen Abteilung des Wallraf-Richartz-Museums*. Cologne et Leipzig, 1939 ; pt in-8°, 31 p., 48 pl. — Publié dans la collection des *Schriften der Röm.-Germ. Abteilung des Wallraf-Richartz-Museums*, ce nouveau catalogue — il avait été précédé, en 1928, d'une première publication portant le même titre — signale les plus belles pièces de la verrerie gallo-romaine de ce Musée, qui en possède tant. Il sera favorablement accueilli. L'auteur est, en effet, l'un des meilleurs connaisseurs de cette industrie du verre, et les précisions chronologiques qu'il apporte aideront grandement au classement d'un matériel de datation souvent assez incertaine. La présentation matérielle est excellente. On appréciera particulièrement les reproductions en couleur, très exactement rendues. Pourquoi l'édition française n'en ferait-elle pas autant ?

Les plus anciennes verreries, originaires de l'Égypte, de Sidon, de Campanie, d'Aquilée, ont été introduites par les soldats, aux premiers temps de l'occupation de la ligne du Rhin. On les a recueillies dans les couches à céramiques campaniennes ou arétines. Après le désastre de Varus, l'éloignement des centres de production méditerranéens obligea à faire appel aux fabrications céramiques du centre, du Nord et de l'Est de la Gaule, ainsi qu'aux verreries de Bavai et de Sainte-Menehould. Voilà qui explique la vogue des productions gauloises dans ces régions. Ce sont des vases très simples de couleur bleu verdâtre, des phiales à godrons ou appartenant à la technique des *millefiori*, des cruches à anse à décor de couleur disposé en imbrications (productions méditerranéennes). Vers les années 80 apr. J.-C., des verreries sont installées à Cologne même. L'époque la plus florissante de cette industrie se place entre 150 et la fin du III^e siècle. Cependant, malgré les Invasions, les verriers poursuivent leurs fabrications jusque vers 375. On observe à ce moment une transformation dans les décors, principalement due à l'apport d'éléments de l'Europe centrale et septentrionale.

En plus de sa grande variété, la collection des verreries conservées au Wallraf-Richartz-Museum a cet avantage d'offrir des pièces bien datées, car un grand nombre ont été découvertes dans des sépultures fouillées avec le plus grand soin.

R. L.

Gisbert Combaz, *L'Inde et l'Orient classique*, in *Public. du Ministère de l'Éducation Nationale et des Beaux-Arts, Musée Guimet*. Paris, Geuthner, 1937 ; 2 vol., gd in-8° ; texte, 264 p. ; planches (avec table des titres abrégés, références iconographiques, 165 pl. composites (dessins au trait). — Préfacé spirituellement par un maître de l'indianisme, A. Foucher, l'ouvrage est d'un artiste : car le texte a été conçu d'après les dessins des planches. Mais quand un archéologue et philologue comme celui qui a écrit la page liminaire se déclare satisfait de la méthode et des résultats, comment ne pas aborder l'enquête avec sympathie ? Tous les historiens de l'art antique, spécialistes ou non, trouveront ici une suite de documents clairs, maniables, qui les préparent à lire fructueusement un commentaire marginal écrit « con amore » sur un art riche et suggestif. L'auteur conclut en faveur de la relative originalité de l'esprit indien (p. 26), point de vue défendable, et qu'en tout cas son enquête permettra à chacun d'éprouver. Retenons un principe d'appréciation très juste, posé dès le début (p. 26) : « La preuve d'influences étrangères ne peut être administrée que *dans la réalité des faits*, par l'analyse et la comparaison des monuments. »

M. G. Combaz étudie d'abord l'architecture (p. 27-61), puis la sculpture (p. 62-210), beaucoup plus en détail : bas-relief (technique et composition), figure humaine et dessins d'animaux, thèmes divers ; un troisième chapitre concerne l'ornementation pure (p. 211-225).

Ayant ainsi constaté que les emprunts de l'art indien existent, mais semblent beaucoup moins nombreux et importants qu'on avait cru, M. G. Combaz expose ses conclusions en détail (p. 226 sqq.). Le titre final à lui seul est instructif : « Ce que l'Inde doit *ou pourrait* devoir à : la Mésopotamie, l'Iran, l'Asie grecque ou romaine. » — Ensuite, l'auteur pose la question de la tradition dans l'Inde ; celle de la technique de l'indianisation ; enfin, le problème de la main-d'œuvre étrangère.

L'ouvrage est partout écrit fermement, et sans inutilités verbales : crayon en main, ayant tout revu et dessiné, M. G. Combaz n'était pas porté à se payer de mots. Il reconnaît la difficulté de son entreprise, les mélanges d'idées, de croyances, de techniques, les actions et réactions qui se sont produites d'Ouest en Est, ou inversement (p. 227). La question des cachets inscrits de Mohenjo-Daro et d'Harappa, de leurs rapports avec les cylindres de Mésopotamie portant les mêmes signes, est posée déjà au passage.

On sait maintenant que les analogies constatées s'étendent jusqu'à la Crète (*Rev. archéol.*, 1938, II, p. 5-16), et qu'à travers le monde antérieur au I^{er} millénaire, des courants et contre-courants ont déjà circulé, des mers indiennes à la Méditerranée orientale. P. 239, M. G. Combaz fait remonter assez haut les contacts entre Syrie et Inde. P. 240, les influences de l'Iran sont dosées avec sagesse, car des réserves utiles sont faites sur l'expansion « sassanide » encore « mal connue » (p. 243). Pour les influences helléniques, M. G. Combaz est non moins réservé : il les limite fort, en ce qui touche à l'architecture ; pour les thèmes de sculpture, il mentionne seulement l'Enlèvement de Gany-

mède (féminisé !), les dieux marins portant des rames ; le Cheval de Troie (sous réserves, p. 244) ; il eût fallu sans doute signaler aussi l'expansion d'Éros et Psyché, et tenir compte du souvenir du visage d'Alexandre dans le « Deva aux fleurs ». L'hellénisme importé a été transposé, en tout cas, à la mode indienne, et si bien recouvert qu'on peut hésiter à son sujet. — On sait que M. G. Combaz estime que l'Inde a brisé par ses propres moyens la loi de la frontalité (cf. encore p. 248) ; qu'elle a acquis elle-même les notions du raccourci et d'une certaine perspective : si les récentes conclusions, p. ex., de M. Ippel (*Arch. Jahrb.*, 54, 1939, *Anz.*, col. 599 sqq.) ne vont pas dans le même sens, et font plus large part à l'influence hellénique, on retiendra ici du moins la valeur d'un plaidoyer habilement mené, et documenté sérieusement¹.
Ch. P.

I. M. G. Combaz est parfois tributaire, comme on attendait, et de la chronologie traditionnelle, et d'appellations usuelles. Quand il dit que les oïes de Kyzil (Sérinde) sont copiées d'un tissu « sassanide » (pl. 144 en haut et p. 210), il ne faudra pas oublier que le tissu de Kyzil est très postérieur à l'art sassanide lui-même, puisque celui-ci finit avec les Sassanides en 637. Si donc on n'invoque que « la réalité des faits », cette influence à distance dans l'espace et le temps ne pourrait pas être considérée autrement que comme vraisemblable : et ceci souligne la difficulté de telles études. — Des oïes de Kyzil, ce qu'on peut rapprocher est une peinture murale de Samarra : E. HERZFELD, *Die Malereien von Samarra*, 1927, pl. XLVIII.

Le gérant : P.-J. ANGOULVENT.

SUR QUELQUES INSCRIPTIONS ATTIQUES

I. — UNE LISTE D'ARCHONTES DU VI^e SIÈCLE AV. J.-C.

B. D. Meritt, *Hesperia*, VIII, 1939, p. 60 sqq., a apporté des arguments sinon décisifs, du moins fort plausibles, pour prouver que les personnages dont les noms, plus ou moins mutilés, figurent sur un débris d'une liste gravée vers 425 av. J.-C., étaient des archontes de la fin du VI^e siècle :

- - - - -
[Φιλόνοος] 528/7
[?Ον]ετο[ρ---?] 527/6
[h]ιππία[ς] 526/5
[K]λεισθέν[ες] 525/4
[M]ιλτιάδεις 524/3
[Kα]λιδάδεις 523/2
[.....]στρατ[ος] 522/1
- - - - -

Le seul fait assuré, c'est qu'un Miltiade, appartenant sans doute à une branche collatérale de la famille des Philaïdes, a été archonte en 524/3¹. Mais il est tentant de reconnaître en Hippias le fils de Pisistrate, lequel aurait exercé l'archontat peu après la mort de son père (528/7). Immédiatement après lui viendrait Clisthène, le futur législateur, dont le nom n'est pas fréquent à Athènes².

1. DION. HAL., *Anl. Rom.*, VII, 3. Sur ce personnage, qu'il ne faut pas confondre avec Miltiade le Marathonomaque, cf. J. BELOCH., *Griech. Gesch.*, II, 2, p. 38 et 43 ; H. BERVE, *Miltiades*, *Hermes, Einzelh.*, 2, 1937, p. 5-6.

2. C'est la présence de noms comme Hippias, Clisthène, Miltiade, qui donnent quelque fondement à l'hypothèse de M. Meritt. Comme il le remarque, il est

« Trouver ici le nom de Clisthène, écrit M. Meritt, est une découverte de quelque importance, car on a cru que les Alcméonides avaient été en exil depuis l'époque de leur expulsion par Pisistrate jusqu'au renversement de la tyrannie d'Hippias. » En fait, une réconciliation aurait eu lieu, après la mort de Pisistrate, entre ses fils et les Alcméonides ; ceux-ci auraient été expulsés à nouveau sans doute après l'assassinat d'Hipparque. Ils ont alors combattu vainement à Leipsydriion le tyran subsistant (513) ; puis, avec l'aide de Sparte, l'ont obligé à quitter Athènes (510).

Il y a près de quarante ans, Th. Homolle avait déjà exposé, en termes presque identiques, les péripéties de l'histoire des Alcméonides, apportant à l'appui de sa thèse des textes que n'a pas cités M. Meritt¹. On sait que, durant leur exil, les Alcméonides ont participé à la reconstruction du temple de Delphes. Or, cet exil est attribué par Philochore, par Hérodote, par Isocrate non pas à Pisistrate, mais aux Pisistratides². Après avoir énuméré les témoignages, Th. Homolle écrit :

« Il nous sera permis de citer maintenant une scholie du Παναθηναϊκός du rhéteur Aristide, qui, seule, ne nous aurait pas paru suffisamment autorisée, pour établir, contrairement à l'opinion reçue, le nouveau bannissement des Alcméonides — ou mieux de Clisthène — par les Pisistratides, qui suppose au préalable une réconciliation au moins apparente des deux familles rivales — généralement niée —, durant les dernières années de la vie de Pisistrate et les premières années du gouvernement de ses fils... »

Et voici le texte de la scholie : Ἰππάρχου τοῦ Πεισιστράτου υἱοῦ τελευτήσαντος, ὁ ἀδελφὸς τούτου Ἰππίας ὡμῶς ἐκράτει τῶν Ἀθηναίων · μὴ φέροντες τούτου τὴν βίαν οἱ Ἀλκμεωνίδαι ἐξῆλθον ἐκ τῆς Ἀττικῆς, ὧν εἷς ἦν καὶ ὁ Κλεισθένης ὃς τὴν Πυθίαν, τουτέστιν

fâcheux qu'il ne reste rien du nom de l'archonte de 528/7 qui fut Φιλόνεως (ARIST., *Ath. Pol.*, XVII, 1).

1. *Bull. Corr. Hell.*, XXVII, 1902, p. 601 sqq.

2. PHILOCH., fr. 70 (*Frag. Hist. Graec.*, I, p. 395) ; HÉROD., V, 62 ; ISOCR., XV (περὶ ἀντιδ.), 232. Ce dernier donne une autre version, XVI (περὶ τοῦ ζεύγ.), 25, mais dans un « passage un peu général et vague ».

[τὴν ἐ]ν Δελφοῖς ἱερεῖαν, παρεκάλει ἐπὶ τῷ χρῆσαι τοῖς Λακεδαιμόσι βοηθῆσαι ταῖς Ἀθήναις πολεμῶν (*sic*) τοῖς τυράννοις¹.

La liste d'archontes apporte donc une confirmation aux vues émises par Th. Homolle. Mais M. Meritt a voulu remanier plus profondément encore l'histoire intérieure d'Athènes à la fin du vi^e et au début du v^e siècle.

En 522/1, est archonteστρατος : comme cinq lettres font défaut, on serait enclin à compléter [Πεισί]στρατος. Il s'agirait de Pisistrate le Jeune, fils d'Hippias, petit-fils de Pisistrate le tyran, qui, au témoignage de Thucydide, corroboré par une inscription, a effectivement exercé l'archontat². Pourtant, M. Meritt rejette cette restitution et reporte à 497/6 l'archontat de Pisistrate. C'est qu'un ostracon trouvé dans les fouilles de l'Agora porte, en caractères rétrogrades, le nom Πισίς<τ>ρατο[ς]³. Or, le premier ostracisme, selon Aristote, n'eut lieu qu'en 488/7⁴ ; il en résulte que Pisistrate le Jeune est resté à Athènes après l'exil de son père. La démocratie athénienne a été indulgente à l'égard des amis des Pisistratides qui n'avaient pas pris une part active aux troubles civils : non seulement elle leur a permis le séjour dans la cité, mais encore elle leur a confié de hautes charges. Le conflit des partis apparaît sous un jour nouveau. Pisistrate est fait archonte en 497/6, après l'expédition malheureuse en Asie Mineure, contre le parti qui y a poussé.

Je ne suivrai pas M. Meritt dans le brillant exposé qu'il nous donne de la période obscure où Athènes est amenée à renforcer son hostilité contre son ancien tyran Hippias et contre la Perse qui le soutient. Car il faut poser une question préalable : est-il démontré que Pisistrate le Jeune était à Athènes entre 510 et 495 environ ?

Thucydide le contredit expressément et l'on s'étonne que

1. *Schol. Arist. Panath.*, éd. Dindorf, t. III, p. 118 = *Panath.*, 120, 6, t. I. p. 194.

2. *Thuc.*, VI, 54, 6-7 ; pour l'inscr., voir ci-dessous, p. 212, n. 6.

3. *Am. Journ. Arch.*, XXXIX, 1935, p. 179 ; *Hesperia*, VII, 1938, p. 365. Le document est signalé, mais non publié encore.

4. *Ath. Pol.*, XXII, 4.

M. Meritt ait passé sous silence ce témoignage formel : la stèle de proscription, érigée sur l'Acropole, portait les noms des cinq fils légitimes d'Hippias¹. Il faut un singulier effort pour tirer du texte d'Aristote touchant l'indulgence de la démocratie athénienne à l'égard des « amis des tyrans » la conclusion qu'elle a toléré la présence de la descendance directe des tyrans². En fait, le récit d'Hérodote sur le départ des Pisistratides en 511/0 implique l'émigration de toute la famille³. Le tesson au nom d'un Pisistrate ne pèse pas d'un poids suffisant pour qu'on abandonne l'opinion traditionnelle qui se présente avec de telles garanties.

De même, Thucydide encore apporte la preuve que Pisistrate le Jeune n'a pas été archonte après 511/0. Il observe qu'à l'époque des Pisistratides, la constitution de la cité n'avait pas été modifiée ; mais qu'ils prenaient soin de faire occuper toujours les magistratures par quelqu'un des leurs. C'est ainsi qu'entre autres des leurs, Pisistrate, fils d'Hippias, tint l'archontat annuel : *Καὶ ἄλλοι τε αὐτῶν ἤρξαν τὴν ἐνιαύσιον Ἀθηναίοις ἀρχὴν καὶ Πεισίστρατος ὁ Ἰππίου τοῦ τυραννέσαντος υἱός*⁴.

On sait qu'à l'occasion de cet archontat, Pisistrate fit élever à Apollon Pythien un autel dont la dédicace est partiellement conservée⁵. M. Meritt l'a voulu dater de 497/6 et a allégué que la paléographie appuyait cette hypothèse. On pourrait faire état de cet argument si les experts étaient d'accord à le soutenir⁶. Comme il n'en est rien, bornons-nous à faire ressortir une conséquence au moins inquiétante de la

1. THUC., VI, 55, 1. Sur cette stèle de proscription, cf. BUSOLT, *Griech. Gesch.*, II, p. 398, n. 2 ; G. GLOTZ, *Solidarité de la famille... en Grèce*, p. 481-482.

2. *Ath. Pol.*, XXII, 4.

3. HÉROD., V, 65.

4. THUC., VI, 54, 6.

5. *IG*², I, 761. Reproduction des deux fragments du monument dans les *Imagines inscr. attic.*, de J. KIRCHNER, pl. 5, n. 11.

6. B. D. Meritt allègue l'opinion de E. Löwy, *Sitzber. Wien. Akad.*, 216, fasc. 4, 1937, p. 12-14 ; mais voir G. WELTER, *Arch. Anzeig.*, 1939, col. 23-28 ; *Am. Journ. Arch.*, XLIV, 1940, p. 125. On sait que, si Thucydide déclare que l'inscription de cet autel est presque illisible, l'écriture des fragments conservés est en fait parfaitement distincte ; sur ce point, cf. Ad. WILHELM, *Beitr. z. griech. Inschriftenk.*, p. 111-112 ; RAUBITSCHKE, *Am. Journ. Arch.*, XLIV, 1940, p. 59, n. 2.

date tardive assignée à l'autel. En raison de la similitude d'écriture, un monument trouvé en Béotie, dans le sanctuaire d'Apollon Ptoios, et dédié par Hipparque, fils de Pisistrate, a été considéré comme exactement contemporain¹. Hipparque, fils de Pisistrate l'Ancien, ayant été assassiné en 514, M. Meritt fait du dédicant du Ptoion un fils inconnu de Pisistrate le Jeune. Je ne disconviens pas qu'on puisse ainsi enrichir la généalogie des Pisistratides sans se heurter à quelque objection fondamentale ; mais la multiplication des homonymes inspirera toujours quelque défiance.

Ainsi, on n'accordera pas à M. Meritt que l'archontat de Pisistrate le Jeune doive descendre jusqu'en 497/6, ni même être postérieur à 511/0 : le reste de ses hypothèses disparaît du même coup. Faut-il, en conséquence, compléter [Πειστό]-στρατος dans la liste d'archontes ? On a remarqué que le fils d'Hippias, à cette date, devait être fort jeune ; mais, comme il est impossible de déterminer son âge, même d'une manière très approximative, et qu'on ignore aussi dans quelles conditions l'archontat était attribué à l'époque des Pisistratides², il vaut mieux ne pas trancher la question par une solution qui serait nécessairement arbitraire.

II. — LE PLUS ANCIEN DÉCRET ATTIQUE (*IG*², I, 1)

Parmi toutes les questions qu'a soulevées ce vénérable document, il en est une que la découverte récente d'un minuscule fragment aurait permis de résoudre définitivement, si l'on en croit E. Schweigert, qui l'a publié avec une excellente

1. *Bull. Corr. Hell.*, XLIV, 1920, p. 237 et suiv., fig. 4-5, et la remarque de B. D. MERITT, *loc. laud.*, p. 65, n. 2.

2. Cf. J. BELOCH, *Griech. Gesch.*, I, 2, p. 299-300. En 490, son père Hippias était « πρεσβύτερος » et un éternuement suffit pour lui faire tomber une dent et lui ébranler les autres (HÉROD., VI, 107), mais il espérait encore, après avoir recouvré le pouvoir, atteindre la vieillesse dans sa patrie (*ibid.* : τελευτήσειν ἐν τῇ ἐσωτοῦ γῆρα). Hippias est donné comme νεανίας au premier retour de son père à Athènes (HÉROD., I, 61) ; mais les dates des exils et des retours de Pisistrate sont controversées ; cf. FR. SCHACHERMEYER, *ap.* PAULY-WISSOWA, s. v. *Peisistratos*, col. 171-172 : pour le premier retour, entre 560 et 543.

reproduction (*Hesperia*, VII, 1938, p. 264, n° 1 et fig. 1). Y était-il fait mention d'une Boulè ? La première ligne donnait la formule : ἔδοχσε τοῖ δέμοι ; mais aux l. 11-12, qui sont les dernières, Hiller v. Gaertringen a complété dans *IG.*, 1² :

ταῦτ' ἔδοχσ]-

εν : [ἐπ]ι τές β[ολῆς τές πρότεcs].

Mais, en admettant que le β de la l. 12 était le début d'un nom propre, S. Louria a proposé¹ :

ταῦτ' ἔδοχσ]-

εν : [ἐπ]ι τές Β[----ἀρχεcs].

et G. De Sanctis a adhéré à cette hypothèse².

Or, le fragment nouveau donne deux lettres de la l. 12 : λε, après une lacune d'une lettre, ce qui, selon E. Schweigert, permet d'écrire à coup sûr β[ο]λῆ[ς] et confirme la première restitution : « It will be noted that the restoration [ἐπ]ι τές Β[ολαρχίδο ἀρχῆcs], or a personal name of any kind, as suggested by Luria, is to be rejected. After the word βολῆcs are at most nine letter-spaces. »

Pourquoi faut-il qu'un nom propre, qui a échappé à E. Schweigert, remplit les conditions d'espace requises par lui et ébranle ainsi une certitude qu'on aurait voulu complète ? Rien, en effet, ne nous empêche d'écrire.

[ἐπ]ι τές Β[ο]λε[κλέος ἀρχῆcs].

Le nom se rencontre à Athènes une fois au début du iv^e siècle³. Pour le v^e, l'*index* des *IG*², I, le donne une fois aussi sous la forme Βολακλήcs : il s'agirait d'un Délén⁴.

On a parfois fait remonter le décret jusqu'à une époque, antérieure à la réforme de Clisthène. Récemment, A. Raubitschek, d'après la paléographie, l'a placé entre 490 et 480 par comparaison avec des monuments dont la date lui paraît

1. Cf. *IG*², I, *add.*, p. 302 et *Suppl. Epigr. Graecum*, III, n. 1.

2. *Riv. Filol.*, LIV, 1926, p. 57.

3. *IG*², II, 1929, l. 10 : ἀντὶ Βοληκλέος τοῦ Βολαρχίδο.

4. *IG*², I, 377, l. 4.

mieux assurée¹. S'il en est ainsi, il est incontestable qu'une Boulè existait à Athènes quand le décret fut pris, quelle qu'ait été la teneur de la douzième ligne².

III. — LA PAIX DE 374 AV. J.-C.

E. Schweigert, *Hesperia*, VII, 1938, p. 294 sqq., n° 20, a fait connaître un fragment de « décret ou de loi » dans lequel il serait fait allusion à une paix identifiée par lui avec la paix de 338/7 entre Athènes et Philippe (l. 2 : τὴν στήλην τὴν περὶ τῆς εἰρ[ήνης]). Par ailleurs, le document aurait trait à l'organisation d'une grande fête qui pourrait être les Panathénées. En fait, il s'agit manifestement, en un acte additionnel, d'une fête organisée à l'occasion de la paix en question. Sans insister sur ce point qui sera traité plus amplement ailleurs³, je me bornerai à présenter une remarque sur la date assignée au fragment.

L'écriture, selon E. Schweigert, est « *early Lycurgan* » et ressemble de très près à celle des actes IG², II, 333 et 334. On n'hésitera pas à contester la valeur de ce critère paléographique si l'on prend garde que la première ligne du document, détachée du reste, donnait en grands caractères le nom du secrétaire (... ἡ γραμματεύειν). Le décret le plus récent qui offre cette particularité date de 356/5⁴. On sait le changement qui, entre 368/7 et 363/2, fit du secrétaire élu de prytanie en prytanie un secrétaire annuel⁵. Il est assuré aussi, par le témoignage d'Aristote, que ce personnage perdit peu à

1. *Jahresh.*, XXXI, 1938, *Beibl.*, col. 40-41. Il rapproche une dédicace avec signature d'Hégias, reconstituée par lui (IG², I, 526 + 552), qui serait de la même main. On ne peut, paraît-il, faire remonter la dédicace plus haut que 490-480 sans brouiller la chronologie de l'artiste.

2. On a parfois fait état du document pour prouver l'existence de la Boulè solonienne des Quatre Cents ; cf. P. CLOCHÉ, *Rev. Ét. grecques*, XXXVII, 1924, p. 10 et n. 1.

3. Le document sera étudié par L. Robert.

4. IG², II, 127.

5. Cf. M. BRILLANT, *Les secrétaires athéniens* (Bibl. École Hautes Études, fasc. 191, 1911), p. 8 ; sur ce secrétaire, cf. S. Dow, *Prytaneis* (*Hesperia*, Suppl. I, 1937), p. 35 ; E. SCHWEIGERT, *Hesperia*, VII, 1938, p. 286 et 294.

peu de son prestige¹. C'est ce qui explique qu'on ait cessé de faire mention spéciale du secrétaire dans les actes officiels : il figure dans l'intitulé, sans plus.

A ma connaissance, aucun document nouveau n'infirmes cette constatation qui a été faite depuis longtemps². Si l'on remarque, d'autre part, que la paix de 338/7 n'a pu être à Athènes l'occasion de grandes réjouissances, on sera enclin à remonter de quelques trente-cinq années le document publié par E. Schweigert. Est-il besoin de rappeler que la paix de 374 entre Athènes et Sparte, quelque éphémère qu'elle ait été, fut accueillie à Athènes par des démonstrations de joie, et que l'autel de la Paix et peut-être une statue de la Paix furent érigés à cette date³ ? L'institution d'une fête commémorative, d'un éclat tout particulier, s'accorde au mieux avec l'ensemble des témoignages relatifs à cette paix.

IV. — UNE LISTE DE DIAITÈTES

En réunissant, d'après les indications d'Ad. Wilhelm, quatre fragments, deux déjà connus, mais non assemblés, *IG*¹, II, 497 et 999, deux inédits, J. Kirchner a publié, *IG*², II, 143, un document où il distingue : 1^o un décret en quatre lignes « *ad συμβόλαια perlinens* » ; 2^o une épigramme, l. 5 et 6 ; 3^o une liste de noms dont il reste les débris de deux colonnes. E. Schweigert, *Hesperia*, VII, 1938, p. 278 sqq., n^o 13, a rapproché un cinquième fragment, trouvé en 1937 sur l'Agora et donnant le début des l. 4 à 6⁴. Il s'est efforcé de calculer au moins approximativement les lacunes du « décret »

1. *Ath. Pol.*, LIV, 3.

2. Cf. WYSE, *Class. Rev.*, V, 1891, p. 275 et suiv.

3. Cf. P. FOUCART, *Étude sur Didymos* (*Mém. Acad. Inscr.*, XXXVIII, 1^{re} Partie, 1906, p. 148 sqq. ; G. GLÖTZ, *Hist. Grecque*, III (1936), p. 138. — Sur la statue de la Paix, œuvre de Képhisodote l'Ancien, dont la date est contestée, cf. DUCATI, *Rev. arch.*, 1906, I, p. 111 ; W. AMELUNG, *Arch. Anz.*, XXXIV, 1919, p. 49 sqq. ; *Röm. Mitt.*, XXXVIII-XXXIX, 1923-24, p. 41 sqq. ; G. E. RIZZO, *Prassiteles* (1932), p. 4-7, et 112.

4. En outre, la 8^e lettre de la l. 3, Δ et quatre lettres mutilées appartenant à la première ligne de la liste (première colonne).

et de l'épigramme, lesquelles demeurent très importantes. La liste de noms aurait été disposée sur trois colonnes ; le « décret » gravé en lettres de 0 m. 009, aurait compté un minimum de 36 lettres par ligne :

[- - - - - $\frac{11}{+}$ - - - - -] ν ἀριστ[- $\frac{5}{+}$ - -] εν [- - - - - $\frac{12}{-}$ - - - - -]
 [- - - - - $\frac{9}{+}$ - - - - -] δῆ] μωι οἷδ[ε- $\frac{3}{+}$ -] ικλ[ε]ι [- - - - - $\frac{10}{-}$ - - - - -]
 [. . . $\frac{7}{+}$. . .] δ[- - - συμβ] ολ[α] ιων[- $\frac{3}{+}$ -] δεδ[ό]χ[θαι τῶι δῆμῳ ?]
 [ε] παινέσα[ι- $\frac{3}{+}$ -] δῶναι α[- $\frac{3}{+}$ -] ακο[- - - - - $\frac{12}{-}$ - - - - -]

L'épigramme, dont les lettres n'ont que 0 m. 006, était formée de quatre hexamètres (?) dactyliques, sur deux lignes de 90 lettres :

[O]ἴδε τὸν εὐνομίας[- $\frac{10}{+}$ -] δι] καιοσύνην ρα[- $\frac{4}{+}$ -] δικαί I[- 9 l.-] αἴδε[- $\frac{10}{-}$ -]
 παύσαντες νείκη [- $\frac{15}{+}$ -] κτ]ήματα το[- $\frac{3}{+}$ -] ήμεις κα[- 7 l.-] δ]όξαν ἀλη[θῆ]

D'après le début de la sixième ligne, παύσαντες νείκη, E. Schweigert a conjecturé que les personnages dont les noms suivaient avaient fait fonction d'arbitres publics (*diailètes*). L'hypothèse sera confirmée si l'on admet que nous avons un sixième fragment du monument : IG², II, 2813, dont voici le texte :

οὐδὲς ἐς - - -
 γράμματα [.] οσ - - -
 [ʹEδ]οξεν τοῖς διαιτηταῖς - - -
 [κα]ὶ στεφανῶσαι αὐτοὺς θαλλῶ στε[φάνωι - - -]

Le mélange d'actes officiels et de vers n'est pas si fréquent¹ qu'on ne remarque, à ce point de vue, l'analogie entre le fragment nouveau et les morceaux déjà assemblés. Observons aussi que l'épaisseur, 0 m. 14, correspond à celle qui a été indiquée pour les fragments dont le revers était conservé : frg. Schweigert, 0 m. 145 ; frg. *b* et *c* de IG², II, 143, 0 m. 13. L'écriture enfin, selon J. Kirchner, accuse la même date : *ante medium saec. IV*.

Il est aisé de placer ce nouveau fragment : complet à gauche et en bas, il formait l'angle inférieur gauche du monu-

1. Cf. IG², II, 1141.

ment qui portait ainsi, à la suite de la liste des *diailètes*, une épigramme et un décret de ces magistrats, fort bref, rendu sans doute en l'honneur d'un secrétaire et d'un sous-secrétaire (γραμματεὺς et ὑπογραμματεὺς), attachés à leur service¹.

Il est impossible de proposer une restitution pour les lignes qui précédaient la liste des *diailètes*, et les lacunes indiquées par E. Schweigert ne peuvent qu'induire en erreur. Si, par exemple, à la l. 4, on admet qu'entre ἐπαινέσαι et δοῦναι, trois lettres environ manquaient, on se demande comment on combinera cette donnée avec le complément proposé pour la fin de la l. 3 : δεδ[ό]χ[θαι τῷ δήμῳ]. Ἐπαινέσαι aurait-il été employé absolument ? Même observation, si l'on étudie le début de la l. 5 : comment composera-t-on, dans une restitution acceptable, οἷδε τὸν εὐνομίας et δικαιοσύνην ρα, c'est-à-dire — — — | — — — | — et — — — | — — — | —, en admettant entre les deux groupes un intervalle de dix lettres ? S'il s'agit d'un pentamètre (précédant un hexamètre (?) ou une suite d'hexamètres, d'après la fin de la l. 6), il ne manque que deux syllabes — —. S'il s'agit d'un hexamètre, il en manque une seulement, —, ou bien il faut admettre, au contraire, que toute la fin du premier hexamètre et le début du vers suivant, — — ont disparu dans la lacune².

Le « décret », qui avait sans doute été rendu en l'honneur des *diailètes*, devait se présenter sous une forme abrégée. A la l. 1, ἀριστ.. représente-t-il, le début d'un nom propre comme le supposait J. Kirchner, ou de l'adverbe ἄριστα qui rappellerait la formule employée pour les bouleutes : τοῦσδε ἐστεφάνωσεν ὁ δῆμος κρίνας ἄριστα βεβουλευκέναι³ et conduirait

1. Les deux érudits qui se sont le plus récemment occupés des *diailètes* contestent également, mais sans raisons suffisantes, qu'il s'agisse de secrétaires ; cf. H. G. HARRELL, *Public arbitration in Athenian law*, *The Univ. of Missouri Studies*, XI, 1936, n. 1, p. 19, et U. KAHRSTEDT, *Untersuch. z. athen. Behörden*, III, *Klio*, 1939, p. 159, n. 2. — L. GERNET, *L'institution des arbitres publics à Athènes*, *Rev. Ét. Grecques*, LII, 1939, p. 389-414, n'a pas eu à toucher à ce point.

2. Dans ces vers mutilés, pourquoi écrire αἷδε, le groupe pouvant être décomposé, ou compléter κτῆματα, alors qu'ἤματα, par ex., est possible ?

3. *IG*², II, 2797 ; cf. aussi 3209 : ὁ δῆμος ἄριστα πολιτευσάμενον (dans une couronne).

à écrire ici : ἀριστ[α δεδιητηκ]έν[αι]¹. A la l. 2, selon une hypothèse de J. Kirchner qui paraît encore vraisemblable, on écrirait volontiers : οἷδ[ε ἐπὶ Χαρ]ικλ[ε]ί[δου ou Φρασ]ικλ[ε]ί[δου ἄρχοντος, ce qui, à la fois, donnerait une date (363/2 ou 371/0) et annoncerait la liste. Les l. 1-4 résumaient peut-être un décret honorifique, mais aussi commémoreraient par une consécration aux dieux l'honneur accordé aux *diailètes* par la cité athénienne.

Nous avons conservé pour le iv^e siècle quelques monuments émanant de *diailètes*, en particulier trois listes des années 330/29, 329/8, 325/4, avec un intitulé à peu près analogue dans les trois cas : διαιτηται οἱ ἐπὶ X. ἄρχοντος ἀνέθεσαν στεφανωθέντες ὑπὸ τοῦ δήμου². Sur une base qui date de 337/6, on complète : [διαιτηται οἱ ἐ]πὶ Φρυγίχου ἄρχοντος ἀνέθεσαν [δόξαν]τες τῷ δήμῳ καλῶς καὶ δικαίως διαιτῆσαι³. Toutes les listes se distinguent de celle que nous étudions, et qui est plus ancienne de plusieurs dizaines d'années, en ce que les noms des *diailètes* sont rangés par tribus et par dèmes. Une seule est complète et donne le nombre de 103 *diailètes* pour l'année 325/4⁴. Ici, nous ne pouvons faire aucun calcul : tous les *diailètes* de l'année étaient-ils nommés ou seulement ceux qui avaient eu réellement à exercer un arbitrage, comme semble l'indiquer l'épigramme ? Le désordre apparent de la liste, où l'on ne reconnaît aucun principe de classement, tiendrait peut-être à l'observation d'un ordre chronologique des arbitrages dans le cours de l'année.

L'étude prosopographique, qui peut partir du fait que les personnages nommés dans notre liste devaient avoir 60 ans vers 360 av. J.-C., n'apporte que des renseignements d'un

1. Ou δεδιαιτηκέναι, puisque les deux formes existent ; cf. ARISTOT., *Ath. Pol.*, 53, 4, avec la note de J. E. SANDYS (2^e éd., 1912).

2. *IG*², II, 1924, 1925, 1926.

3. *Ibid.*, 2834.

4. Une autre liste, *ibid.*, 1927, qui donnerait près de 240 noms, est contestée cf. J. SUNDWALL, *Epigr. Beitr. z. sozial-polit. Gesch. Athens im Zeitalter des Demosthenes*, *Klio*, Beih. IV, 1906, p. 50, et contradictoirement U. KAHRESTEDT, *I. L.*, p. 159. — G. MATHIEU, *Rev. Philol.*, LV, 1929, p. 182 et n. 2, conteste que la liste de 325/4 contienne tous les *diailètes* de la classe.

intérêt limité¹. Je me bornerai à signaler le cas d'Ἀριστοτέλης Ἀδρονίχου Παλληνεύς. Dans une plaidoirie attribuée sans doute à tort à Démosthène sont mentionnés trois frères, fils d'un Aristotélès de Pallénè : Aristodémos, Abrônichos, Meidyliδès². Le plaideur est le fils d'Aristodémos qui représente son père et se donne pour très jeune encore : νεώτερον ὄντα λέγειν ἐν ὑμῖν. Or, Abrônichos est certainement le cadet d'Aristodémos et son fils, notre *diailète*, a déjà atteint la soixantaine avant le milieu du iv^e siècle. Il semble donc qu'il y ait lieu de remonter le plus haut possible dans le iv^e siècle ce discours, dit *Contre Léocharès*, que nous ne pouvons dater par ailleurs.

V. — LES ÉΠΙΛΕΚΤΟΙ

Un décret daté du dernier jour du mois Gamélion 317 (début février ou mars) était rendu en l'honneur des ἐπίλεκτοι de la tribu Kécropis³. Il n'en reste qu'une dizaine de lignes mutilées, dont la mieux conservée n'a que 19 lettres sur 90 environ que devait compter chaque ligne. Je ne reproduis que les l. 4-6, qui font partie des considérants (ἐπειδὴ) :

οἱ ἐπίλεκτοι Κεκροπίδο[ς - -
 5 [αὐ]τὸν ἀπέκτειναν, τ[ο]ὺς ΔΕ - -
 . . α]ὐτοὺς ἐπήνεσεν κα[ὶ] - -

J. H. Oliver place le décret après la reddition d'Athènes à Cassandros et suppose que les ἐπίλεκτοι ont mis à mort

1. Plusieurs appartiennent à des familles considérées d'Athènes, ce qui confirmerait les considérations de SUNDWALL, *l. l.*, sur le recrutement des *diailètes* parmi les anciens hoplites. On est amené à distinguer Ἐπικράτης Μενεστράτου Παλληνεύς, amphictyon à Délos de 377/6 à 374/3 (*IG*², II, 1635, A, l. 10 et B, l. 62-63) et *diailète* vers 360, d'Ἐπικράτης Παλληνεύς, triérarque en 342/1 (1622, e, l. 599) et mentionné par HYPÉRIDÈ, IV, 35, comme exploitant une mine ; cf. *Pros. attica*, n. 4909.

2. [DEM.], LIV, 10 ; cf. le stemma, *Pros. attica*, I, p. 366.

3. *Hesperia*, IV, 1935, p. 35 sqq., n° 5. D'après le calendrier de W. B. DINS-MOOR, *Archons of Athens in the Hellenistic age*, p. 430, ce serait le 7 mars 317 ; mais d'après E. SCHWEIGERT, *Hesperia*, VIII, 1939, p. 34, le mois Gamélion, non le mois Posideion aurait été redoublé en 318/7.

quelque ennemi public, peut-être un des accusateurs de Phocion, à la suite de quoi ils auraient été loués par un personnage qui pourrait être Cassandre (l. 5 : ἐπήνεσεν) avant que de l'être par Athènes.

La reproduction photographique montre qu'au début de la l. 5 on peut lire ΤΩΝ au lieu de ΤΟΝ¹; la fin de la ligne impose cette lecture et l'on complètera :

- - - - τοὺς μὲν]

[αὐ]τῶν ἀπέκτειναν, τ[ο]ὺς δὲ [ἐξέβαλον ? - - - -

Un décret rendu par un dème et placé par J. Kirchner « *post annum 319* » nous montre le rôle joué par les ἐπιλεκτοί² :

- - - ἐπ]ειδὴ τῶν δημο[τ]-

[ῶν οἱ ταχθέντε]ς ἐν τοῖς ἐπιλέ-
 [κτοις ἄνδρες ἄ]γαθοὶ ἐγένοντ-
 [ο καὶ ἐλθόντων] τῶν πολεμίων π-
 [ρὸς ? αὐτὰ τὰ τεί]χη τῆς νυκτὸς γ-
 [ικῶντες αὐτοῦ]ς μάχῃ ἐξέβαλ-
 [ον, οὐκ ὀλίγους δ]ὲ ἀπέκτειναν
 [καὶ ζῶντας ? συνέ]λαβον καὶ τὰ ὅ-
 [πλα σκυλεύσαντ]ες ἀνήνεκαν
 [εἰς ἀκρόπολιν κ]αὶ τὰ ἄλλα εὐτ-
 [ακτοῦντες δια]τετελέκασιν
 [ἐν τοῖς ἐπιλέκτ]οις - - - -

Peut-être s'agit-il des mêmes événements dans le décret des démotés et dans celui d'Athènes. En tout cas, celui-ci qui, d'après l'interprétation nouvelle, faisait allusion à une période troublée, doit, contrairement à l'opinion de M. Oliver, être antérieur à la reddition d'Athènes, après laquelle commence le gouvernement paisible de Démétrios de Phalères. Jusqu'à présent, on datait cette reddition, sans grande précision, de l'hiver 318/7³. Elle serait postérieure aux premiers mois de 317.

1. Je crois aussi qu'à la fin de la l. 4 il faut lire Κεκροπιδῶ[v].

2. IG², II, 1209.

3. Cf. W. S. FERGUSON, *Hellenistic Athens*, p. 36, n. 5.

Les ἐπίλεκτοι sont mentionnés plusieurs fois à Athènes à partir de la fin du iv^e siècle. Le texte le plus ancien paraît être le décret des ἐπίλεκτοι οἱ πρεσβύτεροι de la tribu Antiochis en l'honneur de leur taxiarque (vers 330)¹. Un décret encore inédit est rendu par des ἐπίλεκτοι ἐθίζονται en l'honneur de Démétrios Poliorcète en 303/2². Sous l'archontat de Polyeuctos, dont la date vient d'être remise en question (248/7 au lieu de 243/2)³, les ἐπίλεκτοι et les cavaliers sont mentionnés comme ayant été envoyés aux Thermopyles contre les Gaulois, en 279⁴. Un monument honorifique, dont il ne reste que des fragments, a été élevé par eux dans le cours du iii^e siècle⁵. Au ii^e siècle, ils figurent dans des concours avec les cavaliers⁶ et s'associent avec d'autres groupes ou collectivités pour rendre hommage à un personnage⁷. L'organisation de ce corps, que l'on considère comme un corps d'élite, doit faire partie des mesures réformatrices qui ont été prises à Athènes après la bataille de Chéronée. Peut-être a-t-elle complété la transformation de l'éphébie⁸.

VI. — ÉPHÈBES ET LOCHAGES

Le plus ancien document épigraphique où apparaissent les éphèbes date, comme on sait, de 334/3⁹. Il ne mentionne avec eux que le sophroniste, lequel, dans l'organisation décrite par Aristote, est le représentant de la tribu. Un décret de la tribu

1. *Supplementum Epigr. Graecum*, III, n. 116.

2. Cf. GLOTZ-COHEN-ROUSSEL, *Hist. Grecque*, IV, 1, p. 339, n. 101.

3. Cf. W. B. DINSMOOR, *The Athenian archon list in the light of recent discoveries* (1939), p. 91 (tableau des variations sur la date de Polyeuctos).

4. *IG*², II, 680 = *Sylloge*³, 408.

5. *Hesperia*, IX, 1940, p. 72, n. 10, avec noms d'Athéniens appartenant à la tribu Démétrias.

6. *Sylloge*³, 667, l. 12-13.

7. *Ibid.*, 654, A, 10.

8. Sur les ἐπίλεκτοι de la Confédération Achéenne, cf. A. AYMARD, *Les Assemblées de la Confédération Achaïenne*, p. 85, n. 6 ; p. 95, n. 1, où l'auteur discute de l'âge des ἐπίλεκτοι.

9. *IG*², II, 1156 ; cf. 1189.

Léontis, récemment publié¹ et daté de 333/2, nomme divers fonctionnaires qui ont eu à s'occuper des éphèbes : l'éloge est décerné aux éphèbes de la tribu, au sophroniste, au taxiarque et enfin à cinq lochages. De plus, à la suite du décret, une liste nomme le stratège du Pirée, le stratège ἐπὶ τῇ χώρῃ et le cosmète avant de passer au sophroniste, au taxiarque, aux lochages et aux éphèbes.

L'éditeur du texte, B. D. Meritt, paraît s'être mépris sur le caractère de ces lochages. Citant le passage bien connu d'Aristote, sur le taxiarque qui « commande aux hommes de sa tribu et nomme les lochages »², il les considère évidemment comme des officiers subordonnés dans l'ordre hiérarchique au taxiarque, mais de même nature que lui. En fait, une inscription trouvée à l'Amphiaraiion d'Oropos nous a appris qu'en 324/3 existaient des lochages qui étaient des éphèbes³ : pour une tribu, la Léontis, sur soixante-trois éphèbes, onze ont ce grade ou ce titre, qui leur donnait, à coup sûr, quelque autorité sur leurs camarades d'âge, mais ne les assimilait pas aux véritables lochages, tels que Xénophon⁴ ou Aristote nous les représentent.

J. Kirchner avait bien reconnu ces lochages-éphèbes dans une liste mutilée, qu'il avait lui-même publiée en 1927⁵ : *λοχαγοί sunt ei qui inter ephebos primarium locum oblinent*. Négligeant les débris de noms qui occupent les premières lignes, je reproduis les l. 7 et suiv. :

-ς Ἐλε[υσίνιον - -
 -οτέλους . . .⁵ . . . ιον *vac.*
 - Τ]ιμοθέου [Ἀναφλ]ύστιον *vac.*

1. *Hesperia*, IX, 1940, p. 59 sqq., n° 8.

2. *Ath. Pol.*, LXI, 3.

3. Ἀρχ. Ἐφημ., 1918, p. 75 sqq. (= MICHEL, *Rec. Inscr. Grecques*, deuxième supplément, n. 1704). Le document a été étudié par G. MATHIEU, *Rev. Philol.*, LV, 1929, p. 159 sqq.

4. *Mém.*, III, 4, 1.

5. *Ath. Mitt.*, LII, 1927, p. 198 (avec reproduction) ; voir maintenant *IG*², II, 2976.

- 10 -του Ἀχαρνέα *v.* [Μν]ῆσον Ἀρ[ί]στω[νος]
 - Πα]ιανιέα *v.* [Χ]α[ρί]αν Ἀρκέωνος
 -ο]υς Μυρρινούσιον *vac.*
 - Πα]ιανιέα, λοχαγὸν Εὐκλεία *vac.*
 -ον, Αἰσχύλον Πυθέου Παιανι[έα]
 15 - Ὡαθεν, λοχαγὸν Ἐτεοκλέα *vac.*
 -ον, Φανόστρατον Φανίου *vac.*
 -γίτου Παιανιέα *vac.*
vac. 0,02

On remarquera qu'à partir de la l. 11, tous les démotiques conservés, Παιανιεύς, Μυρρινούσιος, Ὡαθεν appartiennent à la tribu Pandionis¹. Les trois qui précèdent nous reportent à trois tribus différentes : Hippothontis (l. 7 : Ἐλευσίνιος), Antiochis (l. 9 : Ἀναφλύστιος), Oinéis (l. 10 : Ἀχαρνεύς). La comparaison avec le nouveau document éphébique nous fournit à la fois l'explication de ce fait et, selon toute vraisemblance, la date de la liste mutilée, exactement contemporaine.

Voici en effet le début de la liste gravée après le décret de 333/2 :

[στ]ρα[τ]η[γ]ός ἐπὶ τῷ Πειραι[εῖ Κόνω]-
 ν Τιμοθέο Ἀναφλύστιος, [στρατηγ]-
 ὸς ἐπὶ τῇ χώρῃ Σώφιλος Ἀριστο]-
 τέλος Φυλάσιος, κοσμη[τ]ής]
 [. . .] Αἰνησιστράτου Ἀχ[α]ρνεύς -

Aux l. 8-10 de la liste mutilée, on peut retrouver les noms de ces trois personnages en un ordre un peu différent : [Σώφιλον Ἀριστ]οτέλους [Φυλάσ]ιον, [Κόνωνα Τ]ιμοθέου [Ἀναφλ]ύστιον, - - - Αἰνησιστρά[τ]ου Ἀχαρνέα. Puis viendraient, sans qu'il soit fait mention, ce semble, du sophroniste et du taxiarque, les éphèbes de la tribu Pandionis, parmi lesquels un certain nombre sont dits λοχαγοί².

1. On remarquera que Φανόστρατος Φανίου (l. 16) doit être aussi Παιανιεύς d'après IG², II, 2762 où un Φανόστρατος Παιαν. est mentionné comme vendeur en 313/2.

2. Que les titres des personnages aient été mentionnés après leur nom, ou, comme on l'a admis pour les lochages, avant leur nom, il est assuré qu'un

En 324/3, les éphèbes de la tribu Léontis ont décerné une couronne aux trois stratèges ἐπὶ τῇ χώρῃ, ἐπὶ τῷ Πειραιεῖ, ἐπὶ τεῖ Ἀκτεῖ, au cosmète, au sophroniste, à un διδάσκαλος et, semble-t-il, à deux épimélètes¹. Leur nombre est beaucoup plus considérable que celui des éphèbes de la même tribu en 333/2. En effet, si la liste donnée dans le nouveau document est fort mutilée, on constate au moins que les éphèbes avec leurs patronymiques et la rubrique des divers dèmes de la tribu étaient énumérés aux lignes 22 à 38 de la col. II, qui contenaient chacune 26 lettres, et dans les sept premières lignes de la col. III, qui en contenaient 34. Ainsi, on aurait peine à atteindre le total de trente éphèbes, auxquels il faudrait ajouter les cinq lochages, non mentionnés avec les éphèbes². Par là paraît confirmée l'hypothèse que les soixante-trois éphèbes de 324/3 représentent en fait deux classes éphébiques³. On remarquera que le nombre des lochages, cinq en 333/2 contre onze en 324/3, reste proportionnel au nombre des éphèbes. La répartition entre les dèmes de la tribu, comme il est naturel, varie sans qu'on puisse fixer une règle de ces

des deux individus de la l. 11 n'en avait aucun. Au début de la l. 14 et de la l. 16, J. Kirchner a complété λοχαγόν, ce qui est possible ; mais on peut avoir aussi la fin d'un démotique. Les lochages semblent avoir été mêlés avec les éphèbes, mais distingués par le titre. Quant à l'Ἐλε[υσίνιος] de la l. 7, je ne sais quelle charge il remplissait, pas plus que les personnages précédemment nommés (fonctionnaires ou éphèbes), dont les noms sont mutilés et les démotiques disparus. On remarquera que les l. 1-4 sont séparées par un blanc des suivantes (éphèbes d'une autre tribu ?).

1. Sur ces personnages, cf. *Bull. Corr. Hell.*, LIV, 1930, p. 280 sqq. J'ai signalé les singularités de la rédaction en ce qui les concerne. Il me paraît maintenant que les mots οἱ ἐν τοῖς φρουρίοις devaient s'appliquer à une catégorie d'éphèbes ; mais il faudrait revoir le monument. — Deux διδάσκαλοι τῆς φυλῆς, un Athénien et un étranger, sont mentionnés en 334/3.

2. Deux lochages sont Ποτάμιοι. Or, les Ποτάμιοι καθύπερθεν et ὑπέπερθεν n'ont que deux représentants (col. II, l. 30-33) et les noms des lochages ne concordent ni avec le patronymique qui subsiste, ni avec le nombre de lettres. Il reste que ces deux lochages soient l'un et l'autre des Ποτάμιοι Δειραδιῶται.

3. L'hypothèse de l'éditeur B. Léonardos, généralement admise (cf. J. BELOCH, *Griech. Gesch.*, III, 2, p. 400 ; G. Mathieu, *loc. laud.*, p. 162, n. 6), a pourtant été combattue par A. W. GOMME, *The population of Athens in the fifth and fourth century B. C.* (1933), p. 67-69, qui propose aussi pour l'inscription la date, à mon gré inacceptable, de 327/6 ou 326/5.

variations : il convient d'admettre que la valeur individuelle déterminait l'attribution du titre.

VII. — COMARQUES ET TRICOMARQUES

Il ne sera pas inutile de revenir sur une inscription du iv^e siècle (330/29), trouvée près de Moschato, entre Athènes et Le Pirée, et recueillie maintenant dans les *IG*², II, n. 3103¹. Sur deux côtés d'une base triangulaire de marbre, on lit :

A

Ξυπεταιόνες ἐν-
ίκων. Ἀριστοφῶν ἥρχε.
Κώμαρχοι.

vac. 0,05

Φίλτων Αἰσχύτο

5 Παμφίλος Αἰσχύτο
Πεισιδάμας Πεισίδο
Λυκῆνος Λύκωνο-

ς.

B

Κωμασταὶ Πάμφιλος [Αἰ]σχύτου
Φίλτων Αἰσχύτου

10 Κηφίσιος Κηφι[σ]ίου
[Φ]ιλαι[ο]ς Φιλωνος
Πυθέ[ας - - -]

vac.

Le commentaire de J. Kirchner trahit un embarras dont on ne sera pas surpris : « *Videlur certamen* (ἀγὼν κώμου) *instilulum esse inter* τετρακώμους (sic vocabantur Πειραιεῖς, Φαληρεῖς, Ξυπεταιόνες, Θυμαϊτάδαι - -), *in quo Xypetaeones vicerunt. Quatenam ratio intercedat inter* κωμάρχους (A) *et κωμαστάς* (B)... *latet.* »

Le terme κωμαστής invite à voir dans le κώμαρχος le chef

1. Cf. *Comptes rendus Acad. Inscr.*, 1929, p. 194-199.

d'un κῶμος, c'est-à-dire, si l'on accepte l'opinion de P. Foucart¹, d'une sorte de procession ayant un caractère bacchique, laquelle avait pris la forme d'un concours. C'est le sens que n'hésite pas à enregistrer la nouvelle édition du *Greek-English Lexicon*, de Liddell et Scott² et que j'avais moi-même adopté. Mais les indications relatives aux quatre dèmes groupés sous l'appellation commune de τετράκωμοι orientent vers un autre sens : le κῶμαρχος serait le chef d'une κώμη, agglomération rurale désignée d'un terme qui, jadis, avait qualifié, selon les historiens anciens, tous les villages de l'Attique³ et qui, on va le voir, n'avait pas entièrement disparu de l'usage officiel. Peut-on sortir de cette ambiguïté ?

En elle-même, l'inscription ne nous en offre pas le moyen. Deux des κῶμαρχοι figurent aussi parmi les κωμασταί : on peut épiloguer sur ce fait, soit pour fortifier le rapprochement entre κῶμαρχος et κωμαστής — ce dernier mot signifiant, à coup sûr, le participant d'un κῶμος —, soit pour constater que la mention du chef du κῶμος, déjà nommé comme tel, parmi les κωμασταί est, sinon inintelligible, du moins superflue. D'autre part, deux personnages, tous deux fils d'un Αἰσχύτης, sont κῶμαρχοι. Or, on serait enclin à identifier les quatre dèmes des τετράκωμοι avec les quatre κῶμαι dont le groupement aurait formé l'association ainsi désignée, et la première ligne de notre inscription : Εὐπεταῖνες ἐνίκων tendrait à appuyer cette vue. Φίλων Αἰσχύτου et Πάμφιλος Αἰσχύτου devraient alors, s'ils sont tous deux chefs d'une κῶμη, appartenir à deux dèmes différents malgré l'apparente fraternité qui semble les unir ; mais il n'y a en cela nulle impossibilité.

Les indications des lexicographes sont peu claires. Hésychius, au mot τετράκωμος écrit : μέλος τι σὺν ὀρχήσει πεποιημένον εἰς Ἑρακλέα ἐπινίκιον · ἐκαλεῖτο δὲ τέσσαρες κῶμοι. —

1. *Le culte de Dionysos en Attique* (Mém. Acad. Inscr., XXXVII, 1904), p. 184 sqq.

2. Fasc. 5 (1930), s. v. κῶμαρχος : leader of a κῶμος, avec renvoi à notre texte.

3. Cf. BUSOLT-SWOBODA, *Griech. Staatskunde*, p. 149.

Pollux, IV, 105 : ὁ δὲ τετράκωμος, τὸ τῆς ὀρχήσεως εἶδος, οὐκ οἶδα εἴ τι προσῆκον ἦν τοῖς Ἀθήνησι τετρακώμοις οἱ ἦσαν Πειραιεῖς κτλ. L'un ne parle que des κῶμοι, l'autre témoigne de son indécision sur les τετράκωμοι d'Athènes. Notons seulement que, ni de l'un, ni de l'autre, on ne pourrait conclure à l'existence d'une τετρακωμία ou groupement de quatre κῶμοι, si l'on n'y était conduit par ailleurs. La mention, par Étienne de Byzance (*s. v. Echelidai*), du τετράκωμον Ἡράκλειον, à coup sûr sanctuaire des τετράκωμοι, n'apporte nulle précision.

Une inscription où apparaît le participe (?) κωμαρχῶν demeure énigmatique. J. Kirchner la présente ainsi complétée¹ :

--- κῶμοι Ξ ---
 ἐπὶ Θεοφράστου ἄ[ρχοντος]
 Ἀντιφάνης Ἐπ[--- Ἀχαρνέως]
 κωμαρχ[ῶ]ν ἐνίκα [τοὺς συν]-
 5 vac. ἀρχοντας

D'après son commentaire, il entend que, dans le dème d'Acharnes, il y avait un concours musical (κῶμος) entre les démotés et qu'Antiphanès fut vainqueur en qualité de κωμαρχῶν. Puis il ajoute : « τοὺς συνάρχοντας = τοὺς ἄλλους κωμαρχοῦντας *intelligendos esse censeo* ». Mais, si le mot συνάρχοντες a été correctement complété, il semble qu'il s'applique mieux à des chefs de κῶμοι qu'à des conducteurs de κῶμοι. Le dème d'Acharnes était le plus grand de l'Attique et il est notable qu'à l'époque impériale, nous trouvions un κοινὸν τῶν Ἀχαρνέων² : rien n'est plus vraisemblable que l'existence dans ce dème de plusieurs bourgades conservant, à côté des institutions du dème, un embryon de vie municipale sous la direction d'un κῶμαρχος.

Or, c'est un personnage de ce genre qui apparaît dans deux actes administratifs dont il faudrait faire état pour interpréter aussi bien l'inscription d'Acharnes que celle des Xypetaiones. Ces actes enregistrent le produit d'un impôt du centième

1. IG², II, 3104. La date est 340/39 ou 313/2.

2. IG², II, 2953.

(ἐκατοστή), prélevé lors de la vente de biens-fonds par diverses communautés et associations. En un cas, la vente d'une ἐσχατιά et d'un χωρίον sis à Aphidna ἐν Πεταλίδωι est opérée par les soins d'un démote d'Aphidna qui est dit :
 αλων [κ]ώμαρχος¹. Il agit au même titre que, pour une autre vente, le démarque d'Oinè. De l'autre acte, à peu près de même époque (milieu du iv^e siècle)², et plus intéressant encore, je cite le passage essentiel :

- 10 [- - - ω]ν κώμης ἄρχοντες κώμης
 - - - - ς Θεμιστοκλέο Φαληρ(εύς)
 - - - - ς Καλλιφάνου Φαληρ(εύς)
 [ἀπέδοντ]ο χωρίον καὶ οἰκόπεδον
 - - - - ταδων
 [ὠνη(τή)ς] - -]ος Σιμωνίδου Θυμαί(τάδης) ΤΡΡΗ ·
 15 [ἕτερον χ]ωρίον Φαληρο[ῖ] πρὸς τῶι Ηλει.
 [ὠνη(τή)ς] - - Λυσίνου Πειρα(ιεύς) : ΗΗΗΗΔΔΔΔ
 [κεφάλαιο]ν ΤΤΔΔΔΔ : ἐκατο(στή) : ΗΔΔΙΙΤ ·
 - - - - κώμης ἄρχων
 - - - - ς Πυθέου Φαληρεύ(ς)
 20 [ἀπέδοτο] χωρίον Φαληροῦ οὗ τοῖν Ἀ[νάκοιν ?]
 [τα χ]ωρία.

J. Kirchner a noté le rapport qui devait exister entre la κώμη de la l. 9 et les τετράκωμοι nommés par Pollux, mais ne l'a point précisé : « *Perlinent ad hanc κώμην Πειραιεῖς, Φαληρεῖς, Ξυπεταλιόνες, Θυμαιτάδαι* (Poll., IV, 105), *qui demolae v. 9 sqq. deinceps enumerantur.* » En fait, nous constatons l'existence de deux κῶμαι, l'une administrée par deux ἄρχοντες, tous deux du dème du Phalères ; l'autre par un ἄρχων, également du Phalères. Il me paraît qu'il y a équivalence entre les κώμης ἄρχοντες et les κώμαρχοι, qu'il faut reconnaître des personnages de ce genre dans les quatre κώμαρχοι sur la nature desquels nous étions incertains, qu'entre la κώμη et le δῆμος, il n'y a aucune identité nécessaire, même sans

1. *Ibid.*, 1594, l. 44, avec le commentaire de J. KIRCHNER.

2. *Ibid.*, 1598.

doute si une *kômè* porte le même nom qu'un dème, pas plus qu'il n'y a identité entre un dème et une trittye homonymes¹. Nous entrevoyons ainsi, en Attique, à côté de l'organisation des dèmes, la multiplicité des collectivités de caractère traditionnel qui ont eu essentiellement un rôle religieux, mais peut-être aussi quelques fonctions administratives. *Kômai*, *Trikômoi*, *Tétrakômoi* devaient se juxtaposer avec leurs dignitaires propres². Lorsque, dans la *Paix* d'Aristophane, un paysan interpelle son voisin en l'appelant ὦ Κωμαρχίδη, on peut se demander s'il ne fait pas allusion à un titre dont on s'enorgueillissait dans la famille de ce voisin³.

Un décret incomplètement connu mentionne les *τρίκωμοι* et le *τρικώμαρχος*⁴. Bien qu'on ne puisse songer à le compléter, on aperçoit cependant quel en est l'objet :

 - στέφανον και κόσμον-
 - τοὺς βωμοὺς καὶ ξύλα-
 - ταῖς ἀρχούσαις ----
 - παρὰ τῶν τρικώμων- -
 5 - ἀργυρίου ΠΤ δραχμ- -
 - τὸν τρικώμαρχ[ον- -
 - τὸν δῆμον-

La l. 3 nous donne un mot significatif : ταῖς ἀρχούσαις. Il s'agit manifestement des femmes qui, dans les dèmes, étaient

1. Sur les noms des trittyes clisthéniennes, cf. H. HOMMEL, *ap.* PAULY-WISSOWA, s. v. *Trittyes*, col. 367-370 ; B. D. MERITT, *Hesperia*, IX, 1940, p. 53-56.

2. Cf. S. SOLDERS, *Die ausserstädtischen Kulte und die Einigung Attikas* (Lund, 1931), p. 112 sqq.

3. V. 1141. B. HAUSSOULLIER, *Vie municipale en Attique*, p. 7, n. 1, observait : « Le dernier nom est formé comme le mot *δήμαρχος*. » Je rappellerai les patronymiques plaisants, *Acharn.*, v. 595 et suiv. : *σπουδαρχίδης*, *στρατωνίδης*, *μισθαρχίδης*. Mais *Κώμαρχος* est aussi un nom de personne porté par un homme d'Aphidna au v^e siècle ; cf. *IG*², I, 248, l. 213, etc. Est-ce un hasard si nous trouvons un *κώμαρχος* dans le dème d'Aphidna, ci-dessus, p. 229 ? Dans une pièce de PLAUTE, le *Curculio*, v. 286, sont nommés à la suite l'un de l'autre le *demarchus* et le *comarchus* ; mais on ne sait quel est l'auteur de la pièce imitée par Plaute, dont l'action se place à Épidaure.

4. *IG*², II, 1213.

désignées chaque année pour ἄρχειν εἰς τὰ Θεσμοφόρια. Un décret du dème de Cholargos, conservé au Musée du Louvre, montre que ces ἄρχουσαι, au nombre de deux, étaient tenues à certaines prestations¹. Mais, selon toute vraisemblance, on leur remettait aussi des subventions, soit en nature, soit en argent, pour l'organisation de la fête. Dans notre décret, des fournitures pour les *Thesmophoria* sont faites par les τρίκωμοι et leur chef avait principalement à s'en occuper.

VIII. — DEUX DÉCRETS DE L'ASCLÉPIEION D'ATHÈNES

Un fragment de décret, conservé depuis de longues années à l'École Française d'Athènes, est demeuré inédit². Le dommage n'est pas grand, car le décret, rendu en l'honneur d'un prêtre d'Asclépios ἐν ᾧσται dont le nom commençait par MEI³, présentait les mêmes formules que IG, II², 950 et peut ainsi être complété à coup sûr, mais sans nul profit. Toutefois, il m'a conduit à corriger et à compléter les l. 12-13 du décret connu, où J. Kirchner donne : πεποίηται δὲ καὶ τὴν ἀναστροφὴν εὐσχημό[ν]ω[ς] - - - -] ἱερὰ υ. τ[ύ]χῃ ἀγαθῇ δεδοχθαι κτλ.] Aux l. 2-4 du fragment, on lit :

- c. 6 l. - ται δὲ κα[ι] -
 . . κ[α]ὶ ἄρμοττου[σ] -
 τύχει · δεδοχθα[ι] -

On doit lire et compléter ainsi IG², II, 950⁴ :

πεποίηται δὲ καὶ τὴν ἀναστροφὴν εὐσχήμο[ν]ω[ς] κα[ὶ] [ἄρ]μόττου[σ]αν
 τεῖ ἱερῶ[σ]ύ[ν]ει · ἀγαθεῖ τύχει δεδοχθαι κτλ.]

et on complètera sur ce modèle le fragment signalé⁵.

1. *Ibid.*, 1187. Voir le commentaire de E. MICHON, *Mém. présentés à l'Acad. Inscr.*, XIII, 1913, p. 1 sqq.

2. Selon toute vraisemblance, le fragment provient de l'Asclépieion d'Athènes ; il a conservé une petite partie de la tranche gauche et les restes des 15 lignes (12 lettres au max.).

3. La lacune qui suit comprenait environ 18 lettres pour la fin du nom, le patronymique et le démotique.

4. Révision faite au Musée Épigraphique d'Athènes.

5. La forme ἄρμόττω est la seule qu'on rencontre dans les inscriptions, attiques ; cf. MEISTERHANS-SCHWYZER, *Grammatik attisch. Inscr.*³, p. 177, n. 19.

J'ajoute que, *IG*², II, 950, étant daté de l'archontat de Pélops (165/4 av. J.-C.), le fragment, d'après l'écriture, paraît un peu antérieur ; mais nous n'avons aucune possibilité de compléter le nom du prêtre.

Juin 1941.

P. ROUSSEL.

P.-S. — Le décret relatif à Salamine, dont il est question ci-dessus (p. 213-5), a encore été récemment étudié par Ad. WILHELM, *Sitzungsberichte d. Akad. d. Wissensch. in Wien, hist. Klasse*, t. 217, fasc. 5 (1939) : *Attische Urkunden*, IV. Teil, p. 6-11, n. XIX. Les remarques présentées ne visent que les premières lignes du document et montrent qu'elles s'appliquent mieux à l'ancienne population de Salamine, à qui il sera permis d'habiter dans l'île, qu'aux colons installés par les Athéniens.

— P. 230, n. 1. — L'étude de H. HOMMEL est complétée maintenant par un article du même auteur, *Klio*, t. XXXIII, 1940, p. 181-200 : *Die dreissig Trillyen des Kleisthenes*.

VARIÉTÉ

Deux inscriptions sur des reliquaires byzantins.

Les épigrammes gravées sur les reliquaires du Moyen Age font connaître souvent le nom du donateur ; mais le poète qui les composa n'est jamais désigné. Ce sont des poésies anonymes. Parfois on peut essayer de remédier à cette lacune de la connaissance. J'indiquerai ici quels furent les auteurs de deux dédicaces de staurothèques byzantines autrefois conservées en France.

L'Abbaye de Grandmont possédait avant la Révolution un tableau-reliquaire de la Vraie Croix, en argent doré, entouré de cabochons et portant au milieu la double croix où était sertie la relique. Un couvercle à coulisse glissait dans les rainures ménagées à cet effet dans l'encadrement. On y avait ciselé la Crucifixion, entre Marie et Jean et deux anges, et, au pied de la croix, le portrait du donateur, les mains jointes. La dédicace était gravée au revers du reliquaire.

Cette staurothèque, de dimensions relativement réduites, devait être portée sur la poitrine, en guise de pectoral. Les moines de Grandmont la placèrent dans un écrin à deux volets qui avait, en bas, un creux pour introduire une haste ou un pied, de sorte que l'objet pouvait être transporté dans les processions et exposé sur l'autel.

Une description du reliquaire, accompagnée d'un fac-similé de l'inscription, a été publiée en 1658 par François Ogier¹. Du Cange en fit, à son tour, l'objet d'une des dissertations qui accompagnent son édition de Joinville². On en a trouvé depuis une reproduction plus ancienne sur une charmante statuette limousine du XIII^e siècle, conservée dans l'église de Billanges en Haute-Vienne³. Il s'agit de

1. François OGIER, *Inscription antique de la Vraie Croix de l'Abbaye de Grandmont. Avec un sermon de la Passion*. Paris, 1658. De là, CIG., IV (KIRSCHHOFF), Berlin, 1877, n° 8735, p. 339 et E. COUGNY, *Epigrammatum Anthologia Palatina*, III, Paris, 1890, n° 121, p. 422. Ogier n'avait pas vu le couvercle de la staurothèque. On en trouvera une description dans l'inventaire de Grandmont de 1666, publié par l'abbé TEXTIER, *Dictionnaire d'orfèvrerie* (*Encyclopédie théologique* de l'abbé MIGNE, t. 27, Paris, 1856, col. 835 ; cf. l'inventaire de 1611, *ibid.*, col. 836).

2. *Dissertation XXVI sur l'Histoire de saint Louys. Explication des inscriptions de la vraie croix, qui est en l'abbaye de Grandmont et de celle qui est au monastère du mont Saint-Quentin en Picardie* (*Histoire de saint Louys...*, Paris, 1668, p. 309 sq. et *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis*, VII, Paris, 1850, p. 109 sq.).

3. Abbé TEXTIER, *L'orfèvrerie au XIII^e siècle* (*Annales Archéologiques*, XIII, 1853, p. 323 sq.), et *Dictionnaire d'orfèvrerie*, col. 891 sq. E. RUPIN, *L'Œuvre*

la représentation d'un personnage vêtu de la dalmatique des diacres, et tenant, sur un petit coussin, une réduction très exacte — le couverte en moins — de la staurothèque de Grandmont. L'abbé Texier a reconnu dans cette figurine le portrait de saint Étienne de Muret, diacre et fondateur de l'Ordre de Grandmont. Ce serait un exemple d'anachronisme assez remarquable, le saint étant mort un demi siècle avant que le reliquaire ne vînt en France¹.

Ce fut Amaury, roi de Jérusalem, qui envoya, en 1174, la staurothèque à l'abbaye de Grandmont. Il l'avait probablement reçue lui-même quelques années plus tôt, lors d'un séjour à Constantinople, en 1170, ou bien à l'occasion de son mariage avec la nièce de Manuel Comnène, Marie. L'inscription du revers nomme le premier possesseur, un Alexis Doukas, arrière-petit-fils du côté maternel d'Irène, femme d'Alexis I Comnène (1081-1118)². L'objet a été donc exécuté vers le milieu du XII^e siècle.

Le texte de la dédicace est composé de seize trimètres iambiques³ :

+ Βραχὺν ὑπνώσας ὕπνον ἐν τριδενδρίᾳ
 ὁ παμβασιλεὺς καὶ θεάνθρωπος λόγος
 πολλὴν ἐπεβράβευσε τῷ δένδρῳ χάριν·
 ἐμψύχεται γὰρ πᾶς πυρούμενος νόσοις
 ὁ προσπεφευγὼς τοῖς τριδενδρίας κλάδοις.
 Ἄλλὰ φλογωθείς ἐν μέσῃ μεσημβρίᾳ,
 ἔδραμον, ἤλθον, τοῖς κλάδοις ὑπείσεδυν.
 καὶ σὴ σκιᾷ δέχου με καὶ καλῶς σκέπε.
 ὦ συσκιᾶζον δένδρον ἅπασαν χθόνα,
 καὶ τὴν Ἀερμῶν⁴ ἐνστάλαξον μοι δρόσον
 ἐκ Δουκικίης φυέντι καλλιδενδρίας,
 ἧς ῥίζοπρέμνον ἡ βασιλὶς Εἰρήνη,
 ἡ μητρομάμμη, τῶν ἀνάκτων τὸ κλέος.
 Ἀλεξίου κρατοῦντος Αὐσόνων δάμαρ.
 Ναί, ναί, δυσωπῶ, τὸν μόνον φύλακά μου,
 σὸς δοῦλος Ἀλέξιος ἐκ γένους Δοῦκας : — +

« Le roi de tous, le Verbe à la fois Dieu et homme, ayant dormi

de Limoges, II, Paris, 1890, fig. 525. Suivant Rupin, il s'agirait d'une figure d'applique transformée, par la suite, en reliquaire.

1. Il est à noter que l'identification de Texier ne repose sur aucun texte. Bien que cet auteur suppose que la statuette provienne de Grandmont, il n'en est fait mention dans aucun des inventaires de l'Abbaye ; cf. *Dictionnaire d'orfèvrerie*, col. 826 sqq.

2. Suivant du Cange, c'était le fils de Jean Doukas, cousin germain de Manuel Comnène. Il vivait encore vers l'an 1166. Ogier attribuait à tort la staurothèque à Alexis III Ange ou à Alexis Mourzouphle.

3. Chaque ligne contient un vers. Majuscules accentuées. Nombreuses lettres liées. La dernière ligne est composée, faute de place, de caractères plus petits. Abréviations : v. 2, θεάνος pour θεάνθρωπος ; v. 15, μὸν pour μόνον. Au vers 11, δουκικς pour δουκικῆς serait une particularité de graphie plutôt qu'une abréviation.

4. Les éditeurs précédents lisaient à tort τινὰ Ἐρμον ou ἔρμων. Je ne note pas ici les autres différences de lecture, moins importantes.

d'un bref sommeil sur l'arbre formé de trois espèces de bois différentes¹, lui a accordé une grande vertu, car quiconque souffre de la fièvre et s'abrite sous ses branches, se trouve rafraîchi. Or, brûlant en plein midi, j'ai couru, je suis venu, je me suis glissé sous les branches, aussi reçois-moi dans ton ombre et protège-moi bien, ô arbre qui donne l'ombre à toute la terre et distille-moi de la rosée de l'Hermon, à moi qui suis un rejeton de la belle souche des Doukas, issue de l'impératrice Irène, mon arrière-grand-mère maternelle², la gloire des rois, épouse du souverain des Ausones³, Alexis. Oui, oui, je t'en supplie, mon seul gardien, moi ton esclave Alexis de la famille des Doukas. »

Je crois que ces vers sans grâce sont de Nicolas Calliclès, poète et « coryphée des médecins » à la cour d'Alexis Comnène et de son successeur Jean II. Suivant Krumbacher, cet écrivain vécut probablement jusqu'au milieu du XII^e siècle⁴.

Homme de l'art, Calliclès excellait à composer les épitaphes de ses clients ; il laissa aussi des dédicaces métriques semblables à celle de Grandmont. Le rapprochement vaut surtout pour une épigramme sur un crucifix où le Christ était représenté mort⁵. Sur la foi d'un

1. On admettait que la croix avait été formée de trois espèces de bois différents. Cette croyance a été probablement établie sur une prophétie d'Isaïe (XLI, 19 et LX, 13). Voir quelques textes réunis par Ch. ROHAULT DE FLEURY, *Mémoire sur les instruments de la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ*, Paris, 1870, p. 61 (à noter les auteurs latins, comme Bède le Vénérable, qui mentionnent quatre sortes de bois). Cf. la poésie de Nicolas Calliclès, analysée ci-dessous et des mentions analogues dans les Ménées liturgiques grecques, par ex., ὁ τριμερὴς σταυρὸς τοῦ Χριστοῦ dans un stichère de Léon le despote, mode 2, chanté le jour de l'Exaltation de la Croix (14 septembre).

2. μητρομάμη. Kirschhoff et Cougny interprètent, à tort, grand-mère maternelle. Le mot a été formé, ainsi que l'a indiqué du Cange, par analogie avec μητροπάτωρ et μητρομήτωρ. Voir un autre hapax du même genre παπποπατράδελφον, dans une poésie du XII^e siècle du *Code de la Marcienne*, 524, éd. Sp. Lampros, Νέος Ἑλληνομνήμων, VIII, 1911, p. 21, n° 52, 8. C'était un vocabulaire dans le goût du temps, entiché, comme l'a noté Neumann, des généalogies les plus compliquées : la meilleure légitimation d'un pouvoir toujours usurpé.

3. Byzantins.

4. Voir K. KRUMBACHER, *Geschichte der byzantinischen Literatur*, Munich, 1897, p. 744, et D. ŠESTAKOV, *Tri poeta vizantijskago renessansa* (*Učenyja Zapiski Kazanskago Universiteta*, 1906). Un recueil des œuvres de Calliclès a été publié par L. STERNBACH, *Nicolai Calliclis Carmina* (*Rozprawy Akademii Umiejętnosci, Wydział filologiczny*, 2^e série, XXI, Cracovie, 1903). Rien ne s'oppose, au point de vue chronologique, à ce que Calliclès eût composé des vers pour l'arrière-petit-fils d'Irène Doukas qui était née en 1067. La loi byzantine autorisait les femmes à se marier dès l'âge de 12 ans (G. BUCKLER, *Women in Byzantine Law about 1100 A.D.: Byzantion*, XI, 1936, p. 397). Ce fut le cas d'Irène qui se maria en 1077 ou 1078. En 1118 elle était déjà plusieurs fois grand-mère (F. CHALANDON, *Jean II Comnène et Manuel Comnène*, Paris, 1912, p. 24). Elle a donc pu avoir un arrière-petit-fils dès 1130.

5.

Εἰς τὸν Χριστὸν κρεμάμενον ἐπὶ ξύλου καὶ τεθνηχότα.
Ζητοῦσα τὴν σὴν ὄψιν, ἀγνὲς νυμφίε,
καὶ ψηλαφῶσα, ποῦ νέμεις καὶ ποῦ μένεις
καὶ ποῦ καθυπνοῖς ἐν μέσῃ μεσεμβρία,
ἔγνων ἐφυπνῶττοντα τῇ τριδενδρία,

manuscrit du ^{xiv}^e siècle de la Bibliothèque Laurentienne, le texte en a été parfois attribué à Anne Comnène, mais à tort, car c'est bien une poésie de Calliclès¹. C'est une périphrase de quelques versets de l'Ancien Testament où l'on aimait à découvrir les prototypes de la Nouvelle Loi². Le Crucifié est le berger du Cantique des Cantiques qui se repose à midi. Son épouse le cherche, le trouve endormi sur un arbre formé de trois espèces de bois différentes. Elle le réveille, car il est venu lui apporter le salut.

Avec un argument différent, les deux poésies développent ainsi un thème commun : la comparaison de la croix à un arbre où le Christ a dormi. L'image est issue d'une spéculation de théologiens³. Au ^{vi}^e siècle, dans les Gaules, Venantius Fortunatus en usa souvent⁴,

πέυκη τὰ δένδρα, κυπάρισσος καὶ κέδρος·
αἱ, αἱ, γλυκὺν τὸν ὕπνον ὑπνοῖς, ἀλλ' ὁμως
φθάσας πρὸς ἀντίληψιν ἀνάστηθι μοι.

STERNBACH, *loc. cit.*, p. 319-320, III.

1. KRUMBACHER, *loc. cit.*, p. 278 ; J. SOLA, *De Codice Laurentiano X plutei*, in *Byzantinische Zeitschrift*, XX, 1911, p. 376. Mais voir STERNBACH, *loc. cit.*, p. 360.

2. Seul le dernier vers pourrait être inspiré par un chant de l'Eglise, par ex., cette conclusion d'un σταυροθεοτοκίον αὐτομέλον : ἀλλὰ ἀνάστηθι καὶ συνδόξασον, ἀθάνατε, τὴν μητέρα καὶ δούλην σοῦ, δέομαι. (V. CHRIST et M. PARANIKAS, *Anthologia græca carminum christianorum*, Leipzig, 1871, p. 64). Pour le parallélisme des deux Testaments (la *typologie*) dans la littérature et l'art du Moyen Age, voir notamment P. PERDRIZET, *Etude sur le Speculum Humanæ Salvationis*, Paris, 1908, p. 110 sq., chap. VII et VIII. Il semble que les emprunts au Cantique des Cantiques furent particulièrement importants au moment de la Renaissance des Comnènes, voir ainsi dans la description d'un tournoi du ^{xii}^e s. le portrait d'un empereur (Manuel Comnène ?), entièrement composé de citations et de comparaisons empruntées à ce texte sacré (Νέος Ἑλληνομνήμων, V, 1908, p. 15 sq.).

3. Par ex. ἀντὶ γὰρ τῆς Εὐδίας, ἡ Μαριάμ· ἀντὶ τοῦ ξύλου τοῦ εἰδέναι τὸ καλὸν καὶ τὸ πονηρόν, τὸ ξύλον τοῦ σταυροῦ· ἀντὶ τοῦ θανάτου τοῦ Ἀδάμ, ὁ θάνατος τοῦ Χριστοῦ... Πάλιν ξύλον, τὸ μὲν τὸν αἰχμάλωτον γυμνὸν ἔκρυψε, τὸ δὲ τὸν νικητὴν γυμνὸν ἐφ' ὕψηλόν πᾶσιν ἐδείκνυ (SAINT JEAN CHRYSOSTOME, *In Cœmeterii appellationem et in crucem Domini*, in Migne, *PG.*, t. 49, col. 396). On trouvera un grand nombre de textes de ce genre dans l'ouvrage classique de Gretzer sur la sainte croix (*Opera omnia*, t. I-III, Ratisbonne, 1734 sq.). Cf. l'article, plus récent, de P. PERDRIZET, *Le retable de Weiterswiller*, p. 63 (*Archives alsaciennes de l'Histoire de l'Art*, III, 1923) et J. REIL, *Christus am Kreuz in der Bildkunst der Karolingerzeit*, Leipzig, 1930, p. 13 sq. (*Studien über christl. Denkm.*, herausgegeben von J. FICKER, 21).

4. Arbor decora et fulgida... Beatum, cujus brachiis, Pretium pendepit sæculi (*Miscellanea*, II, 7 ; Migne, *PL.*, t. 88, col. 96) ; Dulce lignum, dulces clavos, dulce pondus sustinens (*ibid.*, II, 2, col. 89), Virginis agnus... Tensus in his ramis, cum plantis brachia pendens Ecclesia stabilit (*ibid.*, II, 3, col. 90), etc. Comme dans la dédicace de Grandmont, on notera dans ces hymnes — dont plusieurs ont été introduites dans le bréviaire — des allusions à la fraîcheur de l'ombre de l'arbre de la croix : Nullus uret æstus sub frondibus arboris hujus, Luna nec in noctem, sol neque meridie (*ibid.*, II, 1, col. 87 ; cf. II, 4, col. 95). Ce détail de la fraîcheur est issu, sans doute, de l'idée que l'on se faisait du Paradis, le *locum refrigerii* des inscriptions sépulcrales des catacombes et de l'office des morts byzantin (cf. A. PARROT, *Le refrigerium dans l'au-delà*, Paris, 1937). A une époque plus récente, Rhaban Maur et l'auteur du *Tractatus qui Lignum vitæ dicitur*, attribué à saint Bonaventure, ont célébré la croix en termes semblables :

f. PERDRIZET, *Le retable de Weiterswiller*, p. 63-64.

mais les poètes byzantins n'en tiraient parti qu'exceptionnellement¹. Ils étaient, en effet, plus sensibles au côté pathétique de la Passion : un Dieu qui accepte une mort horrible pour le salut des hommes², l'aspect hideux d'un agonisant³ leur semblant plus propre à émouvoir que la description d'un « bref sommeil » dans un paysage de verdure⁴. Le rapprochement entre l'épigramme de Grandmont et celle de Calliclès est d'autant plus suggestif.

1. Par ex. : *κάνταῦθα Χριστός ἐστὶν ὑπὼν ἐν ξύλῳ* (JEAN D'EUCHAÏTES, in MIGNE, *PG.*, t. 120, col. 1148).

2. *Τοὺς οὐρανοὺς ἤπλωσα, τείνομαι χεῖρας, ἡ ῥεῖσα τὴν γῆν, νῦν προσηλοῦμαι ξύλῳ [... ἐκπνέω. Τί σοι πλέον ; [... πλὴν ἀνιστῶ καὶ τάφον] ἐκὼν ὑπελθὼν ἐξαναίγω σοι πόλον* (JEAN GÉOMÈTRE, in MIGNE, *PG.*, t. 106, col. 934 ; cf. du même auteur, *ibid.*, col. 942 et 961). *Εἰρχθης, ἐπαίχθης, ἐρραπίσθης, Χριστέ μου. Ἦ σταυρὸς ἦρθη, δεῦρο γούν. Σῶτερ, πάθε, | κεντοῦ, προσηλοῦ τῷ ξύλῳ, χολὴν πίνε | καὶ θνήσκε τοῦ θανόντος ἀνθρώπου χάριν* (THÉODORE PRODRÔME, in MIGNE, *PG.*, t. 133, col. 1194 ; cf. aussi *ibid.*, col. 1222). Cf. des poésies analogues de Manuel Philès (E. MILLER, *Manuelis Philæ carmina*, Paris, 1857, I, p. 433, CCXXVIII, II, p. 175, CXLVI). La même pensée a été exprimée d'une façon lapidaire sur deux staurothèques dont l'une était conservée au trésor de Clairvaux et l'autre se trouve au Cabinet des Médailles : *ὥς σὰρξ πέπονθα ὥς (ou ὦν) θεὸς παθὼν λύεις (ou ἄφες)*, Ch. LALORE, *Le Trésor de Clairvaux du XII^e au XVIII^e siècle*, Troyes, 1875, n° 60, p. 39 et 138 ; A. GOLDSCHMIDT et K. WEITZMANN, *Die byzantinischen Elfenbeinskulpturen*, II, Berlin, 1934, p. 37, pl. XVI).

3. Voir une très belle poésie de Jean D'EUCHAÏTES sur la Crucifixion :

Σωτήρα κόσμου προσδοκῶν σε μακρόθεν
νῦν ὥς κακοῦργον εἰς ἀρᾶς ξύλον βλέπω.
Ἀπῆλθεν εἶδος, κάλλος οὐκ ἔχεις ἔτι, etc.

(MIGNE, *PG.*, t. 106, col. 1129. Cf. dans une poésie du moine Clément ὁ φρικτὲ νεκρὲ. SP. LAMPROS, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, VIII, 1911, p. 184, n° 363, 2). Des inscriptions métriques sur d'autres staurothèques expriment la même pensée : *οὐ κάλλος εἶχεν ὁ κρεμασθεὶς ἐν ξύλῳ* (Limbourg, après 963, *CIG.*, IV, n° 8695, p. 322 sq.) ; la seule beauté du Christ était, en ce moment, dans sa nature divine, *ὡραῖος ὢν, κάλλει δὲ θεῖας οὐσίας* (Maestricht, *CIG.*, IV, n° 8792, p. 363).

4. La distinction existe aussi dans l'art. A l'époque préiconoclaste, sur les ampoules de Monza et de Bobbio, la croix apparaît dans la scène de la Crucifixion sous la forme d'un arbre surmonté d'un disque avec le buste du Christ (REIL, *I. I.*, p. 14-15). Les artistes latins développeront ce thème formé en Terre Sainte. On voit dans l'art carolingien (REIL, *I. I.*, p. 100-101) et surtout plus tard, probablement sous l'influence franciscaine (PERDRIZET, *Le reliable de Weiterswiller*, p. 60 sq.), le Christ étendu sur un arbre ou sur une croix entourée de branches. Add. aux ex. réunis par les auteurs précités, la mosaïque absidale de saint Clément de Rome où l'on avait scellé dans le mur un fragment de la Vraie Croix et plusieurs autres reliques, la conque de l'abside formant ainsi une sorte de staurothèque gigantesque. Deux vers léonins précisent l'argument scolastique de cette composition où la croix figure le principe générateur de l'Eglise : *Ecclesia Christi viti similabimus isti Quam lex arentem sed crux facit esse virentem* (J. WILPERT, *Römische Mosaiken und Malereien*, Freiburg i. B., 1917, II, p. 520, III, pl. 117-118. La même pensée est déjà exprimée dans les vers cités ci-dessus de V. FORTUNATUS, in MIGNE, *PL.*, t. 88, col. 90, cf. la croix « jardin fleuri de l'Eglise » des *stichera* grecs : CHRIST et PARANIKAS, *I. I.*, p. 75). Or, dans l'art byzantin, cette image n'existe pas, sauf sous la forme d'une copie tardive de quelque modèle occidental (par ex. PERDRIZET, fig. 21). La croix plantée entre deux arbres ou entourée de branches partant du pied que l'on trouve à Byzance dès le VII^e s., ne supporte jamais la figure du Crucifié. Le thème est plus simple. Comme en Occident, c'est une glorification de l'instrument de notre salut (l'arbre de la vie par excellence), mais l'artiste grec — plus attaché à la vérité historique et, aussi, plus austère — ne transpose pas le drame de la Crucifixion dans un cadre paradisiaque.

En outre, plusieurs expressions sont sensiblement les mêmes dans les deux pièces. Là où on lit sur le reliquaire de Grandmont, ὕπνωσας ὕπνον ἐν τριδενδρίᾳ et φλογωθείς ἐν μέσῃ μεσεμβρίᾳ, Calliclès dit : ἐφυπνώτουντα τῇ τριδενδρίᾳ et καθυπνοῖς ἐν μέσῃ μεσεμβρίᾳ. L'épiphonème de la dédicace anonyme, précédé d'une interjection redoublée, trouve un parallèle dans l'exclamation finale de l'épigramme de Calliclès :

αἶ, αἶ, γλυκὺν τὸν ὕπνον ὕπνοῖς, ἀλλ' ὁμως
φθάσας πρὸς ἀντίληψιν ἀναστηθεὶ μοι.

D'autres poésies du même auteur fournissent aussi quelques points de rapprochement. L'image de l'arbre était familière à Calliclès ; il s'en est servi pour célébrer l'amour de Dieu qui croît dans les âmes comme le grain du moutardier¹, ou bien la puissance d'un empereur plus haute que les cèdres et qui protège tout l'Empire dans son ombre². Souvent Calliclès commence un vers par une interjection redoublée³. D'autres écrivains byzantins firent usage de ce procédé classique, mais avec plus de discrétion⁴. La rosée d'Hermon empruntée aux Psaumes (Ps. CXXXII, 3), revient ailleurs sous la plume du même auteur traitant de sujets religieux ou moraux⁵. Théodore Prodrome, qui écrivait, lui aussi, au xii^e siècle, en a fait un usage moins heureux en la comparant à la sueur sur les joues de sa maîtresse⁶. Les images qui justifient l'évocation de la rosée et font valoir.

1. δένδρον μέγα | πτηνῶν εἰς ἀνάπαυμα καὶ καρπὸν δίδου. STERNBACH, p. 328, XIV. (Cf. Matthieu, XIII, 23.)

2. Τὸ σκῆπτρον ὕψου μᾶλλον αὐτῶν τῶν κέδρων | τοῦτο πλατύνει ὑπὲρ ἀνάδενδράδας, | καὶ συσκιάζει τοὺς ὄλους ὑπηκόους | ὥς πλατάνου τὰ φύλλα τῆς πολυκλάδου, | ὥς αἱ δασεῖαι καὶ σκιαζοῦσαι νάπαι. STERNBACH, p. 330, XVI ; cf. aussi p. 332, XX. Le contemporain de Calliclès, Théodore Prodrome, exprimera la même pensée en s'adressant à la ville de Constantinople après la chute de Castamon, mais plus sobrement, en un seul vers : ὥς κέδρος ὕψου κορυφῇ. ὥς ἄμπελος εὐρύνου (MIGNE, *PG.*, t. 133, col. 1374). Ce sont des périphrases du Ps. LXXX, 8-11, dont le texte complet a été déjà gravé sur des objets du ve-vi^e siècle : v. H. GRÉGOIRE, *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes de l'Asie Mineure*, I, Paris, 1922, n° 128.

3. STERNBACH, p. 333, XXI, 12 ; p. 338, XXIV, 14 ; p. 350, XXX, 67.

4. Un seul ex. dans l'œuvre de Jean d'Euchaites (MIGNE, *PG.*, t. 120, col. 1200, IV), deux ou trois dans celle de Prodrome (MIGNE, *PG.*, t. 133, col. 1367 et 1378, à noter, du reste, chez cet auteur, l'emploi aussi fréquent de l'interjection non gémée au début d'un vers : *ibid.*, col. 1176, In Deiparæ Natalitia ; 1195, In Resurrectionem ; 1215, De sagena Petro ostensa). Le procédé a été employé plus souvent au xiv^e s. par Manuel Philès (par ex. MILLER, I, p. 45, CIII, 1 ; p. 236, LXIII, 10 ; p. 320, CXXX, 1), mais si l'on songe que Philès a écrit beaucoup plus que Calliclès, ces exemples paraîtront relativement rares.

5. Sur une statue de saint Georges, probablement au monastère de Mangana : μὴ τὴν Ἀερμῶν εἶχεν ἡ πέτρα δρόσον, | δι' ἧς ὁ μάρτυς ἐκφυεῖς ἀνετράφη ; (STERNBACH, p. 320, V, 3-4 ; attribution erronée à Philès : MILLER, I, p. 210, XXXIV) ; sur une coupe offerte à Alexis Comnène par sa fille Eudocie : ἀνακτιπατρὶ φίλτρα κερνῶ τοῦ τέκνου, | τὰ τῆς Ἀερμῶν γλυκερώτερα δρόσου (STERNBACH, p. 331, XVII, 4-6).

6. Ἰκμάς Ἀερμῶν καὶ σταγὼν μαννοτρόφος | τῶν λευκερύθρων σῶν παρεῖων ἡ δρόσος (S. PAPADIMITRIOU, *Théodore Prodrome*, Odessa, 1905, p. 319, en russe ; cf. SESTAKOV, *loc. cit.*, p. 25 du tirage à part). La description de la sueur d'une jeune femme ne devait guère choquer les Byzantins : voir le portrait d'une héroïne de roman dans NICÉTAS EUGENIANOS, *Drosila et Charicleos*, éd. HERCHER, *Erotici*

en même temps, la haute naissance du donateur du reliquaïre, sont aussi caractéristiques du style de Calliclès. Les expressions comme « rejeton de la pourpre » ou « branche d'une illustre famille », faisaient partie de ce que l'on peut appeler le jargon officiel des poètes byzantins¹, mais c'est encore Calliclès qui excella à en tirer parti et à en faire, au besoin, l'argument d'une poésie. Ainsi, dans une épitaphe, il fait exprimer à la mère du défunt la douleur de voir les jours de son fils tranchés comme la branche d'un arbre, tandis qu'elle, qui en était la racine, reste vivante².

Ces exemples peuvent suffire. On ne saurait trouver des analogies aussi probantes dans l'œuvre d'un autre poète byzantin. C'est donc bien à Nicolas Calliclès, poète-médecin à la cour des Comnènes que l'on doit attribuer, semble-t-il, la dédicace de la staurothèque de Grandmont.

Une poésie d'une époque plus récente était gravée sur une autre staurothèque, publiée par Prosper Mérimée en 1845³ et étudiée à nouveau, la même année, par Didron aîné⁴. L'objet était en possession de Dominique-Augustin Dufêtre, évêque de Nevers. J'ignore ce qu'il en advint depuis. Les établissements religieux du diocèse de Nevers ont largement bénéficié de la générosité de Mgr Dufêtre⁵, peut-être pourrait-on l'y retrouver. Rien ne laisse supposer, à ma connaissance, que ce reliquaïre ait été détruit.

C'était un petit triptyque en argent au sommet cintré et surmonté

scriptores graeci, II, p. 441, v. 141 ; p. 487, vv. 11 sq. C'était, sans doute, une question de climat ; cf. ci-dessus l'idée de la fraîcheur du Paradis. Philès emploie la même métaphore pour célébrer la beauté d'Andronique Assan Paléologue : τὸ σὸν κάλλος βλέπων | ὃ τὴν Ἀερμῶν ἐξενίκησε δρόσον (MILLER, I, p. 40, XCI, 7-8). Cet auteur cite cependant la rosée d'Hermon avec plus d'à propos dans une poésie où il demande à l'empereur l'autorisation de se rendre en pèlerinage aux Lieux Saints : τὴν ἐξ Ἀερμῶν ἐν Σιών δός μοι δρόσον | ὅφ' ἥς ὁ Δαβὶδ ψαλμικῶς ἀναψύχει (MILLER, II, p. 200, CLXXXIV, 11-12).

1. Pour les auteurs du XII^e siècle, voir les exemples réunis par STERNBACH, p. 337, XXIII, 12, note. Les mêmes expressions se rencontrent déjà au IX^e siècle, voir une épigramme du patriarche Méthode sur l'icône du Christ de la Chalcée : Ἀνασσα Θεοδώρα, πίστεως φύλαξ, | σὺν τοῖς ἑαυτῆς χρυσοπορφύροις κλάδοις (L. STERNBACH, *Methodii patriarchæ et Ignatii patriarchæ carmina inedita. Eos. Lemberg*, IV, 1, 1897, p. 150).

2. Τὸ τῆς ἐμῆς βλάστημα γαστρός ἡγρόμην | τὸν κλεινὸν Ἀνδρόνικον ἄτμητον μένειν | ῥίζῃ δ' ἐπελθεῖν τὴν τομὴν πρὸ τοῦ κλάδου (STERNBACH, p. 324, IX, 1-3). Il semble que d'autres poètes du XII^e siècle ont également tenté de varier et d'assouplir les formules généalogiques officielles, mais avec moins de bonheur. V. par ex., dans THÉODORE PRODRÔME : πορφυρανθόπαιδος (MIGNE, PG., t. 133, col. 1424), ou κομνηνοβλάστητον ῥόδον ἀπὸ πορφύρας (PAPADIMITRIOU, *loc. cit.*, p. 68. Cf. ŠESTAKOV, *loc. cit.*, p. 28). Ce n'est que plus tard, sous la plume de Philès, que l'on retrouvera des développements poétiques semblables à celui de Calliclès (MILLER, I, p. 292).

3. *Bulletin archéologique publié par le Comité historique des Arts et Monuments*, III, 1844-1845, p. 201-202.

4. E. DIDRON, *Reliquaire byzantin. Annales archéologiques*, II, 1845, p. 299 sq. ; cf. *ibid.*, XIX, 1859, p. 45.

5. Mgr CROSNIER, *Vie de Monseigneur Dufêtre, évêque de Nevers*, Paris, 1868, p. 216, 226 sq. et 370.

d'un fragment de bélière. Les volets avaient été remplacés à une époque moderne, mais la partie du milieu restait ancienne. On y voyait, aux quatre coins d'une croix formée d'une relique du Bois Estimé, des petites plaques circulaires et convexes, portant les lettres IC XC NIKA. Le fond était entièrement tapissé de rinceaux de filigrane en argent doré, relevés, à la bordure, de pierres précieuses et de perles.

Le revers était gravé. Au sommet, l'image de la *Préparation du trône* avec le titre ἑτημασία (iotacisme pour ἑτοιμασία), précédé d'une croix initiale ; plus bas, la dédicace en dodécasyllabes iambiques, comme sur la staurothèque de Grandmont¹ :

Σταυροῦ πεπηγὸς ὑπερέντιμον ξύλον,
ὥς εἰς Γαββαθᾶ² τὸν χρυσοῦν ἔνδον τόπον
ὅς οὐ ταπεινοῖς ἐγκατεστρώθη λίθοις,
τὸν παρὰ δεισὸν τοῦτον εἰργάσατό μοι
ὅς ἐμφυτευθεὶς τοῖς ἐμοῖς στέρνοις βρύει.
Ληστής δὲ παρὼν εὐμενῆς πρὸς ταῖς πύλαις
καὶ Πέτρος αὐτὸς ὁ σφαλεῖς³ καὶ δακρύσας,
ἀντὶ χειροῦν καὶ σεραφίμ πυρφόρων,
τὴν εἴσοδον πείθουσι θαρβύν με πλέον.
Ἄλλὰ γενοίμην Ἀβραάμ κόλπων μέσον
ἐνθα τρυφή καὶ φῶτα καὶ Θεοῦ θρόνος
καὶ φαιδρότης ἁβρότης ἐν μετουσίᾳ.

« Le bois inestimable de la croix, fixé comme au Gabatha⁴ dans un lieu en or et pavé de pierres non médiocres, a formé pour moi ce jardin qui fleurit planté sur ma poitrine. Or, présent aux portes, au lieu du chérubin et du séraphin porte-flammes, le Bon Larron et Pierre, — lui qui a failli et pleura, — m'encouragent à entrer plus hardiment. Et puissé-je arriver dans le sein d'Abraham, là où sont la douceur, les lumières, le trône de Dieu et l'éclat ineffable de la transsubstantiation. »

Ces vers sont de Manuel Philès, un des poètes byzantins les mieux connus, qui composa, entre 1275-1345 environ, un grand

1. Petites capitales accentuées, très irrégulières. Nombreuses lettres liées, Abréviations : v. 1, στροῦ pour σταυροῦ ; v. 9, μ̄ pour με ; v. 12. θου pour θεοῦ.

2. Cod. Γαβαθᾶ.

3. Cod. σφαλῆς.

4. Pour le Golgotha. Le Gabatha était l'endroit où siégeait Ponce Pilate, en dehors du prétoire, lorsque le Christ fut amené devant son tribunal (JEAN, XIX, 13, τόπον λεγόμενον λιθόστρωτον, Ἐβραϊστὶ δὲ Γαββαθᾶ ; cf. ci-dessous le développement sur les pierres précieuses dont le reliquaire semble pavé). Dans un distique — qui exprime du reste une pensée assez semblable à celle de notre dédicace — Théodore Stoudite s'est servi du terme propre : Οὗτος πεπηγὸς ἐν τόπῳ τοῦ Γολγοθᾶ, | ἤνθησε κόσμῳ ζωτικὴν εὐκαρπλίαν (MIGNE, PG., t. 99, col. 1796, 51). Mais Philès fait encore ailleurs la même confusion : voir une de ses épigrammes consacrée à l'image de la Crucifixion représentée sur une pierre qui τοῦ σταυρικοῦ σχήματος ἐν μέσῳ φέρει | τὸν τοῦ Γαβαθᾶ ζωγραφῶν θεῖον τόπον (MILLER, II, p. 202, CLXXXVIII).

nombre de *dedicatoria* du même genre¹. Dans l'édition des œuvres de Philès donnée par E. Miller, l'épigramme est intitulée « Sur une croix pectorale en or ornée de pierres précieuses »². Seule, la fin présente une variante. On lit dans l'édition de Miller :

Ἄλλὰ γενοίμην Ἀβραάμ κόλπων μέσον
ἐγκόλπιον νῦν τὸν παράδεισον φέρων
ἔνθα τρυφή καὶ φῶτα καὶ θεοῦ θρόνος.

Le dernier vers gravé sur la staurothèque est omis. Ce vers semble pourtant bien de Philès qui a employé dans différentes autres poésies l'expression *φαιδρότης ἁβρότης*³ et le mot *μετουσία* pris dans le sens moderne de la transsubstantiation de l'eucharistie⁴. La leçon du graveur mérite donc d'être retenue.

Didron a déjà essayé de reconstituer, en tenant compte de cette dédicace, l'aspect primitif du reliquaire. Les volets modernes auraient très probablement remplacé des battants où étaient représentés saint Pierre et le Bon Larron. Abraham, le trône de Dieu, un séraphin et un chérubin y figuraient-ils aussi comme le veut Didron ? C'est peut-être trop solliciter le texte. On insistera plutôt sur l'intérêt que présente l'épigramme de Philès pour interpréter le décor de la partie centrale du triptyque. Des rinceaux semblables tapissent aussi le fond de la fameuse staurothèque attribuée, à tort, à sainte Radegonde de Poitiers⁵. Ce n'était pas un vain ornement, mais l'image de l'Eden retrouvé que la piété du Moyen âge a fait ramifier autour de l'arbre de la croix.

Qu'il soit permis, enfin, d'attirer l'attention sur la technique particulière du filigrane qui distingue le reliquaire de Mgr Dufêtre. La gravure qui accompagne la publication de Didron n'en donne qu'une idée imparfaite. Pourtant, les objets de l'art byzantin décorés de filigrane sont rares. Il n'en est presque point de datés, ni qui puissent être attribués avec certitude à un atelier de Constantinople⁶.

1. KRUMBACHER, *l. l.*, p. 774 sq. On connaît encore une autre dédicace de Philès conservée non seulement dans les manuscrits, mais aussi sur le monument auquel elle était destinée. C'est une épigramme sculptée sur la corniche d'une chapelle accolée au flanc de l'Eglise de la Vierge Pammacaristos à Constantinople (J. EBERSOLT et A. THIERS, *Les Eglises de Constantinople*, Paris, 1913, p. 229-230).

2. Εἰς ἐγκόλπιον σταυρὸν χρυσοῦν μετὰ λίθων (MILLER, II, p. 85-86, XLV).

3. MILLER, II, p. 29, XIII, 54 : καὶ φαιδρότης ἁβρότης ἐξηστραψέ μοι, cf. *ibid.*, p. 33, 141 : καὶ πνεῦμα καὶ φῶς καὶ τρυφή καὶ φαιδρότης (on trouvera, dans la même poésie, plusieurs autres passages qui rappellent de près notre dédicace, voir en particulier les vers 128-139).

4. εἰς τὴν ἀληθὴ σάρκα τῆς μετουσίας (MILLER, II, p. 398, XXXIII, 22. Voir aussi I, p. 22, XXXIX, 20 et p. 244, LXIX, 9).

5. Sur cet objet qui ne serait, peut-être, pas antérieur au x^e s., voir M. ROSENBERG, *Geschichte der Goldschmiedekunst auf technischer Grundlage*. Zellschmelz, III, Frankfurt a/Main, 1925, p. 16 sq.

6. J'indiquerais, sous toute réserve, une certaine ressemblance entre le filigrane du reliquaire de Mgr Dufêtre et le filigrane qui décore le revêtement de la fameuse icône de la Vierge de Vladimir. Ce revêtement a été commandé par le Métropolite de Moscou, Photius, entre 1408-1431 (I. TOLSTOJ et N. KONDAKOV, *Russkija drevnosti v pamjatnikach iskusstva*, VI, Saint-Petersbourg, 1899, p. 81 sq.).

Si vraiment le triptyque dont on vient d'étudier la dédicace existe encore, il serait important d'en faire l'objet d'une nouvelle publication accompagnée de bonnes planches. Il y a là une lacune à combler dans nos connaissances et, en même temps, l'occasion de faire mieux connaître un charmant modèle d'orfèvrerie¹.

A. FROLOW.

On trouvera un essai de classification d'un grand nombre d'objets décorés de filigrane, byzantins ou slaves, dans l'ouvrage de N. KONDAKOV, *Pamjatniki christianskago iskusstva na Afoné*, Saint-Pétersbourg, 1902, p. 184-194.

1. Je remercie cordialement Mlle H. Lascaris, lectrice à l'Université de Paris, qui a bien voulu revoir et corriger mon étude.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

Ad memoriam : P. ARNDT (1865-1937).

Sur P. Arndt, dont la mort n'a pas été annoncée ici comme il eût fallu en 1937, K. A. Neugebauer avait prononcé à Berlin, devant la Société archéologique, l'éloge funéraire (cf. Soc. archéologique Berlin, 14 sept. 1937 : *Arch. Jahrb.*, 52, 1937, *Anz.*, col. 476-478). On savait déjà, par la *Festschrift* élégante et amicale qui lui avait été offerte le 14 octobre 1925, ses services de collectionneur, et de bienfaiteur de Musées, à Munich, en d'autres villes allemandes ; l'archéologue ne méritait pas moins de reconnaissance, car il a poursuivi des entreprises magnifiques auxquelles son nom restera attaché, notamment les *Denkmaeler griech. und römischer Skulptur*, les *Griech. und römische Porträts*, les *Einzelaufnahmen antiker Skulpturen*, continués après lui d'après les mêmes plans. Il avait été un des derniers élèves et assistants de H. Brunn, quand la science allemande ne disposait pas encore de ses répertoires monumentaux, et il a montré toute sa vie, pour les constituer, le plus vaste esprit d'entreprise ; car ses projets ont été aussi nombreux que ses réalisations. C'est à lui que la Glyptothèque Ny Carlsberg a dû aussi sa plus prestigieuse publication. Il était, a dit justement M. A. K. Neugebauer, un homme de science et de caractère, bienveillant et fidèle : fidèle à la beauté comme à la bonté.

Ch. P.

Ad memoriam : PIRRO MARCONI (1897-1938).

M. P. Romanelli lui a consacré, à son tour, une notice détaillée dans le 66^e *Bullettino della Commissione archeologica comunale di Roma*, en 1938¹. En la signalant ici, qu'il nous soit permis de rectifier, *Rev. arch.*, 1939, II, p. 61, l'involontaire coquille d'un titre que nous n'avions pas pu revoir nous-même en épreuves².

1. *Bull. del Museo dell'Impero romano*, IX, 1938, p. 175 sqq.

2. Lire : Pirro.

JOHANN ERNST KIRCHNER (1859-1940).

On trouvera, sur le savant épigraphiste qui s'est éteint le 27 juin 1940, une importante notice dans *Gnomon* (XVI, 1940, 429-432), rédigée par G. Klaffenbach. Rappelons seulement que, né en 1859, à Reval (Esthonie), Kirchner fit d'abord ses études à Saint-Petersbourg; puis il fut à Bonn l'élève de Bücheler et de Usener, à Halle de H. Keil et de Dittenberger, entre autres. Après sa « dissertation », *De litis instrumentis, quæ exstant in Demosthenis quæ fertur in Lacritum et priore adversus Stephanum orationibus* (Halle, 1883), il fut nommé, en 1884, au Friedrich-Wilhelms Gymnasium, à Berlin; dès lors, il s'est consacré entièrement à l'étude de l'Attique; il avait travaillé aux *indices* du *Corpus* de Köhler (1893), et il fit paraître les deux volumes de sa *Prosopographia attica* (I, 1901; II, 1903); puis il fut chargé de la réédition du *Corpus* des inscriptions attiques postérieures à Euclide, dont le premier volume fut publié en 1913. Il aura poursuivi sa tâche jusqu'au bout, car il venait encore à Athènes dans ses dernières années; il fallait alors le voir au Musée épigraphique, où il travaillait sans souci du plein soleil d'été, se redressant de sa grande taille pour accueillir aimablement les plus jeunes, lorsqu'ils avaient à lui demander un avis sur l'un de ces textes qu'il connaissait si bien.

Y. BÉGUIGNON.

SIR JAMES GEORGE FRAZER (1854-1941).

Le 9 mai 1941 est mort, dans sa quatre-vingt-huitième année, Sir James George Frazer, né à Glasgow, le 1^{er} janvier 1854. Ancien élève d'Helensburgh, de Glasgow et de Cambridge, il enseigna à Trinity College dont il avait été élu *fellow* en 1879, à Liverpool et dans diverses Universités anglaises ou étrangères, comme professeur ou comme lecteur. Docteur des Universités de Cambridge, d'Oxford, de Glasgow, de Durham et de Manchester, docteur *honoris causa* des Universités de Paris et de Strasbourg, membre de l'Académie britannique, de la Société royale d'Édimbourg, de l'Académie des Sciences de Prusse, de l'Académie royale des Sciences des Pays-Bas, associé étranger de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, il était commandeur des Ordres de Léopold et de la Légion d'honneur. Tant d'honneurs étaient le juste tribut d'hommage rendu à cet infatigable travailleur qui laisse une œuvre de près de trois cents volumes ou articles¹. On ne saurait séparer du souvenir de Sir James celui de lady Frazer qui fut, pour lui, la plus dévouée des compagnes et des collaboratrices, et qui, lorsque la cécité fut venue, l'entoura des soins les plus affectueux. Elle ne devait pas lui survivre, et quelques heures seulement après le décès de son mari, elle le suivait dans la mort.

Peu de savants étrangers auront connu, en France, une aussi

1. La bibliographie de Frazer, publiée, en 1934, par Besterman, comptait déjà 263 numéros.

large audience que le chef de l'École anthropologique anglaise. Dès 1898, A. Dirr et A. Van Gennep donnaient la traduction française de son livre sur *Le Totémisme* (réédité, en 1910, sous le titre *Totemism and Exogamy*). En 1903, R. Stiébel et J. Toutain publièrent la version française du premier volume du *Rameau d'Or*, que suivirent, en 1908 et 1911, celles des II^e et III^e tomes : *Les meurtres rituels. Périls et transmigrations de l'âme* et *Les cultes agraires et sylvestres*. Frazer y montrait l'influence sociale et religieuse du totémisme, tout en reconnaissant que ces pratiques ne représentaient pas une phase obligée de l'évolution religieuse de tous les peuples. A partir de 1920, presque chaque année, sort une traduction de l'un des douze volumes de ce cycle qu'est devenu *Le Rameau d'Or*. Ce sont : *Les origines magiques de la royauté* (1920) ; *Adonis*, une étude des religions orientales comparées (1921) ; *Les origines de la famille et du clan* (1922) ; *Le Bouc émissaire* (1924) ; *Le Folklore dans l'Ancien Testament*, avec une préface de René Dussaud ; *Attis et Osiris* (1926) ; *Tabou et périls de l'âme* (1927) ; *L'Homme, Dieu et l'immortalité de l'âme* (1928) ; *Le Dieu qui meurt* (1931).

L'essentiel de la doctrine et de la méthode de l'École anthropologique anglaise consiste, ainsi que l'a bien défini R. Dussaud, dans la préface au *Folklore dans l'Ancien Testament*, « dans une comparaison des thèmes folkloriques, qui doit permettre, en s'approchant de l'âme populaire et en s'initiant à ses modes de pensée, de mieux connaître le récit antique. Cette méthode n'utilise pas seulement les sources anciennes, mais aussi les sources modernes vivantes. Quand les conditions sont favorables, c'est-à-dire quand la documentation est assez proche, cette méthode peut aboutir, non à une restitution, mais à des thèmes ».

De sévères et justes critiques ont été opposées à cette théorie, qui repose sur le postulat que, malgré des différences superficielles, l'esprit humain a partout élaboré de la même façon sa première et rudimentaire philosophie de la vie. Frazer y répondit dans son mémoire, *But et méthode de l'anthropologie mentale* : « Le travail de comparaison est entièrement différent du travail d'observation, il doit toujours en être séparé. Il n'en est pas moins lui-même d'une haute importance, et même en anthropologie, il est essentiel. Sans lui, il n'y aurait pas une véritable science de l'homme, et les observations accumulées, non sans grands risques et sacrifices personnels, ne formeraient qu'une masse confuse et désordonnée. » Pourquoi, faisait-il observer encore, les études historiques et sociales n'auraient-elles pas les mêmes droits que les sciences naturelles qui reposent entièrement sur l'observation et la comparaison ?

L'objection était juste, et ce n'est pas tant la méthode en elle-même qui était critiquée, mais bien les abus qu'elle provoqua aussitôt. La rigueur de la méthode frazerienne oublie que l'étude des religions et des sociétés ne se présente pas exactement de la même façon que celle des phénomènes de la nature. L'esprit humain offre quelque chose de plus délicat, de plus subtil, que les disciplines évoquées, et Frazer fait trop bon marché du fait que la valeur rituelle d'une cou-

tume est étroitement conditionnée par l'intention des pratiquants. Trop souvent, la connaissance que nous avons de celle-ci est incertaine, fuyante ; et puis, de tels rapprochements, à travers l'espace et le temps, entre des peuples si différents et dont les points de contact sont le plus souvent étrangers, apparaissent comme des hypothèses bien fragiles. Au terme de sa carrière, Frazer reconnut lui-même ce qu'il y avait d'incertain dans la méthode dont il fut l'un des plus brillants initiateurs, et, avec une clairvoyance peut-être un peu désabusée, déterminait le rang que l'avenir devait réserver à ses ouvrages, qui seront consultés « en vertu plutôt des coutumes et des croyances étranges et barbares qu'ils décrivent, que des théories dont nous nous sommes servis pour les expliquer ».

Pour dominantes qu'elles aient été dans son œuvre, les recherches relatives aux croyances et à la vie sociale de l'humanité primitive ne représentent cependant qu'un des aspects de l'activité scientifique de Sir James, dont les premiers travaux se rapportent à l'antiquité classique. Dès 1884, il avait donné une révision de l'édition du *Catiline* et du *Jugurtha* de Salluste, de George Long. Puis ce furent les cinq volumes de son édition des *Fastes* d'Ovide et les six volumes de la *Description de la Grèce* par Pausanias : œuvre dont G. Roth publia, en 1922, une édition abrégée, sous le titre : *Sur les traces de Pausanias. A travers la Grèce antique*, et que préfaça Maurice Croiset. Frazer donnait, dans ces pages, le récit de l'itinéraire qu'il avait poursuivi à travers l'Attique et le Péloponnèse pour vérifier et contrôler le récit de Pausanias. Mais dans ces ouvrages, ce qui attire encore l'auteur, ce sont les passages qui traitent des cérémonies, des observances rituelles, des superstitions, dans lesquelles il se plaisait à reconnaître les plus anciennes survivances de l'humanité primitive. R. L.

PAUL VITRY (1872-1941).

Le 14 avril 1941, Paul Vitry est décédé subitement à Paris, où il était né le 11 novembre 1872. Sa carrière tout entière s'est déroulée au Musée du Louvre, dans ce département de la Sculpture du Moyen âge, de la Renaissance et des Temps modernes où il était entré, en 1897, comme attaché libre. Conservateur adjoint en 1905, il succédait, en 1920, à son maître et ami, André Michel, dans le poste de conservateur, qu'il devait occuper jusqu'à l'heure de la retraite, en 1939. Pendant quarante-deux ans, Vitry aura partagé son labeur entre ses fonctions de conservateur et de professeur à l'École du Louvre. Il enseigna également quelque temps à l'École des Arts décoratifs et fut chargé de cours aux Universités de Paris et de Bruxelles. Son nom restera justement attaché aux grands travaux d'aménagement qui ont retiré les sculptures du Louvre des salles obscures et exigües qu'elles occupaient, depuis 1850, dans la Cour carrée, pour les installer dans un cadre digne d'elles, parmi les bâtiments situés le long de la Seine, depuis la porte de La Trémoille, sous le guichet du Carrousel, jusqu'au Pavillon de Flore. Dans le *Supplément* (1933) qui fait suite au *Catalogue des sculptures du Moyen Age, de la Renaissance*

et des Temps modernes qu'il avait donné en 1922, Vitry s'est expliqué sur la nature et le caractère des transformations apportées alors à l'ordonnance de son département. Après avoir retracé l'histoire des collections de sculptures modernes du Louvre, Vitry observait que l'occasion était favorable « à une révision générale des valeurs, à une discrimination, essentielle à la notion même d'une collection d'art comme doit l'être une collection du Louvre, entre le document archéologique et l'œuvre d'art » (p. 33). La disposition des locaux affectés à son département permettait la constitution d'une galerie d'étude où l'on pouvait installer les pièces secondaires et les objets qui constituent les éléments d'une documentation réservée aux spécialistes. Les grandes salles étaient réservées à l'exposition des œuvres d'art. La réussite fut complète : disposition des éclairages, harmonies des fonds, tout concourt à l'effet : de grands ensembles, la porte d'Estagel et celle du Consistoire de Toulouse, réunissent et séparent les salles romanes et gothiques, les salles de Jean Goujon et de Michel Colombe (Salle P. Vitry).

L'intérêt qu'il portait à nos collections publiques ne s'est pas uniquement exprimé dans l'œuvre qu'il accomplit au Louvre. Vitry s'est encore intéressé d'une façon active à l'organisation et à la protection des musées de province, dont quelques-uns ont été reclassés par ses soins ou sur ses conseils. Il leur consacra de nombreuses notices dans le *Bulletin des Musées* qu'il dirigea, et publia les catalogues des Musées de Tours (1911), d'Orléans (*Collections publiques de France : Memoranda*) et de la Société des Amis du Vieux Reims (Paris, 1911). Lorsqu'en 1930 prit corps le projet d'une Association générale des conservateurs des collections publiques de France, il se dépensa sans compter pour sa réussite, et présida aux destinées de ce groupement.

A l'École du Louvre, Paul Vitry a été le continuateur d'André Michel. Il y poursuivit tout d'abord les études de son maître sur les sculpteurs des XVIII^e et XIX^e siècles ; puis ce furent des leçons sur la sculpture au temps de saint Louis, aux XIV^e, XV^e et XVI^e siècles en France, sur la sculpture en Italie et en Europe de l'époque romane aux temps modernes.

De son enseignement devaient sortir ses volumes sur *La sculpture française sous le règne de saint Louis* (1929), ses *Documents sur la sculpture française*, publiés avec Gaston Brière, de 1904 à 1912, son *Jean Goujon* (1908) et l'excellent manuel : *La sculpture française classique de Jean Goujon à Rodin* (1934). Mais, c'est à retracer l'histoire de l'art de la Renaissance française qu'il s'est particulièrement attaché. Sa thèse de doctorat, *Michel Colombe et son temps* (1901), est consacrée à l'histoire de ce mouvement avant les influences italiennes, et dans sa thèse de l'École du Louvre, *La sculpture française au temps de Henri IV* (1897), il en étudie les derniers reflets. Avec *Hôtels et maisons de la Renaissance française* (1910-1913), *Tours et les châteaux de la Touraine* (1905), il mettait à la disposition des chercheurs de précieux répertoires de documents. A travers les volumes des *Congrès archéologiques de France*, les monographies d'édifices

civils et religieux de la Renaissance sont l'œuvre de Paul Vitry. Dans le livre du centenaire des Monuments historiques et de la Société française d'archéologie (t. II, p. 259-271), on lui doit un important mémoire : *Les études sur la Renaissance en France, de 1834 à 1934*.

Collaborateur des *Monuments Piot*, de la *Gazette des Beaux-Arts*, de la *Revue de l'Art*, du *Bulletin et des Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France*, de la *Revue archéologique*, il a publié en ces diverses revues des monographies sur *Le sculpteur Nicolas Guillain dit Cambray* (*Rev. arch.*, 1899, I, p. 188-204), Houdon, Carpeaux, etc. Dans l'*Histoire de l'art* d'André Michel, il a rédigé les chapitres relatifs à l'architecture et à la sculpture en France et dans les Pays-Bas. Signalons encore ses études sur la *Cathédrale de Reims* (1915-1919), et, en collaboration avec Gaston Brière, *Saint-Denis et ses tombeaux*.

R. L.

Ad memoriam : STEFAN SIGMUNT CZARNOWSKI (1879-1937).

Les *Annales sociologiques*, série B, Sociologie religieuse, fasc. 4, 1941, p. 1-5, ont consacré une notice nécrologique à la mémoire de Stefan Sigmunt Czarnowski, qui fut professeur d'histoire de la civilisation à l'Université d'État de Varsovie. De 1902 à 1912, Czarnowski avait travaillé à l'École des Hautes Études (Section des Sciences religieuses), à la Sorbonne avec Durkheim, et au Musée des Antiquités nationales avec Henri Hubert. Les *Travaux de l'Année sociologique* ont publié de lui un ouvrage important : *Le culte des héros et ses conditions sociales. Saint Patrick et le culte des Héros* (Paris, 1919), pour lequel Henri Hubert avait écrit sa remarquable préface sur la *Notion et le culte des héros*. Ce n'est pas le lieu de rappeler tout ce que ce livre apportait alors de nouveau pour la connaissance de l'institution des *filé*, des nobles, parmi lesquels était né et avait été élevé saint Patrick. Czarnowski est disparu avant d'avoir pu mener à son terme l'enquête qu'il avait entreprise sur la notion d'étendue. Il laisse cependant sur cette question un certain nombre de mémoires ; leur intérêt rend encore plus sensible la perte de ce compagnon de nos études auquel la vie avait été longtemps cruelle : *Le morcellement de l'étendue, et sa limitation dans la magie et la religion* (Congrès international d'Histoire des Religions, Paris, 1925) ; *L'arbre d'Esus, le Taureau aux Trois Grues et le culte des voies fluviales en Gaule* (*Revue celtique*, t. XLII, 1925, p. 1-57) ; *Le dieu créateur des cosmologies polynésiennes* (Congrès international d'Histoire des Religions, 1930) ; *Le haut, le bas, dans le système des Orient sacrés* (*ibid.*, 1935) ; *Les Argonautes dans la Baltique. Convention et réalité dans la formation des idées géographiques grecques* (*Annales sociologiques*, série B, Sociologie religieuse, fasc. 4, 1941, p. 6-31).

R. L.

La grotte de La Marche, à Lussac-les-Châteaux (Vienne).

L'intérêt nouveau de la dite grotte, située sur le versant septentrional de la « Rivière du Petit-Moulin », est de présenter cette parti-

cularité de contenir des dalles calcaires gravées, mobiles, reposant sur ou sous la couche archéologique du Magdalénien III. Ces dalles, rectangulaires ou trapézoïdales, planes sur une de leurs faces, sont couvertes de gravures très fines et superposées, corps et pattes d'animaux, qui restent encore à déchiffrer. Quelques-unes montrent des sculptures en bas-relief : pattes antérieures de Félin. Des plaquettes plus petites, une soixantaine environ, portent des gravures où dominent les figurations de Rennes et de Chevaux, auxquelles se mêlent celles de Bouquetins et d'Ours. On y remarque souvent la figure humaine : profil d'Homme masqué ; femmes obèses, personnages vêtus de pelleteries ou de vêtements collants, tenant des propulseurs et des haches. Certaines têtes portent des traces accentuées de prognathisme. L'art mobilier est non moins abondant à La Marche : incisives de Cheval gravées de triangles remplis de quadrillages, pendeloques en os perforés, bâtons percés, dont l'un est orné d'un dessin serpentiforme. L'outillage lithique a fourni des pointes de sagaies, des poinçons, des lissoirs, des aiguilles à chas. L'industrie de la pierre comprend des silex microlithiques, des meules et des molettes, des percuteurs ayant utilisé des galets de rivière, des retouchoirs en calcaire.

La grotte renferme aussi des horizons des Magdaléniens V et VI, à silex de travail grossier. Le travail de l'os est, jusque-là, représenté par trois fragments de baguettes décorées : deux petits Chevaux et arrière-train de Cheval (L. Péricard et St. Lwoff, *La Marche, commune de Lussac-les-Châteaux (Vienne). Premier atelier du Magdalénien III à dalles gravées mobiles. Campagne de fouilles 1937-1938, dans Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XXXVII, 1940, p. 155-180) ; St. Lwoff, *BSPF.*, t. XXXVIII, 1941, p. 145-159).

R. L.

Vaisselles domestiques.

Ce n'est que depuis un temps relativement court que l'attention des archéologues s'est portée, tant sur les outillages de fortune, lithiques ou osseux, des temps préhistoriques (voir p. 313) que sur la vaisselle domestique recueillie dans les palais et les cabanes. L'immuabilité des formes de cette céramique ne lui donne aucune valeur chronologique, et la grossièreté de sa facture la fait trop souvent négliger. Cependant ces humbles témoins de la vie quotidienne sont, pour qui sait les interroger, chargés d'enseignements : ils instruisent sur des occupations et des coutumes ; ils aident à préciser la destination des pièces, magasins, cuisines, même sanctuaires, où l'abandon et le malheur des temps les avaient enfouis. L'examen de ces documents montre encore que, dans les pays de la Méditerranée, la vie antique n'est pas si lointaine : tant il est vrai qu'un climat et des ressources analogues entraînent les mêmes habitudes, et que, de celles-ci, naissent et se développent des vaisselles domestiques semblables. Les ruines du palais crétois de Mallia ont fait connaître quelques-uns de ces ustensiles : séparateur d'huiles, supports de brochettes à viandes, que décrit et identifie habilement F. Chapouthier

dans la *Revue des Etudes anciennes*, t. XLIII, 1941, p. 5-15, en renvoyant à l'occasion aux textes homériques. Non moins curieuses sont ces « boîtes à feu » (*fire-box*), coupelles avec capsule, supportées par trois pieds et munies d'un manche, qui sont en réalité des brûle-parfums, d'une technique déjà très avancée. R. L.

Un site préhistorique arcadien : Asea.

La préhistoire du monde hellénique est à l'ordre du jour. Les fouilles livrent chaque année de nouveaux matériaux, et l'on voit se multiplier les tentatives de synthèse où les érudits s'efforcent d'accorder les données archéologiques aux traditions légendaires relatives aux mouvements des populations primitives. De tels efforts risquent malheureusement d'être prématurés, tant qu'on connaîtra mal certaines régions importantes, telles que la Grèce du Nord-Ouest et, au Péloponnèse, l'Achaïe et l'Arcadie. Aussi faut-il savoir gré à l'archéologie suédoise — qui, déjà, après de belles fouilles en Argolide, nous a fourni nos premiers renseignements sur la Messénie préhistorique — d'avoir récemment ouvert un chantier en Arcadie.

De 1936 à 1938, dans la vallée où l'Eurotas et l'Alphée prennent leur source, sur une colline déjà identifiée par Gell avec le site classique d'Asea, une mission a exécuté des fouilles, sur lesquelles M. Erik J. Holmberg nous donne un premier rapport (*Göteborgs Högskolas Årskrift*, 1939, 3, 30 p., 16 pl.). La colline a été occupée dès l'époque néolithique. Nulle construction appartenant à cette période n'a été dégagée jusqu'ici : un rocher entaillé, quelques sols en terre battue, quelques dépôts de cendres sont les seules traces d'habitation. Mais les trouvailles céramiques sont abondantes (l'épaisseur de la couche néolithique varie de 0 m. 50 à 1 m.), et c'est à elles qu'est consacrée la plus grande partie du rapport (p. 4-22). Malheureusement, il n'a pas été possible de répartir le lot, comme à Corinthe ou Prosymna, en séries chronologiques, et l'auteur se borne à décrire en détail les différents groupes que permet de distinguer la technique. Plus de la moitié des tessons appartiennent à la catégorie de la céramique polie grossière. Le reste se répartit entre les autres variétés de la céramique polie (rouge, bigarrée, grise, noire), la céramique vernissée et la céramique décorée (polie ou vernissée). Parmi les formes, on notera la présence, dans toutes les séries, de grands bols à parois verticales ou légèrement concaves, formant avec la base un angle obtus : forme déjà connue, mais dont quelques beaux exemplaires vernissés, avec un décor en échiquier, ont pu être restaurés. Dans l'ensemble, toute cette poterie appelle la comparaison surtout avec celle de Corinthe.

Le passage du Néolithique à l'Helladique ancien s'effectue sans heurt. Toute la partie supérieure de la couche néolithique renferme déjà des tessons protohelladiques ; bien mieux, certains vases semblent appartenir par leur forme à une catégorie, et à l'autre par leur technique. La céramique purement protohelladique ne présente rien de remarquable : elle correspond tout à fait à celle de l'Argolide. Mais à la fin de la période, on voit apparaître une poterie incisée, déjà

reconnue à Malthi en Messénie, et qui semble originaire de l'Ouest (la poterie « adriatique » de Valmin)¹.

Une couche de cendres atteste à Asea, comme en beaucoup d'autres sites préhistoriques, l'irruption violente des peuples qui apportèrent la civilisation de l'Helladique moyen. Le plan des maisons reste d'abord rectangulaire, comme à l'époque précédente ; ce n'est que dans les couches les plus récentes qu'apparaissent des murs courbes. La céramique, banale dans l'ensemble, n'appelle que les remarques suivantes : 1° aucun des vases étudiés n'a été fait au tour ; 2° alors que le minyen gris est rare, le minyen noir est fréquent, ce qui suggère une comparaison avec la Laconie ; 3° la céramique incisée, prolongeant celle de l'époque précédente, est très abondante (la forme caractéristique est celle du « canthare »). Il semble donc qu'il y ait, à cette époque, un mélange d'influences venues de l'Est et de l'Ouest du Péloponnèse.

Le site a été malheureusement abandonné vers le milieu de l'Helladique moyen, et ainsi se trouve frustré notre espoir d'obtenir une stratigraphie préhistorique complète. Ce n'est qu'aux environs du III^e siècle av. J.-C. que la colline fut réoccupée et fortifiée. Le rapport se termine par l'étude d'une « villa » hellénistique de type priénén.

L. LERAT.

Muséographie : la Collection Løb à Munich.

Nous sommes en retard ici pour rappeler que la célèbre collection James Løb avait été léguée, en 1933, au Museum antiker Kleinkunst de Munich. — Elle a été publiée, comme on sait, à l'exception des objets d'or et d'argent et des verreries, par J. Sieveking et G. H. Chase. Certains documents, entrés au Musée après 1933, ne furent pas compris à temps dans ces répertoires. — Les magnifiques épis d'or (*Festschrift Løb*, 1930, pl. 16), dont G. E. Rizzo a récemment exalté la préciosité à propos des monnaies siciliennes, les statuettes de bronze égyptiennes, et la statuette de bronze d'un Lare (J. Sieveking, *Bronzen d. Samml. Løb*, pl. 1, 3, et 16), enfin les verreries antiques restaient entre les mains des héritiers du célèbre collectionneur et savant ; tout cela se trouve maintenant ainsi à Zurich (Coll. Dr Ham-buechen). Un diadème d'or et un des quatre *emblemata* d'argent (Nihawand) de la Collection ont été étudiés, rappelons-le, en 1930, par R. Zahn, *Antike Denkm.*, IV, pl. 42, 1, et dans la *Festschrift Løb*, p. 131 sqq.² Nous signalons ci-après, à part, une tête de statuette en argent qui est passée aussi de la Collection Løb au Musée de Munich (cf. p. 252-253).

Ch. P.

1. Cf. *Rev. archéol.*, 1941, II, p. 184.

2. Sur les documents entrés au Musée de Munich, cf. *Arch. Jahrb.*, 53, 1938, *Anz.*, col. 421 sqq.

Statues grecques archaïques en bois.

Le travail artistique du bois a été très important dès l'époque primitive en Grèce, notamment pour la sculpture destinée aux édifices sacrés, et ce n'est que le caractère périssable des premiers *xoana* taillés en cette matière qui nous a privés, jusqu'ici, d'informations précises sur un art où les sculpteurs hellènes excellèrent et où ils ont aussi tracé la voie. De plus, nous savons maintenant que les premiers grands bronzes avaient, en règle, une armature en bois, extérieurement enrobée de métal fondu, et qu'ainsi la technique du bois dur, parallèle à la *statuaria*, n'a pas moins eu d'importance que le modelage, plus expéditif, de l'argile (Ch. Picard, *Man. archéol., Sculpt.*, I, p. 163 sqq.)¹.

Peu à peu, d'ailleurs, certaines statues de bois archaïques commencent à reparaître, dans les fouilles, dans les musées, dans les collections particulières. Aux points extrêmes de la Méditerranée antique, des statues de bois ont été récemment signalées. D'un côté, près d'Agrigente, à Palma di Montechiaro, en Sicile : trois statuettes féminines debout, d'une triade agraire, semble-t-il, récemment publiées (cf. *Arch. Jahrb.*, 51, 1936, *Anz.*, col. 543, fig. 38; Biagio Pace, *Arte e civiltà della Sicilia antica*, II, p. 10 sqq., fig. 9 sqq.). — Ces œuvres datent de la fin du VII^e s. ou du début du VI^e. — D'autre part, les fouilles de l'Héræon de Samos nous ont rendu aussi quelques objets en bois, matériel sacré, et plastique sculpturale (cf. *Arch. Jahrb.*, 50, 1935, *Anz.*, col. 239; *ibid.*, 62, 1937, col. 204).

On verra enfin dans l'*Arch. Jahrbuch*, 53, 1938, *Anz.*, col. 421 sqq. et fig. 3-4 (col. 423-424), les images d'une statuette en bois archaïque, que le P^r H. Knackfuss venait de donner au Museum antiker Kleinkunst de Munich (inv. 15005); l'ancien architecte-conseil des Missions allemandes d'Anatolie l'avait recueillie à Clazomènes, cité pour laquelle le document prend une valeur précieuse. Il s'agit d'une figure masculine, barbue et vêtue, haute de 0 m. 295, dont toute la partie gauche est malheureusement détruite, et l'épiderme très endommagé partout. Les avant-bras étaient rajustés jadis (tenons visibles). Une longue chevelure frisée — en étages, comme une perruque — descend sur le dos. Cette statuette était primitivement peinte : des restes de blanc et de rouge subsistent.

La petite série de documents pourra s'enrichir; dès maintenant, une lacune est devenue moindre, dans l'état général de nos connaissances, encore si pauvres.

Ch. P.

Une statuette grecque archaïque en argent au Musée de Munich.

Le Museum antiker Kleinkunst, à Munich, a signalé² qu'il avait acquis, de la Collection J. Loeb (ci-dessus, p. 251), une petite tête

1. Cf. aussi W. DEONNA, *Dédale*, I, p. 128 sqq., qui exagère à tort la disparition de cet art du bois.

2. Reinhard LULLIES, *Arch. Jahrb.*, 53, 1938, *Anz.*, col. 426 sqq.

d'argent, haute de 0 m. 02, qui vient d'Athènes (*A. A.*, I. I., fig. 5, col. 425-426). On sait la rareté des objets sculptés de cette matière (Blümner, *R. E.*, III A, 22 sqq.). Les productions, si précieuses, de cette sorte ont été recherchées et souvent fondues. On a pu signaler seulement une figurine de guerrier, d'argent doré, datant de l'archaïsme tardif et qui vient de Chios (*Dellion arch.*, 2, 1916, p. 208 sqq. et *paral.*, 4, fig. 28). On a rappelé aussi une inscription mentionnant la consécration à l'Héra de Samos d'un *gorgoneion* d'or et d'une Sirène en argent (*Ath. Mitt.*, 55, 1930, p. 47).

La petite tête d'argent entrée au Musée de Munich a été mentionnée et déjà reproduite : *Pantheon*, 15, 1935, p. 56 sqq. — Il manque une partie de la chevelure ; l'œuvre devait être ajustée sur une âme de bois, comme les bronzes archaïques de Dréros et d'ailleurs. La chevelure, les sourcils, les pupilles sont détaillés d'incisions. La statue est imberbe, mais rien ne permet plus de décider s'il s'agissait d'un Couros ou d'une Coré : ou, dans le cas (probable) d'une figure féminine, d'une tête de sphinx, ou d'une applique sur objet de même métal. Si le personnage est masculin, on réservera aussi la possibilité d'une applique de vase. D'après R. Lullies, l'objet serait à dater des environs de 560. Ch. P.

La fonte des statues de bronze à Olympie¹.

Les fouilles du printemps 1937 à Olympie, dans un terrain choisi, situé à une quarantaine de mètres au Nord-Est de l'angle Nord-Est du Trésor de Géla², ont révélé notamment les restes d'une fonderie antique. L'intérêt des installations découvertes provient de ce qu'elles ne servaient pas seulement au traitement du minerai de cuivre, mais aussi à la fonte de statues de bronze. — Les grands bronzes grecs d'une seule pièce constituaient jusqu'ici une énigme technique. La découverte d'Olympie établit que les Grecs, au lieu d'utiliser toujours pour leurs fontes un atelier spécialisé, se contentaient de chercher dans la nature l'emplacement qui convenait au travail à exécuter ; à la conception erronée de l'atelier fixe, il faudra donc substituer celle du four provisoire, construit au besoin à l'air libre, en proportion de la fonte que l'on voulait obtenir. Ajoutons que la difficulté pour les Grecs n'était pas tant d'amener le métal à la température de fusion (ils connaissaient le soufflet), mais plutôt d'arriver à placer le moule au milieu d'une masse convenable, résistant à la pression et à la chaleur, telle enfin que le métal pût s'écouler directement du four de fonderie dans le moule. Cette masse ne pouvait être constituée par de la terre ordinaire ; aussi utilisait-on le sable fin, et c'est aux endroits où il se trouvait en abondance qu'on construisait les fours provisoires.

Les fouilles d'Olympie ont mis au jour les restes de plusieurs de

1. D'après R. HAMPE et U. JANTZEN, *Arch. Jahrb.* Berlin, 52, 1937. *Bericht über die Ausgrabungen in Olympia*, p. 28 à 48.

2. *Arch. Jahrb.*, I. I., fig. 2 de la p. 27.

ces fours¹. Pour l'un d'entre eux, l'infrastructure conservée comprend une partie de briques de glaise et une partie de glaise durcie par le feu. Par côté, une sorte de contrefort, également en terre glaise, rappelle le renforcement latéral du four figuré sur le Vase Edward (cf. Kurt Kluge, *Die antiken Grossbronzen*, I, fig. 4); il pourrait s'agir d'une « marche de service », destinée à faciliter le travail des fondeurs. Un orifice d'évacuation et la rigole d'un canal d'écoulement portaient également un revêtement de glaise durcie. Au fond de la rigole ont été trouvés des morceaux de charbon de bois. En arrière de l'orifice d'évacuation, s'étend une plate-forme de 0 m. 32 à 0 m. 33 de diamètre intérieur : c'est le fond du four proprement dit. Elle repose sur un soubassement solidement construit qui comprend d'abord une assise de briques de glaise : cette glaise était primitivement mélangée de paille et de fiente; la combustion a produit la porosité nécessaire pour empêcher le fendillement des parois du four. Puis vient une couche noire d'argile très dure recouvrant les briques. Sur cette plate-forme qui servait de base, s'élevait la paroi montante du four, conservée seulement par endroits et sur quelques centimètres de hauteur; des briques de glaise qui devaient constituer la partie supérieure, une seule demeure en place (les autres ont été enlevées lors d'une fouille précédente). En tout cas, sur ce point, les peintures de vases — Vase de Berlin et Vase Edward, cf. Kluge, *l. l.* — remédient à l'insuffisance des données des fouilles; elles ont permis à M. K. Kluge de reconstituer le four et d'en imaginer le fonctionnement (fig. 1).

Veut-on obtenir une fonte en creux? A cet effet, du modèle de statue préparé en bois, on tire un moule dans une terre humide capable de résister au feu. Quand le moule est sec, on constitue un noyau en terre — également capable de résister au feu — noyau que l'on maintient en équilibre à l'intérieur du moule à l'aide d'appuis de fer : « Ces noyaux en terre sont la marque spécifique du coulage des grands bronzes archaïques grecs. » Quant au moule, il entre dans sa masse trois éléments : 1° de l'argile plastique humide, ou de la glaise contenant de l'argile plastique; 2° la masse résistant au feu proprement dite, qui traverse de ses grains fins la masse plastique (brique pulvérisée, sable quartzueux, terre réfractaire, etc.); 3° les matières destinées à empêcher le fendillement lors du séchage et dans le feu (poils de veau, ou, pour les parties extérieures des revêtements, paille ou fiente).

Ce moule, avec le noyau qui y est suspendu, est introduit dans la fosse de coulée. Là, on le sèche lentement, puis on le chauffe à blanc. Devenu dès lors intransportable, il doit être entouré d'une masse de sable sec bien tassé. C'est alors que, devant les entonnoirs de coulée, on installe le four, dont la grandeur est calculée en fonction de la quantité de métal nécessaire : « Le four de fonderie grec n'est donc pas autre chose qu'une partie du moule. » On le remplit de cuivre et de charbon de bois par couches alternées. Le charbon est allumé,

1. Se reporter au besoin, pour l'emplacement des différents fours à la figure 10 du *Jahrbuch*, p. 39.

et la température de fusion est obtenue par un courant d'air, que fournit un système de soufflets accouplés. Le cuivre fondu est mêlé au métal d'alliage — étain, parfois un peu de plomb — placé au sommet du four dans une sorte de « réchauffeur » (*Vorwärmer*).

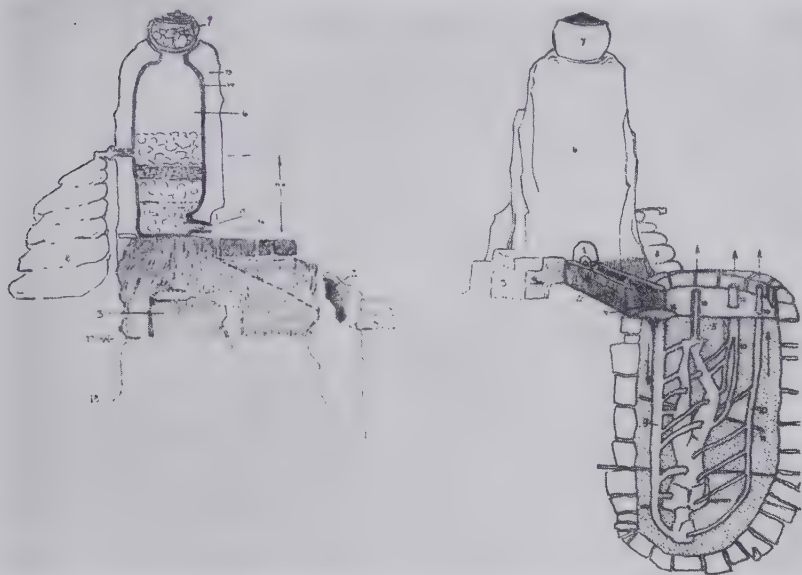


Fig. 1. — Un four pour statues de bronze à Olympie.

(*Arch. Jahrb.*, 52, 1937, *Olympia*, p. 28 sqq.)

Reproduction des figures 3 et 4 des pages 30 et 31. — Figure 3 (à g.) : four d'une fonderie de statues, coupe transversale ; figure 4 (à dr.) : four d'une fonderie de statues, avec fosse de coulée.

1. Orifice d'évacuation. — 2. Canal d'écoulement. — 3. Marche de service pour le chauffeur et pour le maître fondeur. — 4. Revêtement en glaise réfractaire du canal d'écoulement. — 5. Fosse de coulée. — 6. Four proprement dit. — 6 a. Foyer de fusion. — 7. Métal d'alliage dans le « réchauffeur ». — 8. Soufflet. — 10. Évacuation de l'air. — 11. Appui soutenant le noyau central. — 12. Entonnoir de coulée. — 13. Manteau extérieur du four. — 14. Revêtement incombustible. — 15. Bonde conique. — 16. Couche de charbons (de bois) ardents. — 17. Niveau du sol. — 18. Niveau de la fouille. (Dessin de Kurt Kluge.)

On garnit provisoirement de charbons ardents la rigole d'écoulement pour éviter le refroidissement de l'alliage en fusion à la sortie du four. Les dernières opérations doivent être rapides : le canal d'écoulement est vidé de ses charbons ; le maître fondeur repousse alors la bonde conique, qui fermait l'orifice d'évacuation, vers l'intérieur du four où elle monte à la surface en vertu de son moindre poids, tout comme

sont montées les scories. L'alliage s'écoule dans le moule, tandis que l'air s'échappe du moule par diverses conduites d'évacuation. Après refroidissement, le moule est retiré de la fosse et brisé.

Les restes des diverses installations de ce type, retrouvées à Olympie, se complètent mutuellement. En particulier, certain morceau d'argile spéciale serait le fragment d'un moule où fut coulé un bronze antique et serait à comparer avec le moule provenant d'une installation analogue, trouvée à Athènes, à l'Ouest du petit temple à abside d'Apollon Patrôos ; ce moule a été décrit par H. A. Thompson, *Hesperia*, 6, 1937, pp. 82 sqq.¹ Enfin, un dernier fragment, de forme caractéristique, représenterait un résidu de la fonte d'un bronze, solidifié sur l'entonnoir de coulée. D'après le niveau des diverses couches de terrain où les installations des fonderies ont été découvertes, et d'après les objets qui les accompagnaient, les fours d'Olympie se répartissent chronologiquement entre la deuxième moitié du VII^e siècle et la première moitié du VI^e.

Si l'emplacement des fours, qui est un endroit sablonneux, a été si longtemps utilisé, c'est que le sable meuble y fournissait la matière capable de résister au feu dont il fallait entourer le moule, tandis que les rives argileuses de la « rivière » procuraient la masse malléable qui ne se fendillait pas en séchant ; ainsi il était permis de construire à la fois le four et le moule².

R. TRIOMPHE.

Gladiateurs grecs archaïques ?

Sur une statuette masculine en bronze de la Collection W. Dorow, entrée au Musée de Berlin, M. K. A. Neugebauer a noté³ de curieuses particularités : outre qu'elle présentait des traces d'oxydation ferreuse, elle n'était vêtue que d'un *subligaculum* (c'est ainsi qu'il faut entendre le « badehosenähnlicher Schurz ») et devait projeter en avant ses deux bras, actuellement brisés à la hauteur des coudes.

Pour expliquer ces traits originaux, l'auteur a comparé la dite statuette avec plusieurs bronzes parvenus intacts, où il a retrouvé un geste identique : à Karlsruhe (*Badisches Landesmuseum*), une statuette de bronze n'a pas les mains vides, mais elle porte les traces d'un rivet en fer ; même constatation sur une statuette de Bologne.

1. Forme pour un Couros aux deux tiers de la taille naturelle ; au voisinage, autre installation, avec restes d'un autre moule de statue.

2. [Les archéologues allemands relèvent bien (p. 37) qu'à l'Agora d'Athènes, il n'y avait « kein ständiger Werkstättenplatz » ; mais qu'on s'était installé provisoirement un peu partout au voisinage des temples pour lesquels on avait à travailler. Il n'y avait donc rien à tirer de la découverte de fours à Colonos Agoraïos, pour ou contre l'identification du « Théseion » en « temple d'Héphaïstos ».

— *La Réd.*]

Add. Sur les 6 fours creusés dans le sol qui ont fonctionné pour la fonte du cuivre dans la Val di Fucinaia, en Etrurie, cf. l'étude parue dans *Studi etruschi*, XI, 1937, p. 305-341.

3. *Berliner Museen, Berichte aus den Preussischen Kunstsammlungen, Beiblatt*, LXI Jahrg., 1940, H. 1-2, p. 7-17.

Une figurine du *Museo Civico* d'Arezzo apporte plus de précision : le Louvre en possède une réplique (De Ridder, *Bronzes antiques du Louvre*, I, Paris, 1913 ; n° 105, p. 22 et pl. 12) qui avait « les bras pliés à angle droit, les mains ouvertes, les paumes parallèles et traversées chacune d'un clou avec lamelle rapportée » ; sur une autre encore, à Florence (Musée archéologique, n° 47), se voit nettement dans la main gauche la lame d'un poignard ; enfin, sur une, de Leyde (S. Reinach, *Répertoire*, II, Paris, s. d., p. 185, n° 8), la même remarque est encore aisée à faire.

D'après ces exemples, et d'autres encore, on est amené à penser que les deux mains tenaient un poignard ou une courte épée ; l'oxydation était due à la présence d'un objet en fer, détruit maintenant par la rouille.

Que figuraient ces statuettes ? A première vue, il serait tentant de les ranger parmi les guerriers dont nous connaissons de nombreuses figurations à l'époque archaïque. Mais, précisément, toutes ces figurines méritent-elles le nom général de « guerrier » sous lequel on les a groupées ? Il est certain, par exemple, que le guerrier de Styra (Athènes, Musée National, n° 13699 ; *BCH.*, LIII, 1929, p. 110, fig. 5), ou celui de Lycosoura (Athènes, Musée National, n° 7644 ; *BCH.*, LIII, 1929, p. 111, fig. 8), ou le Spartiate Carmos (Athènes, Musée National, n° 7598 ; cf. Ch. Picard, *Sculpture grecque*, I, p. 464, fig. 136), ou l'hoplite messénien (Athènes, Musée National, n° 14789 ; cf. *BCH.*, LIII, 1929, p. 111, fig. 7 ; Ch. Picard, *ibid.*), ou enfin certain bronze du Ptoion (*BCH.*, XI, pl. 9), portent dans la main droite l'épée et au bras gauche le bouclier. En revanche, l'attitude du bras gauche ne permet pas la même désignation pour la statuette d'Olympie (Athènes, Musée National, n° 6233 ; cf. *BCH.*, LIII, 1929, p. 108, fig. 4 ; S. Reinach, *Répertoire*, II, p. 186, n° 10), ainsi que le rappelle l'auteur ; j'en dirais autant, malgré les réserves de M. Neugebauer¹, pour une autre statuette d'Olympie (Athènes, Musée National ; cf. S. Reinach, *Répertoire*, II, p. 185, n° 2 B) qui ressemble à celle de Clermont-Ferrand (S. Reinach, *Répertoire*, IV, p. 101, n° 9 b) et à celle de Saint-Germain (S. Reinach, *Répertoire*, IV, p. 101, n° 8 b). Il faudrait donc, pour ces derniers documents, renoncer à l'explication traditionnelle, et admettre que chacune des mains tient un poignard ou une épée courte.

Si rare qu'elle soit à l'époque archaïque, une telle représentation n'est pourtant pas insolite. On peut, en effet, comparer le geste de ces statuettes à celui du Kaineus, connu par un stamnos étrusque, et illustré maintenant par un relief de bronze découvert à Olympie². Kaineus tient, en effet, deux courtes épées, une dans chaque main ; on pourrait objecter que ces armes sont dues à une recherche de symétrie, mais

1. *L. I.*, p. 10 : nous ignorons si elles portent des trous de tenons.

2. A la bibliographie donnée par M. NEUGEBAUER ajouter *Die Antike*, XV, 1939 : R. HAMPE, *Neue Funde aus Olympia*, fig. 26, qui date le relief, p. 15, du milieu du VI^e s.

l'argument ne paraît pas décisif, car, à cette représentation, on peut ajouter deux autres empruntées à la sculpture, d'époque plus récente, il est vrai. Déjà l'auteur rappelle la stèle funéraire d'Amisos publiée par M. F. Cumont¹; si ce rapprochement n'est pas concluant, un autre le serait davantage : il y a presque un siècle, Longpérier avait publié ici même (*Rev. arch.*, t. VI, 1849-1850, p. 198-201 = *Œuvres* de Longpérier, t. II, 1883, pp. 242-245) une petite stèle découverte près de Salonique, où paraît un gladiateur *dimachærus* dont « la main droite, un peu étendue, est armée d'un poignard », tandis que « la main gauche retient à la fois la hampe d'un trident (*fuscina*) et un second poignard » (*l. l.*, p. 242; document cité par L. Robert, *l. l.*, n° 13, pp. 79-80, et reproduit par lui à sa pl. IV, 13, dont le tirage est beaucoup trop noir).

Ces « guerriers », à en juger d'après l'abondance des documents découverts en Étrurie, seraient donc des gladiateurs; ce genre d'escrime aurait eu son origine en Étrurie, hypothèse qui s'accorde avec le fait que ce genre de combat n'apparaît à Rome qu'en 264 avant notre ère².

Mais si cette hypothèse est fondée, et si elle rend assez compte de l'attitude des statuettes — bien que les documents de la sculpture soient *plus tardifs* — reste à expliquer comment apparaissent en Grèce, et à l'époque archaïque, des ex-voto de gladiateurs, alors que ce genre de *munus* n'y est pas encore attesté. La difficulté nous paraît irréductible, jusqu'à preuve nouvelle³.

A l'appui de son interprétation, M. Neugebauer vient d'ajouter d'autres documents (*Arch. Jahrb.*, 55, 1940, *Anz.*, col. 608-611 : *Ueber den ältesten Gladiatorentypus*) et, en particulier, le bronze de la Collection Courtot (S. Reinach, *Répert. Statuaire*, IV, 131, 7 b), classé là, je ne sais pourquoi, sous la rubrique Héraclès, car il figure un jeune homme nu et qui tient un poignard ou une épée courte dans chaque main. — Mais si l'explication de M. Neugebauer me paraît toujours probable, lorsque les personnages sont ainsi munis de deux armes offensives, la représentation de gladiateurs en Grèce à l'époque archaïque reste difficile à comprendre. Or, dans un article publié il y a une dizaine d'années (*Rev. arch.*, 1930, II, pp. 235-279 : *Guerriers*

1. *Catalogue des sculptures et inscriptions du Musée du Cinquantenaire à Bruxelles*, p. 102 sqq., n° 80 et fig., et auparavant *Studia Pontica*, III, n° 7; ajouter L. ROBERT, *Les Gladiateurs dans l'Orient grec*, Bibl. des Htes-Études, fasc. 278, Paris, 1940, p. 130-131.

2. M. NEUGEBAUER renvoie à SCHNEIDER, P. W., *Suppl. III*, col. 760 sqq., sur l'origine étrusque des combats de gladiateurs.

3. Cf. Emeline HURDHILL, *AJA.*, XLIV, 1940, p. 113 (c. r. du *General meeting of the Archaeological Institut*) : « Types of Etruscan small bronzes are apparently always based on Greek prototypes, but the Greek prototype is not necessarily the same kind of figure or used for the same purpose as the Etruscan derivative. It may not even be of the same material, that is, a type of votive statue in Greece may be used decoratively in Etruria, and vice versa, or a costume that is known in Greece only from reliefs and vase-paintings may be the uniform of a common votive type in Etruria. This can be illustrated by the history of the warrior types in Etruscan bronzes. »

et gladiateurs samnites), Paul Couissin avait déjà posé, « à propos de deux lampes romaines du Musée Borély, à Marseille », les données d'un problème analogue. En effet, ses observations s'appliquent à des types différents, datés du III^e siècle avant notre ère (*L. I.*, p. 268), puisqu'il s'agit de gladiateurs à l'équipement archaïque (bouclier sans *umbo* et casque simple). P. Couissin citait un passage de Tite-Live, IX, 40, § 17, qui semblerait vouloir dire que les guerriers et les gladiateurs samnites étaient armés de la même façon. Il rappelle que c'est à partir de 310 seulement que les gladiateurs de Capoue se nomment Samnites et sont équipés à leur manière ; les jeux gladiatoires sont, au I^{er} siècle, des divertissements, tandis qu'« à l'origine ce n'étaient pas des jeux, *ludi*, mais des devoirs, *munera*, rendus aux morts illustres, et ces combats appartenaient aux rites funéraires » (*L. I.*, p. 270-271). Or, des peintures funéraires de Capoue, datées du IV^e et du III^e s., laissent supposer avec certitude que ces combats funèbres « avaient été introduits à Capoue par les Samnites qui s'y étaient rendus indépendants à la fin du V^e s. » (*L. I.*, p. 272). Les représentations des lampes étudiées par P. Couissin ont été copiées sur des originaux qui figuraient, eux, des guerriers (p. 274 sqq.). De là, une identité apparente. — Je ne sache pas que dans les jeux funèbres grecs, il y ait eu, à l'époque archaïque, des *munera* comme dans les pays italiens¹. Mais les observations de P. Couissin permettraient, *mutatis mutandis*, de réduire la difficulté. Il faudrait supposer que les artistes grecs se seraient inspirés des Étrusques ; tandis que les statuettes étrusques figuraient réellement des gladiateurs, les bronziers grecs auraient voulu représenter des guerriers. Ainsi s'expliquerait qu'en Grèce où le *munus* était inconnu, ces statuettes aient eu l'apparence, et le geste, de gladiateurs qu'elles ne figuraient pas selon l'intention des fabricants.

Y. BÉQUIGNON.

Un acrotère central retrouvé à Olympie : rapt de Ganymède².

Édité avec le luxe que nous connaissons pour la série, le 100^e *Winckelmannsprogramm* (1940) a présenté un intéressant document de terre cuite. A la « tête de Zeus » (anciennement n^o 171) du Musée d'Olympie, trouvée fin 1878 dans une tranchée du remblai Sud du stade, les fouilles modernes entreprises dans le remblai O.-S.-O., ont permis, après les découvertes de nov. 1938 et janv. 1939, de rattacher les morceaux essentiels d'un groupe d'enlèvement que la forme de la base (à double pente) désigne comme un acrotère central (haut. = 1 m. 06.)

Le personnage principal, à la stature puissante et aux bras musculeux d'homme mûr, progresse d'une marche rapide, ramenant contre son corps du même geste de la main gauche, son bâton de

1. Malgré *Iliade*, XXIII, 818 sqq. : les combattants sont armés du bouclier et de la lance.

2. E. KUNZE, *Hundertstes Winckelmannsprogramm der archaologischen Gesellschaft*, 1940, Walter de Gruyter, Berlin, in-4^o, p. 27-50, 11 pl. et 9 fig. dans le texte.

voyageur et les plis de son manteau à bordure décorée en frise. Dans l'animation de la course, le pan de la draperie flotte en arrière, découvrant la jambe gauche, de même que volent par-dessus l'épaule du ravisseur, les longs cheveux du bel enfant qui s'abandonne, jambes ballantes, au bras qui l'a saisi sous les aisselles, avec force mais non sans délicatesse.

Magnifique réussite technique, comme le montre bien M. O. Kunze (qui, au passage, prend position pour le « double-feu » dans la difficile question de la cuisson). La polychromie (jaune-crème, vernis rouge, vernis noir, rouge mat) rehausse le mouvement du groupe qui, traité avec sens du volume et de la profondeur, ne manque pas de vie.

M. O. Kunze identifie sans peine les personnages : la fine couronne d'olivier qu'un savant nettoyage a permis de discerner confirme la dénomination qu'Adolf Furtwängler proposait dès la découverte de la tête : le ravisseur est Zeus. Quant au gracieux enfant qui tient encore son coq familial, c'est Ganymède.

Nous connaissons déjà des représentations de Zeus sous forme humaine poursuivant Ganymède, mais c'est la première fois que nous assistons à l'enlèvement ; c'est la première fois aussi que nous voyons une scène de rapt traitée en statuaire libre ; enfin nous nous écarterons ici des scènes de même genre sur les peintures de vases, où se lisent la résistance, la lutte et la brutalité.

La comparaison avec diverses figures courantes et fuyantes de la statuaire permet à M. O. Kunze de fixer la réalisation de cette œuvre aux entours de 470 (ce que ne peuvent infirmer, ni la minutie dans le dessin des frises du vêtement du Zeus, ni sur le front du dieu les trois rangs de bouclettes « en bosse », ni sur la nuque, le sévère rouleau).

De quel atelier provient ce document unique ? Quel maître l'exécuta ? De quel monument domina-t-il le faite, dans un élan qui ravit de la terre au séjour des Immortels ?

M. O. Kunze a posé ces questions sans y répondre¹, tant est grande sa prudence, que seule égale l'exacte minutie dont il a fait preuve dans l'étude descriptive du groupe.

J. MARCADÉ.

Sculptures d'époque archaïque et classique à Samothrace.

Les nouvelles fouilles de Samothrace, entreprises par la Mission américaine de K. Lehmann-Hartleben², n'ont encore donné, au début, que peu de sculptures. Mentionnons toutefois, avec une main de statue archaïque (?) tenant une patère (fig. 7, p. 139), une péplophore très usée, trouvée dans un lit de torrent : style de transition, école ionienne-insulaire (fig. 15 à la p. 143).

Ch. P.

1. [Pour une solution proposée, cf. Ch. PICARD, *Beaux-Arts*, 10 oct. 1941, qui daterait l'acrotère de 490 environ, et pense qu'il devait avoir pris place à la façade du Trésor de Gêla, le plus voisin du Slade, après la réfection de 491. — *La Réd.*]

2. Cf. *AJA.*, XLIV, 1939, p. 133-145.

Æginetica.

Sous ce titre, M. Gabriel Welter, qui est actuellement le meilleur connaisseur des antiquités d'Égine¹, a publié, dans l'*Arch. Jahrbuch* de Berlin, 53, 1938, deux suites précieuses de notes historiques et archéologiques ; nous les devons signaler à nos lecteurs.

Ces remarques concernent successivement (première série I-XII, col. 1-33) : L'histoire du temple d'Aphaia ;

Le Propylée du sanctuaire d'Aphaia ;

L'Asclépieion d'Égine ;

Le mont sacré dédié à Zeus Hellanios (avec plan de la terrasse antique et du site mycénien qui entoure l'église actuelle) ;

Un chapiteau dorique du plus ancien temple d'Apollon (prétendu temple d'Aphrodite), et divers autres morceaux archaïques du même lieu-saint ou d'ailleurs ; dont : un acrotère faitier ; un bloc de pôros d'autel à triglyphes (liste des autels à triglyphes) ; des restes de couronnement d'un autel ; un sarcophage monolithe de la nécropole.

Dans la deuxième série (XIII-XXIV, col. 480-540), on trouvera diverses observations importantes et nouvelles :

— sur les murs de ville d'Égine et l'aménagement du port ;

— sur diverses estampilles archaïques du ^{vi}e ou du début du ^{ve} s: (bibliographie) ;

— sur des ancres (dont une du sanctuaire d'Aphrodite Epilimenia (fig. 11), inscrite ; une autre, *IG.*, IV, 176, qui porte l'inscription précédemment inconnue : Μῇ κίλει τῶδε (« ne remue pas cela ! » invocation adressée, selon M. G. Welter, aux malins génies des mers) : fig. 14-15, col. 499-500 ;

— sur les sculptures archaïques en pôros de l'île. — Col. 491 sqq. (XVI), M. G. Welter apporte une contribution précieuse à l'histoire de la sculpture archaïque, en faisant noter d'abord que c'est *en pôros d'Égine*² que sont taillées la plupart des sculptures et des bâtisses archaïques de l'Acropole d'Athènes, ce qui dénonce assurément certaines influences artistiques, les sculpteurs voyageant avec leurs matériaux. Il publie différents fragments (une tête, un torse de guerrier agenouillé, un torse d'Héraclès tirant de l'arc, une tête de lion) ;

— N° XVII, sous le titre *Omphaloi*, M. G. Welter publie divers *omphaloi* funéraires de la nécropole, couvercles de fosses à offrandes ; il se rallie à ceux qui n'ont jamais cru que l'« omphalos » de pôros du site de Delphes, publié par feu F. Courby, pût être l'*omphalos* sacré de l'*adyton* delphique : c'était un objet funéraire (col. 494).

Les notes XVIII à XXI constituent l'étude la plus importante qu'on ait consacrée jusqu'ici aux nécropoles d'Égine (croquis de situation, fig. 25), des temps pré-mycéniens à l'époque hellénistique.

Sous le n° XXI, M. G. Welter établit, d'après un croquis et un

1. Cf. sa récente publication *Ægina*.

2. G. WELTER, *Ægina*, p. 93.

renseignement de Cockerell, la provenance *éginétiq*ue d'un torse archaïque du Musée National d'Athènes en marbre parien (magasins, antérieurement attribué au Dipylon) : c'est le haut d'une figure féminine acéphale, d'art ionien insulaire, à dater du milieu du VI^e s. — Sa présence à Égine explique les influences des ateliers de l'Archipel sur les tailleurs de *pôros* de l'île du golfe Saronique, et l'abondant dépôt d'excellentes terres cuites ioniennes aux temples d'Aphaia et d'Apollon, ou dans la nécropole.

M. G. Welter (n° XXII) a publié aussi : 1° une belle stèle funéraire d'Égine : jeune homme près d'un cheval (Athènes, Mus. Nat. 1385) : pl. I. Le style est proche de celui de la prétendue stèle de Salamine qui a été trouvée en 1829, à *Egine*. Les deux monuments montrent la survivance d'une originalité éginétique après la conquête attique ;

2° (n° XXIII), un très curieux relief d'offrande à Hécate, déesse dont le monument est formé ici par une barquette sur piédestal.

La note XXIV concerne une aiguille archaïque du sanctuaire d'Aphaia, en bronze, que G. Welter compare à des types analogues, de Troie, de Megiddo et de Syrie-Palestine. La date la plus haute possible pour cette consécration est 1300. Avec ou sans vêtements, cette offrande caractéristique à Aphaia, doit dater de l'époque mycénienne tardive.

Ch. P.

De la Sicile à la Grande-Grèce.

Mme L. Quarles Van Ufford — qui vient de nous donner, en français, un opuscule intéressant intitulé *Les terres cuites siciliennes*¹, traité dont il sera rendu compte ici-même — a publié une tête de terre cuite de Sélinonte², portant un pôlos décoré, qu'on peut comparer de près à une tête tarentine de Berlin ; elle en serait comme le doublet ; on peut même penser à un commun moule (tarentin ?). Des documents de Munich et de Tarente prouvent que le modèle est resté en usage pendant toute la première moitié du V^e s. Les influences de Locres se sont exercées à Sélinonte par Mégara Hyblaea et la côte Est jusqu'en 500 environ ; viennent ensuite certaines influences de Medma, qui sont passées à Sélinonte après la ruine de Mégara Hyblaea, et demeurent rares dans la partie orientale de l'île.

Le document étudié est le premier qui montre des rapports aussi précis, établis dans l'ordre de la coroplastie, de Tarente à Sélinonte. D'Agrigente provient³ une autre terre cuite où l'on trouverait aussi des influences tarentines : tête de femme du Musée de Syracuse, haut. 0 m. 14. Elle porte un pôlos et des boucles d'oreille : elle aurait été faite sur place, mais d'après un moule étranger. L'étude des collections de Syracuse pourrait révéler d'autres documents de même intérêt. — Je n'en doute guère, pour ma part, ayant déjà indiqué des

1. *Études sur l'art sicilien entre 550 et 540*, s. d. (1941).

2. *Bulletin ant. Besch.*, La Haye, XIII, 1938 (juin), p. 1-6.

3. Mme G. SCHNEIDER, *Bullet. ant. Besch.*, p. 9 et fig. 5 à la p. 8.

rapports non moins précis entre le matériel votif des sanctuaires occidentaux de Sicile et Grande-Grèce et celui qu'on rencontre vers l'Est même de la Méditerranée, à Délos, à Samos et ailleurs.

Ch. P.

Sur le culte des dieux-fleuves.

Au moment où la publication du temple du dieu-fleuve Pami-sos en Messénie, rappelait l'attention, grâce à M. N. Valmin, sur l'importance des divinités fluviales en Grèce — cf. *Rev. archéol.*, 1941, II, p. 183 sqq. — M. C. Blümel¹ a constaté que le masque du ^{ve} s., à type « dionysiaque », de Marathon (Berlin, III, *Kat. K. 2*, pl. 2), publié par M. Wrede dans un suggestif article sur le « Maskengott » (et cru d'un Dionysos) devait se rapporter plutôt en réalité au culte d'Aché-loos (cf. Ch. Picard, *Man. sc. gr.*, I, fig. 6). Le masque de Marathon était primitivement cornu, et l'entaille faite si régulièrement dans la barbe à la partie inférieure, avec emplacement d'une mortaise, ne s'explique que si le dit marbre était posé sur une table-autel, une *mensa sacra*. Ainsi en va-t-il sur un relief plus récent de Mégare, précisément conservé à Berlin (*K. 82*, pl. 71). Là, divers dieux chthoniens et des héros font cercle autour de l'exhibition du symbole du dieu-fleuve taurin.

Cette découverte est intéressante au point de vue des survivances du polysymbolisme primitif, la scène du relief de Mégare étant comme l'abrégé cultuel des assemblées divines où l'Achéloos, dieu-taureau à face humaine, figurait plus complètement : comme par exemple, sur un des reliefs du *téménos* des Échélides, au Phalère². Ce qui eût pu être noté, en cette occasion.

Ch. P.

Sur une Athéna de Tarente.

Mme G. Schneider³ a publié une tête d'Athéna, de Tarente (terre cuite), qu'elle intègre parmi les documents déjà étudiés par elle pour la reconstitution de l'art classique, dans la cité de Grande-Grèce⁴. C'est une tête casquée, avec « collier de Vénus » ; on peut rapprocher une autre tête de Constantinople, et une de Bonn (fig. 4). La tête de Stamboul, la plus récente de la série, serait des environs de 440. Le casque en forme de bonnet thraco-« phrygien » a été étudié par B. Schröder (*Arch. Jahrb.*, 1912, p. 317 sqq.) et B. Schweitzer (*Orig. d. Pasquino-Gruppe*, p. 19 sqq.) : il se trouve représenté sur des vases de la période 460-450.

Ch. P.

1. *Berliner Museen*, 59, 1938, p. 10-12.

2. *Rev. arch.*, 1939, I, p. 143 sqq.

3. *Bulletin ant. Besch.*, La Haye, XIII, 1938 (juin), p. 6-9.

4. Cf. pour l'acrolithe de Cîrò, *Bull. Ant. Besch.*, 1937, I, p. 3 sqq.

Nouvelle réplique du Diadumène de Polyclète, à Fondi.

M. D. Mustilli a publié (*Not. scav.*, 1937, p. 60 sqq.) les nouvelles sculptures trouvées à Fondi (cf. *Arch. Jahrb.*, *Anz.*, 51, 1936, p. 486 sqq. ; 52, 1937, p. 408 sqq.) dans un rapport provisoire, en ajoutant la mention de trouvailles plus anciennes faites au même lieu. — A ce groupe des plus anciennes trouvailles, appartient une grande statuette représentant une petite jeune fille impubère, dont la tête est un portrait d'époque julio-claudienne. On lui a donné une pose et un vêtement qui reproduisent, avec variantes, le type de l'Artémis de Versailles (cf. *E. A.*, 4075, 4345). Du lot vient aussi un torse masculin, que D. Mustilli a pensé justement pouvoir rapporter à l'influence polyclétéenne. M. R. Horn (*Arch. Jahrb.*, 52, 1937, *Anz.*, col. 408) fait un pas de plus : il estime que les proportions, le traitement entre la région iliaque et la poitrine, l'inflexion de la ligne blanche dénotent des ressemblances très précises avec le Diadumène ; il s'agirait donc d'une nouvelle réplique. — Ce qui est conservé de l'attache du bras droit ne contredit pas à cette impression.

Ch. P.

Sur un skyphos du Cabirion de Thèbes.

Une communication d'O. Kern à la Société archéologique de Berlin, lue par M. K. A. Neugebauer, le 22 juin 1937, avait eu pour objet « les représentations de la Grande-Mère en Béotie »¹.

C'est en interprétant le revers d'un vase cabirique de Berlin, à figures noires, provenant du Cabirion de Thèbes — vase qui montre, à l'avant, quatre banqueteurs de *symposion* dans la manière caricaturale habituelle — que M. O. Kern avait amorcé sa démonstration ; il s'est aperçu, dit-il, qu'une silhouette évanide de joueuse de flûte faisait transition entre les deux côtés du vase, et qu'il y avait aussi, au revers, des personnages, reconstituables (fig. 1-3). A. Furtwaengler avait signalé là une « fête de Pan » ; mais on avait douté qu'elle fût antique. Il semble maintenant qu'il n'y ait plus de réserves à marquer en ce sens. Du moins, ce qui était « fête de Pan », croyait-on, a beaucoup de chances d'être plutôt, selon l'interprétation d'O. Kern, une fête de la Magna Mater, à laquelle s'associent Hermès et Pan. Le lieu de trouvaille du skyphos cabirique vient rappeler la fondation faite par Pindare lui-même à la suite d'un songe raconté dans les *Θηβαικά* d'Aristodémos : celle d'un sanctuaire de la Dindyménè — ou plutôt de Cybèle — près de sa maison et du ruisseau de Dircé. Là était la statue de marbre attique due à Aristomédès et Socratès (Pausanias, IX, 25, 3).

Deux danseuses assistent à la scène sur le vase du Cabirion, tourbillonnant avec élan : ce sont les *χοῦραι* que mentionne un *parthénion*, compagnes de la Grande Mère et de Pan ; un relief du

1. *Arch. Jahrb.*, *Anz.*, 52, 1937, col. 466 sqq.

Musée d'Athènes (*Ath. Mitt.*, III, 1878, p. 390 sqq. ; V, 1880, p. 209, n. 1 et p. 216), rapproche aussi Pan de la Mère des dieux, avec cinq jeunes filles représentées en Ménades, et qui rappellent les danseuses du vase thébain. On comprendrait mieux ainsi, relève O. Kern, l'association constatée entre l'avvers et le revers de la représentation.



Fig. 2. — Fête de la Déesse-mère sur un *skyphos* cabirique
(en bas : revers du vase).

Parvenu à ce point de sa démonstration, O. Kern a marqué qu'il reconnaissait maintenant la Grande-Mère, assise, sur un cratère béotien à figures rouges, précédemment mal interprété par lui pour certains détails. Elle était représentée là, dit-il, en guérisseuse. A ce sujet, l'auteur de la communication a relevé la fréquente intervention des déesses-mères comme guérisseuses, prenant des exemples à Éleusis, et en Crète. Il ajoute : «Dass der Kult der eleusinischen Demeter aus

Kreta stammt, bezweifeln heute wohl nur noch sehr wenige. Von dort also spannt sich ein Bogen über Attika bis nach Boiotien. » On se souviendra que tel n'était pas — loin de là ! — en 1926 encore, le premier point de vue de l'auteur : cf. *Die Religion der Griechen*, I, p. 211 sqq. — Sa thèse d'une origine thessalienne de Déméter avait été alors critiquée en France, par ceux qui pensaient déjà que Déméter venait, en effet, de Crète (cf. *Rev. Ét. gr.*, XL, 1927, p. 320 sqq.), et qu'elle avait ainsi remonté d'Attique vers le Nord. Ch. P.

Une collection de vases à Gênes.

La nouvelle installation des vases légués par le Prince Odone di Savoia au Musée civique de Gênes (Villa Durazzo Pallavicini di Pegli) a donné lieu à une étude de L. B. Bernabò Brea, *Riv. Genova*, mai 1938, sur les vases attiques à figures noires et rouges qui constituent le fonds essentiel de la collection princière¹. Les plus anciennes pièces ne remontent qu'au dernier quart du VI^e s. ; la masse principale appartient aux décades entre 470 et 430 av. J.-C. — Les plus beaux documents sont : un rhyton à tête de bélier, attribué par J. D. Beazley, *Att. Vasenmaler.*, 181, n° 79, à l'atelier de Brygos (A. A., 53, 1938, fig. 9, col. 643-644). Il est comparable à la tête de bélier de la Collection Czartoryski, au Château de Goluchow (*CVA. : Goluchow*, pl. 23, n° 4), aux rhytons en forme de têtes de chiens de la Villa Giulia et de Léningrad, de plus loin, aux rhytons en têtes de mulets de Léningrad, Boston et Orvieto, que J. D. Beazley attribue tous à Brygos. — A signaler aussi l'hydrie célèbre (J. D. Beazley, *Att. Vasenmaler.*, p. 281, n° 4), avec la représentation de l'*Anodos* de Perséphone ; un cratère en cloche de Ruvo, avec la Délivrance d'Io par Hermès (Minervini, *Bull. arch. napoletano*, 1845, p. 72, pl. 4) ; un autre de Santa Maria di Capua, peint vers 440 (Eôs et Céphale), proche pour le style de deux cratères de New-York et Paris² ; enfin, une très belle amphore de l'époque du Parthénon, n° 1150, décorée sur un côté d'un satyre barbu assis sur un rocher, de l'autre d'un homme barbu ithyphallique à manteau.

Parmi ces vases non attiques, on a signalé en première ligne une situle apalienne de Ruvo³, haute de 0 m. 29, avec représentation des noces d'Héraclès et d'Hébé, en présence d'Éros, d'Aphrodite, d'Athéna, de Pan, d'Hermès, à l'avant (arrière : Satyres et Ménades). Le vase, recomposé de fragments multiples, était connu dès 1850, dans la Collection Barone, grâce à une notice de Minervini.

Ch. P.

Le Trésor d'argenterie de Canosa.

Ce trésor important a passé trop inaperçu, n'ayant été publié d'abord, en 1935, que dans le périodique *Iapigia*, où l'on pourrait

1. Cf. R. HORN, *Arch. Jahrb.*, 53, 1938, *Anz.*, col. 632-634.

2. Cf. R. HORN, *l. l.*, col. 633, n. 3.

3. *Arch. Jahrb.*, *l. l.*, fig. 8, col. 643-644.

craindre qu'il ait été à nouveau enterré (R. Bartoccini, *Iapigia*, 6, 1935, p. 225 sqq. ; cf. R. Horn, *Arch. Jahrb., Anz.*, 52, 1937, col. 434 sqq. ; P. Wuilleumier, *Tarente*, 1939, p. 360-361).

La trouvaille a été faite dans un tombeau de l'ancienne Canusium, sépulture à chambre des premières décades du III^e s. av. J.-C., avec une façade ornée de demi-colonnes et d'un fronton, du type connu localement. Sous l'éboulement des ruines, un squelette de jeune fille, et de riches dons funéraires, en argile, en os, en verre, en argent et en or. Les fragments de terre cuite — orantes, protomés de Méduses et de chevaux — sont les restes d'*askoi* canusiens décorés en relief. Les débris de verreries — quelques-unes dorées — sont importants ; non moins les objets de parure en or. Un objet en os, en forme de sceptre, était décoré à son extrémité de Nikés ailées, le tout recouvert d'une feuille d'or. On a recueilli un beau collier, un pendant d'oreille en forme de feuille de vigne, avec grappe pendante imitée en pâte de verre, un riche diadème de feuilles et de fleurs.

Les objets en argent ont été réparés au Musée de Tarente, grâce à M. C. Drago. Le couvercle d'une pyxis d'argent en forme de coquillage (*pecten*) est agrémenté, par-dessus et par-dessous, de figures de Néréides en haut-relief : elles sont figurées cheminant en mer sur des monstres marins ; l'une d'elles (*Arch. Jahrb., Anz., l. l.*, fig. 30, col. 435-436 ; P. Wuilleumier, *Tarente*, p. 360, pl. XXV, 3), présentée de dos (intérieur du couvercle), évoque le décor de certaine vasque du Musée des Thermes, et de nombreux sarcophages : A. Rumpf, *Die ant. Sarkophagreliefs*, V, 1 : *Die Meerwesen*. Les monstres marins (dont les yeux sont enchâssés de petits grenats), et leurs cavalières portent des traces de dorure. Sur l'étui était gravée à la pointe l'inscription : *Opakas Sabaleidas*, deux noms messapiques jusqu'ici inconnus (du possesseur ou du fabricant ? prénom et patronyme ?).

On a recueilli aussi un miroir d'argent (*Arch. Anz., l. l.*, fig. 31, col. 437-438) : une jeune femme est assise à g. devant un cippe (et non forcément une « stèle », comme disent M. R. Horn et P. Wuilleumier : il peut s'agir d'un socle de statuette) ; elle a le torse nu jusqu'aux hanches, le visage mélancolique ; de la main gauche, elle présente un masque de Silène¹ à un petit Éros, placé à sa droite, et qui marque un mouvement de recul, semble-t-il. Devant elle, deux autres Éros, ailés et potelés : l'un, assis à terre, joue de la syrinx, et semble faire ainsi danser au-dessus de lui, sur une plate-forme, un autre Éros, dont on ne voit plus que les jambes et une aile. De petits ornements, fleurons et palmettes, sont incisés dans le champ.

M. R. Horn a comparé un seul document, tarentin — non de la Collection Rothschild, comme il croit, mais du British Museum — déjà publié par M. P. Wuilleumier (*Le Trésor de Tarente*, p. 62 sqq., pl. 10, 2² ; *Tarente*, p. 357, pl. XXIII, 4). On hésitait sur la destina-

1. Il ne s'agit pas forcément d'un masque comique, comme le veulent M. R. Horn, *l. l.*, et P. WUILLEUMIER, *l. l.*, p. 360.

2. On nous annonce que M. P. WUILLEUMIER reviendra lui-même sur le sujet : cf. déjà *Rev. arch.*, 1932, I, p. 62.

tion de l'objet. Le rapprochement avec le miroir de Canosa pourrait, jusqu'à un certain point (?), préciser ce qu'il faut y voir ; la meilleure reproduction est celle des *A. A., I. I.*, col. 439-440, fig. 32)¹. On eût pu alléguer aussi les vases tarentins et syracusains à sujets galants, dont la fréquence est typique.

M. R. Horn s'est déclaré inhabile à fixer le symbolisme de la scène du miroir canusien : il rappelle, influencé par son interprétation du masque, la représentation du jeu de drame satyrique publiée par H. Bulle, (*Sitzber. Münch.*, 1937, fasc. 5, p. 91 sqq.) ; mais il marque son hésitation devant le sens à donner aux Éros, qui ramènent dans le cycle aphrodisiaque. Il cite aussi l'interprétation de R. Bartoccini, qui plaçait la jeune femme du miroir de Canosa dans la série des figurants spirituels du thiasse dionysiaque, et admettait un symbolisme funéraire. — M. P. Willeumier s'est prononcé en dernier lieu pour une scène « d'initiation amoureuse » (*Tarente*, p. 361). Je ne suivrais pas volontiers cette voie.

Le miroir a pu servir avant que d'être inclus dans une tombe ; mais il n'y a pas été, peut-être, déposé sans cause. Je crois qu'il faut prêter meilleure attention au masque de *Silène*, présenté au petit Éros rieur, qui se dérobe ; meilleure attention aussi au visage grave de la jeune femme. En face des jeux de l'amour agreste — danse et musique — le jeu du hasard, l'inquiétude du mystère : on songera à la scène de catoptromancie de la Villa des Mystères à Pompéi, d'une part, et de l'autre, aux ébats des Éros avec des masques, sur tant de sarcophages latins (cf. les études de W. Deonna, et en dernier lieu, p. ex., G. Rodenwaldt, *Arch. Jahrb.*, 53, 1938, *Anz.*, col. 386 sqq. : sarcophage du Palazzo Mattei, fig. 13-16). Tout cela ne doit pas avoir été combiné ici au hasard².

Il y aura lieu de revenir aussi, le moment venu, sur l'*emblemata* de Tarente, au British Museum, qui est d'ailleurs très différent, quoi qu'on pense. La « jeune fille montée sur un piédestal enguirlandé » dont a parlé M. P. Willeumier (*Trésor Tarente*, p. 62, *Tarente*, 1939, p. 357-358), est visiblement une statuette, sur base-autel : ce qu'elle « présente » n'est pas une « feuille d'acanthé épanouie » (*sic*, Willeumier)³, mais, calice ou feuille, autre chose ; la divinité assise sur un rocher est caractérisée comme côtière, par la tortue (sous sa main) et le dauphin (à ses pieds) ; et on ne voit point que, demi-nue, elle fasse toilette (*contra*, P. Willeumier).

La ressemblance notée avec une empreinte en plâtre de Mit-Rahiné (P. Willeumier, 1939, *I. I.*) oriente évidemment l'attention, pour ce document, du côté d'Alexandrie, et les rapports des deux villes n'excluent pas l'idée d'emprunts faits par Tarente à une toreu-

1. Toutefois, la preuve n'est pas faite d'un « Spiegel », comme écrit M. R. Horn, *I. I.*, légende de la fig. 32.

2. Pas d'indice « orphique », écrit M. P. Willeumier : *Tarente*, p. 361. Je pense, en effet, que ce n'est pas l'*orphisme*, si insaisissable, qui serait en cause.

3. Les feuilles d'acanthé sont à la ceinture de la statuette, ce qui ne paraît pas avoir été remarqué, et précisait pourtant le sens à donner à la figure.

tique déjà exportatrice au temps des ateliers qui travaillaient pour Petosiris (avant 300). Ce sont là des problèmes auxquels le plus récent travail de M. P. Willeumier ne donne peut-être, ni les solutions attendues, ni toute l'attention souhaitable. Il y faudra revenir. Notons, en attendant, l'enrichissement continu de notre documentation sur les arts dits mineurs de la fin du classicisme et du début de l'ère hellénistique.

Ch. P.

Dascylion ou Milétopolis ?

Sous le titre : *Note anatolique*, M. G. Jacopi a republié¹ une inscription vue déjà par L. Robert et signalée (*Rev. archéol.*, 1934, I, p. 88). Elle était dans un champ au Sud du Lac Manyas, entre les villages d'Akşakal et d'Ergili, en 1937. Le bloc, de marbre blanc, long de 3 m. 42 (ou 3 m. 45) serait, au gré des deux auteurs, un fragment d'architrave (!). Mais les photos maintenant données par M. G. Jacopi montrent assez, à première vue, qu'il n'en est rien, et qu'il doit s'agir d'un couronnement (de base ?) avec listel plat inscrit, et, en dessous, un décor d'oves et fers de lance. La dédicace était faite par des *ἑταῖροι* à l'Empereur César, et comportait les noms des épimélètes. M. G. Jacopi observe qu'Auguste a été *imperator Cæsar*, de 40 à 27 av. J.-C. — Les constructions mentionnées — une exèdre et un portique — avaient été faites par le *διοικητής* C. Julius Longinus, fils de Caius, peut-être fils ou petit-fils du consul suffectus de 107 av. J.-C. ; et par un autre magistrat Publius Scandilius Priscus, Publ. filius.

M. G. Jacopi a examiné seul la restitution possible du nom des habitants, et soulève ainsi la question : Dascylion ou Milétopolis ? Il ne conclut pas fermement. Mais il pense qu'il faut réviser le problème topographique² : soit qu'on doive reporter Milétopolis de 25 km. à l'Ouest en conformant l'identification du Lac Manyas avec le « Miletopolititis », soit qu'il faille nommer le lac Daskylitis et chercher, dans le site antique voisin d'Ergili, le siège de la fameuse satrapie de la Phrygie mineure. C'est d'Ergili que proviennent les reliefs dits « gréco-persiques » du Musée de Constantinople (G. Mendel, *Catal.*, 1355-1357) qui me paraissent avoir pu décorer un autel, ou quelque entrée d'édifice sacré (une niche rappelle les niches thasiennes, vers lesquelles s'avançaient des processions).

Des fouilles vers ce lieu seraient, semble-t-il, fructueuses³.

Ch. P.

Un cimetière de la bataille de Cannes.

On avait cherché souvent les vestiges de la bataille célèbre. A l'été de 1937, on a trouvé, semble-t-il, près de l'Ofanto (Afidus),

1. *Bullett. comun. Roma*, 66, 1938, p. 39-48 du *Bullett. del Museo d. Impero romano*, appendice.

2. Carte, p. 42, fig. 4.

3. Dans la même note de M. G. Jacopi, d'intéressantes observations sur le temple d'Æzani, p. 44 sqq.

non loin de l'Acropole de la ville, en face du S.-E. de Cannes (*Corriere della Sera*, 26 juin 1938), une partie des morts de 216. Ils gisaient là, ensemble, anormalement, à très peu de profondeur sous la couche de terre arable, individuellement ou en groupes, avec ou sans armes, parfois entassés de près. On aurait déjà dégagé les restes de 22.000 hommes. Les tombes sont si pressées¹ qu'il ne pouvait s'agir du cimetière normal d'une petite ville voisine. Plusieurs des squelettes ont conservé leurs armes sur leur poitrine ; il n'y a d'ailleurs que des hommes jeunes. Certains crânes étaient percés de blessures.

Au-dessous de l'ensevelissement, on a trouvé ce qui avait été plutôt le cimetière local, ordinaire, de Cannes : de petites chambres funéraires, avec de la céramique locale des ^{ve}-^{iv}^e s. — Ces observations², et surtout le nombre des morts, aideront à résoudre le problème historique du champ de bataille (cf. Kromayer, *Antike Schlachtfelder*, III, 1, 278 sqq., et IV, 610 sqq. ; Lehmann, *Klio*, XV, 1918, p. 172-173 ; F. Cornelius, *Klio, Beih.* 6, NF. 13, 1932). Mais il reste beaucoup de questions litigieuses. Il semble qu'il s'agisse ici des auxiliaires d'Hannibal.

Ch. P.

Hercule à Ostie.

Jusqu'en 1938, Hercule n'était guère représenté à Ostie que par quelques documents archéologiques ou épigraphiques, dont certains peu significatifs. M. G. Becatti en a dressé consciencieusement la liste, au moment de signaler une découverte bien plus importante, se rapportant à ce culte (*Bullett. della commiss. archeologica del Governatorato di Roma*³, 67, 1939, p. 37-60 et pl.). Il s'agit d'un grand temple exhumé à la fin de l'été 1938, sur l'aire à l'Ouest des *Horrea Epagathiana*, non loin des Thermes (G. Calza, *Gnomon*, nov. 1938, p. 606-607).

L'ancienneté de la construction est tout d'abord instructive : un vaste podium de tuf, très soigné, et les restes d'une *cella* en *opus incertum* sont encastés dans la réfection du ⁱⁱ^e s. de notre ère, et peuvent être datés des environs de l'époque syllanienne, en tout cas de la première moitié du ⁱ^{er} s. av. J.-C. L'autel en marbre, *in situ* sur le *pronaos* (*Bullett.*, l. l., p. 39, fig. 2) porte une dédicace du ⁱⁱⁱ^e s. après J.-C., d'Hostilius Antipater, *Deo Invicto Herculi* ; un autre texte fragmentaire, trouvé dans la fouille au Sud de la *via* menant aux *Horrea* mentionnés, rapporte que sous Théodose, Arcadius et Eugène, la *cella* d'Hercule avait été remise en état. Le document le plus intéressant est un grand relief en travertin, ex-voto de C. Fulvius Salvis, *haruspex* (entre 80 et 65 av. J.-C.). On y voit, de la droite à la gauche : une statue grecque de la fin de l'archaïsme (Hercule debout, cuirassé, en combattant)⁴, amenée à la côte par un filet de

1. Cf. la photographie donnée, *Arch. Jahrb.*, 53, 1938, *Anz.*, col. 719-720.

2. Ajouter l'absence de tessons médiévaux et byzantins.

3. C'est là le nouveau titre, complet, du *Bulletin* de la Commission d'archéologie communale à Rome, depuis 1939.

4. Sur l'Héraclès péloponésien, cuirassé à Sparte ; cf. PAUSANIAS, III, 15, 3.

pêcheurs ; plus à gauche, un Héraclès à la massue, en action, offrant lui-même ses *sortes* hors d'une cassette à un adolescent ; enfin, une scène mutilée, où un *togatus* doit être Fulvius Salvis lui-même ; son art d'*haruspex* aurait décidé d'une victoire, à l'aide des *sortes*. Et nous aurions ici une attestation d'usage de ces textes magiques, au bénéfice d'Hercule¹, et à Ostie.

L'épisode de la statue tirée de la mer devait correspondre à un *aition* local. C'est un thème folklorique. Rappelons seulement ici, avec M. G. Becatti, l'histoire de l'Hermès Perphéaios d'Epeios (signalé dans les *Diegéseis* des *Aitia* de Callimaque), et l'aventure racontée à Thasos, à propos de Théogénès, fils d'Héraclès, dont la statue fut jetée à la mer par punition, et miraculeusement rapportée dans un filet de pêcheur (Pausanias, VI, 11, 2). On a dû croire, à Ostie, à l'aventure d'une statue ainsi amenée merveilleusement à l'embouchure du Tibre, avec une cassette (cf. celle de Patras, oubliée par *Enée* au moment de sa fuite de Troie, recueillie par Eurypylos et enfermant une image de Dionysos Aishymnétés : Pausanias, VII, 19, 6-9, 20, 1). On peut aussi penser à un naufrage de statue pillée.

Si le relief-triptyque est de la période ci-dessus indiquée, il se rapporterait à la fondation même du premier temple, et le culte serait venu par mer.

Ch. P.

Chronologie des mosaïques pompéiennes.

Un article de A. Pernice, *Pompejanische Mosaiken*, paru dans *Die Antike*, XIII, 1937, p. 43, fixe quelques principes généraux pour dater les œuvres de cette technique, et passe à l'application en déterminant que les premières maisons, celles de la période du tuf, attribuables au III^e s. avant J.-C., n'ont employé que l'*opus signinum*. Manquent encore les mosaïques figurées (connues alors de longue date en Grèce), et les mosaïques de pierre et marbre. C'est avec le second style, aux environs de 100 av. notre ère, que commencent aussi les mosaïques à petits cubes blancs ; la Bataille célèbre dite d'Alexandre, qu'on a pris l'habitude de classer beaucoup plus haut, ne serait, selon M. A. Pernice, que de cette période. L'auteur propose la même chronologie pour les autres mosaïques de la *Casa del Fauno*. Dans la mosaïque des poissons, que certains archéologues voudraient considérer comme des débuts de l'époque hellénistique, le tableau supérieur peut bien se référer à un prototype du début de l'ère en question, mais la partie inférieure témoigne d'une composition indépendante. Là, la présence du petit Dionysos chevauchant une panthère et la décoration des guirlandes suggèrent un classement parmi les mosaïques du I^{er} s. av. J.-C., ce qui correspond aussi à la date de la fameuse « Mosaïque des Colombes ». — Les deux compositions de Dioscouridès copient, semble-t-il, des modèles plus anciens².

Ch. P.

1. Cf. les textes cités, p. 47-49.

2. Pour la technique des mosaïques du II^e s. de notre ère, en Italie, cf. Mme M. E. BLAKE, *Memoirs of American Academy in Rome*, XIII, 1936,

Le Stade de Domitien à la Piazza Navone.

Depuis que St. Gsell étudiait le règne de cet empereur en un livre compréhensif et prudent, qui fait encore autorité sur tant de points, le mouvement des fouilles a activement renouvelé, du moins, la partie archéologique de cet *Essai* : au Palatin, où les travaux de A. Bartoli continuent ; près du Palais Massimo alle Colonne, où l'on croit voir les restes de l'Odéon de Domitien (*Bullett. comun. Roma*, 66, 1938, p. 264 ; *Giornale d'Italia*, 20 oct. 1937) ; à la célèbre Piazza Navone, enfin. La destruction de maisons a rendu visible, sur le petit côté courbe de la place (cf. *Bullett. comun. Roma*, 66, 1938, p. 266 sqq. ; *Arch. Jahrb.*, 52, 1937, *Anz.*, col. 392-394 et fig. 15), une partie de l'entrée du Stade avec ses piliers de travertin et ses murs de brique. L'entrée principale dans l'axe de la *spina* était — on le voit aussi désormais — aménagée luxueusement vers l'extérieur avec un portique à colonnes de « Pavonazetto » sur bases de marbre. Des photographies ont été données dans *L'Urbe*, 2, 1937, fasc. 5, 1, et par le *Giornale d'Italia*, 20 oct. 37 ; dans le *Bullettino*, l. l., surtout.

Ainsi reparait le « Circo agonale », *Stadium Domitiani* — avec le souvenir de ses jeux, qui ne persistait plus que dans le nom mixte de la place moderne — et le plan respecté par tous les édifices environnants, même par la façade arquée en dedans, comme échancrée, de la S. Agnese de Borromini (P. Lavedan, *Hist. urbanisme*, 1941, p. 62).
Ch. P.

La Villa d'Hadrien à Tibur : chronologie des constructions.

L'examen systématique des divers types de timbres sur briques provenant de la Villa Hadriana, fait par H. Bloch¹, a donné des résultats importants. Parmi les marques jusqu'ici connues, 155 sur 178 appartiennent à l'époque d'Hadrien, 2 à l'époque antonine, 13 au iv^e s. de notre ère. Ceci prouve que l'addition de nouveaux bâtiments importants dans la seconde moitié du iv^e s. est improbable ; au contraire, on devra compter avec les aménagements faits au iv^e s. tout autour, quand la Villa avait, dès longtemps, perdu sa signification de Villa impériale.

Parmi les marques d'époque hadrienne, il y a pour les années 123-124, une abondance significative de timbres. Sur le total (155), 61 types ressortissent à l'an 123, 8 sont datés de 124. Parmi les 812 briques estampillées, 300 sont de 123 et 51 de 124. Il y a donc eu à ce moment, ou sitôt après, recrudescence d'activité constructrice. La lettre qu'Hadrien, en sept. 125, a adressée aux Delphiens

p. 67-214, pl. 8-46, où l'on trouverait un classement du matériel recueilli de 1927 à 1929 en Italie, Sardaigne, et Sicile (avec index). L'auteur avait déjà étudié *The pavement of Roman buildings of the Republica and Early Empire*, comme on sait.

1. *Bullett. comun. Roma*, 65, 1937, p. 113 sqq. ; cf. R. HORN, *Arch. Jahrb.*, 53, 1938, *Anz.*, col. 662-665.

[ἀπὸ οἰκίας Τιβίου]πρείνης prouve que l'empereur, immédiatement après le retour de son premier voyage, utilisait la Villa comme Résidence.

Très instructive est la topographie des trouvailles, pour les timbres datés. Les plus anciens se trouvent dans les bâtiments groupés autour du Cortile de la Bibliothèque ; dans les « Ospedali », le « Théâtre maritime », le Stade et les Thermes au N.-E. du Stade. Tous les bâtiments de chaque côté du Stade N. et S. contiennent des timbres plus tardifs, et sont donc plus récents. Les petits Thermes et le vestibule n'ont pas pu être construits avant 124. Dans le Petit Palais et le Prætorium (avec les substructions), on trouve des timbres de 123 et 124. A l'intérieur du Grand Palais, aussi (« Piazza d'Oro »). Au Nymphæum, ce sont ceux de 123 ; au Pavillon qui donne sur la « Vallée de Tempé », on retrouve les timbres de 123 et certains de 126. Il faudra donc compter là avec une extension de l'état originel. Même chose pour la grande cour à portiques, à l'Est du Stade (timbres de 123 et 126, à la fois).

Il reste toutefois difficile de démêler combien a duré la construction, ici ou là, pour chaque partie. Pour 127, on ne connaît qu'un type de timbre ; mais trois pour 134, et à nouveau, un pour 135 et 136. Les modifications et les aménagements se sont donc poursuivis jusqu'à la mort de l'empereur.

Ch. P.

La villa romaine de « Sette Bassi ».

M. N. Lupu, *Ephem. Dacoromana*, 7, 1937, p. 117 sqq., a présenté une reconstruction académique de cette grande demeure située au sixième mille de la *Via Latina*. Complétées par des sondages, les recherches dernières confirment en général les conclusions de Th. Ashby, *BSR.*, 4, 1907, p. 111 sqq. Il y a eu trois époques dans la construction. Des plans, des élévations, des maquettes les reproduisent. Le premier bâtiment a dû être édifié vers 140 sur l'emplacement d'un plus ancien, complexe rectangulaire de 90 m. N.-S. × 40 m. E.-O. — On assiste aux aménagements et accroissements, jusqu'au dernier état, du début de l'ère antonine ; avec, à cette époque, création d'un grand jardin, dont le petit côté Nord aboutissait à des constructions en forme de palais, pourvues de bains, hautes fenêtres et terrasses pour la vue du jardin. C'est une luxueuse demeure, fort instructive pour la vie privée, à l'époque impériale : celle du moins des heureux de ce monde.

Ch. P.

Le Mercure « Dionysophore » du Mithræum de Kastell Stockstadt-am-Main.

Il avait été signalé, aussitôt découvert, par Fr. Drexel, en 1910, dans une publication soignée des ruines romaines du camp et de l'habitat¹. — Il avait été trouvé au Mithræum (p. 25-26, pl. V, fig. 2

1. Lief. 33, aus d. Band III, B, n° 33 : *Kastell Stockstadt*, in : *Der Obergermanisch-raetische Limes des Roemerreiches*, im Auftrage d. Reichs-Limeskommission, her. von O. von SARWEY u. E. FABRICIUS.

et pl. VI, fig. 4), élevé peu après le début du III^e s. de notre ère (210-211).

On le trouvera bien décrit p. 86, et reproduit pl. 16, sous n° 11. L'exécution est en demi-grandeur nature (haut. 0 m. 93 avec la base). L'intérêt de ce document n'est pas, comme on s'en assure à première vue, dans sa qualité artistique, car on reste très loin ici, certes, du célèbre groupe d'Olympie. Mais parmi toutes les reproductions abâtardies, romaines ou gallo-romaines, du motif traité par Céphissodote et Praxitèle¹, le Mercure de Stockstadt retient fortement l'attention, à un double point de vue. D'abord, par sa provenance : un *Mithræum*² ; ce qui donne appoint aux théories de ceux qui ont signalé, dès le début, la valeur essentiellement religieuse du thème, lié aux théories antiques sur le salut d'outre-tombe. D'autre part, qu'est au juste l'enfant porté dans les bras de ce Mercure au bélier ? Fr. Drexel n'a pas su, dit-il, en décider. — L'enfant divin tenait de la main gauche un serpent ; il ne peut guère s'agir de Dionysos même. — On a cru devoir enquêter dans le cycle mithriaque d'abord, à cause du lieu de trouvaille, et de la présence du reptile, et l'on a rappelé Oceanus, ou le démon à tête léonine. — Mais il n'était pas indispensable de chercher de ce côté, et l'on doit se souvenir ici de Sopolis ou Sosipolis, enfant-serpent, et Zeus-nourrisson, qu'on voit ainsi porté dans les bras de Tyché, comme Ploutos ; le rapport des groupes « dionysophores » avec les compositions où paraissait ce « divine Child » prophylactique, expliquerait assez la transposition³. Ch. P.

Vases plastiques de bronze en forme de bustes, aux Balkans.

On a récemment signalé (Ch. M. Danow, *Arch. Jahrb.*, 52, 1937, *Anz.*, col. 339-348, 8 fig.) une sorte de petite situle (?) de bronze à anse, en forme de buste de jeune garçon, avec *torques* au cou (vase plastique). L'objet a été trouvé dans une tombe sous tumulus de Warbovka (Bulgarie du Nord), avec un dépôt d'objets, parmi lesquels des monnaies donnant les noms de Lucius Verus, de Septime Sévère et de Géta. Le dépôt correspondait ainsi à une période comprise entre 161 et 212, environ.

M. Ch. M. Danow a daté l'objet de la première moitié du III^e s. Il a rappelé que la série de ces vases plastiques avait été étudiée précédemment en général (E. von Stern, *Oesterr. Jahreshefte*, VII, 1904, p. 197 sqq. ; P. Gössler, *Antike Plastik für W. Amelung*, 1928, p. 75 sqq., qui a montré là les rapprochements possibles avec des vases d'argile de même type).

A son tour, M. Ch. M. Danow donnait une liste des documents

1. Cf. les listes d'ESPÉRANDIEU et O. BENNDORF, *Arch. epigr. Mitt.*, II, 1 sqq. ; HETTNER, *Trierer Steinendmaler*, n. 68, etc.

2. La statuette était exposée dans un laraire ou contre un mur ; arrière non travaillé.

3. Sur Sopolis, Sosipolis et ses rapports avec le serpent, à Élis, à Olympie, cf. Ch. PICARD, *CRAI.*, 1941, p. 204 sqq.

connus de lui, qui ont été trouvés en Bulgarie : vases plastiques de Razgrad, de Rila, de Straldza (buste féminin), d'Arçar (Silène pathétique).

Il faudra maintenant noter qu'un buste analogue a été signalé aussi à Lauriacum (Alex. Gaheis, *Lauriacum*, publ. de l'*Oesterr. archaeol. Inst.*, Linz, 1937, p. 74, fig. 41). L'objet est un des plus beaux de la série, et, comme il s'agit là d'un jeune Satyre, il attire l'attention utilement — avec la forme même du buste qui n'a pas été choisie au hasard — sur le caractère dionysiaque d'une partie des documents. Mais il y a de tout aussi dans la série, notamment des types exotiques et négroïdes à l'occasion ; cf. P. Gæssler, *l. l.*

A son tour, M. Ivan Bach, *Vjesnika Hrv. arheol. Društva*, N. S., XVII, 1936, n° 83, p. 166 sqq. (et fig. 3, p. 168), dans un article où il a présenté par avance quelques extraits de sa thèse de doctorat soutenue en 1938 devant l'Université de Zagreb, a étudié un autre des vases plastiques du lot, celui-ci trouvé en Yougoslavie, à Vinkovci. — Il a été exhumé d'un tombeau, comme le document de Warbovka. Il est daté, aussi : on a recueilli dans la sépulture explorée une fibule faite au plus tard dans la seconde moitié du III^e s. de notre ère. — Il s'agit là d'un buste d'enfant à longs cheveux (dionysiaque ?).

M. Ivan Bach fait remarquer qu'un vase semblable avait été trouvé à Kostolac, déjà, et aussi dans un tombeau. Il s'agit donc bien, sans doute, d'objets ayant eu une valeur rituelle, avant de devenir funéraires.

Pour le tombeau de Vinkovci la chronologie s'accorde plus ou moins avec celle de Warbovka. D'après la forme de l'anse, on daterait le vase plastique de Vinkovci de la seconde moitié du II^e s. au plus tard.

Relevant qu'un troisième document connu de lui (provenance : Macédoine) est au Musée de Zagreb, M. Ivan Bach a pensé qu'il s'agirait d'une fabrication pannonienne ou de Mésie, exécutée dans les ateliers romains impériaux du II^e s. de notre ère.

Mais un quatrième exemplaire yougoslave, trouvé à Srijemska Mitrovica, moins soigné, ressemble à celui de Rila Selo (Bulgarie). M. Ivan Bach conclut que le modèle a dû être inventé en Égypte¹, puis copié aux Balkans, en Pannonie et dans les régions voisines. En fait, la diffusion a dû être plus large, comme l'attestaient déjà les documents connus de E. von Stern et de P. Gæssler : car on en voit à Stuttgart (de Cannstatt), d'autres à Tübingen (en argile, l'un avec le collier, provenant de l'ancienne Coll. Schreiber) ; un en bronze de Billig, au Musée de Bonn, avec un autre de Siegburg (*ibid.*). On en connaît à Trieste, à Mayence, à Cologne, à Strasbourg, en Argonne, etc.

Ces vases sont en bronze souvent, mais aussi en fer, en argile, en verre. Ce qui est sûr, c'est que la fabrication avait débuté à l'époque hellénistique, et qu'elle a été reprise, diversifiée, aux temps romains : de tels objets prennent la suite de ceux que signaient déjà Cléomé-

1. Cf. P. PERDRIZET, *Br. grecs de la Coll. Fouquet*, 1911, p. 14, n° 15.

nès, Charin^{os}, Procléès, Caliadès, etc. (cf. E. Reisch, *Röm. Mitt.*, V, 1890, p. 313 sqq.). L'utilisation marquée par la transformation en récipient à anse, n'est que la trace de l'esprit positif des Latins, répandu de l'Urbs aux provinces. On avait pensé parfois à des poids, mais, sauf transformation, il doit s'agir plutôt de *balsamaria*, de vases à encens.

Il pourrait être intéressant d'en tenter le complet inventaire, en révisant toutes les provenances¹. Ch. P.

Au théâtre antique de Lyon.

Ce n'est pas tant le dégagement d'un nouveau théâtre romain que les précisions d'ordre historique ainsi obtenues qui font l'intérêt des fouilles entreprises, depuis 1933, sur la colline de Fourvière, à Lyon. Déjà dans une conférence faite à l'École des Hautes Études de Gand (*Ann. Éc. Htes Ét. Gand*, t. I, 1937, p. 127-158), P. Wuilleumier avait fait connaître ce que ces recherches, en mettant le point final à la querelle des martyrs lyonnais, précisent de la topographie de l'antique capitale des Gaules. Blandine n'a pu subir sa passion sur la colline de Fourvière, puisque les ruines mises au jour ne sont pas celles d'un amphithéâtre, mais bien les restes d'un grand théâtre romain. Si le résultat historique est négatif, il a cependant l'intérêt d'orienter les enquêtes relatives à l'emplacement de l'amphithéâtre dont les vestiges doivent être cherchés dans le bourg fédéral de *Condate*, situé près de l'ancien confluent du Rhône et de la Saône, et d'où proviennent les Tables Claudiennes, les colonnes et la frise de l'autel de Rome et d'Auguste, les gradins où sont gravés les noms de plusieurs tribus gauloises.

Avec ses 108 m. 50 de diamètre, le théâtre romain de Lyon se place entre ceux d'Arles et d'Orange, qui ont 102-103 m., et celui de Vienne qui atteint 112 m. (P. Wuilleumier, *Revue des Études anciennes*, t. XLIII, 1941, p. 56-62). La *cavea*, tournée à l'Est, est adossée à une colline, mais par suite de l'insuffisance du terrain, les constructeurs ont dû ajouter, pour en assurer le soutènement, vingt-cinq voûtes et un ensemble de murs circulaires ou concentriques. Une muraille la sépare en deux *mæniana*, et, comme au théâtre d'Autun, trois escaliers intérieurs assurent une communication directe entre la *præcinctio* du premier *mænianum* et la partie supérieure de l'édifice, encore engagée sous un mur moderne qui sera abattu. Un *balteus* en cipolin vert, qui a pu être partiellement remonté, sépare la *cavea* de l'orchestre dont le sol avait reçu un dallage de cipolin vert, de brèche rose et de granit gris. Le mur antérieur de la scène devait offrir un décor de niches et de colonnettes. En arrière s'étend la fosse du rideau, dont la machinerie est l'une des mieux conservées. De trois

1. Sans doute faut-il inclure dans la série le vase de bronze en forme de tête féminine de Copenhague (Glyptothèque Ny-Carlsberg : 2^e *Tilleg til Billedtavler*, 1941, pl. XVII, Br. 12) qui a été considéré récemment dans les *Einzelaufnahmen* comme travail étrusque, et antidaté, à mon sens.

en trois mètres, elle est traversée par quinze grosses dalles carrées, disposées sur trois étages et reliées par des conduits verticaux sur la face interne des deux murs. Sous le *pulpitum*, on a retrouvé la fosse aux machinistes, à laquelle on accède par un plan incliné et un escalier de sept marches (l'escalier de Charron ; Pollux, IV, 132). En arrière du *frons scænae*, on rencontre deux grandes salles rectangulaires à usage de coulisses ou de foyer, et des murailles ayant appartenu à un portique.

On pénétrait dans le théâtre par deux couloirs latéraux à ciel ouvert passant entre la *cavea* et la scène, pour déboucher dans l'orchestre. Deux escaliers monumentaux réunissent le monument au forum de la place de Fourvière et à une voie dallée qui semble couronner le monument. De la riche décoration, peu de vestiges subsistent : un beau torse de femme drapée dans une étoffe légère ; un casque attique, creux à l'intérieur, destiné sans doute à des têtes interchangeables ; un tronc d'arbre nouveau ayant servi de support à une statue ; un curieuse applique en plâtre doré, portant un masque comique couronné de pampres et de bandelettes.

Le théâtre, qui a subi plusieurs remaniements et porte des traces d'incendie, existait certainement au II^e siècle.

R. L.

Follis.

Ce mot a désigné en latin, au temps déjà de Plaute (*follis pugilatorius*) les baudruches d'exercice sur lesquelles on s'entraînait à frapper. On l'employait aussi pour les poumons, les coussins, les bourses de voyage, etc. Avec Végèce, écrivain militaire, apparaît au IV^e s. le sens inattendu de « caisse d'épargne, pécule des soldats ». Nous savons aussi par Lampride, par le *Codex theodosianus*, que l'on désignait sous ce nom certaine monnaie de compte, dont il y avait trois espèces, or, argent et cuivre, et qui servait aux règlements de soldes, dans les camps latins.

Mais comment était-on passé du porte-monnaie à la pièce ? Une récente découverte nous a éclairés. A Seltz (Alsace), en 1930, tout un dépôt de monnaies du Bas Empire — de Dioclétien à Constantin — ayant été retrouvé¹, M. R. Forrer a eu le mérite d'en montrer l'intérêt². Les pièces recueillies, collées entre elles par la rouille, venaient en droite ligne du Trésor, et elles avaient dû être enveloppées de rouleaux de cuir, constitués par des boyaux de longueur calculée : elles étaient destinées au paiement des troupes du Rhin. Le follis, étui-rouleau, avait ainsi, dans l'argot militaire, servi à désigner « la paye », et la monnaie de solde, calculée à la longueur du rouleau ou au poids canonique.

Ch. P.

1. N. LEWIS, *Numism. notes and monographs*, 79, 1937 (New-York Americ. Society), 81 p.

2. *Cahiers d'archéol. et d'histoire d'Alsace*, 1937, p. 149 sqq.

Cloches antiques et modernes.

Un philosophe d'esprit critique qui aime à médire des archéologues — Alain, dans *Préliminaires à l'esthétique*, XVIII, p. 47, éd. 1939 — a écrit : « Il n'y a point de cloches dans le monde antique, que je sache. » — Opinion téméraire, car la cloche antique, même en Grèce, a sonné aussi bien à l'Agora, pour les assemblées civiles que dans les temples : temples d'Asie surtout, notamment à l'Héraeon de Samos. Un carillon païen, plus ou moins grêle — cloches et clochettes — s'est égrené, jadis, à travers beaucoup de siècles. Il n'eût pas fallu écrire, même avec un peut-être : « La musique des Anciens ignore ce rythme lent, qui ne ressemble à rien d'humain » (Alain, *l. l.*, p. 49).

Les premières communautés chrétiennes, au vrai, ont utilisé cloches et clochettes pour se préserver, comme les païens, des mauvais esprits, et ce n'est que peu à peu que le carillon, d'abord mobile et plus terrestre, a pris un rôle ecclésiastique en haut des nouveaux temples. Du Caucase à l'Étrurie, ainsi que H. Möbius l'a signalé (*Eurasia septent. antiqua*, 1930, p. 120 sqq. ; *Arch. Jahrb.*, 56, 1941, fig. 19-20, col. 33-34), on a utilisé cette musiquette prophylactique, autrefois ; on mettait des clochettes sous les boucliers¹ et jusque dans les tombes ; on en accrochait à certains vêtements sacerdotaux : ainsi interpréterais-je, malgré H. Seyrig, le costume sacerdotal d'un personnage de l'entrée du Musée de Damas, publié dans *Syria*.

Au Moyen âge, on a d'abord porté à bras les cloches, dans nos églises. On voit à Vezelay, porte latérale Nord du narthex, sur un chapiteau, un carillonneur qui tient ses instruments à l'épaule, suspendus le long d'une barre horizontale ; de même ou à peu près, sur un chapiteau d'Autun, à la cathédrale Saint-Lazare. — Là, le porteur agile lui-même deux cloches sur la brochette carillonnante que ses épaules supportent ; deux auxiliaires, assis près de lui, frappent en même temps du marteau sur ces mêmes cloches ou d'autres.

De quand date l'usage des clochers, reportant la musique en plein ciel ?

On trouvera, dans un beau livre de M. Jean Hubert dont M. Marcel Aubert a rendu compte ici-même (*L'art pré-roman*, 1938), d'intéressantes observations sur l'invention du clocher : il semble être apparu en Gaule dès le ^{ve} s., tandis qu'en Italie, il n'a été mentionné qu'à l'époque carolingienne : « Aucune autre province du monde chrétien, écrit M. J. H., n'a, autant que [la France], aimé les cloches. » — Grégoire de Tours avait signalé déjà une cloche logée dans une tour de la basilique Saint-Martin de Tours ; au ^{ve} s. aussi, un clocher ornait l'église Saint-Julien de Brioude : ci-après, p. 353-354. Ch. P.

1. Les *Sept contre Thèbes* d'Eschyle évoquent un bouclier à clochettes, qui semait la terreur ; à Begram, la mission Hackin a trouvé un bouclier tintinnabulant, bien conservé. — En général, E. ESPÉRANDIEU, *Dict. Ant.*, s. v. *tintinnabulum*.

Voies antiques et limites de cités.

Le sol rocheux dans la plus grande partie du Périgord, les vastes étendues de landes que la culture n'a pas bouleversées, laissant subsister de nombreux tronçons de très anciens chemins, rendent plus facile que dans bien d'autres provinces l'étude du tracé des voies antiques. Dans le *Bulletin de la section de Géographie* du Comité des Travaux historiques (1940, p. 1-18), M. P. Barrère montre l'importance et la complexité du réseau routier, au pays des Pétrucorcs. Un certain nombre de tracés rayonnent autour de la capitale, Vésone ; d'autres ont eu un caractère périphérique et traversent les extrémités du département de la Dordogne. Bon nombre de ces voies ne sont que des pistes remontant au passé pré-romain. Les unes sont devenues des voies romaines, les autres sont restées dans leur état primitif, parfois doublées par une route romaine.

Le réseau, très régulier, coïncide par trois fois avec des limites géologiques. Géographie et économie ont également joué un rôle important, parfois même prédominant : pauvreté de la région de la Double, à l'Ouest du tracé de Ribérac à Bergerac. Il semble que les voies obliques du système périphérique représentent approximativement les limites de la cité gauloise primitive. Ce seraient aussi les plus anciens parcours. Autour de Vésone, de petits groupes avaient également leurs frontières qui disparurent avec l'organisation, par Rome, du territoire.

Le réseau routier marque encore les oppositions d'ordre historique qui n'ont cessé de se manifester entre le Périgord proprement dit, le Sarladais au Sud-Est, le Bergeracois au Sud et au Sud-Ouest. En tous sens s'étendaient des barrières naturelles, dont il ne reste plus aujourd'hui que des lambeaux : la Double, la Forêt Barade, les landes du Nontronnais et les forêts limousines, qui semblent renfermer le Périgord autour de sa rivière, l'Ille, son affluent, l'Auvezère, et sa capitale, Vésone. L'importance de villes, comme Bergerac, Terrasson, Thiviers, Nontron, Ribérac, Montpont, s'explique par leur situation sur les grandes routes où venaient se joindre des peuples différents.

R. L.

A Mediolanum Santonum.

Sous le titre : *Notes sur Saintes antique (1940)*, extrait du *Recueil de la Commission des Arts et Monuments historiques de la Charente-Inférieure*, Saintes, 1940, in-8°, 14 p., Marcel Clouet publie une suite de notes qui apportent un très utile complément d'information au livre de Ch. Dangibaud sur la topographie de la ville gallo-romaine (cf. : *Rev. arch.*, 1934, I, p. 115-116). Cette notice a pour but de fixer les constatations archéologiques faites au cours de ces dernières années, en vue de l'établissement de la carte archéologique de la cité. Il y a une soixantaine d'années, Bourricaud s'était proposé pour exécuter ce travail, que la mort l'empêcha de mener à bien. On ne peut que féliciter la Commission des Arts et Monuments historiques

de relever ce projet et de prendre l'initiative d'une mesure aussi intéressante. Espérons que d'autres sociétés savantes auront à cœur de suivre cet exemple, et nos successeurs seront dotés des relevés archéologiques qui nous font trop souvent défaut.

Le résultat le plus remarquable de cette enquête est de faire connaître que l'étendue de la ville gallo-romaine est supérieure à celle que l'on admet généralement. Sur la rive gauche de la Charente, au quartier Saint-Palais, des groupes d'habitations peu nombreux étaient dispersés le long des voies qui mènent à la rivière. Il y avait là un faubourg déjà signalé par Dangibaud (*Mediolanum*, I, p. 24). Si les trouvailles ont été peu nombreuses dans le quartier Saint-Pierre, il n'en est pas de même pour le territoire actuel de la paroisse de Saint-Vivien, centre de la cité antique. Sur le coteau, depuis le Parc de la Marine jusqu'à un point assez avancé de la rue de la Roche, s'étendait un vaste cimetière à inhumation, de chaque côté d'une grande voie romaine allant du Nord au Sud, le *cardo maximus* de *Mediolanum*. Aux Petits-Champs, les maisons actuelles sont presque toutes construites sur des emplacements d'habitations antiques, et au Nord de cet emplacement jusqu'à la poudrière, située sur la route de l'École d'Agriculture, on connaît l'existence de nombreuses substructions et de puits. Au quartier Saint-Macouet, comme à Saint-Vivien et aux Petits-Champs, toute la superficie actuelle du territoire de ces paroisses était occupée par des immeubles très rapprochés les uns des autres. On a également découvert en divers points de la ville les ruines de parcs à huîtres ou de viviers; leur nombre, leur importance témoignent du rôle joué par ces mollusques dans la consommation locale. Du côté du quartier Saint-Eutrope, un cimetière établi en bordure du Chemin-Ferré, marque de ce côté les limites de l'agglomération. Les maisons sont groupées principalement au voisinage de l'église de Saint-Eutrope et dans l'ancien quartier de La Maladrerie, assez rapprochées de la voie de Bordeaux qui, aux Roches, longeait la Charente.

Des éclaircissements nouveaux sont encore apportés au problème de l'alimentation en eau de la cité. Un grand nombre de maisons possédaient leur puits particulier. La source qui coule au bas de l'hôpital avait été certainement utilisée, ainsi que les eaux de La Grand'Font à Saint-Eutrope. La consommation en eau de *Mediolanum* ne peut donc être raisonnablement estimée par le seul débit de l'aqueduc, auquel Marcel Clouet consacre une étude dans la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, pour 1940 et 1941 (in-8°, 48 p.). Celui-ci a son origine dans la commune d'Écoveux. Pour la construction du premier tronçon, on a utilisé une faille naturelle qui sert de canalisation aux eaux de la fontaine du Doubet, auxquelles se réunissent, dans le vallon de la Tonne, celles de la source de Vénérand qui, avec l'apport de la Font-Morillon et peut-être de la Font-de-l'Échelle, pouvaient fournir à la cité environ 7.000 m³ quotidiennement. La conduite était souterraine dans la vallée des Arcs, dans celle d'Aumont-Chaillot et dans le petit vallon de la Berlingue. Le radier et les piédroits sont presque toujours en béton, même dans la roche calcaire

très tendre. Dans ses parties les plus profondes, le roc a été creusé en galerie à peu près droite et, de distance en distance, avaient été aménagés des puits pour l'extraction des déblais. Au village des Fontaines du Douhet, ces ouvertures étaient recouvertes de pierres plates et d'un bétonnage. Pour la traversée de la vallée, on avait utilisé un système de siphons renversés, en plomb. A leur arrivée à *Mediolanum*, les eaux étaient recueillies dans un réservoir, dont les vestiges seraient peut-être à rechercher dans les ruines des grands bassins, reconnus près du nouvel abattoir, il y a un siècle. R. L.

Bacon, le dieu porc celtique.

Dans les *Mélanges Cumont* (Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire orientales, t. IV, 1936, p. 101-106), M. A. Blanchet a identifié le dieu *Baco* ou Bacon de *Cabillonum* avec un dieu porc ou sanglier. Le torse d'Euffigneix (Esp. 7702), sur la poitrine duquel est figuré un sanglier, pourrait être mis en rapport avec cette divinité, d'abord adorée sous une forme porcine.

M. L. Armand-Calliat, dans les *Annales de Bourgogne*, 1941, apporte quelques remarques susceptibles de préciser l'interprétation proposée par M. A. Blanchet. Les figurines de bronze, découvertes dans le Chalonnais et représentant des porcs ou des sangliers — images divines aussi bien qu'ex-voto —, les défenses de sanglier qui, dès l'époque de La Tène, servaient d'amulettes chez les Lingons, pourraient fort bien être mises en relation avec le culte du dieu Bacon. Quant au nom même de la divinité, son origine celtique n'est pas douteuse. On le retrouve dans les textes français du Moyen âge où il figure avec le sens de porc salé, et à ce propos, M. Armand-Calliat rappelle que, dans certains villages de Bresse, les repas de cochon qui se faisaient jadis, généralement entre la saint Martin et le 1^{er} janvier, étaient désignés sous le nom de « repas baconiques ». Le nom apparaît aussi bien dans l'anthroponymie que la toponymie du Chalonnais. A Damerey, à côté du Champ-Bacon, figure un lieudit Saint-Antoine, en relation avec une ancienne statue de saint Antoine le Grand, placée au bord de la grand'route, à quelques mètres de la voie romaine, reliant Chalon à Besançon. En règle générale, saint Antoine paraît avoir été en Bourgogne, l'héritier du dieu celtique Bacon. En Mâconnais, on connaît l'existence de plusieurs pèlerinages à saint Antoine pour la protection des porcs. Dans le Chalonnais, l'élevage de cet animal a été de tout temps florissant, en un pays de forêts propices à la glandée, et que des chemins sauniers reliaient aux salines du Jura qui le fournissaient du condiment nécessaire à la préparation des salaisons. La présence du culte du dieu porc Bacon auquel succéda, dans la ferveur populaire, celui de saint Antoine, n'est pas seulement un fait de l'histoire religieuse de la Gaule; elle apporte encore un document qui n'est pas à négliger sur l'importance de l'élevage du porc dans le Chalonnais et le Mâconnais, aux temps celtiques et gallo-romains.

R. L.

Stèles funéraires voilées

Au-dessus de la tête du personnage féminin figuré sur la stèle funéraire d'Oberhalslach (Bas-Rhin), apparaît une petite ouverture quadrangulaire, dans laquelle un clou en fer était encore fiché au moment de la découverte (R. Forrer, *Cahiers d'archéologie et d'histoire d'Alsace*, nos 117-120, 1939, p. 33 sqq.). Diverses hypothèses avaient alors été proposées pour expliquer la présence de ce moyen d'attache : support de couronne, témoignage d'un rite funéraire. Pour ma part, j'inclinai à accepter cette dernière interprétation et, dans une note de la *Revue archéologique*, 1940, I, p. 108-109, je rapprochais ce rite du clou fiché dans la stèle au-dessus de la tête du personnage, de la coutume celtique d'enclouer le crâne de certains cadavres.

Une nouvelle explication, bien plus simple et sensiblement plus près de la vérité, avait été donnée par Gustav Behrens, dans *Germania*, t. 24, 1940, p. 209-212 (*Provinzialrömische Grabsteine mit Verhüllung der Köpfe der noch Lebenden*).

La stèle d'Oberhalslach n'est pas la seule à présenter un pareil dispositif. Sur le monument funéraire de *Blussus* (E. 5815), comme sur la seconde pierre de Mayence-Weisenau, sur une stèle d'Egerndach et sur un relief de la région de Côme, on remarque l'existence d'une suite de petites encoches pratiquées tantôt autour ou au-dessus de la tête des personnages, tantôt dans le cadre entourant l'inscription. Il est hors de doute qu'à un certain moment on a cherché à cacher l'image de l'un ou l'autre personnage, vraisemblablement celle du survivant, par un appareil ; il ne reste plus que les trous servant à la fixation des moyens d'attache. Cette interprétation est confirmée par la mention *v(ivi) f(ecerunt)* ou *v(ivus) f(ecit)*, que portent les épitaphes d'Egerndach et de Côme. On notera que cette coutume de voiler l'image du survivant, sur les stèles funéraires, se rencontre particulièrement dans les provinces celtiques et danubiennes de l'Empire.

R. L.

La Salle du Rhône au Museon Arlaten, en Arles.

Grâce au concours des vieux marins d'Arles, Fernand Benoit a pu réaliser, au Museon Arlaten, et avec toute l'ampleur prévue par le fondateur, Frédéric Mistral, l'installation de la Salle du Rhône, consacrée à l'histoire de la batellerie arlésienne. Dans un article des *Annales d'histoire sociale*, t. 2, 1940, p. 199-206, il a mis en lumière l'originalité du caractère de ce port fluvial de cabotage, en liaison avec la mer, et l'histoire de l'ancienne marine à voiles du Rhône.

Avant-port de Marseille, à l'époque grecque, Arles devint, avec la conquête des Gaules, le port méditerranéen de la Narbonnaise et, depuis l'antiquité jusqu'au milieu du xix^e siècle, ce fut la station de relais entre la navigation intérieure et la navigation maritime, le port de transit et de transbordement des marchandises descendant du fleuve ou de celles qui venaient de la mer.

La configuration de la ville trouve son explication dans cette fonction commerciale du port. La cité — l'ancien *castrum* — se

prolonge sur la rive gauche du Rhône, au Sud, par le Vieux-Bourg, et sur l'autre rive, en Camargue, par le faubourg de Trinquetaille, au débouché de l'une des « brassières » du Rhône dans le delta, la Triquette, deux « marines » habitées par une population de pêcheurs et de charpentiers en navires.

Dès les temps celtiques, les chantiers d'Arles étaient suffisamment équipés pour que César y pût faire construire, en un mois, douze vaisseaux de ligne pour le siège de Marseille. Dans une région, ailleurs couverte de garrigues, le delta pouvait seul fournir les gros bois nécessaires aux constructions navales : ormeaux, chênes blancs de la Camargue, pins de Silveréal.

La spécialisation de la batellerie arlésienne apparaît déjà, à l'époque gallo-romaine, dans la différenciation des corporations maritimes, différenciation qui correspond nettement à celle de la nature et des modalités du trafic maritime ou fluvial : *navicularii marini Arelatensis*, ayant leur siège à Trinquetaille, des bureaux à Ostie et à Beyrouth et trafiquant avec les ports de la Méditerranée orientale ; les nautes du Rhône et de la Saône, ceux de la Durance, de l'Ardèche et de l'Ouvèze assurent le trafic intérieur que complètent, sur les marais peu profonds du Bas-Rhône, les transports des utriculaires. Ce mélange du trafic maritime et fluvial, voilà l'originalité de la batellerie arlésienne qui diffère des batelleries, exclusivement fluviales, celles de la Loire, de la Garonne et du Rhône supérieur.

Les marins d'Arles utilisaient des embarcations parfaitement adaptées aux conditions particulières de la navigabilité du fleuve, sur le cours duquel une série de hauts-fonds et la barre de son embouchure ne permettaient le passage qu'à des navires de faible tirant d'eau, calant 1 m. 40 à 1 m. 50 : *ponto*, de type essentiellement gaulois, à bordages obliques et à fond plat ; *scapha*, à proue relevée ; et *silato* à coque effilée. Une navigation à voile, facilitée par le louvoyage dans un très large lit, non encore endigué et dont les méandres obligent à changer continuellement de direction, telle apparaît l'ancienne batellerie arlésienne. Au-dessus d'Arles, c'est le halage, le bateau traîné par les bœufs ou les chevaux et même par l'homme.

A l'inverse de Tarascon, d'Avignon ou de Pont-Saint-Esprit, qui doivent leur naissance à la traversée du fleuve par une route unissant les deux rives, Arles, port d'estuaire à l'instar de Bordeaux, Bayonne ou Nantes, est né du trafic du Rhône et de sa liaison avec la mer. Déjà, en 481, Honorius écrivait : « Arles est le lieu que la Méditerranée et le Rhône semblent avoir choisi pour réunir leurs eaux et pour en faire le rendez-vous des nations qui habitent sur les côtes et les rives qu'elles baignent. » Voilà ce que montre la Salle du Rhône au Museon Arlaten, illustrant encore une page nouvelle de l'histoire économique de la Gaule.

R. L.

Une bibliographie de l'archéologie chrétienne et du haut Moyen âge.

Signalons l'existence et le progrès, en Italie, d'une œuvre de bibliographie critique et systématique de l'archéologie chrétienne, où sont

examinées aussi à l'occasion, pour les périodes byzantine et médiévale, toutes les œuvres modernes parues. Il s'agit de la publication de M. C. Cechelli, *Saggio di una bibliografia generale dei moderni studi sulle antichità del primitivo Cristianesimo e del Medio Evo*.

Cette bibliographie paraît dans les *Annales Institutorum* ; cf. p. ex., V, 1932-1933, p. 252-263 ; VI, 1933-1934, p. 257-291 ; VII, 1934-1935, paru en 1936, p. 261-300 ; VIII, 1935-1936, paru en 1937, p. 238-268, etc.

Si la guerre ne vient pas déranger le cours de ce travail, on y trouvera désormais tous les renseignements concernant l'archéologie byzantine et médiévale (arts orientaux, arts dits barbares) ; toutes les techniques sont représentées : de l'architecture aux arts mineurs ; on cite les manuels et les articles de détail ; les lexiques, les sources, la muséographie ont leurs rubriques, et même les collections photographiques ; en outre l'épigraphie et la numismatique. X.

Avec la baguette de coudrier : à la recherche de la tombe d'Alaric.

On a annoncé (*Arch. Jahrb.*, 52, 1937, *Anz.*, col. 429) qu'à Cosenza, en juin-juillet 1937, des recherches avaient été faites sur les indications d'une « Française » (?), utilisant un pendule magique pour retrouver la tombe d'Alaric. — Les travaux ont été exécutés sur la rive droite du Busento, près de l'embouchure du Surice, à 4 km. de Cosenza. Mais on est descendu jusqu'à 11 m. de profondeur sans rien découvrir. X.

Rubens et le portrait d'Homère.

Nous avions ici-même signalé (*Rev. archéol.*, 1935, I, p. 132-3) ce qu'avait fait, pour sa part, Rembrandt, au Mauritshuis de La Haye et ailleurs, avec le buste d'Homère conservé dans ses collections d'antiques. Un remarquable Rubens du Cabinet des Estampes de Berlin, publié dans le récent ouvrage de E. et R. Böhringer, *Homer, Bildnisse u. Nachweise*, 1939, reproduit la très curieuse statue-portrait d'un personnage drapé, aux mains croisées, saisi dans une attitude instable : l'« Homère Arundel », identifiable grâce à un dessin du *xvii^e s.*, du recueil d'Episcopus, dessin exécuté d'après Jacob de Gheyn le Jeune, et qui porte là l'inscription : *Homerus*. Le Cabinet de Berlin possède encore un autre dessin du *xvii^e s.*, d'après cette statue, attribué à Artus Quellinus l'Ancien. E. et R. Böhringer ont pensé que la statue portait là une tête différente de celle du dessin de Rubens, ce qui n'est pas sûr, quoique le visage sur le dessin de Quellinus soit médiocre et grossier. La tête d'Homère ressemble sur ces divers documents à l'Homère du type dit d'Apollonios (p. ex. à Copenhague), selon la classification établie pour l'iconographie de l'illustre poète : modèle réaliste, en rapport avec les monnaies d'Amastris, sur lequel on eût pu hésiter, d'ailleurs, à cause de certaines affinités avec les Sophocles Orsini-Farnèse. Il s'agirait d'une œuvre, soit du début du *iii^e s.*

av. notre ère (E. et R. Böhringer), soit du 1^{er} (?) selon J. Sieveking¹.

L'« Homère Arundel », comme document de sculpture, est aujourd'hui disparu ; ni A. Michaelis, *Ancient Marbles in Great Britain*, p. 32 sqq., ni M. Fr. Poulsen depuis lors (*Greek... portraits in English Country Houses*), n'ont pu retrouver sa trace : la statue dessinée par Rubens avait fait partie, comme on sait, de la Collection du célèbre Thomas Howard, deuxième Comte d'Arundel, et c'est ainsi qu'elle passa d'Italie — où Rubens avait pu la voir — en Angleterre.

Quand on regarde le dessin de Rubens, à Berlin ou dans le Recueil Böhringer, on n'est pas loin de l'étonnement devant cette carrure solide, et le geste énergique des mains croisées, annonçant le Démotène de Polyeuctos ; ici, une attitude instable, une torsion onduleuse, tout un dynamisme culminant en flamme, dirait-on, vers la tête barbue et chevelue légèrement détournée : tête puissante, de « prophète », a-t-on écrit², mais qui n'est pas très proche de l'Homère-Épiménide, p. ex., représenté en « dormeur », en voyant inspiré et silencieux. C'est ici une tout autre esthétique, et c'est ici l'œuvre d'un maître de l'action³. Est-ce la marque propre de Rubens que nous saisissons dans ce changement, ou n'a-t-il été que le copiste fidèle de l'œuvre disparue ? Enigme actuellement insoluble.

Rubens s'est servi de ce type antique d'Homère qu'il avait dessiné, pour le Chronos de son tableau du « Gouvernement de la Reine » dans la série des peintures exécutées pour Marie de Médicis (cf. Böhringer, pl. 110). Mais comme le remarque M. V. H. Poulsen, il n'y a plus rien là du contenu spirituel du modèle⁴. Ce n'est pas ici le lieu de discuter l'hypothèse du même savant danois sur l'origine lysippique du modèle antique utilisé par le prestigieux Flamand. Relevons seulement une fois de plus, à l'appui de la thèse de Ravensburg, l'attention donnée par les plus grands maîtres de l'art moderne aux créations du passé grec classique.

Ch. P.

Les monuments historiques atteints par la guerre.

Les mois tragiques de mai et de juin 1940 ont été marqués par de grandes destructions, causées par les bombardements et les incendies qui ont ravagé notre malheureux pays de Dunkerque à la Loire et à la Gironde, de Brest aux Vosges. Dans le *Bulletin monumental*, t. 99, 1940, p. 239-269, M. Jean Verrier dresse le triste bilan. Vingt-quatre de nos départements ont été atteints, et plus particulièrement

1. Cf. J. SIEVEKING, *Phil. Wochenschrift*, 12 juillet 1941, col. 347 sqq., au sujet de libertés possibles, qui auraient été prises par Rubens.

2. Vagn Håger POULSEN, *Acta archaeol.*, XI, 1940, p. 153 sqq. (cf. p. 156).

3. On remarque la tête détournée du côté gauche, côté qui est celui de la jambe libre et dégagée. Ce n'est pas hasard : depuis le Cyniscos de Polyclète, note M. V. H. Poulsen, l'art classique a marqué ainsi l'inquiétude dans le repos (cf. déjà l'Arès Borghèse, le Diomède de Munich).

4. Le même savant appelle aussi l'attention, après les frères Böhringer sur l'Henri IV recevant le portrait de Marie de Médicis.

la Seine-Inférieure, la Somme, l'Aisne, le Loiret ; puis le Pas-de-Calais, l'Aube, la Marne, les Ardennes, l'Oise et le Loir-et-Cher. Si nos grandes cathédrales, Beauvais, Rouen, Amiens, Laon, Soissons, Noyon, sont presque intactes, deux cathédrales, Évreux et Toul, ont eu leurs toitures brûlées et leurs maçonneries fortement endommagées. Les églises de Gisors et de Saint-Wulfram d'Abbeville sont entièrement détruites. A Amiens, Beauvais, Caudebec-en-Caux, Neufchâtel-en-Bray, Rouen, Blois, Tours, Orléans, de vieilles et curieuses demeures ont complètement disparu. Et, cependant, dès le mois de juillet 1940, malgré les difficultés de toute nature, la protection des édifices mutilés était entreprise, et toutes les précautions apportées pour leur éviter les atteintes d'un hiver qui devait être fort rude.

R. L.

Misère architecturale de Paris.

Les calamités de la guerre ont développé déjà toute une ambitieuse poussée d'urbanisme : de la Normandie au Loiret, les expositions du Salon d'été, en 1941, nous ont promis, aux lieux saccagés, une floraison de petites capitales possibles, qui n'en sont toutes encore qu'à espérer leur avenir, et à quêter pour leur construction : âge du papier et du tire-ligne. — Hélas ! en attendant, la visite de Paris réserve au Français soucieux de sa patrie les plus amères tristesses. Qu'on la fasse, par exemple, avec en mains, le riche petit traité récent de P. du Colombier, *Le style Henri IV-Louis XIII*¹, à travers cet inépuisable Quartier du Marais, où l'on eût, en tout autre pays, soigné et enchâssé, comme en des écrins protecteurs, les plus instructifs hôtels historiques, riches de passé national et d'art. Ce n'est partout que moisissure, dégradation, pouillierie et poubelles. On travaille. c'est vrai, 24, rue Pavée, à l'Hôtel Lamoignon, sans qu'on puisse bien encore connaître ce qui restera des démolitions entreprises. Mais 62, rue Saint-Antoine, par exemple, c'est pitié de franchir les portes lépreuses de l'Hôtel Sully, pour voir dans l'intérieur, si fermement et savoureusement disposé par Jean Androuet Ducerceau, ce qu'on peut regarder encore : les murs qui font ventre, les pavés disjointes par la mousse et, des frontons des fenêtres aux groupes d'une statuaire un peu attardée, la ruine partout promise, infailliblement.

Et on parle de célébrer le 22 décembre le centenaire de *Sully* ! Et on installe son visage de protecteur de la voirie sur nos banknotes !

Nos lecteurs connaissent les courageuses campagnes de P. d'Espèzel dans *Beaux-Arts*, en faveur de l'urbanisme parisien et du salut des pierres par la salubrité hygiéniste des passants. Si nous ne voulons pas tout perdre, ne serait-il pas temps d'entretenir ? La

1. 1941. Les cadres de la *Rev. archéol.* ne permettent qu'à peine de signaler ce petit ouvrage, si attentif et fouillé, qui a aussi le mérite essentiel de tout songer à reconstituer : les arts dits mineurs, comme les techniques dites nobles. L'évocation, ainsi, est vivante à plaisir.

saleté des ruines n'est pas protectrice ; elle nous déshonore. Nous avons, dit-on, une Commission du Vieux-Paris¹. Ch. P.

Leçons du passé.

Dans le moment où le désarroi temporaire de nos grands instituts de recherches et d'études — qui ont fait pourtant leurs preuves — à l'étranger, mérite tant de retenir l'attention des pouvoirs publics, M. L. Hourticq (*Illustrat.*, 20 sept. 1941) a consigné sous le titre *Prix de Rome*, de judicieuses et courageuses observations sur le rôle tenu en Italie, de tout temps, par nos missionnaires, artistes et archéologues.

Nous renvoyons à cet article, trop long pour être cité ici en entier, mais qui ne devra pas, certes, passer inaperçu. L'auteur a bien montré que les surintendants actuels ne gagneraient rien à se montrer moins avisés que ne fut Colbert. Celui-ci n'a pas *innové* en envoyant des Français qualifiés travailler outre-monts : le voyage se faisait, certes, dès avant lui, bien que plus difficile. Colbert avait compris, en tout cas, la difficulté où était la France, en son temps déjà, de se passer des leçons de l'Italie, et aussi que « la supériorité de l'École romaine tenait à la présence des chefs-d'œuvre laissés par l'Italie et la Renaissance »². — « On a pu sourire, dit M. L. Hourticq, de l'ingénuité du marchand drapier qui a cru fonder une pépinière de talents, quand il ouvrait l'Académie de France à Rome ; il faudrait pourtant reconnaître qu'il a parfaitement atteint le but qu'il se proposait. » (Ici, M. L. Hourticq rappelle que Richelieu ayant cru pouvoir commander à Poussin la décoration de la Galerie du Louvre, « l'entreprise ne put aboutir, faute de main-d'œuvre française ; ce sont encore des Italiens qui vinrent, sous Mazarin, peindre à fresque l'appartement d'Anne d'Autriche ».) — Au contraire, l'art de Versailles est éminemment national, et ce sont des « Romains » de France qui l'ont dirigé. Voici la conclusion, très intéressante, du paragraphe : « L'Académie de France à Rome n'a pas, comme le disait Courajod, livré notre génie à l'art d'outre-monts. Elle a d'abord affranchi notre main-d'œuvre artistique de la dépendance étrangère. »

Rien n'est plus historiquement exact ; nous aurions tort de l'oublier, comme de marquer notre ingratitude d'élèves aux leçons des arts anciens, qui ont permis l'art français. Dans la suite de son article, M. L. Hourticq pense sur ce sujet avec beaucoup de sagesse. Citons seulement ce passage : « Rien de sain n'a jamais pu, dans notre plastique européenne, fleurir hors des principes qu'ils [les Anciens] ont déjà fixés. Pour s'évader de ce cercle, notre pensée doit se perdre dans l'exotisme de la Chine préhistorique, ou descendre aux puérités des sociétés rudimentaires. »

1. On lira avec intérêt le nouveau livre de G. PILLEMENT, *Destruction de Paris*, 1941 ; cf. aussi *Nouv. Rev. française*, 29, 1941, p. 482 sqq.

2. Sur le rôle de Rome par rapport à la Grèce, dont elle est devenue le Musée, M. L. Hourticq s'exprime très justement aussi.

Ceux qui, avant la guerre récente, auront assisté un soir à certaine exposition, si malsaine, du surréalisme, à la Galerie Wildenstein, trouveront sans doute que l'avertissement méritait d'être donné maintenant en ce langage ferme. Tout l'article est à lire¹. Ch. P.

Opinions téméraires.

Sous le titre « *La leçon de Grèce* », M. José Germain apprend le 25 août 1941 aux lecteurs des *Nouveaux Temps* pourquoi la France n'a plus qu'à imiter la Grèce d'après Chéronée, qui aurait, dit-il, « grâce à une collaboration heureuse avec son vainqueur, réalisé enfin son rêve séculaire ».

M. José Germain connaît aussi la Grèce d'aujourd'hui, qu'il a visitée ; il nous le dit :

« Dans Sparte en ruines, devenue marché agricole, je me suis longuement promené, méditant sur cette riche vallée, la plus riche du Péloponèse, qui vit les hommes de Léonidas. On me les avait dépeints comme des guerriers purs ; manière d'armée de métier, prête à tous les coups de main, brutale et illettrée, et je m'attendais à découvrir partout des attributs militaires. Or, dans le Musée de Sparte, il n'y avait rien de tout cela, *mais sur les stèles mortuaires on trouvait fixée la faucille du cultivateur*. Nous étions dans le domaine du paysan, solide, résistant, habitué aux rudes efforts et au combat quotidien, *soldat incomparable parce qu'il défend sa terre*. Mon maître m'avait menti. De l'Athénien artiste, du Thébain laboureur, du Corinthien commerçant, le Spartiate était l'indispensable complément. Comme le Maréchal l'eût aimé ! »

On frémit de songer qu'on aurait pu être le maître inexpert de M. José Germain, et lui avoir menti en histoire.

On aimerait pourtant lui enseigner peut-être que les stèles qu'il a pu voir au Musée de Sparte, en des temps meilleurs, n'étaient pas « mortuaires » ; que la faucille qui s'y trouve encastrée, en règle, n'était pas un outil de cultivateur défunt. Si M. José Germain avait emporté avec lui, à Sparte, la publication de l'École anglaise d'Athènes, *Artemis Orthia*, 1929², il eût appris de quelles dédicaces il s'agissait, tardives, — sauf une du iv^e s. : la seule antérieure à la bataille de Chéronée !

Dans tous les cas, les stèles à la faucille furent des ex-voto à Artémis Orthia, offerts à la déesse par les jeunes vainqueurs du *Παιδικὸς ἀγών*, à un âge où ils n'avaient pas eu encore le temps de beaucoup « défendre leur terre ».

Le mirage de Sparte, après avoir alimenté les discussions politiques de toute l'antiquité, n'est-il pas vraiment inépuisable ?

1. Mais c'est par lapsus que M. L. Hourticq parle des maîtres qui ont : « *au V^e siècle avant notre ère, inventé le temple grec, fixé dans le marbre les plus belles attitudes du corps humain* ». — L'invention en cause pourrait être aisément reportée de quelques siècles plus haut.

2. Ou l'excellent livre d'E. BOURGUET, *Le dialecte laconien*.

Excuses à A. Huxley.

La *Revue archéologique* n'a pas été bien inspirée en lui reprochant à tort (1941, II, p. 174) une témérité d'opinion dont elle seule, en définitive, était coupable. Il eût fallu relire à temps le *Banquet* de Platon ; car c'est au Pausanias, convive de ce *Symposion* littéraire, qu'est attribuée l'opinion citée, sur les honneurs dus aux dieux les plus divers. Seule une rédaction embarrassée de la traduction française avait pu faire douter trop précipitamment des intentions du texte anglais.

Autres errata.

Revue archéologique, avril-juin 1941 :

P. 276, ligne 6, Gaya ; lire : *Goya*.

P. 235-236 : à la bibliographie d'Eugène Albertini, ajouter :

L'Algérie antique, dans Histoire et historiens de l'Algérie, p. 89-109 ; Paris, Alcan, 1931.

The Cambridge Ancient History, t. XI, p. 479-509 (1936).

L'Afrique du Nord française dans l'histoire (avec Lespès, G. Margais, G. Yver) (1938).

BIBLIOGRAPHIE

Congrès préhistorique de France. Compte rendu de la onzième session, Périgueux, 1934 ; — Compte rendu de la douzième session, Toulouse-Foix, 1936. Paris, Société préhistorique française, 1935 et 1937 ; 2 vol. in-8°, 624 et 843 p. avec fig. — L'abondance des ouvrages reçus ne nous avait pas encore permis de donner à ces volumes de comptes rendus la place qu'ils doivent occuper par l'importance et l'intérêt que présentent quelques-unes des communications faites aux deux derniers Congrès de la Société préhistorique française. Ce n'est pas seulement un tableau des découvertes que groupent ces deux gros volumes ; ils marquent encore, avec un certain accent, les tendances qui se manifestaient alors dans la recherche préhistorique.

Industries. — On sait que l'usage de l'os comme matière première de l'outillage humain remonte à un passé très ancien (cf. *Rev. arch.*, 1939, I, p. 260). L'Homme a su reconnaître, dans le squelette des animaux, des régions dont la conformation s'appropriait, après quelques retouches et aménagements, à certains usages : tels sont les poignards, découverts à La Quina (Charente), dans la tranchée X (Aurignacien moyen) et façonnés l'un dans un cubitus de Bœuf, l'autre dans un métatarsien de Cheval (D^r Henri-Martin, *A propos des poignards en os de l'époque aurignacienne*, 1934, p. 126-129). — L'abri Nord de Raymondin (Dordogne) a été occupé par des Moustériens, puis par des Périgordiens. Dans ce dernier niveau, où les pointes de Chatelperron sont rares, on recueille des pointes en os, dont la forme rappelle celles des pointes à cran en silex du Solutréen (L. Mercier, *La pointe en os à cran de l'Aurignacien inférieur*, 1934, p. 119-120). — Le plus souvent, on ne s'est guère occupé que des pièces de choix de l'outillage osseux et cependant il est tout un arsenal d'outils de fortune, taillés dans cette matière, qui mériteraient de retenir l'attention, particulièrement dans les régions où le silex est rare. Les grottes pyrénéennes des environs de Tarascon-sur-Ariège, d'Ussat, de Montesquieu-Avantès, de Bédeilhac ont donné un outillage très particulier, composé uniquement d'éclats d'os utilisés comme racloirs, ciseaux, gouges, aménagés au moyen de quelques retouches dans de gros os, brisés pour en extraire la moelle (C^t E. Octobon, C^{te} Begouen, L. Begouen, *Outillages en os du Paléolithique supérieur*, 1934, p. 186-188 ; — C^{te} Begouen et L. Begouen, *Quelques esquilles d'os travaillées comme des silex*, 1936, p. 685-688 ; — J. Vézian, *Contribution à l'étude des os taillés de l'époque paléolithique en Ariège*,

1936, p. 696-698 ; — C^t Octobon, *Outils néolithiques locaux en os*, 1936, p. 303-330). — A propos des *Aiguilles en os ou en ivoire*, Mlle R. Dimier (1936, p. 768) attire l'attention sur la fragilité de la plupart de ces instruments qui supposent l'existence d'étoffes souples, non feutrées, cousues avec des fils végétaux (orties). Les fouilles de la grotte Pekárná en Moravie, ont apporté des documents curieux sur les procédés de fabrication de ces aiguilles magdaléniennes. La matière première était fournie par un humérus de Cygne sauvage dont on a tiré à la fois des aiguilles et des flûtes. Après avoir délimité au burin la forme des aiguilles sur toute la longueur de l'os, l'ouvrier l'a ensuite sectionné en trois parties par le moyen d'entailles longitudinales. Des lames longues et minces étaient ainsi obtenues qu'il suffisait de polir, d'appointer et de percer pour obtenir des aiguilles. Les deux extrémités de l'os étaient de leur côté transformées en sifflets ou en flûtes, et ce que l'on avait pris pour des ornements incisés à la partie ouverte de l'instrument n'est, en réalité, que les traces laissées par le débitage des aiguilles. C. Absolon a consacré un long article à des *Flûtes paléolithiques de l'Aurignacien et du Magdalénien de Moravie (Analyse musicale et ethnologique comparative, avec démonstrations)* (1936, p. 771-784). Quatre types peuvent être distingués, depuis le simple sifflet qu'on utilise en soufflant comme dans une clé creuse, jusqu'à la flûte traversière à deux ou trois ouvertures, en passant par la flûte longue ouverte aux deux extrémités, dont l'une peut être obstruée par une résine ou une plaquette d'os. Comme les autres activités artistiques de l'Homme primitif, la musique n'est pas un but, mais un moyen dont l'emploi se rattache à la magie.

De même que l'os, le bois dont il ne reste guère de traces dans nos gisements paléolithiques occidentaux, a joué un rôle important dans l'armement et l'outillage de ces périodes. Dans *Quelques observations sur le Moustérien du gisement Sandougue, à Tabaterie (Dordogne)* (1934, p. 364-372), A. Darpeix a remarqué la présence d'éclats de silex ou de quartzite présentant un ou deux angles dièdres, véritables burins vraisemblablement utilisés pour le travail du bois. La même station a donné des tranchets dans les deux niveaux moustériens (du même, *Présentation de tranchets moustériens*, 1936, p. 699-703). Avec *Les racloirs (coupoirs) moustériens d'une station intermédiaire entre le Moustérien et l'Aurignacien* (1934, p. 230-233), E. Pittard présente une série d'éclats recueillis dans l'abri dit Les Festons et qui ont été utilisés comme coupoirs. Dans une *Note relative à l'utilisation des nuclei comme nuclei-outils dans le Solutrén de Badegoule* (1934, p. 357-363), le Dr A. Cheynier remarque que les nuclei, après avoir servi à procurer des lames et des éclats, n'étaient pas mis au rebut, mais utilisés comme percuteurs, enclumes, compresseurs, rabots, couteaux, grattoirs, perçoirs. Les microburins de grande taille de Bos del Ser, de Chez Vigneau, de Laussel, des Jean Blanc, de la Salpêtrière, de Badegoule, de Beauregard sont des burins transversaux, des burins d'angle dont la retouche est latérale et le coup de burin terminal (Ed. Vignard, *Burin transversal et pseudo microburin*, 1934, p. 441-454). Sous le titre : *Burins, un nouvel essai de leur*

classification, H. V. V. Noone (1934, p. 478-487) tente un reclassement de cet outil, basé sur la méthode de travail plutôt que sur la forme et distingue les burins à lamelles, à retouches, à petites lamelles, classification compliquée qui a peu de chances de remplacer celle jusqu'alors admise. — L'industrie des quartzites a fait l'objet de plusieurs communications : A. Lacaille étudie *Les quartzites taillées de la région londonienne* (1936, p. 609-629) ; J. Vézian, *Les quartzites taillées de la station aurignacienne de Saint-Jean-des-Verges (Ariège)* (1936, p. 689-692) ; L.-R. Nougier, celles recueillies dans *Le Paléolithique inférieur de la vallée de l'Agoût (région de Lavaur)* (1934, p. 466-469). Il est à remarquer que, même à une époque où l'Homme sait tailler le silex, pour des raisons d'économie, et aussi parce que la quartzite se prête mieux à certains offices, on continue à utiliser cette matière, et cela même pendant l'Énéolithique (J. Vézian, *Les quartzites taillées énéolithiques de la station du Peyré, à Sabarat (Ariège)* (1936, p. 693-695 ; voir également : L. Méroc, *Le tranchet des industries récentes à quartzites de la Vallée de la Garonne*, 1936, p. 745-748). Dans ces mêmes industries à quartzites des pays toulousains, les pièces habituellement groupées sous le nom de « navettes » forment plusieurs groupes d'outils distincts dans lesquels on peut reconnaître des scies, des faucilles, des couteaux et peut-être des racloirs à double encoche, des coins, des tranchets ; elles accompagnent les industries de plein air de quartzites taillées et les industries néolithiques à quartzites et les industries néolithiques à quartzites et haches polies. Leur âge est probablement celui de l'ensemble des pièces qui les accompagnent : elles sont paléolithiques dans les gisements livrant des coups-de-poing, néolithiques dans les stations à haches polies, et impossibles à dater dans les gisements mixtes (C^t Octobon, *Navettes, grattoirs à encoches symétriques et pièces qui les accompagnent dans les industries à quartzites des pays toulousains*, 1934, p. 188-214). *Les pointes en forme de feuilles et à retouches bifaciales de Lommel (province de Limbourg, Belgique)*, sont généralement asymétriques et proviennent de milieux contemporains de la fin du Mésolithique (Maria Louis, 1934, p. 412-419).

Dans la région des Eyzies (Dordogne), l'apparition de l'Homme aurait été plus tardive que dans la vallée de la Somme et même dans le Bergeracois (1934, p. 312-317, M. Bourgon, *Étude sur le quaternaire aux environs des Eyzies. Essai de chronologie*). A propos des *Industries à bifaces des plateaux au Sud des Eyzies*, H. Maury, S. Blanc et Bourgon (1936, p. 448-450) croient pouvoir établir, après examen de l'altération des silex, une séquence rigoureuse (?) des périodes archéologiques et mettre de façon précise ces mêmes industries en rapport avec les diverses glaciations. — *Le gisement préhistorique de La Croix-du-Duc, à Périgueux*, aujourd'hui disparu, était situé sur une terrasse dominant, de 20 à 30 m., la vallée de l'Isle. D'après les renseignements fournis par Ch. Aublant (1934, p. 501-504), il a donné des industries acheuléennes et moustériennes lustrées, plus ou moins roulées. — *La Stratigraphie du gisement préhistorique de Combe-Capelle (Dordogne)*, établie par D. Peyrony (1934, p. 448-420), est comparable à celle

du Moustier. C'est un dépôt de pentes dans lequel on a reconnu l'existence de six niveaux moustériens, avec plan de frappe clactonien et éclats Levallois. Le niveau 6, connu depuis longtemps, contient seul des foyers et une faune développée. — F. Delage, *L'abri des Merveilles, à Castelmerle (Sergeac, Dordogne)* (1936, p. 578-600) : talus d'éboulis sous un abri comprenant de haut en bas les horizons suivants : un mince niveau aurignacien (Périgordien IV), deux niveaux moustériens séparés par des couches stériles, le premier de tradition acheuléenne, le second typique, avec Mammouth, Rhinocéros laineux et Renne. La même coupe apparaît à Pech d'Osier et à l'Abri Audi. On remarquera que dans d'autres gisements, le Moustérien de tradition acheuléenne se rencontre sous le Moustérien typique (Le Moustier, La Ferrassie), à Combe-Capelle, il apparaît entre deux niveaux de Moustérien typique ; aux Grèzes, aux Rébières, à Tourtoirac, il n'y a que le Moustérien de tradition acheuléenne. — Les fouilles de F. Lacorre (1934, p. 455-465) dans *La grotte et l'abri de la Cavaille (Dordogne)* ont amené la découverte, dans la couche C, profondément remaniée par des phénomènes pluviaux de grande ampleur, probablement consécutifs à la glaciation du Würm I, d'un important ensemble de silex tayaciens, levalloisiens et moustériens de tradition acheuléenne. — L'industrie de *La grotte des Fours à Castelnaud (Dordogne)* est un peu antérieure à l'Aurignacien moyen (M. Lapayre et A. Nouel, 1934, p. 471-477). *L'Aurignacien du plateau de Belcayre (Belcayre-Haut, Saint-Léon-sur-Vézère)*, appartient en partie à l'horizon moyen de cette période (F. Delage, 1934, p. 378-387). *Les nouvelles fouilles sous l'abri de Laugerie-Haute (partie Ouest), commune des Eyzies (Dordogne)*, entreprises par J. Maury, S. Blanc et M. Bourgon (1936, p. 441-445), ont permis d'établir la stratigraphie d'un lambeau de la couche archéologique : Solutrén avec Renne et Bovidé ; Solutrén à pointes à cran et feuilles de laurier, Renne et Cheval rares ; mélange de Solutrén et de Magdalénien ancien avec Renne et Saïga. *Le gisement de la Forêt, commune de Tursac (Dordogne)*, étudié par Élie Peyrony (1934, p. 424-430), a donné des pointes à tranchant abattu, des lames tronquées, des burins Noailles de la fin du Périgordien, recueillis dans un abri dont la voûte et les parois avaient été peintes en rouge. *La Station magdalénienne des Grands-Rochers, commune de Saint-Amand-de-Colly, près de Saint-Geniès (Dordogne)*, appartient au Magdalénien III, avec quelques survivances de M. II, coins, sagaies biconiques, baguettes demi-rondes. L'abondance du quartz et la présence de mollusques lamellibranches marins témoignent de relations avec l'extérieur (S. Blanc, 1934, p. 296-303). Sous le titre, *Recherches préhistoriques en Dordogne, Charente et Gironde*, J. Béraud (1934, p. 278-292) décrit des outillages paléolithiques de Monmarvès (Dordogne), de Baignes-Sainte-Radegonde (Charente), de la région des Graves au Sud de Bordeaux. Les *Bifaces de la Pigeonnie (confins Brive-Ussac)* et de *l'Arjassou, Malemort (Corrèze)* appartiennent, pour le premier site à la technique acheuléenne, pour le second au Moustérien classique (L. Lejeune, 1934, p. 408-412). Le *Gisement de l'abri du Chasseur à Vilhonneur (Charente)*, découvert par A. Ragout (1934, p. 431),

comprend deux couches, l'une moustérienne, l'autre aurignacienne. R. Daniel et H. Desmaisons, *Contribution à l'étude des grottes du pays de Saulges (Mayenne)* (1936, p. 420-440) : gisements des bords de l'Erve, affluent de la Sarthe, sur le territoire de la commune de Thorigné-en-Charnie, Moustérien de tradition acheuléenne, Aurignacien et Solutréen moyens dans la grotte de la Chèvre ; Moustérien et Solutréen moyen dans la grotte de Rochefort ; Moustérien et Solutréen de la grotte de la Bigotte ; Moustérien et Aurignacien de la Cave à Margot. (1934, p. 318-332), Abbés J. Bouyssonie et E. Lejeune, J.-F. Férol, *La station de Lacan et son outillage* : le site du Puy de Lacan a été d'abord fréquenté par des Solutréens qui vinrent camper en plein air sur des éboulis de roches, bien en avant de la grotte et en contre-bas. Puis, après une période de ravinement intense pendant lequel se forma un énorme talus de sable, de nouveaux venus, vers le milieu du Magdalénien, s'établissent à différents étages de ces sables, en consolidant le sol par un dallage de galets de rivière. Si la grotte elle-même a été fréquentée, les dépôts qu'elle a pu contenir ont été vidés à chaque nouvelle occupation. Au point de vue industriel, les fouilles de Lacan ont fait connaître, en connexion industrielle avec les pièces du Magdalénien III, un ensemble important de microlithes triangulaires et de pièces denticulées, portant des coches qui n'existent, au même degré, dans aucune industrie géométrique. On y reconnaîtrait volontiers des barbelures mobiles de flèches ou de harpons, les coches pouvant servir à retenir les ligatures fixant les silex dans une hampe à rainure.

Art paléolithique. — 1934, p. 102-118, H. Breuil, *L'évolution de l'art pariétal dans les cavernes et abris ornés de France* : voir *Rev. arch.*, 1936, 2, p. 219-222. — 1934, p. 413-417, D. Peyrony, *L'art azilien périgourdin et ses rapports avec l'art magdalénien final et l'art capsien* : cinq galets coloriés aziliens de la grotte des Eyzies, de la Madeleine, de l'abri de Villepin, sont gravés de lignes parallèles ou se coupant, disposées par plages, que l'auteur rapproche de dessins chevronnés, sur os gravés magdaléniens. Les rapports sont plus probants avec des dessins sur œufs d'Autruche ou plaquettes de pierre du Capsien. Mais est-ce le lieu de tirer de ces rapports des conclusions sur une pseudo-communauté de relations entre Capsiens et Aziliens ? — 1936, p. 475-488, H. Breuil et C^{te} H. Begouen, *Quelques oiseaux inédits ou méconnus de l'art préhistorique* : très important complément aux listes fort incomplètes données par Vayson dans *IPEK.*, 1934, p. 3-17 (cf. *Rev. arch.*, 1937, I, p. 104) ; oiseaux sculptés sur bois de Renne, gravures d'oiseaux mythiques, dans l'art mobilier ; art paléo-oriental de l'Espagne ; art rupestre néo et énéolithique. — 1936, p. 366-367, E. Pittard, *Figurations d'oiseaux sculptés et gravés de la période magdalénienne* : protome de Recourbie (Dordogne) et bâton percé de Veyrier (H^{te}-Savoie). — 1934, p. 88-101, H. Breuil, *Les œuvres d'art magdaléniennes des fouilles de Le Bel-Maury, à Laugerie-Basse, données à la Société préhistorique française* : deux lames d'os décorées de figures schématiques du M. III ; bois de Renne sculptés en ronde-bosse, Renne, Cerf, Salamandre ; contours découpés, « couteau à papier »

terminé en queue de poisson avec protome de Cheval gravé ; gravures sur os et bois de Renne, Panthère, le seul exemple certain de cet animal, Cerf, Chevaux, Bouquetin, Saïga, Poissons ; gravures sur pierre, Chevaux, Rennes, Ours, Poisson du M. IV ; baguette demi-ronde à dessins schématiques du M. V. — 1934, p. 388-392, Frank Delage, *Gravure aurignacienne de Belcayre (Dordogne)* : sur bloc de calcaire, Renne. Ne serait-ce pas plutôt un Capridé ? — 1934, p. 421-423, D. Peyrony, *Un nouveau bâton percé magdalénien*, découvert jadis par Rivière aux Combarelles, à décor lancéolé et deux lignes parallèles. La base est taillée en biseau et surmontée d'une encoche. Piquet de tente ? — 1934, p. 157-158, L. et P. Dollé, *La Hyène de Font-Brunel à Limeuil* : fouilles anciennes faites sans grand soin, puisque les auteurs ont pu recueillir dans les déblais une pierre sur laquelle est figuré au trait un profil de Hyène. — 1934, p. 176-180, M. Clouet, *Médailillon et pierre à dessins du Paléolithique supérieur saintongeais* : disque-pendeloque prélevée à la base d'un bois de Renne et décorée de chevrons et de ponctuations de la grotte du Gros-Roc ; — en amont de l'entrée de la grotte de la Roche-Courbon, plaquette de calcaire aurignacienne avec gravures figurant une série emboîtée de Mammouths grossièrement tracés. — 1934, p. 257-269, C^{te} Begouen et L. Begouen, *Quelques plaquettes de pierres gravées ou peintes des cavernes pyrénéennes* : dalle de la grotte de Labastide portant en noir une tête de Renne et une seconde tête de Cervidé. — 1936, p. 403-411, J.-M. et R. Servat, *Les grottes de Massat (Ariège)* : fouilles ayant donné des harpons et des outillages magdaléniens, ainsi que des gravures sur os : têtes fragmentaires de Cheval, Renne et Cerf. La grotte a encore fourni une pointe à cran solutréenne et une côte ornée de stries aurignacienne. — 1936, p. 297-298, C^{te} Begouen et L. Begouen, *Deux petites statuettes magdaléniennes de la caverne des Trois-Frères (Ariège)*, dont une serait en argile passée au feu (voir *Rev. arch.*, 1940, 2, p. 188-189). — 1934, p. 270-277, C^{te} Begouen, *De quelques galets colorés aziliens provenant de gisements autres que le Mas d'Azil* : grottes de Montfort (Ariège), de La Tourasse et de Marsoulas (H^{te}-Garonne), de la Crouzade et de Bize (Aude), de l'abri Pagès (Lot) ; tous ces objets n'ont qu'un point de commun, l'apposition d'ocre rouge sur des galets plats. Seuls, les deux galets de la Crouzade se rattachent à la série des galets du Mas d'Azil. — 1936, p. 548-558, Marthe Saint-Just-Péquart, *De l'authenticité des galets du Mas d'Azil et de leur signification présumée* : la découverte de galets en place dans le lambeau d'Azilien découvert en place au Mas d'Azil règle définitivement la question de l'authenticité. Au point de vue de la technique, l'auteur suggère que le décalque a pu être employé, par exemple, pour les motifs en feuilles de fougères. Certaines représentations ne correspondant à aucun décor proprement dit, d'autres n'étant que de l'art pour l'art, le caractère magique que l'on a tenté d'attribuer à ces représentations ne serait donc qu'accessoire. Je ne puis le croire. — 1934, p. 557-564, C. Absolon, *I. L'Aurignacien très ancien (quartzitique) dans l'Europe centrale, avec ses industries osseuses. — II. Nouvelles statuettes paléolithiques modelées, découvertes dans la station auri-*

gnacienne de Vestonice, en Moravie 1933-1934 : voir *Rev. arch.*, 1940, 2, p. 187. — 1936, p. 736-739, D. Peyrony, *Gravures pariétales de la galerie de droite de la grotte des Combarelles* : Bison dont la tête est de face ; Mammouth ; tête d'Antilope Saïga, un petit Cheval d'âge incertain. — 1934, p. 373-378, P. David, *Abri de la Chaire à Calvin, commune de Mouthiers (Charente)* : niveau inférieur Solutréen, puis Magdalénien assez ancien, comparable au niveau inférieur du Placard. Frise solutréenne de Bovidés et Équidés à ventre gravide ; scène de monte. Sur un bloc isolé, tête de Félin, niveau inférieur. — 1936, p. 642-659, A. Lemozi, *Quelques spécimens de l'art quaternaire (région de Cabrerets (Lot))* ; p. 660-670, du même, *Les figurations humaines préhistoriques dans la région de Cabrerets (Lot)* : au Pech Merle, Bouquetin, Bisons, Mammouth gravés, mains, ponctuations, Chevaux, Brochet, Bovidés, Mammouth peints ; — au Pech Merle, femmes aux seins pendants ; — à l'abri Murat, personnages masqués et masque de sorcier sur objets mobiliers. — 1934, p. 304-311, E. Bourdelle et P. Jeannel, *Les dessins rupestres d'Équidés de la grotte de Portel (Ariège)*, représentent des Chevaux du type de Prjewalski, de Solutré et celtique. Il n'est pas possible d'aller au delà de ces trois types.

Mésolithique. — 1934, p. 505-517, Marthe et Saint-Just Péquart, *Les kjökkenmödding et les sépultures mésolithiques de l'île d'Hoëdic (Morbihan)* : voir *Rev. arch.*, 1939, 2, p. 88-89. — 1934, p. 138-141, M. Louis et D. Peyrolle, *Note sur la station de Puech-du-Bouquet (commune de Sommières, Gard)* : nombreux tranchets, pointes de flèches losangiques et lames de silex, quelques tessons de poterie rougeâtre, appartenant au Néolithique moyen à facies campignien du Midi de la Gaule. — 1934, p. 215-229, C^t Octobon, *A propos des « classifications » du Néolithique. Leur opportunité* : c'est, il faut bien l'avouer, en France, que les travaux de classification relatifs à cette époque sont le moins avancés. Pour la Scandinavie, l'Allemagne du Nord, la Grande-Bretagne, des systèmes chronologiques ont pu être établis reposant sur la stratigraphie et la paléobotanique. Il y a de bonnes choses dans ce réquisitoire sévère sur le Néolithique qui, tel la peau de chagrin, s'amenuise de plus en plus entre le Mésolithique et la période initiale des métaux. Il serait bon, une fois pour toutes de préciser la notion de Néolithique. C'est ce que E. Pittard a tenté de faire (1936, p. 72-75). Le Néolithique est caractérisé, non pas par le polissage de l'outilage, mais par les grandes découvertes qui ont bouleversé de fond en comble les vieilles civilisations du Paléolithique : domestication des animaux, culture des céréales, fabrication de la céramique. A ces découvertes, il faut encore ajouter celles de la navigation et du tissage. Désormais, la famille humaine pourra envisager l'avenir avec plus de sécurité, et, à l'existence toujours précaire du chasseur et du pêcheur, succède l'existence stable de l'agriculteur. Possesseur de biens immobiliers, l'homme saura défendre la terre qu'il a défrichée et cultivée par l'installation d'établissements fortifiés. Aux petits groupes errants du Paléolithique succéderont d'importants agrégats de sédentaires. La vie en commun va réclamer des abandons de liberté et la contrainte sociale naîtra de l'entr'aide obligatoire (cons-

truction des cités lacustres et des mégalithes). Enfin, il n'est guère d'établissements prétendus néolithiques qui, en Gaule, n'aient fourni du métal. L'inspection d'une carte de peuplement tend à prouver qu'au Néolithique, la population, en Gaule, occupe déjà l'ensemble du territoire. Les apports nouveaux des âges du Bronze et du Fer auront à compter avec ces groupes nombreux et déjà en place sur notre sol. — 1936, p. 355-358, E. Pittard, *A propos de la domestication des animaux à la période néolithique* : découverte d'une mandibule de Bœuf des Tourbières portant les traces d'une entrave reliée à l'une des pattes antérieures. — 1934, p. 145-156, Cap. Louis, *Les cabanes en pierre sèche avec toiture en encorbellement* : type de construction qui apparaît, dès le Néolithique, mais que l'on continue encore à édifier dans le domaine de la Méditerranée. Il y aurait deux types de cabanes, l'un circulaire d'origine celtique, l'autre rectangulaire prédominant dans le domaine ibérique. Une enquête est nécessaire et l'auteur propose un questionnaire. — 1934, p. 142-144 ; du même, *Aire à incinération de l'époque néolithique*, située sur le territoire de la commune de Carnas (Gard), à proximité du Rocher de l'Allemand, dont les failles calcaires contiennent des dépôts funéraires, elle est délimitée sur trois de ses faces par des dalles calcaires ; cheminée de tirage pratiquée dans la paroi septentrionale. — 1934, p. 121-125, A. Mellerio, *Un gisement d'aspect mésolithique aux Granges, près Sainte-Aulaye (Dordogne)* : probablement azilien. — 1936, p. 515-525, Dr M. Baudouin, *Comment j'ai découvert le Girien en Vendée* : plaidoyer d'un inventeur dont les trouvailles n'ont pas toujours été heureuses. — 1936, p. 457-458, J. Skutil, *Stations préhistoriques à industrie d'obsidienne dans la Slovaquie* : utilisée comme matière première dès le Paléolithique, mais surtout au Néolithique et à l'Énéolithique où son commerce est très développé, principalement dans le domaine de la céramique peinte et des idoles.

Préhistoire exotique. — 1936, E. Passemard, *Un instrument trièdre chalossien du Sahara et l'état de la question chalossienne* : quels que soient les résultats des classements stratigraphiques, si le Chalossien ne désigne pas, un jour, un étage très archaïque du Paléolithique inférieur, il n'en restera pas moins le nom qu'il faudra donner à ces instruments trièdres dont la technique est complètement différente de celle des bifaces. — 1936, Luce Passemard, *La station ancienne d'Aïn Moularès (Sud-Tunisien)* : coup-de-poing lancéolé acheuléen ancien, avec analogies morphologiques du Cap à l'Angleterre, en passant par le Kenya, l'Algérie, l'Italie, l'Espagne et la France. — 1934, p. 570-573, M. Reygasse, *Découverte d'une technique campignienne dans le Paléolithique inférieur du Sud Constantinois* : l'auteur propose de la désigner sous le nom de Mahrougétien, du nom de la station de surface du Kanghet el Mahrouguet ; elle serait contemporaine de l'Acheuléen et caractérisée par des bifaces allongés en forme de pics et des tranchets. — 1934, p. 565-569, du même, *Découverte d'un atelier de technique levalloisienne dans le Sahara central à Tiguelguemine (Mouydir)* : grands éclats, lames frustes, disques. — 1934, p. 130-137, H. Marchand, *Répartition des industries moustéro-alé-*

riennes sur le littoral de la province d'Alger : il n'est guère d'embouchure de ruisseau, de promontoire habitable où l'on ne puisse recueillir des grandes pointes, des pierres de jet, des gros racloirs et des lames en grès ou en silex. — 1934, p. 242-249, Dr P. Roffo, *Notes sur les civilisations paléolithiques du M'zab* : exploration des stations situées sur la hammada, le long de la piste Ghardaia-Beni-Isguen-El Goleah, appartenant au Paléolithique moyen et supérieur, à facies saharien. La présence d'une industrie à affinités capsienes pures apporte une indication nouvelle. — 1934, p. 324-341, Alice Bowler-Kelley, *Étude comparative de certains instruments africains et des formes analogues en Europe* : apparition en Europe au Clactonien de pièces en forme de T ; à l'Acheuléen III, de lames et outils denticulés ; au vieux Levallois, éclats à profil d'arbre tronqué, types qui s'affermissent et se développent au Levalloisien et au Moustérien, en s'approchant de plus en plus des formes pédonculées, et finalement, au Moustérien final, l'ensemble évolué comporte toute une série d'instruments étroitement comparables à ceux qui, en Afrique, sont associés aux outils en Y, dans des industries le plus souvent de tradition, au moins, moustérienne. — 1934, p. 344-346, de la même, *Sur une nouvelle technique de burins microlithiques en Afrique du Sud* : facies semblable aux burins de Chine. — 1934, p. 342-343, de la même, *Sur la présence de microburins en Afrique occidentale française* : au Cap Blanc et à Dakar, microburins de technique tardenoisienne. — 1936, p. 375-402, Dr Pinchon, *Stations de surface et tumuli de la région de Bossuel et du Têlagh (Dép. Oran)* : beaucoup de néolithique de tradition capsienne. — 1934, p. 250-257, A. Ruhlmann, *Pierres gravées et tumulus du Djebel Siroua (Maroc)* : pierre équaree et taillée, avec cercle encadré de lignes et de zigzags, de type libyco-berbère. — 1934, p. 577-584, M. Reygasse, *Le Ténéréen. Observations sur un facies nouveau du Néolithique des confins algéro-soudanais* : haches avec gorge ou rainures d'emmanchement, recueillies de l'Est à l'Ouest, dans le Ténéré, l'Adrar des Iforas, l'Aïr, le Tilemsi et le plateau central nigérien, avec des haches polies, des pointes de flèches et des poteries appartenant au Néolithique tardif. Ces outils ne sont pas cantonnés, comme le pense M. Reygasse dans les confins algéro-soudanais, mais ils se mêlent aux mobiliers lithiques des industries du Néolithique de l'Afrique mineure. Ce sont des outils aratoires et non des haches (A. Ruhlmann, *Le Ténéréen*, 1936, p. 801-812). — 1936, p. 182-183, M. Buisson, *La préhistoire au Cameroun* : les documents recueillis évoquent essentiellement un Néolithique en pierre assez évolué, dont les pièces constituent des objets rituels qui se transmettent depuis longtemps de génération en génération. — 1934, p. 574-576, M. Reygasse, *Observations sur des cupules découvertes dans le Sahara central (Tassili des Ajjers)* : tobol de pierre (tambour) ; table de grès avec petites cupules à l'Oued Djaret. Le bruit est obtenu en faisant rouler sur les cupules une grosse pierre arrondie. — 1936, p. 785-798, J. Fromaget, *Aperçu sur la stratigraphie et l'anthropologie préhistorique des formations récentes dans la chaîne annamitique et le Haut-Laos* : l'Homme de Tam Pong est une sorte

de prototype réunissant à la fois les caractères des Européides les plus primitifs tels que les Ainou, des Négroïdes papouasiens et des Vedd australoïdes. On ignore ses ancêtres qui ont dû se tenir quelque part dans le Sud de la Chine, d'où ils se seraient dirigés vers l'Est et le Sud dans toute l'Asie Sud-Orientale, où l'on retrouve partout les restes de leur culture avec la hache type Sumatra. Leurs descendants du Néolithique supérieur ont été retrouvés dans les cavernes du Nord du Tonkin. Actuellement les Senoi de Malacca lui ressemblent étrangement, en Indochine, le peuple de Đông So'n, les Moi. — 1936, p. 816-823, Ed. Saurin, *Mésolithique et Néolithique dans le Haut-Laos* : extension dans cette région de l'industrie Hoabinienne de l'Ouest du Tonkin et du Nord-Annam, alors que jusqu'à ces découvertes on ne connaissait là que du Néolithique. — 1934, p. 258-266, Ed. Saurin, *Station néolithique de Na Mou (province de Luang Prabang, Haut-Laos)* : hache, herminette-ciseau, plaquette de schiste et anneau-disque appartenant à la dernière phase du Néolithique. — 1936, p. 721-735, M. Colani, *Instruments modernes indochinois, survivances de types préhistoriques* ; — p. 749-752, *Mégalithes du Haut-Laos* : haches à tenon d'emmanchement (*Schulterbeile*) et haches à section transversale (*Vierkantbeile*). Le premier type remonte aux débuts du Néolithique, le second évolue du Néolithique au dernier Fer, presque parallèlement en Eurasie occidentale et orientale, indice de mouvements commerciaux entre les extrémités Ouest et Est de l'Eurasie. Les menhirs des Hua Pan sont antérieurs à la civilisation des jarres du Tran Ninh qui appartient au début de l'ère chrétienne. — 1936, p. 754-764, V. Goloubew, *Le peuple de Đông So'n* : les tambours ne sont pas postérieurs au XII^e siècle. Rapports entre ces populations et les Moi actuels ; cf. O. Janse, 1936, p. 76.

Anthropologie. — P. 113-295, Ed. Hue, *Crânes paléolithiques* : pas toujours très au courant de l'emplacement des pièces et de la bibliographie, utile cependant. — 1934, p. 293-295, S. Blanc signale la *Découverte d'un gisement post-paléolithique avec restes humains, au Roc du Barbeau dans La Combe-de-la-Vergne, commune de Tursac (Dordogne)*. — 1936, p. 559-564, C^{te} Begouen, L. Begouen et D^r H. Vallois, *Une pendeloque faite d'un fragment de mandibule humaine (époque magdalénienne)*, découverte dans le couloir faisant communiquer la grotte d'Enlène avec celle des Trois Frères. Elle était enduite d'ocre. — 1936, p. 673-684, C^{te} Begouen et D^r H. Vallois, *Un crâne trépané d'une nécropole de Montesquieu-Avantès (Ariège)* : dans une petite grotte funéraire, à l'Est de Tournéou, découverte du premier crâne trépané néolithique du Midi de la Gaule. — 1936, F. Lacorre, p. 824-831, rassemble dans un tableau synoptique les données paléontologiques d'un certain nombre de gisements de la région du Sud-Ouest.

Bronze et Fer. — 1936, p. 368-372, R. Lizop, *Découvertes faites au domaine de l'Esterlocq (commune d'Anglel, quartier de Beyris, près Bayonne)* : découverte de vestiges ayant pu appartenir à une palafitte située dans les marais de la vallée inférieure de l'Adour ; forges de fer. — 1936, p. 459-474, C^t Octobon, *Observations sur les rites de l'âge du Bronze dans la grotte de la Pladière (Ariège)* : les populations

qui habitent le Soudoux enterraient leurs enfants dans des salles réservées de la grotte. Incinérations et inhumations partielles, offrandes de pattes de chèvre ou de mouton ; tessons de poterie, fragments de colliers, et restes d'outillages paléolithiques, pris dans les gisements des grottes habitées, constituent les mobiliers funéraires. — 1936, p. 565-577, A. Conil, *Coutumes funéraires en relation avec le culte des eaux à l'âge du Bronze* : grotte de Fontanguillère (Dordogne). — 1934, p. 489-500, *Quatre sépultures hallstattiennes de la région de Freyssinel (causse de Sauveterre, Lozère)* : Ch. Morel signale des tumulus qu'il a explorés et qui appartiennent aux diverses périodes hallstattiennes. — 1936, p. 333-336, J. Skutil, *Les fouilles des oppida celtiques en Moravie (Tchécoslovaquie)* : Hradisko de Stradonitz et oppida de Hostyn. — 1936, p. 706-717, R. Lizop, *Fouille des tumuli de bawerc et de Lassalle (H^{tes}-Pyrénées)* : ensemble défensif avec villages posthallstattiens et forges de fer. — 1934, p. 518-556, J. Coulouma, *Magalas et son oppidum de Montfo* ; 1936, p. 489-513, *L'oppidum et les ateliers de Montfo, près Magalas. Continuation des fouilles (1934-1935)* : important pour la stratigraphie des établissements de l'âge du Fer dans le Languedoc méditerranéen. De bas en haut : 1^o tessons ioniens et phocéens, poteries indigènes ; 2^o tessons de fabrication ibérique ; 3^o poteries campaniennes ; 4^o céramique gallo-romaine de La Graufesenque.

La question des souterrains-refuges n'a pas été négligée : 1934, p. 159-167, O. Desmazières donne l'inventaire des *Grottes et souterrains-refuges du département de Maine-et-Loire* ; 1934, p. 168-175, A. Conil celui des *Souterrains-refuges dans les départements de la Dordogne, de la Gironde et du Lot-et-Garonne* ; 1936, p. 718-720, L. Méroc décrit *Le souterrain-refuge de Joignou (commune de Montesquieu-Volvestre, H^{te}-Garonne)* ; 1936, p. 331-332, J. Skutil, *Sur la question des souterrains-refuges en Moravie* : entrée généralement placée sous les maisons. — 1936, p. 799-800, Marg. Dellenbach, *Projet d'un lexique des principaux termes utilisés en préhistoire, en anthropologie et en ethnographie* : semble ignorer l'existence de ceux déjà publiés en Espagne et dans le *Prehistory* de Burkitt. Il ne faut pas se cantonner dans les vocabulaires français, anglais et allemand, mais y ajouter encore la terminologie espagnole et italienne.

R. L.

Raymond Vaufrey, *L'art rupestre Nord-Africain*. Archives de l'Institut de Paléontologie humaine, mémoire n^o 20. Paris, Masson & C^{ie}, 1939 ; in-4^o, 127 p., LIV pl., 57 fig., 11 tableaux. — Il ne s'agit pas, à proprement parler, d'une étude sur les manifestations de l'art rupestre Nord-africain, mais de recherches sur la date de ces gravures et sur la civilisation à laquelle elles se rattachent. Une brève introduction expose les diverses théories précédemment émises sur la chronologie. Flamand qui, le premier, fit connaître cet art, distinguait deux groupes, l'un profondément gravé, de style naturaliste, figurant une faune de grands Mammifères, pour la plupart émigrés, l'autre gravé superficiellement par piquetage, représentant des animaux

d'espèces actuellement indigènes. Flamand considérait ces gravures comme néolithiques, tandis que M. Boule faisait remonter certaines de ces représentations au Paléolithique. L. Joleaud attribuait les plus archaïques au Paléolithique récent ou au Mésolithique de la Berbérie. H. Kühn, plus résolument encore, se pose en tenant du Paléolithique. H. Breuil parle du Capsien pour les images du grand Bubale, et pour les autres, des différents stades du Néolithique. H. Obermaier se rallie sans réserves à l'hypothèse de l'âge néolithique de l'ensemble de ces gravures. Toutes ces opinions, il faut le signaler, ne reposent toutefois sur aucune preuve archéologique positive, puisqu'on admettait qu'aucune industrie néolithique n'était associée d'une manière suffisamment constante avec les roches gravées pour qu'on en puisse faire état. Aussi est-ce dans l'intention de réunir les documents susceptibles de dater archéologiquement les gravures rupestres naturalistes Nord-africaines que l'auteur a accompli plusieurs campagnes de recherches dans le Sud-Oranais. Il a recueilli de nombreuses traces d'occupation humaine, sous la forme de cendres et de pierres brûlées d'anciens foyers, en rapport direct avec les stations à roches gravées. La description des industries qu'ils contenaient forme l'objet de la première partie du mémoire.

Les instruments ramassés sur 32 sites, de Figuig à la plaine de Tadjemout, appartiennent à une seule et même industrie microlithique, formant un outillage d'armatures, auquel se mêlent quelques objets en calcaire. Malgré l'absence des gros instruments du Capsien typique et des nombreux triangles et trapèzes qui caractérisent le Capsien supérieur, la tradition capsienne reste cependant partout visible dans la présence de pièces caractéristiques, triangles scalènes, pointes à troncature oblique, segments de cercle, lamelles à dos abattu ou à coches, le développement des tarières ou des perçoirs. A côté apparaissent des éléments nouveaux dérivés des lamelles tronquées et des trapèzes du Capsien supérieur. Dans la répartition de cet outillage, on rencontre des variations très sensibles auxquelles, cependant, on peut attribuer une valeur chronologique. Les microlithes sont insuffisants à classer dans le temps les gravures rupestres. « Tout ce qu'on peut dire avec sécurité, c'est que cet outillage est celui d'un Néolithique de tradition capsienne, et que les gravures rupestres avec lesquelles il est constamment associé, à l'exclusion de toute autre industrie de type paléolithique supérieur, mésolithique ou néolithique, remontent sûrement à une même grande époque archéologique, dont il nous reste maintenant à préciser à la fois les modes et l'antiquité » (p. 61).

Considérée dans son ensemble, cette industrie des stations Sud-Oranaises, à gravures rupestres, laisserait entrevoir l'existence de populations de chasseurs, plutôt que l'outillage de groupements proprement néolithiques. Mais il ne faut pas oublier que ces pièces ont été découvertes dans des stations de surface où, le plus souvent, la céramique a disparu. Pour connaître cette civilisation dans son intégrité, M. Vaufrey a entrepris de nouvelles fouilles parmi les grottes d'El Arouïa, près de Brezina, dans lesquelles il a pu recueillir, en contact

direct, un outillage en silex microlithique de tradition capsienne, des objets néolithiques bien caractérisés, instruments en roches diverses, polies ou piquetées, pièce d'os et poteries décorées au poinçon. Ces associations ne sont pas particulières aux gisements d'El Arouïa, on les retrouve dans les grottes et les escargotières du Nord du département d'Oran. Sites rupestres, grottes du Sud-Oranais, gisements de l'Oranie septentrionale appartiennent donc à une même grande civilisation : le Néolithique de tradition capsienne, dont les Hommes de Mechta-el-Arbi font connaître les porteurs. Cette culture se retrouve également au Sahara le long des grandes voies naturelles qui, à l'Ouest par les oasis de la Saoura, à l'Est par l'oued Rhir et l'Ighargar, permettent de pénétrer dans le désert en partant de la limite septentrionale des steppes Nord-africaines. Les gravures rupestres du Tassili des Adjers et du Fezzan, dont la technique et le style sont les mêmes que dans le Sud-Oranais, font connaître une faune aquicole (Hippopotame, Crocodile, grand Buffle) et de grands Herbivores (Éléphants, Rhinocéros, Girafe, Mouflon, Antilope, etc.) qui ne sauraient vivre sans pâturages suffisants et qui prouvent qu'à une époque évidemment assez rapprochée de la nôtre, le Sahara, doté de conditions climatiques fort différentes, était irrigué par un réseau hydrographique abondant.

Mais cette civilisation néolithique Nord-africaine que des liens très étroits rattachent aux cultures indigènes du Capsien supérieur, a subi des influences extérieures. Son appauvrissement en éléments proprement néolithiques lorsque l'on passe de la zone proche du Sahara vers le Tell et le Sahel, témoigne en faveur d'une action exercée par les civilisations de l'Égypte. Celles-ci peuvent être datées dans leur pays d'origine entre 5200 et 3500 avant l'ère. En Afrique Mineure, la propagation fut lente et l'on y trouve dans le même temps des éléments qui, en Égypte, ne sont pas contemporains. C'est là ce que l'auteur appelle le « fait colonial ». Tel qu'il nous apparaît, le Néolithique Nord-africain se place entre 4000 et 2000 avant J.-C. Un certain nombre de gisements ou de stations sont peut-être plus anciens (5^e millénaire), mais les plus nombreux sont plus récents et ne datent que du deuxième et même du premier millénaire. Les gravures rupestres sur lesquelles figure le Cheval fournissent la date minimum de 1500 à 1000 pour l'art naturaliste du Nord de l'Afrique et pour le Néolithique de tradition capsienne. Du quatrième au second millénaire règne sur ces territoires le Néolithique de tradition capsienne et toutes les gravures naturalistes sont contemporaines de cette même période archéologique.

R. L.

REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES

RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE

Fondée par RENÉ CAGNAT

1941

1^o PÉRIODIQUES¹.

ÆGYPTUS, XIX, 1939.

P. 215-226. A. Stein dresse la liste des préfets d'Égypte sous Commode.

ANNALES DU SERVICE DES ANTI-

QUITÉS DE L'ÉGYPTE, XXXIX, 1939.

P. 603-605. P. Jouguet. A Karnak.

P. 603. Base de statue.

1) ΚΑΙΣΑΡΑ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ
ΘΕ ΚΑΙΣΑΡΑ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ ΘΕΟΥ ΥΙΟΝ
ΔΙΑ ΕΛΕΥΘΕΡΙΟΝ ΣΕΒΑΣΤΟΝ
ΠΙΟΝ ΣΕΒΑΣΤΟΝ

L'inscription est en partie palimpseste ; le texte le plus ancien comprend la l. 1, le début de la l. 2 et la l. 4 ; le plus récent, gravé en partie sur l'autre, comprend la l. 2, sauf les deux premières lettres, et la l. 3.

Rétablir ainsi la l. 2 du texte primitif : Θε[οῦ υἱὸν Δία ἐλευθέ], suivait ριο[ν] Σεβαστόν de la l. 4.

P. 604. Renvoi à une série de textes où Auguste a été appelé Jupiter libérateur, en Égypte et ailleurs.

1. Nous remercions vivement MM. J. Carcopino, V. Chapot, A.-J. Festugière, A. Grenier, R. Lantier, R. Louis, Ch. Picard, A. Piganiol, L. Robert, J. Toutain des documents qu'ils ont bien voulu nous communiquer.

P. 604. Base de statue. Même formule que sur les inscriptions précédentes.

P. 605.

2)

ΘΕΟΥ ΟΥΕΣΠΑΣΙΑΝΟΥ
ΥΙΟΝ ΘΕΟΝ ΤΙΤΟΝ

DIE ANTIKE, XIV, 1938.

P. 226-227 avec fig. C. Weickert. A Rome, dans le mausolée d'Auguste.

3)

. CAESAR · Augusti filius
princeps · ivventutis

L'inscription concerne *C(aius)* ou *L(ucius) Caesar*.

P. 252-254 avec fig. A. Körte résume l'article de la *Trierer Zeitschrift* dont il a été question dans l'*Ann. épigr.*, 1938, n° 142 et donne de l'inscription restituée une traduction allemande en vers.

Id., XV, 1939.

P. 99-115 avec fig. G. Calza. A Ostie. Peintures murales. La zone supérieure représentait les Sept Sages, accompagnés d'inscriptions.

1) Sur la paroi sud :

a) Solon. Au-dessus de la figure (*Ann. épigr.*, 1939, n° 162) :

4) VT · BENE · CACARET · VENTREM PALPAVIT SOLON

A gauche : COΛΩΝ.

A droite : ΑΘΗΝΑΙΟC.

Au-dessous de la figure, deux ou trois lignes dont on distingue seulement :

IVDICI (?)

ORDINA (?)

VERGILIVM LEGISSE PVERIS (?)

b) Thales. Au-dessus de la figure (*Ann. épigr.*, 1939, n° 162) :

5) DVRVM CACANTES MONVIT VT NITANT THALES

A gauche : ΘΑΛΗC.

A droite : ΜΕΙΛΗCΙΟC.

Au-dessous de la figure :

VERBOSE · TIBI

N E M O

DICIT · DVM · PRISCIANVS

(?) u TARIS · XYLOSPHONGIO · NOS

(?) a QVAS

2) Sur la paroi ouest :

c) Chilon. Au-dessus de la figure :

6) VISSIRE TACITE CHILON DOCVIT SVBDOLVS

A gauche : ΧΕΙΛΩΝ

A droite : ΛΑΚΕΔΑΙΜΟΝΙΟC.

d) Figure détruite dans l'antiquité par le percement d'une porte.

e) Bias ; figure presque complètement détruite.

7) A droite : ΠΡΙΝΕΥC.

Sous ces représentations, une rangée de figures dont les bustes et les têtes sont seuls conservés.

AMICE FVGIT TE PROVERBIVM
BENE CACA·ET·IRRIMA MEDICOS

Dans les quatre angles de la voûte, de grandes amphores sur des supports ; à côté d'elles, 9) le mot *falernum*.

AQUILEIA NOSTRA, X, 1939.

Col. 1-26 avec fig. G. Brusin étudie « Belenus, la divinité tutélaire d'Aquilée », surtout au moyen des inscriptions de cette ville.

Col. 33-36, cf. col. 106. A. Calderini fournit une contribution à l'histoire des transports fluviaux de Ravenne à Aquilée, à propos d'un nouveau fragment de l'édit de Dioclétien qu'ont publié les *Monum. antichi dei Lincei*, XXXVIII, 1939, col. 137-138.

ARCHAEOLOGIAI ÉRTESITÖ,
LII, 1939.

P. 101-113 (résumé en allemand, p. 262-267). A. Alföldi.

P. 101-103 avec fig. (p. 262-

8) Au-dessus d'une de ces figures :

MVLIONE SEDES

Au-dessus d'une autre :

AGITA TE CELERIVS
PER VENIES

Plus bas à gauche :

PROPERO

Au-dessus d'une troisième
(*Ann. épigr.*, 1939, n° 162) :

263). A Székesfehérvár, venant sans doute d'*Aquincum*.

10) D M
AEL·FLAVIANO·
QVOND·MIL·LEG II
AD·STIP·VIII VIX·
5 ANN·XXX·AEL·IVSTI
ANO·MIL·LEG·EIIVS (*sic*)
DEM·STIP·VI·VIXS
ANN·XXVI·QVI DE
CIDERVN·INE X ED
IO OT CA CORNEL

L. 5, l. 8 : les x sont liés ; l. 9 : DE liés ; l. 10 : le haut des lettres seul est conservé ; il manque une lettre au début, une lettre étroite entre t et c ; l'auteur restitue *gotica*, puis propose CORNEL, avec NE liés. Cf. *C. I. L.*, III, n° 11700 : *bello desideratus hoste Gutica*. Il s'agit sans doute d'une guerre du milieu du III^e siècle ap. J.-C.

P. 103-107 (p. 263-265). Dans l'inscription du *C. I. L.*, X, n° 6225, les restitutions de

Th. Mommsen doivent être en partie abandonnées. Il convient de compléter ainsi :

- 11) *l. tampio / L A V I a n o*
cos. PRO COS. PROU.
africae leg. aug. PRO. PR. PANNO
niae curatori aquARVM
 5 *huic triumphALIA. ORNAMENTA*
OPSIDIBVS. A. TRANSdanu
uianis acceptis limitIBVS. OMNIBVS. EXploratis (?)
hostibus ad uectigALIA. PRAESTANDA traductis
L. TAMPIVS. RVFVS

L. 3-4 : la restitution a été fournie par E. Ritterling (*Arch.-epigr. Mitt.*, XX, 1897, p. 10, n. 23) ; l. 6-8 : cf. au *C. I. L.*, XIV, n° 3608 = H. Dessau, *I. L. S.*, 986, l'éloge de Ti. Plautius Silvanus Aelianus : *legat. pro praet. Moesiae, in qua plura quam centum mill(ia) ex numero Transdanuvianor(um) ad praestanda tributa cum conjugib(us) ac libe-*

ris et principibus aut regibus suis transduxit (bibliogr. de cette inscription, p. 104 et 264, n. 5).

Rappel de transferts de populations analogues.

P. 107-108 avec fig. p. 105 et 107 (p. 265-266). Dans l'inscription n° 10596 du *C. I. L.*, III, il faut lire ainsi la l. 10, dont le début est martelé :

- 12) VC COMITE ORD PRIMI ET DVCE VAL. LIMITIS

Il y avait là une erreur de titulature que le martelage a eu pour but de faire disparaître : le *dux Valeriae limitis* ne pouvait être dit ni *v. c.*, ni *comes ordinis primi*.

P. 108-113 (p. 266-267). A. Alföldi groupe les inscriptions qui mentionnent les *Eravisci*, peuplade celto-illyrienne habitant près d'*Aquincum*.

13) D'abord un autel (*C. I. L.*, III, n° 10418) dédié *I. O. M. T.* où figure la *civitas Eraviscorum* (p. 109, fig.) A la l. 3, le nom d'un empereur du III^e siècle, qui porte

les titres (l. 4) *P. F. inuict. Aug.*, est martelé ; les restes de lettres ne permettent guère de restituer que *DN M IVL PHILIPPI*.

Il faut ajouter le n° 10408 du *C. I. L.*, III (p. 111, fig.) dont la lecture est la suivante :

- 14) I V N O N I
 R E G I N A E
 P A E L . M A
 X I M I N V S
 5 T A B C E R
 V . S . L . M

L. 5 : T et A sont liés.

Tab(ularius) c(ivitatis) Er(a-viscorum).

Le nom reparait sur un troisième texte provenant de Dunapentele (*Intercisa*), (*Ann. épigr.*, 1910, n° 139), qui doit se lire (p. 112, fig.) :

15)

SENIO COMATONIS F NAT
ERA H XXX IN CER IN AQ
E COMATVIA MATER EIVS
SIBI ET F VIVA T P

Senio, Comatonis f(ilius), nat(i)one) Era(viscus), h(ic situs est ? annorum) XXX, in c(ivitate) Er(aviscorum) in Aq(uinco), et Comatua mater ejus, sibi et f(ilio) viva t(itulum) p(osuit).

P. 115-147. L. Nagy. Les monuments se rapportant à la Syrie et à l'Asie Mineure dans le cours moyen du Danube.

P. 115-137 avec fig. Inscriptions et estampilles doliaires se rapportant au séjour qu'a fait à Szentendre (*Ulcisia castra*), durant les premières années du III^e siècle, la *cohors prima millaria nova Surorum sagittariorum Antiochiensium*.

P. 140-141 avec fig. A Szentendre. Stèle.

16) D M
VELIDEATVS
TERANISCIO
NIS·F·NXLRD
5 C·ET SIBI
VIRONIANI
us ATALONS·F

1. 4-5 : *an(norum) XL...* (?).

P. 142-145 avec fig. Autres

corps de troupes qui ont tenu garnison à *Ulcisia castra*.

P. 146 avec fig. A Szentendre. Fragment de l'épitaque d'un vétérane.

ARCHIV FÜR PAPYRUSFORSCHUNG,
XIII, 1939.

P. 177-209. E. Schönbauer redonne la majeure partie de l'inscription de *Rhosos* (*Ann. épigr.*, 1934, n° 217) et en reprend minutieusement l'étude. Il insiste notamment sur le fait que les Romains, en conférant aux Hellènes le droit de cité romaine, n'entendaient pas leur enlever leur condition juridique nationale et laissaient aux citoyens des πόλεις grecques la liberté de choisir entre leur ancien et leur nouveau statut juridique.

ARCHIVO ESPAÑOL DE ARTE Y
ARQUEOLOGIA, 37, 1937.

P. 2-3. J. M^a de Navascués y de Juan. A San Pedro de la Nave (*Zamara*).

Stèle.

17) E M I
L I A N
O A N
I L I A I I

L. 3-4 : *Anilia<n>i*.

Stèle.

18) P R O C V L
O C A E N I
f.

Stèle.

- 19) D O C I O M A G
I L O N I S F
N L X V H · S · E
S · T · T · L

Bloc de pierre.

- 20) A R Q V I O
t A L A I
a N X X X

L. 2 : [T]alai (f.).

LE ARTI, I, 1938-1939.

Prend la suite du *Bollettino d'Arte* et de la *Rassegna dell'Istruzione artistica*.

P. 215-216. A Strongoli (prov. de Catanzaro). Plaque de marbre.

- 21)
S E X · C A E D I C I V S · S E X · F
A · H E R I V S · L · F · I I I I · V I R
Q V I N Q V E N
I O V I · O · M · D · S · S · F · C ·
5 I · P ·

L. 4 : d(e) s(enatus) s(ententia) f(aciundum) c(uraverunt);
l. 5 : les compléments des sigles n'apparaissent pas de façon sûre.

ATTI DELLA REALE ACCADEMIA
D'ITALIA. RENDICONTI DELLA

- 23) P R I S S I A H A B E A S A P O L L I N E M P R O P I T I V M

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE DU
COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES, 1936-1937 (paru en 1941).

P. 83. P. Darche. A Bavay. Deux moitiés de tasse qui portent une estampille et se raccordent

CLASSE DI SCIENZE MORALI E
STORICHE, série 7, t. I, 1939.

Prend la suite de la série 6 des *Rendiconti della Reale Accademia nazionale dei Lincei*.

P. 46-49. A. de Franciscis examine le sens de *aliari* dans une réclame électorale de Pompéi (*C. I. L.*, IV, n° 3485). A l'encontre d'une opinion récente, il revient à l'interprétation première : il s'agit des vendeurs d'ail.

BONNER JAHRBÜCHER,
145, 1940.

La pl. 38 reproduit la base d'une colonne de Jupiter dédiée par L. Pisinius Celer (*C. I. L.*, XIII, n° 7784).

P. 346. Kersten. A Hostel, cercle de Schleiden. Fragment d'un autel très mutilé (pl. 71, 3).

Fragment d'autel ; deux morceaux ne se raccordant pas semblent pouvoir se lire :

- 22) S E T V A I A N O

Ce serait un nom de divinité.

P. 371. F. Fremersdorf. A Cologne. Autour de l'épaule d'une bouteille sphérique en verre :

permettent de rectifier la lecture du *C. I. L.*, XIII, n° 10010, 1351.

P. 431-434. J. Coulouma. A Montfo, près de Magalas (Aude) :

P. 433, 436-437. Estampilles de

potiers sur des tessons d'Arezzo et de La Graufesenque.

P. 438. Sur un col d'urne :

24) ANECILI METRETAA

Metretaa semble désigner une mesure.

P. 475-478. J. de Font-Réaux. Près d'Aurel (Drôme). Borne milliaire, sans doute dédiée à Constantin César et marquant le 12^e mille de la route de Valence à Die.

Rappel des bornes déjà connues de cette route.

P. 481-484. G. Drioux groupe les monuments trouvés à Langres, au bas de la colline des Fourches, dont des épitaphes parmi lesquelles *C. I. L.*, XIII, n° 5756.

P. 498. Emm. Guyot. A Corcelles-les-Monts, près de Dijon. Débris d'un fond de vase en verre ; l'inscription se restitue d'après *C. I. L.*, XIII, n° 10025, 136.

25) *carantius carantodivs ci Leucus*

Ci(vis) L[eu]cus].

Voir ci-dessous, n° 27.

P. 521. L. Armand-Calliat. A Chalon-sur-Saône. **26)** Fragment de verre avec *uivas* ou *uivamus*.

P. 523-524 avec fig. L. Armand-Calliat. A Fragnes (arrondissement de Chalon-sur-Saône). Fragment de vase en verre portant en lettres saillantes :

27) *carantivs ♂ carantodius ci. leucus*

Voir ci-dessus, n° 25.

P. 527-533. L. Armand-Calliat.

P. 528, n. 1 et 2. Précisions sur les lieux de trouvaille des saumons de plomb qui sont au *C. I. L.*, XIII, nos 2612 a et b.

P. 528-530. Entre Chamilly et Aluze. Saumon de plomb parallépipédique pesant 86 kilos.

28) Sur un des longs côtés, lettres fondues en relief :

i m ꝑ. c a e s. l. s e ꝑ s e u e r i
ꝑ e r t i n a c i s . n g p a r t i c i a d i a b e n i c i

Sur la face supérieure horizontale, estampilles frappées après la fonte :

a) DL'P b) LVICVC

Le saumon est pareil à celui du *C. I. L.*, XIII, n° 2612 a ; l'interprétation reste obscure pour a) et b).

P. 530-531 et pl. XXI. Près

de Saint-Léger-sur-Dheune. Lingot de plomb aujourd'hui en fragments.

29) Sur la face horizontale, estampille frappée, présentant de nombreuses ligatures ; l'ordre et le sens des sigles sont incertains. Autre marque avec CCXL.

P. 531-532. Environs de Cha-

lon-sur-Saône. Fragment de tuyau de plomb.

30) VASSED O · V

V(iennae) f(ecit). Cf. *C. I. L.*, XII, n° 5701, 54 et plus loin, n° 137.

P. 535-537. J. Descroix. A Lyon. Cachet d'oculiste.

**31) a) M SVL HERMAD
CROCODES**

b) M SVLPICI HERMADI
NARDINVM AD LI

c) M (grossièrement gravé)

d) MDZR (maladroitement gravé)

M(arci) Sulpici(i) Hermadi(onis).

b) *nardinum ad li(ppitudinem)*; d) *M(arci) d(ia)z(my)r(nes) ?*

P. 549. L. G. Werner. A Eggenheim (?), à environ 10 kilomètres d'Horbourg-Argentan. Tuile.

32) LEG I M

D'après E. Ritterling, les em-

preintes de ce genre doivent se lire : *leg(io) I M(artia)*.

Id., PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES, 1940.

Décembre.

P. VIII-XIV. D'après *Epigraphica*, I, 1939, A. Merlin reproduit les inscriptions de l'*Ann. épigr.*, 1940, nos 68-70 et signale un passage du n° 99.

Id., 1941.

Janvier.

P. XV-XVIII. A. Merlin. A *Thaenae* (Thina). Épitaphes.

Février.

P. XI-XV. Utilisant une inscription de Timagad (*Ann. épigr.*, 1936, n° 58), J. Zeiller complète ainsi les deux dernières lignes d'une inscription mutilée d'*Rusicae* (Philippeville) (*Bull. archéol.*, 1913, p. CLXXII) :

**33) *dedicante tenaginone* ♂ *probo praeside*
prouvinciae patrono ♂ *coloniae***

L'inscription date du règne de Claude le Gothique, en 269 ap. J.-C., et non, comme on avait supposé, de celui de Sévère Alexandre.

Mars.

P. XIV-XVII. L. Poinssot. A *Thuburbo Majus*. Bases honorifiques.

34) MARTI · A · G ·

SACR ·

PRIMVS · GER ·

DIOPANTHI

F · SACERDOS

SATVRNI · VO

TVM · S · L · A ·

ET · SATVRNO

PALMA ARG ✕ X

35)

M·AELIO·AVRELIO·VE
RO CAES·IMP·ANTONINI·
AVG·PII·P·P·FIL·DIVI HADRIA
NI·NEP·DIVI·TRAJANI·PRO
NEPOTI

M·BVLATIVS·VICTOR·STATV
AM·AEREAM·QVAM·EX·HS
II·MIL·N·OB·HONOREM·II·VI
RATVS·Q·Q·PRAETER·IIS·III·MIL
N·LEGITIMA·FACTVRVM SE ET
. IPROMI
.

36)

P·ATTIO ANNIANO IVLIANO
P·FIL·ARN·FLAM·DIVI·TITI
C·I·K·SACERDOTI AESCVLAPI
BIS EQVO PVBL·ADLECTO AB
IMPP· CAESS M·AVRELIO AN
TONINO *et m. aurelio com*
modo antonino augg. SARM·GER
OB. *pi* (?) ETATIS
. FLAM.
. MQVE
. N
. *l.d.*DD

37)

L *caesennio*
CAES*enni* SE
CVNDIONIS
FIL·AVCTO·AV
RELIANO·EQVO
PVBLICO·AB·
IMP·CAES·
M·AVRELIO·AN
TONINO·AVG·
EXORNATO·EX
TESTAMENTO
PATRIS·EIVS
D·D·

38)

L·CAESEN
NIO·AVCTO·
AVRELI A
NO·EX·TES
TAMENTO·
SECVNDIO
NIS·PATRIS·
EIVS·

39)

C·CAESEN NIO
P·FIL·AVCTO
OB·MVNIFICEN
TIAM·CAESEN NI
SECVNDIONIS
FRATRIS·EIVS
D·D·P·P·

40)

Q·GEMINIO·
Q·FIL·FELICI·
BEBENIANO·
CAESEN NIO·
FLAM·ANNVO·
CVRIALES·VNI
VERSI·CVRIA
RVM·VNDECIM·
SVA·PECVNIA
POSVERVNT
D·D·

41)

Q·GEMINIO·SA
TVRNINO·CAE
SENNIANO·II
VIRO·QQ·FLAM·
PERP·Q·PRAE
FEC·IVR·DIC·

42)

L·IVLIO SECVNDO
BOTRIANO PRAEF·IVRIS
DICVNDI C·C·I·K·
CN·CORNELIVS FELIX AEETA
QVAESTOR·V·.
IVLIVS CN·F·SECVNDVS BOTRI
ANVS

Mai.

P. IX-XIII. L. Leschi. A 2 kilo-

mètres au sud du Capitole de
Lambèse. Autel.

43)

D M S

S E V E R V S
 A V G E B Ø V I X I T
 A N N I S L X X V
 M O N T E S V B H O C
 L A P I D V M T E G I
 T V R H I S I P S E S E P V L
 T V S N O C T E V I A T V
 T V S C A R P E V I A T O R
 I T E R S E V E R I A
 N V S A V G L I B Ø P A T R I
 E T M A T R I C A R I S S I
 M I S P O S V I T

Le distique

Monte sub hoc lapidum tegitur his ipse sepullus.
Nocte via tutus carpe viator iter.

est, à peu de chose près, celui que les Vies anciennes de Virgile citent
 comme sa première œuvre :

Monte sub hoc lapidum tegitur Ballista sepultus.
Nocte die tutum carpe viator iter.

Autel.

44)

D M S

N A R D I N A
 C A R A M I H I
 G E N E T R I X
 C A S T I S S I M A
 P A T R I S
 V I X I S T I B O N O
 M O R E T V O
 N V N C T A L I D I G N A
 S E P V L C R O P O S T A N
 N O S L X T V O S T I T V L S
 M A N E B I S I N A E V O

L'inscription comprend trois
 hexamètres.

P. XIII-XX. L. Leschi. A Tim-
 gad, dans le fort byzantin.

P. XIII-XVI. Base.

45)

F L A V I A E T .
 F I L I A E P R O
 C I L L A E F L A
 M I N I C . P E R P .
 M . C A E L I S A
 T V R N I N . F L . P .
 C O N I V G I .
 T . F L A V I V S
 M O N I M V S
 E Q V O P E X O R .
 C O G N A T a e
 R A R I S S I m a e
 F E M I N A e
 P O S V I T . D . D .

T. Flavius Monimus (restituer ainsi, et non Mo[ci]mus) et Flavia Procilla reviennent sur la face principale d'une base dont les côtés portent l'*album* municipal de Timgad (*C. I. L.*, VIII, n° 2403, cf. n° 17824), M. Caelius

Saturninus sur des bases nos 2362 et 17864, de l'époque des Antonins. Pour graver l'*album*, on a donc bien utilisé une pierre plus ancienne.

P. XVI-XVIII. Base.

46)

G E N I O C O L O N I A E
T H A M V G A D I S Ø
M Ø P O M P E I V S P V D E N T I A N V S
V E T · F L · P · P · O B H O N O R E M F L A
M O N I · I N · L A T A · R E I P · L E G I T I M A
A M P L I V S S T A T V M M A R T I S · A D A R (sic)
C V M P A N T H E V M · E T H I C · I N T H E A
T R O · S T A T V A S · D D [Ø] N N [Ø] E T ·
I V L I A E A V G · E X · H S X L · M I L N̄ ·
P R O M I S E R A T · A M P L I A T A P E C V
N I A H S · X̄ · M I L · N̄ · E X · H S L · M I L · N̄ · P O
S V I T · E T · O B · D E D I C A T I O N E M
C V R I I S · E P V L V M · E T G Y M N A S I
V M P O P V L O · E T · L V D O S S C A E
N I C O S D E D I T Ø

Nombreuses ligatures que nous n'avons pas reproduites.

Rapprocher le n° 2372 du *C. I. L.*, VIII, où il faut lire 47) l. 3, non pas v · e ·, mais vet avec e et t liés, et l. 2, FELICI au lieu de FELICE.

P. XVIII-XIX. Fragment d'une autre dédicace faite par Pudentianus, celle-ci peut-être en l'honneur de Julia Domna.

P. XVIII-XX. Énumération des libéralités accomplies par M. Pompeius Pudentianus en l'honneur de son flaminat.

Juin.

P. III-VI. A. Blanchet appelle l'attention sur la constatation qui

a été faite à Bavay (Nord), d'après laquelle des fragments d'un même vase, portant parfois des estampilles et se raccordant, ont été placés dans des sépultures différentes (cf. plus haut, *Bull. archéol.*, 1936-1937, p. 83).

P. XXII-XXIV. L. Leschi. Près de Saint-Arnaud. Colonne ovale, ayant sans doute servi de borne-limite.

48) I M P C A E
S M I V L P
H I L I P P O
I N V I C T O
5 P I O F E L
I C I A V G
G V R

L. 7 : soit *Gur(uzis)*, soit *Gur(uzā)* ou *Gur(uzae)*, soit plutôt *Gur(uzilani)*. Cf. les martyrs *qui passi sunt Guruzis*.

P. xxiv-xxviii. L. Leschi
A Timgad, dans le fort byzantin.
Pierre opisthographe.

49) D'un côté :

U I C T O R I A E V I C T R I
C I D O M I N O R N O S
T R O R S A N C T I S S I M O
R V M F O R T I S S I M O R
Q V E I M P E R A T O R V M
L S E P T I M I S E V E R I P I I
P E R T I N A C I S E T M A V
R E L I A N T O N I N I P I I
F E L I C I S P A R T H M A X
B R I T M A X G E R M A X
P O N T I F M A X A V G G
E T I V L I A E A V G M A T R I
A V G G E T C A S T R O R V M
L I V N I V S V I B I A N V S
O B H O N O R E M A V
G V R A T V S I N L A T I S
R P S V P E R L E G I T I
M A M I S V I M I L N
E T S T A T V A M Q V A M P
R O M I S E R A T E X I S I I I
M I L N A D I E C T I S I S I D C C C N
C V M B A S P O S V I T E A M
Q V E L V D I S S C A E N I C I S
E D I T I S D E D I C

Nombreuses ligatures que nous n'avons pas reproduites.

De l'autre côté, deuxième exemplaire d'une inscription commémorant la reconstruction de Timgad en 539 par Solomon (*Ann. épigr.*, 1911, n° 118) ; la disposition des lignes est différente.

P. xxviii. Au même endroit. Fragments d'un troisième exemplaire du même texte, autrement disposé.

P. xxviii-xxx. P. Massiera.
A Mons.

P. xxviii-xxix. Base. Dédicace à l'empereur Caracalla, en-

tre le 10 décembre 214 et le
9 décembre 215.

P. xxix. Petit bandeau, à
l'angle d'un bâtiment.

50) Le texte se suit en une seule ligne, *a* et *b* sur deux blocs d'un
côté de l'angle, *c* de l'autre côté :

a) IN CIRCIVITO INIBI STEROMA

b) LATAγIS·ALTAγS : INSVPER ORDINES VII LONGI OMNES
IN CIRCIVITV A

c) ALTI VI S : LATI γI·EFFICIT ~ XXXVIII::

P. xxix-xxx. Fragments d'ins-
criptions monumentales ou vo-
tives : l'un est ainsi conçu :

51) IMPERANTE D N
RATA BARBARI
BATVS BENE DER

BULLETIN D'ARCHÉOLOGIE ET
D'HISTOIRE DALMATE, LI, 1930-
1934 (publié en 1940).

P. 157-159 avec fig. (résumé en
français, p. 160). O. A. Jadri-
jević. A Sinj. Autel mutilé.

52) g E N I O
OSINIATIVM
P·RAPIDIVS
SIGNIFER
C H O r t i s

Sinj devait porter jadis le nom
d'*Osinium*.

+ QUISQVIS AMAT *Dictis absentum rodere uitam*
HANC·MENSAM *INDIGNAM nouerit esse sibi*

Première apparition de cette
épigramme sur la pierre.

P. 225-228 et pl. XXXV (ré-
sumé en allemand, p. 229).

54) M. Abramić donne et com-
mente l'inscription n° 176 de

P. 161-162 avec fig. (résumé en
français, p. 160). O. A. Jadri-
jević. A Podgrade (Poljica). In-
complet à droite.

53)
+ QUISQVIS AMAT D
HANC MENSAM IN

Mgr F. Bulić avait restitué
(*Bull.*, XXXVIII, 1915, p. 34-
36) :

+ QUISQVIS AMAT *Decus ecclesiae*
HANC MENSAM *INUISAT*

En réalité, nous avons un frag-
ment du distique que saint Au-
gustin avait fait graver sur la
table de sa salle à manger (Pos-
sadius, *Vita Augustini*, 22 ; cf.
Cabrol et Leclercq, *Dict. d'ar-
chéol. chrét.*, VI, col. 2499) et il
faut lire :

l'Ann. épigr., 1940, où il faut lire
à la fin de la l. 2 : COS·III.

M. Caecilius Africanus, préfet
de la *cohors VIII^a voluntariorum*,
est le juriste, élève de Salvius
Julianus (*Prosop. imp. rom.*,
2^e édit., II, p. 3, n° 18).

P. 230-235 et pl. XXXVI-XXXVII (résumé en allemand, p. 236). M. Abramčić. A *Andretium*.

P. 230 et pl. XXXVI, 1 (*Ann. épigr.*, 1940, n° 177).

55) L. 1 : MI liés ; l. 7 : NN liés.

P. 232 et pl. XXXVII, 1. Fragment, mutilé en haut et à droite, de l'épithaphe d'un *signifer*, d'après le reste du bas-relief conservé sous l'inscription.

56) V A L E R I U S
MESSOR IMAGINIFER
POSUIT

P. 233 et pl. XXXVI, 2. Fragment de stèle publié, avec quelques inexactitudes, au *C. I. L.*, III, n° 9786. Lire :

57) mil. leg. eiusdem
FRATER . F . C .

P. 234 et pl. XXXVII, 2. A *Burnum*. Fragment d'épithaphe complet seulement à droite (*Ann. épigr.*, 1940, n° 178).

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE CHAMPENOISE, XXXIII, 1939.

P. 8. J. Fromols. A Villers-Semeuse (Ardennes). Gravé au burin sur une plaque de bronze.

58) MOME
NTI
PIE

M<e>ment<o> pie.

Passim. Estampilles de potiers.

BULLETIN MENSUEL DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES DE L'YONNE, n° 118, 20 mars 1940.

P. 3-4. R. Louis. A Auxerre. Épithaphe de Lucius Cornelius Juvenalus (*C. I. L.*, XIII, n° 2932), complétée et révisée.

BULLETTINO DELLA COMMISSIONE ARCHEOLOGICA DEL GOVERNATORATO DI ROMA, LXVII, 1939.

Prend la suite du *Bullettino della Commissione archeologica comunale di Roma*.

P. 5-12. A. Degrassi. A Rome, au forum d'Auguste.

P. 5-10 avec fig. Fragments d'éloges ; le plus important est le fragment d'un éloge, qui a dû être celui de C. Cornelius Cethegus, consul en 197 av. J.-C. ; l'auteur propose de restituer ainsi, d'après Tite-Live, XXXIII, 23 :

59) consul TRIUMPHAVIT magno consensu patrum
de gallis insubribus et ceteris multis nobiles gallos et
hamilcarem ducem eorum CEPIT. Et ante currum suum duxit

Un fragment d'un autre éloge du même personnage a été trouvé

au forum romain (*Inscr. Italiae* XIII, 1, n° 64).

P. 10-12 avec fig. p. 5. Angle supérieur gauche d'une plaque de marbre.

60) ROMULO
MARTIS F.
VRBIS CONDITORI

L'auteur signale (p. 12) d'autres dédicaces à Romulus.

P. 13-26. G. Iacopi. A Rome et aux environs.

P. 13-18 avec fig. A Rome, à l'angle de la via Baccio Pontelli et de la via di Porta San Paolo (aujourd'hui viale Africa). Cippe de travertin, trouvé *in situ*.

61) a) Sur la face tournée vers la porta San Paolo :

ID Q V O D I N T R A
C I P P O S A D C A M P V M
V E R S V S S O L I E S T
C A E S A R A V G V S T V S
R E D E M P T V M A P R I V A T O
P V B L I C A V I T

62) F L O R E N T I B . D d. n. n. et
T H E O D O S I O . I N clytis semper augg.
I V N I V S V A L E R I V S bellicius u. c. praef. urb.
V I C E S ĀC . I V D . P O R T i c u m scriniis
5 T E L L V R E N S I S S E C R E T a r i i t r i b u n a l i b .
A D H E R E N T E M R E D i n t e g r a v i t e t u r b a n a e
S E D I V E T V S T A T I S i n i u r i a r e s a r c i u i t

L. 5 : *tribunalib(us)*.

Il s'agit sans doute d'Honorius et de Théodose II (408-423).

Cf. *C. I. L.*, VI, n° 31959. — Th. Mommsen a supposé que le portique dont il est question au *C. I. L.*, VI, n° 31893 (et non

b) Sur la face tournée vers le Colisée :

I D Q V O D I N T R A
C I P P O S A D C A M P V M
V E R S V S S O L I E S T
P V B L I C V M E S T

Date : entre 27 et 23 av. J.-C., les *praetores aerarii* chargés plus tard d'opérations analogues à celle dont il est question ici (cf. *C. I. L.*, VI, n° 1265) ayant été institués en 22.

Inscription identique au *C. I. L.*, VI, n° 874 ; rapprocher le n° 1262. Il s'agirait dans les trois textes d'une même opération, accomplie par Auguste lors de son premier cens en 27 av. J.-C. : on pourrait conclure des mots *ad campum versus*, qui, pour l'auteur, signifieraient « del lato opposto a quello della città, verso l'aperto », à une extension du *pomerium*, qui aurait englobé l'Aventin.

P. 18-20 avec fig. A Rome, sur le Célius, via Marco Aurelio. Plaque de marbre.

31839, comme il est imprimé) d, l. 4 pouvait être celui de Livie ; c'est peut-être plutôt le nôtre.

P. 20-23 avec fig. Au même endroit. Fragment d'un sarcophage de marbre.

63) N MAK
 ΕΠΙΤΡΟΠΟΝ ΛΟΥΔΩΝ ΑΣΙΗΣ
 ΕΠΙΤΡΟΠΟΝ ΛΟΥΔΟΥ
 ΜΑΤΟΥΤΕΙΝΟΥ
 ΕΠΙΤΡΟΠΟΝ ΝΩΡΙΚΟΥ
 ΕΥΘΗΝΙΑΡΧΗΝ ΤΗΣ ΛΑΜ
 ΠΡΟΤΑΤΗΣ ΠΟΛΕΩΣ
 ΤΩΝ ΑΛΕΞΑΝΔΡΕΩΝ
 ΚΑΙ ΒΟΥΛΕΥΤΗΝ
 Η ΔΥΣΤΥΧΗΣ ΜΗΤΗΡ
 ΤΟΝ ΥΙΟΝ

Les jeux de l'Asie sont sans doute ceux célébrés par le κοινὸν Ἀσίας. Mention d'autres procureurs des jeux, du *ludus matutinus*; renseignements sur la *praelectura* et la *cura annonae Alexandriae*.

P. 24-26 avec fig. Sur la via Praenestina, à 200 m. au delà du kilomètre 8. Urne cinéraire en marbre.

64) TI·CLAVDI·ATHENODORI·F·QVI
 MELITONIS·
 GERMANICI MEDICI

Le médecin Melito est connu par Galien (Περὶ συνθέσεως φαρμάκων τῶν κατὰ γένη, V, 13).

P. 26 avec fig. p. 25. Au même endroit. Petite plaque de marbre blanc.

65) TI CLAVDIVS HERMA
 QVI SIDEROPOGON
 APPELLATVS EST HISTO
 RIARVM SCRIPTOR
 Peut-être Herma, ici affranchi

de Claude, apparaît-il au *C. I. L.*, VI, n° 138 du temps qu'il était esclave de l'empereur.

P. 27-30. F. Münzer rapproche l'autel relevé par A. Postumius Albinus en vertu de la *lex Plautia* (*Ann. épigr.*, 1934, n° 126; 1935, n° 88) de l'autel de Verminus dédié par le même personnage en vertu de la même loi (*C. I. L.*, VI, nos 3732 et 31057). Le nom du dieu rappelle la *jumentorum verminatio* de Pline (*N. H.*, XXVIII, 180; XXX. 144) et comme de graves épidémies frappèrent de 175 à 173 bétail et hommes (Obsequens, 10; Tite-Live, XLI, 21, 5, 10 et suiv.; XLII, 2, 1), fort probablement la dédicace des autels est de 175 av. J.-C.; l'identification de Postumius avec le consul de 180 s'en trouve confirmée.

P. 37-60. G. Becatti. A Ostie.

P. 39. A l'ouest des *Horrea Epagathiana*. Autel au *deus invictus Hercules* dans le pronaos d'un temple (voir plus loin, n° 98).

P. 39. Sur le prolongement vers le sud de la rue des *Horrea Epagathiana*. Fragment. La division des lignes n'est pas indiquée.

66) Sous Théodose, Arcadius et Eugène *Numerius Proiect[us pra]ef. ann. cellam Hercu[li]s restituit*].

P. 39-60 avec fig. et pl. Immédiatement à l'est de l'*area* du temple d'Hercule. Bas-relief de travertin. En haut :

67) C·FVLVIVS·SALVIS·HARVSPEXS·D·D·

Au-dessous, la scène centrale représente Hercule qui remet à un enfant une tablette rectangulaire portant

ORT · H ·

(s)ort(es) H(erculis).

Sur les scènes latérales, cf. ci-dessus, p. 270-271.

L'auteur rappelle les monuments relatifs au culte d'Hercule qui ont été trouvés à Ostie.

P. 53, fig. Reproduit un fragment de sarcophage de Rome, au British Museum, avec des restes

d'inscription (A. H. Smith, *Cat. Sculpt. Brit. Mus.*, III, p. 320, n° 2308).

P. 57, fig. Reproduit la stèle funéraire d'Aurelius Hermia, du British Museum (*C. I. L.*, VI, n° 9499).

P. 85-99. R. Ambrosino. A. Rome. Près de l'église de Sant' Omobono.

P. 85-94 avec fig. Trois fragments d'une plaque de marbre à peu près complète à gauche, mutilée en haut, en bas et à droite.

68) SCI · ERES · CO

LIBENTISSIME · OMNEM · IA

NECESSARIUM · POSSET · CONcedi

FABRIS ARTEFICIBVS · NVMERantur

5 AC IVCVNDISSIME RE IPSA · A

· IH

DISCREPANTIA · SEPARATI FVERunt

· I · IERE AQ

VEL FILIOS · VEL · SERVOS · HABERE

ADMODVM ARTEfices

DIVERSAE PERITIAE IN VRBE

ABENTES · SEMEL · ADDicti

MONITI SVNT VT IN AP

SEMPER MANERE VT MAGIS · M

10 ICERE SECVNDVM SIGNIFICATVM · GRAVITATIS TVae

FI BATVR INDVLTA LIBENTISSIME BEN

ROC D IN PERSONAM EORVM TVEtur

VM COHORTE VT SCIENTES PRIVILEGIA

ANTVR EFFICERE QVO OBSEQVIO FIDELI MERI

15 ET · DEINCEPS · SICVT FECISTI · VTI FILIOS VEL SERVOS

DVMTAXAT · POTVERINT INVENIRE

ISDEMQUE

SVVM EX NOSTRA IVSSIONE CONGREGati · fuerunt

RINT · PERFRVI · HABEANT IMMVNITATE C

VEL AD ALIAM SE AB VRBEM TRANSFERant

20 OBTENTV HVIVSCE · DVM SE AD IPSVM T

QVIPPE CVM ID MAGIS VELIMVS VT A

COLLEGIIS · NECESSARIIS DVMTAXAT

PERSEVERET · QVAM PATIAMVR · VTI

ITA VT NON · EX ALIIS COLLEGIIS · HOMines

25 LIBENTIVS IN EO NVMERO

PVTAVIMVS · ESSE PRAESTANDum

SEDVLE INDVSTRIEQVE PROB

L. 18 : *habeant immunitate(m)* ;
l. 19 : *ab Urbe* < *m* > ou mieux
< *ab* > *urbem*.

Partie d'un rescrit qui se place dans les premières décades du iv^e siècle et devait être adressé au préfet de la Ville. Il visait à mettre sur pied d'égalité tous les membres d'une même corporation en concédant les privilèges

(l. 13), l'immunité (l. 18) dont jouissent les *artefices* à de nouveaux *add[icti]* (l. 8) par conscription forcée : leurs fils et leurs esclaves (l. 7, 15), et peut-être des condamnés à des peines légères méritants (*indulta libentissime ben[e meriti ?]*, l. 11).

P. 94-97. Base de marbre.

69) ASCLEPIVM · CONSERVATOREM · AVGG ·
L · VALERIVS · L · F · FAB · IVNIANVS · HONORAT ·
COLLEG · FABR · TIGNAR · COLLEGIO · D · D ·
IDEM · OB · DEDICATIONEM · EIVS · DIVISIT ·
5 Q̄ · Q̄ · ET · HONORATIS · SINGVLIS · ✕
DECVRION · ET · SCRIBIS · ✕

L. 2-3 : *honorat(us) colleg(ii) fabr(um) tignar(iorum)* ; l. 5 : *q(uin)q(uennalibus)*.

Première mention épigraphique d'Esculape comme conservateur des Augustes ; il s'agirait ici de Marc Aurèle et de Vêrus.

P. 97. Autel de marbre.

70) FORTVNAE
SACRVM
L · PETRONIVS
CHARITO
5 M · Q · Q · C · F · T ·
ARAM CVM
SVPERFICIE
AEREA · D · S · D · D

L. 5 : *m(agister) q(uin)q(uen-*

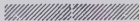




nalis) c(collegii) f(fabrum) t(tignariorum) ; l. 7-8 : il subsiste des traces d'une plaque de bronze placée sur le dessus de l'autel entre les deux *pulvini*.

La *schola fabrum tignariorum* devait être dans les parages où l'on a trouvé ces inscriptions.

P. 98-99. Le *collegium fabrum* ne serait pas, comme le supposait J. P. Waltzing, l'équivalent du *collegium fabrum tignariorum* ; il représenterait l'ensemble dont les divers *collegia* seraient des catégories spécifiques.

P. 101-107. C. Pietrangeli. A Rome. Dans l'atrium de la basilique de Sainte-Praxède. Plaque de marbre brisée à gauche, à droite et en bas. Album officiel des *fabri tignarii*.

i] g n a r i o r u m

[mag]istri		lustr. \overline{IX}		C.
[qui]nq		A. Caecilius A. l. Primus	50	T. I
[lust]r. \overline{I}		L. Varronius L. l. Auctus		T. Fl[avius T. l. Hilario]
us. Pollio		Q. Caecilius Q. l. Hilario		M. V
C. f. Ter	25	Q. Numis. Q. l. Philagalus		P. Luc
s. Aphrodis		L. Istimenu. L. l. Hyacin		M. Pe
P]hilotimus		T. Statilius L. l. Chrest	55	in loc. I
ros. Maior.		lustr. \overline{X}		defun[cti]
[D]iogenes		Q. Caecilius. Achilles		in loc. Fl[avi] T. l. Hilarionis]
[lust]r. \overline{II}	30	Q. Caecilius. Homerus		excusa[ti]
i. Ru[fus]		L. Aius. L. l. Cinips		in loc Fla[ui]
s. Andro		Cn Pomp Cn. l. Euangel	60	summo
s. Flaccus		C. Iulius. S. p. f. Proculus		in loc. Cl.
Amphion		L Abius. Helenus		Ti. Cl Aug [lib]
l. Milo	35	lustr. \overline{XI}		lustr. \overline{XII}
Stabilio		Telon. Aug. lib		P. Opetreiu[s]
[lust]r. \overline{III}		Sex. Appul. Sex. l. Primig	65	C. Oppius. O
l. Princeps		C. Fictor. C. l. Phronim		M. Dullius. [Ce
ius.	40	L. Lucil. L. l. Macedonic		T Fla. Aug l[ib Penn...]
		Ti. Iulius Anicetus		T. Staberius A
		Atinius Felix		M. Anton. Pro[culus]
		[lust]r. \overline{XII}	70	in loc Opetre[i]
		lesph		def. Sentius Sa[turninus]
		iaci		in loc Dulli Ce[... ex]
	45	mus		cusati. C Iulius [Felix]
		ius		in loc Iuli. Felicis.
		us	75	Cn. Sentius Ma[ximus]
		x		in loc. Senti Ma[ximi]
				excus. Claud On[esimus]
				in loc. Flau[i] Penn
			80	Arruntius Pri
				lustr. \overline{XIX}
				Aedinius. 
				Cosconi[us 
				[V]alerius 
				
				

L. 1 : restituer [nomina collegi
fabrum ti]gnariorum, d'après
C. I. L., IX, n° 1355 a; l. 4 et
autres : lustr(i); l. 6 : Ter(tius)
plutôt que Ter(entina); l. 12 :
... i(us) Ru[us]; l. 13 : Andro

ou *Andro(n)* ou *Andro(nicus)*; l. 26 : *Istimenn(ius)*; l. 29 : *Q. Caecil(i)us*; l. 32 : plutôt *Pomp(eius)* que *Pomp(onius)*; l. 51 : probablement le *T. Flavius T. lib. Hilario* qui a été *mag. quinq. coll. fabr. tignarior. lustro XVII* selon une inscription du *C. I. L.*, XIV, n° 2630, dont il n'est pas sûr qu'elle vienne d'Ostie; l. 54 : *Ped* ou *Per*, non *Pet*; l. 55 : ce serait le *magister* de la l. 50; l. 57 : probablement le même *magister* qu'à la l. 51; l. 60 : l'auteur lit *Suum o*, à quoi nous préférerions, d'après le facsimilé, *summo*, qui fait songer à *summo[ti]* (?); l. 64 : au lieu d'*Otreniu[s]* ? proposé par l'auteur, qui reconnaît que le nom n'existe pas ailleurs, nous lisons, d'après la planche, *Opetreiu[s]* et nous retrouvons le même nom à la l. 70 : *in loc(o) Opetre[i]*, tandis que l'auteur donne *in loco Petre[i]*; l. 66 : cf. l. 72; l. 67 : probablement le personnage de la l. 78; l. 71 : *def(uncti)*; l. 77 : *excus(ati)*; *Claud(ius) On[esi-mus]* reparaît vraisemblablement au *C. I. L.*, VI, n° 9034.

Rappel (p. 106) de quelques inscriptions de Rome donnant des listes de dignitaires du même collège.

A gauche, dans la partie qui manque, devaient être énumérés les noms d'autres dignitaires du collège.

BULLETTINO DEL MUSEO DELL'
IMPERO ROMANO, X, 1939 (ap-
pendice au tome LXVII, 1939

du *Bullettino del Governatorato di Roma*).

P. 41-44 et deux pl. P. Romanelli. Des quatre tables de patronat en bronze, trouvées ensemble à Zenano, in Val Trompia, en Lombardie (*C. I. L.*, V, n°s 4919-4922), les deux premières, qui concernent les cités africaines de *Themetra* et de *Thimiliga* et qui étaient considérées comme perdues, sont depuis 1933 dans les collections archéologiques du Castello Sforzesco à Milan.

Les consuls suffectus nommés sur les deux autres doivent être de l'année 28 ap. J.-C.

72) Au *C. I. L.*, n° 4920, l'auteur lit, à la l. 3 à compter du bas : *[Ha]nno Azrubalis Exuceiarzo* (au lieu de *[Ha]nno*, ou *[Ba]nno*, *Azrubalis f(ilius) Aucfiarzo*).

P. 45-56 avec fig. M. Cagiano de Azevedo. A Pouzzoles. Au revers d'un relief, aujourd'hui au Musée de l'Université de Philadelphie, inscription entièrement martelée, que l'auteur a déchiffrée ainsi :

73)

I M P C A E S A R I
DIVI VESPASIANI F
DOMITIÁNÓ AVG
GERMÁN·PONT·MAX
TRIB·POTEST·#i·IMP·XIII
CÓS·XII·CENS·PERPET·P·P·
COLÓNIA·FLÁVIA·AVG
P·VTEÓ·LÁ·N·A
INDVLGENTIA·MAXIMI
DIVINÍQVE·PRINCIPIS
VICT·DAC·AD·.Ó·A

Date : 86 ap. J.-C., en septembre ou peu après.

Le déchiffrement de la dernière ligne est à revoir. *Vict. Dac.* = *Vict(oria) Dac(ica)* ne semble pas pouvoir s'accorder avec le reste de la phrase ; à notre avis, il y avait, à la dernière ligne, deux participes (réunis par *ac* ?) : cf. *colonia Ostia conservata et aucta omni indulgentia... ejus* (Hadrien) (*C. I. L.*, VI, n° 972 = XIV, n° 95) ; *colonia... Uthina ... indulgentia ejus* (Hadrien) *au[cta et conservata]* (*C. I. L.*, VIII, p. 2427) ; *indulgentia Augusti nostri* (Sévère Alexandre) *colonia... Uchi Majus pr[omo]ta honorataque* (*C. I. L.*, VIII, n° 15447). Ici il serait tentant de

songer à *aucta ac promota*, mais sur la reproduction photographique certaines traces de lettres ne paraissent guère convenir à cette lecture.

LES CAHIERS LORRAINS, XVII, 1938.

P. 16-20. É. Delort étudie les compagnons de Satto qui ont travaillé dans son atelier céramique à Chémery : 1911 signatures ont été relevées sur des tessons de vases, qui se répartissent entre 30 noms différents, très inégalement représentés.

P. 68-70 avec fig. Linckenheld et R. C. Jacques. A Boussange. Stèle.

74) *i n H D D D*
 M E R C V R
 . H I C I L I V S
 f E R A L I S e X
5 *u O T O P A R*
 C I L I S P L V n
 C U S V T P M

L. 1 : *d(eo)* ; l. 3 : d'après les auteurs, le prénom du personnage manque au début ; l. 5-6 : peut-être *Parcili(u)s* ; cf. *Parcilia*, au *C. I. L.*, V, n° 3003 ; l. 6-7 : *Plu[ncu]s* ; cf. *C. I. L.*, III, n° 5474 ; l. 7 : *v(o)l(um) p(osuit) m(erito)*.

LA CIVILTÀ CATTOLICA, XC, 1939.

T. I, p. 114-129. A. Ferrua conteste les suppléments et les

interprétations apportés par R. Herzog à une inscription de Trèves (*Ann. épigr.*, 1939, n° 181) ; pour lui, nous sommes en présence d'une « épithète de vierge consacrée, dont nous ignorons peut-être même le nom ».

T. II, p. 436-445. A Ferrua. Le Saturninus de Carthage dont il est question dans une lettre de Celerinus à Lucianus et dans la réponse de celui-ci (Cyprien, *Epist.*, nos 21 et 22) est celui que

concerne une inscription damasienne (Ihm, *Epigrammata Damasiana*, nos 45 et 46).

Id., XCI, 1940.

T. I, p. 303-307. A. Ferrua. A Rome, peintures d'un mithréum situé sur l'Aventin, au voisinage immédiat de l'église Santa Prisca.

Acclamations peintes désignant les différents personnages qui prennent part à une procession des initiés.

75) P. 303.

- a) *Nama [patri]*
ab oriente
ad occidentem
tutela Saturni.
- b) *[Na]ma [heliodromis]*
tutela S[ol]is.

P. 304.

- c) *[Na]ma persis*
tutela Veneris.
- d) *Nama leoni*
tutela Iouis.
- e) *Nama militibus*
tutela Mart[is].
- f) *Nama [nymphis]*
tut[ela] Mercurii.

f) L'auteur complète *cryphiis* en se référant aux nos 751 a et 753 du *C. I. L.*, VI, mais le fidèle élevé au second degré de l'initiation mithriaque semble bien s'être appelé *nymphus* (cf. plus loin, *Pisciculi Fr. J. Dölger dargeboten*, p. 41-53).

P. 305.

- a) *Nama Theodoro leoni.*
- b) *Nama Py[ril]hoo leoni.*
- c) *Nama He[li]odoro leoni.*
- d) *Nama Gelasio leoni.*
- e) *Nama Phoebo leoni.*

Nama est un mot perse qui veut dire honneur, gloire, vénération.

P. 306. Longue inscription métrique peinte, se terminant par 76) *Accip. et huius ramos, pater, accipe, sancte, leones.*

P. 307. Graffite.

77) *Natus prima luce*
duobus Augg. cos.
Seuero et Anton[ino]
XII k. Decem.
dies Saturni
luna XVIII.

Date : 20 novembre 202 ap. J.-C.

Inscription peinte.

78) *Deo Soli inuicto Mithre*
quod saepe numini eius
ex audito gratias e[t] uota
[reddere moniti sunt].

CLASSICAL PHILOLOGY,
XXXIV, 1939.

P. 239-245. L. C. West. Remarques sur l'édit de Dioclétien. L'empereur s'intéresse non pas tant au haut prix des choses nécessaires à l'existence qu'à celui des fournitures destinées aux armées et aux services de la bureaucratie civile ; la liste n'était pas complète et ne représente pas l'activité normale de la masse de la population.

L'édit devait être d'une application générale à tout l'Empire. Les noms géographiques n'indiquent pas que des objets étaient exportés ; ce sont des désigna-

tions commerciales qui s'appliquent à des articles bien connus.

P. 366-369. T. B. Jones invoque des inscriptions en faveur d'une certaine renaissance du prestige sénatorial sous le règne de l'empereur Tacite (en part. *C. I. L.*, XII, n° 5563) et pense qu'en renouvelant sa puissance tribunitice au 10 décembre (et non au jour anniversaire de son accession), ce prince a voulu revenir à une pratique qui avait été en honneur notamment sous Nerva, dont la

position historique lui paraissait fort semblable à la sienne.

P. 368, n. 14. Tableau chronologique des titres de Tacite avec références aux inscriptions.

COMPTES RENDUS DES SÉANCES
DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS
ET BELLES-LETTRES,
1940.

P. 131-137. R. Thouvenot.
A *Banasa* (Maroc). Plaque de bronze.

79)

IMP · CAESARE · VESPASIANO ·
AVG · $\overline{\text{VI}}$ · T · IMP · AVG · F · $\overline{\text{III}}$ · COS ·
SEX · SENTIVM · SEX · F · QVIR · CAECILIANVM
LEG · AVG · PRO PR · ORDINANDAE VTRI
VSQ · MAVRETANIAE COS · DESIG ·
COLONI · COLONIAE · IVLIAE · VALENTI
AE BANASAE · EX PROVINCIA · NOVA
MAVRETANIA · AFRICA · SIBI · LIBERIS
POSTERIS · QVE · EORVM · PATRONVM
COOPTAVERVNT ·
SEX · SENTIVS · SEX · F · QVIR · CAECILIANVS ·
LEG · AVG · PROPR · ORDINANDAE · VTRI
VSQVE · MAVRETANIAE · COS · DESIG ·
COLONOS · COLONIAE · IVLIAE · VALEN
TIAE · BANASAE · EX · PROVINCIA · NO
VA · MAVRETANIA · IPSOS · LIBEROS ·
POSTEROS · Q · EORVM · IN · FIDEM · CLI
ENTELAMQVE · SVAM · SVORVMQ ·
RECIPIT · EGERVNT · LEGATI
L · CAECILIVS · Q · F · FAB · CALVVS
L · SALLVSTIVS · L · F · FAB · SENEX · E ·

Date : 75 ap. J.-C.

Le cursus de Sex. Sentius Caecilianus est connu (*C. I. L.*, IX, n° 4194) ; son nom figure sur les

bornes de la délimitation entre l'*Africa vetus* et l'*Africa nova* (cf. *Ann. épigr.*, 1939, n° 31) et sur une borne milliaire des environs

de Tébessa (*C. I. L.*, VIII, n° 22172). Il fut consul suffect en 76 ap. J.-C.

La dénomination *provincia nova Mauretania Africa* est insolite.

P. 242-248. H. Seyrig. A Palmyre, sur l'agora.

P. 242. Bulles de terre portant le cachet municipal officiel.

80) Sur les unes :

Παλμύρα.

Sur d'autres :

Ἀδριανὰ Παλμύρα.

P. 242-248. Aperçu sur les inscriptions découvertes au cours du déblaiement de l'agora.

P. 335-342. D. Schlumberger révisé le cippe de bornage du *C. I. L.*, III, n° 183, provenant des environs d'Abrin et ainsi publié :

81)

*Fines positi inter
Caesarenses ad
Libanum et Gigartenos
de uico Sidonior.*

5 *iussu*  *pro[c. Aug.]
per Dom[itium ?...]*

L. 5 : l'auteur propose de restituer *iussu* [*Cassi* ou *Nigri leg.*] *pro[pr.]*. Les *Gigarteni* relèveraient du quartier des Sidoniens à Tripoli.

DIONISO, VII, 1939.

P. 4-7. P. Moschella, étudiant le théâtre de Gubbio, republie les deux inscriptions de Cn. Satrius Rufus (*C. I. L.*, XI, n° 5820).

EMERITA, VII, 1939.

P. 157. Alvaro d'Ors Pérez-Peix décrit à nouveau et commente la table de patronat trouvée à Badalona (*Baetulo*) (*Ann. épigr.*, 1936, n° 66).

EPHEMERIDES LITURGICAE,
LI, 1937.

P. 242-249. L. C. Mohlberg. Observations d'ordre historique et critique sur l'épithaphe de Novatianus (*Ann. épigr.*, 1935, n° 150).

GERMANIA, XXIII, 1939.

P. 273. F. Sprater. A Eisenberg (Palatinat). Colonne de pierre avec chapiteau.

82) L VAL SERA
MIL LEG XXII
MARTI V S L M

Le service des mines de l'Eisenberg était fait par l'armée.

Id., XXIV, 1940.

P. 20-22. G. Behrens. Au Musée de Gotha. Pion de jeu. Au revers d'une tête de Kronos :

83) XIIII
KRONOC
I Δ

Autres marques en chiffres sur des pions de jeux.

P. 35 avec fig. et pl. 12, 1. E. Samesreuther. Près de Laufenburg (Bade), dans un vestibule. Inscription très mutilée sur mosaïque, en deux cartouches superposés, l'un de 3 lignes, l'autre de 4 au moins.

P. 126-128. H. Klumbach. Dans le Rhin à Spire. Sur le col d'un chaudron de bronze :

84)

DEO MERCVRIO VASSITV V S L M

Vassitu(s) est un nom celtique.

P. 145-146. O. Fiebiger. Remarques sur l'inscription de l'*Ann. épigr.*, 1939, n° 167.

P. 209-211. G. Behrens. Épitaphes connues avec la mention *vivus fecit, vivi fecerunt*.

P. 255-266. H. Schnietz. Sur la dédicace d'un préfet du prétoire à la *dea Vagdavercustis* (*C. I. L.*, XII, n° 12057).

Id., XXV, 1941.

P. 23-24 avec fig. A. Oxé. Près de Rübenach. Cachet d'oculiste.

85)

a) DEC VR̄N BITIAE
AMBROSIUMA

b) DEC VAR̄N BITIAE D
IASMYRNES POST IMP

c) DEC VR̄N BITIAE
STACTVM AD CL

d) DEC VAR̄N BITIAE A
THEM̄RV M AD DOLO

b) l. 1, à la fin : ED liés ; l. 2 : MYR liés ; d) l. 2 : THE liés.

Dec(imi) Vareni(i) Bitiae.

a) *ambrosium a(d kaliginem?)* ;
b) *diasmyrnes post imp(etum)* ;
c) *stactum ad cl(aritatem)* ; d) *autheimerum ad dolo(res)*.

P. 25-26 avec fig. A. Oxé. A Cologne. Fragment de pâte de collyre, incomplet à droite.

86) C CASS DOR P
SVS AD DIA

L. 1 : OR liés, P lié à l'H qui suivait.

C. Cass(ii) Dor[y]p[horidi]my[sus ad dia[thesis tollendas].

P. 98-104. W. Reusch. A Cologne. Monument funéraire ; en haut, sphinx entre deux lions couchés ; en bas, combat de deux gladiateurs ; entre les deux sculptures, dans un cartouche :

87) A Q V I L O · C Ē
M · V E R S V L A T I
V M · L ·
H · S · E · P · P · F · C ·
E T · M V R A N O · L ·

Aquilo C(ai) et M(arci) Versulati(or)um l(iber)us h(ic) s(ilus) e(st) ; p(atroni) f(aciundum) c(uraverunt) et Murano l(iber)to.

P. 108-109 et pl. 13. W. Dehn. A Hochscheid, cercle de Bernkastel.

P. 108-109. Autel.

88) DEO · A P O L L I N I
S E X · S I M I L I V S
S E V E R V S · E L O G S
V · S · L · M

L. 4 : *Elogs* ou *Elocs*.

P. 109. Autel.

89) DEO · A P O L L I
N I · E T · S A N C
T E · S I R O N E
R · C · P R O C · C O N

L. 4 : *r(eficiundum) c(uravit) Proc... Con... (?)*

P. 113 et pl. 17. J. Alfs. A Mörsch, près d'Ettlingen (Bade).

Autel.

90) I N H D D
 DEO · MER ☉
 R ☉ · EMAI · IAE
 A EDEM · ☉ M
 5 S I G N I S · L
 C O R N E L I V S
 A V G V R I N V
 D E C · C · A Q
 V · S · L · L · M ·

L. 2-3 : *deo Mercurio et Maiiae* ;
 l. 8 : *dec(urio) c(ivitatis) Aq(uen-
 sis)*.

THE HARVARD THEOLOGICAL RE-
 VIEW, XXXII, 1939.

P. 83-96. A. D. Nock relève
 dans les inscriptions des formules
 relatives aux conditions d'ac-
 complissement de certaines céré-
 monies religieuses.

HERMES, LXXIV, 1939.

P. 208. Dans les *I. G.*, XIV,
 n° 1389 (= *I. G. R.*, I, n° 194),
 Ad. Wilhelm lit et restitue au
 vers 42 :

91) [δ]εῖ δέ τοι εὐσεβέεσσι...

JAHRBUCH DES DEUTSCHEN AR-
 CHÄOLOGISCHEN INSTITUTS,
 LIV, 1939. ARCHÄOLOGISCHER
 ANZEIGER.

Col. 474-542. Chr. Simonett.
 Catalogue des statuettes de
 bronze découvertes en Suisse.
 Quelques-unes ont des dédicaces
 votives (col. 520 et 523, fig. =
C. I. L., XIII, nos 5160 et
 5161).

Col. 543-544, fig. A. Alföldi re-
 produit le fragment de colonne
 sur lequel se trouve l'inscription
 de l'*Ann. épigr.*, 1937, n° 215 et
 en donne une image développée,
 montrant les lettres liées.

JAHRBUCH DES DEUTSCHEN AR-
 CHÄOLOGISCHEN INSTITUTS,
 LV, 1940.

P. 51, fig. 8-9. G. Rodenwaldt
 reproduit les épitaphes de deux
 sarcophages, l'un de Ravenne
 (H. Dessau, *I. L. S.*, n° 9442),
 l'autre de Königshofen (*C. I. L.*,
 XIII, n° 11633).

Id.,
 ARCHÄOLOGISCHER ANZEIGER.

Col. 113-114 avec fig. A. Schul-
 ten. A *Italica*. Texte en langue la-
 tine, mais en écriture de Tartes-
 sos, commençant à la l. 2 et dirigé
 de droite à gauche. Nous le réta-
 blissons dans le sens normal.

92) L. 2 :

Αὐγούσταε Νέμεσι Ζώσιμος

L. 1 :

π. Ἰταλικήσιου Λύκιος.

Π = π(ούδλιος), esclave public.

Col. 362-554. H. Fuhrmann.
 Tableau des fouilles et décou-
 vertes archéologiques faites en
 Italie et en Libye (Tripolitaine
 et Cyrénaïque) d'octobre 1938 à
 octobre 1939.

Col. 362. A Angera, sur le lac
 Majeur. Gobelet de la fabrique de
 C. Aco Diophanes ; un dessin très
 schématique représente un cirque

ou un amphithéâtre ; sur une ligne (*Ann. épigr.*, 1939, n° 169) :

93)

in CIRCO PALMA SEMPER ET
LAVRVS VIRET NE DESIT
VNQVAM PRAEMIVM VICTORIBVS.

Col. 387-388. A Ravenne. Deux tuyaux de plomb ayant appartenu à une conduite d'eau portent chacun :

94)

DN REX THEODERICVS
CIVITATI REDDIDIT

Premier témoignage d'après les monuments de la restauration en 502 ap. J.-C. de la conduite d'eau construite par Trajan (textes se rapportant à ce travail, col. 388, n. 1).

Col. 410. A Zara. Nom sur une ciste funéraire de pierre.

Col. 417. A Gubbio (prov. de Pérouse). Fragments d'un goblet de verre avec des représentations en relief de gladiateurs combattant ; sur l'un d'eux :

95)

CALAMVS

Col. 418. A Sassoferrato (Ancône). Petite plaque de marbre.

96)

TITVRIA · C · L ·
CHRYSIS · TESTAM ·
SPECVLVM · ARG ·
P · S :: VENERI · D · D
T · AEIRIVS · FLACCIVS
HERES · POSVIT

Sur le bord supérieur de la plaque sont conservés des restes du métal qui avait servi à fixer le

miroir d'argent, pesant 10 onces, environ 270 grammes.

Col. 425. A Ostie. Architrave.

97)

SVMITTE FONTES CHRISTIANORVM

Col. 426. A Ostie, dans le pro-naos d'un temple. Autel de marbre.

98)

DEO INVICTO HERCVLI
HOSTILIVS · ANTIPATER V · P ·
PRAEF · ANN ·
CVRAT · REIPUBLIC · OST ·

D'après le caractère de l'écriture, l'inscription appartient à la fin du iv^e siècle ap. J.-C.

Col. 427. A Ostie, sur les marches du même temple.

99)

C · CARTILIVS · C · F ·
DVOVIR TERTIVM
POPLICOLA ·

Col. 427-428. Devant le temple, sur la partie inférieure d'un autel, restes des noms des fondateurs.

Col. 432. A Ostie.

100)

IOVI DOLICHENO
PLINIVS NIGRINVS
Q · Q ·

Col. 434-435. A Ostie. Mosaïque avec nom d'un athlète (*Ann. épigr.*, 1940, n° 42).

Col. 439-442. A Ostie. Bas-relief avec les textes rapportés plus haut, n° 67.

Col. 447. A Rome, au sud des thermes de Caracalla, entre le début de la *via Appia* et le mur d'Aurélien. Sur le couvercle d'un sarcophage :

101)

D. M.
 IVLIO · ACHILLEO ·
 V · P · EX · IROX MEM
 C · C · LVDI MAGNI · QVI
 5 VIXIT · ANNIS · XLVII ·
 M · X · AVRRELIA MAXI (sic)
 MINA COIVX EIVS
 MARITO DVLCISSIMO

Fin de la l. 3 et début de la l. 4 :
 interprétation incertaine.

Col. 451. A Rome, dans la
 même région, épitaphe.

Col. 463. A Rome, au palais
 de la Chancellerie. Cippes murés
 aux quatre coins d'un enclos fu-
 nèbre (*Ann. épigr.*, 1940, n° 41).

102) A HIRTIVS A F

105)

TI · CAESARI · DIVI · AVG · F ·
 AVGVSTO · PONTIF · MAXIMO
 TRIB · POTEST · XXXVIII · COS · V
 EX · TESTAMENTO · M · PVLFENNI
 5 SEX · F · ARN · J · LEG · VI · FERR
 C · HERENNIVS · T · F · ARN · CAPITO
 TRIB · MILIT · III · PRAEF · ALAE
 PRAEF · VETERANORVM
 PROC · IVLIAE · AVGVSTAE
 IO PROC · TI · CAESARIS · AVG
 PROC · C · CAESARIS · AVG
 GERMANICI
 ARG · P · X ·

Le buste de Tibère, en argent,
 d'un poids de 10 livres romaines,
 soit plus de 3 kilos, était un buste
 posthume. L'inscription est le
 plus ancien témoignage épigra-
 phique d'un buste impérial en
 argent. Julia Augusta désigne

Il s'agit d'un des deux consuls
 de 44 av. J.-C. (cf. Tite-Live,
Epit., 119).

Col. 473. A Rome, au palais de
 la Chancellerie. Grand bloc d'an-
 gle d'une architrave.

103) P · P · FECIT

Col. 479. A Rome, dans le mi-
 thréum de l'Aventin. Inscription
 donnée plus haut, n° 77, ainsi que
 deux acclamations figurant au
 n° 75.

Col. 486-487. A Rome, aux
prata Neptunia sur la *via Por-*
tuensis. Décor de stuc peint repré-
 sentant des bateaux, dont cer-
 tains portent des noms :

104) NIKH LAKENA

Col. 521-526 avec fig. A Chieti.

Livie ; C. Caesar Augustus Ger-
 manicus, Caligula.

C. Herennius Capito est connu
 par Josèphe et Philon (Stein,
 P. W., *R. E.*, VIII, col. 666,
 n° 21). D'après l'auteur, il aurait

été (l. 7) *trib. milit. (leg.) III (Gallicae)* ; en réalité il a été trois fois *trib. milit.* (cf. H. Dessau, *I. L. S.*, III, p. 503).

Col. 532. A Strongoli (prov. de Catanzaro). Dédicace donnée plus haut, sous le n° 21. L. 2 : lire HERIVS, non HERRIVS.

Col. 551-552 et fig. col. 549-550. A *Leptis Magna*. Inscriptions rapportées dans l'*Ann. épigr.*, 1938, nos 2 et 3 ; 1940, n° 68.

Col. 588-591 avec fig. K. Bittel et A. M. Schneider. A Istanbul. Fragment d'un socle de statue avec restes d'une inscription latine et grecque.

Col. 596-599 avec fig. G. Rohde. Sur le Kekliktepe à Gaziantep, non loin de l'antique *Doliche*. Au revers d'un bas-relief de Jupiter Dolichenus :

106) Ἐκέλευσεν ὁ Θεός.
Λούκ. Νωνᾶ ἀπε-
λεύθερος Νομερίου
ὑοψ Λουκίου ἀνάσ-
5 τησε τὸν Θεὸν
ὑπὲρ σωτηρίας
Καίσαρος.

L. 4 : sans doute ὑο<ῦ>.

JOURNAL OF HELLENIC STUDIES,
LIX, 1939.

P. 241-281. M. N. Tod. Progrès de l'épigraphie grecque, 1937-1938. Nous empruntons seulement à ce bulletin les quelques renseignements suivants :

P. 275. L'auteur cite un certain nombre de travaux concernant

les *Res gestae* d'Auguste, notamment :

G. Chimienti, *Cesare Augusto e il Monumento Ancirano*. Trieste, 1938.

G. Coppola, *Cesare Augusto scrittore, Nuova Antologia*, fasc. CCCXI, 16 février 1937, p. 429-436.

H. Malcovati, *Sul capitolino X del Monumentum Ancyranum*. Rome, 1938.

J. D. Newby, *Numismatic Commentary on the « Res gestae » of Augustus*. Oklahoma, 1938.

P. 279. Renvoi à des études se rapportant à l'inscription de Nazareth (*Ann. épigr.*, 1930, n° 130 ; *S. E. G.*, VIII, n° 13).

KLIO, XXXII, 1939.

P. 358-381. P. L. Strack retrace les étapes par lesquelles Auguste acquit la *tribunicia potestas*, qu'il n'assuma complètement qu'en 23 av. J.-C., année où il commença à compter ses puissances tribunitiques.

ID., 43^{es} BEIHEFT, 1939.

Fascicule consacré par H. von Schoenebeck à des études concernant la politique religieuse de Maxence et de Constantin.

P. 73-80. Passe en revue les *praejecti Urbis* de 306 à 337 ap. J.-C., en examine la carrière et les idées religieuses.

P. 80-81. Remarques sur les préfets du prétoire et quelques consuls de la même période.

MAINZER ZEITSCHRIFT,
XXXIV, 1939.

P. 105 et fig. p. 106. G. Behrens. A Mayence. Autel.

107)

IN · H · D · D
DEO · MARTI · SE
VERVS · ALEXAN
DRI · MIL · LEG · XXII
5 PRI · ANTO · PF · CVS
CASTEL · FIGLINA
CIVES · TRHAX · EX
VOTO · POSVIT · IM
D · N · ANTO · AVG · III

IO ET · VAL · COMASONE
COS
DEDIC · VII · KAL · APRIL

L. 4 : l'i de MIL est ajouté au-dessus entre l'm et l'l; l. 5-6 : *cus(tos) Castel(li) figlina(rum)*.

Date : 26 mars 220 ap. J.-C.

L'auteur rapproche un autre autel de Mayence élevé à Mars (*C. I. L.*, XIII, n° 3738) et donne la liste des dédicaces aux divinités, provenant de Mayence et des environs, consacrées depuis Marc Aurèle jusqu'à Philippe (161-249 ap. J.-C.).

Id., XXXV, 1940.

P. 79-83. G. Behrens. A Mayence.

P. 79 avec fig. A Weisenau. Stèle.

108)

G A R I O
A N · L E T
S I N C O R I
L A · V X O R
AN · XXXII ET

P. 80 avec fig. A Weisenau. Pierre tombale.

109)

FLORIO · ALBNO
ET · STATILIAE TAT̄ N
SEX · PVBLIC ·
FR̄ N TO · PAREN̄ IB
VS · SVIS · F

P. 80 avec fig. A Weisenau. Épitaphe.

P. 81 avec fig. A Mayence, au Flaschmarkt. Fragment.

P. 82 avec fig. Au même endroit. Autel.

110)

I · N · H · D D
S I G N V M M E R
CVRI ET NVME
× ∞ · VT · BBF · F
5 I E G A · D E V S S V
R · E O R V M · O M N B
S P O R T V L
A N N · A C C I P I N T
D I E · K A L · A G A M
IO T O R I V S P E R E
G R I N V S · V E R
V T R V M Q V E ·
D D

L. 3 : l'auteur lit *et nume(ro)* ; l. 4-6 : *b(ene)f(iciarii) lega(t)i de ussur(is)* ; la l. 7 a été rajoutée en caractères plus petits ; l. 6 et 8 : *omnib(us) ann(is)*, cf. *C. I. L.*, III, n° 14195, 9.

L'inscription est de la première moitié du III^e siècle ap. J.-C.

P. 83 avec fig. A Mayence, au Leichhof près de la cathédrale. Autel donné plus haut, n° 107.

P. 83 avec fig. A Mayence. Fragment d'un arc à gauche du-

quel sont disposées les unes au-dessous des autres les lettres terminales d'une liste de noms.

MÉLANGES DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, LVII, 1940.

P. 28-29. J. Bérard. Sur l'expression *vineam... quae est aminaea* du *C. I. L.*, X, n° 114, 1, 29.

P. 32-63. P. Grenade, à propos de la théorie cicéronienne dite du « principat », invoque certains passages des *Res gestae* d'Auguste.

P. 64-71. P. Boyancé. *L'aedes Catuli* (Varron, *De Re rust.*, III, 5, 12), qu'il convient d'identifier avec l'*aedes Fortunae hujusce diei* situé au Champ de Mars (*Fasti Pinciani*, *C. I. L.*, I, 2^e édit., pars 1, p. 323), serait le temple rond du Largo Argentina.

P. 72-94. Suzanne Collon. Remarques sur les quartiers juifs de la Rome antique, surtout d'après J.-B. Frey, *Corpus Inscriptionum Iudaicarum*.

P. 143-166. R. Devreesse étudie l'église d'Afrique durant l'occupation byzantine en partie d'après les inscriptions ; s'attache notamment aux inscriptions de reliquaires et aux procès-verbaux de reliques relatifs à des saints orientaux, aux épitaphes d'Égyptiens et de Syriens décédés en Afrique du Nord.

P. 349-448. J. Carcopino. La fin du Maroc romain.

P. 359, n. 7. 111) Dans l'inscription du *Bull. archéol. du*

Comité, 1930, p. 169 (= *Ann. épigr.*, 1931, n° 35), on pourrait compléter les l. 2-3 ainsi :

pr[oc. pro leg. prouinciar.] | Mauretan. Caes. [et Tingitan...]

P. 361, n. 2. 112) Dans une épitaphe de *Volubilis* (cf. *Hesperis*, 1933, p. 20, n. 6), l'*origo* du soldat est *Tol(osa)*, non *Tol(etum)*.

P. 361, n. 3. 113) Pour l'*origo* du soldat dont l'épitaphe figure au *C. I. L.*, VIII, n° 21669, il faudrait lire : *Lin(go) do(mo)*, ce que nous n'estimons pas possible.

P. 367, n. 1. Lucilius Constantius (*C. I. L.*, IX, n° 6958) a été successivement gouverneur de Césarienne (*Mauretania*) et de Tingitane.

P. 371-372. Les séries d'épigraphie romaine s'arrêtent à *Volubilis* exactement au point où elles commencent à Tanger.

P. 374-381. Répartition des contingents militaires de la Tingitane sous le Haut-Empire (diplômes militaires : *Ann. épigr.*, 1934, n° 98 ; 1936, n° 70 et inscriptions) et après Dioclétien (*Notitia Dignitatum*).

P. 380. Fragment conservé au Musée de Tétouan.

114) ' *IVXTA DIVINAM
PROVISIONEM
CIVITAS SALENSIS*

Cette *Sala*, homonyme de celle du Bou Regreg, près de Rabat, devait se trouver au voisinage de Tétouan.

P. 394-399. Commentaire de la

dédicace à C. Fulcinius M. f. Quir. Optatus (*C. I. L.*, VIII, n° 9663) ; l'*inruptio Baquatium* qu'elle mentionne doit se placer entre 117 et 122 ap. J.-C.

P. 400-401. Commentaire de la dédicace de *Volubilis* consacrée en l'honneur de l'empereur Antonin par P. Aelius Tuccuda (*Ann. épigr.*, 1931, n° 65).

P. 402-404. Rappel des trois inscriptions votives déjà connues, où il est question de conférences entre le gouverneur de la Maurétanie Tingitane et un *princeps* (*C. I. L.*, VIII, n° 21826) ou un proche parent du roi des Ba-

quates (Cagnat, Merlin et Chatelain, *Inscr. lat. d'Afr.*, nos 609 et 610).

115 A la l. 5 de la première, on a restitué : [*consili*]o *princ(i)pum) gentium* ; il faut lire maintenant : [...]*o princ(ipe) gentium*, l'o appartenant à la fin du nom du *princeps*.

P. 404-407. A ces trois documents en ajouter un quatrième dont subsistent deux fragments, découverts à *Volubilis* (*Ann. épigr.*, 1924, e et f) et rapprochés par R. Thouvenot (*Rev. Ét. anc.*, 1939, p. 28, n. 1), que J. Carcopino complète ainsi :

116)

I o. m.
CETERISq. deis
ET VICTORIAE
AVG̅̅̅Q porcius ue
tustinus proc. aug.
conlocutus cum
..... principe
g. Baquatium ar
ampacisfirmandae
id. SEPTEMBRIBUS
apollinare et
mamertino cos.
dedicauit

Date : 13 septembre 150 ap. J.-C.

P. 406, n. 4.

117) Dans l'inscription de Bougie, *C. I. L.*, VIII, n° 2728, la phrase *quamquam... Caesarea festinare* ne doit pas être corrigée en *Caesarea(m) festinare*. Le personnage se hâtait de *Caesarea* (Cherchel) vers l'ouest.

P. 408.

118) Au n° 1800 du *C. I. L.*, VI : *D. m. | Memoris | eili | Aureli | Canarthae | principis gentium | Baquatium | etc.*, l'auteur propose de lire les l. 2 et 3 : *Memori <ae> | Eili(i) = Eli(i) = Aeli(i)*. Nous préférons : *Memoris | <f>ili(i)* (cf. De Vit, *Onomasticon*, s. v. *Memor*, II).

P. 426. Inscriptions latines datant de l'Empire romain qui sont des hommages religieux à des rois indigènes.

P. 427 (cf. p. 394, n. 1). Rappel de l'inscription n° 122 de l'*Ann. épigr.*, 1934.

P. 430-431. Inscriptions chrétiennes d'Oranie datées par l'année de la province de Maurétanie.

P. 432-434. Les trois inscriptions chrétiennes de Tanger.

P. 435-436. La répartition des inscriptions chrétiennes de l'ancienne Maurétanie Césarienne.

P. 436-439. Les quatre inscriptions chrétiennes de *Volubilis*.

P. 440-442. Comparaison entre le formulaire des inscriptions chrétiennes de *Volubilis* et de l'Oranie, notamment de *Pomaria* et d'*Altava*.

P. 443-444. Commentaire de l'inscription d'*Altava*, *C. I. L.*, VIII, n° 9836.

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ ÉDUENNE, XLVIII, 5^e fasc., 1940.

P. 434-435. Ch. Boëll retrace les vicissitudes de l'épitaque de Messorius Carpophorus (*C. I. L.*, XIII, n° 2742).

MÉMOIRES PRÉSENTÉS PAR DIVERS SAVANTS A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, XIV, 1940.

P. 189-391. Essai sur le *cursus publicus* sous le Haut-Empire romain.

Pour retracer l'évolution de la poste romaine depuis sa création par Auguste jusqu'à la fin du Haut-Empire, pour montrer ce qu'ont été les courriers impériaux et l'organisation des relais, ce mémoire s'appuie constamment sur l'épigraphie. Parmi les nombreuses inscriptions auxquelles il s'attache particulièrement, nous citerons :

P. 228-229.

119) *C. I. L.*, III, n° 7251, l. 11 : après *falsa*, restituer peut-être *no[mina]*.

P. 242-245. — *C. I. L.*, I, 2^e édit., pars 2, fasc. 1, p. 509, n° 638 : les *tabularii* sont les pierres qui subdivisent le mille romain en huit stades (cf. Aug. Oxé, *Bonner Jahrbücher*, 131, 1926, p. 219) ; rejeter l'hypothèse de M. Cary (cf. *Ann. épigr.*, 1938, n° 70).

P. 268-273. — *Ann. épigr.*, 1928, n° 97 : commentaire.

P. 283-284. — *C. I. L.*, X, n° 7580 : commentaire.

P. 288-290. — *C. I. L.*, VI, n° 31370 : ne pas tenir compte des restitutions proposées.

P. 299-300. — *Ann. épigr.*, 1923, n° 44 : commentaire.

P. 301-303. — Édit de *Pizos* (*I. G. R.*, I, n° 766 ; *Syll. I. G.*, 3^e édit., n° 880) : commentaire du passage où il est question des ἀρχαία. — Voir p. 352, et n° 128.

P. 317-322. — *C. I. L.*, XV, n° 7142 : rejeter l'explication de Dressel.

P. 319-321. — *Ann. épigr.*, 1935, n° 167 : commentaire des mentions relatives aux dédicants.

P. 352-357. — Édit de Pizos (*I. G. R.*, I, n° 766 ; *Syll. I. G.*, 3^e édit., n° 880 ; bibliographie p. 352) : interprétation nouvelle de certains passages du texte, critique d'explications antérieures. — Voir p. 301, et n° 128.

MEMÓRIAS DA ACADEMIA DAS CIÊNCIAS DE LISBOA, CLASSE DE LETRAS, I, 1936.

P. 441-449.

120) F. Alves Pereira, dans un mémoire sur la localisation des *Igaeditani*, redonne les ex-voto au *deus Arentius* qui figurent dans l'*Ann. épigr.*, 1936, nos 4-7. Pour le n° 4, la copie donne à la l. 2 SVMVA au lieu de SVNVA.

PHILOLOGISCHE WOCHENSCHRIFT, LXI, 1941.

Col. 272. Rendant compte de *Antike und Christentum*, VI, 1-2, 1940, P. Th. relève :

121) 1^o qu'une brique de Narbonne avec l'inscription

ΙΧΘΥ | MAXUM | XIV

est peut-être fausse ;

122) 2^o que l'estampille ΣΩΤΗΡ|ΙΧΟC ne doit pas se lire 'Ι(ησούς) Χ(ριστός) Θ(εός), mais donne le nom Σωτήριχος, connu par ailleurs.

RENDICONTI DELL' ACCADEMIA DEI LINCEI, SCIENZE MORALI, XV, 1939.

P. 343-356 avec fig. S. Ferri,

étudiant l'inscription de la colonne Trajane (*C. I. L.*, VI, n° 960), propose de restituer à la dernière ligne [*mol*]ibus au lieu de [*oper*]ibus, — donné par l'Anonyme d'Einsiedeln, mais qu'il a dû suppléer et qui est trop long, — ou des autres compléments proposés ; l'élévation du fût représenterait la hauteur du *mons* qui a été arasé et la longueur de la spirale équivaldrait à la longueur et à la largeur du forum de Trajan.

RENDICONTO DELLE SESSIONI DELLA R. ACCADEMIA DELLE SCIENZE ... DI BOLOGNA, SCIENZE MORALI, série 4, I, 1937-1938.

P. 69-88. A. Solari retrace l'œuvre politique d'Auguste, surtout d'après les *Res gestae*.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE, 1940, I.

P. 72-74. F. Benoit voit dans l'ingénieur Q. Candidius Benignus, du corps des charpentiers d'Arles (*C. I. L.*, XII, n° 722), non pas un fabricant de machines hydrauliques quelconques (orgues ou clepsydes), comme on dit généralement, mais un constructeur de moulins à eau, fait essentiellement de pièces de bois. Ce serait à lui qu'on devrait le plan de l'usine de meunerie hydraulique de Barbégail (Arles).

P. 202-204 avec fig. D. Tsontchev. A Patélénitsa, près de *Philippopolis*. Autel.

123)

[᾿Α]γαθῆι τύχ[ηι].

Κυριῷ

᾿Ασκληπιῷ Στα...

Δημήτριος Διο[γέν]-

5 ου ὁ κὲ Μουκινὸς [Φι]-

[λιπ]ποπολίτης [σύν]-

[δικ]ος ὑπὲρ ἑαυτ[οῦ]

[καὶ] τῶν ἰδίων εὐ[χῆν]

[ἀν]έθηκεν ἱε[ρε]-

10 [ύον]τος Μουκατρ[άλε]-

[ος Κό]ττος.

Il y a quelques ligatures.

L. 5 : Μουκι(α)νό[ς] ; l. 6-7 :
[σύνδικ]ος ου [σύναρχ]ος.

ID., 1940, II.

P. 29-45. A. Blanchet. Signatures de potiers et inscriptions sur des céramiques romaines de la vallée du Danube (cf. *Ann. épigr.*, 1939, n° 264).

P. 145-148. A. Viré. Estampilles de potiers gallo-romains sur

vases et sur tuiles provenant du Quercy.

P. 147. A Camboulit. Cachet en fer.

124)

TITI MAR

CN SERGI

ID., 1941, I.

P. 37-39. A. Merlin réunit des témoignages qui attestent l'existence, contestée par certains, d'une *ala VII^a Phrygum*. Il n'y a aucune raison de corriger au *C. I. L.*, VI, n° 1838 le chiffre VII en VLP, comme il a été parfois admis.

P. 40-45. A. Merlin, décrivant sommairement le mithréum de Santa Prisca, à Rome, donne le texte de quelques-unes des inscriptions qui y ont été découvertes (cf. plus haut, nos 75-76).

P. 101. Ch. Picard. A Thasos, sur l'agora.

125) 1^{re} ligne :

Λευκίωι Καίσαρι Αὐτοκράτορος Καίσαρος
Θεοῦ υἱοῦ Σεβαστοῦ υἱοῖ

2^e ligne :

ἡρωι ἡ πόλις.

Dédicace posthume à Lucius Caesar, élevée entre 2 et 4 ap. J.-C.

P. 272. R. Lantier. Au domaine de Vayssières, près de Saint-Raphaël (Var). Épitaphe mutilée ; coupe de terre rouge vernissée avec 126) la marque d'*Acutus*.

REVUE DE PHILOGIE,
LXVII, 1941.

P. 74. A. Ernout. Sur le sens de *ambulareis* dans *C. I. L.*, I, 2^e édit., pars 2, fasc. 2, n° 2138 = V, n° 4111.

REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES,
XLII, 1940.

Ce volume est intitulé : *Mélanges d'études anciennes offerts à Georges Radet*.

P. 131-132. R. Dussaud. Simia étant fille de Hadad et d'Atargatis, comprendre au *C. I. L.*, III, n° 6669 : *iunonis fil(iae) Iouis Sime* par : « de la déesse (= *iuno*) Sime, fille de Jupiter » (= Jupiter Balmarcod, identifié à Hadad).

P. 302-322. L. Robert. Inscriptions de Bithynie copiées par Georges Radet.

P. 303. A Mudurnu.

127) Π. Οὔλιος Αὐ-
ρηλιανὸς Σε-
ουηρεῖνος
Ἐπιτυγχάνω
παιδαγωγῶ
ζήσαντι ἔτη
ν' μνήμης χά-
ριν.

Epitynchanos devait être un esclave et l'építaphe est faite par son maître. Autres mentions de pédagogues.

P. 307-308.

128) Remarques concernant l'édit, trouvé à *Pizos* (*I. G. R.*, I, n° 766 ; *Syll. I. G.*, 3^e édit., n° 880). Restitution du mot ἐμποριάρχους au lieu de ἐμπορικ-
κοὺς (ou ἐμπορικοὺς) et traduction nouvelle des l. 26-32 ; critique (p. 307, n. 6) du commentaire présenté par D. Van Berchem, *Mém. des Antiquaires de France*, LXXX, 1937, p. 183-184. — Voir plus haut, *Mém. prés. à l'Acad. des Inscr.*, XIV, 1940, p. 301 et 352.

P. 316-319, 321-322. Inscriptions de Bithynie datées par des

chiffres d'années très faibles, appartenant à une ère dont l'origine est inconnue.

P. 319-321. A Kurmé-Keuy, près de Narzannar. Stèle dont le haut manque.

129) ... Δακικοῦ
πρεσβευτῆ καὶ
ἀντιστρατηγῶ
Α. Κατιλλίῳ Σεουήρῳ Ἰουλιανῶ.

Date : entre 102 et 116.

L. Catillius Severus Julianus fut consul suffect en 110 et consul *iterum* en 120 (sur sa carrière, cf. en dernier lieu, A. Merlin, *Mél. Dussaud*, I, p. 217-226) ; il doit être honoré ici comme légat du proconsul d'Asie.

P. 408-411 et pl. Fr. Cumont. Rome ou Italie méridionale. Plaque de terre cuite conservée au Louvre. Au-dessous d'une moulure courbe que surmontent trois signes du zodiaque et au-dessus des restes d'une image du Soleil radié, sans doute conduisant son quadrigé :

130)
Q · R · F · F · OPTIMO · PR

Le début et la fin du texte manquent ; les premiers sigles sont énigmatiques ; *optimo pr[incipi]* se rapporte à Trajan, qui devait être représenté en « kosmokrator ».

P. 434. J. Gagé. Sur la formule des *Res gestae* d'Auguste (26, 2) : [... *qua cing*]it *Oceanus a Gadibus ad ostium Albis fluminis*.

P. 451-452. L. Hermann. L'ins-

cription d'*Aquinum* du *C. I. L.*, X, n° 5382 (= H. Dessau, *I. L. S.*, n° 2926) se rapporte bien à Juvénal.

P. 453-465. L. Homo fait appel aux inscriptions pour étudier l'œuvre financière de Vespasien.

P. 486-493 avec fig. A. Merlin. A Haïdra (*Ammaedara*). Disque de plomb, portant sur une face une chouette, sur l'autre :

131) INVIDIA
INVIZIOS
A NGEL TIBI
AD ANIMA
5 PVRA ET
MVNDA

L. 3 : NGEL = NCIL = NICIL = NIHIL.

Rappel d'amulettes semblables provenant de Tunisie, notamment *Ann. épigr.*, 1914, n°s 60-61 ; 1917-1918, n°s 13-14 ; 1929, n° 59.

P. 529-531. R. Thouvenot. Inscriptions de Lusitanie.

P. 529. Lecture plus complète de l'épitaque du n° 771 du *C. I. L.*, II.

P. 530. A Coria (*Caurium*). Dalle.

132) PINEANVS
FVRNACI
NXLB
ETELAVRI
5 ENNLXH
SSSVTL

L. 2 : *Fur[n]aci(ensis)*, de *Fornacis* en Bétique ; l. 4-5 : *Laurien(sis)*, de *Lauro* en Bétique ; l. 6 : *s(iti) s(un)i*, *s(iti) v(obis) t(erra) l(evis)*.

que ; l. 6 : *s(iti) s(un)i*, *s(iti) v(obis) t(erra) l(evis)*.

P. 531. A Capara.

133) Fragments d'une inscription où il s'agit d'une adduction d'eau : [*a*]qua Augusta.

P. 600-608. P. Courteault passe en revue les témoignages relatifs à la légende de la tombe dite de Caïphas à Bordeaux et établit que cette tombe était un débris de monument funéraire romain sur lequel on pouvait lire, comme l'avait conjecturé C. Jullian :

134) GAIIFAS

Gaii f(ilius) As(iaticus) ? ?.

P. 613-621. R. E. Doranlo. Résultats d'une enquête poursuivie sur les tessons de poterie recueillis à Lezoux par Plicque et conservés au Musée des Antiquités nationales ; l'auteur insiste sur la forte proportion d'estampilles rutènes que renferme cette collection (14 % représentant une centaine de noms de potiers de la Graufesenque) ; insuffisance des renseignements consignés au n° 10010 du *C. I. L.*, XIII, pour les trouvailles provenant de Lezoux.

P. 636 avec fig. p. 639. A. Grenier. Vases de la Graufesenque sur lesquels les personnages sont désignés par leurs noms.

P. 666-668. J. Sautel. A Vaison-la-Romaine, maison du « Buste en argent ». Nous reproduisons les textes tels qu'ils sont donnés.

P. 666. Partie supérieure d'un autel.

135)

Volcano sacrum T. Iul. Licinianus.

P. 666. Autel.

136)

*Fortunae Verati. u. s. l. m.*Compléter : *Verati(anus)*.

P. 667. Marque de potier sur poterie sigillée.

P. 668. Sur deux grandes plaques de plomb, ayant dû appartenir à la couverture d'un péristyle :

137) *L. Mun. Vitalis V.**L(ucius) Mun(atius) Vitalis V(iennensis)*. Cf. plus haut, n° 30.

P. 675-681. C. E. Stevens, retraçant l'histoire des relations de l'Irlande avec la Bretagne romaine, rappelle certaines inscriptions de ce dernier pays.

P. 686-698 avec fig. W. Vollgraff décrit les travaux de Drusus le Jeune en partant de deux inscriptions récemment découvertes (*Ann. épigr.*, 1939, nos 129 (cf. n° 106) et 130 (cf. n° 107)).

P. 705. P. Wuilleumier, étudiant le théâtre romain d'Autun, rappelle les inscriptions qui ont été trouvées dans cet édifice.

REVUE DES ÉTUDES LATINES,
XVIII, 1940.P. 33-34. J. Toutain pense que le monument des Nautes parisiens (*C. I. L.*, XIII, n° 3026) a été élevé en témoignage de gratitude envers Tibère et le dieu du Capitole, après la répression de l'insurrection fomentée en 21 ap. J.-C. par Sacrovir et Florus (voir plus loin, J. Toutain).RIVISTA DI STUDI POMPEIANI,
III, fasc. 1, 1939.P. 21-60. E. Magaldi établit d'abord que l'inscription de Pompéi en double exemplaire (*C. I. L.*, X, n° 1018 et *Not. degli Scavi*, 1910, p. 399), qui relate la restitution à la *respublica Pompeianorum*, par les soins de T. Suedius Clemens, de *loca publica a privatis possessa*, n'a rien à voir avec les cippes pomériaux, quoi qu'on en ait dit parfois, mais rentre dans une série dont les exemples sont assez nombreux à Rome, en Italie et dans les provinces ; l'auteur recherche ensuite ce que nous savons de T. Suedius Clemens, de sa carrière, de ses relations avec M. Epidius Sabinus qu'il recommande sur plusieurs réclames électorales (*Ann. épigr.*, 1912, n° 235), et des soupçons auxquels semble prêter sa moralité.RÖMISCHE MITTEILUNGEN,
LV, 1940.P. 27-35. A. Tschira, reprenant l'examen du passage de Plinie, *N. H.*, XXVI, 184, sur les *pavimenta*, se réfère (p. 29) à l'inscription de Terracine (*C. I. L.*, I, 2^e édit., pars 2, fasc. 1, n° 694) et à celle du temple d'Apollon voisin du théâtre de Marcellus à Rome.STUDI E MATERIALI DI STORIA
DELLE RELIGIONI, XV, 1939.

P. 42-50 avec pl. G. Muzzioli.

Provenance inconnue ; à Rome, au Musée des Thermes. A l'intérieur d'une urne en terre cuite,

graffite tracé à la couleur noire en minuscule cursive sur deux colonnes irrégulières.

138)

1^{re} colonne :

*Deprecor uos sancti Angeli
ut quomodo ec anima intus in-
clusa tenetur et angustiat
et non uede neque lumine ne aliquem
5 refrigerium non habet sic ut anima
mentes corpus Collecticii quem peperet Agnella*

2^e colonne :

*teneatur ardeat
destabescat usque
ad infernum semper
10 ducite Collecticium
quem peperet
Agnella.*

L. 2 : *haec* ; l. 4 : *et non uidet*
neque lumen neque aliquod ; l. 6 :
mens, corpus ; l. 6 et 11 : *peperit* ;
l. 8 : *destabescat*.

La *defixio* doit avoir été faite à Rome, au sein de la secte gnostique des Séthites et ne doit pas être postérieure au v^e siècle.

ΘΡΑΚΙΚΑ, XII, 1939.

P. 234-245. K. M. Apostolidès

groupe quelques inscriptions de *Philippolis* et des environs, la plupart déjà connues, notamment les n^{os} 306 de l'*Ann. épigr.*, 1939, 33 et 36 de 1940 ; il commente en particulier le n^o 98 de 1937.

P. 246-248. K. M. Apostolidès reprend quelques textes de *Trajana Augusta* et des environs, entre autres les n^{os} 30, 31 et 32 de l'*Ann. épigr.*, 1940.

2^o PUBLICATIONS RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE.

ANATOLIAN STUDIES PRESENTED TO W. H. BUCKLER, edited by W. M. Calder et J. Keil (PUBLICATIONS OF THE UNIVERSITY OF MANCHESTER, n^o CCLXV). Manchester, 1939.

P. 27-62. A. Cameron étudie le sens de *θρέπτος* (*alumnus*) dans

les inscriptions d'Asie Mineure, toutes d'époque romaine. L'auteur distingue les divers cas (l'enfant a un père nourricier, est adopté, est de condition servile) ; il cherche à expliquer les documents épigraphiques par le droit romain et babylonien, notamment en considérant le pro-

blème des enfants exposés par
leurs parents et recueillis par
d'autres.

P. 63-66 avec fig. C. W. M. Cox.
A Keçiler, près d'Abia (*Appia*).
Plaque de marbre brisée en bas.

- 139) Εἵστασο δὴ ξῖνε καὶ ἀνάγνωθι τοῦ-
το γράμμα. Ἐνθάδε σῆμα τέτυκτο
ἐπισκόπου ἀνδρὸς ἀγαθοῦ οὖν-
ομα κληζόμενος Ἑορτάσιος φί-
5 λος ἀνδρῶν τίμιος εὐνοῦχος
ἀεὶ Θεὸν λιταμέων ὅς νεός
ὢν ἔθανεν ἀκηδέα πάντα
προλίψας στέμμα τε λιτου-
ργῶν καὶ ἐκκλησίαν πολύτι-
10 μον · μητέρα θρηνοῦσαν τή-
ν ἐν νεότητι καμοῦσαν χη-
[ροσ]ύνη στυγερά νεώτερον ἄ-
[νδρ]α προθῖσα λήσατο δὴ πάν-
[των υ]ῖὸν θρέψασα ἄριστον
15 [εὐδοκί]α λα[ο]ῦ πολὺ φ[έρτατον]

L. 6 : λιτα<ν>εύων.

L. 5 : si εὐνοῦχος devait être
pris dans son sens littéral, l'ins-
cription serait à classer comme
hérétique, mais il ne désigne bien
plutôt que la continence ascétique
(exemples) ; l. 8 : στέμμα = *ordo* ;
il s'agit du clergé.

L'inscription est du iv^e siècle.

P. 69-70. Fr. Cumont. A Sav-
gilar.

- 140) Ἑλίφ Μίθρα Μίδων
Σώλο buste νος
ἀνέθ coiffé du ηκεν
 bonnet
εὐ phrygien χην
5 [ἔ]τους ρξβ' μη. Π[α].

L. 5 : μη(νός) Π[α](νήμου)].

Date : d'après l'ère de Sylla
77-78 de notre ère.

P. 99-102 et pl. III. J. J.

E. Hondius. A Tachtali, près de
Prusa. Stèle.

- 141) Ἀγαθῇ τύχηι.
 θρεπτῆρα
 Μουσῶν
 καὶ λόγων
 κοσμήτορα
 Κορνοῦτον
 οὕτω
 Φίρμος
 ἀντημέψατο.

Inscription métrique rédigée
par son élève Firmus en hommage
à Cornutus, maître de poésie et de
rhétorique (cf. J. A. R. Munro,
Journ. of Hellen. Stud., XVII,
1897, p. 268, n° 1 ; F. W. Has-
luck, *Ann. British School Athens*,
XIII, 1906-1907, p. 299).

P. 103-117. A. H. M. Jones définit la condition des cités *liberae et immunes* de l'Orient, en partie d'après les inscriptions.

P. 161-185. D. Magie étudie, en partie d'après les inscriptions, les rapports de Rome et des cités-états de l'Asie Mineure occidentale entre 200 à 133 av. J.-C.

P. 176-177. Les dédicaces faites sur le Capitole par *Tabae*, par le roi Mithridate Philopator Philadelphus et par le κοινόν des Lyciens (*I. G. R.*, I, nos 63, 62 et 61) doivent dater d'environ 167 av. J.-C.; de même peut-être celles érigées sur l'Esquilin par les Laodicéens du Lykos (*Ibid.*, n° 65) et les Éphésiens (H. Dessau, *I. L. S.*, n° 34).

P. 181, n. 2. La guerre mentionnée par le décret *I. G. R.*, IV, n° 134 est non la révolte d'Aristonikos, mais la campagne qu'en 135 le préteur M. Cosconius menait en Thrace.

P. 183, n. 2. Le texte *I. G. R.*, I, n° 1021, daté par la mention du consul L. Calpurnius L. f. Piso, est de l'année 133.

P. 201-225. W. M. Ramsay. Histoire ancienne de la province de Galatie.

P. 206-209. A. Antioche de Pisidie.

142)

[D. ? M. ?]

[*Caristaniae Fronti*]-

[*nae Iuliae sa[cer]*]-

[*d*o[*ti*] *deae Iu[liae]*]

5 [Au]gustae ma[ndatu]

[*T. Vo*]lumni Varro[nis]

[*II*]uir. quaest. III

[*p*]ontif. praef. coh.

[. c. r.] *Italic. trib. mil.*

10 [I]eg. VII *Claudiae*

Piae Fidelis

[c. C. ? d. d. ?]

Compléments de l'auteur.

L. 2-3 : la prêtresse, fille de C. Caristanus Fronto Caesianus Julius, appartenait à la plus noble famille de la colonie ; l. 4-5 : il s'agit de Livie que son petit-fils, l'empereur Claude, éleva au rang des *divi* dès son accession au trône ; l. 10-11 : la légion a pris les titres de *Claudia Pia Fidelis* en 43 ap. J.-C. ; l. 12 : *c(colonia) C(aesarea)*, nom porté par la colonie jusque sous Vespasien.

P. 208. L'inscription n° 6846 du *C. I. L.*, III doit se lire maintenant ainsi :

143) [*T. Volumnius Ser.*] *Varro parietem e[ædrae ? et... et] mutulos ab imo extruxit.*

P. 209. Tableau généalogique de la famille des *Caristanii*, plus complet que celui qui ressort de l'article de G. L. Cheesman dans le *Journ. of Roman Stud.*, III, 1913, p. 253-266 : *The family of*

the Caristanii at Antioch in Pisidia.

P. 209-211. Remarques sur quelques anciens légats de la province.

P. 209-210. A Antioche de Pisidie, Fragment portant le début d'un cursus sénatorial (cf. *Prosop. imp. rom.*, 2^e édit., II, p. 396, n° 1628).

144) m. c v s i n i o
m. f v e l . r v f o

Cusinius aurait été légat de la province, à juger d'après la gran-

145) t i b e r i o c a e s a r i
d. a u g . f i l i o a u g u s t o
p o n t i f i c i m a x i m o
t r i b u n i c i a e p o t e s
t a t i s c o s i i i m p . u i
l . c a l p u r n i u s p i s o f r u g i

Le personnage, d'après l'auteur, était peut-être fils du consul de 15 av. J.-C. ; il aurait suivi une carrière que rappellerait l'inscription de Laodicée de Lycaonie *C. I. G.*, n° 3990 = *I. G. R.*, III, n° 249 (W. M. Ramsay, *Journ. of Hellen. Stud.*, XXXVIII, 1918, p. 174 ; — contra Edm. Groag, *Prosop. imp. rom.*, 2^e édit., II, p. 61, n° 288 ; *Wiener Studien*, LIV, 1936, p. 195 et suiv.). Il aurait dédié l'inscription d'Antioche à Tibère dès son avènement en témoignage de loyalisme, ce qui daterait sa légation de Galatie des environs de 13-15 ap. J.-C. Edm. Groag a proposé une restitution toute différente (*Prosop.*, p. 47, n° 240), contre laquelle W. M. Ramsay s'élève ici p. 210, n. 4.

P. 211.

146) On ne peut maintenir la

deur des lettres ; il se retrouverait au n° 2604 du *C. I. L.*, XIV comme *aed. pl. aerario praeef.* (entre 27 et 23 av. J.-C.) *pr.*

P. 210. A Antioche de Pisidie. Fragment (W. M. Calder, *Journ. of Roman Stud.*, II, 1912, p. 104, n° 42 ; W. M. Ramsay, *Ibid.*, VI, 1916, p. 134).

i u l i a e a u g u s t a e
d. a u g u s t i u x o r i
t i b e r i c a e s a r i s
a u g u s t i m a t r i

restitution du nom de M. Ostorius Scapula sur le fragment d'Antioche publié *Journ. of Roman Stud.*, XIV, 1924, p. 195.

P. Alfius Maximus, placé par la *Prosop. imp. rom.*, 2^e édit., I, p. 90, n° 534, sous Antonin, Commode ou Caracalla, date de 101-102.

P. 211, n. 1. Nouvelle lecture du texte *I. G. R.*, III, n° 203 (et non comme il est dit p. 211 : n° 208) ; *C. I. G.*, n° 4020.

P. 218-221, cf. p. 224-225. Commentaire de la liste *O. G. I. S.*, n° 533, gravée sur l'ante gauche du temple d'Auguste à Ancyre (cf. les observations de R. Flacelière, J. Robert, L. Robert, *R. É. G.*, LII, 1939, p. 517, n° 440). — Voir p. 332.

P. 221-223. Inscription trouvée à *Attaleia* (*S. E. G.*, VI, n° 646), qui, suivant l'auteur, aurait été

apportée d'Aperlai (à ce sujet cf. R. Flacelière, J. Robert, L. Robert, *loc. cit.*, p. 519, n° 462).

147)

Μ. Πλαύτιον Σιλουᾶνον
πρεσβευτὴν ἀντιστράτηγον
Αυτοκράτορος Καίσαρος
Σεβαστοῦ ὁ δῆμος
καὶ οἱ συμπολιτευόμενοι
Ῥωμαῖοι τὸν ἑαυτῶν πάτρωνα
καὶ εὐεργέτην.

La légation de Galatie-Pam-

phylie de M. Plautius Silvanus a été placée en 6-7 ap. J.-C. (R. Syme, *Klio*, XXVII, 1934, p. 141-142); elle daterait de Néron; après la mort de l'empereur, une nouvelle base aurait été gravée. — Dans *Journ. of Hellen. Stud.*, XXII, 1902, p. 119, n° 44 et dans *I. G. R.*, III, n° 262, l'empereur ne serait pas Auguste, mais Néron.

P. 223. A Kadyn Khan (*Pitha*?). Linteau de porte.

148) C·RVBRIO·C·F·POP·C·RVBRIVS·OPTATVS
PATRONO·PIETATIS·CAVSA
ΟΠΤΑΤΟΣ·ΓΑΙΩΙ·ΡΟΒΡΙΩΙ·ΤΩΙ·ΠΑΤΡΩΝΗΙ
ΦΙΛΟCΤΟΡΓΙΑC·ΕΝΕΚΕΝ

C. Rubrius C. f. Pop(lilia) est probablement le sénateur homonyme, mentionné dans le sénatus-consulte d'*Adramyttion* (*I. G. R.*, IV, n° 262, l. 22-23, à placer vers 110 av. J.-C.), qui est certainement le tribun de la plèbe de 123 (cf. F. Münzer, Pauly-Wissowa, *Real-Encycl.*, 2^e série, I, col. 1170).

P. 227-230. L. Robert reprend l'examen des deux fragments trouvés à Smyrne avec le nouvel exemplaire du sénatus-consulte relatif aux différends entre Pergame et les publicains (*Ann. épigr.*, 1935, n° 173); il rejette l'opinion d'A. Passerini (*Aithenaeum*, XV, 1937, p. 252-283; cf. *Ann. épigr.*, 1938), selon laquelle la lettre de César aurait été adressée à Smyrne. Il s'agit de l'ἐπίκριμα par lequel, à la prière de Mithridate de Pergame (l. 4),

ont été rétablis les droits dont Pergame était privée sans doute depuis Sylla.

Pour l'interprétation des l. 14-16 de l'autre fragment qui concerne le territoire de Pergame et ses frontières avec *Elaia*, cf. les inscriptions publiées par H. Hepding, *Athen. Mitt.*, XXXIV, 1909, p. 330-331 et p. 336-337 = *I. G. R.*, IV, n° 1677.

P. 237, n. 6. L. Robert. Révision de *I. G. R.*, IV, n° 1662.

P. 311, n. 1. R. Syme reproduit et discute l'inscription *I. G. R.*, IV, n° 1694.

P. 332, n. 4. Remarque du même auteur concernant l'inscription du temple d'Auguste à Ancyre *O. G. I. S.*, n° 533.

P. 333-344. M. N. Tod refuse d'attribuer, comme il a été fait par l'éditeur (V. Viale, *Annuario*

della Scuola arch. di Atene, VIII-IX, 1925-1926, p. 365 et suiv.), l'inscription mutilée *S. E. G.*, VI, n° 650, à Sex. Quinctilius Varius Maximus, vraisemblablement le Maximus à qui Pline le Jeune a adressé sa lettre VIII, 24 (Edm. Groag, *Jahresh. des österr. arch. Inst. in Wien*, XXI-XXII, 2, 1924, *Beiblatt*, col. 435 et suiv.) : l'inscription, qui doit dater du 1^{er} siècle de notre ère, signale un légat du proconsul d'Achaïe et Maximus a été légat extraordinaire de l'empereur.

L'auteur fait toute réserve sur l'interprétation fournie par V. Viale du fragment *Ann. épigr.*, 1914, n° 203 ; avec Edm. Groag, il estime très probable (p. 339, n. 3) que le Quinctilius Maximus de *I. G.*, V, 1, n° 380 est le fils du correspondant de Pline, que concerne *C. I. L.*, XIV, n° 2609.

D. VAN BERCHEM. LES DISTRIBUTIONS DE BLÉ ET D'ARGENT A LA PLÈBE ROMAINE SOUS L'EMPIRE. Genève, 1939.

Usage des inscriptions.

P. 36-43. Sur les inscriptions, la mention du *frumentum publicum*, qui équivaut à la formule *civis Romanus domo Roma*, a pour but de prouver soit la qualité de citoyen, soit l'*origo* romaine du titulaire.

En particulier 149) p. 37-38. Au *C. I. L.*, VI, n° 10223, l'affranchi n'est pas un *curator de Minucia*, mais le *curator* d'un collège funéraire et il indique qu'il a acquis le droit de cité en

se référant au registre du *frumentum publicum* : de *Minucia (porticu)*, die *XIIII*, ostio *XLII* (inscrit au portique de Minucius pour toucher son blé le 14^e jour au guichet 42).

P. 42, n. 2.

150) Sur les tables de marbre de la caserne des vigiles à Ostie (*C. I. L.*, XIV, nos 4499, 4500, 4502, cf. 4506, et p. 610) notamment, KC, à la fin de chaque ligne, est peut-être l'abréviation de *k(apite) c(ensus)* (cf. Th. Mommsen, *Droit public*, VI, 1, p. 269).

P. 42-43. Sur un ex-voto découvert en Bulgarie (*Ann. épigr.*, 1902, n° 71 ; H. Dessau, *I. L. S.*, n° 9275), une femme *domo Roma frumento publico* manifeste son *origo* dans sa résidence de Mésie.

P. 43, n. 2. Les *pupilli* et *pupillae* de la Table d'Héraclée (*C. I. L.*, I, 2^e édit., pars 2, fasc. 1, p. 482 et suiv., n° 593, l. 4-6), intéressés à la distribution du blé, seraient peut-être des orphelins admis par souci d'humanité à cette distribution.

P. 55-56. Dans les *Res gestae* (chap. 15), les expressions *plebs frumentaria, urbana, romana* sont équivalentes.

P. 70-71. Dans les *Res gestae* (chap. 18), les distributions s'adressent à des non-citoyens, exclus comme tels de la *frumentatio*, bien qu'ils habitent Rome.

P. 86, p. 131-133. Les jetons de plomb trouvés à Rome ne sont pas des tessères pour les distri-

butions impériales, *frumentationes* ou congiaires.

P. 141-161. Liste chronologique des congiaires depuis le triomphe de César jusqu'à la mort de Sévère Alexandre.

J. CARCOPINO. ASPECTS MYSTIQUES DE LA ROME PAIENNE. Paris, 1941.

Réunit des articles et mémoires publiés dans diverses revues et basés en grande partie sur les inscriptions :

Le culte des *Cereres* et les Numides ;

Rome et les immolations d'enfants (*C. I. L.*, VIII, nos 4468 et 18630 ; *Ann. épigr.*, 1931, nos 58-60) ;

La réforme romaine du culte de Cybèle et d'Attis (l'introduction officielle à Rome du culte d'Attis ; Galles et archigalles) ;

Les origines pythagoriciennes de l'Hercule romain ;

Sur les traces de l'hermétisme africain (le tombeau de Lamiridi (*Ann. épigr.*, 1922, nos 112-113) ; première évidence : l'idée de salut ; l'Esculape de l'hermétisme ; l'hermétisme en Afrique).

M. P. CHARLESWORTH. DOCUMENTS ILLUSTRATING THE REIGNS OF CLAUDIUS AND NERO. Cambridge, 1939.

Reproduit un certain nombre de documents épigraphiques, parmi les plus importants qui concernent les règnes de ces empereurs.

R. CLÉMENT. DÉCOUVERTES GALLO-ROMAINES RUE DES MURS, A METZ (extrait de l'ANNUAIRE DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DE LA LORRAINE, 1938). Metz, 1939.

P. 2-3 avec fig. Stèle funéraire.

151)

CARANTODIO GAIOLI

P. 4-6 avec fig. Stèle.

152)

D · M

CARIANO · BEL
LINI · FIL · E · FELI
CI · CARIANI · FIL
BELLINVS · BOVD
ILLI · E · AVGVSTA
CROBI · FIL · PATR
ES · P · C ·

Au-dessous, des outils de forgeron (notamment enclume, marteaux, tenaille).

COMMISSION DES FOUILLES DE SAINT - BERTRAND - DE - COMMINGES. RAPPORT SUR LES FOUILLES DE SAINT - BERTRAND - DE - COMMINGES (LUGDUNUM CONVENARUM) DE 1933 A 1938, 1^{re} partie (extrait des MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DU MIDI DE LA FRANCE, T. XX). Toulouse, 1940.

P. 75-91 et pl. XI. Inscriptions découvertes dans les fouilles ; nous avons déjà signalé les plus importantes dans l'*Ann. épigr.*, 1938, nos 169 à 171.

P. 76-79. Un fragment appartenant au n° 169 : TSI suggère

d'en restituer les l. 1-2 ainsi, en s'inspirant du n° 171 :

153) ...us Se[x. f. Cal]pu[r-
nius... et C. Iulius Sex. f.
Vol[t. Se[renus IIII uir sacerdos
Romae et Aug. praef]ec[t]us alae
V[II Phry]gu[m...]

P. 87-88 et pl. XI, 18. Fragment d'autel votif (?).

154)

VICTORIAE

AVG

IVL C F VOL

SACERDOS Romae et aug.

RO H

P. 90-91 et pl. XI, 19. Fragment de plaque de marbre,

155)

I · O · M · IVNONI · MERCVRIO

L'inscription, gravée au sommet de la plaque, paraît complète.

MÉLANGES DE PHILOGIE, DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES OFFERTS A ALFRED ERNOUT. Paris, 1940.

P. 1-4 avec fig. E. Albertini. A El-Kantara (département de Constantine). Dalle incomplète à droite, percée de quatre trous régulièrement espacés, un cinquième traversé par la cassure.

156)

I	IS	II	III
● M · LVC ●	CEIO ●	TOR ●	QVA ●
PONDERA · EXAMINATA · ET · POSITA · PE			
LAEMFE			

L. 1 : valeurs des poids suspendus aux tiges métalliques qui étaient fixées dans les cavités ; l. 2 : *M. Lucceio Torqua[to]* est sans doute le premier nom d'un collège de deux *magistri* ; l. 3 : peut-être *pe[cunia publica]* ; l. 4 : *L. Aem(ilius) fe(cit)* ou *Fe(lix)*.

Il s'agit d'un *ponderarium* (liste des monuments analogues connus en Afrique).

P. 4, n. 10. A Timgad. Débris d'une table de mesures où on lit :

157)

[*sextariu*]m uini eneum (sic).

P. 39-50. J. Carcopino. Sur la mort de Ptolémée, roi de Maurétanie.

P. 39, n. 4 ; cf. p. 45. Rectifie l'indication de R. Cagnat (*Cours d'épigr. lat.*, p. 256), concernant le début de l'ère maurétanienne.

P. 41, n. 1. Rappelle les dédicaces au nom de Ptolémée.

P. 44. Est d'avis de placer le fragment des *Acta Arvalium* rapporté au *C. I. L.*, VI, n° 32347 non en l'an 40 ap. J.-C., mais entre les deux fragments de l'an 39 (*C. I. L.*, VI, n° 32346).

P. 51. P. Chantraine fait allusion à certains latinismes que contient la version grecque des *Res gestae divi Augusti*.

P. 129-133. M. Durry pense qu'il convient d'ajouter aux listes

de *praepositi* dressées grâce aux inscriptions un *praepositus* au recrutement, qui apparaîtrait dans les *Acta sancti Maximiliani martyris*.

P. 158. H. Frère renvoie à des inscriptions d'Afrique, où des *pugiles* sont produits en dehors du *gymnasium* (*C. I. L.*, VIII, nos 11998, 12421, 12425, 14855). Ces *pugiles* seraient des athlètes s'entraînant à la boxe.

P. 181, n. 4. J. Heurgon signale des inscriptions du début du III^e siècle ap. J.-C. où *nepos* est l'équivalent de *sororis filius*.

P. 182, n. 2. Le même auteur cite des dédicaces africaines où sont mentionnés Galère et Maximin Daia, et non Constance Chlore et Sévère qui régnaient sur l'Occident.

P. 267-276. Max Niedermann étudie un certain nombre de *cognomina* latins : Capitolinus, Frontinus, Firmanus, Firminus, Silvanus, Silvinus..., Philotaerus, Concordius, Euty chius...

P. 347-350. W. Seston date de 297 l'édit de Dioclétien contre les Manichéens. Rien ne s'oppose à ce que le proconsulat d'Afrique du Julianus à qui cet édit est adressé soit de 296-297 ; il précéderait ainsi celui de L. Aelius Helvius Dionysius, qui dédie à la fin de 297, probablement dans la première année de sa fonction qui en dura quatre, une inscription de Dougga (*L. Poinssot, Nouv. Arch. des Miss. scient.*, XXI, fasc. 8, 1913, p. 17), où il faut lire 158) à la l. 3, consacrée à

l'empereur Maximien, non pas *cos·v·des. ui et*, mais *cos·v·et*.

ELIZABETH C. EVANS. THE CULTS OF THE SABINE TERRITORY (PAPERS AND MONOGRAPHS OF THE AMERICAN ACADEMY IN ROME, T. XI). New-York, 1939.

Passé en revue, en s'appuyant notamment sur l'épigraphie, les cultes de la Sabine classés par localités et ceux des cités et régions associées aux Sabins.

Pl. III, 1 reproduit la dédicace de L. Mummius trouvée près de Reate (*C. I. L.*, I, 2^e édit., pars 2, fasc. 1, n° 632).

O. FIEBIGER. INSCHRIFTENSAMMUNG ZUR GESCHICHTE DER OSTGERMANEN (Akademie der Wissenschaften in Wien, philosophisch-historische Klasse, DENKSCHRIFTEN, T. 70, 3^e partie). Vienne et Leipzig, 1939.

Suite du recueil publié en 1917 par O. Fiebiger et L. Schmidt.

86 numéros répartis selon les diverses peuplades. Bibliographie, lieu de trouvaille, texte, dans certains cas traduction, commentaire.

W. HERAEUS. KLEINE SCHRIFTEN (INDOGERMANISCHE BIBLIOTHEK, T. III, 17). 1937.

Réunion d'articles déjà publiés, dont certains, concernant entre autres des poèmes latins sur des inscriptions, l'édit du maximum de Dioclétien, intéressent l'épigraphie.

SIR GEORGE HILL. A HISTORY OF CYPRUS, T. I : To the conquest by Richard Lion Heart. Cambridge, 1940.

Le chapitre XI (p. 226-256) est consacré à la province romaine et fait un grand usage des inscriptions, en particulier pour le titre de Sébasté porté par Paphos (p. 232), l'étude du *koinon* (p. 233) et les routes (p. 236). Une note additionnelle (p. 254-256) donne les listes chronologiques des proconsuls, légats et questeurs de la province, avec références aux inscriptions.

J. J. E. HONDIUS. SAXA LOQUUNTUR. Leyde, 1938 (en hollandais).

Histoire et importance de l'épigraphie grecque. Bibliographie, comprenant 115 pages, de livres, périodiques, dissertations et articles se rapportant aux inscriptions grecques.

G. JACOPI. ESPLORAZIONI E STUDI IN PAFLAGONIA E CAPPADOCIA. Rome, 1937.

Rapport sur la seconde campagne d'exploration de la Mission archéologique italienne en Anatolie (août-octobre 1936), publié sous les auspices du Reale Istituto d'archeologia e storia dell'arte (pour la première campagne, cf. *Ann. épigr.*, 1939, nos 25-27).

P. 4-5 et fig. 2. A *Prusias ad Hypium* (*I. G. R.*, III, n° 64). Lecture plus complète des noms

des phylarques qui appartenaient aux douze tribus de la ville.

P. 12-13 et fig. 33-34.

159) A Kidros (*Ann. épigr.*, 1903, n° 258 ; *I. G. R.*, III, n° 1434). Révision du texte ; l. 2 : la pierre porte nettement, après θεῶ, Μωνίω ; Μώνιος dériverait peut-être de Ἀμμων (p. 12, cf. p. 14) — (?). L'inscription est datée de 179, soit de 172 ap. J.-C. d'après l'ère de Paphlagonie, et non de 115 d'après l'ère de Pompée. La carrière militaire de Sex. Vibius Gallus s'est déroulée sous Marc Aurèle et Lucius Vérus ; les *imperatores* auxquels font allusion d'autres inscriptions en son honneur (*C. I. L.*, III, nos 13648, cf. 14187³ ; 14187⁴ et ⁵ = *I. G. R.*, III, nos 1432-1433) ne sont donc pas des princes de la fin du 1^{er} et du début du 2^e siècle (G. Mendel, *Mus. imp. ottomans. Catal. des sculpt.*, III, p. 390), ou Septime Sévère et ses fils (Th. Mommsen et E. Kalinka, *Festschr. für O. Benndorf*, p. 221).

P. 13-14. L'auteur propose de chercher en Égypte l'origine de l'épithète *Sarsus* donnée à Jupiter sur l'inscription du *C. I. L.*, III, n° 14187⁴ et ⁵ = *I. G. R.*, III, n° 1433 — (?).

P. 18 et fig. 49. A Kirşehir. Stèle portant une grande croix.

160) Ἐνθα καταχί-
τε ὡ τῖς μαχα-
[ρ]ήας μνήμης
Στέφανος
[ν]οτάριος.

P. 22-26. A *Tyana*.

P. 23 et fig. 89. Reprend
I. G. R., III, n° 130.

P. 24 et fig. 94. Reprend
C. I. G., n° 4193. = *I. G. R.*, III,
n° 129.

P. 24-25 et fig. 96. A propos du
C. I. L., III, n° 6775, traite de
l'*evocatus majorarius*, qui ne se-
rait pas seulement chargé de
l'approvisionnement en vivres et
des mensurations inhérentes à cet
approvisionnement, mais aurait
présidé à tout le recouvrement
des impôts d'une province ou
d'une cité.

P. 25 et fig. 97-98. Cippe.

161)

D · M

M A R S A T W
N I N O A N N O R
X X X D O M O
S I S C I A · E X
P A N N O N I A
S V E R I O R E
M · A V E L I V S
L V C I V S · > · L E G
X I I I · G E M I N Æ
V E R N A E E T
L I B E R T O I N C O M
P A R A B I L I

P. 25-26 et fig. 99-100. Nou-
velle copie, insuffisamment éta-
blie, du *C. I. L.*, III, n° 14184⁹.

P. 31-32 et fig. 127-128. A
Paşmakci (*Faustinopolis*). Épi-
trophe bilingue.

P. 32. A Gökbesköy (au nord
d'Ulukışla).

162)

Ἀπόλλος Ἀθηνοδώρω ἀδελφῶ
ἱατρῷ μνήμης ἔνεκεν.

P. 32-33 et fig. 131-132. A
Eminlik, près de Paşmakci. Borne
milliaire.

163)

IMP · CAES · DIVI · SEVERI · NEP
DIVI ANTONINI · MAG PII
FIL · M · AVR · SEVERO
PIO · FEL · AVG
PONT · MAX · TRIB · POTEST
IMP · I · I · COS · P · P · PRO · COS
PER ASINIVM · LEPIDVM
LEG · AVG · PR · PR · PRAESID
PROVINC · CAPP

IA

Date : 222 ap. J.-C.

La mention de la seconde
salutation impériale de Sévère
Alexandre est anormale.

P. 33 et fig. 133-134. Au même
endroit. Fragment d'une borne
milliaire avec le début d'une dé-
dicace à l'empereur Sévère
Alexandre.

P. 33. Remarques concernant
la provenance du milliaire du
C. I. L., III, n° 12214.

P. 33-36 et fig. 135-136. A
Aksaray. Stèle présentant au
centre une croix, dont la haste,
au-dessous des bras, sépare le
texte en deux.

- 164) Ἐνθάδ
 κεῖτε ἡ τῆς
 μακαρίας
 νος Μαρία ἦτι
 5 τοῦ ἀποστολῶ
 φεσεν ἐξεν
 γίων πόδα
 βομένοις τὸ
 διένιμεν μν
 10 Κὺ ὅταν ἔρχῃ
 ε κατα-
 εὐλαβοῦς καὶ
 μνήμης διάκο-
 ς κατὰ τὸ ῥητὸν
 ἔτεκνοτρό-
 οδόχρησεν ἁ-
 ς ἐνίψε θλι-
 ᾶρτον αὐτῆς
 ἡσθητι αὐτῇ
 ἐν τῇ βασιλείᾳ σου.

L. 5 : ἀποστ(ό)λου; l. 9 :
 αὐτῆ(ς); l. 4 : Κὺ(ριε).

A cette diaconesse sont appli-
 quées les paroles de saint Paul,
Ad Timoth., 5, 9-10; cf. *Episto-*
lae ad virgines, II, 4.

L'auteur commente l'inscrip-

tion en se référant à Kalsbach,
Die altkirchliche Einrichtung der
Diakonissen (*Röm. Quartalschr.*,
 22 Supplementheft).

P. 41-42 et fig. 161. A Güplü-
 pinar. Stèle incomplète à droite.

- 165) Α Γ Α Θ Η Τ Υ χ η
 ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΙ ΝΕΡΟΥΑ
 ΤΡΑΙΑΝΩ ΚΑΙΣΑΡΙ Σεβαστω
 ΓΕΡμανικῶ ΟΙ ΚΑΤΑταχθεν
 ΤΕΣ ΕΦΗΒΟΙ ΥΠΟ Δ
 ΔΙΟΥ ΓΑΛΑΤΟΥ ΓΥΜΝΑΣΙΑρχου
 ΠΡΩΤΟΥ ΤΗΣ ΔΙΗΝΕΚΟΥΣ
 ΓΥΜΝΑΣΙΑΡΧΙΑΣ ΚΑΙ Εκ των
 ΙΔΙΩΝ ΓΥΜΝΑΣΙΑΡΧΟΥ

Suit une série de noms, qui
 devaient être au nombre de 36,
 disposés sur trois colonnes.

Pour le terme de διηνεκής, l'au-
 teur renvoie à A. Wilhelm, *Denk-*
schriften Akad. Wien, XLIV,
 p. 153.

P. 43 et fig. 162. A Ankara.
 Cipse.

- 166)
 D M
 V L P · M A X I M V S
 N A T · P A N N M I
 L E S L · X · G · S T I P · X V I I I
 5 A N N O · X X X V I I I · R E
 D I · A · P A R T H I A D E
 C E S S I T · I I I N O N
 S E P T · H E R E S · F A C I
 E N D V M C V R A V I T
 I O T E R T V L L O E T C L E
 M E N T E C O S

L. 3 : *nat(ione) pann(onica)* ;
l. 5-6 : *redi(ens)*.

Date : 195 ap. J.-C.

S. LOESCHCKE. DER TEMPEL-
BEZIRK IM ALTBACHTALE ZU
TRIER, fasc. 1. Berlin, 1938.

Ce premier fascicule, dû à la collaboration de E. Gose, L. Husong, W. Jovy et S. Loeschcke, porte comme sous-titre *Planausschnitt, Ritonatempel und Umgebung*.

P. 51-54. E. Gose réunit les inscriptions trouvées dans cette région de la fouille. Plusieurs sont déjà dans l'*Ann. épigr.*, 1928, nos 181-186.

P. 51 et pl. 21, 5. Édicule brisé à gauche, avec en bas-relief l'image d'une déesse assise.

167) Dans le fronton :

I O M

Sur l'entablement :

n u M I N I B · A V G V S T
V I A  S A  O G N A T I L

A droite de la tête de la déesse :

· A

L'auteur lit : l. 2 : [nu]mi-
nib(us) August(orum) ; l. 3 :
... via... sa [pr]o Gnatil(l)a.

P. 52 et pl. 20, 1 = *Ann. épigr.*, 1928, n° 182.

P. 52 et pl. 20, 6 = *Ibid.*, n° 181.

P. 52 et pl. 20, 3 (*Ibid.*, n° 183). La lecture des lignes 1-3 est établie ainsi :

168) m I L E S · C I A S
S I S · G E R M A N C E 
 A  N E G

L. 2-3 : la partie martelée ne donne pas, comme on avait pensé d'abord, *Domitianae P(iae) F(idelis)*, mais doit se restituer *Antoninianae* ou *Philippianae* ; puis le début de *negotiator*...

P. 53 et pl. 22, 7 (*Ann. épigr.*, 1928, n° 184 : les cinq premières lignes seulement). Il manque environ la moitié de la plaque à droite.

169) N V M I N I B V S
E X H E D R A M C
C O L O N I A E C A
B I L I O S E C V N
5 A Q V I N O · L A T
C O V I R I O · S E C V N D O
C V M M I O · V I T A L E
M A T V I N I O · M A V S V E O
A P R I L I O · I B L I O M A R O
I O · D E D I C A T V M

L. 2 : à droite, début d'une lettre ronde.

L. 6-9 : un intervalle vide suit les noms de ces quatre lignes qui étaient rangés en colonne.

P. 53 et pl. 20, 4. Plaque.

170) V O R I O N I
D E O · S A C R
V O T O · S V S C E P
t O · V E T T I V S
D E M I O N C V S
R A D D A R P I · V · S · L · M ·

P. 53 et pl. 20, 2 = *Ann. épigr.*, 1928, n° 185.

P. 54 et pl. 20, 5 = *Ibid.*, n° 186.

171) Le texte est complet à droite et il faut lire à la dernière ligne *moRaLs*, peut-être *memORIALIS*.

P. 92 et pl. 26, D, 1. Fragments d'un gobelet de terre cuite avec inscription peinte.

172) — NOBIS

Peut-être *remisce* NOBIS.

P. 95, 99, 115, 118, 121 et pl. 30, nos 1-7, 35. Estampilles de potiers.

P. 111 et pl. 30, 46. Fragment d'un gobelet de terre cuite avec inscription peinte en blanc.

173) DEO

Sans doute DEO *inuicto*.

P. 123 et pl. 28, 4. Fragment d'amphore avec estampille à l'attache inférieure de l'anse.

F. MAROI. IL DIRITTO AGRARIO NELLE EPIGRAFI ROMANE. Rome, 1938.

Tome I de la *Collana di conferenze* publiée par l'*Osservatorio italiano di diritto agrario* (38 p., 5 pl.).

A. PASSERINI. LE COORTI PRETORIE, Rome, 1939.

Forme le fascicule 1 des *Studi pubblicati dal R. Istituto italiano per la Storia antica*.

La première partie traite des cohortes elles-mêmes ; la seconde des préfets du prétoire (fastes des préfets).

PISCICULI. STUDIEN ZUR RELIGION UND KULTUR DES ALTERTUMS FRANZ JOSEPH DÖLGER DARGEBOTEN (ANTIKE UND

CHRISTENTUM, Ergänzungsband I). Münster i. W., 1939.

P. 41-53. C. I. M. I. van Beek commente la formule *ostenderunt cryfios* que porte une inscription mithriaque de Rome (C. I. L., VI, n° 751 a). Il ne s'agit pas d'initiés du second degré dont les yeux auraient été voilés ; la tradition manuscrite du texte de saint Jérôme (*Epist.* 107, 2, 2), confirmée par des inscriptions de Doura-Europos (M. I. Rostovtzeff et autres, *Excavations at Dura-Europos*, VII, p. 123), donne aux titulaires de ce grade le titre de *nymphus*. L'auteur pense que le *cryfius*, dont nous ne savons pas ce qu'il était exactement, était, en tant que nouveau myste, présenté (*ostenderunt*), remis (*tradiderunt* : C. I. L., VI, n° 753) à la communauté des fidèles.

P. 125-145. Th. Hopfner passe en revue les diverses épiclèses d'Hécate-Séléné-Artémis dans les papyrus magiques grecs et les *tabellae defixionum*.

PLINE LE JEUNE. PANÉGYRIQUE DE TRAJAN préfacé, édité et commenté par M. DURRY. Paris, 1938.

Usage des inscriptions, surtout dans le commentaire.

En outre, divers appendices : I. Le cognomen *Optimus*.

II. Complément, d'après une inscription de Milet (H. Dessau, *I. L. S.*, n° 8970), de la notice de la *Prosop. imp. rom.*, III, p. 413, n° 574, concernant Trajan père.

III. *Congiarium et frumentationes*.

IV. Les consuls de 100 ap. J.-C.

V. *Votorum nuncupatio*.

VI. *Comitia*.

VII. L'homme nouveau du chap. 70 : Sex. Quinctilius Sex. fil. Ani. Valerius Maximus ; ses descendants.

VIII. *Renuntiatio* des consuls suffects pour l'année 100 et durée du troisième consulat de Trajan.

IX. Tableau généalogique de la famille de Trajan.

FR. POULSEN. *NEMI STUDIES* (extrait des *ACTA ARCHAEOLOGICA*, t. XII, 1941). Copenhague, 1941.

P. 7, 15. Dans le sanctuaire de Diane. Rappel de dédicaces votives déjà publiées.

P. 19 avec fig. p. 20. Reproduit l'inscription du *C. I. L.*, XIV, n° 4196.

P. 21. Inscription au milieu d'une mosaïque qui pavait une « chambre votive », dans le sanctuaire de Diane (*C. I. L.*, XIV, n° 4183).

P. 22-52 avec fig. Hermès et statues dédiés à Diane dans la même « chambre », conservés au Museum and Art Gallery à Nottingham Castle en Angleterre et à la Glyptothèque Ny Carlsberg à Copenhague. Certains portent des inscriptions qui désignent les personnages, et qui figurent déjà au *C. I. L.*, XIV.

BR. SNELL. *LEBEN UND MEINUNGEN DER SIEBEN WEISEN. GRIECHISCHE UND LATEINISCHE QUELLEN AUS 2000 JAHRE MIT DER DEUTSCHEN UEBERTRAGUNG*. Munich, 1938.

Parle des graffites découverts à Ostie en 1936 (plus haut, n° 4 et suiv.).

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE. *MÉLANGES EN HOMMAGE A LA MÉMOIRE DE FR. MARTROYE*. Paris, 1941.

P. 75-76. J. Carcopino.

174) Dans les *Fastes Capitolins* (*C. I. L.*, I, 2^e édit., pars 1, p. 27), il convient de restituer à l'année 89 d'après les *Fastes d'Anzio* (*Ann. épigr.*, 1922, n° 88) :

[*l(ustrum) f(ecerunt) LXVI*], et à l'année 86, au lieu de [*l(ustrum) f(ecerunt) LXVI*], le mot [*abdicau(erunt)*].

P. 81-92. V. Chapot complète et rectifie le relevé alphabétique des proconsuls, questeurs et légats qu'il a donné dans son livre *La province romaine proconsulaire d'Asie*, 1904 ; il dresse en outre la liste chronologique des proconsuls.

P. 93-100. J. Toutain examine certains documents récemment découverts en Afrique, qui font allusion à la *lex Manciana* (*Ann. épigr.*, 1930, n° 88 ; 1938, n° 72). Il y voit la confirmation de la thèse jadis soutenue par lui : le *fundus Villae Magnae Variani*, dont l'inscription d'Henchir-Mettich (*C. I. L.*, VIII, n° 25902) ré-

vèle le mode d'exploitation, est un grand domaine privé ; la *lex Manciana*, qui a servi de modèle au règlement d'exploitation de ce domaine, n'est pas une *lex publica*, mais une *lex locationis* établie spécialement pour les provinces africaines.

P. 107-109. E. Albertini a retrouvé une copie prise en 1839 du bas d'une inscription de Djemila (*C. I. L.*, VIII, n° 8328 et p. 968 ; *Ann. épigr.*, 1912, n° 132) en l'honneur de L. Titinius Clodianus. L. 6 et suiv. :

175)

PARES PRAES AGENTI	OV NWID PROC QVADRG GAI
PROC HEREDITAT ROCI	DI MAGN SPLENDBSSIMS
COL CVICVLITANORVM	CONLATIONE SPO
LARVM	FACTA POSVIT

L. 6 : *partes praes(idis) agenti* [*pr*]ov(*inciae*) Numid(*iae*), *proc(uratori) quadr[a]g(esimae) Gal[liar(um)]* ; l. 7 : *proc(uratori) hereditat(ium)*, [*p*]roc(uratori) [*u*]di magni splendidissimus [*ordo*] ; l. 8 : *col(oniae) Cuiculitanorum, conlatione spo[rtu]*.

Cf. *Ann. épigr.*, 1917-1918, n° 85 où le personnage est dit : *multarum duc(enariarum) viro*.

A. STEIN. DIE LEGATEN VON MOESIEN (DISSERTATIONES PANNONICAE, série I, fasc. 11). Budapest, 1940.

G. H. STEVENSON. ROMAN PROVINCIAL ADMINISTRATION TILL THE AGE OF THE ANTONINES. Oxford, 1939.

R. SYME. THE ROMAN REVOLUTION. Oxford, 1939.

Fréquents renvois aux inscriptions, pour les grands personnages de la période de transition entre la République et

l'Empire, et de la période augustéenne.

Un important appendice (p. 525) met à jour la liste des consuls de 80 av. J.-C. à 14 ap. J.-C., en tenant compte des textes récents et particulièrement des Fastes des *vicomagistri* (*Ann. épigr.*, 1937, n° 62 ; 1938, n° 66). L'ouvrage se termine par les *stemmata* de quelques grandes familles, habituellement conformes à ceux que propose Edm. Groag dans la *Real-Encyclopädie* ou dans la *Prosopographia imperii romani*.

HELEN H. TANZER. THE COMMON PEOPLE OF POMPEI. A STUDY OF THE GRAFFITI (THE JOHNS HOPKINS UNIVERSITY STUDIES IN ARCHAEOLOGY, n° 29). Baltimore, 1939.

ANT. TARAMELLI. BIBLIOGRAFIA ROMANO-SARDA. Rome, 1939.

Publiée par l'*Istituto di Studi romani* dans la *Bibliografia regio-*

nale dell' Italia romana, dont elle forme le fascicule 1.

P. 58 et suiv. Bibliographie épigraphique, relative également aux diplômes militaires et aux bornes milliaires.

J. TOUTAIN. LE MONUMENT DES NAUTES PARISIENS ET LE COMMERCE FLUVIAL SUR LA SEINE AU I^{er} SIÈCLE DE L'ÈRE CHRÉTIENNE (extrait des MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ DU VIEIL ARGENTEUIL, Bulletin n° 13, 1941).

Expose les raisons pour lesquelles le monument des Nautes parisiens est un hommage à Tibère et à Jupiter Capitolin après la fin de l'insurrection gauloise en 21 de notre ère (voir plus haut, *Revue des Études latines*, XVIII, 1940).

F. DE VISSCHER. LES ÉDITS D'AUGUSTE DÉCOUVERTS A CYRÈNE (Université de Louvain, RECUEIL DE TRAVAUX D'HISTOIRE ET DE PHILOGIE, 3^e série, 1^{er} fasc.). Louvain, 1940.

Première étude en langue française des édits d'Auguste trouvés à Cyrène (*Ann. épigr.*, 1927, n° 166 ; *S. E. G.*, IX, n° 8).

Les quatre premiers, datés de l'année 1^{er} juillet 7-30 juin 6 av. J.-C., sont relatifs aux affaires de Cyrénaïque ; leurs dispositions concernent notamment l'organisation judiciaire de la province et la situation des Hellènes nouvellement gratifiés du droit de cité romaine.

Le cinquième, très bref, daté de l'année 5-4 av. J.-C., ordonne la promulgation dans tout l'Empire d'un sénatus-consulte de l'an 4 av. J.-C. ; il est suivi du texte intégral de ce sénatus-consulte, qui est relatif aux procès de *repetundae*, c'est-à-dire aux actions en répétition de sommes d'argent indûment exigées par les magistrats romains.

Une traduction française accompagne le texte grec de chaque document ; pour le cinquième édit, la traduction latine donnée en 1927 par G. Oliverio (*Ann. épigr.*, 1927, n° 166) y est jointe.

W. WAGNER. DIE DISLOKATION DER RÖMISCHEN AUXILIARFORMATIONEN IN DEN PROVINZEN NORICUM, PANNONIEN, MOESIEN UND DAKIEN VON AUGUSTUS BIS GALLIENUS. Berlin, 1938.

Étude publiée dans les *Neue Deutsche Forschungen*, t. 203, Section *Alte Geschichte*, t. 5.

Elle met en œuvre tous les documents épigraphiques récemment découverts, diplômes militaires, inscriptions, marques de briques. Elle sera particulièrement utile pour rectifier bien des indications données par Cichorius aux articles *Ala* et *Cohors* de la *Real-Encyclopädie* de Pauly-Wissowa-Kroll. Elle se termine par des tableaux de la répartition chronologique et topographique des *alae*, *cohortes* et *numeri* à l'intérieur des provinces danubiennes.

S. L. WALLACE. TAXATION IN EGYPT FROM AUGUSTUS TO DIOCLETIAN (PRINCETON UNIVERSITY STUDIES IN PAPYROLOGY, n° 2). Princeton, 1938.

En 17 chapitres sont groupés les revenus tirés en Égypte des

divers impôts, taxes, monopoles, douanes et péages ; un dernier chapitre donne une vue d'ensemble sur la politique fiscale des empereurs romains dans cette province. (Aperçu des matières traitées : P. Collart, *R. É. G.*, LII, 1939, p. 603-604).

ALF. MERLIN¹.

1. Cette année, M. Jean Gagé n'a pas pu nous donner sa collaboration.

TABLES ANALYTIQUES

DE LA REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES

1° Table des périodiques et ouvrages cités

A. — PÉRIODIQUES

- Aegyptus*, 1939, depuis la p. 177.
Annales du Service des antiquités de l'Égypte, 1939.
Die Antike, 1938 ; 1939 ; 1940, p. 1 à 160.
Aquileia nostra, 1939.
Archaeologiai Értesítő, 1939.
Archiv für Papyrusforschung, 1939.
Archivo español de arte y arqueología, 37, 1937.
Le Arti, 1938-1939, p. 1 à 216.
Atti della Reale Accademia d'Italia. Rendiconti della Classe di Scienze morali e storiche, 1939, p. 1 à 50.
Bonner Jahrbücher, 1940.
Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques, 1936-1937 ; procès-verbaux des séances, 1940, novembre-décembre ; 1941, janvier à juin.
Bulletin d'archéologie et d'histoire dalmate, 1930-1934.
Bulletin de la Société archéologique champenoise, 1939, p. 1 à 83.
Bulletin mensuel de la Société des sciences de l'Yonne, n° 118.
Bullettino della Commissione archeologica del Governatorato di Roma, 1939.
Bullettino del Museo dell' Impero Romano, 1939.
Les Cahiers lorrains, 1938.
La Civiltà cattolica, 1939 ; 1940, t. I ; t. II, p. 1 à 244.
Classical Philology, 1939 ; 1940, p. 1 à 240.
Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1940, depuis la p. 81.
Dioniso, 1939, p. 1 à 187.
Emerita, 1939.
Ephemerides liturgicae, 1937.
Germania, 1939, depuis la p. 213 ; 1940 ; 1941, p. 1 à 152.
The Harvard theological Review, 1938, depuis la p. 251 ; 1939 ; 1940, p. 1 à 237.
Hermes, 1939.
Jahrbuch des deutschen archäologischen Instituts, archäologischer Anzeiger, 1939, depuis la col. 403 ; *Jahrbuch et Anzeiger*, 1940.
Journal of Hellenic Studies, 1939.
Klio, 1939, depuis la p. 131 ; *Beiheft* 43, 1939.
Mainzer Zeitschrift, 1939 ; 1940.
Mélanges de l'École française de Rome, 1940.
Mémoires de la Société éduenne, 1940, depuis la p. 409.
Mémoires présentés... à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, XIV, p. 189 à 391.

Memórias da Academia das Ciências de Lisboa, Classe de Letras, 1936 ; 1937.
Philologische Wochenschrift, 1941, col. 1 à 336.
Rendiconti dell' Accademia dei Lincei, Scienze morali, 1939.
Rendiconto delle sessioni della R. Accademia delle Scienze... di Bologna, Scienze morali, série 4, I, 1937-1938.
Revue archéologique, 1940, I et II ; 1941, I.

Revue de philologie, 1940 ; 1941, p. 1 à 84.
Revue des Études anciennes, 1940.
Revue des Études latines, 1940.
Rivista di Studi pompeiani, 1939, p. 1 à 80.
Römische Mitteilungen, 1940.
Studi e materiali di storia delle religioni, 1939.
Θραυικά, 1939.

B. — PUBLICATIONS RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE

Anatolian Studies presented to W. H. Buckler.
D. Van Berchem, *Les distributions de blé et d'argent à la plèbe romaine sous l'Empire*.
J. Carcopino, *Aspects mystiques de la Rome païenne*.
M. P. Charlesworth, *Documents illustrating the reigns of Claudius and Nero*.
R. Clément, *Découvertes gallo-romaines rue des Murs, à Metz*.
Commission des fouilles de Saint-Bertrand-de-Comminges, *Rapport sur les fouilles de 1933 à 1938, 1^{re} partie. Mélanges Alfred Ernout*.
E. C. Evans, *The Cults of the Sabine territory*.
O. Fiebigler, *Inscriptionensammlung zur Geschichte der Ostgermanen*.
W. Heraeus, *Kleine Schriften*.
Sir George Hill, *A history of Cyprus*, I.
J. J. E. Hondius, *Saxa loquuntur*.
G. Jacopi, *Esplorazioni e studi in Paflagonia e Cappadocia, 2^a campagna*.
S. Loeschcke, *Der Tempelbezirk im Altbachtale zu Trier, I*.
F. Maroi, *Il diritto agrario nelle epigrafi romane*.
A. Passerini, *Le coorti pretorie*.

Pisciculi... Franz Joseph Dölger dargestellt.
Pline le Jeune, *Panégryque de Trajan*, édition M. Durry.
Fr. Poulsen, *Nemi Studies*.
Br. Snell, *Leben und Meinungen der Sieben Weisen*.
Société nationale des Antiquaires de France, *Mélanges en hommage à la mémoire de Fr. Martroye*.
A. Stein, *Die Legaten von Moesien*.
G. H. Stevenson, *Roman provincial Administration till the age of the Antonines*.
R. Syme, *The Roman Revolution*.
H. H. Tanzer, *The common People of Pompei, a study of the graffiti*.
Ant. Taramelli, *Bibliografia romano-sarda*.
J. Toutain, *Le monument des Nautes parisiens*.
F. de Visscher, *Les édits d'Auguste découverts à Cyrène*.
W. Wagner, *Die Dislokation der römischen Auxiliarformationen in den Provinzen Noricum, Pannonien, Moesien und Dakien von Augustus bis Gallienus*.
S. L. Wallace, *Taxation in Egypt from Augustus to Diocletian*.

2^o Table des provenances

N. B. — Les nombres qui suivent chaque article renvoient non aux pages, mais aux numéros (en caractères gras) qui accompagnent les inscriptions.

I. Rome

Église de Sant' Omobono, 68 à 70.
Église de Sainte-Praxède, 71.
Église de Santa Prisca, 75 à 78.

Forum d'Auguste, 59, 60.
Mausolée d'Auguste, 3.
Palais de la Chancellerie, 102, 103.
Prata Neptunia, 104.
Thermes de Caracalla (au sud des), 101.

Via Marco Aurelio, sur le Célius, 62, 63.
 Via Praenestina, 64, 65.
 Viale Africa, 61.
 Provenance inconnue, 138.
 Rome ou Italie méridionale, 130.

II. Italie

Angera, 93.
 Chieti, 105.
 Gubbio, 95.
 Ostie, 4 à 9, 66, 67, 97 à 100, 150.
 Pouzzoles, 73.
 Ravenne, 94.
 Sassoferato, 96.
 Strongoli, 21

III. Péninsule ibérique

Capara, 133.
 Coria (*Caurium*), 132.
 Italica, 92.
 San Pedro de la Nave (*Zamara*), 17 à 20.

IV. Gaule

Bordeaux, 134.
 Boussange, 74.
 Camboulit, 124.
 Chalon-sur-Saône, 26.
 Chalon-sur-Saône (environs), 30.
 Corcelles-les-Monts, 25.
 Eguisheim (?), 32.
 Entre Chamilly et Aluze, 28.
 Fragnes, 27.
 Lyon, 31.
 Metz, 151, 152.
 Montfo, 24.
 Narbonne, 121.
 Saint-Bertrand-de-Comminges, 153 à 155.
 Saint-Léger-sur-Dheune (environs), 29.
 Saint-Raphaël (environs), 126.
 Vaison-la-Romaine, 135 à 137.
 Villers-Semeuse, 58.

V. Germanie

Cologne, 23, 86, 87.
 Eisenberg, 82.
 Gotha (Musée), 83.
 Hochscheid, 88, 89.
 Hostel, 22.
 Mayence, 107 à 110.
 Mörsch, 90.
 Rübenach (environs), 85.

Spire, 84.
 Trèves, 167 à 173.

VI. Provinces danubiennes

1. Dalmatie.

Andretium, 55 à 57.
 Podgrade (Poljica), 53.
 Sinj, 52.

2. Pannonie.

Aquincum (?), 10.
 Dunapentele (*Intercisa*), 15.
 Szentendre (*Ulcisia castra*), 16.

3. Mésie et Thrace.

Patélénitsa, 123.

VII. Grèce et îles

Thasos, 125.

VIII. Asie

1. Pamphylie.

Attaleia, 147.

2. Pisidie.

Antioche, 142 à 146.

3. Phrygie.

Keçiler, 139.
 Savçılar, 140.

4. Bithynie.

Kurmé-Keuy, 129.
 Mudurnu, 127.
 Tachtali, 141.

5. Paphlagonie.

Kidros, 159.

6. Galatie.

Ankara, 166.
 Kadyr Khan, 148.

7. Cappadoce.

Aksaray, 164.
 Eminlik, 163.
 Göktesköy, 162.
 Güplüpinar, 165.
 Kirşehir, 160.
 Tyana, 161.

8. Syrie.

Abrin (environs), 81.
 Gaziantep, 106.

IX. Afrique

1. Égypte.

Karnak, 1, 2.

2. Tunisie.

Haidra (*Ammaedara*), 131.

Thurburbo Majus, 34 à 42.

3. Algérie.

Bougie, 117.

Djemila, 175.

El-Kantara, 156.

Lambèse (environs), 43, 44.

Mons, 50, 51.

Philippeville (*Rusicade*), 33.

Saint-Arnaud (environs), 48.

Timgad, 45 à 47, 49, 157.

4. Maroc.

Banasa, 79.

Tétouan (environs), 114.

Volubilis, 112, 116.

3^e Table des matières

I

NOMS ET SURNOMS

L. Abius Helenus, 71.
 Acutus, 126.
 Aedinius..., 71.
 T. Aeirius Flaccianus, 96.
 Ael. Flavianus, 10.
 Ael. Justianus, 10.
 P. Ael. Maximinus, 14.
 L. Aem. Fe., 156.
 Emilianus Anilia<n>i, 17.
 L. Aius L. I. Cinips, 71.
 ... Amphion, 71.
 Amatorius Peregrinus, 110.
 ...s Andro., 71.
 Anecilius, 24.
 M. Anton. Pro[culus], 71.
 ...s Aphrodis., 71.
 Apollus, 162.
 Sex. Appul. Sex. I. Primig., 71.
 Aprilius Ibliomarus, 169.
 Aquilo C. et M. Versulati(or)um I., 87.
 Aquinus Lat..., 169.
 Arquius [T]alai, 20.
 Arruntius Pri..., 71.
 ... Gaii f. As(iaticus ? ?), 134.
 Asinius Lepidus, 163.
 Athenodorus, 162.
 . Atinius Felix, 71.
 P. Attius Annianus Julianus P. fil.
 Arn., 36.
 Augusta Crobi fil., 152.
 Aurelia Maxima, 101.
 M. Aurelius Lucius, 161.
 Mar. (Aurelius) Saturninus, 161.
 Bellianus Boudilli, 152.
 Bilius Secun..., 169.

Boete, 132.
 M. Bullatius Victor, 35.
 Q. Caecil(i)us Achilles, 71.
 M. Caecilius Africanus, 54.
 L. Caecilius Q. f. Fab. Calvus, 79.
 Q. Caecilius Q. I. Hilario, 71.
 Q. Caecilius Homerus, 71.
 A. Caecilius A. I. Primus, 71.
 Sex. Caedicius Sex. f., 21.
 M. Caelius Saturninus, 45.
 C. Caesennius P. fil. Auctus, 39.
 L. Caesennius Caes[enni] Secundionis
 fil. Auctus Aurelianus, 37, 38.
 Caesennius Secundio, 37, 38, 39.
 Calamus, 95.
 ...us Se[x. f. Cal]pu[rnius...], 153.
 [L.] Calpu[rnius Piso Frugi] (?), 145.
 [Carant]ius Carantodius, 25, 27.
 Carantodius Gaioli, 151.
 Carianus Belliani fil., 152.
 [Caristania Frontina J]ulia, 142.
 C. Cartilius C. f. Poplicola, 99.
 [Cassius ?], 81.
 C. Cass. Dor[y]p[horus], 86.
 L. Catillius Severus Julianus, 129.
 Chilon, 6.
 Ti. Cl. Aug. [lib...], 71.
 Ti. Claudius Herma qui Sideropogon
 appellatus est, 65.
 Ti. Claudius Athenodori f. Qui. Melito,
 64.
 Claud. On[esimus], 71.
 Collecticius quem peperit Angella, 138.
 Comatuia, 15.
 Cornel[ius...], 10.

- L. Cornelius Augurinus, 90.
 Cn. Cornelius Felix Aeeta, 42.
 Cornutus, 141.
 Cosconi[us...], 71.
 Covirius Secundus, 169.
 Cummius Vitalis, 169.
 [M. C.]usinius [M.] f. Vel. Rufus, 144.
 D... dius Galatus, 165.
 Δημήτριος Διο[γέν]ου ὁ κὲ Μουκι(α)-
 νός, 123.
 [... D]iogenēs, 71.
 Docius Magilonis f., 19.
 Dom[iti]us..., 81.
 M. Dullius Ce..., 71.
 Epitynchanus, 127.
 Felix Cariani fil., 152.
 C. Fictor. C. I. Phronim., 71.
 Firmus, 141.
 ...s Flaccus, 71.
 Flavia T. filia Procilla, 45.
 T. Fl[avius Aug. lib. Hilario], 71.
 T. Flavius Monimus, 45.
 T. Fla. Aug. lib. Penn..., 71.
 Florius Albanus, 109.
 C. Fulvius Salvis, 67.
 Gario, 108.
 Gelasius, 75.
 Q. Geminius Q. fil. Felix Bebenianus
 Caesennianus, 40.
 Q. Geminius Saturninus Caesennianus,
 41.
 Gnatil(l)a, 167.
 [Ha]nno Azrubalis Exuceiarzo, 72.
 He[li]odorus, 75.
 Heortasius, 139.
 C. Herennius T. f. Arn. Capito, 105.
 A. Herius L. f., 21.
 [...] Hicilius (?) [F]eralis, 74.
 A. Hirtius A. f., 102.
 Hostilius Antipater v. p., 98.
 L. Istimenn. L. I. Hyacint., 71.
 [J]ul. C. f. Vol..., 154.
 Julius Achilleus v. p., 101.
 Ti. Julius Anicetus, 71.
 C. Julius Felix, 71.
 T. Jul. Licinianus, 135.
 C. Julius Sp. f. Proculus, 71.
 L. Julius Secundus Botrianus, 42.
 Julius Cn. f. Secundus Botrianus, 42.
 [C.] Julius Sex, f. Vol[t. Se[renus]], 153.
 Junius Valerius [Bellicius v. c.], 62.
 L. Junius Vibianus, 49.
 P. Luc..., 71.
 M. Lucceius Torqua[tus], 156.
 L. Lucil. L. I. Macedonic., 71.
 Λούκ. Νωνᾶ ἀπελεύθερος Νομερίου
 δοῦ Λουκίου, 106.
 ...us Mac..., 63.
 ...ros Major., 71.
 Maria, 164.
 Matuinius Mansuetus, 169.
 Memor filius Aureli Canarthaе, 118.
 [Me]morialis, 170.
 Μίδων Σώλωνος, 140.
 ...I. Milo, 71.
 Μουκάτραλις Κόττος, 123.
 L. Mun. Vitalis, 137.
 Muranus, 87.
 Nardina, 44.
 [Niger ?], 81.
 Numerius Projectus, 66.
 Q. Numis. Q. I. Philagalus, 71.
 P. Opetreiu[s...], 71.
 C. Oppius O..., 71.
 M. Ostorius Scapula, 146.
 Par[c]ili(u)s (?) Plu[ncu]s, 74.
 L. Petronius Charito, 70.
 [... P]hilotimus, 71.
 Phoebus, 75.
 Pineanus, 132.
 M. Plautius Silvanus, 147.
 Plinius Nigrinus, 100.
 ...us Pollio, 71.
 Cn. Pomp. Cn. I. Evangel., 71.
 M. Pompeius Pudentianus, 46.
 Q. [Porcius Vetustinus], 116.
 Primus Ger. Diopanthi f., 34.
 ...I. Princeps, 71.
 Priscianus, 5.
 Prissia, 23.
 Proc... Con... (?), 89.
 Proculus Caeni [f.], 18.
 Sex. Public. Fronto, 109.
 M. Pulfennius Sex. f. Arn., 105.
 Py[rit]hous, 75.
 P. Rapidus, 52.
 C. Rubrius C. f. Pop., 148.
 C. Rubrius Optatus, 148.
 ...i. Ru[us], 71.
 L. Sallustius L. f. Fab. Senex, 79.
 Senio Comatonis f., 15.
 Sex. Sentius Sex. f. Quir. Caecilianus,
 79.
 Cn. Sentius Ma[ximus], 71.
 Sentius Sa[turninus], 71.
 Cn. Sergius, 124.
 Severianus Aug. lib., 43.
 Severus Aug. lib., 43.
 Séverus Alexandri, 107.
 Sex. Similius Severus Elogus, 88.

Sincorila, 108.
 Solon, 4.
 Σωτήριος, 122.
 T. Staberius A..., 71.
 ... Stabilio, 71.
 Statilia Tatto, 109.
 T. Statilius L. l. Cbrest., 71.
 Stephanus, 160.
 M. Sulpicius Hermadi(o), 31.
 [L. Tampius F]lavi[anus], 11.
 L. Tampius Rufus, 11.
 Telon Aug. l., 71.
 [Tenag]lino Pr[obus], 33.
 ... C. f. Ter., 71.
 Thales, 5.
 Theodorus, 75.
 Titius Mar., 124.
 Tituria C. l. Chrysis, 96.

P. Ulpus Aurelianus Severinus, 127.
 Ulp. Maximus, 166.
 [V]alerius..., 71.
 L. Valerius L. f. Fab. Junianus, 69.
 Valer[ius] Messor, 56.
 L. Val. Sera., 82.
 Dec. Varenus Bitias, 85.
 L. Varronius L. l. Auctus, 71.
 Vassedo, 30.
 Vassitu., 84.
 Velideatus Teraniscionis f., 16.
 Verati., 136.
 Vergilius, 4.
 Vettius Demioncus R[a]ddarpi, 170.
 Vironiani[us] Atalonis f., 16.
 [T. Vo]lumnus Varro, 142.
 [T. Volumnius Ser.] Varro, 143.
 Zosimus, 92.

II

DIEUX, DÉESSES, HÉROS

Apollo, 23.
 Apollo deus, 88.
 Apollo deus et sancta Sirona, 89.
 Asclepius conservator Augg., 69.
 Ἀσκληπιὸς Στρά..., 123.
 Deus [invictus], 173.
 Domus divina, 74, 90, 107, 110.
 Fortuna, 70, 136.
 Genius coloniae Thamugadis, 46.
 Genius Osiniatium, 52.
 Hercules deus invictus, 98.
 Juno Regina, 14.
 Jupiter, 75.
 Jupiter Dolichenus, 100.
 J. O. M., 21.
 J. O. M. T., 13.
 J. O. M. ceterique dei et Victoria Aug., 116.
 J. O. M., Juno, Mercurius, 155.
 J. O. M., numina Augustorum, 167.

Kronos, 83.
 Mars, 75, 82.
 Mars Augustus, 34.
 Mars deus, 107.
 Mercurius, 75.
 Mercurius deus, 74, 84.
 Mercurius deus et Maiia, 90.
 Μῶντος θεός, 159.
 Nemesia Augusta, 92.
 Numina..., 169.
 Saturnus, 34, 75, 77.
 Setuaianus (?), 22.
 Sol, 75.
 Sol invictus Mithras, 78.
 Sol Mithras, 140.
 Venus, 75, 96.
 Victoria Augusta, 154.
 Victoria victrix, ...imperatorum, 49.
 Vulcanus, 135.
 Vorio deus, 170.

III

PRÊTRES ET CHOSES RELIGIEUSES

1° *Sacerdotes païens.*
 Auguratus (à Timgad), 49.
 Flamen annuus, 40.
 Flamen divi Titi coloniae Juliae Karthaginiis, 36.

Flamen perpetuus, 41, 45, 46.
 Flaminatus (?), 36.
 Flaminica perpetua, 45.
 Haruspex, 67.
 Heliodromi (de Mithra), 75.

Ἱερεὺς (d'Asclépios), 123.

Leo (de Mithra), 75, 76.

Milites (de Mithra), 75.

Nymphæ (de Mithra) (?), 75.

Pater (de Mithra), 76.

Persæ (de Mithra), 75.

Pontifex, 142.

Sacerdos Aesculapi bis, 36.

Sacerdos deae Juliae Augustae, 142.

Sacerdos Romæ et Augusti, 154.

Sacerdos Saturni, 34.

2° Particularités du culte païen.

Aedes cum signis (de Mercure et de Maia), 90.

Ara cum superficie aerea, 70.

Cella Herculis, 66.

Ludi scaenici, 46, 49.

Signum Mercuri, 110.

Sortes Herculis, 67.

Statua cum basi (de la Victoria victrix imperatorum), 49.

Statua Martis, 46.

3° Antiquités chrétiennes.

Angeli,

Διάκονος, 164.

Episcopus, 139.

Eunuchus, 139.

Fontes christianorum, 97.

Infernum, 138.

Inscriptions chrétiennes, 53, 97, 139, 160, 164.

Inscription gnostique, 138.

Notarius, 160.

Refrigerium, 138.

Στέμμα λιτουργῶν, 139.

IV

NOMS GÉOGRAPHIQUES

Aquensis civitas (*decurio*), 90.

Aquincum, 15.

Atheniensis, 4.

Banasa (*coloni coloniae Juliae Valentiae Banasae ex provincia nova Mauretania Africa*), 79.

Baquates (*princeps*), 118.

Caesarenses ad Libanum, 81.

Castellum figlinarum, 107.

Cenomani, 59.

Cuiculitanorum colonia, 175.

Eraviscorum civitas, 13, 15.

— (*tabularius*), 14.

Eraviscus, 15.

Falernum, 9.

Furnaciensis, 132.

Gigarteni de vico Sidoniorum, 81.

Guruzitani, 48.

Italicenses (*servus publicus*), 92.

Karthago (*coloni coloniae Juliae*), 42.

Karthago colonia Julia (*flamen divi Titi*), 36.

Lacedemonius, 6.

Lauriensis, 132.

Leucus civis, 25.

Lingon (?), 113.

Lycius, 92.

Mauretania (*provincia nova Mauretania Africa*), 79.

Milesius, 5.

Osiniates, 52.

Ostienses (*curator reipublicae*), 98.

Palmyra, 80.

Palmyra Hadriana, 80.

Pannonicus, 166.

Parthia, 166.

Philippopolitanus, 123.

Pri(e)neus, 7.

Puteolana colonia Flavia Aug., 73.

Rome (*Ludus magnus*), 101.

— (*Porticus Minucia*), 149.

— (*Porticus scriniis tellurensis secretarii tribunalibus adherens*), 62.

— (*Urbis conditor*), 60.

Salensis civitas, 114.

Siscia ex Pannonia superiore, 161.

Thrax civis, 107.

Timgad (*Statua Martis ad arcum Pantheum, theatrum*), 46.

Tolosa, 112.

Transdanuviani, 11.

Vienna, 30.

Viennensis, 137.

V

EMPEREURS, PRINCES ET PRINCESSES

1° *Empereurs romains.*

Caesar Augustus, 61.
 Caesar imperator Divi filius Jupiter
 liberator Augustus, 1.
 Ti. Caesar Aug., 105.
 [Tiberius Caesar d. Aug. filius Augustus
 p]ontif[ex maximus t]ribuniciae po-
 tes[t]atis cos. [II imp. VI], 145.
 Ti. Caesar divi Aug. f. Augustus pontif.
 maximus trib. potest. XXXVIII
 cos. V, 105.
 C. Caesar Aug. Germanicus, 105.
 Divi Vespasiani filius divus Titus, 2.
 Imp. Caesar divi Vespasiani f. Domi-
 lianus Aug. German. pont. max. trib.
 potest. [VI] imp. XIII cos. XII cens.
 perpet. p. p., 73.
 Imperator Nerva Trajanus Caesar Au-
 gustus Germanicus, 165.
 ... Dacicus, 129.
 Optimus princeps, 130.
 M. Aelius Aurelius Verus Caes. Imp.
 Antonini Aug. Pii p. p. fil. divi
 Hadriani nep. divi Trajani pronepos,
 35.
 Imp. Caes. M. Aurelius Antoninus
 Aug., 37.
 Imp. Caes[s.] M. Aurelius A[n]toni-
 n[us] et M. Au[re]lius Co[m]m[od]us
 Antoninus Augg.] Sarm. Ger., 36.
 [Imp.] C[ae]s. L. Se[p.] [Severus Perti-
 nax Aug. Particus Adiabenicus, 28.
 Domini nostri sanctissimi fortissimique

imperatores L. Septimius Severus
 Pius Pertinax et M. Aurelius Antoni-
 nus Pius Felix [Parth. max. Brit.

max. Ger. max. pontif. max.] Augg.
 et Julia Augusta mater Augg. et
 castrorum, 49.

Imp. Caes. divi Severi nep. divi Antô-
 nini Mag. Pii fil. M. Aur. Severus
 Pius Fel. Aug. pont. max. trib.
 potest. imp. II cos. p. p., procos., 163.
 D. n. M. Jul. Phil[ippus]. P. F. invict.
 Aug., 13.

Imp. Caes. M. Jul. Philippus invictus
 Pius Felix Aug., 48.

D[d. nn.... et] Theodosius in[clyti sem-
 per Augusti], 62.

2° *Personnages de la famille impé-
riale.*

Lucius Caesar Imperatoris Caesaris
 Divi fili Augusti filius, 125.

[. C]aesar A[ugusti filius pri]nceps
 ju[ventutis], 3.

Julia Augusta, 105.

Dea Julia Augusta, 142.

Germanicus, 64.

Julia Augusta, 46.

3° *Rois de Rome.*

Ro[mulus] M[artis f.], 60.

4° *Rois étrangers.*

D. n. rex Theodericus, 94.

VI

POUVOIRS PUBLICS

1° *Consulats.*

Imp. Caesare Vespasiano Aug. VI
 T. Imp. Aug. f. IIII cos. (75 p. C.),
 79.
 Tertullo et Clemente cos. (195 p. C.),
 166.
 Severo et Antonino cos. (202 p. C.), 77.
 Imp. d. n. Antonino Aug. III et Val.
 Comasonte cos. (220 p. C.), 107.

2° *Fonctions supérieures.*

Comes ordinis primi, 12.
 Consul, 11.
 Consul designatus, 79.
 Curator aquarum, 11.
 Equo publico adlectus, 36.
 Equo publico exornatus, 37, 45.
 Legatus (sans doute d'Asie), 129.
 Leg. Aug. pr. pr. (Galatie-Pamphylie),
 147.

Leg. Aug. pr. pr. praeses provinciae Cappadociae, 163.
 Leg. Aug. pr. pr. ordinandae utriusq. Mauretaniae, 79.
 Leg. Aug. pr. pr. Pannoniae, 111.
 Leg. pro pr. (Syrie), 81.
 Praefectus annonae, 66, 98.
 Praefectus annonae Alexandriae, 63.
 Praefectus Urbi vice sacra iudicans, 62.
 Proconsul provinciae Africae, 11.
 Procurator a muneribus Asiae, 63.
 Procurator ludi magni, 175.
 Procurator ludi matutini, 63.
 Procurator Norici, 63.
 Procurator partes praesidis agens provinciae Numidia, 175.

Procurator pro legato provinciarum Mauretaniae Caesariensis et Tingitanae, 111.

3° Fonctions inférieures.

Libertus Augusti, 43, 71.
 Procurator C. Caesaris Aug. Germanici 105.
 Procurator Juliae Augustae, 105.
 Procurator Ti. Caesaris Aug., 105.

4° Finances.

Procurator hereditatium, 175.
 Procurator quadragesimae Galliarum, 175.

VII

CORPS DE TROUPES

1° Légions.

Leg. I Martia (*tuile*), 32.
 Leg. II Adjutrix (*miles*), 10.
 Leg. VI Ferrata (*centurio*), 105.
 Leg. VII Claudia Fidelis (*tribunus militum*), 142.
 Leg. X Gemina (*miles*), 166.
 Leg. XIII Gemina (*centurio*), 161.
 Leg. XXII (*miles*), 82.
 Leg. XXII Primigenia Antoniniana Pia Fidelis (*miles*), 107.

2° Ailes.

Ala VII Phrygum (*praefectus*), 153.

3° Cohortes.

Coh. civium romanorum Italica (*praefectus*), 142.

4° Flotte.

Classis Germanica (Antoniniana ou Philippiana, martelé) (*miles*), 168.

5° Grades.

Beneficarii legati, 110.
 Custos Castelli figlinarum, 107.
 Dux Valeriae limitis, 12.
 Imaginifer, 56.
 Praefectus alae, 105.
 Praefectus veteranorum, 105.
 Signifer cohortis, 52.
 Tribunus militum III, 105.
 Veteranus, 46, 47, 110.

6° Particularités.

Decessi in expeditione Gotica, 10.
 Opsides, 11.
 Triumphalia ornamenta, 11.
 Triumphus, 59.
 Tuile légionnaire, 32.
 Victoria Dacica (?), 73.

VIII

ADMINISTRATION PROVINCIALE ET MUNICIPALE

Βουλευτής (à Alexandrie), 63.
 Colonia, 169.
 Curator reipublicae Ostiensium, 98.
 Curiae (à Timgad), 46.
 Curiales universi curiarum undecim (à Thuburbo Majus), 40.

Décrets des décurions, 36, 37, 39, 40, 45.
 Decurio civitatis Aquensis, 90.
 Ὁ δῆμος (à Attaleia), 147.
 Duovir (à Antioche de Pisidie), 142.
 Duovir quinquennalis (à Thuburbo Majus), 41.

Duovir tertium (à Ostie), 99.
 Duoviratus quinquennalis (à *Thuburbo Majus*), 35.
 Ephebi, 165.
 Γυμνασίαρχος πρῶτος τῆς διηγεκοῦς γυμνασιαρχίας, 165.
 Patronus (à *Athaleia*), 147.
 — (à *Banasa*), 79.
 Patronus coloniae (à *Rusicade*), 33.
 Populus (à *Timgad*), 46.
 Praefectus juris dicundi (à *Thuburbo Majus*), 41.

Praefectus juris dicundi colonorum coloniae Juliae Karthaginis, 42.
 Quaestor (à *Thuburbo Majus*), 41, 42.
 Quaestor III (à Antioche de Pisidie), 142.
 Quattuorviri quinquennales (à *Petelia*), 21.
 Quinquennalis (à Ostie), 100.
 Senatus (à *Petelia* ?), 21.
 (Servus) publicus Italicensium, 92.
 Tabularius civitatis Eraviscorum, 14.

IX

COLLÈGES

Album du collège des fabri tignarii à Rome, 71.
 Artefices, 68.
 Collegium fabrum tignariorum, 69.
 — (*decuriones*), 69.
 — (*honorati*), 69.
 — (*magistri quinquennales*), 69, 70, 71.

— (*scribae*), 69.
 Collegia, 68.
 Curator (d'un collège), 149.
 Fabri, 68.
 Οἱ συμπολιτευόμενοι Ῥωμαῖοι (à *Athaleia*), 147.
 Privilegia des artefices, 68.

X

PARTICULARITÉS DIGNES D'ÊTRE SIGNALÉES

Ambrosium, 85.
 Amulette contre l'invidia, 131.
 Aqua Augusta, 133.
 Authemerum ad dolores, 85.
 Barbari, 51.
 Bateaux (noms de), 104.
 Bornes-limites, 48, 61, 81.
 Borne milliaire, 163.
 Buste en argent, 105.
 Cachets d'oculistés, 31, 85.
 Cippi, 61.
 Circus, 93.
 Defixio, 138.
 Crocodes, 31.
 Diamysus ad diathesis tollendas, 86.
 Diasmyrnes post impetum, 85.
 Diazmyrnes, 31.
 Eloge de C. Cornelius Cethegus, 59.
 Epulum, 46.
 Exhedra, 169.
 Figlinae, 107.
 Fines, 81.
 Graffite, 77.
 Gymnasium, 46.

Historiarum scriptor, 65.
 Inscriptions métriques, 43, 44, 53.
 Inscriptions peintes sur des murs, 4 à 9, 75, 76, 78, 104.
 Inscriptions peintes sur des vases, 138, 172, 173.
 Inscription sur une brique, 121.
 Inscriptions sur des bulles de terre, 80.
 Inscription sûr un cachet en fer, 124.
 Inscription sur le col d'un chaudron de bronze, 84.
 Inscription sur un col d'urne, 24.
 Inscription sur un disque de plomb, 131.
 Inscription sur un gobelet de terre cuite, 93.
 Inscription sur une pâte de collyre, 86.
 Inscription sur un pion de jeu, 83.
 Inscriptions sur des plaques de bronze, 58, 79.
 Inscriptions sur des plaques de plomb, 137.
 Inscription sur une plaque de terre cuite, 130.

- Inscriptions sur des saumons de plomb, 28, 29.
 Inscriptions sur des tuyaux de plomb, 30, 94.
 Inscriptions sur des vases en verre, 23, 25, 26, 27, 95.
 Kapite census, 159.
 Lakena (nom de bateau), 104.
 Liberta, 96.
 Libertus, 71, 87, 106.
 Luna XVIII, 77.
 Maître de poésie et de rhétorique, 141.
 Medici, 8.
 Medicus, 162.
 Medicus Germanici, 64.
 Mensa, 53.
 Metretaa, 24.
 Mutuli, 143.
 Nama, 75.
 Nardinum ad lippitudinem, 31.
 Nikè (nom de bateau), 104.
 Paedagogus, 127.
 Palma argentea, 34.
 Paries e[uxedrae ?], 143.
 Patroni, 87.
 Patronus, 148.
 Planètes (noms des), 75.
 Pondera, 156.
 Pondus, 96, 105.
 Proverbium, 8.
 Rescrit impérial, 68.
 Sextarium vini aeneum, 157.
 Solum redemptum a privato publicatum, 61.
 Speculum argenteum, 96.
 Sportulae, 110, 175.
 Stactum ad claritatem, 85.
 Statua aerea (de Marc Aurèle César), 35.
 Statuae dominorum nostrorum et Juliae Augustae, 46.
 Steroma, 50.
 Table de mesures, 157.
 Tables de patronat, 72, 79.
 Testamentum, 37, 38, 96, 105.
 Vectigalia, 11.
 Verna et libertus, 161.
 Virgile (imitation de vers attribués à), 43.
 Xylosphongium 5

TABLES

DU TOME XVIII DE LA SIXIÈME SÉRIE

	PAGES
Le peintre des hydries dites de Caeré, par N. PLAOUTINE	5
L'athlète Théogène et le IEPOΣ ΓΑΜΟΣ d'Héraklès Thasien, par Marcel LAUNÉY	22
Deux sépultures du début de l'âge du Fer en Champagne, par A. BRISSON ..	50
Propos archéologiques sur de prétendus « coqs sassanides », par Ch. PICARD	69
Variété : La vitesse des navires anciens, par E. DE SAINT-DENIS	121
<i>Nouvelles archéologiques et Correspondance</i> : Ch. Guignebert (1867-1939). — Alfred Loisy (1857-1940). — Henri Omont (1857-1940). — Aimé Puech (1860-1940). — Ernst Pfuhl (1876-1940). — Nicolas Jorga (1871-1940). — Le Dr Marcel Baudoin (1860-1941). — R. P. Hippolyte Delchaye (1859-1941). — La caverne de La Baume-Ladronne (Gard). — Le champ d'urnes de Saint-Père-sous-Vézelay (Yonne). — Le pendentil d'or de Mallia (Crète). — Les « Idoles préhelléniques ». — Les tombes à coupole d'Etrurie. — Encore les « Pyramides » d'Argolide. — Nouvelles coupes laconiques. — Un nouveau sarcophage de Clazomènes. — Sotadas, Thesprien, et l'Aurige de Delphes. — Autour du trophée de Plutée. — Sur une tête tarentine en terre-cuite, d'Apollon. — Le chef-d'œuvre de Phidias à Olympie et le Zeus assis de Stara Zagora. — Parrhasios et le Philoctète du skyphos d'Hoby. — Les cadoi cinéraires. — Autour de l'« Elpénor » de Timothéos de Milet. — Les temples du <i>Forum Boarium</i> à Rome. — Chronologie de la peinture romaine sous Auguste. — Le <i>Forum pacis</i> des Flaviens. — A Orvieto. — La <i>regio VI</i> de Pompéi, quartier étrusque. — Sur les scènes de vénérie d'une mosaïque de Coron, et leurs suites. — Le fer en Périgord. — Les origines de la callais. — A propos des découvertes de céramiques sur les côtes provençales. — A Saint-Bertrand-de-Comminges. — Au théâtre d'Autun. — Au théâtre d'Alésia. — Chenets gaulois et gallo-romains. — La Bourgogne gallo-romaine. — Les marques céramiques de Lezoux. — Opinions téméraires	139
<i>Bibliographie</i> : Henri BREUIL. — Raymond FURON. — Walter OTTO. — Fr. POULSEN. — Fr. POULSEN. — M. Natan VALMIN. — E. KIRSTEN. — Marie DELCOURT. — Elena ZEVI. — W. DEONNA. — Lilian M. WILSON. — Vasile CHRISTESCU. — Dr Fritz FREMERSDORF. — Gisbert COMBAZ	176
<i>Illustrations</i> : Écury-le-Repos : en A-E, les tombes explorées (p. 51) ; une des sépultures (p. 52) ; bracelet en bronze (p. 53) ; bracelet en fer (p. 55) ; anneau de cheville (p. 56) ; anneau de cheville (p. 57) ; découverte d'Écury-le-Repos, types de bracelets de bronze (p. 59). — Un vêtement de cornac de la Grande Chasse (p. 64) ; Taq-i-Bostân : un décor de vêtement de cornac (p. 68) ; Taq-i-Bostân, autre décor (p. 69) ; détail de la Chasse du Taq-i-Bostân (pêche au marais) (p. 71) ; un vrai coq : le coq du tissu de Saint-Josse (p. 73) ; un autre vrai coq : le coq nimbe du Trésor de <i>Sancta Sanctorum</i> (p. 75) ; l'un des canards de la Collection R. Pfister (p. 77) ; autre canard de la Collection R. Pfister (p. 79) ; Musée de Kiev : canard d'un plat byzantin polychrome (p. 82) ; canard, Collection Bobrinsky : vase à parfum, de bronze (p. 83) ; hyarie, Collection Bobrinsky : bronze, coq-paon (p. 85) ; les oies de Kyzil (p. 89) ; fragment d'étoffe de la Collection R. Pfister (p. 95) ; éléments de bordure, Collection R. Pfister (p. 98) ; fleuron d'une des étoffes de la Collection R. Pfister (p. 101) ; tissu de Fostat : disposition dite en roue (p. 109). — Mosaïque de Coron (Péloponèse) (p. 160).	
Sur quelques inscriptions attiques, par P. ROUSSEL	209

	PAGES
<i>Variété</i> : Deux inscriptions sur des reliquaires byzantins, par A. FROLOW...	233
<i>Nouvelles archéologiques et correspondance</i> : Ad memoriam : P. Arndt (1865-1937). — Ad memoriam : Pirro Marconi (1897-1938). — Johann Ernst Kirchner (1859-1940). — Sir James George Frazer (1854-1941). — Paul Vitry (1872-1941). — Ad memoriam : Stefan Sigmunt Czarnowski (1879-1937). — La grotte de La Marche, à Lussac-les-Châteaux (Vienne). — Vaiselles domestiques. — Un site préhistorique arcadien : Asea. — Muséographie : la Collection Lœb à Munich. — Statues grecques archaïques en bois. — Une statuette grecque archaïque en argent au Musée de Munich. — La fonte des statues de bronze à Olympie. — Gladiateurs grecs archaïques ? — Un acrotère central retrouvé à Olympie : rapt de Ganymède. — Sculptures d'époque archaïque et classique à Samothrace. — Æginetica. — De la Sicile à la Grande-Grèce. — Sur le culte des dieux-fleuves. — Sur une Athéna de Tarente. — Nouvelle réplique du Diadumène de Polyclète, à Fondi. — Sur un skyphos du Cabirion de Thèbes. — Une collection de vases à Gênes. — Le Trésor d'argenterie de Canosa. — Dascyion ou Milétopolis ? — Un cimetière de la bataille de Cannes. — Hercule à Ostie. — Chronologie des mosaïques pompéiennes. — Le Stade de Domitien à la Piazza Navone. — La Villa d'Hadrien à Tibur : chronologie des constructions. — La villa romaine de « Sette Bassi ». — Le Mercure « Dionysophore » du Mithræum de Kastell Stockstadt-am-Main. — Vases plastiques de bronze en forme de bustes, aux Balkans. — Au théâtre antique de Lyon. — Follis. — Cloches antiques et modernes. — Voies antiques et limites de cités. — A Mediolanum Santonum. — Bacon, le dieu porc celtique. — Stèles funéraires voilées. — La Salle du Rhône au Museon Arlaten, en Arles. — Une bibliographie de l'archéologie chrétienne et du haut Moyen-Age. — Avec la baguette de coudrier : à la recherche de la tombe d'Alaric. — Rubens et le portrait d'Homère. — Les monuments historiques atteints par la guerre. — Misère architecturale de Paris. — Leçons du passé. — Opinions ténébreuses. — Excuses à A. Huxley. — Autres Errata.....	243
<i>Bibliographie</i> : Congrès préhistorique de France. — Raymond VAUFREY....	290
<i>Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine</i> , par Alf. MERLIN	303
<i>Illustrations</i> : Un four pour statues de bronze à Olympie (p. 255) ; fête de la déesse-mère sur un skyphos cabirique (p. 265).	

TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

BRISSON (A.). — Deux sépultures du début de l'âge du Fer en Champagne....	50
FROLOW (A.). — Deux inscriptions sur des reliquaires byzantins.....	233
LAUNEY (Marcel). — L'athlète Théogène et le ΙΕΡΟΣ ΓΑΜΟΣ d'Héraklès Thasien	22
MERLIN (A.). — <i>Revue des publications épigraphiques</i>	303
PICARD (Ch.). — Propos archéologiques sur de prétendus « coqs sassanides »..	69
PLAOUTINE (N.). — Le peintre des hydries dites de Caeré	5
ROUSSEL (P.). — Sur quelques inscriptions attiques	209
SAINT-DENIS (E. DE). — La vitesse des navires anciens	121

Le gérant : P.-J. ANGOULVENT

Rev. Sup. on cof. 2.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

DIRECTEURS

RAYMOND LANTIER

CHARLES PICARD



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

6^e SÉRIE. Tome XVIII

Juillet-Septembre 1941

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

Publication trimestrielle

SIXIÈME SÉRIE — TOME XVIII

JUILLET-SEPTEMBRE 1941

SOMMAIRE

	PAGES
Le peintre des hydries dites de Caeré, par N. PLAOUTINE	5
L'athlète Théogène et le ΙΕΡΟΣ ΓΑΜΟΣ d'Héraklès Thasien, par Marcel LAUNEY	22
Deux sépultures du début de l'âge du Fer en Champagne, par A. BRISSON..	50
Propos archéologiques sur de prétendus « coqs sassanides », par Ch. PICARD	69
Variété : La vitesse des navires anciens, par E. DE SAINT-DENIS.....	121
<i>Nouvelles archéologiques et Correspondance</i> : Ch. Guignebert (1867-1939). — Alfred Loisy (1857-1940). — Henri Omont (1857-1940). — Aimé Puech (1860-1940). — Ernst Pfuhr (1876-1940). — Nicolas Jorga (1871-1940). — Le Dr Marcel Baudoin (1860-1941). — R. P. Hippolyte Delehaye (1859-1941). — La caverne de La Baume-Ladrone (Gard). — Le champ d'urnes de Saint-Père-sous-Vézelay (Yonne). — Le pendentif d'or de Mallia (Crète). — Les « Idoles préhelléniques ». — Les tombes à coupole d'Etrurie. — Encore les « Pyramides » d'Argolide. — Nouvelles coupes laconiennes. — Un nouveau sarcophage de Clazomènes. — Sotadas, Thesprien, et l'Aurige de Delphes. — Autour du trophée de Platées. — Sur une tête tarentine en terre-cuite, d'Apollon. — Le chef-d'œuvre de Phidias à Olympie et le Zeus assis de Stara Zagora. — Parrhasios et le Philoctète du skyphos d'Hoby. — Les cadol cinéraires. — Autour de l'« Elpénor » de Timothéos de Milet. — Les temples du <i>Forum Boarium</i> à Rome. — Chronologie de la peinture romaine sous Auguste. — Le <i>Forum pacis</i> des Flaviens. — A Orvieto. — La <i>regio VI</i> de Pompéi, quartier étrusque. — Sur les scènes de vénérie d'une mosaïque de Coron, et leurs suites. — Le fer en Périgord. — Les origines de la callais. — A propos des découvertes de céramiques sur les côtes provençales. — A Saint-Bertrand-de-Comminges. — Au théâtre d'Autun. — Au théâtre d'Alésia. — Chenets gaulois et gallo-romains. — La Bourgogne gallo-romaine. — Les marques céramiques de Lezoux. — Opinions téméraires.....	139
<i>Bibliographie</i> : Henri BREUIL. — Raymond FURON. — Walter OTTO. — Fr. POULSEN. — Fr. POULSEN. — M. Natan VALMIN. — E. KIRSTEN. — Marie DELCOURT. — Elena ZEVI. — W. DEONNA. — Lilian M. WILSON. — Vasile CHRISTESCU. — Dr Fritz FREMERSDORF. — Gisbert COMBAZ.....	176
<i>Illustrations</i> : Écureuil-le-Repos : en A-E, les tombes explorées (p. 51) ; une des sépultures (p. 52) ; bracelet en bronze (p. 53) ; bracelet en fer (p. 55) ; anneau de cheville (p. 56) ; anneau de cheville (p. 57) ; découverte d'Écureuil-le-Repos, types de bracelets de bronze (p. 59). — Un vêtement de cornac de la Grande Chasse (p. 64) ; Taq-i-Bostân : un décor de vêtement de cornac (p. 68) ; Taq-i-Bostân, autre décor (p. 69) ; détail de la Chasse du Taq-i-Bostân (pêche au marais) (p. 71) ; un vrai coq : le coq du tissu de Saint-Josse (p. 73) ; un autre vrai coq : le coq nimbé du Trésor de <i>Sancta Sanctorum</i> (p. 75) ; l'un des canards de la Collection R. Pfister (p. 77) ; autre canard de la Collection R. Pfister (p. 79) ; Musée de Kiev : canard d'un plat byzantin polychrome (p. 82) ; canard, Collection Bobrinsky : vase à parfum, de bronze (p. 83) ; hyarie, Collection Bobrinsky : bronze, coq-paon (p. 85) ; les oies de Kyzil (p. 89) ; fragment d'étoffe de la Collection R. Pfister (p. 95) ; éléments de bordure, Collection R. Pfister (p. 98) ; fleuron d'une des étoffes de la Collection R. Pfister (p. 101) ; tissu de Fostat : disposition dite en roue (p. 109). — Mosaïque de Coron (Péloponèse) (p. 160).	

RÉDACTION

7, place de la Sorbonne, PARIS (5^e)
Le lundi de 14 heures à 16 heures

ADMINISTRATION

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
108, boul. Saint-Germain, PARIS (6^e)
Compte chèques postaux : PARIS 392-33

Abonnements 1941

Un an (à dater de janvier) France.....	130 »
Etranger, tarif 1 : 170 » ; tarif 2 : 190 »	
Prix des numéros 1, 2, 3, chacun.....	40 »
Le n° 4 contenant <i>L'Année épigraphique</i>	50 »

AVIS IMPORTANT : Les demandes en duplicata des numéros non arrivés à destination ne pourront être admises que dans un délai maximum de 15 jours après réception du numéro suivant.

FO 210
Pour Sup. en esp. 2

U
I

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

DIRECTEURS

RAYMOND LANTIER CHARLES PICARD



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

6^e SÉRIE. Tome XVIII

Octobre-Décembre 1941

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

Publication trimestrielle

SIXIÈME SÉRIE — TOME XVIII

OCTOBRE-DÉCEMBRE 1941

SOMMAIRE

	PAGES
Sur quelques inscriptions attiques, par P. ROUSSEL	209
Variété : Deux inscriptions sur des reliquaires byzantins, par A. FROLOW...	233
Nouvelles archéologiques et correspondance : Ad memoriam : P. Arndt (1865-1937). — Ad memoriam : Pirro Marconi (1897-1938). — Johann Ernst Kirchner (1859-1940). — Sir James George Frazer (1854-1941). — Paul Vitry (1872-1941). — Ad memoriam : Stefan Sigmunt Czarnowski (1879-1937). — La grotte de La Marche, à Lussac-les-Châteaux (Vienne). — Vaiselles domestiques. — Un site préhistorique arcadien : Asea. — Muséographie : la Collection Loeb à Munich. — Statues grecques archaïques en bois. — Une statuette grecque archaïque en argent au Musée de Munich. — La fonte des statues de bronze à Olympie. — Gladiateurs grecs archaïques ? — Un acrotère central retrouvé à Olympie : rapt de Ganymède. — Sculptures d'époque archaïque et classique à Samothrace. — Æginetica. — De la Sicile à la Grande-Grèce. — Sur le culte des dieux-fleuves. — Sur une Athéna de Tarente. — Nouvelle réplique du Diadumène de Polyclète, à Fondi. — Sur un skyphos du Cabirion de Thèbes. — Une collection de vases à Gênes. — Le Trésor d'argenterie de Canosa. — Dascylion ou Milétopolis ? — Un cimetière de la bataille de Cannes. — Hercule à Ostie. — Chronologie des mosaïques pompéiennes. — Le Stade de Domitien à la Piazza Navone. — La Villa d'Hadrien à Tibur : chronologie des constructions. — La villa romaine de « Sette Bassi ». — Le Mercure « Dionysophore » du Mithræum de Kastell Stockstadt-am-Main. — Vases plastiques de bronze en forme de bustes, aux Balkans. — Au théâtre antique de Lyon. — Foillis. — Cloches antiques et modernes. — Voies antiques et limites de cités. — A Mediolanum Santonum. — Bacon, le dieu porc celtique. — Stèles funéraires voilées. — La Salle du Rhône au Museon Arlaten, en Arles. — Une bibliographie de l'archéologie chrétienne et du haut Moyen-Age. — Avec la baguette de coudrier : à la recherche de la tombe d'Alaric. — Rubens et le portrait d'Homère. — Les monuments historiques atteints par la guerre. — Misère architecturale de Paris. — Leçons du passé. — Opinions téméraires. — Excuses à A. Huxley. — Autres Errata	243
Bibliographie : Congrès préhistorique de France. — Raymond VAUFREY....	290
Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine, par Alf. MERLIN	303
Illustrations : Un four pour statues de bronze à Olympie (p. 255) ; fête de la déesse-mère sur un skyphos cabirique (p. 265).	

RÉDACTION

7, place de la Sorbonne, PARIS (5°)
Le lundi, de 14 heures à 16 heures

ADMINISTRATION

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
108, boulevard Saint-Germain, PARIS (6°)
Compte chèques postaux : PARIS 392-33

Abonnements 1942

Un an (à dater de janvier) France..... 160 »
Étranger : tarif 1 : 200 » ; tarif 2 : 230 »
Prix des numéros 1, 2, 3, chacun..... 50 »
Le n° 4 contenant *L'Année épigraphique*. 70 »

AVIS IMPORTANT : Les demandes en duplicata des numéros non arrivés à destination ne pourront être admises que dans un délai maximum de 15 jours après réception du numéro suivant.



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

Nouveautés

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

CARTE ARCHÉOLOGIQUE DE LA GAULE ROMAINE

Dressée sous la direction de

A. BLANCHET

Membre de l'Institut

FASCICULE VIII

Texte complet du département du Gard

Préparé par M. LOUIS, complété et terminé par le Directeur

Un volume in-4° et un album sous couverture spéciale comprenant un plan de Nîmes antique et une carte qui présente le tracé de l'aqueduc, dit du Pont-du-Gard.....

250 fr.

FONDATION EUGÈNE PIOT

MONUMENTS ET MÉMOIRES

Publiés par

L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

sous la direction de

E. MALE et CH. PICARD

Membres de l'Institut

TOME TRENTE-HUITIÈME

Un volume grand in-4°, avec 12 planches dont 2 en couleurs **250 fr.**

Sommaire : A. PARROT : Un « Chef de guerre » mésopotamien. — P. MONTET : Vases sacrés et profanes du tombeau de Psousennès. — J. CHARBONNEAUX : Statuette d'athlète au Musée du Louvre. — Ch. PICARD : Une cimaise thasienne archaïque. — P. DEVAMBEZ : Sculptures d'un monument chorégique à Thasos. — J. BABELON : La tête d'Isiaque du cabinet des médailles. — R. LANTIER : Buste en cristal de roche : Faustine l'ancienne. — A.-J. FESTUGIÈRE : Le symbole du Phénix et le mysticisme hermétique. — J. COUSIN : Le diptyque consulaire de Besançon. — P. DESCHAMPS : Les sculptures de l'église Sainte-Foy de Conques. — P. VITRY : Le tombeau de Jean d'Humières et l'œuvre de P. Bontemps.

LA COMMUNAUTÉ — FRANÇAISE —

Cahiers d'Études Communautaires

publiés sous la direction de

FRANÇOIS PERROUX et JACQUES MADAULE

COMITÉ DE RÉDACTION

Présidents :

Lucien FÉRAUD — Robert DELAVIGNETTE

Secrétaires généraux :

Marc JACQUET — Jean-Louis SYLVAIN

Secrétaire de rédaction :

Henri FÉRAUD

Programme des 4 premiers cahiers :

I

COMMUNAUTÉ ET SOCIÉTÉ

II

COMMUNAUTÉ ET HISTOIRE

III

COMMUNAUTÉ ET RELIGION

IV

COMMUNAUTÉ ET ÉCONOMIE

Chaque cahier est présenté dans le format in-8° carré (14×22,5) ;
il contient de 64 à 80 pages. Les deux premiers cahiers sont
parus au prix de 15 fr. ; les deux suivants paraîtront en mars
et avril 1942.

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

108, boulevard Saint-Germain — PARIS-VI°
